



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

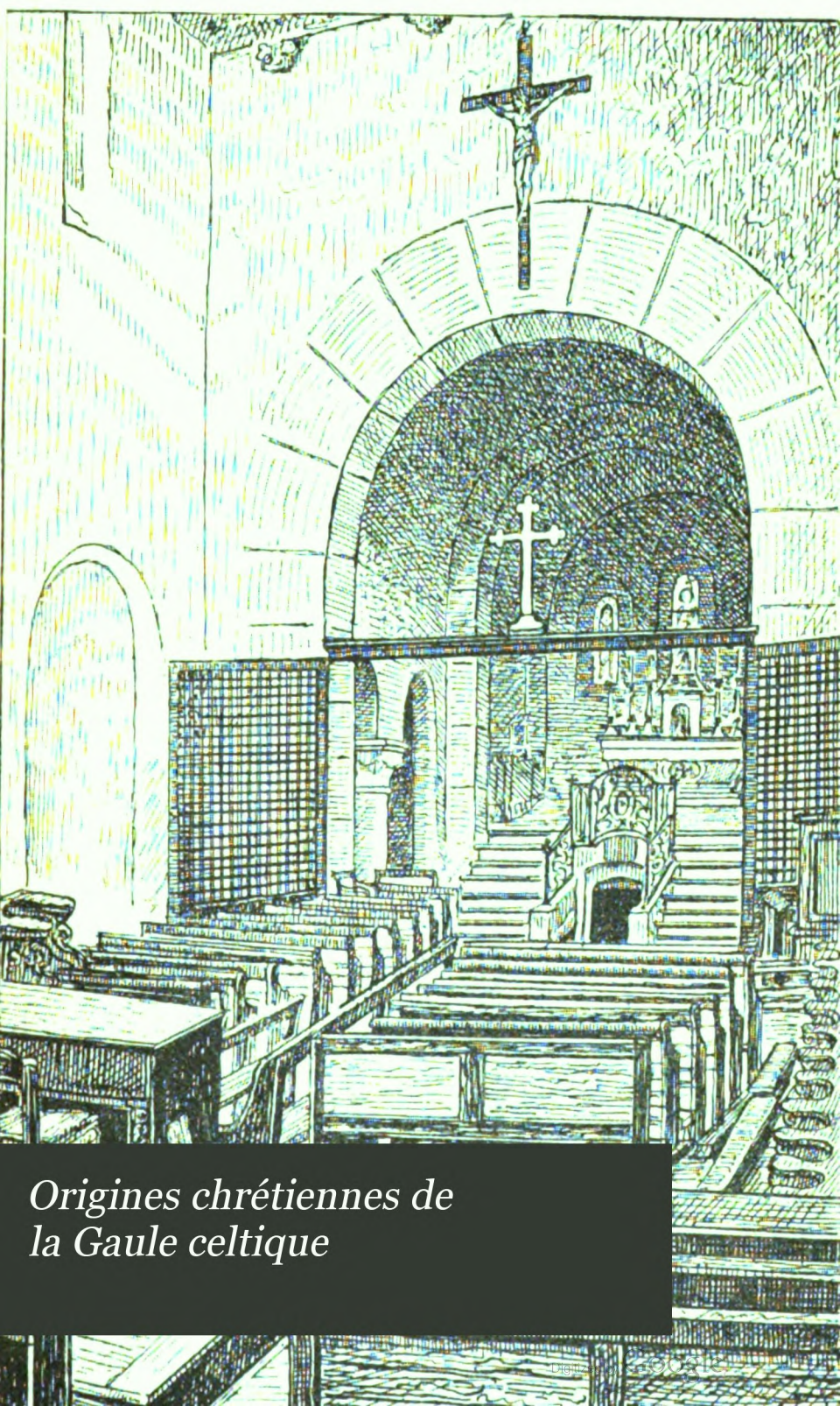
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

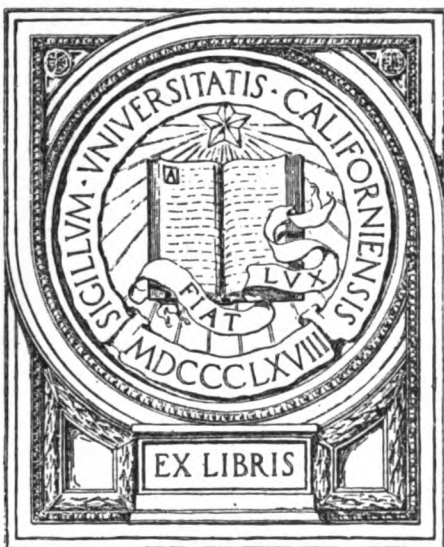
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*Origines chrétiennes de
la Gaule celtique*

ALUMNVS BOOK FVND



EX LIBRIS

WE NEED HELP!

Thousands of children have been diagnosed with fatal blood diseases like Leukemia. The only cure for these children is a bone marrow transplant from a matched donor, but the chances of a marrow match are 1 in 100,000.

European Americans have 700,000 volunteer donors

BUT

African Americans have only 37,000 volunteer donors

Asian Americans have only 31,000 volunteer donors

Latino Americans have only 38,000 volunteer donors

Native Americans have only 9,000 volunteer donors

Thousands die needlessly every year.

Your community needs help now!

You can save a life.

Stop at the ASUC Marrow Donor Drive to register for the National Marrow Donor Program.

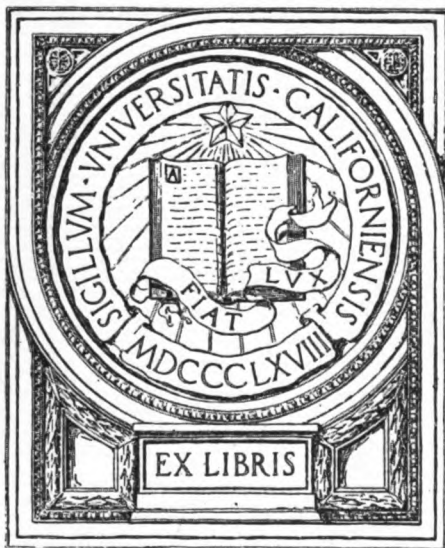
A simple, safe blood test will place you on the computer registry.

**Mon. April 19th thru
Sat. Apr 24th, 10 AM - 4 PM.
in Heller Lounge, MLK Jr.
Student Union, UC Berkeley**

For Info call: 510-642-2892



ALUMNVS BOOK FVND



EX LIBRIS

CHARTRES. — IMPRIMERIE GARNIER

ORIGINES CHRÉTIENNES DE LA GAULE CELTIQUE

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LA FONDATION

DE

L'ÉGLISE DE CHARTRES

& des Églises

DE SENS, DE TROYES & D'ORLÉANS

Suivies d'un Appendice

SUR LA VIERGE DRUIDIQUE

Par l'Abbé A.-C. HÉNAULT

AUMÔNIER DES SŒURS DE LA PROVIDENCE

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CHARTRES

OUVRAGE ORNÉ DE PLUSIEURS GRAVURES



PARIS

BRAY & RETAUX

Rue Bonaparte, 82.

CHARTRES

PETROT-GARNIER

Place des Halles, 14.

M DCCC LXXXIV

70 .vnu
AUBURN CO.

BR844
H4

History Alumni

A

Notre-Dame

DE CHARTRES

Très Sainte Vierge,

Je vous dédie cet ouvrage écrit au pied de votre antique sanctuaire et sous vos maternels auspices. Il est vôtre et non mien, car tous mes actes sont à vous et pour toujours. Il vous appartient, puisqu'il a pour but de restituer à la première Eglise érigée en votre nom et „ par prophétie, ” selon le mot du vénérable Olier, son rang d'ancienneté que des savants lui avaient ravi. En montrant cette Eglise dont vous êtes la Dame et la Souveraine, ainsi que son aînée dans la foi, l'illustre métropole de Sens, et ses nobles sœurs de Troyes et d'Orléans, constituées, au premier siècle, par des disciples de Jésus et de l'Apôtre saint Pierre, ce livre publiera vos grandeurs et vos bontés. Rapprochées de leur commun berceau, ces premières Eglises de la Gaule celtique se trouvent plus près du Cœur de votre Fils d'où elles sont

868916

sorties et de votre Cœur de Mère qui les a vivifiés. Si l'histoire mieux connue réunit, dans mon travail, ces fleuves épars à leur source unique, c'est la foi et la piété de vos enfants qui en bénéficieront. Recevez donc, Vierge Sainte, cet hommage d'une plume consacrée à votre service. Vous avez inspiré la pensée de l'auteur, à vous les fruits! Vous avez béni et soutenu le labeur, à vous l'honneur! à vous, après Dieu, toute la gloire!

17 Octobre 1884,

En la Fête de la Dédicace de l'Insigne Eglise
de Chartres.

LETTRE
DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES

ÉVÊCHÉ
DE CHARTRES

Chartres, le 3 Novembre 1884.

A Monsieur l'Abbé Hénault,

Annuaire des Sœurs de la Providence.

MON CHER ABBÉ,

Vous m'avez offert un exemplaire de votre ouvrage : Recherches historiques sur la fondation de l'Église de Chartres, etc., et vous attendez de moi un jugement favorable. M. Ychard, Supérieur du Petit-Séminaire de Saint-Cheron, et M. Goussard, rédacteur du journal La Voix de Notre-Dame, l'ont lu et examiné avec soin, et ils m'en ont rendu un compte très satisfaisant. J'ai voulu en prendre connaissance par moi-même et j'ai pu constater, dans votre consciencieux travail, une sage critique, une diction claire, un exposé qui n'est jamais sans intérêt. Aussi est-ce de grand cœur que je lui donne mon approbation. J'avais déjà eu l'occasion, plus d'une fois, de remarquer votre attrait pour les recherches historiques et votre talent littéraire.

*Ce que vous dites de l'époque de l'évangélisation des premiers prédicateurs de l'Église de Chartres, est tout-à-fait conforme à l'opinion que j'avais adoptée dans mon Histoire des premiers siècles de l'Église, publiée en 1868. J'avais suivi le sentiment du savant abbé Faillon, de Saint-Sulpice. Ce patient investigateur des manuscrits de l'antiquité avait presque terminé son grand ouvrage sur la mission des premiers prédicateurs de l'Évangile dans les Gaules, ouvrage auquel il travaillait depuis neuf ans, lorsque la mort nous l'a ravi. Il ne nous reste de ses notes très nombreuses et de l'énoncé de son sentiment qu'une lettre qu'il m'a écrite sur ce sujet *. Son ouvrage eût été considérable, car il eût embrassé la fondation de toutes les Églises de France. Je vous ai communiqué cette lettre d'un si haut intérêt, et je pense qu'elle vous aura été utile.*

Je verrai donc avec un grand plaisir la publication de votre ouvrage et je lui décerne volontiers les éloges qu'il mérite.

Recevez, mon cher abbé, l'assurance de ma bien sincère affection.

† L.-EUGÈNE, évêque de Chartres.

* On se demandera peut-être pourquoi l'on ne publie pas ces notes qui doivent être si précieuses. Mais il est bon de savoir que M. Faillon avait classé chez lui, sur des pupitres roulants circulaires, tous les ouvrages ou extraits d'ouvrages qui avaient trait à son sujet. Divers signes et certaines lettres lui indiquaient les passages des auteurs et le mode d'y trouver facilement ce qu'il cherchait. En un mot, c'était un répertoire à lui seul connu, ou plutôt un trésor, mais la clef en est perdue.

PRÉFACE

C'est l'avis de tous les historiens de la Gaule que ses origines chrétiennes sont enveloppées de ténèbres. Cela est vrai. Mais ses origines nationales ne sont pas moins obscures. Et si les pionniers de la science historique travaillent avec ardeur à mettre celles-ci en lumière, il nous semble que l'histoire de l'établissement du christianisme dans notre pays mérite au moins autant de zèle et d'efforts. Elle doit même passer la première pour son importance et son intérêt. Un peuple catholique ne doit-il pas être avide de savoir par quels hommes, par quels moyens, au prix de quels sacrifices et à quelle époque il a été tiré de l'idolatrie et incorporé à l'Eglise du Christ?

Cette science d'ailleurs n'est pas impossible. Les débuts de notre histoire religieuse ne sont pas impénétrables. Une tradition constante nous a conservé

les noms des premiers fondateurs de nos Églises et les actes les plus saillants de leur vie. Il n'y a guère qu'un point, jadis incontesté, sur lequel s'exerce la critique depuis deux cents ans, c'est la date de cette conquête évangélique. Ce sera également la matière de ces *Recherches historiques* que nous livrons à la publicité. Elles auront un double objet. Celui d'examiner d'abord, à un point de vue général, la question des origines chrétiennes au centre de la Gaule, et puis, d'une façon spéciale, celle de la fondation de l'Église de Chartres, sans oublier son ancienne métropole, l'Église de Sens, ni ses contemporaines dans la foi, les Églises de Troyes et d'Orléans.

Cette question particulière n'a pas encore été discutée à fond ni même abordée sérieusement sur le théâtre de la science. C'est à peine si elle a été effleurée, en passant, par les nombreux écrivains qui ont traité la thèse générale de l'évangélisation des Gaules aux premiers siècles ¹.

La raison en est facile à comprendre. Les continuateurs de l'*Acta Sanctorum* n'ont pas encore terminé leur immense collection, et ce n'est qu'en y mettant la dernière main, à la date du 31 décembre, qu'ils porteront leur jugement sur les *Actes* de nos saints martyrs Savinien, Potentien et Altin, apôtres

¹ F.-Th. Mamachi, *Originum et antiquit. christ., libri* 20. Lib. II, p. 247. — Romæ, 1845.

des Senons, des Carnutes et des Tricasses. Ils en ont parlé, il est vrai, incidemment, à propos de sainte Soline et des martyrs de Créteil, mais toujours en réservant leur appréciation sur la valeur de ces monuments.

Quant au *Gallia christiana*, ses illustres rédacteurs, tout en déclarant qu'il leur répugne d'ajouter foi à toutes les fables dont l'histoire de nos origines est remplie, avouent implicitement qu'ils n'ont pas approfondi la matière, comme n'étant pas de leur compétence, et de fait ils la négligent¹.

Les historiens de nos contrées, à partir du dix-huitième siècle, ne connaissant pas ou ne se donnant pas la peine d'étudier les documents précieux qu'ils avaient sous la main, se sont mis simplement à la remorque des savants en renom de leur temps². Sur la foi d'une école dont le fameux Jean de Launoy³

¹ « Ecclesiarum origines investigare nostri non esse instituti, utpote aleæ plenum opus, sexcenties jam monuimus. » *Gallia christiana*, t. VIII, col. 1093. — 1744.

² L'opinion de ces divers historiens sera exposée dans la seconde Partie de cet ouvrage.

³ Jean de Launoy (1603-1678), docteur de Sorbonne, fut un des premiers écrivains qui apportèrent dans l'étude de l'histoire ecclésiastique une critique outrée et même passionnée. Il attaqua un grand nombre de légendes ou vies de saints des premiers siècles, entre autres, celles de saint Lazare, de sainte Marie-Madeleine et de saint Denis de Paris. La plupart de ses écrits ont été condamnés à Rome. Son refus de souscrire à la condamnation d'Arnaud le fit exclure de la Sorbonne. Malgré ces flétrissures, il fit école, ou plutôt, s'il n'eut pas de disciples, il eut des imitateurs jusqu'à nos jours.

était l'instigateur et le maître, et qui savait par la base toutes les traditions antiques des Églises des Gaules, ils englobèrent inconsidérément dans cet amas de ruines les traditions particulières de leurs Églises. Ils n'ont eu, ce semble, pour le faire, d'autre motif que l'opinion reçue à leur époque, l'influence d'une critique exagérée et l'autorité de noms marquants par le savoir.

En réalité, leur système d'attaque se réduit presque toujours à deux textes historiques qu'ils citent invariablement et sans discussion. Une phrase de Sulpice Sévère¹, chroniqueur gaulois, exprimant un délai considérable dans la prise de possession des Gaules par le christianisme, et un passage de l'*Histoire des Francs*², de saint Grégoire de Tours, fixant à l'an 250 la mission de nos sept premiers évêques, sont à peu près les seuls documents dont ils se servirent pour mettre au rebut nos anciennes légendes et renverser les traditions d'environ quarante Églises gauloises. Aussi, par suite de cette révolution historique, la date de l'évangélisation des Senons, des Carnutes et des peuples environnants, fut-elle retardée de deux siècles; et, plus rien de nos antiques croyances ne pouvant tenir debout contre de pareilles machines de guerre, tous les écrivains, historiens, encyclopédistes, depuis plus

¹ *Historia sacra*, lib. II, cap. 32.

² Gregorii Turon., *Historiæ Francorum*, lib. I, cap. 28.

de cent ans, répétèrent à l'envi, comme un axiome indiscutable, que l'établissement des Églises de la Gaule celtique, à part celle de Lyon, ne remontait pas au-delà du milieu du troisième siècle ¹.

Il nous a donc paru opportun d'entreprendre un travail sérieux d'intérêt local pour défendre nos origines apostoliques, à une époque où chaque Église exhume les archives authentiques de son histoire et où de nouvelles découvertes scientifiques répandent des clartés plus vives sur la question de l'évangélisation des Gaules au premier siècle. Du reste, la thèse générale et les études particulières sur cet important sujet s'élucident réciproquement et se prêtent un mutuel appui.

Une pléiade d'écrivains érudits ², marchant sur les traces du savant abbé Faillon, de regrettable mémoire, ont repris en sous-œuvre, tout récemment, les travaux de leurs devanciers contre les partisans de Jean de Launoy; ils ont démontré avec une

¹ Nous n'exceptons de cette énumération ni les lexicographes, ni les biographes, ni les hagiographes modernes, ni même les statisticiens catholiques. Ainsi *la France ecclésiast.* (Paris, Plon) qui place l'Église de Sens au I^{er} siècle, ramène celle de Chartres au III^e; le *Dictionnaire de Géographie ecclésiastique*, de Migne (col. 288), lui assigne même le IV^e siècle! et Fisquet, dans sa *France pontificale* (p. 18), a suivi les errements des anciens auteurs. Seul, un écrivain contemporain, E. Desmolins, dans son admirable *Histoire de France* (Paris, Soc. Bibl.), a replacé avec raison Savinien au I^{er} siècle de l'ère chrétienne.

² Voir à la fin du volume une liste des écrivains qui ont traité la question des origines chrétiennes de la Gaule.

grande force de logique et à l'aide de documents tirés de l'histoire, que la Gaule avait reçu, dès la fin du premier siècle, le bienfait de la doctrine évangélique. Leurs efforts n'ont pas été stériles; des préventions sont tombées dans le monde savant et de hauts personnages¹ ont fait droit à leurs réclamations. C'est à chaque Église de produire maintenant les titres de fondation qui la rattachent au berceau du christianisme. Si ces titres sont de bon aloi, la question générale est résolue et les arguments de l'école qui se dit *historique* perdent leur poids et leur valeur.

Plusieurs Églises de l'ancienne province senonaise ont déjà trouvé de vaillants défenseurs de leur apostolicité². Nous serons heureux de les suivre et de tenter un travail approfondi en l'honneur de l'Insigne Église de Chartres, l'ancienne et première suffragante de Sens. Leur thèse sera la nôtre, mais

¹ M. Paulin Pâris, le savant continuateur de l'*Histoire littéraire de la France*, annonce dans la note 22 du tome I^{er} de son ouvrage, qu'il se voit obligé d'abandonner l'ancienne opinion professée par dom Rivet, et de croire, d'après les *nouveaux arguments présentés par les soutiens de l'opinion contraire*, que la Gaule a été évangélisée dès le premier siècle. Mais cet aveu est bien insuffisant.

² Un prêtre du diocèse de Sens, M. Prunier, décédé, avait fait un travail complet sur la tradition de l'Église sénonaise, touchant la mission de ses premiers apôtres, et l'avait intitulé *Catena Saviniana*. Ce travail est resté inédit et nous ne le connaissons pas. Mais il a été utilisé par M. l'abbé Th. Cochard, d'Orléans, qui a publié, en 1872, une brochure sous ce titre : *Saint Altin, premier évêque d'Orléans*. Elle est précédée d'une lettre élogieuse de Mgr Dupanloup à l'auteur.

nous nous efforcerons de la fortifier par de nouvelles preuves. Nous explorerons plus à fond les monuments déjà connus du passé et nous en tirerons de l'oubli quelques autres qui sont le fruit de nos longues recherches et nous ont paru dignes de l'attention des savants. En les exploitant au profit de l'Église de Chartres, nous en ferons bénéficier par là même les autres Églises congénères.

Il était tout naturel que l'Église de Chartres vînt plaider la dernière la cause de son antique fondation, car plus longtemps que ses sœurs dans la foi, elle en a conservé le mémorial dans ses livres liturgiques. Elle ne l'abandonna ouvertement que vers la fin du dernier siècle¹, et naguère, quand elle reprit la liturgie romaine², ce fut avec un vif empressement qu'elle renoua en même temps la chaîne interrompue de ses traditions.

« Mais, dira-t-on, puisque ce retour aux croyances des ancêtres est désormais un fait accompli, pourquoi dissenter de nouveau sur la valeur historique de ces vieilles légendes qui en sont l'unique fondement? Cette question ne touche pas à la foi; quelle que soit l'époque de votre arrivée dans la vigne du Seigneur, vous n'en êtes pas moins les enfants du Père

¹ Ce ne fut qu'en 1783, sous l'épiscopat de M^{gr} de Lubersac, que l'époque de la mission de saint Savinien et de ses compagnons fut changée dans la liturgie chartraine.

² En l'année 1864.

de famille, des chrétiens greffés par les pontifes romains sur la souche commune qui est le Christ? »

Tel était le langage des critiques du dix-huitième siècle et c'est encore celui de leurs adeptes¹. Ils nous ont demandé, au nom de la science, le sacrifice de nos traditions tant de fois séculaires, et ils ont prétendu que c'était le désir immodéré de reculer notre origine chrétienne jusqu'à l'apostolat de saint Pierre qui nous faisait ainsi mépriser les données de l'histoire.

Nous répondrons à nos contradicteurs que c'est précisément ce retour aux enseignements du passé qui nous donne le droit et le devoir d'en présenter une défense motivée, et que cette conversion liturgique se fonde sur des raisons plus graves et plus désintéressées que celles qu'ils nous supposent. Sommes-nous, oui ou non, les héritiers directs de la foi prêchée par les disciples de Jésus-Christ ou des Apôtres? Nos Églises tiennent-elles par les racines mêmes à l'Eglise Mère que saint Pierre a établie à Rome? Voilà une question qui mérite examen et qu'il n'est pas permis d'envisager avec indifférence... Quels sont, dans la société civile, les titres dont on soit plus jaloux que ceux d'une naissance illustre? Certes, les vieux parchemins qui consacrent la date de notre baptême chrétien en valent bien d'autres, et

¹ *Histoire littéraire*, t. I, p. 223.

les déchirer sans être absolument certain de leur fausseté, ce serait par trop d'abnégation; ce serait même accuser nos aïeux de mauvaise foi. En attendant qu'il soit démontré que nos prétentions sont illusoires, nous sommes et restons libres possesseurs d'une tradition digne du plus grand respect. Ce n'est pas assez; nous devons présenter les pièces authentiques qui légitiment cette possession. C'est la tâche que nous nous sommes imposée, tâche épineuse, longue et pénible, mais que nous remplirons avec toute la courtoisie, la brièveté et la persévérance possibles. Inutile d'ajouter que la confiance dans la justice de notre cause n'exclura pas de notre esprit la franchise et la sincérité. C'est la lecture d'un ouvrage opposé à nos origines apostoliques, ouvrage mordant mais dénué de vraie critique, qui, par la faiblesse de ses raisonnements, nous a confirmé dans la foi à nos antiques traditions. Mais, il faut bien le dire, nous n'avons rien trouvé non plus de concluant contre leur véracité dans d'autres ouvrages de quelque mérite.

Enfin un vague espoir de succès nous anime et nous encourage à entreprendre ce travail qui aura aussi ses juges ¹. Il réside, cet espoir, dans l'état ac-

¹ Quand on publie un ouvrage de polémique, il faut s'attendre à bien des contradictions. Nous accueillerons avec reconnaissance les observations de la critique, pourvu qu'elles soient judicieuses et courtoises : *errare humanum est*. Mais, *in dubiis libertas, in omnibus caritas*; c'est la règle que nous garderons nous-même à l'égard de nos adversaires.

tuel de la question dont les difficultés vont s'aplanissant de jour en jour, et dans celui des esprits qui tendent à se rapprocher. La polémique ardente qui a été soulevée au dix-septième siècle sur les origines chrétiennes de la Gaule a eu plus tard d'excellents résultats. Elle a modéré, éclairé et guidé la critique de ceux qui ont recommencé la lutte au dix-neuvième siècle. La critique outrée des adhérents de Jean de Launoy, qui faisaient table rase de toutes les légendes contraires à leur opinion, devait amener une réaction. D'autre part, le mépris affecté de ces mêmes adversaires pour nos anciennes vies de saints amplifiées dans des chroniques postérieures, a provoqué un examen attentif de tous ces documents, lequel a presque toujours été au profit de l'école traditionnelle. De sorte que, si dans les deux camps, l'amour de la paix et de la vérité vient à remplacer la passion et le goût de la chicane, bientôt les combattants feront la paix, grâce à une polémique plus impartiale, et réconcilieront l'histoire avec la légende.

L'œuvre que nous osons entreprendre n'est donc, à proprement parler, qu'une œuvre de restauration. Démontrer que le pays des Carnutes, comme celui des Senons, ont reçu, au premier siècle, le flambeau de la foi et que des Églises y furent aussitôt fondées, ayant des évêques à leur tête, c'est restituer à tout un passé de dix-huit siècles son histoire religieuse. Et ce travail de réparation ne le cède guère en importance, soit dit en passant, à celui de nos magni-

fiques cathédrales, qui se poursuit toujours activement malgré les menaces de l'irréligion¹. Tandis que l'on restaure ces chefs-d'œuvre du moyen-âge avec une intelligence parfaite de l'art chrétien et qu'on les habille, pour ainsi dire, comme Notre-Dame de Chartres, d'un nouveau vêtement de pierres, il n'est pas moins à propos de rétablir dans leur intégrité ces augustes monuments du passé qui racontent la mission, les œuvres et le martyre de nos premiers prédicateurs.

Ajoutons à ces considérations qu'un fait tout particulier caractérise l'histoire des origines de l'Église de Chartres. Il concerne le culte prophétique que les Carnutes auraient rendu, avant même l'Incarnation, à la Vierge destinée à devenir la mère du Sauveur; *Virgini parituræ*. Qu'y a-t-il de vrai au fond de cette tradition? C'est là, sans doute, une question à part et d'intérêt secondaire, dont la solution, si elle était possible, serait d'un mince secours pour déterminer la date de notre naissance à la foi. Cependant elle ne laisse pas que de mériter une étude, car elle a pour elle une croyance constante et presque universelle, depuis les temps les plus reculés. Cette tradition a même toujours surnagé, chose étonnante, après

¹ La cathédrale de Sens a été entièrement et admirablement réparée il y a quelques années, ainsi que celle de Troyes. Notre-Dame de Chartres l'est déjà en grande partie mais elle est toujours flanquée au midi et à l'est, d'une forêt d'échafaudages qui indiquent d'importants travaux.

le naufrage de toutes les autres. Il serait donc intéressant de savoir si elle repose sur quelque témoignage admissible.

L'objet, le but et l'opportunité de cette dissertation étant suffisamment connus, nous allons en exposer le plan d'ensemble et les grandes divisions.

Les historiens de Chartres, comme ceux des cités voisines, qui ont renié les anciennes traditions et enlevé à nos Églises environ deux cents ans d'existence, se fondent sur deux chefs de preuves.

1^o Ils prétendent qu'il n'existe aucun document historique constatant une évangélisation de la Gaule, et, à plus forte raison, l'établissement d'Églises gauloises, au premier siècle, en dehors de l'ancienne Province Romaine; ils se disent au contraire munis de textes authentiques affirmant que la création de ces Églises ne remonte qu'au milieu du second siècle et ne s'étendit sur toute la Gaule qu'à la fin du troisième.

2^o Ils rejettent nos traditions ecclésiastiques et récusent le témoignage de nos vieilles légendes par la raison que ces traditions ne revêtent aucun cachet historique, que ces légendes, ou vies de saints, n'ont aucun fonds de véracité, qu'elles sont interpolées, fabuleuses et fabriquées par des moines crédules en des temps d'ignorance.

Ce système de négation est encore soutenu aujourd'hui par une classe d'écrivains qui s'est attribué

le titre d'*École historique*¹ parce qu'elle puise ses arguments uniquement dans l'histoire. Ses adeptes tiennent les rênes de l'enseignement officiel, ils sont très attachés à leurs idées et les propagent avec zèle jusque dans les Congrès scientifiques².

Nous établirons en thèse générale, contre les uns et les autres, que les données de l'histoire, dans la question en litige, sont beaucoup plus favorables à l'école dite légendaire ou traditionnelle qu'à l'école qui se proclame historique. Ce sera la note dominante de cette dissertation. Elle aura deux parties distinctes répondant aux deux principaux arguments des adversaires.

Dans la Première Partie, nous essaierons de prouver d'abord, d'après l'histoire, que la Gaule celtique a dû être non seulement évangélisée mais pourvue d'Églises, dès les temps apostoliques; nous ferons voir ensuite que les textes mis en avant par les contradicteurs pour détruire ce fait, n'ont eux-mêmes aucune valeur historique, par rapport à cette question.

La Seconde Partie renfermera un examen critique

¹ E. Le Blant, *Manuel d'Epigraph. chrét.*, p. 98 et 117.

² Nous sommes persuadé que ces tenants de l'ancienne école sont dans la bonne foi. Voilà pourquoi, dans leurs Sociétés, ils distribuent exclusivement les récompenses honorifiques dont ils disposent, aux défenseurs de leur opinion. Nous les conjurons d'examiner et de peser attentivement les raisons et les preuves de l'opinion contraire, qui est la nôtre.

des pièces qui nous autorisent à croire que les Églises de Sens, de Chartres, d'Orléans, et de Troyes ont été constituées au premier siècle de l'ère chrétienne.

Enfin un Appendice offrira aux lecteurs l'étude dont nous venons de parler, sur la Vierge appelée *druidique* et connue sous le nom de *Virgini parituræ*.

Nous plaçons ce travail sous les auspices de Notre-Dame de Chartres et sous le patronage des saints missionnaires, dont le sang a fécondé pour la première fois le sol gaulois que nous habitons. Puisse-t-il contribuer, malgré l'insuffisance et le peu d'autorité de celui qui l'entreprend, à éclaircir et à fixer irrévocablement un point très important et toujours controversé de notre histoire religieuse.

Chartres, le 19 octobre 1882,

En la fête des Saints Savinien, Potentien
et Altin, Martyrs.

Univ. of
California

PREMIÈRE PARTIE

70 7000
ABSORBING

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LE CENTRE DE LA GAULE AU PREMIER SIÈCLE

Nous avons à combattre, dans cette première partie, deux classes d'adversaires : ceux qui, n'ayant pas encore abandonné complètement l'opinion du docteur Jean de Launoy et de ses adhérents, prétendent et enseignent même aujourd'hui que l'Évangile n'a été prêché dans toutes les Gaules, pour la première fois, que vers le milieu ou la fin du II^e siècle ; et ceux qui, admettant avec Longueval, Tillemont, Dom Ruinart et Fleury ¹, une évangélisation rapide de cette vaste province dès

¹ A ces noms célèbres, il faut ajouter celui d'un écrivain contemporain, M. l'abbé Chevalier, qui, dans un récent ouvrage : *les Origines de l'Église de Tours*, s'est emparé de cette opinion, et, à l'aide de suppositions, de comparaisons et d'inductions arbitraires, habilement échafaudées, l'a élevée à la hauteur d'un système. Le malheur c'est que ce système manque par la base et qu'il croule au moindre choc de la critique la plus bienveillante. Ce défenseur trop zélé des erreurs de Grégoire de Tours prétend que, si la Gaule a été sillonnée, au premier siècle, par des prédicateurs de la foi, ils n'y ont répandu qu'en courant la parole du salut, et que *les Églises ne durent être*

le premier siècle, n'osent avancer et nient même que des Églises y aient été constituées à cette époque, dans les principales cités, si l'on excepte celles de la partie la plus méridionale.

Deux sections seront consacrées à réfuter ces contradicteurs. Il sera démontré, dans la première, que non seulement la Gaule a été évangélisée, dès les temps apostoliques, au moins dans ses principaux centres, mais que des Églises, c'est-à-dire des communautés de fidèles gouvernées et administrées par des évêques, des prêtres et des diacres, y furent établies par l'autorité pontificale romaine.

De plus, les opposants n'ayant encore trouvé d'autres documents sérieux contre ces assertions, que les textes de Sulpice Sévère et de saint Grégoire de Tours, dont nous avons parlé

constituées que longtemps après ces premières prédications ; il n'a pas été tout de suite établi, dit-il, que du moment où une population admettait la bonne nouvelle, elle élisait un évêque pour diriger sa croyance. (Les Orig., page 14.) La première de toutes les règles de critique, c'est de fournir des preuves de ce qu'on avance, surtout quand il s'agit d'un fait aussi considérable que celui du mode de l'établissement du christianisme. Or l'auteur de ce système n'en présente absolument aucune, pas même de vraisemblance. Il a de plus contre lui les témoignages les plus irréfragables tirés de l'Évangile, des Actes, des Épîtres de saint Paul, de la conduite des Apôtres et de l'histoire elle-même. Cette vaine théorie est aussi contraire à la plus vulgaire sagesse humaine qu'à l'esprit organisateur de l'Église.

Nous prouverons, dans le cours de cette dissertation, que l'évangélisation de la Gaule celtique, quelque *rapide* et *nomade* qu'elle ait été, aux premiers siècles, faisait germer et croître, presque partout après elle, des chrétientés auxquelles les Apôtres ou leurs envoyés donnaient pour chef un prêtre muni du pouvoir épiscopal. On ne comprend pas, du reste, comment après avoir agi de la sorte dans toute l'Asie, ils auraient tenu, dans l'Occident, une conduite différente. Nous reviendrons sur cette question, dans la deuxième partie de cet ouvrage, où nous parlerons de la fondation de nos premières Églises. L'œuvre fantaisiste de M. Chevalier a été victorieusement réfutée par un savant bénédictin de Ligugé, Dom Charnard. Voir les *Églises du Monde romain*, Paris, Palmé.

dans notre préface, une deuxième section contiendra une réfutation complète de ces deux pièces historiques.

PREMIÈRE SECTION

LES DOCUMENTS PRÉSENTÉS PAR L'ÉCOLE TRADITIONNELLE CONTRE L'ÉCOLE DITE HISTORIQUE, TOUCHANT L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LA GAULE CENTRALE, AU PREMIER SIÈCLE, SONT PUISÉS AUX SOURCES DE L'HISTOIRE, NON MOINS QU'A CELLES DE LA TRADITION ET DES LÉGENDES.

Bien que la tradition et les légendes des saints soient des sources fécondes pour l'histoire et que les adversaires de nos origines apostoliques y aient eux-mêmes toujours puisé à pleines mains¹, il n'entre pas dans notre plan de nous en servir dans cette première partie. Nous demanderons la vérité à l'histoire proprement dite, c'est-à-dire à tous les anciens auteurs les plus connus et les plus dignes de foi. Or, pour la trouver, nous aurons recours à trois moyens parfaitement légitimes et bien propres à nous éclairer : nous interrogerons d'abord l'état social et religieux de la Gaule au premier siècle, et ensuite nous consulterons les historiens sacrés et profanes et en particulier les écrivains de notre pays.

Nos contradicteurs nous opposent sans cesse le silence de l'histoire, ou pour nous combattre ou pour garder une neutra-

¹ La cause de toutes les erreurs qui ont défiguré depuis plus d'un siècle l'histoire de nos origines chrétiennes, a sa source dans une *légende*, simplement rapportée par Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs*, et dont il n'a point garanti l'authenticité ; c'est la légende de saint Saturnin. Il y a en outre intercalé la mission de nos sept premiers évêques gaulois, qui ne s'y trouve point ! Voilà le fameux document prétendu historique qui a servi et sert encore de base à la science moderne, pour fixer l'époque initiale du christianisme dans la Gaule !

lité expectante. Ils veulent qu'on leur mette sous les yeux un texte positif, clair et authentique, affirmant la conquête chrétienne des Gaules au premier siècle. Il serait bien à souhaiter qu'on pût le faire : la question serait vite tranchée. Mais c'est là une exigence excessive que n'ont pas eue nos anciens maîtres en critique, pourtant si sévères ; loin de là, ils ont formulé cette règle, que pour découvrir la vérité d'un fait, à défaut du principe d'autorité, il faut employer la conjecture. Le domaine des faits passés serait bien restreint, s'il ne fallait y admettre que ceux qui éclatent au grand jour de l'évidence historique.

La conjecture produit une probabilité plus ou moins grande, selon que les motifs sur lesquels elle s'appuie sont plus ou moins solides et raisonnables ¹. — Une probabilité extrinsèque, établie sur la vraisemblance, ne peut sans doute engendrer qu'une opinion probable ; mais s'il vient s'y joindre la probabilité intrinsèque, celle qui est fondée sur le témoignage des écrivains anciens, alors l'une et l'autre forment une preuve parfaitement recevable et de nature à convaincre tout esprit judicieux et impartial.

Tel est le genre de preuves que nous allons employer dans cette première section. Ce sont des preuves d'induction et de raison si l'on veut, mais basées solidement sur des données historiques généralement admises, sur un concours de faits certains et sur des textes irrécusables ; c'est-à-dire, sur un ensemble de documents qui donneront à ces preuves une force capable d'ébranler et de convaincre tout esprit exempt de prévention.

Cela dit, nous allons démontrer le fait de l'établissement de la foi chrétienne dans la Gaule celtique ² au premier siècle : 1° par des probabilités historiques ; 2° par des textes tirés de l'histoire.

¹ Honoré de Sainte-Marie, *Règles de critique*, etc., p. 297.

² Il est bien important de déterminer tout de suite ce qu'il faut entendre par la Gaule celtique. C'est cette province qui, d'après la

CHAPITRE I^{ER}

LES PLUS GRANDES PROBABILITÉS HISTORIQUES SONT EN FAVEUR DE L'OPINION QUI SOUTIENT QUE LA GAULE CELTIQUE A ÉTÉ ÉVANGÉLISÉE ET POURVUE D'ÉGLISES DÈS LE PREMIER SIÈCLE.

La plupart des adversaires de l'apostolicité de nos Églises, en France, admettent aujourd'hui que l'ancienne Province Romaine¹ reçut, dès le premier siècle, le bienfait du christianisme et fut pourvue de quelques évêchés. Mais pour quel motif lui en font-ils un privilège exclusif, et refusent-ils à tout le reste des Gaules une part à cette faveur providentielle ? C'est parce que, disent-ils, cette partie méridionale était beaucoup plus civilisée que les autres, en relations plus fréquentes avec Rome et plus accessible aux hérauts de l'Évangile, à l'époque où ils parcouraient le monde.

division des Gaules par l'empereur Auguste, comprenait toute la partie du territoire resserrée entre la Loire, la Seine et le Rhône, et qui avait Lyon pour capitale. Il est certain que du temps de César on donnait le nom de *Celtes* indistinctement à tous les Gaulois ; on le fit encore après Auguste, et même jusqu'en plein moyen-âge ; car le moine Richer appelait encore *Celtes*, au X^e siècle, les habitants de la Gaule. Il faut en conclure, sans plus de discussion sur ce point, que cette appellation, sous la plume des écrivains des premiers siècles, désigne ou les peuples de toute la Gaule ou ceux de la Celtique proprement dite. Donc, quel que soit le sens de ce mot, il s'applique nécessairement aux Celtes de la Lyonnaise. C'est tout ce que nous voulons, pour l'intelligence des textes qui se présenteront dans le cours de ce travail.

¹ La Province Romaine ou Narbonaise comprenait, sous Auguste, en totalité ou en partie : les départements des Pyrénées-Orientales, de l'Ariège, de la Haute-Garonne, du Tarn, de l'Aude, de l'Hérault, du Gard, des Bouches-du-Rhône, du Var, des Basses et Hautes-Alpes, de Vaucluse, de la Drôme, de l'Isère, de l'Ardèche et une partie de la Savoie (Dezobry et Bachelet, *Dict. de Géog.*).

C'est vrai, mais ce n'est là qu'une question de plus ou de moins, et cette allégation a donné lieu à une sorte de malentendu tendant à faire croire que notre pays n'était pas mûr alors pour le christianisme, et que, vu l'état de barbarie où il gisait encore, les portes en étaient fermées aux pionniers de l'Évangile.

Or c'est là un préjugé qu'il faut détruire ; et, sans parler de ce qu'il a de blessant pour la vérité historique, par rapport au zèle et au courage invincible des Apôtres et de leurs disciples, il tombe et s'évanouit devant le flambeau de l'histoire qui nous montre l'état de la Gaule, cent ans après la conquête, aussi florissant sous tous les rapports que celui de l'Italie elle-même, et réunissant toutes les conditions les plus favorables à l'établissement du christianisme.

Pour nous en convaincre, nous allons étudier successivement, dans trois paragraphes : 1° l'état civil et matériel de cette province ; 2° sa situation religieuse et morale ; 3° l'état comparatif de la Gaule et des contrées voisines, évangélisées au premier siècle. Autant de tableaux qui vont se dérouler sous nos yeux et nous fournir des aperçus et des arguments qui ont peut-être échappé à d'excellents écrivains.

§ I. — *État civil et matériel de la Gaule sous le règne des premiers empereurs.*

La Province, comme on l'appelait du temps de César, fut, de toutes les contrées de la Gaule, la première soumise et transformée en colonie romaine. C'est un fait incontestable. Mais à l'époque où le christianisme se répandit dans le monde à la suite de ses conquérants, ce n'était plus seulement ce petit coin de la Gaule qui était romain, c'était le pays tout entier. La conquête était alors consommée, et cette conquête était celle dont les Romains étaient le plus fiers et qu'ils s'efforcèrent de maintenir avec le plus d'habileté et de persévérance.

César avait rencontré en Espagne et ailleurs un triomphe facile. La Gaule lui avait coûté dix ans d'efforts inouïs et de sacrifices immenses ; il y avait payé ses victoires, si énergiquement disputées, avec tout l'or et tout le sang de la capitale du monde. Aussi que ne fit-il pas pour assurer les fruits de sa conquête ? Sans s'occuper de la Narbonaise, l'ancienne Province pourvue déjà par ses vainqueurs des plus beaux privilèges, il combla de faveurs sa Province, à lui, c'est-à-dire la Gaule entière, qui lui était d'autant plus chère qu'elle lui avait opposé plus de résistance et rapporté plus de lauriers. Il connaissait, du reste, pour l'avoir si souvent affrontée, la bravoure proverbiale des soldats gaulois ; il n'oubliait pas qu'en plusieurs rencontres, il n'en avait triomphé que par les ruses de la stratégie militaire ; et il n'avait plus qu'un but, c'était de se faire de ses anciens ennemis des alliés et des serviteurs fidèles. Alors il n'hésita pas à prodiguer les largesses au milieu de ce peuple soumis. « Le titre et les droits de cité romaine y furent accordés avec une générosité qui pouvait justement exciter l'envie et les murmures des vieux sujets de Rome¹. »

Le vainqueur alla plus loin encore dans la voie des bienfaits. Pour cimenter l'alliance des deux nations, il ouvrit les portes du Sénat aux principaux personnages de sa Province des Gaules. C'est là un fait attesté par un historien romain, Suétone. En racontant le triomphe de César, victorieux de Pompée et du monde entier, il fait chanter aux soldats gaulois, derrière le char du dictateur : « César triomphe des Gaulois et il les place dans le Sénat, où ils ont quitté leurs braies pour prendre le laticlave². » C'est après cela que Cicéron s'écriait : « Adieu l'urbanité ! adieu la fine et élégante plaisanterie ! la braie transalpine a envahi nos tribunes³ ! » Or,

¹ Am. Thierry, *Hist. des Gaul.*, t. III, an. 46, p. 237.

² *Gallos Cæsar in triumphum ducit ; iidem in curia Galli braccas deposuerunt, latumclavum sumpserunt.*

Suet. C. J. Cæs. n. 80.

³ Cicer., *Epist. l. IX ad M. Varron.*

qu'on le remarque bien, il s'agit ici des Celtes, et nous sommes encore environ un demi-siècle avant l'ère chrétienne.

Un des principaux fruits de la conquête et du régime doux qui la suivit sous César, fut donc une sorte d'assimilation du peuple gaulois à celui de l'Italie. Cet état de paix et de tranquillité devait amener nécessairement de grandes améliorations dans la Transalpine. L'industrie et le commerce y prirent un essor toujours croissant. De nombreuses voies de communication établies sur tous les points du territoire en facilitèrent le développement. « Voyez, disait le consul Marc-Antoine, dans le panégyrique du dictateur, voyez cette Gaule qui naguère nous envoya les Ambrons et les Cimbres, cultivée aujourd'hui comme l'Italie. Des communications nombreuses et sûres sont ouvertes d'une de ses extrémités à l'autre : la navigation est libre et animée, non pas seulement sur le Rhône et la Saône, mais sur la Loire et la Meuse, mais jusque sur l'Océan¹. »

Telle était, non plus seulement la Narbonaise, mais la Gaule chevelue, l'an 44 avant Jésus-Christ. Celle-ci changea même de nom, et, confondue désormais avec l'ancienne Province, la Gaule tout entière fut appelée PROVINCE ROMAINE. C'était juste : elle était en rapports continuels avec Rome, elle en avait les privilèges et jouissait même déjà de tous les avantages de la civilisation.

Nous ne comprenons donc pas la distinction établie par les adversaires, au sujet de l'évangélisation des Gaules, entre l'ancienne Province romaine et la Gaule celtique, puisque cette distinction n'existait déjà plus avant même l'apparition du christianisme. Poursuivons.

Les successeurs de César se hâtèrent d'organiser la Gaule, mais ils ne furent pas tous aussi habiles que lui. Cette œuvre importante que le caractère des Gaulois, aussi sensible aux bienfaits qu'irritable aux rigueurs, eût pu rendre très facile,

¹ Dio. Cass., l. XLIV. — Am. Thierry, *Hist. des Gaul.*, t. III, p. 238.

éprouva bien des lenteurs, par suite des exactions de ceux qui les gouvernèrent. Toutefois la force triompha des résistances. Octave, le premier, entreprit ce grand travail. Après avoir étouffé les révoltes qui recommençaient à éclater depuis la mort de César, il partagea entre le Sénat et le peuple le gouvernement des provinces et se réserva l'administration de celles qui exigeaient encore la force des armes. C'est ainsi que la Transalpine fut réduite à un régime purement militaire, en qualité de PROVINCE IMPÉRIALE¹. Il la partagea en trois sections transversales, de l'est à l'ouest : l'Aquitaine au midi, la Belgique au nord et la Lugdunaise au centre. Lugdunum (Lyon), ville de fondation récente, devint la capitale des trois provinces chevelues, le siège des gouverneurs et la résidence impériale. Octave détruisit, avec les anciennes divisions, l'ancien ordre social ; il fit une nation homogène d'une multitude de petits peuples séparés jusqu'alors.

Voilà donc, 27 ans avant la naissance de Jésus-Christ, la Gaule devenue entièrement romaine, incorporée à l'Empire et parfaitement unifiée. Que devient alors l'ancienne Province, la Narbonaise ? Sans doute, elle est encore la partie la plus romaine de la Gaule par sa civilisation, par ses mœurs et ses monuments ; elle est et sera longtemps encore le rendez-vous des patriciens de Rome, un séjour enchanteur, couvert de splendides villas et de temples superbes ; mais elle disparaît comme province à part, elle est fondue avec la vaste Province Transalpine qui a, comme l'Italie, sa capitale au centre. Lugdunum va même devenir la Rome des Gaules, un foyer de civilisation, de lumières et de progrès. « Quatre routes principales partent de ce chef-lieu et coupent le pays dans quatre directions, des Alpes au Rhin, à l'Océan, aux Pyrénées et à la frontière Narbonaise². » Ces grandes voies vont bientôt se subdiviser elles-mêmes en cent autres qui forme-

¹ C'est le nom que prit, sous Auguste, la Gaule entière, 29 ans avant J.-C.

² Strabon, lib. IV, p. 208.

ront jusqu'aux extrémités des Gaules comme un immense réseau dont tous les fils relieront les cités les plus importantes. Il est facile d'en conjecturer quelles facilités ces moyens de communication vont donner aux relations de tout genre, non-seulement entre les différents peuples de la Gaule, mais entre la Gaule et l'Italie.

Pour affermir dans la Transalpine la domination et la civilisation de Rome, Auguste s'efforça d'en effacer toutes les traditions nationales, tous les souvenirs glorieux, particuliers à certains peuples. Système bien absolu et rempli de dangers, mais que le génie de l'empereur sut employer avec ménagement et habileté. Il exploita l'amour-propre des Gaulois au profit de sa gloire personnelle, et pour leur faire oublier ce qu'il leur enlevait, il leur accorda le haut privilège de peuples fédérés. Remarquons ici, en passant, que les Carnutes, comme les Edues et les Rèmes, eurent cet honneur. Plusieurs villes, au nombre desquelles il faut compter Tours, Troyes, Autun¹, etc., portèrent le nom d'*augustales* ou de *césariennes*, et le droit de *bourgeoisie romaine* fut octroyé à beaucoup de familles influentes.

Enfin, pour compléter son œuvre, Auguste fonda à Autun une école pour l'enseignement de la langue latine, de la législation et des sciences romaines. Des gymnases furent également établis à Toulouse, à Arles et à Vienne, d'où la connaissance des langues grecque et latine se propagea rapidement dans les pays de la Gaule chevelue. Que nous sommes déjà loin de la barbarie gauloise, un quart de siècle avant l'aurore du christianisme ! Plus de barrières entre la Gaule celtique et l'Italie. Ces deux contrées, si longtemps ennemies, n'en font plus qu'une par la langue et les mœurs, par les intérêts politiques et la gloire des armes. Les Transalpins siègent dans les assemblées délibérantes à côté des Romains eux-mêmes ; ils ont part à tous les emplois du gouvernement ; ils

¹ *Cæsarodunum* (Tours) ; *Augustobona* (Troyes) ; *Augustodunum* (Autun) ; Tacit., *Annal.*, lib. III, cap. 40.

combattent avec honneur dans les rangs de la milice romaine ; enfin, le niveau de la civilisation, en passant sur la plus belle province de l'Empire, l'a faite à l'image de l'Italie.

Or, ces concessions, ces améliorations, ces titres honorifiques, loin d'être abolis ou restreints par les empereurs qui se succèdent sur le trône, jusqu'à l'heure de la prédication chrétienne, sont au contraire généralement maintenus et même étendus avec largesse. Claude, gaulois de naissance, après avoir édicté une loi de proscription contre le druidisme, octroie en dédommagement aux provinces chevelues le droit d'entrer dans le Sénat et de participer à toutes les charges publiques. Ce privilège était assez considérable pour exciter des clameurs : « Il faut bien les laisser jouir du titre de citoyens romains, écrivait Tacite, mais que les décorations sénatoriales, que les honneurs de la magistrature ne leur soient point ainsi prostitués¹. » Ces murmures n'arrêtèrent pas l'empereur Claude. Le discours qu'il prononça en plein Sénat, à cette occasion, et dont le texte a été découvert à Lyon, gravé sur une tablette de cuivre, fait connaître les projets qu'il nourrissait en faveur de la Gaule. Il y disait, d'après Tacite : « Pères conscrits, les Gaulois ont les mêmes mœurs, les mêmes arts que nous, ils sont nos alliés, ils sont mêlés parmi nous ; soyons amis ; il vaut mieux qu'ils nous apportent l'or et les richesses de la Gaule, que de les posséder seuls². » Un sénatus-consulte sur l'unification complète des deux peuples fut donc rendu et mis en œuvre. Alors la Gaule celtique, celle du centre, comme l'Aquitaine et la Belgique, eut droit d'entrée au Sénat. Il n'y eut plus alors deux situations politiques en deçà et au delà des Alpes.

La *Gaule*, c'est ainsi qu'on appellera désormais cette grande province romaine, fut assimilée à l'Italie, en l'an 48 de l'ère chrétienne et entièrement fondue dans l'empire romain.

¹ Tacite, *Annal.*, lib. xi, cap. 23.

² « Jam moribus, artibus, affinitatibus nostris mixti, aurum et opes inferant, potius quam separati habeant. » Tacite, *Annal.*, lib. xi, cap. 24.

Quelle impulsion cette unification ne donna-t-elle pas à tous les progrès, aux belles-lettres, aux arts de la paix, aux travaux du commerce et de l'industrie ! Les Gaulois s'y livrèrent avec passion, afin de réparer les ruines accumulées par tant de guerres et de rivaliser avec leurs vainqueurs. Leur amour de la gloire et leur génie naturel les rendirent habiles à s'insinuer dans le gouvernement de l'empire, et ils y remplirent toujours un rôle important. Ils se mêlèrent à tous les grands événements du premier siècle. Pendant que les Romains venaient s'enrichir sur leur sol fertile, ils allaient à Rome étaler leurs richesses et faire parade de leur éloquence facile et brillante. On pourrait même ajouter que la nation gauloise, grâce à son génie industrieux, à son esprit vif, à la douceur de ses mœurs et à l'énergie de son caractère, avait si bien su profiter des bienfaits de la civilisation, qu'à son tour, elle pouvait donner des leçons d'habileté, d'urbanité, de grandeur d'âme et de sagesse à ses maîtres. Ce sont les exactions exorbitantes dont la torturèrent ses procurateurs, ce sont les crimes honteux et révoltants de ses empereurs qui la poussèrent aux insurrections, dans la seconde moitié du premier siècle et la firent aspirer à l'indépendance par l'établissement d'un empire gaulois. Oui, dès le temps de Claude, et surtout sous le règne de l'infâme Néron, la Gaule, dans ses principaux centres, était, en quelque sorte, plus romaine que la capitale du monde elle-même. Celle-là se consolidait dans sa force et son unité, celle-ci courait déjà vers la décadence et la dissolution.

Telle était, non plus seulement la Narbonaise, mais la Gaule entière, au milieu du premier siècle, alors que la religion chrétienne envahissait les contrées de l'Orient et y faisait crouler de toutes parts le vieux paganisme. Le plan providentiel de l'unification des peuples par la puissance romaine se trouvait réalisé à son égard avec plus de perfection que pour aucune contrée du monde. Est-ce qu'elle n'était pas bien préparée pour recevoir les messagers de la Bonne Nouvelle ? Que lui manquait-il donc pour entrer, à la faveur de l'unité politique, dans l'unité de la foi prêchée à tout l'univers ?

Est-il permis enfin de soutenir sans raison que la Narbonnaise seule ait bénéficié de l'évangélisation chrétienne, au premier siècle, et que le reste de la Gaule soit resté si longtemps étranger au mouvement religieux qui avait déjà changé la face du monde asiatique ? Ce serait un fait tellement inexplicable que c'est à ceux qui l'avancent de le prouver, ceux qui le nient ayant en leur faveur, pour le contredire, toutes les vraisemblances historiques.

Mais l'exposé qui précède de l'état civil, matériel et politique de la Gaule au premier siècle, exige de notre part un corollaire plus amplement développé.

Nous pourrions d'abord invoquer ici une raison tirée de l'ordre providentiel, si ce genre d'argument pouvait émouvoir les tenants de l'école opposée. Ce n'est pas des hautes destinées réservées au royaume des Francs que nous voulons parler. Cette considération a sa valeur, mais elle n'a qu'un rapport éloigné avec la question. La raison qu'on peut alléguer tient encore à l'histoire. La voici. Le premier et le second siècles étaient certainement, pour la régénération de la Gaule, l'époque la plus favorable, *tempus acceptabile*, selon le langage de la Sainte-Écriture. Car dans les siècles suivants la civilisation païenne y fit pénétrer partout, avec les progrès matériels, le poison de ses vices, et ce pays ne pouvait alors que s'enfoncer de plus en plus dans l'abîme de la corruption où l'entraînaient ses vainqueurs idolâtres et souillés de crimes. Or, l'Esprit-Saint qui dirigeait les Apôtres, eût-il attendu cette décadence de la Gaule romanisée, pour la conquérir à la foi ? Eu égard à toutes les facilités que nous avons énumérées d'y fonder l'Église, c'eût été un profond mystère, mais il ne faut pas faire intervenir la divine Providence dans ces débats. Examinons plutôt, à la lumière de la raison, de l'histoire et de la foi, la conduite qu'a dû tenir vis-à-vis de la Gaule le prince des Apôtres ¹.

A l'époque où nous sommes, il quitte Antioche et les contrées

¹ Les Apôtres choisis par J.-C. sont désignés par une majuscule.

de l'Orient qu'il avait pourvues de nombreuses Églises. Il vient, en l'an 42, prendre possession de la ville des Césars et y planter la croix de Jésus-Christ. Sa première pensée alors et son premier soin furent évidemment de disséminer les lumières de la foi, non-seulement à Rome et dans l'Italie, mais dans toutes les provinces environnantes, et de faire en Occident ce qu'il venait d'accomplir dans l'Orient¹. On ne peut supposer un instant que le chef de l'Eglise ait uniquement consacré son zèle à la ville de Rome et à celles de l'Italie, et qu'il ait voulu les convertir toutes au christianisme avant de s'occuper des autres provinces : c'eût été un projet contraire au bon sens et surtout aux prescriptions formelles du divin Maître : « *Euntes ergo docete omnes gentes : allez, enseignez toutes les nations* ². » Saint Pierre, tout en semant autour de lui la parole de vie, dut sans doute envoyer au loin les disciples qu'il avait amenés de l'Orient, ou qu'il avait formés à Rome, pour y répandre également la semence de l'évangile dans les plages occidentales.

Or, nous le demandons aux critiques de bonne foi, abstraction faite de tout sentiment d'amour-propre national, sur quelle province de l'Occident le chef des Apôtres, en levant les yeux autour de lui, les fixera-t-il de préférence, pour y envoyer les ouvriers du Père de famille ? N'est-ce pas sur la Gaule, la plus renommée de toutes par sa gloire militaire, la plus voisine de Rome par ses grandes voies impériales, la mieux

¹ C'est ce qu'enseigne le pape saint Léon. Après les prodiges accomplis au jour de la Pentecôte, les Apôtres, dit-il, se partagèrent le monde. Alors « le bienheureux Pierre prend possession de la capitale de l'empire romain, afin que, de ce point culminant, la lumière de la vérité... se répandit plus efficacement dans le monde entier. Et quel pays n'avait pas alors de ses nationaux, dans cette ville ? Et qu'est-ce que les peuples étrangers pouvaient ignorer de ce que Rome avait appris ? » *Serm. I de SS. Apost. Petro et Paulo, ante med.* C'était là un premier mode de propagation par le bruit public, qui préludait à celui que le Christ avait prescrit à ses Apôtres.

² Matth. XXVIII, 19.

assimilée à l'empire romain, la plus féconde en hommes de génie dans les arts, les lettres et l'industrie, la plus fréquemment en rapport avec l'Italie par son commerce actif et prospère ; sur la Gaule, en un mot, dont les fils les plus nobles et les plus éloquents rivalisaient alors, au sein même de Rome, dans les palais et à la tribune, avec les fiers descendants de Romulus¹ ? Et, en supposant que saint Pierre ait eu quelque motif, vraiment insaisissable, de ne pas commencer par ce pays la conquête de l'Occident, il n'est pas permis de présumer qu'il ait négligé d'y envoyer des disciples pour y fonder des Églises, pendant son premier ou son second séjour à Rome ; ou, qu'avant de quitter cette ville pour retourner à Jérusalem, il n'ait pas confié ce soin à saint Clément et aux autres dépositaires de son autorité.

Mais ce qui serait surtout inadmissible, c'est que cette magnifique province, qui, au temps de Claude, n'était plus, pour ainsi dire, qu'une extension de l'Italie et son grenier d'abondance, fût restée plus d'un siècle sans voir briller dans sa partie centrale, et même jusqu'à ses extrémités, un seul rayon de la lumière évangélique, sans y voir s'établir une seule communauté chrétienne. Les savants qui ont émis cette opinion et en ont fait comme un dogme historique, n'ont pas compris que l'état de la Gaule, lors de la naissance du christianisme, condamne formellement ce système. Ils n'ont pas remarqué qu'en admettant l'évangélisation du midi de la Gaule, de l'ancienne Province, au premier siècle, ils se condamnaient eux-mêmes.

Pourquoi, en effet, borner à la Narbonaise seule cette visite

¹ D'après Juvénal (*Sat.* 7. v. 147-9), les Gaules avaient déjà, sous Auguste, la réputation de l'éloquence. Comme elle était négligée à Rome, dit l'auteur de *l'Histoire littéraire de la France* (t. I. p. 69), ce poète renvoie dans les Gaules ou en Afrique ceux qui voulaient se perfectionner dans l'art de bien dire.

« Accipiat te
Gallia vel potius nutricula Causidicorum
Africa. »

des premiers missionnaires de la foi ? Pourquoi, sans raison, sans vraisemblance même, circonscrire dans un cercle aussi étroit le zèle ardent de ces apôtres, dont aucune barrière ne pouvait plus entraver l'essor ; dont, au contraire, les progrès de la civilisation favorisaient la marche en avant ? C'est une supposition gratuite que rien ne peut justifier, pas même le silence de l'histoire. Car si l'histoire écrite se tait, comme les inscriptions lapidaires de M. Le Blant¹, il y a ici la vraisemblance historique qui parle et qui nous dit : la prédication

¹ Il est fait allusion ici à un nouveau genre d'argument négatif employé récemment par M. E. Le Blant, de l'Institut, contre l'apostolicité de nos Églises. C'est la représentation de l'état du christianisme dans nos contrées, par les inscriptions chrétiennes. L'absence totale de ces monuments lapidaires des premiers âges dans la Gaule, en dehors des contrées méridionales, a induit ce savant à admettre que la propagation de la foi y fut très tardive. Et, partant de cette donnée, il a cru voir dans l'élément épigraphique un accord avec ce qu'il appelle l'histoire, c'est-à-dire les assertions de Sulpice-Sévère, de Grégoire de Tours, et la lettre de sept évêques gaulois à sainte Radegonde. Toujours le même objectif !

Cet écrivain aussi consciencieux qu'érudit a tiré de ses découvertes épigraphiques une conséquence évidemment forcée et qui lui aurait paru à lui-même inadmissible, sans le renfort de ces auteurs que nous réfuterons. Inutile de faire voir l'impuissance de l'argument épigraphique contre nos origines chrétiennes. Un autre savant, Dom Chamard, dans son ouvrage, *Les Églises du monde romain*, l'a réduit à néant. Contentons-nous ici de faire remarquer que l'éminent auteur des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule* n'a pas lui-même une très grande confiance dans son système, car il déclare prudemment à la page 115 de son *Manuel d'Épigraphie*, que : « Il est impossible de préjuger ce que l'avenir nous réserve de lumières inattendues. L'épigraphie, les monuments figurés, des manuscrits nouveaux, les textes anciens eux-mêmes étudiés plus complètement peuvent *infirmer la déclaration* des sept évêques, celles de Sulpice-Sévère et des Actes de saint Saturnin, montrer que le christianisme *se répandit en même temps et partout dans la Gaule*, que l'antiquité de notre foi n'a même rien à envier à celle de Rome... » C'est précisément le but de notre dissertation. Ainsi cet accord prétendu de l'épigraphie avec l'histoire n'est plus qu'un argument... pour mémoire.

du midi de la Gaule, au premier siècle, ne fut pas une entreprise avortée ; le monde savant convient aujourd'hui que des Églises y furent fondées et s'y fortifièrent à la faveur de la paix. Or, en supposant que saint Pierre ou saint Clément n'aient pas envoyé au centre de cette province de nouveaux auxiliaires, est-ce que ces Églises, comme celles de l'Orient, n'engendraient pas à la foi des disciples du Christ et des missionnaires de l'Évangile en grand nombre, surtout en ces temps primitifs où la vertu de l'Esprit-Saint fécondait si merveilleusement les travaux de l'apostolat ? Est-ce qu'alors ces nouveaux apôtres seraient restés inactifs et sédentaires dans ce coin du territoire Gaulois, sans tenter un effort pour éclairer les autres contrées du centre, du nord et de l'ouest ? L'œuvre de la propagation évangélique ne les pressait-elle pas et l'ordre exprès du Seigneur, *euntes docete*..., ne retentissait-il pas sans cesse à leurs oreilles ?... Et certes, les moyens de communication ne leur manquaient point ; aucun obstacle ne pouvait arrêter leurs pas ; les barques qui sillonnaient les fleuves, les chariots qui roulaient sur les grandes routes pouvaient les transporter dans toutes les directions, aussi bien que les Gaulois et les Romains opulents, les marchands indigènes et les trafiquants étrangers. Toutefois rien ne les empêchait, au milieu d'un pays tranquille et civilisé, de s'en aller pédestrement, comme c'était l'usage des Apôtres, porter de ville en ville la nouvelle de la Rédemption. Les principales cités du centre de la Gaule, les capitales des Senons, des Tricasses, des Carnutes, des Cénomans, des Bituriges et du Parisis n'étaient pas moins accessibles pour eux que celles de la Provence. Bien plus, les privilèges dont elles se trouvaient nanties étaient de fraîche date, et leur

¹ C'est l'opinion de Mamachi, p. 246 : « Deinde persuaderi nemini prudenti potest, christianos, qui jam sedes Viennæ atque Lugduni constituerant, sese tam angustis limitibus continuisse, quin latius secundo saltem sæculo fines Ecclesiæ extendere studerent. » Nous donnons seulement plus d'activité à leur zèle qui n'a pas dû attendre le deuxième siècle pour les porter vers le milieu de la Gaule.

renommée récemment acquise, plus éclatante. Il faut donc conclure de ces observations appuyées sur les données de l'histoire, non-seulement à une forte probabilité en faveur de l'établissement du christianisme dans la Transalpine dès le premier siècle, mais à une impossibilité manifeste du contraire. Nous allons fortifier encore cette conclusion par quelques considérations sur l'état religieux et moral de la Gaule.

§ II. — *Etat religieux et moral de la Gaule à l'époque de la prédication apostolique.*

Saint Pierre, ou en son lieu saint Clément, avaient de puissants motifs pour députer des missionnaires dans le centre de la Gaule. C'était en effet le foyer d'une religion ancienne, vivace, puissante, fortement enracinée dans l'âme du peuple, et que ni les décrets d'Auguste ni les proscriptions de Claude n'avaient réussi à détruire complètement. Cette religion était le druidisme dont la célébrité devait attirer l'attention des prédicateurs du vrai Dieu.

Il est à remarquer que les Apôtres allaient toujours attaquer le paganisme dans ses principaux foyers. La tactique de l'Esprit-Saint ne pouvait pas être moins habile que celle qui a toujours été suggérée par la sagesse humaine... Or le centre du vieux druidisme, au témoignage de César, c'était le pays des Carnutes, qui était lui-même considéré comme le centre de la Gaule¹.

¹ Le pays des Carnutes est désigné dans les Commentaires de César par ces mots : « *in finibus Carnutum, quæ regio totius Galliae media habetur.* » *De bel. gal.* lib. vi, cap. 4. Un adversaire de nos origines apostol., M. l'abbé E. Bernard, les a traduits par la *frontière du pays des Carnutes*, dans la préface de son ouvrage sur *Saint Denys de Paris*, page 17. C'est une faute manifeste. Le mot *finis*, dans César et tous les auteurs latins, employé seul, sans adjectif, à moins que le contexte ne s'y oppose, a toujours signifié le territoire, la contrée. Exemples : « *In concilio pronuntiat (Indutiomarus)... iter facturum per fines Rhemorum*, Cæs. lib. v, 56; « *VI reliquas (legio-*

Là, vaincu mais non soumis, il régnait encore dans les retraites profondes de ses forêts et de ses lacs sacrés ; de l'antique Autricum il étendait son influence sur toutes les classes de la société Gauloise... N'était-ce donc pas une obligation pressante pour le chef de l'Église, qui venait renverser à Rome le polythéisme romain et à Massalia le polythéisme grec, de lancer les soldats du Christ contre le fanatisme druidique des Celtes ? La religion spiritualiste des druides pouvait-elle opposer plus de résistance à la vérité chrétienne que le culte impur des idoles ? Il semble, au contraire, il est même certain que la doctrine de ces prêtres philosophes renfermait des points de croyance qui n'étaient pas sans analogie avec les dogmes chrétiens, et qu'elle devait leur rendre plus facile l'accès à la foi.

La religion druidique, dérivée des conceptions métaphysiques de l'Orient, n'était, à la vérité, qu'un mélange de superstitions et de pratiques barbares. Mais si on la compare au polythéisme romain du temps des empereurs, elle avait plus de noblesse et de dignité. Ses dieux n'étaient point des protecteurs ni des fauteurs du vice, c'étaient des esprits qui réglaient les éléments, qui inspiraient les passions les plus élevées et présidaient aux sciences et aux arts les plus utiles. Ainsi les druides avaient leur dieu du ciel, *Tarann* ; leur dieu du soleil *Belen* ; leur dieu de la guerre, l'être suprême, *Heus* ou *Hesus* ; celui de l'éloquence, *Ogmios*, et celui des arts, *Tentatès*¹. Ils croyaient à la métempsycose, c'est-à-dire à l'immortalité des âmes et à leur immigration dans d'autres corps auxquels elles donnaient le mouvement et la vie². La

nes) in Senonum finibus Agendici in hibernis collocavit, » lib. vi, 44. Est-ce que Agendicum (Sens) était sur les frontières du pays senonais ? Cf. lib. vii, 3, et ce beau vers de Virgile : « Hos patriæ fines et dulcia linquimus arva. » Le sens de confins, au contraire, est clairement exprimé dans cette phrase : « Carnutes... veniunt in ditionem ; cæteræque civitates, positæ in ultimis Galliæ finibus. » lib. viii, 31.

¹ Am. Thierry, *Hist. des Gaul.*, t. II, p. 68-69.

² On peut consulter pour tous ces détails historiques, D. Bouquet,

condition de ces âmes après la mort était inférieure ou supérieure à celle de leur existence terrestre, selon le degré de leurs mérites et de leurs vertus. Ils avaient donc un autre monde et l'âme pouvait y subir des châtements ou y jouir d'une félicité inamissible. On comprend quelle impulsion ces croyances devaient donner au courage des Gaulois, la première de leurs vertus ¹.

Les druides professaient encore la nécessité des sacrifices humains. C'est en vain que certains auteurs ont cherché à laver leur mémoire de cette accusation portée contre eux par les anciens historiens. Ils immolaient des esclaves, des prisonniers de guerre, des criminels et peut-être même des innocents. Toutefois, après la conquête et surtout au premier siècle, ces sacrifices sanglants étaient complètement abolis ². Mais la doctrine sur les sacrifices restait dans l'esprit et dans l'enseignement des druides, et cette doctrine, sauf l'application barbare qu'ils en faisaient naguère, avait une certaine similitude avec celle de la Rédemption humaine par l'Homme-Dieu. » Ils professent, dit César, que la vie d'un homme ne peut être rachetée que par celle d'un autre homme, et qu'on ne peut autrement apaiser la divinité ³. » Qu'il était donc facile aux disciples du divin Crucifié de faire comprendre à

Recueil des Histor. des Gaules, t. I, préface. — César, lib. vi, c. 13. — Mela, lib. iiii, c. 2. — Valère Maxime, lib. ii, c. 6.

¹ Lucain, *Pharsale*, l. 1.

² L'auteur de l'*Histoire des Gaulois*, Am. Thierry, dit, en parlant des sacrifices sanglants des druides : « Le polythéisme gaulois n'était pas moins cruel que le druidisme : les autels de Tarann et de Teutatès ne virent pas couler moins de sang que le chêne consacré à Hésus. » Et il ajoute que toutes ces horreurs n'étaient plus qu'un souvenir, un siècle au moins avant Jésus-Christ. On n'immolait plus alors que les meurtriers, les brigands et les voleurs. S'il y en avait d'autres, c'étaient des victimes volontaires qui ne manquaient jamais chez ce peuple prodigue de sa vie. t. II, p. 90-93.

³ « Quod pro vita hominis, nisi vita hominis reddatur; non posse aliter deorum immortalium numen placari arbitrantur; publicèque ejusdem generis habent instituta sacrificia. » César, *Gall. sacrif*, lib. v, c. 16.

ces chercheurs de la vérité religieuse qu'une grande Victime, une seule, descendue du Ciel, avait payé ce tribut d'un rachat universel et que la divinité désarmée faisait grâce à l'humanité coupable¹ !

Quant aux mœurs et au caractère des Gaulois et des Celtes, tous les historiens s'accordent à nous les représenter sous des traits favorables. Ils étaient aussi amis de la paix qu'ardents à la guerre. Naturellement doux, hospitaliers, curieux de nouvelles et avides de discours, ils faisaient bon accueil aux étrangers instruits et prenaient à entendre les orateurs un plaisir extrême qu'ils témoignaient souvent par de bruyants applaudissements². Un vice grossier, l'abus des liqueurs enivrantes, les avait longtemps déshonorés, mais au premier siècle, dit l'histoire, ils s'étaient déjà corrigés de ce honteux penchant. La polygamie, cet obstacle insurmontable à la pratique de la loi évangélique, n'existait pas chez eux. Des riches seuls se permettaient quelquefois ce luxe de plusieurs femmes. On sait du reste, par certains traits de leur histoire, que l'attachement réciproque des époux était poussé chez eux jusqu'au dévouement le plus héroïque. De plus, vers le milieu du premier siècle, la communauté des biens était établie, ce qui favorisait beaucoup l'union, le développement et la prospérité des familles³.

Telle est en raccourci la peinture exacte de la nation celtique, au point de vue moral et religieux. Or, pour en revenir à notre question, on ne peut raisonnablement concevoir que

¹ Pline l'Ancien raconte, l. xxiv, § 103-104, que les druides ne cueillaient jamais la plante appelée *selago* que les pieds nus, les mains lavées et après avoir sacrifié avec du pain et du vin. D'où leur venait ce rite, si ce n'est des traditions primitives ? Et ne les prédisposait-il pas à accepter le sacrifice chrétien dont il était la figure ?

² « Ad convivia hospites invitabant, iisque finitis, quinam essent et quānam de causā venissent sciscitabantur. Memorat Cæsar hanc gallicam consuetudinem viatores detinendi, etc. » *Recueil des Hist. de la Gaule*, préface p. LII.

³ Am. Thierry, *Hist. des Gaul.*, t. II, pages 53 et suiv.

les Apôtres, et en particulier saint Pierre, chargé de convertir l'Occident, n'aient pas tourné leurs yeux vers le boulevard du druidisme et tenté la conquête de ses adeptes, alors qu'aucune barrière ne venait entraver la marche des missionnaires de l'Évangile ¹.

Une autre cause pouvait encore faciliter, ce nous semble, l'introduction du christianisme dans la Gaule celtique; c'était le mélange forcé des divers cultes qui s'y disputaient la préférence.

On sait que le polythéisme grec apporté dans le midi de la Gaule par une colonie phocéenne, cinq cents ans avant la conquête, s'était propagé peu à peu chez les Celtes, et qu'il subsistait déjà, à côté du druidisme, du temps de César. Le peuple gaulois avait lui-même ses dieux nationaux qui ne différaient guère que par le nom de ceux de la Grèce, car leur origine était commune et leur culte à peu près identique. Aussi César a-t-il confondu ces divinités avec celles de sa nation et supposé que les Gaulois, voire même les druides, adoraient les dieux de Rome ². Ce qui ne l'empêcha pas, comme tous ceux qui après lui gouvernèrent le monde, d'imposer à la Transalpine tout entière la religion professée dans la capitale de l'empire. Mais il fallait ménager la susceptibilité des vaincus. Et comme le culte druidique était non seulement étranger au polythéisme grec-romain par sa nature, mais compromettant pour le succès de l'unité nationale, les em-

¹ On pourrait objecter à cet argument que l'Apôtre saint Pierre ne pouvait connaître la Gaule et ses habitants aussi parfaitement que nous le supposons. La réponse est facile. Rome, au temps de Claude, était remplie de Gaulois; il y avait même des druides, c'est l'histoire qui l'atteste. En tout cas, ils y étaient très connus de toutes les classes de la société. Il est donc très probable, sinon certain, que le chef de l'Église, par ses relations avec les fidèles de Rome, surtout avec les hauts personnages qu'il avait convertis, comme le sénateur Pudens, chez lequel il vécut sept ans, avait acquis sur les Gaules des connaissances qui ne pouvaient échapper même au vulgaire.

² *De bello Gallico*, lib. vi, c. 13 et seq.

pereurs travaillèrent à l'anéantir. Auguste commença par en interdire la pratique aux Gaulois *citoyens de Rome*, et il abolit la célébration des sacrifices humains. Claude alla plus loin, il proscrivit le druidisme et fit mettre à mort un grand nombre de ses prêtres ¹. Ces empereurs s'efforcèrent alors d'associer les dieux de Rome avec ceux du polythéisme gaulois; ils leur ouvrirent l'entrée de l'Olympe, les firent placer côte à côte sur les mêmes autels, et un même encens fumait partout en leur honneur, au temps où l'Évangile était prêché dans le monde ².

Mais il faut bien penser que cette fusion de cultes et de rites différents ne put s'opérer tout d'un coup et partout, sans récriminations et sans luttes. Si cette fraternité officielle des dieux de toute provenance et de leurs effigies en pierre ou en marbre, faisait bon effet dans le Panthéon d'Agrippa et sur les autels des temples païens, elle ne pouvait être du goût de tous les habitants de la Gaule. Quoique la nation celtique se montrât empressée d'accepter les améliorations introduites par ses vainqueurs, elle n'en restait pas moins attachée à ses traditions nationales et rebelle à tout ce qui sentait la domination. Les vieux druides surtout, toujours vénérés comme des oracles par la plèbe, ne pouvaient voir d'un œil tranquille l'influence et le pouvoir s'échapper de leurs mains et leur antique religion disparaître. L'histoire est là pour nous dire les efforts désespérés qu'ils firent, sous Vitellius, pour ressaisir le sceptre de leur ancienne autorité et arracher la Gaule au joug des triomphateurs.

¹ « Claudius Druidarum religionem apud Gallos diræ immanitatis, et tantum *civibus* sub Augusta interdictam, penitus abolevit. » Suet. dans les *Histor. de la Gaule*, p. 372.

² On voit, au musée de Cluny, des restes d'un autel gallo-romain, découverts, en 1711, sous le chœur de la cathédrale de Paris. Ce sont des tables de pierre sur lesquelles sont représentées en bas-relief, côte à côte, les images des dieux de Rome et de la Gaule. Mais l'association officielle de ces divinités ne prouve pas que l'union de leurs adorateurs fût spontanée et bien sympathique.

Nous ne voulons pas attacher à cette observation plus d'importance qu'elle n'en a. Elle tend plutôt à parer une objection qu'à établir une preuve. Le polythéisme romain devait opposer au christianisme moins de résistance dans les Gaules qu'en Italie, à cause de son mélange avec les cultes nationaux. Et, quoi qu'on ait dit de cette alliance facile de religions hétérogènes, il est clair qu'elle était de nature à produire la confusion et le désarroi au sein des populations druidiques en particulier, et par là même à favoriser sur leur territoire l'établissement d'une religion nouvelle qui, tout en s'harmonisant mieux sous certains rapports avec la leur, proscrivait absolument le polythéisme hybride de leurs maîtres.

Ce coup d'œil rapide sur l'histoire de la Gaule, au premier siècle, est plus que suffisant pour éclaircir la question de nos origines. Il est temps de se résumer et de conclure.

Nous venons de voir ce qu'était la Transalpine, et en particulier la Gaule centrale, vers le milieu du premier siècle, sous le rapport civil et religieux. Or, en présence de cet état de choses, qui nous est révélé par l'histoire et que la divine Providence avait disposé pour l'établissement de l'Eglise, n'est-on pas en droit d'affirmer que cette vaste province était, dans toutes ses parties, la mieux préparée de toutes les contrées occidentales, à recevoir la grâce de la lumière évangélique? N'est-on pas forcé d'avouer qu'elle devait, avant toutes les autres, et spécialement le pays où régnait encore le druidisme, éveiller l'attention du prince des Apôtres qui siégeait à Rome? Ne doit-on pas raisonnablement conclure, étant donnée l'obligation rigoureuse imposée à saint Pierre et aux Apôtres de prêcher l'Évangile chez tous les peuples, non seulement à la probabilité, mais encore à la certitude morale de cette prédication?

Ou c'est la conclusion qui se dégage logiquement de ces prémisses, ou bien il faut dire que saint Pierre et les Apôtres, on ne sait pour quel motif, ont négligé la plus belle, la plus civilisée et la plus accessible des provinces romaines. Or ce serait une supposition purement gratuite, opposée même,

comme nous l'avons prouvé, à toutes les vraisemblances et à toutes les probabilités historiques.

Que nous importe, en face de ces données si claires, le silence de l'histoire qu'on nous oppose ? Il n'est pas aussi absolu qu'on le prétend, nous le démontrerons bientôt. De plus, il s'explique très bien par des causes multiples tirées elles-mêmes de l'histoire. Nous comprenons qu'elle se taise, quand un événement est de telle notoriété qu'il n'y a pas lieu d'en parler, ou bien que les documents qui pouvaient l'attester se sont trouvés ensevelis sous d'innombrables ruines. Mais nous ne pouvons comprendre que les porte-voix de la vérité évangélique se soient tus pendant plus d'un siècle, sans chercher à réveiller de leur sommeil de mort des païens renommés dans le monde et qui n'habitaient qu'à quelques journées de Rome.

Une objection qu'il faut réfuter tout de suite, a été formulée contre cet ensemble de preuves. On a dit que le nombre des prédicateurs, aux premières années de l'Église, devait être restreint et certainement insuffisant pour évangéliser toutes les contrées de l'Occident ¹. Mais ce n'est là qu'une hypothèse qui ne repose sur aucun fondement et que renversent même les premières données de notre histoire ecclésiastique.

Dans quel auteur sacré ou profane les tenants de l'école historique ont-ils lu que saint Pierre et ses successeurs immédiats aient manqué de missionnaires pour en envoyer non pas dans toutes les villes, ce n'est pas là notre pensée, mais au moins dans les principales cités occidentales ? Nous les mettons au défi de nous citer un seul document qui le donne même à entendre. Et que l'on ne vienne pas alléguer cette parole de Jésus-Christ à ses apôtres : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux ², » car jamais les interprètes des Saintes-Écritures ne les ont entendues dans ce sens. Dans saint Mathieu et dans saint Luc, Notre-Seigneur parlait pour le temps présent. Selon le premier de ces évangélistes,

¹ M. l'abbé Chevallier, *les Origines de l'Église de Tours*, p. 9.

² Matth. C. IX. 37-38, — Luc, C. X. 2.

c'est après avoir jeté un regard de pitié sur la foule du peuple privée de pasteurs, et suivant le second, après l'institution des soixante-douze disciples, qu'il exhala cette plainte. Douze Apôtres et soixante-douze disciples, c'était en effet un nombre disproportionné à la grandeur de l'entreprise. Voilà pourquoi il ajoute : « Priez donc le Maître d'envoyer à sa moisson beaucoup d'ouvriers. » Si l'on veut soutenir que le Sauveur pensait aux temps futurs, sa parole était encore pleine de vérité. Il avait ordonné à ses Apôtres d'évangéliser le monde entier et même toute créature. Il est certain que, si l'on prend ces expressions à la lettre, les ouvriers évangéliques ont toujours été et seront toujours trop peu nombreux.

Mais prétendre qu'après la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres et les disciples, après cette prière que le Seigneur leur avait recommandée, après les innombrables conversions opérées par eux à Jérusalem et en Asie, les prédicateurs de la vérité leur aient fait défaut pour évangéliser les plus importantes provinces de l'Occident, c'est avancer une assertion inadmissible; qui n'a pu être inventée que pour le besoin d'une cause difficile à défendre. Jésus-Christ, en ordonnant à ses Apôtres d'aller instruire toutes les nations, devait leur en ménager les moyens. Et d'ailleurs cette supposition arbitraire est opposée à la vérité historique.

Les *Actes des Apôtres* nous apprennent avec quelle fécondité la parole divine semée dans les âmes produisait partout ses fruits et multipliait le nombre des croyants; et la plupart de ces nouveaux convertis devenaient à leur tour d'ardents apôtres de l'Évangile¹. Or, ces miracles de conversions nombreuses, au témoignage des plus anciens écrivains ecclésiastiques, durèrent certainement plus d'un siècle dans l'Eglise. Eusèbe raconte que le nombre des prédicateurs de la foi, dans les premiers temps, était incalculable².

¹ Act. apost. vi, 1-7; xii, 24; xvi, 5; xix, 20.

² « Quels furent, dit-il, et en quel nombre les vrais imitateurs des Apôtres, jugés dignes par eux de gouverner en qualité d'évêques les

C'est donc encore l'histoire elle-même qui vient nous déclarer, sans contradiction d'autre part, que les missionnaires chrétiens ne pouvaient manquer à saint Pierre et à saint Paul, lorsqu'ils mirent le pied sur le continent occidental, pour l'illuminer des rayons de la foi. Bientôt le cortège des disciples qu'ils avaient amenés de l'Orient dut se grossir, à Rome, d'un nombre considérable de ces nouveaux convertis que l'histoire nous montre envahissant même les palais, jusqu'à celui de l'empereur Néron. Certes le chef de l'Église en avait assez à sa disposition pour les investir des pouvoirs divins, de la charge épiscopale, selon l'expression d'Eusèbe, et les envoyer aux grandes cités de la Gaule, de l'Espagne, de la Germanie et même des îles de l'Océan.

La plupart des hommes éminents de notre époque, qui, par circonstance, ont touché la question des origines chrétiennes, ont été amenés par le seul aspect de la Gaule au premier siècle à manifester leur croyance à l'apostolicité des Églises gauloises. Nous ne pouvons les citer ici. Mais il nous sera particulièrement agréable de rapporter le témoignage d'un ancien évêque dont la parole sera une garantie pour l'opinion que nous défendons.

Voici l'extrait d'une lettre adressée, en 1872, par M^{gr} Dupanloup à M. l'abbé Cochard, pour le féliciter de son travail sur *l'Origine de l'Église d'Orléans*¹. Après avoir dit que l'apostolicité de son Église lui apparaît *comme un fait dont la probabilité touche à la certitude*, il en expose ainsi les raisons :

Églises qu'ils avaient fondées, outre ceux que mentionne l'Apôtre saint Paul, il est impossible de le dire. »

« Quot vero et quinam horum apostolorum veri imitatores, eorumdem judicio digni judicati sint qui fundatas ab ipsis ecclesias pastorali officio gubernarent, nequaquam facile est dicere... Hujus enim propè innumerabiles adjutores, et ut ipse nominat, commilitones fuerunt. » Eusèb., *His. eccl.*, lib. III, c. 4. — Patrol. gr., t. XX, col. 219.

¹ Cet évêque avait mis au concours, quelques années auparavant, *l'Histoire de l'Église d'Orléans*. Le travail dont il parle ici, *les Origines*, furent les prémices de l'ouvrage proposé.

« Comment croire en effet que la Gaule, si voisine de
» Rome et en communication continuelle avec elle, serait
» restée étrangère jusqu'au temps de Dèce ¹ au mouvement
» chrétien qui se faisait sentir à Rome, et de là se communi-
» quait partout? Comment supposer que ceux qui dirigeaient
» ce mouvement auraient négligé de l'étendre dans un pays si
» bien fait, par sa position géographique et par les excel-
» lentes qualités de ses habitants, pour recevoir la salutaire
» influence de l'Évangile? »

L'illustre prélat résume ensuite ce que raconte l'histoire de la mission des Apôtres à travers le monde. Puis il continue :

« Et Pierre, établi à Rome, y serait demeuré tranquille,
» sans souci de la propagation de l'Évangile! Et la Gaule,
» devenue une province de l'Empire, occupée par ses soldats,
» tenue en respect par ses généraux, gouvernée par ses pro-
» consuls, la Gaule, devenue accessible aux étrangers par ses
» routes, créations merveilleuses de la puissance romaine,
» la Gaule serait restée deux cent cinquante ans sans entendre
» parler de Jésus-Christ, et sans ressentir l'influence d'une
» parole qui pénétrait partout comme la lumière du jour!
» C'est impossible; et je tiens avec Bossuet : *qu'à la suite de*
» *Rome, et par elle tout l'Occident, est venu à Jésus-Christ, et que*
» *nous y sommes venus des premiers* Et contemplant avec
» amour les premières missions envoyées de Rome, je m'écrie
» de nouveau avec l'évêque de Meaux : « *C'est vous, Seigneur,*
» *qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer, dès*
» *les premiers temps, les évêques qui ont fondé nos Églises!* »

Nous ne pouvions mieux résumer cette première partie de notre thèse qu'en citant le passage d'un écrivain célèbre dont le nom seul a toujours fait autorité dans le monde savant.

¹ Les savants contemporains, à part ceux qu'on pourrait appeler les *intransigeants*, au point de vue de nos traditions chrétiennes, ont abandonné cette opinion surannée, et veulent bien faire remonter *quelques-unes* de nos Églises jusqu'au milieu du second siècle.

§ III. — *État comparatif de la Gaule et des autres provinces visitées par les missionnaires chrétiens, au premier siècle.*

C'est un fait admis généralement par les critiques qui envisagent sans partialité la question de nos origines chrétiennes, que l'Espagne, la Grande-Bretagne et une partie de l'Allemagne, celle qui nous avoisine, reçurent des missionnaires de l'Évangile, dès les temps apostoliques. Il faut bien convenir après tout de cette vérité, que toutes les provinces de l'Occident n'ont pu rester un siècle entier dans les ténèbres du paganisme, pendant que Rome regorgeait de fidèles. Mais les conséquences que l'on déduit de ce fait indiscutable en faveur de l'évangélisation de la Gaule, sont tirées uniquement de sa position géographique. Il nous semble que l'on a trop oublié d'envisager avant tout l'importance de cette province.

Beaucoup d'anciens écrivains ecclésiastiques s'accordent à croire que saint Paul est venu en Espagne¹. Saint Clément, l'un des témoins de ses travaux apostoliques, affirme, dans sa 1^{re} Épître aux Corinthiens, que Paul, après avoir enseigné le monde entier, « *a porté ses pas jusqu'aux extrémités de l'Occident* »². S'il n'eût pas franchi les murs de Rome, après y

¹ Saint Paul avait annoncé ce voyage dans son *Épître aux Romains*, XV, 24-28.

² « Paulus, . . . cùm totum mundum docuisset, et ad Occidentis terminos venisset. . . » S. Clem., *Ep. I^a ad Corinth.*, cap. 5; Patrol. gr., t. I, col. 219. On a traduit les expressions grecques : ἐπὶ τὸ τέλος τῆς οἰκουμένης, par les *Colonnes d'Hercule*. C'est très bien ; mais veut-on dire par là que saint Paul se soit arrêté à ces monts célèbres, se contentant d'évangéliser la pointe la plus méridionale de l'Espagne ? Il aurait promis alors beaucoup plus qu'il n'a fait, quand il a dit : *J'irai en Espagne*. Il serait plus logique de donner aux mots τέλος ou terminos, le même sens qu'à celui de fines, qui, sans adjectif qualificatif, signifie *le territoire*. C'est sans doute ce que saint Clément a voulu exprimer. (Voir la note 1 des p. 1 et 2.)

avoir recouvré sa liberté, ces paroles n'auraient pas de sens. Ces contrées extrêmes de l'Occident ne pouvaient être, pour les Romains, que l'Espagne ou la Grande-Bretagne. Saint Clément déclare donc ici que l'Apôtre des nations a réalisé le projet qu'il avait conçu d'aller en Espagne.

Saint Jérôme est plus explicite. Il indique le mode de transport dont saint Paul s'est servi pour effectuer ce voyage; il dit que ce fut *sur des navires étrangers*¹. Cette particularité prouve la réalité du voyage. Comment saint Jérôme eût-il mentionné ce détail, s'il n'en avait pas eu connaissance par quelque tradition recueillie dans les Gaules où il avait séjourné? Ce n'était pas un homme à faire des suppositions. Son assertion est donc digne de foi, c'est un témoignage historique qu'il n'est pas permis de rejeter, surtout en présence de l'opinion des Pères et des historiens de l'Église, qui en confirme la vérité².

La Grande-Bretagne fut également évangélisée du temps des Apôtres. Sans avoir recours aux écrits des historiens et

¹ « ... Ad Hispanias, (Paulus) alienigenarum portatus est navibus. » Hieron. In cap. 11 Isa. — Patrol., lat. t. XXIV, col. 151. Il répète cette assertion dans un autre de ses ouvrages : « Paul, dit-il, s'est répandu sur toute la face de la terre, pour y prêcher l'Evangile; il s'est élancé de Jérusalem jusqu'en Illyrie, . . . et de là jusqu'en Espagne, *de Hierolymis usque ad Illyricum*, . . . *sed usque ad Hispanias*. » Hieron. in cap. 5, Amos. — Patr. lat., t. XXV, col. 1043-1044.

² Parmi les anciens écrivains qui ont cité cette parole de saint Paul aux Romains, deux seulement, Origène et Eusèbe, s'abstiennent de parler de son voyage. Tous les autres, s. Athanase, *Ep. ad Dracont.*, n° 4; s. Epiphane, *Adv. Hæres. hæret.* 27, n° 6; s. Cyrille de Jérusalem, *catéch.* 17, n° 26; Theodoret, in 2^{am} ad Tim., 4, 17; s. Jean-Chrysostome, in 2^{am} ad Tim. Hom. X, 3; s. Grégoire le Grand, *Moral.* in Job. lib. xxxi, c. 53, n° 106; et s. Isidore de Séville, *De ortu et obit. Patr.*, c. 81; sans parler de s. Clément et de s. Jérôme, s'accordent à dire que le grand Apôtre a effectué son voyage projeté pour l'Espagne. Le silence de deux auteurs ne peut donc pas infirmer l'assertion de huit autres écrivains.

Pères grecs, tels que Eusèbe ¹, Théodoret ² et saint Jean-Chrysostome ³, interrogeons seulement notre grand saint Hilaire de Poitiers qui entretenait des relations avec les évêques des Iles-Britanniques. Il écrit, dans son commentaire du Psaume XIV : « Les Apôtres, eux aussi, ont établi beaucoup de tabernacles; et dans toutes les parties de l'univers où l'on peut pénétrer, voire même dans les *îles de l'océan*, ils ont préparé à Dieu de nombreuses demeures ⁴. » Or, ces îles de l'Océan ne peuvent être que les Iles-Britanniques appelées d'ailleurs très clairement la Grande-Bretagne par les historiens et les Pères de l'Orient.

Gildas le Sage, écrivain breton, du V^e au VI^e siècle ⁵, a confirmé de son témoignage irrécusable cette antique tradition, en affirmant que la Grande-Bretagne avait été illuminée des clartés de la foi sous le règne de Tibère-Néron.

Quant à la Germanie, du moins à la partie qui touchait à la Gaule, c'est Théodoret qui nous assure qu'elle a été visitée

¹ « Alios (apostolos) porro trans Oceanum evasisse ad eas insulas quæ Britannicæ vocantur. » Eusèb., *Demonst. évang.*, lib. 3, cap. .5. — Patrol. gr., t. XXII, col. 203.

² « At piscatores nostri, et publicani ac Paulus cunctis nationibus, leges evangelicas attulerunt. Neque solum Romanos, . . . sed et Cimbros et Germanos . . . et Britannos . . . induxerunt ut Crucifixi leges acciperent . . . » Theodoret. *de Græcor, affect, curat.* Disput. 9. — Patrol. gr., t. LXXXIII, col. 1038.

³ « . . . Ubique altaria excitarent in regione Romanorum, Persarum, . . . quid dico, vel extra orbem nostrum. Nam et Britannicæ insulæ quæ extra hoc mare sitæ sunt et in ipso Oceano vim Verbi senserunt. » Joan-Chrysost., *Homil. quod Christus sit Deus*, n° 12. — Patrol. gr., t. XLVIII, col. 830.

⁴ « Et deinceps Apostoli plurima tabernacula condiderunt, et per omnes orbis terrarum partes, quæcumque adiri possunt, quin etiam in Oceani insulis, habitationes Deo plurimas paraverunt. » Hilar., *Tract. in psal.*, 14, n° 3. — Patrol. lat., t. IX, col. 301.

⁵ « Interea glaciali frigore rigenti insulæ . . . verus ille sol . . . tempore (ut scimus) summo Tiberii Cæsaris, . . . radios suos primum indulget. » Gildas, *de excid. Brit.*, cap. 6. — Patrol. lat., t. LXIX., col. 337.

par les Apôtres : « Ils ont fait accepter, dit-il, le joug du Christ aux Cimbres et aux Germains eux-mêmes ¹. »

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette démonstration; elle a été faite plus amplement dans de savants ouvrages, entre autres, dans celui qui a pour titre : *Les Églises du monde romain*, par Dom Chamard ².

Voici maintenant de quelle manière raisonnent sur ce point les défenseurs de l'apostolicité de nos Églises. « Trois grandes provinces, l'Espagne, la Grande-Bretagne et la Germanie, ont été évangélisées dès le premier siècle par les Apôtres et leurs auxiliaires qui ne prêchaient pas en courant, sans fonder partout des Églises sur leur passage. Or ces contrées forment avec l'Océan comme la ceinture des Gaules. Il était donc impossible aux Apôtres ou à leurs disciples, partant de Rome, de se rendre dans ces différents pays sans traverser la Gaule dans tous les sens, c'est-à-dire du midi à l'ouest, au nord et à l'est. Et l'on voudrait, ajoutent ces auteurs, qu'ils eussent fait ce long trajet sans s'arrêter au moins dans les principales villes de ce pays, pour y annoncer la Bonne Nouvelle ! Il n'est pas permis de le supposer un instant. Du reste, c'était pour eux un devoir d'aller partout, de prêcher partout, et même de séjourner là où leur parole serait favorablement accueillie ³. Il faut en conclure qu'en parcourant la vaste étendue des Gaules, les missionnaires romains y ont annoncé la vérité chrétienne, avant de se rendre dans les pays qui leur étaient assignés. »

Cette conclusion est parfaitement déduite, elle est conforme à la logique des faits et nous paraît inattaquable. Mais il y a la logique du sens commun qui réclame ici hautement et exige beaucoup plus que le mince profit de cette argumenta-

¹ Voir ci-dessus note 2.

² On peut consulter aussi, à ce sujet, l'*Essai sur les Origines des Églises des Gaules*, par M. l'abbé Brémenson (pages 209 à 240); c'est une excellente compilation où les textes, les arguments et les raisonnements abondent.

³ Matth. X. 11; — Marc. VI. 10; — Luc. IX. 4. X. 7.

tion. Il est une chose que la raison et surtout la raison du chrétien, éclairée par la foi, ne peut et ne pourra jamais admettre, c'est que, envisagée au point de vue matériel et géographique, au point de vue de la civilisation, des mœurs, des progrès industriels et intellectuels, la Gaule n'ait été évangélisée et pourvue d'Églises qu'après des contrées plus éloignées, plus barbares et plus inaccessibles; c'est que le fondateur de l'Église-Mère de tout l'Occident ait pu concevoir le projet bizarre de vouloir réunir dans le bercail les Germains et les Bretons avant d'y appeler les Gaulois qui, par leur mélange avec les Romains, ne formaient, pour ainsi dire, ensemble qu'un seul peuple.

Que le lecteur nous permette de développer et de compléter cette argumentation par un simple dialogue qui sera comme un résumé fidèle de notre étude sur l'état de la Gaule.

Il est aisé de se figurer l'Apôtre saint Pierre, à Rome, au milieu de ses disciples et de fidèles chrétiens récemment convertis par ses prédications. Le nombre de ses prosélytes s'est tellement accru qu'il s'est déjà répandu dans tous les rangs de la société romaine et qu'il a envahi les palais comme les plus humbles demeures. Les Juifs d'abord et les païens ensuite, secouant le joug de l'erreur à la voix du prince des Apôtres, ont formé autour de lui une Église déjà florissante. A la vue de ces fervents chrétiens, remplis d'amour pour le Christ et du désir de le faire connaître, il pense à la tâche que son divin Maître lui a imposée de conquérir à la vérité les peuples de l'Occident ¹. Préoccupé de ce soin, il réunit, sous le toit hospitalier qu'il a transformé en oratoire, un certain nombre de disciples venus avec lui de Jérusalem et ceux d'entre les nouveaux convertis qu'il a jugés les plus dignes de remplir les fonctions de l'apostolat. Après la célébration des Saints Mystères, et avant de conférer à ces serviteurs de Jésus-Christ les pouvoirs sacrés, il s'assied sur une chaire, peut-être le siège

¹ Actes de saint Pierre. V. *Acta Sanct.*, die 29 Jun.

du sénateur Pudens, ou celui qui a été découvert dans les cryptes ostriennes, et il leur parle en ces termes :

L'APÔTRE. — « Fils bien-aimés, de même que Dieu le Père avait envoyé son Fils dans le monde pour le racheter, de même aussi le Seigneur Jésus nous a envoyés, ses Apôtres et moi, prêcher l'Évangile à toutes les nations. Ne pouvant remplir en personne ce grand ministère, je vais vous envoyer à mon tour, en vertu des pouvoirs qui m'ont été confiés, dans les principales provinces de l'Occident, enveloppées encore des ténèbres du paganisme . . . »

Alors, s'adressant en particulier à ces futurs ministres de l'Évangile, il assigne aux uns les îles de la Grande-Bretagne, aux autres l'ancienne Ibérie, à d'autres enfin les confins les plus rapprochés de la Germanie, pour théâtre de leurs travaux apostoliques; et, dans l'hypothèse, il ne prononce pas même le nom de la Gaule.

Or voici que, dans l'assistance, certains disciples auxquels l'âge ou la sagesse et la vertu donnent de l'ascendant, se permettent d'adresser à leur chef suprême des questions et des observations respectueuses :

LES FIDÈLES. — « Père vénéré, n'enverrez-vous pas aussi des missionnaires de la foi dans les Gaules, pour y fonder des Églises ?

L'APÔTRE. — Non, je n'en destine pas encore pour cette province.

LES FIDÈLES. — Pardonnez, ô Pasteur des pasteurs, la liberté que nous prenons de vous dire ces choses. Mais la Gaule est, pour ainsi dire, aux portes de Rome; la grande voie des Alpes y conduit tout droit; les Gaulois sont aujourd'hui nos frères; ils jouissent des avantages de notre civilisation; c'est le peuple le plus mêlé à celui de l'Italie; ses enfants siègent dans le Sénat romain; ils sont partout ici dans les basiliques et sur les places publiques; ils font beaucoup parler d'eux; et la Gaule est certainement la province la plus importante de l'Occident, de même qu'elle est la plus belle conquête de l'empire.

L'APÔTRE. — Les Gaulois ont déjà, pour les évangéliser, Lazare que Jésus a ressuscité et son disciple Maximin. Il suffit.

LES FIDÈLES. — O très vénéré Père, excusez encore une fois notre hardiesse, si nous insistons. Lazare et Maximin pourront bien gagner à Jésus notre Dieu le peuple de Marseille et de l'ancienne Province; mais la Gaule est immense... Et de plus au centre de ce pays, il existe une secte fameuse qui fait encore ici-même beaucoup de bruit, c'est celle des druides; nous savons par César et par les voyageurs gaulois que le druidisme jouit d'une influence considérable; aujourd'hui les sectateurs de cette religion seraient sans doute tout disposés à embrasser le christianisme, car leurs dogmes ont quelque rapport avec notre sainte doctrine et la persécution exercée contre eux leur inspire la haine du polythéisme romain. Nous vous en conjurons, ô Pasteur des âmes, n'oubliez pas la Gaule.

L'APÔTRE. — Vos raisons sont très bonnes, mes très chers fils, mais ce n'est pas moi qui enverrai des évêques et des missionnaires dans cette vaste contrée. En la traversant, pour vous rendre dans la Germanie et la Grande-Bretagne, vous y répandrez ça et là la bonne semence de l'Évangile, sans vous y fixer, car c'est le sort réservé à ce grand pays, lequel sera pourtant un jour le palladium du christianisme, de ne recevoir des évêques que bien longtemps après les autres! »

Tout ce qu'on vient de lire n'est évidemment qu'une supposition ayant pour but de mieux faire ressortir une impossibilité. La supposition du dialogue ne manquerait pas de vraisemblance, étant donné le fait supposé. Mais l'impossibilité qui saute ici aux yeux et contrarie le plus vulgaire bon sens, c'est la conclusion du discours de saint Pierre. Il se dit chargé par le Sauveur de convertir à la foi les peuples de l'Occident et il se refuse à fournir des prédicateurs à la plus grande et la plus voisine des provinces occidentales. Non, s'écriera le lecteur sincère, droit et impartial, l'Apôtre saint Pierre, dans l'hypothèse, n'aurait jamais tenu un pareil langage. Il s'ensuit donc tout naturellement qu'il n'a pu tenir une conduite con-

forme à ce discours.

Résumons en quelques mots ce premier chapitre.

La Gaule tout entière, au temps de Claude, n'était ni moins civilisée ni moins accessible aux prédicateurs de la foi que l'ancienne Province dont le nom même avait disparu. Il n'existe donc aucune raison de les cantonner dans ce coin de terre pendant près d'un siècle. La Celtique qui jouissait depuis longtemps de tous les avantages politiques et matériels de la civilisation, et dont les petits peuples désagrégés étaient fondus et unifiés dans une vaste circonscription territoriale; la Celtique aux villes populeuses et renommées où subsistait encore le foyer mal éteint d'une religion spiritualiste, antipathique aux Romains, appelait vraisemblablement l'attention des Apôtres et le zèle des ouvriers de l'Évangile. Or cette vraisemblance appuyée sur des données historiques certaines, est devenue à nos yeux plus qu'une probabilité, elle s'est élevée jusqu'au degré d'une certitude morale.

Donc, le bon sens éclairé par l'histoire proclame que la Gaule a dû être christianisée dès le premier siècle, dans ses principaux centres et dans toute son étendue.

CHAPITRE II

L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME DANS LA GAULE CELTIQUE, AU TEMPS DES APOSTRES, EST UN FAIT ATTESTÉ PAR LE TÉMOIGNAGE DES PÈRES DE L'ÉGLISE, DES HISTORIENS ET DES APOLOGISTES DES PREMIERS SIÈCLES.

Nous avons dit, en annonçant ce chapitre au début de cette première section, que jusqu'ici les défenseurs des origines apostoliques n'avaient pu trouver, en dehors des légendes, aucun texte historique, positif et direct, affirmant que la Gaule, dans sa partie centrale, avait été évangélisée au premier siècle, mais que nos adversaires ne pouvaient se prévaloir de ce silence de l'histoire en faveur de leur opinion. En effet l'argument négatif qu'ils en tirent n'aurait de poids qu'autant qu'il serait impossible de puiser la vérité à d'autres sources. Or nous avons prouvé qu'à défaut de documents historiques, nous avons pour nous les plus fortes probabilités. Cette preuve a même toujours frappé si vivement les esprits les plus judicieux qu'elle les a amenés à conclure qu'il était impossible que la plupart des cités de la Gaule n'eussent pas été évangélisées du temps des Apôtres.

Nous allons maintenant élucider cette question à l'aide de textes empruntés à l'histoire, c'est-à-dire aux ouvrages des Pères de l'Église, des chroniqueurs et des polémistes. Mais, avant d'aborder cette étude, il faut se mettre d'accord sur la valeur des citations que nous allons produire.

Est-il permis à la critique de rejeter *a priori* un fait quelconque, par la raison qu'il est déduit d'un document qui ne le rapporte que d'une façon générale et indirecte ? Non, ce serait contraire aux règles de la logique et à la pratique des historiens. Sans doute le raisonnement doit venir encore ici au secours de la vérité que l'on cherche. Mais il est évident

qu'un texte indirect peut y conduire très sûrement, comme un chemin détourné, au but qu'on veut atteindre.

Que l'on nous permette encore une simple observation. Toutes les fois que les auteurs anciens parlent de l'introduction ou de la propagation du christianisme dans les provinces de l'empire romain, ils le font d'une façon générale, et à propos de questions doctrinales qui n'ont souvent qu'un rapport éloigné avec le fait historique lui-même. Cela prouve qu'ils n'avaient pas à s'en occuper et que cette question des origines n'était pas agitée de leur temps ; et si plusieurs historiens, ayant à rechercher celles de certaines Églises particulières, ont montré de l'hésitation, il ressort du moins de leurs écrits que la croyance à la constitution d'Églises gauloises au premier siècle, était alors universelle et hors de doute. Il nous sera facile de le démontrer.

Pour procéder avec brièveté et avec méthode, nous n'apporterons dans le débat que des textes parfaitement clairs et authentiques, empruntés surtout aux écrivains de l'Occident, et nous les diviserons en quatre catégories : 1° les textes qui étendent la prédication de l'Évangile et la fondation des Églises chrétiennes au monde entier ; 2° ceux qui les reculent jusqu'aux contrées les plus lointaines, en dehors de l'empire romain ; 3° ceux qui placent l'accomplissement de cette œuvre merveilleuse avant la ruine de Jérusalem ; 4° enfin, ceux où la Gaule est expressément nommée ou indiquée.

§ I. — *Textes historiques qui étendent la prédication de l'Évangile et la fondation des Églises chrétiennes au monde entier.*

Nous voulons prouver, dans ce premier paragraphe, que les docteurs, les Pères de l'Église, les historiens et les apologistes des premiers siècles ont cru à la prédication et à l'établissement du christianisme, dans le monde romain tout entier, et conséquemment dans la Gaule, au temps des Apôtres.

Avant d'aller rejoindre à Rome le chef du collège apostolique, saint Paul écrivait aux Romains : « Votre foi est annoncée dans le monde entier. » Et plus loin : « Est-ce que » toutes les nations n'ont pas entendu la voix des Apôtres ? » Elle a même retenti sur toute la terre, elle a pénétré » jusqu'aux confins du monde. » Or ces paroles n'énoncent point une prédiction, mais un fait qui éclatait aux yeux de tous, elles expriment l'accomplissement littéral de l'oracle prophétique de David ¹, et de celui-là même que le Sauveur avait annoncé à ses Apôtres : « Vous serez mes témoins » jusqu'aux extrémités de la terre ². » Et pour qu'on n'accuse pas saint Paul d'avoir parlé aux Romains avec une exagération enthousiaste, il confirme la réalisation de cet immense événement dans son Épître aux habitants de Colosses. Il y ajoute même une particularité qui le met en relief, celle de la fructification et du progrès de la parole divine. Il les encourage à persévérer dans la foi et dans la charité par l'espérance des biens célestes dont ils ont reçu la connaissance au moyen de l'Évangile, « qui est, leur dit-il, parvenu jusqu'à » vous, comme il s'est répandu *dans le monde entier*, où il » fructifie et fait des progrès comme au milieu de vous ³. » Il est impossible d'affirmer plus clairement que le christianisme était déjà prêché et établi du temps des Apôtres, par le monde entier.

Mais comment faut-il entendre ce langage ? Comment les plus anciens écrivains, sacrés et profanes, l'ont-ils compris ? C'est ce qu'il s'agit de savoir. Car ce sont eux qui doivent ici nous servir de guides dans la recherche de la vérité.

Or les Pères de l'Église, les historiens, les apologistes ont tous pris à la lettre ces paroles sacrées ; ils ont tous enseigné

¹ Ad Rom. I. 8. — X, 18. — Psalm. XVIII, 5.

² « Et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæâ, et Samariâ et usque ad ultimum terræ. » *Act. apost.* I, 8.

³ « In verbo veritatis Evangelii quod pervenit ad vos sicut et in universo mundo est, et fructificat, et crescit sicut et in vobis. » *Ad Coloss.* I, 6.

et soutenu que, pendant l'ère apostolique, la prédiction de Jésus-Christ s'était accomplie dans le sens strict, et que les Apôtres, soit par eux-mêmes, soit par les disciples du Sauveur ou leurs propres disciples, avaient semé la parole évangélique et fondé l'Église dans le monde entier, connu des anciens, à plus forte raison, dans toutes les provinces de l'empire romain. En veut-on des preuves ? Elles abondent. Nous en choisirons seulement quelques-unes.

Saint Ignace, évêque d'Antioche, écrivait aux Philadelphiens, au commencement du second siècle : « Un est le baptême, » une est l'Église que les Apôtres *ont fondée*, par leurs sueurs » et leurs travaux, *d'un bout du monde à l'autre*, dans le sang » du Christ ¹. » Et ce n'est pas seulement par la prédication qu'ils l'avaient fondée, mais par l'établissement de l'épiscopat dans toutes les contrées du monde. Saint Ignace le déclare : « Jésus-Christ, dit-il aux Ephésiens, notre inséparable vie, est la voix du Père, comme les évêques constitués dans toutes les parties du monde sont la voix de Jésus-Christ ². »

Tertullien, dans son Livre contre les Juifs, veut leur démontrer la venue du Messie, par l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe : « J'ai pris la main de Cyrus mon christ, » dit le Seigneur, pour subjuguier devant sa face toutes les » nations, pour mettre en fuite les rois, pour ouvrir en sa » présence les portes des cités et empêcher qu'aucune ne me » soit fermée ³. »

Or voici le raisonnement que fait ce rude polémiste sur ce passage d'Isaïe : « Cet oracle, dit-il, s'est visiblement accompli. » Quel est en effet celui de qui le Père tient la droite, si ce » n'est le Christ, son Fils ? Quel est celui que toutes les nations

¹ « Unum baptisma et una Ecclesia quam suis sudoribus et laboribus fundarunt sancti Apostoli a finibus terræ usque in fines in sanguine Christi. » Ignat. *Ep. ad. Philad.*, c. 4.

² « Etenim, J.-C., inseparabilis nostra vita, sententia Patris est ut et *episcopi* per tractus terræ *constituti*, in sententia Jesu Christi sunt. » Ignat. *Ep. ad Ephes.*, c. 3.

³ Isaïas, cap. 45, v. 1.

» ont écouté, auquel elles ont cru, si ce n'est ce Christ dont
 » les Apôtres, ses prédicateurs, *ont fait entendre*, selon la prophétie de David, *leur parole sur toute la terre, et jusqu'aux confins du monde*? Non, aucun autre que le Christ n'a ainsi
 » conquis toutes les nations à la foi de sa doctrine¹. » Il faut bien remarquer ici que c'est à des Juifs incrédules que Tertullien rappelait le fait merveilleux de la prédication apostolique chez tous les peuples. Et s'ils n'y pouvaient contredire, c'est qu'il était notoire. Mais d'après le grand apologiste africain ce n'était point là *une prédication nomade*, comme on l'entend aujourd'hui. Il écrit en effet dans son Livre *Des Prescriptions* : « Après avoir reçu de l'Esprit-Saint les dons des miracles et des langues, qui leur avaient été promis, les Apôtres attestèrent d'abord dans la Judée la foi de Jésus-Christ et y fondèrent des Églises ; puis, s'élançant de là dans le monde, ils promulguèrent la doctrine de cette même foi parmi les nations, et conséquemment, ils y établirent des Églises dans chaque cité². »

Un autre apologiste de la religion chrétienne, du III^e siècle, Arnobe, en présente la même défense contre les peuples idolâtres. « Si l'histoire de ces choses est fausse, leur dit-il, comme
 » vous le prétendez, comment s'est-il fait que dans un temps si
 » court *le monde entier* a été envahi par cette religion, et que
 » des peuples situés dans des pays si éloignés, sous des climats

¹ « Quod ipsum adimpletum videmus. Cui enim dexteram tenet Pater Deus nisi Christo, Filio suo? quem exaudierunt omnes gentes, id est cui omnes gentes crediderunt? cujus et prædicatores Apostoli in Psalmis David ostenduntur: in universa, etc. In quem enim alium universæ gentes crediderunt nisi in Christum qui jam venit? » Tertull., *adv. Jud.*, cap. 7. — Patrol. lat., t. II, col. 610.

² « Statim igitur Apostoli., consecuti promissam vim Spiritus Sancti ad virtutes et eloquium primo per Judæam contestata fide in Jesum Christum et Ecclesiis institutis, dehinc in orbem profecti, eandem doctrinam ejusdem fidei nationibus promulgaverunt, et proinde ecclesias apud unamquamque civitatem condiderunt. » Tertull., *de Præscr.*, cap. 20. — Patrol. lat., t. II, col. 32.

» si divers, épars enfin sous la voûte des cieux, ont pu se réunir dans une même communauté d'idées¹ ? »

Il reprend encore cette même argumentation dans son deuxième Livre *contre les Gentils* : « N'est-ce pas à vos yeux, » dit-il, un puissant motif de croire que cette diffusion universelle de nos dogmes, *sur tous les points du monde*, dans un temps si rapide et si court² ? »

Notre Cicéron chrétien, Lactance, qui écrivait au IV^e siècle, est encore plus explicite, s'il est possible : « Jésus-Christ, dit-il, se choisit des disciples ; il les prépara à la prédication de sa doctrine... Alors, ces disciples se dispersèrent *par toute la terre* pour annoncer l'Évangile, conformément aux ordres de leur Maître, et pendant les 25 ans qui précédèrent le règne de Néron, ils jetèrent *les fondements de l'Église dans toutes les provinces et les cités*³. » Il est difficile de préciser d'une façon plus claire le fait d'une prédication rapide et universelle et l'organisation des Églises dans toutes les parties de l'empire romain, aux temps apostoliques.

Quelques années après Lactance, Eusèbe de Césarée, le Père de l'histoire ecclésiastique, exprimait la même croyance. Il s'était entouré de tous les documents les plus propres à le renseigner sur les débuts merveilleux de l'Église dans toutes les contrées du monde. Or, voici ce qu'il écrivait, au livre II

¹ « Quod si falsa, ut dicitis, historia illa rerum est, unde tam brevi tempore totus mundus ista religione completus est, aut in unam coire qui potuerunt mentem gentes regionibus disjunctæ, ventis, cœli convexionibusque dimotæ ? » Arnob., *adv. Gentes*, lib. I, c. 55. — Patrol. lat., t. V, col. 793.

² « Nonne vel hæc saltem fidem vobis faciunt argumenta credendi, quod jam per omnes terras, in tam brevi tempore et parvo, immensi hujus sacramenta diffusa sunt ? » Arnob., *adv. G.*, lib. II, 5. — Patrol. lat., t. V, col. 816.

³ « (Christus) ordinavit eos (discipulos)... Et inde discipuli... dispersi sunt per omnem terram, ad Evangelium prædicandum, sicut illis Magister Dominus imperaverat, et per annos quinque et viginti usque ad principium Neroniani imperii, per omnes provincias et civitates Ecclesiæ fundamenta miserunt. » Lactant., *De morte persec.*, cap. 2. — Patrol. lat., t. VII, col. 194-195.

de son *Histoire ecclésiastique*, touchant la conquête de l'univers par les Apôtres : « Ainsi, grâce à la vertu céleste, la divine » parole du salut, semblable au rayon du soleil, illumina tout » d'un coup l'*univers entier*, et comme les Saintes Ecritures » l'avaient prédit, la voix des évangélistes et des Apôtres » retentit sur toute la surface de la terre, jusqu'à ses extrêmes » limites. Dans toutes les cités et leurs moindres circonscripti- » ons, furent donc rapidement constituées des Eglises com- » posées d'une multitude de fidèles, semblables à des aires » remplies de froment¹. »

Nous savons qu'on a traité d'exagération ce langage d'Eusèbe, en l'attribuant à l'imagination exubérante du génie oriental. Mais personne, sauf quelques critiques pointilleux, n'a jamais songé à prendre à la lettre la comparaison qu'il emprunte aux rayons du soleil. Qui ne sait que toute comparaison pèche toujours en plus ou en moins ? Que l'on supprime celle-ci, nous le voulons bien, il restera toujours que l'évêque de Césarée a considéré comme un fait historique la propagation de la foi et l'établissement des Eglises dans le monde entier, du vivant des Apôtres. Et ce témoignage d'Eusèbe n'est pas le seul. Quand on parcourt son *Histoire* et sa *Démonstration évangélique*, on retrouve plusieurs fois ce fait constaté et cet argument employé contre les incrédules de son temps. Ainsi, dans ce dernier ouvrage, il leur parle en ces termes :

« Remarquez-le bien. Si les apôtres avaient été des séducteurs et des imposteurs..., comment auraient-ils pu parcourir » toute la terre... et y faire accepter la foi chrétienne² ? »

¹ « Ita opitulante cœlesti virtute salutaris Dei sermo tanquam solis radius universum terrarum orbem subito illustravit, et prout in sacris litteris prædictum fuerat, in omnem terram, etc. Per omnes igitur civitates et vicos Ecclesiæ infinita hominum multitudine abundantes, velut aræ quædam frugibus refertæ, brevi constitutæ sunt. » Euseb., *Hist. eccl.*, lib. II, cap. 3.

² « Cæterum hoc quoque diligenter considera. Nam si ipsi et seductores et impostores erant, et præterea imperiti omninoque

Saint Jérôme, qui avait voyagé dans les Gaules et séjourné à Trèves, proclame nettement la même conviction. Il enseigne que « les Apôtres se répandirent dans les différentes provinces « pour y accomplir l'ordre de leur Maître ; » et après en avoir énuméré plusieurs, il ajoute : « La voix des Apôtres s'est donc » fait entendre *par toute la terre*, et leur parole a retenti *jusqu'aux » confins du monde* ;... partis de Jérusalem, ils prêchent l'Évangile jusqu'en Illyrie et en Espagne, embrassant ainsi, en très » peu de temps, toute l'étendue de la puissance romaine¹. » Mais, d'après ce grand docteur, les Apôtres ou leurs disciples ne se contentaient pas de semer partout la Bonne Nouvelle, car il parle ailleurs des évêques « qui, ayant reçu la foi des Apôtres, furent par eux constitués les chefs des Églises². »

Voici encore un illustre Père de l'Église, saint Ambroise, contemporain de saint Jérôme et voisin de la Gaule, qui affirme, avec non moins de clarté, que, « *dès sa naissance*, le christianisme s'est introduit chez *tous les peuples* de toute race, et » qu'il n'y eut *aucune nation du monde romain* qui n'ait dès lors » embrassé son culte³. »

Enfin, terminons cette série de citations par quelques extraits des écrits d'un célèbre évêque de la Gaule, au IV^e siècle, saint Hilaire de Poitiers, auquel l'Église a décerné récemment le titre de docteur. Sa parole aura pour nous plus de crédit

vulgares..., quomodo in totum progressi sunt terrarum orbem ? etc. » Euseb., *Demonst. evang.*, lib. III, cap. 5. — Cf. cap. 7.

¹ « Apostolos enim videns Jesus... vocavit ... ; ut de piscatoribus piscium faceret hominum piscatores, qui de Jerusalem usque ad Illyricum et Hispanias Evangelium prædicarunt : capientes in brevi tempore ipsam quoque Romanæ urbis potentiam. » Hieron., in Isa., lib. 12, cap. 42. — Patrol. lat., t. XXIV, col. 424-425.

² « ... Qui per Apostolos crediderunt, Ecclesiarumque principes constituti sunt. » Hieron. In Isa., lib. 1, cap. 2, v. 26. — Patrol. lat., t. XXIV, col. 41.

³ Ex quo cœpit congregatio Christianorum, et in omne hominum penetravit genus : nec ulla natio Romani orbis remansit quæ cultus ejus expers relinqueretur. » Ambros., *De excid. Hier.*, cap. 11. — Patrol. lat., t. XV, col. 2211.

que toute autre. Ayant à expliquer le verset 14 du chapitre X de l'Évangile de saint Mathieu, il s'exprime en ces termes : « Jésus-Christ exhorte ses Apôtres à fuir d'une ville dans l'autre ; » par le fait, la prédication de la foi, commencée dans la » Judée, n'y fut pas accueillie ; elle fut de là transmise aux » villes de la Grèce, d'où les Apôtres furent chassés par la » persécution ; puis, en troisième lieu, elle fut portée à toutes » les nations où elle fructifie.¹ »

Et que l'on n'objecte pas, en raison du temps présent de ce dernier verbe, *demoratur*, que saint Hilaire parle ici de la marche de la prédication évangélique à travers les siècles jusqu'à son époque. D'autres passages nous montrent qu'il avait bien en vue la prédication apostolique elle-même. Signalons, entre autres, le suivant qui est tiré de son commentaire du Psaume CXLVII : « La prédication du royaume de Dieu n'a » pas été lente ; mais elle fut répandue dans le monde entier » avec une activité aussi rapide qu'infatigable. » Et quelques lignes plus loin : « Est-il quelque lieu qui, après la glorieuse » Ascension du Seigneur, ne reçut pas aussitôt l'enseignement » des Apôtres ? C'est cette diffusion rapide qui a commencé » l'édifice de la sainte cité de l'Église². »

On pourrait prolonger encore cette chaîne de témoignages, mais c'en est assez pour montrer que toute l'antiquité chrétienne a pris à la lettre la parole de saint Paul, citée plus haut, ainsi que l'oracle de David et la prophétie de Jésus-Christ ; et que, par conséquent, l'Orient et l'Occident, se fai-

¹ « Ex una deinde in duas urbes fugam suadet ; quia prædicatio primum a Judæa effugata transit ad Græciam, dehinc diversis intra Græciæ urbes Apostolorum passionibus fugata, tertio in universis gentibus demoratur. » Hilar., *Comm. in Matt.*, cap. X, 14.

² « Prædicationis regni Dei non fuit lenta properatio, sed in omnem terram indefessa mobilitate et celeri transcurrit. Ubi enim non statim, cum Dominus regni sui gloriam in corpore natus ostendit, apostolicæ et propheticæ doctrinæ cursus egressus est ? Per hanc namque velocem transcurSIONem ædificatio beatæ hujus civitatis est cæpta... » Hilar., *Comment. in ps. CXLVII*, ad verba : qui emittit eloquium.

sant écho, ont cru et déclaré nettement que le christianisme fut établi dans le monde entier durant la période apostolique. C'est là une vérité historiquement démontrée.

Mais voici le nœud de la difficulté. Quel sens exact faut-il donner à ces locutions que nous avons soulignées, dans nos citations : *le monde entier*, — *tout l'univers*, — *tous les peuples de la terre*, etc. ? Est-ce là un langage hyperbolique ? Les adversaires le disent, et voilà pourquoi ils récusent ces documents. Il est facile, ce nous semble, de s'éclairer et de s'entendre sur ce point comme sur tous les autres. Essayons-le, en prenant toujours l'histoire pour flambeau.

Disons tout d'abord que généralement une hyperbole se comprend, se devine, saute aux yeux, en un mot. Ainsi l'image choisie par Eusèbe, celle d'un *rayon de soleil*, pour dépeindre la rapidité d'une prédication universelle, est une hyperbole¹ ; il faut de même considérer comme une exagération ce que dit l'Apôtre saint Jean, à la fin de son Évangile, pour donner une idée de la multitude innombrable des œuvres du Sauveur². Il est certain que si l'on prend dans leur sens absolu les expressions rapportées plus haut, elles sont également hyperboliques³. Mais qui a jamais osé prétendre que, d'après l'Évangile, d'après saint Paul et les écrivains des premiers siècles, le christianisme ait pénétré, en même temps, dès sa naissance, chez

¹ Eusèbe n'est pas le seul qui ait tenu ce langage ; saint Basile, voulant dépeindre la rapidité de la prédication évangélique, l'a comparée à celle de l'éclair : « Quandoquidem velox et fulgure omni ocior extitit Evangelii doctrina, quæ *ad fines orbis terrarum* pertingens... » Basil., *Enarr. in Isa.*, c. 8.

² Joann., *Evang.*, cap. 21, v. 25.

³ Ces comparaisons sont fréquentes dans la Sainte-Ecriture. On lit dans Isaïe c. 60, 8 : « Qui sunt isti, qui ut nubes volant ? » et ces paroles sont appliquées aux Apôtres. Le prophète royal disait d'eux, dans le même sens, ps. 126. 4 : « Sicut sagittæ in manu potentis, ... » et saint Hilaire interprète ainsi cette prophétie : « Les Apôtres, dit-il, et les docteurs des Églises... ont volé à travers le monde, comme des flèches, blessant des traits de la doctrine les cœurs infidèles. » Hilar., *Tract. in ps. CXXVI.* 18-19.

tous les peuples sans exception et sur toutes les parties de la terre habitée ?

Il faut donc restreindre la signification de ces termes dans de justes limites, mais on doit leur donner aussi toute l'extension qu'ils comportent. Or, si nous prenons l'histoire pour guide, elle nous découvrira ici encore la pure vérité. Nous avons deux moyens très sûrs pour connaître le sens exact de cette expression : *le monde entier*, qui renferme toutes les autres ; ce sont : 1° l'emploi qu'en ont fait les historiens romains, et 2° l'interprétation qu'en ont donnée les auteurs ecclésiastiques.

1° Ces mots latins : *omnis terra, totus orbis, etc.*, étaient d'un usage général et fréquent dans la bouche des orateurs et des grands de Rome, et sous la plume de ses écrivains, surtout après la conquête définitive de toutes les nations connues. Et ces manières de parler, qui n'étaient certes pas exemptes d'orgueil, n'avaient pas moins une signification précise et très juste. Par le *monde entier*, l'aristocratie romaine entendait évidemment toutes les provinces soumises à l'empire et même les peuples tributaires¹. Ce langage était donc d'une vérité rigoureuse. Ainsi l'historien Tacite, dont la concision est proverbiale, parle du *monde entier*, quand il s'agit des possessions de Rome, absolument comme un seigneur parlerait de ses domaines. Il fait dire, par exemple, aux Bataves (les Hollandais), au sujet des soulèvements suscités par Civilis leur chef, vers l'an 70 : « Qu'il ne fallait pas prolonger la ruine » du pays, et qu'il était impossible à une seule nation de se » couer le joug *du monde entier* (*totius orbis*). Quel profit

¹ M. de Champagny, dans son remarquable ouvrage, *les Césars*, a parfaitement mis en lumière la distinction qui existait entre l'empire et le monde romain. « Le premier, dit-il, avait des limites officielles et certaines ; le second, à proprement parler, ne finissait qu'avec la renommée du peuple romain et le bruit de ses armes. L'Empire, c'étaient les provinces gouvernées par les proconsuls ; le monde romain, c'était, de plus, cette ceinture de royautes et de nations vassales, tributaires, alliées, qui, à des degrés divers, reconnaissaient la suprématie de Rome ou subissaient son influence. » Champagny, *les Césars*, édit. in 8°, t. III, p. 2-3.

» avait-on tiré de l'extermination des légions par le fer et par
» le feu, sinon d'aggraver et de multiplier ses maux ? Si c'était
» pour Vespasien qu'on avait fait la guerre, il était maître du
» pouvoir ; si c'était le peuple romain qu'on avait provoqué,
» qu'était-ce que les Bataves contre *tout le genre humain*¹ ? »
Tacite nous apprend donc le vrai sens de ces mots : *le monde entier*, — *le genre humain* ; et, de son temps, ces formules consacrées par la coutume étaient, malgré leur emphase, d'une exactitude parfaite.

Sénèque, à son tour, qui mourut en 65, victime de la haine de son disciple, l'infâme Néron, écrit ces lignes sur les chrétiens et les Juifs qu'il confondait dans une seule et même secte :

« Le prosélytisme de cette race abominable a fait jusqu'à
» ce jour tant de progrès, que sa religion est déjà acceptée
» dans *toutes les contrées* ; les vaincus ont imposé des lois aux
» vainqueurs². » Outre l'avantage que l'on peut tirer de ce texte en faveur de la propagation de la foi chrétienne, du temps de Néron, il est à remarquer que le langage de Sénèque, *per omnes terras, à travers toutes les terres*, a un sens identique à celui de Tacite. On disait alors, comme on dirait encore aujourd'hui : la terre d'Italie, la terre d'Espagne, la terre des Gaules, etc. Ces exemples nous suffisent. Nous voilà fixés sur le sens réel et sur l'étendue de l'expression, *le monde entier*, employée par les Romains.

¹ « Miscebantur minis promissa. Et concussa Transrhenanorum fide, inter Batavos quoque sermones orti : non propagandam ultra ruinam, nec posse ab una natione *tôtius orbis* servitium depelli ; quid perfectum cæde et incendiis legionum, nisi ut plures validioresque acciderent ? Si Vespasiano bellum navaverint, Vespasianum rerum potiri ; sin populum romanum armis provocent, quotam partem *generis humani* Batavos esse ? » Tacit., *Hist.*, lib. v. 25, t. III, p. 247 (édit. Lef., 1846.)

² « De illis sanè Judæis cum loqueretur, ait (c'est saint Augustin qui cite ici Sénèque) : Cum interim usque eo sceleratissimæ gentis consuetudo convaluit, ut per *omnes jam terras* recepta sit ; victi victoribus leges dederunt. » Aug., *de Civit. Dei*. l. vi, c. 11, — Patrol., lat., t. XLI col. 192.

Mais a-t-elle la même signification dans la langue sacrée ? Nous allons l'examiner.

Ce n'est pas aux Romains, quoi que l'on ait dit, que les évangélistes, les Apôtres et les écrivains ecclésiastiques ont emprunté cette façon de parler, mais aux livres des prophètes. Les Romains seuls pouvaient appeler leur immense empire, *le monde entier*, et ils avaient raison. Les peuples vaincus, par orgueil national, devaient s'abstenir d'un langage qui, en flattant la vanité de leurs maîtres, était de nature à les humilier eux-mêmes. Les prophètes avaient donc parlé comme les Romains, bien longtemps avant eux, sans connaître sans doute le sens exact et toute l'étendue des expressions que l'Esprit-Saint leur dictait. En perçant, à la clarté des Cieux, les voiles de l'avenir, ils avaient vu et contemplé l'étonnant spectacle de tous les peuples de l'univers réunis providentiellement en un seul peuple. Et considérant les disciples de l'Homme-Dieu allant fonder, à la faveur de cette unification universelle, l'unité de l'Eglise catholique, sur toutes les plages connues, ils se sont écriés : « Leur parole a retenti dans le monde entier et jusqu'aux » derniers confins de la terre¹; » ou encore : « L'Esprit du Seigneur a rempli l'univers². » Or, à l'époque où ces prophéties avaient reçu leur accomplissement, à l'époque où les Juifs, déçus de leurs espérances de domination, ne pouvaient s'appliquer à eux-mêmes ce que les prophètes avaient annoncé³, les auteurs sacrés, les évangélistes et les Apôtres rappellent le langage des anciens oracles et proclament que la prédication chrétienne a réellement parcouru *le monde entier*.

Cette manière de parler est donc identiquement la même, à Jérusalem et à Rome, dans la bouche de saint Paul et dans celle de Tacite. A Rome, elle exprime exactement un des

¹ Psal. XVIII, 5.

² Sap. I, 7.

³ Et dominabitur à mari usque ad mare; et à flumine usque ad terminos orbis terrarum. » Psal., LXXI, 8. « Postula a me, et dabo tibi Gentis hereditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ. » Psal., II, 8.

événements les plus considérables de l'histoire, la conquête de la terre entière par un seul peuple; dans la ville qui a rejeté le Christ, elle révèle la réalisation merveilleuse des prophéties¹. Et si les Romains faisaient sonner bien haut ce mot superbe : *le monde entier*, pour montrer jusqu'où ils avaient promené leurs Aigles victorieuses, les Apôtres pouvaient aussi s'en servir avec une sainte fierté, pour faire voir jusqu'où ils avaient étendu les pacifiques conquêtes de la foi². Cette similitude de langage, chez les vainqueurs du monde physique et les fondateurs de l'Eglise, prouve donc qu'ils y attachaient les uns et les autres le même sens et qu'ils entendaient par *le monde entier* tous les peuples conquis et tributaires de Rome.

2° Un autre moyen de saisir la vraie signification de ce terme, c'est l'interprétation qu'en ont donnée les écrivains ecclésiastiques.

Les uns, nous l'avons vu ci-devant, parlent exactement comme l'Écriture-Sainte; les autres adoptent des formules qui déterminent d'une façon plus précise ce qu'ils entendaient par *le monde entier*, et d'autres enfin nous l'expliquent avec une clarté qui ne laisse rien à désirer.

Nous n'avons rien à dire des premiers qui se contentent d'assigner *l'univers* pour champ illimité à la prédication apostolique.

Les autres se sont servis d'expressions qui indiquaient clairement les limites et l'étendue de l'empire romain. Pour saint Ignace d'Antioche, ces bornes sont les deux bouts du monde, c'est-à-dire, d'un côté, les confins de l'Asie, et de l'autre, les bords de l'Océan. Arnobe entend par *le monde entier* les peuples les plus éloignés et les plus divers; Lactance, toutes les provinces et les cités. On ne peut préciser davantage l'étendue de la domination romaine; saint Jérôme, du reste,

¹ « Exiit edictum à Cæsare Augusto, ut describeretur *universus orbis*. » Luc., Evang. II. 1. « Surgens... Agabus, significabat per spiritum famem magnam futuram *in universo orbe terrarum*, quæ facta est sub Claudio. » Act. Ap. XI, 28.

² « Fides vestra annuntiatur *in universo mundo*. » Ad Rom. I. 8.

la désigne formellement, et pour lui le monde finit, en quelque sorte, là où se sont arrêtées les légions impériales. Mais saint Ambroise est plus clair encore lorsqu'il écrit que *le monde entier*, ce sont toutes les nations du monde romain. Voilà donc une interprétation explicite qui détruit le vague, qui écarte l'exagération, mais qui affirme en même temps que *le monde entier* c'était toutes les provinces, toutes les cités et tous les peuples soumis aux Romains.

Plusieurs écrivains enfin ont donné une explication catégorique des termes en question, Origène et saint Augustin surtout n'ont pas admis l'universalité absolue de la prédication chrétienne par les Apôtres; ils ont cité des exceptions, connues sans doute des autres écrivains, mais dont ceux-ci n'avaient pas lieu de s'occuper.

Origène, dans un Commentaire peut-être remanié ou interpolé mais que nous acceptons tel quel, puisque les adversaires nous l'opposent, Origène, disons-nous, s'expliquant sur les motifs qui l'empêchaient de croire à la proximité de la fin du monde, écrit ces lignes : « Doubterons-nous de la » vérité de cette parole du Christ : *vous serez un objet de haine* » *de la part de tous les peuples à cause de mon nom* ? Or toutes » les nations qui habitent aux extrémités de la terre, n'ont » pas encore poursuivi les Apôtres de leur haine, car l'Évangile » n'a pas encore été prêché dans tout l'univers. Il n'a pas été » annoncé, que nous sachions, à toutes les peuplades de » l'Éthiopie, surtout à celles qui vivent au delà du Nil; et » ni les Chinois, ni les peuples du fond de l'Orient n'ont » encore entendu la parole du salut. Que dirons-nous des » Bretons ou des Germains des bords de l'Océan, des Barbares, » des Daces, des Sarmates et des Scythes ? La plupart d'en- » tre eux n'ont pas encore reçu l'enseignement évangélique, » mais ils le recevront avant la fin des temps¹. »

¹ « Nec falsum suspicabimur quod ait : « *Et eritis odio omnibus gentibus propter nomen meum...* » Sic et nondum odio habitati sunt ab omnibus gentibus etiam in ultimis partibus terræ habitanti-

D'un autre côté, ces exceptions n'ont pas empêché Oirgène de manifester en d'autres écrits plus authentiques que ce dernier, son entière conviction touchant le fait d'une évangélisation universelle.

En commentant la parole de l'ange à Marie : *Cet enfant sera grand*, il s'écrie : « Voyez la grandeur du Seigneur ! » Le bruit de sa doctrine a parcouru toute la terre et sa parole » a pénétré jusqu'aux confins du monde. Jésus Notre-Seigneur, » qui est la Vertu de Dieu, a rempli *l'univers entier*¹... »

Dans son livre *contre Celse*, le même auteur écrit ces paroles : « Quelle étonnante prophétie que celle-ci : *Mon Évangile sera* » *prêché dans le monde entier, en témoignage aux Juifs et aux* » *Gentils* ! Mais sa réalisation n'est-elle pas encore plus éton- » nante, si l'on considère que cet Évangile du Christ a été » annoncé déjà à tous les Grecs et à tous les Barbares, sages » et ignorants, qui sont sous le ciel ? Le Verbe divin, prêché » partout, a soumis à son empire l'humanité tout entière et » il n'y a plus une seule race d'hommes qui n'ait embrassé » sa doctrine². »

Or si l'on rapproche ces deux textes d'Origène de celui que nous avons cité le premier, on sera tenté de croire qu'il s'est contredit. Mais une contradiction aussi flagrante dans un génie de la trempe d'Origène est tout-à-fait inadmissible.

bus, propter nomen Christi; sic et nondum est prædicatum evangelium regni in toto orbe, etc. Origen., *Tract.* 23, in *Matth.* n° 39.

¹ « Vide magnitudinem Domini; in omnem terram exivit sonus doctrinæ ejus, et in fines orbis terrarum verba illius. Dominus noster Jesus, qui Virtus est Dei, in omnem diffusus est orbem... » Origen., *Homil.* 6^a in *Luc.* — Patrol., gr., t. XIII., col. 1816.

² « Quis... non admirabitur istud : *Prædicabitur Evangelium istud in toto mundo, in testimonium illis et gentibus*, si modo secum recogitet Jesu Christi Evangelium, ut ipse prædixerat, omnibus Græcis et Barbaris, sapientibus et insipientibus ubique terrarum fuisse prædicatum. Omnem enim humanam naturam subegit sibi Verbum cum virtute prædicatum, nec ullum videre est hominum genus quod Jesu doctrinam admittere recusaverit. » Origen., *contra Cels.*, lib. II, cap. 13. — Patrol. gr., t. XI., col. 823.

Et si l'extrait que nous avons donné de son commentaire sur saint Mathieu, est réellement sorti de sa plume, il faut voir ici une interprétation raisonnée du *totus orbis terrarum* au point de vue historique et géographique, et en conclure qu'aux yeux de ce grand écrivain *le monde entier* ce n'était pas seulement toutes les provinces de l'Empire avec les contrées annexées, mais l'étendue réelle et absolue de l'univers.

C'est aussi en traitant des signes précurseurs de la fin du monde signalés au chapitre 24^e de saint Mathieu que saint Augustin parle de la prédication évangélique dans une lettre à Hésychius, évêque de Salone. Comme Origène, il ne suppose pas que la fin du monde soit proche, parce que l'évangélisation de l'univers n'est pas encore complète, mais il ne se charge pas de rechercher quels sont les peuples restés en dehors de ce mouvement religieux, il laisse à d'autres ce labeur. Il lui suffit de constater que plusieurs nations n'ont pas encore reçu la bonne nouvelle.

« A moins que, poursuit-il, on ne m'objecte l'extrême » rapidité avec laquelle les provinces de l'empire et la plupart des peuplades barbares soumises à ses lois ont été » évangélisées et converties à la foi, quelques-unes même » non pas *avec lenteur* mais *soudainement*; et que de même, » dans peu d'années, l'on puisse voir, non pas nous qui avons » déjà vieilli, mais les jeunes gens parvenus à la vieillesse, » ce même spectacle d'une conversion subite et totale de » tout ce qui reste de peuples à évangéliser¹. »

Outre le nouvel appoint de force et d'autorité que ce passage apporte à notre thèse, il confirme ce que nous venons d'exposer; car il renferme, comme ceux d'Origène, une

¹ « Nisi quis forte respondeat tanta celeritate prædicato Evangelio Romanas gentes et plerasque barbaras occupatas, atque ita nonnullas non paulatim, sed subito ad fidem Christi fuisse conversas, ut non sit incredibile paucis annis, etsi non vitæ nostræ qui jam seniuimus, certe juvenum qui venturi sunt ad senectam, universas omnino residuas gentes Evangelio posse compleri. » Aug., *Epist.*, 197, c. 4. Patrol. — lat., t. XXXIII, col. 900.

interprétation raisonnée et judicieuse de l'expression dont il s'agit, *le monde entier*. Pour ce grand docteur, ce n'est pas le monde pris dans son universalité absolue, mais l'empire romain, mais tous les peuples même tributaires de sa puissance.

Saint Hilaire de Poitiers, enfin, ne pensait pas autrement. Nous avons vu ce qu'il a dit de la prédication apostolique dans tout l'univers. Mais la preuve qu'il ne l'étendait pas à tous les peuples sans exception, ressort de son *Commentaire sur le Psaume LXVII*, à ce verset: *venient legati ex Egypto, etc.* Il montre d'abord que ces messagers de la vérité furent les habitants de l'Egypte, convertis à Jérusalem le jour de la Pentecôte, puis l'eunuque d'Ethiopie qui, après son baptême, alla évangéliser sa nation; ensuite il s'exprime ainsi: « Alors » de Jérusalem la foi se répandit par la prédication comme la » lumière chez presque toutes les nations¹... » Le mot *fere presque*, signale ici ces exceptions. Mais pour le docteur gaulois, comme pour les précédents, elles devaient être prises évidemment en dehors et bien au delà du monde romain.

La question, ce nous semble, est suffisamment élucidée. Nous savons à quoi nous en tenir sur la signification vraie, sur la portée exacte et l'extension géographique de ce mot: *le monde entier*. Les auteurs sacrés et les écrivains profanes nous en ont donné la juste mesure: il signifie pour le moins tout le monde soumis à la domination romaine. C'est plus qu'il nous faut pour notre démonstration. Nous sommes plus riches que ne l'exige le besoin de notre cause. Que nous faut-il en effet pour conclure de toutes ces données historiques, que la Gaule a été évangélisée au premier siècle de l'Eglise? Une seule chose: c'est que l'évangélisation des principales provinces de l'empire, à cette époque, soit un fait historiquement établi. Or, il résulte de témoignages nombreux et

¹ « Et quia exinde per omnes fere gentes prædicatio divinæ cognitionis illuxit: (quia et omnia regna Dominum Christum Deum intellectura licet sero sint, et omnis lingua confitebitur quia Dominus Jesus in gloria Dei Patris sit) consummationem temporis hujus exoptat... » Hilar., in *psal. LXVII. Tract.*

irrécusables, puisés dans l'histoire des premiers siècles, que *le monde romain tout entier* entendit la voix des Apôtres ou de leurs disciples, dès l'aurore du christianisme. Le monde romain, c'est-à-dire, en premier lieu, et avant tous ces peuples simplement tributaires, les provinces romaines; et au premier rang de ces provinces les plus considérables, les plus renommées, les plus peuplées, les plus florissantes, les mieux unifiées, les plus voisines de Rome, et aussi les mieux préparées pour l'Évangile. Qui donc osera dire que la Gaule n'était pas dans ces conditions? Qui donc voudrait soutenir encore, à moins de preuves incontestables, que la Gaule, et non-seulement l'ancienne Province, ou la Narbonaise, mais la Gaule dans ses principaux centres, la Celtique, comme la Belgique et l'Aquitaine, n'ont pas reçu la visite des prédicateurs de la foi dès les temps apostoliques? Pour nous c'est une conviction. Et nous savons d'ailleurs, par la Sainte-Écriture, que l'évangélisation entraînait partout la constitution des Églises, conséquence nécessaire, voulue par le divin Maître. Concluons donc que la Gaule celtique, sans parler des autres provinces, fut évangélisée et pourvue d'Eglises dès le premier siècle.

§ II. — *Textes historiques qui étendent la prédication des Apôtres jusqu'aux contrées les plus lointaines, au-delà des limites du monde romain.*

Un grand nombre d'écrivains des premiers siècles ont affirmé que les Apôtres et leurs disciples sont allés porter l'Évangile dans des pays presque inaccessibles où n'avaient jamais pénétré les armées romaines. On a pu s'en convaincre déjà par quelques-unes des citations que nous avons rapportées. Mais il faut compléter ces témoignages et mettre en évidence la preuve suivante que nous voulons en tirer, pour notre thèse : si les Apôtres et leurs disciples ont franchi, aux deux extrémités de la terre, en Orient et en Occident, les limites des pays subjugués par la puissance romaine, on peut être fondé à croire

qu'ils ont porté leurs pas dans les contrées les plus abordables et les plus rapprochées du centre de l'empire.

Voici d'abord ce qu'Eusèbe a écrit à ce sujet. Il énumère les travaux des Apôtres : « Prêcher à toute créature le nom » de Jésus, enseigner sa doctrine et ses miracles dans les » villes et les bourgades; envahir l'empire romain et même » la cité reine de toutes les autres; pénétrer dans les royaumes » des Perses et des Arméniens, des Parthes et des Scythes, » et jusqu'aux Indes situées aux confins de l'univers; traverser » même l'Océan pour aborder aux îles qu'on nomme Britan- » niques; non, cette marche des Apôtres n'est pas un fait » que l'on puisse attribuer aux seules forces humaines¹. »

Un autre historien de l'Eglise, Théodoret, s'exprime encore plus clairement : « Ces pêcheurs, dit-il, ces publicains, » et l'Apôtre Paul ont porté l'Évangile à toutes les nations. » Ce n'est pas seulement aux Romains et aux peuples soumis » à leurs lois, qu'ils ont fait accepter le joug du Crucifié, mais » aux Scythes, aux Sarmates, aux Indiens, aux Ethiopiens, » aux Perses, aux Sères², aux Hyrcaniens, aux Bactriens, » aux Bretons, aux Cimbres, aux Germains; en un mot à tous » les peuples du monde; et ils n'avaient d'autres armes pour » faire cette conquête que la parole persuasive de la doctrine³. »

¹ At vero apud omnes nomen Jesu prædicare, admirabiliaque ejus gesta, et in urbibus et in agris docere; et alios quidem eorum, imperium romanum, ipsamque omnium urbium reginam civitatem invadere; alios Persarum regnum, alios Armeniorum, Parthorum alios nationem, item alios Scytharum, quosdam etiam ad ipsos orbis terræ venisse fines, Indiorumque regionem penetrasse; alios porro trans Oceanum evasisse ad eas insulas quæ Britannicæ vocantur; hæc sane ego nunquam humana vi affecta putaverim... » Euseb., *Demonst. evang.*, lib. III, cap. 5.

² Nous avons vu précédemment que dans un écrit très contesté, Origène a dit le contraire de Théodoret, au sujet des Sères ou des Chinois. Mais il faut remarquer que le premier en éliminant les Ethiopiens, puis les Sères, emploie cette expression *apud omnes*, voulant dire qu'ils n'avaient pas été évangélisés *tous* sans exception. De sorte que la contradiction ne serait qu'apparente.

³ « At piscatores nostri, et publicani, ac Paulus cunctis nationi-

Ces deux textes historiques devraient suffire, il nous semble, pour démontrer que si d'un côté, en Orient, les Apôtres sont allés prêcher l'Évangile à des peuples inconnus aux Romains, et de l'autre, en Occident, à ceux qui habitaient aux bords de l'Océan, ils n'ont pu le faire sans s'occuper tout d'abord des pays conquis et unifiés qu'ils avaient à traverser. C'est là une vérité à laquelle le simple bon sens doit souscrire. Or la Gaule était alors une des plus vastes et des plus importantes provinces qui s'ouvraient devant les pas des intrépides missionnaires de la foi, venus de Jérusalem ou de Rome pour s'élancer jusqu'aux îles de l'Océan.

Mais, dira-t-on, ces historiens ne font aucune mention de la Gaule. Non, et ce silence nous est plus favorable ici qu'une désignation quelconque de leur part. En voici les raisons.

Ces auteurs se proposaient, dans ces passages, d'énumérer les contrées les plus reculées et les plus barbares évangélisées par les Apôtres, afin que l'on pût juger de la grandeur de leurs travaux surhumains, par l'immensité du champ qu'ils avaient arrosé de leurs sueurs. Dès lors qu'avaient-ils besoin de citer la Gaule ? Elle faisait partie de l'empire, elle en faisait même une partie notable et des mieux incorporées au colosse romain ; et ils avaient déclaré que *le monde romain* était entièrement évangélisé. Restaient les peuplades des extrémités de l'Orient et de l'Occident ; les Apôtres, assurent-ils, courent en visiter quelques-unes et ils les désignent : n'est-ce pas affirmer indirectement, mais d'une façon très claire, que les Gaulois avaient reçu la Bonne Nouvelle, avant les Indiens et les Bretons situés aux deux bouts du monde ? Mêler leur nom à ceux de ces peuples éloignés, c'eût été déclarer indirectement qu'il était difficile aux Apôtres de les aborder et de leur prêcher la

bus leges evangelicas attulerunt. Neque solum Romanos, quique sub illorum vivunt imperio, sed et Scythas ac Sarmaticas gentes,... et Seras et Hyrcanos... et Britannos... et Germanos, atque, ut semel dicam, omne hominum genus,... induxerunt ut Crucifixi leges acciperent, non armis usi,... sed verbis suadentes,... » Theodor., *De Græc. affect. curat.*, disput. 9^a.

foi; ce qui n'était pas. On comprend donc que leur silence équivalait ici à une affirmation positive.

Mais, dira-t-on encore, ces historiens orientaux ne connaissaient qu'imparfaitement les régions occidentales et ils racontent les faits avec l'exagération qui leur est naturelle. Pour répondre à cette objection, nous allons invoquer l'autorité d'un écrivain gaulois plus ancien que Théodoret et presque contemporain d'Eusèbe.

Écoutons saint Hilaire de Poitiers dont la parole, en cette matière, s'impose à notre croyance en raison de sa nationalité, du temps où il écrivait, de sa profonde érudition et des nombreuses relations qu'il entretenait avec toutes les Églises de la chrétienté. Voici de quelle manière il commente ce verset du psaume XIV : *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, etc. Seigneur, qui habitera dans votre tabernacle ?*

« Les premières demeures, dit-il, qui furent élevées au Seigneur étaient bien fragiles; faites de branches entrelacées, elles ressemblaient à ces berceaux que nous dressons pour nous protéger contre les ardeurs du soleil. C'étaient les tentes des Israélites... Elles ont disparu, car elles n'étaient que des figures. Aussi a-t-il été dit à Moïse : bâtis-moi un temple sur le modèle de celui qui t'a été montré sur la montagne. David aussi conçut le projet de bâtir un temple au vrai Dieu; mais ce fut Salomon qui remplaça l'arche d'alliance par un temple plus digne du Très-Haut. « Et puis les Apôtres, ajoute-t-il, » ont élevé à leur tour plusieurs tabernacles. Dans toutes les » parties de la terre où l'on peut pénétrer, voire même dans » les îles de l'Océan, ils ont préparé au Seigneur un grand » nombre de demeures. L'Esprit-Saint en a publié la magnificence quand il a fait dire à David : que vos tabernacles » sont beaux, ô Dieu des vertus¹... ! » Et pour faire voir

¹ « Et deinceps Apostoli plurima tabernacula condiderunt. Et per omnes orbis terrarum partes quæcumque adiri possunt, quin etiam in Oceani Insulis habitationes Deo plurimas paraverunt. De quorum gloria testatur Spiritus Sanctus : *quam amabilia sunt taber-*

que par ces tabernacles il entend réellement des Eglises, saint Hilaire poursuit : « Ce n'est donc pas après l'unique » tabernacle de Moïse, ou de David, ou de Salomon que » soupire le prophète. » Et, passant alors du temple matériel au temple spirituel, il continue en ces termes : « Mais il désire » des tabernacles innombrables ; car, bien que l'Eglise soit » une dans l'univers, chaque ville a son Église particulière ; » c'est l'unité dans la pluralité ¹. »

Nous avons déjà cité quelques lignes de ce texte pour prouver que la Grande-Bretagne avait été évangélisée du temps des Apôtres. Il faut en tirer maintenant un argument solide en faveur de la Gaule. Cela est facile. La preuve qu'on nomme *à fortiori* acquiert ici, dans la bouche d'un docteur gaulois, une force irrésistible. Remarquons d'abord qu'il parlait à des fidèles instruits, originaires de la Gaule, dans un temps de paix où les Eglises étaient florissantes, avant que les Barbares en eussent détruit les archives échappées à la haine destructive de Dèce et de Dioclétien, à une époque néanmoins où les luttes religieuses devaient rendre les orateurs et les écrivains circonspects et précis. Il déclare donc à son auditoire de Poitevins et sans viser le moins du monde la question des origines apostoliques des Eglises, que les Apôtres ont parcouru le monde pour dresser à Jésus-Christ de nombreux tabernacles, pour fonder partout des assemblées chrétiennes ; et ils sont allés, dit-il, en établir jusque dans ces îles que baigne l'Océan. A plus forte raison, devaient conclure ses auditeurs ou les lecteurs de ses commentaires, ont-ils avec le concours de leurs disciples apporté la foi dans notre patrie, et non seulement dans quelques cités limitrophes de la Méditerranée, mais dans celles de la Gaule celtique. Car on ne peut pas concevoir

macula tua, Deus virtutum... » Hilar., tract. in psal. XIV, 3, p. 61. Edition des Bénédict. de St-Maur.

¹ « Sed multa et innumerabilia; quia etsi in orbe Ecclesia una sit, tamen unaquæque urbs ecclesiam suam obtinet, et una in omnibus est cum tamen plures sint, quia una habetur in pluribus. » S. Hilar. loc. sup. cit.

que les prédicateurs de l'Évangile aient négligé ce vaste territoire sillonné de routes impériales pour courir à des plages presque inaccessibles.

Ce texte de saint Hilaire est en effet si clair et si concluant que les adversaires de l'apostolicité, au siècle dernier, ont cru devoir, pour en détruire la force, donner au mot *apostoli* celui de *successeurs des Apôtres*. C'est ce qu'ils ont toujours fait, du reste, en présence d'un texte embarrassant où ce mot se dressait contre eux. Ils n'ont pas reculé devant cette même interprétation, au sujet de celui que nous étudions. Voici en substance la note insérée par les anciens Bénédictins de Saint-Maur, — que les nouveaux feront bien de corriger, — au bas d'un commentaire de saint Hilaire sur le psaume CXXVI. Il compare *les flèches* que le prophète royal place *dans la main puissante des archers*, à la parole rapide et pénétrante des Apôtres. Et à ce propos les savants éditeurs font observer, en marge, que par *les Apôtres* il faut entendre les hommes apostoliques ou les successeurs des Apôtres et les docteurs de l'Eglise qui ont propagé au loin les éléments de la foi chrétienne. C'est ce même sens, ajoutent-ils, qu'il faut donner à la même expression employée par le commentateur, dans le psaume XIV, n° 3, où il montre *les Apôtres pénétrant dans les lieux les plus reculés de la terre*¹.

Or, c'est là une interprétation purement arbitraire et dont un peu de réflexion suffit à démontrer l'erreur. Peut-on supposer un instant que les anciens auteurs, et en particulier saint Hilaire toujours si exact dans ses écrits, aient donné à ces expressions : *les Apôtres, les hommes apostoliques, les successeurs des Apôtres*, une telle élasticité que leurs lecteurs et surtout les hérétiques, eussent pu en faire plier le sens au gré de leurs opinions préconçues ? Non, car alors ces grands docteurs, par

¹ «... Adeoque superius vocabulum *apostoli* non significat solum duodecim... sed viros apostolicos et ecclesiarum doctores...; qua ratione intelligendum est idem vocabulum in ps. 14, n° 3, ubi dicuntur apostoli *per omnes orbis terrarum partes, quæcumque adiri possunt, etc.* » Hilar., in *psal.* CXXVI, 19, note e.

le vague de leurs formules, eussent travaillé à la confusion des idées, ce qui est inadmissible. Au reste, saint Hilaire s'est expliqué lui-même sur la signification vraie des termes en question. Il dit, en paraphrasant la parabole des Ouvriers de la Vigne rapportée dans son commentaire XXII de saint Mathieu : « Les invités sont d'abord les Israélites... Les serviteurs envoyés les premiers sont les *Apôtres*. Ceux qui sont envoyés ensuite sont les *hommes apostoliques et les successeurs des Apôtres*¹. » Voilà des catégories d'envoyés parfaitement définies et distinctes.

Toutefois, quand il s'élève quelque doute sur le sens de ces mots, dans les écrits des Pères, — et cela peut arriver car ils passent quelquefois tout-à-coup de ce qui convient aux Apôtres et à leurs coopérateurs à ce qui concerne leurs successeurs, — alors il existe un moyen bien simple de s'éclairer, c'est ce qui nous reste à faire pour dénouer la difficulté présente touchant le passage que nous avons cité.

Nous voulons bien accorder à nos contradicteurs qu'ils avaient raison de prendre le mot *apostoli* dans son sens large, là où notre docteur poitevin les compare aux archers sacrés de la parole évangélique. Mais dans le texte où il nous les représente comme des fondateurs d'Églises, courant en établir jusque dans les mers, ce sont bien les Apôtres eux-mêmes qu'il désigne et les ouvriers évangéliques qui travaillaient sous leur direction. Cela ressort du contexte : saint Hilaire vient d'énumérer les tabernacles élevés au Seigneur sous l'ancienne Alliance ; il a nommé Moïse, David, Salomon ; puis, mettant en corrélation l'édifice matériel avec le spirituel, il passe du temple Judaïque aux Églises chrétiennes, il affirme que les Apôtres ont partout fondé ces dernières sur les ruines du premier. Quoi de plus clair ? Est-ce qu'ici la transition, au seul point de vue littéraire et grammatical, n'accuse pas

¹ « Servi missi qui invitatos vocarent, apostoli sunt... Qui vero iterum cum præceptorum conditione mittuntur, apostolici sunt viri et successores apostolorum. » Hilar., *comm. in cap. 22, 4, Matth.*

les Apôtres et leurs auxiliaires ? Et quelle idée étrange ce serait prêter à saint Hilaire que de lui faire écrire qu'après Moïse et Salomon, *les successeurs des Apôtres* ont aussi dressé des tabernacles au Dieu vivant ! Que ceux-ci aient continué l'œuvre, c'est évident ; mais le début de l'entreprise, dans tous les principaux centres, appartient aux Apôtres et à leurs envoyés¹. C'est une vérité que nous enseigne encore saint Hilaire, dans un autre endroit de ses écrits. En commentant le psaume CXXXVIII, il applique à ces derniers le sens du « verset 17 : *Mihi autem nimis honorificati sunt*, etc. Je vois vos amis comblés d'honneur et leur primauté solidement établie. » Et il les explique ainsi : « Leur primauté est solidement établie, » je veux dire, les Églises qu'ils ont *commencées*, qui leur » doivent leur fondation, et qui sont constituées dans le » monde entier sur des bases inébranlables². »

Il reste à conclure de cette discussion que, moins de trois siècles après la venue de saint Pierre à Rome, un des plus grands docteurs des Gaules, d'accord en cela avec les orientaux, enseignait que les Apôtres et leurs disciples étaient allés établir des Églises jusqu'au delà des limites de l'empire romain. Mais si alors le centre de la Gaule, le vaste pays des Celtes, n'avait pas été éclairé des lumières de l'Évangile, le saint évêque de Poitiers n'aurait certainement pas exalté comme le suprême et dernier effort du zèle ardent des Apôtres, leur marche infatigable jusqu'aux îles perdues dans l'Océan.

Une simple comparaison, pour terminer, va mettre cette vérité en relief.

Supposons un instant que d'immenses désastres aient

¹ Saint Paul le déclare formellement dans les paroles suivantes : « *Secundum gratiam Dei, quæ data est mihi, ut sapiens architectus fundamentum posui : alius autem superædificat.* » 1^a ad Cor. III, 10.

² « *Sed principatus eorum confortantur : Ecclesiæ scilicet ab ipsis cœptæ, ab his principia sumentes : quæ super terram toto in orbe fundatæ fortibus principiis constiterint.* » Hilar., *tract. in psal. CXXXVIII*, 38.

anéanti, dès le premier siècle, les *Commentaires* de César et tout ce que les historiens romains ont écrit sur ce fameux conquérant. Le souvenir de ses exploits n'en aurait pas moins subsisté, d'âge en âge, dans l'esprit des peuples. Or voilà qu'au IV^e ou au V^e siècle, un écrivain gaulois, rappelant ces mémorables événements, écrit ces lignes : « César a achevé la conquête du monde et réuni à l'empire les provinces de l'Occident; il a promené ses légions depuis l'Illyrie jusqu'aux îles de l'Océan et depuis les confins de l'Espagne jusqu'aux forêts de la Germanie. » Nous le demandons de bonne foi, eût-il été bien avisé le critique d'histoire qui, prétextant le sens vague et général de ce texte, serait venu nous dire : « Il n'est pas ici question de la Gaule, donc rien ne prouve que César l'ait conquise et qu'elle n'ait pas encore longtemps après lui gardé son indépendance; donc il est très douteux que ce grand capitaine en ait fait une province de l'empire? » Or cette comparaison est pleine de similitude avec le fait qui nous occupe, et le langage de cet écrivain supposé avec celui des Pères et des docteurs que nous venons d'entendre. Aux lecteurs de tirer la conséquence.

§ III. — *Textes qui affirment que le monde entier fut évangélisé avant la ruine de Jérusalem.*

Plusieurs docteurs et Pères de l'Église ont cru et enseigné que la foi chrétienne avait été annoncée au monde entier, c'est-à-dire aux provinces de l'empire et à beaucoup de peuples soumis ou indépendants, avant la ruine de Jérusalem. Telle fut l'opinion de saint Ambroise¹, de saint Jérôme² de saint Jean Chrysostome³ et en particulier de saint Hilaire de Poitiers. Ils l'ont formellement exprimée dans leurs gloses et homélies

¹ Ambros., *de Excid. Hieros.*, cap. 11, Patrol. lat., t. XV, col. 2211

² Hieron., lib. 10, *in Isa.*, cap. 34; lib. 12, cap. 42. — Patrol. lat., t. XXIV, col. 373, 424.

³ Joan. Chrys., *in cap. XXIV, Matth.*, hom. 75, alias 76.

sur le chapitre XXIV^e de l'Évangile de saint Mathieu. Nous y lisons que Jésus-Christ, entretenant ses Apôtres de la destruction du temple et de la ville de Jérusalem, et passant de ce désastre partiel à la ruine totale du monde, leur prédit que son Évangile sera prêché dans tout l'univers avant la consommation de ces maux. Or les Pères ont entendu, par ces paroles, une évangélisation rapide et générale du monde romain, avant la ruine de la ville déicide, et une autre plus lente mais absolument complète de tout l'univers, avant la fin des siècles. Inutile de rapporter les textes des auteurs précités. Ils se rencontrent dans la même pensée. Et du reste, les opposants pourraient nous répondre que saint Jean Chrysostome a parlé pour l'Orient, et que certainement les plages orientales, jusqu'aux limites du monde connu, étaient déjà évangélisées avant la chute de Jérusalem ; que saint Ambroise et saint Jérôme ont appliqué cette prophétie à certaines contrées méridionales de l'Europe, et qu'ils ont également dit la vérité. Mais ces interprétations trop vagues dans leur généralité ne prouvent pas, d'après eux, que la Gaule elle-même ait été christianisée avant la catastrophe prédite dans l'Évangile. Voilà pourquoi, sans nous arrêter à consulter ces écrivains des cinq premiers siècles, nous allons tout de suite demander la lumière, pour notre pays, à l'un des plus illustres docteurs des Gaules.

Saint Hilaire de Poitiers va nous expliquer le chapitre XXIV^e, (*aliàs* XXV^e) de l'Évangile de saint Mathieu, commençant ainsi : « Etant sorti du temple, Jésus-Christ s'en allait. Alors » ses disciples s'approchèrent de lui pour lui faire admirer » l'architecture du temple. Mais il leur dit : Voyez-vous ces » constructions ? Je vous le dis en vérité, elles seront telle- » ment détruites, qu'il n'en restera pas pierre sur pierre. » Il se retira ensuite sur la montagne des Oliviers. Il y fut » aussitôt entouré de ses disciples qui lui demandèrent en » particulier : dites-nous à quelle époque ces choses arrive- » ront, et quel signe il y aura de votre avènement et de » la consommation du siècle. »

« Or cette demande, dit le commentateur, regarde trois

» évènements distincts, dont l'époque diffère, comme leurs
» présages l'indiquent. Occupons-nous d'abord de la chute
» de Jérusalem. » Il fait voir ensuite que tout ce qui avait
été prédit aux Apôtres, pour les affermir dans la foi, s'était
réalisé avant ce lamentable évènement : les hérésies, les
séductions des faux christes et des faux prophètes, les scandales,
la haine et les persécutions soulevées contre eux, les supplices,
l'exil et la mort ; tout cela s'était accompli avant que le
temple et la ville fussent réduits en cendres.

Mais le Sauveur avait fait encore une autre prophétie que
n'oublie pas saint Hilaire : « Et cet Évangile du royaume sera
» prêché par *toute la terre*, pour servir de témoignage à *toutes*
» *les nations* ; et c'est alors que la fin arrivera. » Voyons ce
qu'il en dit.

« Le salut, poursuit-il avec l'auteur sacré, est réservé à ceux
» qui auront persévéré jusqu'à la fin. Alors les hommes aposto-
» liques étant répandus *dans toutes les parties du monde*, la vérité
» évangélique sera prêchée, et lorsque la connaissance de la
» doctrine du salut aura été portée à *tous les peuples*, alors
» viendra la chute et la destruction complète de Jérusalem,
» afin que ce châtiment des Juifs infidèles et cet effroyable
» spectacle de leur ville en ruines, qui suivront de près la
» diffusion de la foi, attestent la vérité de la parole divine.
» Or, ajoute saint Hilaire, ces prédictions lancées contre
» Jérusalem se sont accomplies. Les Apôtres ont été lapidés,
» exilés, mis à mort, et la famine, la guerre, la captivité ont
» anéanti cette ville ingrate. Elle ne méritait plus d'exister ;
» car, en chassant les prédicateurs du Christ, elle s'était rendue
» indigne des bienfaits de la prédication¹. »

¹ « Sed usque in finem perseverantibus salus reservata est : ac
tunc per omnes orbis partes viris apostolicis dispersis, evangelii
veritas prædicabitur. Et cum universis fuerit cognitio sacramenti
coelestis invecta, tum Jerusalem occasus et finis incumbet : ut
prædicationis fidem et infidelium pæna et metus civitatis dirutæ
consequatur. Hæc igitur in eam ut fuerant prædicta perfecta sunt :

Tel est, entre autres passages de saint Hilaire échappés aux investigations des érudits, l'un des plus clairs, des plus formels et des plus précieux que nous puissions présenter en faveur de l'apostolicité de nos Églises gauloises. Il nous suffirait de le citer en déclarant que nous avons gagné notre cause, si nous n'avions affaire à des contradicteurs opiniâtres qui épiloguent sur tous les textes qu'on leur oppose. Revenons un instant sur les paroles de saint Hilaire, pour en bien déterminer le sens et la portée.

Dans ce commentaire, l'auteur se propose de prouver la divinité de Jésus-Christ par l'accomplissement de ses prophéties. Il était donc tenu de n'y apporter que des récits exacts et des raisonnements solides. Dans ce dessein, il montre à son auditoire et à tous ceux qui liront ses homélies, que le Christ ne s'est pas trompé ; que sa prophétie sur la ruine de Jérusalem et du temple s'est réalisée ; que tout ce qu'il avait prédit à ses Apôtres et à ses disciples, sur leur personne et sur le sort de son Église, s'est accompli avant ces malheurs ; et qu'enfin l'évangélisation du monde entier, qui devait également les précéder, était un fait certain, de notoriété publique, confirmant par là même la vérité des prophéties de l'Homme-Dieu. Voici en un mot son argument : Jésus-Christ a prédit que sa doctrine serait répandue chez toutes les nations et qu'après cela Jérusalem tomberait. Or les Apôtres ont prêché partout et Jérusalem n'est plus ; donc il a prédit la vérité, donc il est Dieu.

On comprend que si les auditeurs ou les lecteurs de saint Hilaire, comme saint Jérôme et tous les savants évêques du IV^e siècle, avaient eu seulement quelque doute sur le fait de cette évangélisation, ils auraient nié la mineure de ce syllogisme ; ils auraient relevé l'erreur ou l'exagération du saint docteur. Loin de là : ils ont abondé dans son sens. Or, pouvaient-ils exclure de cette prédication universelle comprenant

et lapidatis, fugatis, peremptis apostolis, fame, bello, captivitate, consumpta est. Etc. » Hilar., *comm.* XXV in *Matth.* 2.

pour le moins tout le monde romain, l'immense pays des Gaules et spécialement celui auquel appartenait l'évêque de Poitiers ? Pas plus que nous ne le pouvons nous-mêmes.

Mais, diront les adversaires, cette déduction est forcée : le célèbre commentateur a parlé ici d'une façon générale ; rien ne nous porte à croire que, dans ce passage, il faisait nécessairement allusion à une prédication quelconque de la foi dans son propre pays ; en l'étendant uniquement à l'Orient et à certaines contrées privilégiées de l'Occident, il disait vrai, et il en disait assez pour démontrer la vérité des prophéties.

Nous en demandons bien pardon aux savants critiques qui nous feraient cette objection ; l'interprétation du docteur poitevin, restreinte à ces minimes proportions, n'aurait pas eu de valeur probante pour les fidèles et même pour les peuples auxquels il s'adressait. Si la Gaule n'eût pas été en grande partie évangélisée, avant la ruine de Jérusalem, en l'an 70, ce savant évêque, en présentant le fait d'une prédication universelle comme une preuve de la réalisation des prophéties, eût fait fausse route ; il se serait servi d'un argument historique sans application possible pour sa contrée. Ses contemporains, ses critiques surtout, — et en son temps il y en avait, comme aujourd'hui, de très pointilleux, — auraient certainement fait cette remarque très juste : « Mais la prophétie du Christ ne s'est pas réalisée, comme vous le prétendez, car la Gaule, et en particulier notre pays, n'a pas reçu la visite des missionnaires apostoliques avant la ruine de Jérusalem ; la prédication chrétienne ne s'était donc pas encore répandue chez tous les peuples, du temps des Apôtres ; le Christ s'est donc trompé. » Oui, c'est ainsi qu'eussent raisonné des adversaires de la foi, dans ce siècle où il fallait peser toutes ses paroles, pour ne pas donner prise à une critique byzantine, minutieuse et exagérée qui se répandait partout ; c'est même ainsi qu'eût parlé le bon sens des simples fidèles étonnés d'entendre dire pour la première fois que l'Évangile avait été prêché à toutes les nations de l'empire et même de la terre, avant la

chute de la capitale de la Judée, si alors il n'eût pas été annoncé à leurs pères, les Celtes gaulois.

Il résulte de ces réflexions que si, dans ce commentaire, saint Hilaire parle d'une façon générale de la prédication apostolique dans le monde entier, ce fait immense et presque universel prend sur ses lèvres un caractère particulier et en quelque sorte local, sans lequel son raisonnement eût manqué de force et de logique.

Donc ce grand défenseur de la foi catholique dans les Gaules nous confirme, toujours indirectement mais très sûrement, dans l'opinion et même dans la conviction que nos Églises gauloises ont été fondées, pour la plupart, dès le premier siècle.

§ IV. — *Textes historiques où la Gaule est expressément nommée ou indiquée.*

Deux sortes de textes, dans cette quatrième classe, vont s'offrir à notre examen et nous servir à compléter notre thèse. Les uns nous représenteront la Gaule déjà christianisée, dans toute son étendue, longtemps avant la fin du second siècle ; les autres nous apporteront la preuve positive de la constitution de nos Églises dès le berceau du christianisme.

A l'époque où Tertullien défendait le catholicisme dans ses immortels ouvrages, c'est-à-dire au commencement du III^e siècle, la Gaule était chrétienne, en majeure partie ; toutes ses villes étaient pourvues d'Églises ; et si la sève de la foi n'y circulait pas encore dans toutes les veines du corps social, elle répandait déjà dans toutes les contrées la vie et la fécondité. Il faut bien accepter ce fait, à moins d'accuser de fausseté ou d'erreur l'un des plus solides apologistes de la vérité catholique.

Nous avons cité, dans le premier paragraphe de ce chapitre, un texte de Tertullien, où il démontre aux Juifs, d'après une prophétie d'Isaïe, que le Christ est vraiment le Messie, parce que

lui seul a conquis toutes les nations par la prédication apostolique. Nous avons réservé pour la question présente la fin de ce texte que l'on applique trop inconsidérément, selon nous, à l'état de l'Église au premier siècle. La voici : « Nous » le voyons accompli cet oracle d'Isaïe. Car dans quel autre » que le Christ déjà venu ont cru toutes les nations ? les » Parthes, les Médes,.... et tous les autres peuples et les » différentes races des Gétules, et les peuplades des Maures, » et toutes les frontières des Espagnes, et les diverses nations » des Gaules, et les terres des Bretons, inaccessibles aux » Romains, soumises actuellement au Christ, etc.¹ ? »

Or ce passage du légiste africain est comme un résumé de la thèse que nous avons soutenue jusqu'à ce moment. Il affirme, au début, que les Apôtres ont semé la parole évangélique, mais d'une manière générale, à travers toutes les nations. Et puis, voulant sans doute en montrer les progrès rapides et continus, il fait un tableau exact et précis de la situation religieuse du monde entier, à son époque. Il commence par l'Orient et se contente d'en citer les peuples les plus reculés ; il embrasse ensuite par la pensée les provinces de l'Occident, et, au lieu de désigner par leur nom générique les peuples déjà soumis à Jésus-Christ, comme : les *Africains*, les *Bretons*, les *Ibères* et les *Gaulois*, il prend soin de spécifier les différentes races et peuplades dont ces nations se composaient alors. Elles étaient sans doute unifiées et réunies sous le sceptre des Césars, mais elles conservaient encore leur nom, leurs mœurs et leurs usages traditionnels. Tertullien, sans les appeler par leur nom propre, les fait cependant connaître suffisamment, en disant, avec une variété d'expressions vraiment techniques : *les différentes races* des Gétules, des Maures et des Ibères, *et les divers peuples* des Gaules. Il assure

¹ « Cui enim et aliæ gentes crediderunt ? Parthi, Medi, etc. et cæteræ gentes : ut jam Getulorum varietates et Maurorum multi fines, Hispaniarum omnes termini, et Galliarum diversæ nationes, et Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita.. ? » Tertull., *adv. Jud.*, cap. 7. — Patrol. lat., t. II, col. 610.

que, de son temps, tous ces petits peuples gaulois étaient chrétiens, comme ceux de l'Afrique. Ce n'étaient donc pas seulement quelques peuplades des bords de la Méditerranée ou de la vallée du Rhône, qui observaient alors la loi évangélique, mais toutes celles du centre, de l'est, du nord et de l'ouest de la Gaule. Autrement, les ennemis implacables de l'Église que Tertullien combattait, n'auraient pas manqué de lui répondre : « Ce que vous avancez est faux : les Senons, les Carnutes, les Cénomans, les Rèmes, les Tricasses, etc., n'ont pas encore embrassé la foi chrétienne. » Or aucune objection ne s'est élevée contre cette assertion du célèbre polémiste. Il a donc constaté un fait historique irrécusable.

Voulons-nous savoir maintenant jusqu'à quel point le christianisme s'était propagé parmi ces peuples divers ? C'est encore Tertullien qui va nous le dire. Lisons avec attention ce passage de son *Apologétique*.

« Nous sommes d'hier, dit-il aux Romains, et nous sommes partout ; nous remplissons vos villes, vos îles, vos citadelles, vos municipes, vos assemblées, vos camps eux-mêmes, vos tribus et vos décuries, le palais, le sénat et le forum ; nous ne vous avons laissé que vos temples... Nous aurions pu vous combattre sans armes, sans révoltes, uniquement par la rupture et l'émigration. Si, tous tant que nous sommes, nous nous étions retirés loin de vous dans un coin reculé de la terre, vous eussiez rougi de honte, vous, les souverains du monde, d'avoir perdu tant et de si grands citoyens, et cette perte même eût été votre châtiment. Certes vous eussiez été stupéfaits de la solitude, du silence et de l'aspect de mort qui vous eussent enveloppés ; vous auriez cherché à qui commander encore. Il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens. Car aujourd'hui vous avez moins d'ennemis que vous ne possédez de chrétiens ; presque tous vos citoyens le sont, et leur multitude remplit presque toutes vos cités.¹ »

¹ « Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas,

On ne dira pas que cet apologiste ne parle ici que de l'Afrique déjà entièrement chrétienne ; non, cette tirade s'applique à toutes les provinces romaines. Aucun démenti n'est venu en contredire l'exacte vérité. Il faut donc considérer comme un point d'histoire solidement établi que le christianisme florissait déjà, à la fin du deuxième siècle, dans presque toutes les cités de la Gaule.

Or cette situation si prospère ne pouvait dater d'un demi-siècle seulement. Nous n'admettons pas, en faveur de la Gaule, non plus que nos adversaires, une diffusion de la foi *par explosion*¹, comme ils disent, et encore moins pour le second siècle que pour le premier. Il faut donc remonter bien haut dans le passé pour en voir les commencements. Reculons d'abord d'un quart de siècle et demandons à un grand évêque de la Gaule, assis alors sur le siège métropolitain de Lyon, quel était, à son époque, l'état religieux de ce pays.

Saint Irénée, dans son *Traité des Hérésies*, oppose aux Valentiniens la tradition constante de l'Église depuis les Apôtres jusqu'au temps où il vivait. Voici ce qu'il écrit : « L'Église disséminée dans le monde entier jusqu'à ses der- » nières confins, a reçu des Apôtres et de leurs disciples cette

castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum; sola vobis reliquimus templa... Potuimus et inermes nec rebelles, sed tantummodo discordes, solius divortii invidia adversus vos dimicasse. Si enim tanta vis hominum in aliquem orbis remoti sinum abrupsissemus à vobis, suffudisset (pudore) utique dominationem vestram tot qualiumcumque amissio civium, imo etiam et ipsa destitutione punisset. Procul dubio expavissetis ad solitudinem vestram, ad silentium rerum et stuporem quemdam quasi mortui orbis, quæsissetis quibus imperaretis. Plures hostes quam cives vobis remansissent. Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum, pene omnium civitatum pene omnes cives christianos habendo. » Tertull., *Apolog.*, cap. 37. Patrol. lat., t. I, col. 462-463.

¹ Cette expression est de M. E. le Blant. *Manuel d'Epig. chrét.*, p. 98. « L'école historique n'admet point chez nous un christianisme fait, comme on l'a dit, par explosion. » L'école traditionnelle est du même avis.

» formule de foi : *Je crois en Dieu*, etc... Or cette doctrine
» et cette croyance, que nous venons d'exposer, l'Église uni-
» verselle la conserve avec soin, comme une famille réunie
» sous le même toit; elle la confie de même à ses membres,
» n'ayant ensemble qu'un cœur et qu'une âme; elle leur
» prêche et leur livre cet enseignement, sans aucune disso-
» nance, comme si elle n'avait partout qu'une voix. Car bien
» que les langues soient diverses, une seule et même tradition
» reste en vigueur. Et ni les Églises établies dans la Germa-
» nie, en Espagne ou chez les Celtes, ni les Églises constituées
» en Orient, dans la Lybie, ou au milieu des terres, ne croient
» et ne transmettent une autre foi. Mais de même que le
» soleil, créé par Dieu, est pour tout l'univers un seul et
» même soleil, ainsi la lumière de la vérité que nous prê-
» chons luit partout et illumine tous les hommes qui veulent
» la connaître¹. »

On est frappé, après une lecture attentive, de la portée de ce document; car ce n'est pas là une simple allégation historique, mais la base d'une argumentation très sérieuse. Aussi les anciens Bénédictins, dans leur édition des Œuvres de saint Irénée, l'ont-ils fait suivre d'une longue note où ils cherchent à détruire, à l'aide de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours, l'appui solide qu'il prête aux défenseurs de nos antiques traditions. Préférant l'autorité mal établie de ces deux annalistes, moins anciens à beaucoup près que saint Irénée, à celle de cet homme apostolique² qui devait mieux connaître nos ori-

¹ « Ecclesia enim per universum orbem usque ad fines terræ disseminata, et ab apostolis et à discipulis eorum accepit eam fidem quæ est in unum Deum, Patrem omnipotentem; etc. Hanc prædicationem cum acceperit et hanc fidem, quemadmodum prædiximus, Ecclesia et quidem in universum mundum disseminata, diligenter custodit, quasi unam domum inhabitans...! Et neque hæ quæ in Germania sunt fundatæ ecclesiæ aliter credunt aut aliter tradunt: neque hæ quæ in Iberis sunt, neque hæ quæ in Celtis... neque hæ quæ in medio mundi constitutæ. Sed sicut sol, etc. » Iren., *Adv. Heres.*, lib. 1., cap. 10, n° 2.

² C'est le nom que lui donne saint Jérôme. In cap. 64, Isa.

gines chrétiennes, ils ont osé conclure, à l'encontre d'un texte aussi formel, qu'il n'y avait alors, dans les Gaules, que quelques rares Églises! Et c'est encore l'opinion de la plupart des critiques de l'École dite historique ¹.

Nous n'avons que deux observations à faire pour tirer de ce passage une conclusion plus raisonnable et plus juste.

Saint Irénée, voulant prouver que la doctrine de toute l'Église est de tradition apostolique, porte ses regards de la Rome des Gaules sur le monde entier. Il y voit et nous montre cette Église du Christ répandue en tous lieux et nous assure que la même croyance y est partout acceptée, enseignée et transmise sans le moindre désaccord. Bien plus, pour préciser sa thèse, il énumère d'une façon générale les Églises des principales contrées du monde alors connues. Il se contente de citer l'Orient et l'Afrique; mais pour l'Occident, il désigne par leur nom générique les grandes provinces qui en formaient presque la totalité : la Germanie, l'Espagne, le pays des Celtes et celui du milieu des terres l'Italie. Il ne fait aucune distinction entre ces diverses contrées, ni aucune restriction sur le nombre respectif de leurs Églises. Quand il cite les Églises des Celtes, il est bien évident qu'il embrasse par la pensée toute l'ancienne Celtique, c'est-à-dire la Gaule tout entière, et à plus forte raison la Celtique de son temps, celle qui avait été resserrée par Auguste entre la Seine et la Loire.

Or si ce vigoureux polémiste n'a fait aucune différence entre la Gaule et les autres pays catholiques, touchant le nombre des Églises établies, de quel droit les critiques, par une interprétation tout arbitraire, viennent-ils nous déclarer que la Celtique était encore presque entièrement païenne et dépourvue d'Églises? Pourquoi alors ne pas dire la même chose de la Germanie, de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Italie? . . .

Nous avons lu dans une petite brochure le passage qui suit : « Assurément, quand Eusèbe, quand Tertullien, quand saint

¹ Irén., *contra hæres.*, cap. 10, p. 48, note. Edit. Bened., 1710.

» Irénée, promenaient leur regard sur le monde pour y juger
» des progrès de l'évangile, ce n'est ni à Césarée, ni à Carthage,
» ni à Lyon, mais à Jérusalem, à Rome tout au plus, qu'ils
» en plaçaient le centre. C'est de là qu'ils voyaient la foi
» rayonner dans toutes les directions. Admettez un moment
» avec moi que dans ce pays si lointain, si barbare(!) à leurs
» yeux qu'on appelait la Gaule, ils eussent vu les conquêtes
» de l'apostolat bornées alors au littoral de la Méditerranée,
» tout au plus à la vallée du Rhône, cela ne les eût certes
» pas empêchés d'employer pour l'ensemble les expressions
» hyperboliques dont nous avons cité plusieurs échantil-
» lons¹. »

Ce critique nous pardonnera de le lui dire, mais son objection nous paraît manquer de clarté et de justesse. Les Pères de l'Église, pour juger des progrès de la foi, en plaçaient le centre à Jérusalem et à Rome, d'où ils la voyaient rayonner dans toutes les directions; cela n'est pas douteux; mais la question est de savoir jusqu'où et dans quelles proportions. Or leurs textes que nous avons approfondis, nous le disent surabondamment. Toutefois, il s'agit ici de la Gaule. Si pour Eusèbe et Tertullien c'était un pays *lointain* et *barbare*, il n'était ni l'un ni l'autre pour l'évêque de Lyon. Et en supposant que ces deux premiers écrivains en eussent exagéré les progrès religieux, est-ce que saint Irénée qui avait son siège en pleine Celtique et voyait la Gaule de près, aurait usé pour les dépeindre d'expressions hyperboliques? Lorsque ce grand polémiste, promenant son regard sur l'Orient et l'Occident, non pour y juger des progrès de la foi, mais pour y montrer la chaîne non interrompue des traditions chrétiennes, signalait les Églises celtiques au même rang que celles de toutes les autres contrées du monde, est-ce que l'existence de quelques Églises du littoral de la Méditerranée et de la vallée du Rhône, aurait suffi à justifier son langage et surtout son argumenta-

¹ L'abbé de Meissas, *Évangélisation des Gaules* (second mémoire), p. 111.

tion ? Non, certes : il se fût même exposé, dans ce cas, au ridicule, de la part d'ennemis acharnés qui auraient pu lui lancer cette réplique : « Où sont-elles donc, ces Églises gauloises dont vous nous parlez ? Leur nombre est si restreint que leur croyance nous importe peu. Et d'ailleurs elles ne sont que d'hier : comment pourriez-vous nous prouver qu'elles ont reçu leur foi des Apôtres ? » Non, saint Irénée ne pouvait courir au-devant d'un échec aussi humiliant de la part des hérétiques. Il faut donc déduire de ses paroles que les Églises des Celtes étaient déjà très nombreuses dans la seconde moitié du second siècle.

Or cet état religieux de la Gaule était-il nouveau ? A quelle époque pouvait-il remonter, au jugement de nos contradicteurs ? Ils sont partisans d'une propagation lente et non spontanée du christianisme dans notre pays ; et nous aussi, d'accord en cela avec les monuments de notre histoire nationale. Et puisque, d'après leur système, l'organisation bien avancée selon les uns, presque complète selon les autres, des évêchés gaulois a exigé deux siècles de préparation évangélique, ils doivent convenir qu'un siècle d'apostolat a été nécessaire pour la création de ces Églises que saint Irénée nous représente *disséminées* dans la Gaule celtique comme à travers le reste du monde. Un siècle ! C'est tout ce que nous demandons ; cela nous reporte en arrière à cette grande époque où l'univers s'ébranlait à la voix des Apôtres. Si les adversaires acceptent ce calcul chronologique, la lutte cesse faute de combattants.

Du reste l'argument de saint Irénée contre les hérétiques de son temps n'aurait pas eu de valeur si les Églises des Celtes, qu'il énumère au même rang que les autres, eussent été récemment fondées. Car son but est de faire voir que leurs traditions remontent plus haut dans le passé que les innovations des sectaires. Or comment aurait-il pu le démontrer si ces Églises celtiques n'eussent pas existé avant le schisme de Valentin qui dogmatisait déjà avant le milieu du second siècle ?

Il nous reste à examiner, à l'aide d'autres textes, dans

quelle mesure et quelle proportion la foi progressa et les Églises se multiplièrent durant cet intervalle de cent années. C'est encore l'illustre métropolitain de Lyon qui va nous éclairer sur ce point.

Dans la lettre qu'il écrivait au pape Victor, sur la question de la Pâque, pour le détourner de sévir contre les Églises de l'Asie proconsulaire, il lui fait observer respectueusement que ces Églises, en célébrant la Pâque le quatorzième jour de la lune, selon la loi mosaïque, ne faisaient que suivre l'usage traditionnel de leurs pères dans la foi, et il ajoute : « Ce n'est » pas seulement la question de jour qui donne lieu à la controverse. Il y a divergence sur l'espèce même du jeûne » préparatoire à la Pâque. Les uns croient que ce jeûne ne » doit durer qu'un jour, d'autres deux, d'autres davantage, » quelques-uns l'entendent de quarante heures. Or ces différentes manières d'observer le jeûne ne se sont pas produites » à notre époque ; elles ont commencé, il y a longtemps, » sous les anciens qui nous ont précédés, et qui, par suite sans » doute d'une certaine négligence dans leur administration, ont » transmis à leurs successeurs une coutume née de l'ignorance » ou de la simplicité. Cependant ils n'en ont pas moins con- » servé entre eux le lien de la paix, et nous le conservons » encore entre nous¹. »

Ces divergences dont parle avec tant de détails le saint pontife avaient lieu sans doute dans beaucoup d'Églises du monde qu'il ne nomme pas, mais aussi dans les Gaules². Or

¹ « Non solum, inquit, de die Pascha agitur controversia, sed et de ipsa specie jejuniorum... Atque hæc in observando jejunio varietas non nostra ætate nata est, sed longe antea apud majores nostros cœpit, qui, negligentius, ut verisimile est, præsertim, ex simplicitate et imperitia ortam consuetudinem posteris tradiderunt. Nihilominus tamen et omnes isti pacem inter se retinuerunt, et nos invicem retinemus. » Iren., *ad Vict. pap.*, apud Euseb., *Hist. eccl.*, lib. v, cap. 24.

² La manière dont s'exprime saint Irénée dans ce passage, et surtout dans la dernière phrase, donne suffisamment à entendre qu'il parle des Églises gauloises comme des autres.

il assure qu'elles existaient déjà longtemps avant lui ; *non nostra ætate... sed longe antea* ; non pas seulement du temps de ses prédécesseurs, mais *apud majores nostros* sous les anciens évêques. C'est en cet endroit le sens véritable du mot *majores*. Voilà donc, d'après un texte historique et formel, la Gaule celtique pourvue d'évêchés longtemps avant la fin du II^e siècle ; et puisque les pasteurs qui les occupaient étaient, aux yeux de saint Irénée, comme des ancêtres pour la famille chrétienne, il n'est guère douteux qu'ils ne dussent appartenir au siècle des Apôtres.

Veut-on encore d'autres témoignages ? Nous en avons deux à présenter. Le premier est une lettre du pape Anicet, et le second un passage de l'apologiste saint Justin.

Saint Anicet, qui gouverna l'Église de 150 à 161, adressa aux évêques des Gaules une lettre dans laquelle il retrace la discipline relative à la juridiction métropolitaine et au jugement des causes épiscopales. Puis il y donne un décret concernant la chevelure des clercs.

« Frères, disait-il, veillez dans toutes les Églises de vos » régions à ce que les clercs se montrent, comme ils le doivent, » le modèle des laïques, par l'excellence de leur vertu, la » régularité de leur vie, la pureté des mœurs et la gravité de » la conduite. Défendez aux clercs, en leur rappelant le pré- » cepte apostolique¹, de laisser croître et d'entretenir leur » chevelure ; qu'ils coupent leurs cheveux, en forme de cou- » ronne, sur le sommet de la tête². »

Évidemment ces règles de discipline adressées par un pape à des évêques d'une grande province romaine, à des métropolitains qui ont sous leur juridiction *les Églises de leurs régions respectives*, accusent une organisation chrétienne beaucoup plus étendue et plus sérieuse que n'aurait été celle de quelques Églises de la Provence et de la circonscription lyonnaise. Et

¹ I, Cor. XI, 14.

² Patrol. gr., t. V, col. 1129. — Cf. Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*, t. VII, p. 197.

même cette longue Épitre n'aurait pas eu sa raison d'être, s'il n'y avait pas eu, au milieu du second siècle, de nombreuses Églises dans la Celtique ou la Gaule chevelue. Les adversaires de nos traditions apostoliques l'ont si bien compris qu'ils ont relégué cette pièce au rang des documents apocryphes. Mais ce jugement sommaire n'est pas sans appel. Ils n'ont eu pour le motiver d'autres considérants que deux phrases mal interprétées de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours. Nous ferons passer bientôt ces textes au crible de la saine critique. En attendant, nous avons des raisons plausibles pour admettre l'authenticité de cette lettre. C'est¹ que, d'abord, elle est mentionnée dans le *Liber Pontificalis*, et qu'ensuite le décret du Souverain Pontife sur la chevelure des clercs gaulois tire sa raison d'être d'une coutume nationale chez les Celtes, pour lesquels une longue chevelure était une marque de supériorité autant qu'un préservatif contre les intempéries du climat. Il y a tout lieu de croire que les jeunes clercs de nos contrées éprouvaient une certaine répugnance à se faire tonsurer, tandis que cette règle était déjà observée partout ailleurs.

Nous retenons donc cette Lettre pontificale comme un monument authentique, en attendant la preuve du contraire, et nous devons en conclure que de nombreuses Églises existaient déjà, du temps du pape Anicet, dans la Gaule chevelue ou celtique.

Le passage de saint Justin, que nous allons citer, est moins explicite que la Lettre de saint Anicet. Mais il nous représente clairement, quoique d'une façon indirecte, la Gaule presque entièrement chrétienne avant même le milieu du second siècle. Vers l'an 140, ce grand philosophe converti à la foi, voulant prouver aux Juifs qu'ils s'appropriaient indûment la prophétie de Malachie, concernant le sacrifice catholique, leur écrivait

¹ Nous ignorons encore le jugement que portera touchant cette pièce M. l'abbé L. Duchesne dans ses commentaires sur le *Liber Pontificalis* dont il a commencé la publication.

ces lignes : « Vous vous trompez, vous et vos maîtres, en » interprétant ainsi ce texte de l'Écriture, comme s'il s'agissait ici des prières et des sacrifices offerts par vos concitoyens dispersés dans le monde. Reconnaissez votre illusion » et avouez votre erreur volontaire. D'abord votre nation n'est » point disséminée partout de l'aurore au couchant, et il est » facile de voir les lieux où personne de votre race n'a encore » pénétré¹... » Ici le grand apologiste ne nomme pas la Gaule, mais l'histoire nous autorise à le faire et même nous y oblige, car il n'y avait guère alors que ce pays où cette nation errante n'eût pas encore mis le pied. Du reste la suite nous le fera comprendre : « Or, continue saint Justin, il n'existe absolument aucune race de peuples, soit grecs, soit barbares, de » quelque nom qu'on les appelle, soit les Hamaxobiens » (Sarmates) qui habitent leurs chariots, soit les tribus nomades, sans demeure fixe, ou celles qui paissent les troupeaux et vivent sous des tentes, il n'existe, dis-je, aucune » de ces races au sein de laquelle ne soit offert, au nom de » Jésus crucifié, un sacrifice de prières et de louanges à Dieu » le Père et Créateur de toutes choses². »

Ce passage favorise plus notre cause que si la Gaule y fût explicitement nommée, car dans ce cas saint Justin l'aurait mise au rang des nations barbares qui n'avaient reçu l'Évangile qu'imparfaitement et longtemps après les provinces romaines, comme celles dont il parle, et qui habitaient les frontières septentrionales de l'Europe et de l'Asie. Cet auteur croyait sans doute à une propagation universelle de la foi sur

¹ «... Agnoscite vos mentiri et operam dare ut in omnibus vosmetipsos decipiatis; primum quidem quia ne nunc quidem ab ortu solis ad occasum diffusum est genus vestrum, ac gentes videre est in quibus nondum quisquam vestrum habitavit. » Justin., *Patr. gr.*, t. VI, col. *Dialog. cum Triphone*, cap. 117 746-750.

² « Nullum enim omnino genus est, sive Græcorum, sive barbarorum, sive quolibet nomine appellantur, vel Hamaxobiorum qui in plaustis degunt,... nullum, inquam, ejusmodi genus est in quo non, per nomen crucifixi Jesu, preces et gratiarum actiones Patri et Creatori universorum fiant. » Just., loc. sup. cit.

la terre; c'était une erreur; mais il est facile de comprendre, d'après le sens de ses paroles, que si le nom de Jésus était adoré chez les peuples nomades de la Scythie, il devait l'être plus généralement dans la Gaule où les Juifs n'avaient pas encore élu domicile.

Mais le plus grand secours que nous offre ce texte se tire de son objet. Le célèbre polémiste veut prouver aux Juifs, d'après Malachie, que le sacrifice chrétien est plus répandu que le sacrifice mosaïque, qu'il n'existe même plus, à son époque, de nation, ni de peuplade au milieu desquelles il ne soit offert. Or cet état de choses suppose un progrès réel dans le monde chrétien, il révèle clairement l'organisation des Églises, avec des évêques à la tête, des prêtres et des clercs, des temples et des autels. Sans cela, les chrétiens eussent été inférieurs aux Juifs qui avaient des synagogues partout où ils s'étaient établis ¹. Nous sommes loin déjà de la prédication nomade tant préconisée par nos adversaires. Nous touchons cependant de bien près au premier siècle.

Or, pour en revenir à notre argument, ce christianisme si prospère, avant le milieu du second siècle, était-il l'œuvre d'un jour? Avait-il éclaté par explosion? Loin de nous cette pensée, encore une fois; elle est trop contraire aux données de notre histoire. Il faut donc admettre franchement que la religion chrétienne, pour avoir eu le temps de se répandre au moins dans les principales villes de la Celtique en plein deuxième siècle, fut prêchée et implantée du vivant des

¹ Au commencement de l'année 1883, on a découvert, en Tunisie, sur les bords de la mer, non loin de l'antique Carthage, les restes d'un temple somptueux que l'on croit être une synagogue. Les Juifs, après la dispersion, en construisaient partout où les Romains leur laissaient la liberté de le faire; sinon, ils se réunissaient dans leurs maisons, pour y continuer l'exercice de leur culte. Et l'on voudrait que les hommes apostoliques eussent prêché, en courant, la doctrine du salut, sans réunir des assemblées de fidèles, sans mettre un évêque à leur tête, sans fonder enfin des Églises! Nous avons donc raison de dire que, dans cette hypothèse, le culte nouveau eût été inférieur au culte aboli par l'Homme-Dieu.

Apôtres, non pas seulement sur les frontières méridionales, mais sur toute l'étendue de la Gaule.

Il est temps, pour terminer cette longue discussion, de présenter les textes de la deuxième série, que nous avons annoncés.

Citons d'abord le passage d'une lettre adressée à sainte Radegonde de Poitiers par sept évêques de la Gaule celtique ¹. Ce document est emprunté à l'*Histoire des Francs* de saint Grégoire de Tours lui-même, et chacun des deux partis l'a utilisé au profit de sa cause. Examinons-le avec toute l'impartialité possible.

Voici ce que ces évêques écrivaient, au VI^e siècle, à l'illustre fondatrice du monastère de Sainte-Croix :

« Dès la naissance du christianisme, le pays des Gaules »
« commença à respirer au souffle de la foi divine; mais il n'y »
« avait encore qu'un petit nombre d'hommes qui étaient im- »
« bus des mystères ineffables de l'adorable Trinité. Or, pour »
« que cette nation ne fût pas moins bien partagée que le reste »
« du monde, après la prédication des Apôtres, Dieu a daigné »
« lui envoyer, dans sa miséricorde, et lui donner pour flam- »
« beau, le bienheureux Martin, issu d'une race étrangère ²... »

Faisons tout de suite ici la concession que réclame l'école dite historique. Oui, nous l'accordons, les missions apos-

¹ Ces évêques étaient, d'après saint Grégoire de Tours : Euphrone, de Tours ; Prétextat, de Rouen ; Germain, de Paris ; Félix, de Nantes ; Domitien, d'Angers ; Victorin, de Rennes ; et Dumnole, du Mans. Ils représentaient donc le centre, l'ouest et le nord-ouest de la Gaule, c'est-à-dire, en majeure partie, la Celtique ou Lyonnaise. Greg. Turon., *Hist. Franc.*, l. IX, c. 39.

² « Itaque, cum ipso catholicæ religionis exortu, cœpissent gallicanis in finibus venerandæ fidei primordia respirare, et adhuc ad paucorum notitiam tunc ineffabilia pervenissent Trinitatis dominicæ sacramenta, ne quid hic minus acquireret quam in orbis circulo, prædicantibus Apostolis, obtineret, beatum Martinum peregrinâ de stirpe ad illuminationem patriæ dignatus est dirigere, misericordia consulente... etc. » Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. ix, cap. 39. — Patrol. lat., t. LXXI, col. 516.

toliques eurent peut-être à l'origine moins de succès dans notre pays que dans le reste du monde. Ce n'est pas le lieu d'en rechercher les causes. Mais que peut-il résulter de ce fait aux yeux de nos contradicteurs?... Que la Gaule resta tout un siècle, ou même deux selon les opinions, complètement dépourvue d'Églises sur presque toute sa surface? Non; cette conséquence serait forcée, illogique et très éloignée du sens de la phrase en question.

Et d'abord l'expression *gallicanis in finibus* ne signifie pas les frontières de la Gaule mais son territoire. Cette question lexicologique et grammaticale a été vidée plus haut, à propos des termes employés par César : *in finibus Carnutum*, pour désigner le pays des Carnutes ¹. Les premières lignes de l'épître à sainte Radegonde nous confirment donc dans la conviction, où nous étions déjà, que la prédication évangélique s'est étendue, au premier siècle, sur tout le sol des Gaules.

On peut se demander ensuite ce que ces évêques celtes, belges et aquitains, voulaient exprimer au juste par le mot *paucorum*, un petit nombre. Ceux qui exploitent cette expression dans le sens d'un petit groupe de chrétiens relégué aux bords de la Méditerranée et sur les rives du Rhône, devraient bien avouer avec nous que ce nombre est relatif; et que, d'après le contexte, s'il était petit au commencement de l'Église, c'était par rapport aux masses converties ailleurs et surtout en Orient par les Apôtres; et que, s'il était encore peu considérable au IV^e siècle, à l'arrivée de saint Martin, ce devait être ou en raison de la multitude des païens qui remplissaient encore les campagnes, ou du nombre incalculable de chrétiens que le zèle de ce nouvel Apôtre attira dans le giron de l'Église. A bien réfléchir, on ne peut tirer du mot *paucorum* une autre déduction, et notre thèse n'en a rien à souffrir.

Il faut enfin convenir, en troisième lieu, qu'il existe une lacune regrettable dans le préambule de cette lettre. Ses rédacteurs partent du début même de l'évangélisation, et sans

¹ Voir note 1, pages 1 et 2.

transition aucune, comme d'un bond, ils passent à cette époque florissante pour la foi, où, grâce aux labeurs et aux miracles de saint Martin, la terre des Gaules se couvrit partout d'Églises et de monastères. Ce sont là évidemment deux extrêmes qui se touchent dans la lettre, et, en les rapprochant, ces vénérables pasteurs n'avaient qu'un but, c'était de faire ressortir le contraste de ces deux âges pour l'Église des Celtes : celui de ses origines si modestes et celui de ses glorieux accroissements sous l'épiscopat de saint Martin. Or quand on sait, par le contenu de cette épître, qu'elle n'est autre chose qu'un panégyrique de ce grand pontife, on comprend mieux le sens de cette introduction. Par un parallèle concis entre deux époques si différentes, les signataires de la lettre voulaient exalter le saint évêque de Tours, et préconiser l'illustre fondatrice de Sainte-Croix de Poitiers. Mais que s'est-il passé dans ce long intervalle? Ils ne le disent pas. Ce petit nombre de fidèles gagnés au Christ est-il resté stationnaire? Les pontifes romains n'ont-ils pas envoyé des missionnaires dans notre patrie, pour y cultiver le champ ensemencé par les disciples des Apôtres? Les principales cités sont-elles demeurées sans Églises et sans pasteurs pendant ce laps de temps? C'est là une question que ne tranche nullement le mot *paucorum*, et que nous avons déjà résolue. La lettre des sept évêques n'infirme donc pas notre thèse, et, après tout ce que nous avons démontré, il nous suffit qu'elle précise l'époque de la première prédication dans les Gaules : c'est l'ère apostolique. C'est une vérité acquise.

Passons à un autre document historique dont la teneur va encore renforcer nos preuves.

L'opinion des évêques de la Celtique, au VI^e siècle, n'était que l'écho de celle des suffragants de la province d'Arles, un siècle auparavant. En l'an 450, ils adressaient une supplique au pape saint Léon, pour le prier respectueusement de vouloir bien revenir sur une décision très grave qui enlevait à leur métropole ses anciens privilèges, au bénéfice de l'Église de Rome.

Voici, en quelques mots, l'origine et les motifs du diffé-

rend qui s'éleva au IV^e siècle entre les Églises d'Arles et de Vienne ¹.

De temps immémorial, les évêques d'Arles exerçaient les pouvoirs de métropolitain sur la Narbonnaise. Marcien, qui occupait ce siège au milieu du III^e siècle, était un évêque métropolitain, puisque, sur la demande de Faustin de Lyon et des autres évêques des Gaules, saint Cyprien dut *recourir au pape pour sa déposition*, ce qu'il n'aurait pas fait si cet évêque n'eût été qu'un simple suffragant ².

Mais à quel titre la cité d'Arles était-elle métropolitaine? Ce n'était pas sous le rapport civil, car elle ne devint que plus tard chef-lieu d'une paroisse. Elle ne devait donc cet honneur qu'à l'antique fondation de son Église, ou à l'élection de son évêque en qualité de métropolitain, par les évêques de la province. C'étaient primitivement les deux sources uniques du droit primatial ³.

Au IV^e siècle, les empereurs multiplièrent le nombre des provinces. Dès lors Vienne et Narbonne, comme beaucoup d'autres villes, devinrent métropoles civiles. C'est ce qui donna lieu à des conflits, au sujet de la préséance épiscopale. Car l'usage avait prévalu, dans l'Église, d'identifier les pro-

¹ Dom Chamard, dans son ouvrage sur *l'Établissement du christianisme et les origines des Églises de France (Revue des quest. hist., t. XIV)*, s'étend longuement sur cet important sujet. Nous nous contenterons de prouver l'authenticité du document de l'Église d'Arles.

² « Faustin, évêque de Lyon, m'a écrit deux fois, mon très cher frère, pour m'avertir d'une chose que vous avez apprise de lui, je le sais, et de nos collègues les autres évêques de la même province, à *cæteris coepiscopis nostris in eadem provincia constitutis*, c'est que Marcien évêque d'Arles s'est joint à Novatien et séparé de l'Église catholique... C'est pourquoi il faut que vous adressiez une lettre motivée à nos frères les évêques constitués dans les Gaules pour les prier de ne pas souffrir que Marcien insulte davantage à notre corps épiscopal. » Saint Cyprien., *Epist. LXVI, ad Steph.*

³ « *Episcopus unius cujusque gentis scire oportet quis inter eos primus habeatur, quem velut caput existiment...* » *Canon Apostol., can. XXXV, vel XXXIII.*

vinces ecclésiastiques avec les délimitations impériales. Vienne et Narbonne voulurent donc user de leurs nouveaux droits, au détriment d'Arles. La cause fut portée devant le concile de Turin (397), dont la décision ne mit pas fin au différend. Il avait stipulé que celle des deux cités qui prouverait qu'elle était métropole ¹ aurait la prééminence. Or, elles l'étaient toutes les deux, l'une civilement et l'autre à titre ecclésiastique. Des deux côtés les prétentions paraissaient également fondées; la question était difficile à résoudre; elle resta pendante, et la lutte persista.

Patrocle, successeur de Héros, sur le siège d'Arles, en appela de la sentence équivoque du concile de Turin, à l'autorité du pape saint Zozime. Mais il exagéra tellement ses droits que le pontife, en lui rendant tous ses anciens privilèges, dépassa la mesure des faveurs. Avec le pouvoir d'administrer les trois provinces ² (les deux Narbonaises et la Viennoise) il lui conférait encore une sorte de primauté sur toutes les Gaules ³. Ces droits extraordinaires furent restreints

¹ « Canon 2^{us} : Illud deinde inter episcopos urbium Arelatensis et Viennensis, qui de primatus apud nos honore certabant, a S^{to}-Synodo definitum est ut qui ex eis approbaverit suam civitatem esse metropolim, is totius provinciæ honorem primatu sobtineat,... » Lab., *Concil. Gall. collect.*, t. I, pag. 301-302.

Dom Chamard interprète un peu arbitrairement peut-être la pensée des Pères de ce concile, en disant qu'ils ont décidé « que celle des deux villes qui était *civilement* métropole, le serait *ecclésiastiquement*. » Dans le texte, le mot *metropolim* n'a pas d'adjectif. C'est ce qui donnait de l'ambiguïté à la question posée et en rendait la solution délicate. Il nous semble que le concile n'avait pas lieu de demander la preuve de l'érection civile de la métropole de Vienne, puisque c'était un fait notoire. *Établissem. du Christian.*, *Revue des Quest. Hist.*, t. XIV, page 393, note 2.

² « Jussimus autem præcipuam, sicuti semper habuit, metropolitanus episcopus Arelentensium civitatis in ordinandis sacerdotibus teneat auctoritatem. Viennensem, Narbonensem 1^{am} et Narbonensem 2^{am} provincias ad pontificium suum revocet, » Zozimi Épist. 1, cap. 2. — Lab., *Concil. Gall. collect.*, t. I, p. 337-340.

³ « Sane quoniam metropolitanæ Arelatensium urbi vetus privi-

par les successeurs de Zozime, saint Boniface I et saint Césaire. Ce qui n'empêcha pas Hilaire d'Arles, après la mort de Patrocle, d'user des prérogatives accordées à son prédécesseur. Il en abusa même au point d'indisposer contre lui le pape saint Léon-le-Grand. Les excès de pouvoir qu'il commit à travers les provinces, où il exerçait une juridiction illégitime, attirèrent sur sa tête toutes les rigueurs de Rome. Saint Léon alla même jusqu'à lui enlever ses droits de métropolitain pour les transmettre à l'évêque de Vienne ¹. Cet état de choses dura jusqu'à la mort de saint Hilaire, et immédiatement après, le conflit se réveilla. Ravenne, son successeur, revendiqua de nouveau les anciennes prérogatives attachées à son siège. Ce fut à cette occasion que dix-neuf suffragants de sa province adressèrent au pape saint Léon la lettre suivante :

« Il est notoire dans toutes les provinces de la Gaule, et la
» sainte Église romaine n'ignore pas que, la première des
» Gaules ², la ville d'Arles a mérité de recevoir du bienheu-
» reux Pierre Apôtre, saint Trophime pour son évêque, et
» que de là le bien de la foi et de la religion s'est peu à peu
» répandu dans les autres provinces de ce pays. Il n'est pas

legium minime derogandum est, ad quam primum ex hac sede Trophimus, summus antistes, ex cujus fonte totæ Galliæ fidei rivulus acceperunt, directus est; idcirco quascumque parochias in quibuslibet territoriis, etiam extra parochias suas, ut antiquitus habuit intemerata auctoritate, possideat. » Zozim. Epist. 1, I, cap. ult. — Lab., op. cit., p. 340.

¹ Leo Magn. Epist. X. — Patrol. lat., t. LIV, col. 628-636.

² Pour quel motif Dom Chamard (*Revue des Q. H.*, p. 395) a-t-il traduit *prima intra Gallias*, par *la première de la Gaule (Narbonnaise)*? Nous l'ignorons. Mais pourquoi par deux fois, les auteurs de la supplique, où toutes les expressions devaient être pesées, ont-ils écrit *intra Gallias*, au lieu de *in Galliis*? Il nous semble qu'il y a une nuance sensible entre ces deux manières de parler, et qu'ils ont voulu dire que leur cité avait été la première évangélisée *dans l'intérieur des Gaules*, pour ne porter aucun préjudice à l'Église de Marseille qui avait été sans doute constituée antérieurement par saint Lazare, mais qui au premier siècle appartenait à un territoire libre et comme séparé de la Gaule proprement dite.

» moins manifeste que d'autres villes ont reçu leurs évêques
» de ce ruisseau de la foi, apporté jusqu'à nous par les
» sources de l'institution apostolique, avant la ville de Vienne,
» qui revendique impudemment une primauté à laquelle
» elle n'a évidemment aucun droit... Les prédécesseurs de
» Votre Béatitude ont admis cette antique origine et l'ont
» confirmée par leurs décrets, persuadés qu'il était parfaite-
» ment juste et raisonnable que, de même que par le bienheu-
» reux Pierre, prince des Apôtres, la sainte Église romaine a
» la primauté sur toutes les Églises du monde, ainsi l'Église
» d'Arles qui a eu l'honneur de recevoir saint Trophime,
» envoyé par les Apôtres, revendiquât le pouvoir d'ordonner
» les évêques dans les Gaules... Voilà pourquoi, en consi-
» dération de saint Trophime, l'évêque d'Arles a non seule-
» ment toujours fait les ordinations épiscopales de la Viennoise,
» mais encore étendu ses soins et sa surveillance sur les trois
» provinces. A cet honneur insigne de gouverner ces trois
» provinces en vertu d'un pouvoir personnel, le saint-siège
» avait même ajouté cet autre privilège, que l'évêque d'Arles,
» par délégation apostolique, veillerait à l'observation de la
» discipline ecclésiastique dans toutes les Gaules ¹. »

¹ « Omnibus etenim regionibus gallicanis notum est, sed nec Sacrosanctæ Ecclesiæ Romanæ habetur incognitum, quod prima intra Gallias Arelatensis civitas missum à beatissimo Petro Apostolo sanctum Trophimum habere meruit sacerdotem, et exinde aliis paulatim regionibus Galliarum bonum fidei et religionis infusum; priusque alia loca ab hoc rivo fidei quem ad nos apostolicæ institutionis fluentia miserunt, meruisse manifestum est sacerdotes, quam Viennensis civitas, quæ sibi nunc impudenter ac notabiliter primatus exposcit indebitos... Quam quidem antiquitatem sequentes, prædecessores Beatitudinis Vestræ... auctoritatibus confirmarunt; credentes plenum esse rationis atque justitiæ ut, sicut par Beatissimum Petrum Apostolorum principem Sacrosancta Ecclesia Romana teneret supra omnes totius mundi Ecclesia principatum, ita etiam intrâ Gallias Arelatensis Ecclesia quæ Sanctum Trophimum ab Apostolis missum habere meruit, ordinandi pontificium vindicaret... Unde factum est ut non solum provinciæ Viennensis ordinationem, sed etiam trium provinciarum, contemplatione sancti Thophimi,...

On voit, par la teneur de cette requête, quelles étaient les prétentions du successeur de saint Hilaire sur le siège d'Arles. Il priaït instamment le pape Léon I^{er} de rendre à cette métropole le pouvoir de juridiction qu'elle avait toujours possédé dans les provinces de la Viennoise et des deux Narbonaises, et que ce pontife lui-même avait transféré à l'Église de Vienne. Cette demande était hardie et le succès douteux. Les suppliants devaient s'armer de raisons bien fortes pour disposer le pontife en leur faveur et triompher de ses résistances.

Or la raison qu'ils présentent leur semble péremptoire. Elle repose sur un fait historique tellement connu partout qu'il est incontestable; c'est que la ville d'Arles eut pour évêque et fondateur de son Église, saint Trophime, envoyé dans la Gaule par l'Apôtre saint Pierre. Ils en appellent de l'authenticité de ce fait au témoignage de toutes les Églises des Gaules et de l'Église romaine elle-même. Ils ajoutent, pour en confirmer la vérité, que c'est de ce ruisseau de la foi que les autres régions de la Gaule ont reçu peu à peu le bienfait de l'Évangile. Il n'y avait donc pas à en douter. Du reste, aucune objection ne s'éleva contre cette assertion, ni parmi les Églises des Gaules, ni du côté de la métropole de Vienne qui avait tout intérêt à la contredire, ni de la part de Léon-le-Grand qui n'eût pas manqué de repousser pour toujours des prétentions mal fondées. Dans sa réponse à l'Église d'Arles, il n'oppose aucun démenti aux faits allégués. S'il ne lui rend pas tous ses privilèges, c'est par motif de convenance, pour ne pas frustrer la métropole de Vienne des avantages qui lui avaient été accordés ¹. Toutefois, le nom de saint Trophime

Arelatensis Ecclesiæ sacerdos, ad sollicitudinem semper suam curamque revocarit... Etc. » Leon. Magn., epist. I.XV, cap. 2 et 3. — *Patrol. lat.*, t. LIV, col. 880-883.

¹ « Cum itaque nobis ita et paternarum reverentia sanctionum et omnium vestrum servanda sit gratia, ut in Ecclesiarum privilegiis nihil convelli, nihil patiamur excidi, consequens fuit ut ad conservandam intra Viennensem provinciam pacem, adhiberetur justitiæ moderatio, quæ nec antiquitatis usum, nec desideria vestra negli-

a suffisamment impressionné l'esprit du saint Pontife pour qu'il restituât à l'Église matrice fondée par ce disciple des Apôtres, une grande partie de son ancienne juridiction ¹. En dehors de cette raison, on ne voit pas ce qui aurait pu faire changer de détermination un pape tel que saint Léon. Il faut donc regarder saint Trophime d'Arles comme l'envoyé de saint Pierre dans les Gaules, investi par lui du pouvoir de les évangéliser et d'y fonder des Églises, ou bien récuser la pièce en question, et prouver qu'elle est fausse ou interpolée ou mal interprétée. Les adversaires l'ont essayé sans y réussir. Mais il nous semble que l'on n'a pas suffisamment réfuté leurs objections. Nous allons le faire le plus succinctement possible pour ne laisser aucune prise à leurs dénégations anciennes et nouvelles.

Ce n'est pas d'hier que le document d'Arles et la mission apostolique de saint Trophime sont contestés par la critique. Au XVII^e siècle, l'oratorien P. Quesnel publiait une édition des Œuvres de saint Léon, qu'il accompagnait de dissertations très blessantes pour la mémoire de ce grand pape et dont la doctrine attentatoire aux prérogatives du saint-siège a été condamnée en 1676. Dans sa *Dissertation V^e* ² qui est une apologie de saint Hilaire, il se sert de la pièce en question pour démontrer l'antiquité de l'Église d'Arles. Mais la façon dont il interprète la mission de saint Trophime lui enlève tout le profit qu'il pouvait en tirer, au point de vue historique. A ses yeux, cet évêque ne pouvait être l'envoyé de saint Pierre, mais du saint-siège, venu au milieu du III^e siècle, selon le témoignage de Grégoire de Tours; c'est le

geret. » Leon. Magn., Epist. LXVI. — Patrol. lat., t. LIV, col. 884-885.

¹ « Unde... (Episcopus Viennensis) vicinis sibi quatuor oppidis præsidebit, etc. Reliquæ vero civitates ejusdem provinciæ sub Are-latensis antistitis auctoritate et ordinatione consistant... » Leon. Magn., loco sup., cit.

² Patrol. lat., t. LV. col. 429 et seq.

sens qu'il donne aux expressions : à *Beatissimo Petro Apostolo* ¹. Il se prive ainsi de l'unique moyen qu'il avait d'établir l'antiquité de la métropole d'Arles, car les autres raisons qu'il en donne ont peu de force. Et quand bien même il eût réussi à prouver ce fait, il ne pouvait en conclure que l'évêque d'Arles n'avait pas outrepassé ses droits et que saint Léon avait indûment flétri sa conduite.

L'œuvre de Quesnel appelait une réfutation. Elle se fit longtemps attendre. Ce fut vers le milieu du siècle dernier que deux prêtres de Vérone, les frères Ballerini, présentèrent à Benoît XIV une nouvelle édition des *Œuvres de saint Léon*, avec des notes et des *Observations* sur les *Dissertations* de Quesnel. Ces savants n'eurent pas de peine à venger la mémoire de saint Léon et les droits du saint-siège, en matière de discipline ecclésiastique, contre les assertions offensantes et erronées de l'oratorien. Mais pour ce qui concerne le conflit fameux entre les Églises d'Arles et de Vienne et en particulier l'époque de la mission de saint Trophime, ils suivirent les errements du critique qu'ils avaient à combattre. Ils crurent à tort qu'ils devaient, dans l'intérêt de leur thèse, prendre le contrepied de Quesnel, en cette question, et enlever à l'Église d'Arles l'antiquité dont elle se prévalait. Imbus d'ailleurs des préjugés qui avaient cours dans leur temps sur la fondation des Églises de France, ils firent de saint Trophime, non plus même le fondateur de l'Église d'Arles, dans le sens grégorien, mais, avec Faidit ², un simple successeur de ce Marcién dont saint Cyprien avait demandé au pape la déposition ! Assurément les savants Ballerini se sont fourvoyés. Et pourtant les objections qu'ils ont opposées à la mission de saint Trophime par saint Pierre, sont encore celles que res-

¹ « Post Trophimum (qui a sede apostolica missus primus Arelatensem fundavit rexitque Ecclesiam sed cujus incerta ætas eruditum disputationi tradita est) nullum novimus . . . episcopum Martiano antiquiorem. . . » Patol. lat., loc. cit. col. 444.

² Faidit. *Eclaircissements sur la doct. et sur l'hist. eccl. des 2 prem. siècles*. Maestricht, page 157. Patol. lat. loc. col. 590.

sassent aujourd'hui les adversaires de l'apostolicité. Il nous suffira donc de les rapporter par ordre et de les réfuter pour terminer cette importante discussion.

Après avoir cité deux textes du pape Zozime, où Trophime est regardé comme l'envoyé de saint Pierre et le fondateur de l'Église d'Arles, au premier siècle, les frères Ballerini font ces réflexions : « Pour que cela fût vrai, il faudrait faire remonter la venue de saint Trophime aux temps apostoliques, avant saint Pothin et saint Irénée.... C'est ce que font, dans leur supplique à saint Léon, les suffragants d'Arles... Or tout cela est puisé dans les lettres que le pape Zozime envoya aux évêques des Gaules. Cette antiquité de l'Église d'Arles ne repose donc que sur l'assertion de Zozime ou plutôt de Patrocle,... qui avait besoin de la mettre en avant pour montrer que son Église était antérieure à celle de Vienne ¹. »

Telle est la thèse des deux savants italiens. Voici maintenant leurs preuves.

1° « Cette apostolicité de la mission de saint Trophime est rejetée par un ancien écrivain de la Gaule, Sulpice-Sévère, qui s'est exprimé en ces termes sur l'introduction du christianisme dans ce pays : « La religion divine fut acceptée plus tard, ou tardivement, au-delà des Alpes ². »

Ce texte de Sulpice-Sévère ne prouve absolument rien contre la venue de Trophime à Arles, au premier siècle. Outre que ce passage de l'historien gaulois aurait besoin d'être élucidé pour être bien compris, dès lors qu'il y est dit que le christianisme ne fut pas *reçu* tout de suite, ou aussitôt

¹ « Hæc ut vera essent, oporteret S. Trophimi missionem ad apostolica tempora invehere ante SS. Pothinum et Irenæum, etc. » Patrol. lat., loc. cit. col. 589.

² « Hæc vero apostolicæ ætatis antiquitas palam refellitur a vetustiore scriptore gallo Sulpicio Severo, qui... christianam religionem in Gallias *serius* illatam sincere professus est lib. II, cap. 32. Hist. Sacra : *serius trans Alpes Dei religione susceptâ*. » Loc. cit. col. 589. Il faut remarquer ici la différence qui existe entre l'expression *religione susceptâ* de S. Sévère, et celle de *religionem illatam* des frères Ballerini.

qu'ailleurs, dans les Gaules, c'est qu'il y avait été prêché, car on n'a lieu d'accepter ou de refuser un bienfait que quand il est offert. Or saint Trophime apporta le premier ce don de la foi dans la Gaule, et non content d'y prêcher l'Évangile, il y établit des Églises selon la coutume des Apôtres.

2° « Les diptyques de l'Église d'Arles, publiés par Mabillon, repoussent cette origine antique, car ils ne renferment que quatre noms d'évêques jusqu'à Marin, qui siégea au concile d'Arles en 314¹. »

S'il fallait se baser sur les listes épiscopales des Églises pour connaître leurs origines, il y en aurait bien peu dans tout le monde chrétien, même en Orient, qui pourraient prouver leur apostolicité. Celles-là mêmes auxquelles les Saintes-Lettres accordent le titre d'*apostoliques*, ont complètement perdu, pour la plupart, le souvenir de leurs premiers évêques. On peut facilement s'en convaincre en parcourant l'*Oriens christianus*, de Lequien. Comment donc les Églises gauloises dépouillées de leurs archives par Dèce et Dioclétien, et ravagées ensuite par les barbares, auraient-elles, seules de toute la chrétienté, échappé à ces dévastations? Donc la liste des évêques d'Arles, incomplète comme toutes les autres, ne prouve rien contre la mission de saint Trophime.

3° « C'est pourquoi, (à cause du silence des diptyques d'Arles), continuent les Ballerini au concile de Turin, où fut agitée la question de prééminence entre les Églises d'Arles et de Vienne, et devant lequel leurs évêques *exposèrent leurs raisons*, celui d'Arles ne parla point de la mission apostolique de Trophime, que la tradition ne lui avait pas apprise; ou, s'il en fit mention, il n'en put apporter aucun témoignage; autrement, il eût obtenu gain de cause²... »

¹ « Diptycha etiam Arelatensis Ecclesiæ a Mabillonio edita tom. III Analector. page 432, hanc apostolicam antiquitatem excludunt... » Patrol. lat., loc. et col. cit.

² « Hinc in Taurinensi Synodo, ubi ante Zozimum causa inter Arelatensem et Viennensem summa contentione agitata fuit, et *allegationes episcoporum auditæ* traduntur, Arelatensis episcopus vel

Cette troisième assertion se réfute d'elle-même, puisqu'elle est déduite de la précédente qui n'a aucun fondement solide. Au reste, c'est une pure supposition. On lit dans les actes du concile de Turin que les deux parties *présentaient leurs preuves*. Voilà tout. Comment peut-on savoir si l'évêque d'Arles ne fonda pas les siennes sur la mission du disciple des Apôtres, et si, dans ce cas, l'assemblée n'en tint pas compte? Tout porterait même à croire qu'il en fut ainsi; car on pourrait très bien retorquer l'argument et dire : Si l'Église de Vienne avait elle-même produit des témoignages évidents d'une antiquité plus haute que celle de sa rivale, est-ce que les Pères du concile ne lui auraient pas concédé tous les privilèges qu'elle réclamait? Loin de là; ils conseillent aux prétendants de s'entendre, et d'exercer leur juridiction sur les Églises suffragantes les plus voisines de leur métropole, à égale distance, sans empiéter l'un sur l'autre. Donc, ils reconnaissaient que les motifs allégués des deux côtés devaient être pris en considération, et s'ils tiennent la balance égale, c'est que la cité d'Arles qui n'était pas, comme Vienne, métropole civile, avait défendu sa cause en qualité de métropole ecclésiastique fondée par un envoyé des Apôtres.

4° « Cette mission de saint Trophime doit se rapporter, d'après Grégoire de Tours, aux temps de Dèce, c'est-à-dire au milieu du III^e siècle ¹. »

Invoquer un écrivain du VI^e siècle contre l'autorité du pape qui gouvernait l'Église au commencement du V^e, c'est peu conforme aux règles de la critique. Mais, sans vouloir discuter ici les récits de Grégoire de Tours sur la mission des sept évêques, nous pouvons assurer que son témoignage n'a aucune valeur, surtout si on le compare à celui de Zozime. Ce

hanc apostolicam Trophimi missionem non produxit, . . . vel si produxit, nullo idoneo documento probare potuit . . . » Patrol. lat., loc. et col. cit.

¹ « Hanc quidem missionem ad Decii tempora, id est ad medium tertium seculum, Gregorius Turonensis retulit . . . » Patrol., loc. et col. sup. cit.

pape affirme que saint Trophime a fondé la première Église chrétienne dans les Gaules, avant que saint Pothin par conséquent ait occupé le siège épiscopal de Lyon, tandis que l'historien des Francs ne place la venue de saint Trophime sous l'Empereur Dèce, que d'après une conjecture mal fondée. Ayant vu, dans une légende, que sept évêques, dont saint Trophime, avaient été envoyés ensemble dans les Gaules, à une époque indéterminée; et dans une autre, que l'un d'eux, saint Saturnin, y était venu sous Dèce, pour ne pas les séparer, il leur assigna à tous la même date. Sur quoi s'est-il fondé pour le faire? Il n'en dit rien. Son témoignage est donc moins recevable que celui du pape Zozime qui écrit, d'une manière positive, *aux évêques des Gaules*, que la cité d'Arles est la source d'où les ruisseaux de la foi se sont répandus dans cette vaste province¹.

5° « Une autre imposture éclate, continuent les prêtres véronnais, dans ce langage qui représente saint Trophime comme le *premier métropolitain d'Arles envoyé par le saint-siège*, et sa primatie toujours gardée et transmise par ses successeurs. C'est là tout ce qu'il y a de plus faux. Car au temps où ce prédicateur fut envoyé dans la Gaule, pendant l'orage des persécutions, la dignité métropolitaine n'y existait pas²..... » Cette longue tirade est appuyée de citations tirées de Quesnel lui-même, de Tillemont et de Faidit.

La réponse à cette objection est bien simple. Les frères Ballerini supposent prouvé ce qui ne l'est pas, à savoir que saint Trophime est venu dans la Narbonaise sous Dèce. C'est cela qui est on ne peut plus faux. Et la preuve, disent-ils, qu'il n'était pas alors métropolitain, c'est qu'il n'y avait pas encore à cette époque de métropoles dans la Gaule. Autre erreur

¹ Voir plus haut, page 87, note 3.

² « Alia porro evidentiore impostura elucet in illis quibus S. Trophimus *primus metropolitanus* Arelatensis civitatis ex hac sede directus traditur, epist. 5. . . Id tam falsum quam quod falsissimum. Per ea enim antiqua tempora, . . . nullus in Galliis metropolitam dignitatem obtinuit. » Patrol., loc. et col. sup. cit.

très grave. Aux premiers temps de l'empire romain, les villes capitales des provinces étaient appelées *métropoles*. Mais elles étaient alors peu nombreuses. Elles se multiplièrent avec les nouvelles circonscriptions territoriales tracées par les empereurs. Or l'on sait que, dès le principe, le gouvernement de l'Église se modela, autant que possible, sur le gouvernement civil, et choisit de préférence les villes métropolitaines où résidaient les préfets du prétoire, pour y installer des Églises matrices et y établir des évêques appelés à fonder d'autres Églises dans les lieux moins importants, et à les présider. C'est exactement ce que nous apprend Tertullien lorsque, dans son ouvrage *des Prescriptions*, il rappelle que *les Apôtres ont fondé des Églises dans chacune des cités* (principales), *donnant naissance elles-mêmes à d'autres Églises...* Et il tire de ce fait cet argument de prescription : « Il faut donc réputer vraie toute doctrine qui est en harmonie avec celle de ces *Églises matrices*, sources de la foi chrétienne ¹. » La conduite des Apôtres en Asie et dans tout l'empire romain, atteste donc une intention visible de leur part de calquer l'organisation ecclésiastique sur celle des maîtres du monde, louée par l'Esprit-Saint dans les divines Écritures ². Aussi, peu à peu, la coutume prévalut, dans l'Église, d'accorder à l'évêque de la métropole civile les droits et les honneurs dus au métropolitain ecclésiastique. Car aux siècles précédents, nous l'avons déjà dit, ces prérogatives émanaient de l'institution apostolique ou de l'élection, et alors le droit d'Église matrice ne pouvait se prouver que par l'ancienneté. Mais la discipline nouvelle sur l'identification des métropoles civiles et ecclésiastiques ne fut confirmée et mise en vigueur qu'au commen-

¹ « Apostoli. . . Ecclesias apud unamquamque civitatem condiderunt, à quibus traducem fidei et semina doctrinæ cæteræ exinde Ecclesiæ mutuatae sunt et quotidie mutantur ut Ecclesiæ fiant . . . Constat proinde omnem doctrinam quæ cum illis apostolicis matri-cibus et originalibus fidei conspiret, veritati deputandum. » Tertull., *De Præscript.*, cap. 20 et 21.

² Maccab., lib. 1, cap. 8.

cement du IV^e siècle, après le concile d'Antioche, tenu en 332. Si c'est de cette décision que veulent parler les frères Ballerini, ils ont raison de dire qu'en 250, époque qu'ils assignent à la mission de saint Trophime, les droits métropolitains n'étaient pas encore réglés. Mais n'ayant pas encore démontré que cet évêque n'est pas un envoyé apostolique, leur argumentation est vaine; car Trophime pouvait être un disciple des Apôtres, et alors son Église devait jouir des privilèges de toute Église-Mère. C'est ce qu'assurait le pape Zozime, et il était dans le vrai.

Mais voici une dernière objection plus spécieuse que les autres.

6° « Autre preuve que la Lettre apostolique du pape Zozime à Patrocle d'Arles, lui a été arrachée par les insinuations de cet imposteur. Le témoignage de Zozime affirmant les droits de cet évêque sur la Narbonaise, doit-il prévaloir sur celui de saint Léon déclarant que personne *avant Patrocle* n'a usé de ces droits ¹! »

Les auteurs font allusion ici à un passage de la Lettre de saint Léon à saint Hilaire d'Arles, dans laquelle, entre autres griefs, il lui reproche d'avoir dépossédé de son siège un évêque du nom de Projectus, retenu sur son lit par la maladie, et de l'avoir remplacé par un autre de son choix, sans attendre que la mort ait achevé son œuvre. « Son frère dans l'épiscopat, dit saint Léon, n'était pas éloigné de sa fin dernière, soit; mais qu'est-ce qu'Hilaire allait faire dans une autre province que la sienne? et pourquoi *usurpe-t-il une juridiction qu'aucun de ses prédécesseurs n'a exercée avant Patrocle*, puisque les privilèges temporaires accordés à ce dernier par le saint-siège ont été à bon droit abolis depuis? (par les papes Boniface et Célestin) ². »

¹ « Ubi vero imposturæ et obreptionis argumenta sunt, quis Zozimi testimonium episcopi Arelatensis antiquum jus affirmantis in Narbonensem primam præferendum credat testimonio Leonis, qui hoc jus nemini *ante Patroclum* fuisse affirmavit? » Patrol. lat., loc. cit. col. 590.

² « Esto ut brevis fratri evenerit humanæ conditionis consueta

Résulte-t-il de la phrase soulignée que la primatie antique de l'Église d'Arles, affirmée par le pape Zozime, soit une invention de Patrocle et une imposture? La conséquence, ce nous semble, serait beaucoup trop rigoureuse. On peut et l'on doit conclure des paroles de saint Léon que Patrocle a circonvenu le pape pour obtenir des pouvoirs extraordinaires dans les Gaules, et qu'il en a usé de façon à susciter partout des mécontentements, et qu'Hilaire a eu tort de vouloir ressaisir des droits inusités avant Patrocle et supprimés après lui. C'est uniquement sur cette question de faits et de faits abusifs, que porte la réprimande du grand pontife, mais non pas sur la question de fond, qui reste intacte, celle de la mission de saint Trophime par saint Pierre. Peut-on supposer un instant qu'un pape se serait laissé tromper par un flatteur, touchant une allégation aussi grave que celle de la fondation d'une Église gauloise, attribuée à un disciple des Apôtres, si cette allégation n'avait pas reposé sur une tradition certaine et des documents dignes de foi? Mais cette largesse déployée par le pontife dans les faveurs qu'il accorda au solliciteur ambitieux, prouve assez la certitude de la mission apostolique de saint Trophime.

Les savants que nous combattons insistent : « Si cette mission, disent-ils, n'avait pas été un leurre, les successeurs de Zozime n'auraient pas retiré son décret... Saint Léon lui-même pressé par les suffragants de la province d'Arles de restituer à cette Église ses anciens privilèges transférés à celle de Vienne, après avoir examiné les raisons de part et d'autre, ne fait aucune mention de saint Trophime; il constate seulement que ces deux villes fameuses l'ont emporté alternativement l'une sur l'autre, pour des causes particulières : Arles sur Vienne et Vienne sur Arles, et il se contente de rétablir la division adoptée par le Concile de Turin ¹. »

migratio, quid sibi Hilarius quærit in aliena provincia, et id quod nullus decessorum ipsius ante Patroclum habuit, quid usurpat? »
Leon. Magn. Epist. X, cap. 4. — Patrol. lat., t. LIV, col. 632.

¹ « Præterea S. Leo cum post ordinationem Ravennii Gallorum

Les objections sérieuses ont cet avantage qu'elles font sortir la lumière des ténèbres, comme nous allons le voir. Les papes Boniface et Célestin ont supprimé les privilèges concédés à Patrocle, pour le même motif que saint Léon enleva tous ses droits à Hilaire, non pas parce qu'ils étaient fondés sur la fourberie et le mensonge, mais parce qu'ils étaient excessifs et contraires aux règles et aux usages reçus. Évidemment les successeurs de saint Trophime, sur le siège d'Arles, ne devaient pas s'arroger, au V^e siècle, les pouvoirs qu'avait exercés, au I^{er} siècle, ce fondateur d'Églises dans les Gaules. Les temps n'étaient plus les mêmes. Les circonscriptions ecclésiastiques étaient délimitées, et comme le déclaraient les Canons apostoliques, la juridiction épiscopale devait l'être également¹. Du reste, celle de l'évêque d'Arles, clairement déterminée par la teneur de la supplique citée plus haut, ne s'était étendue jusqu'alors que sur les trois provinces formées de l'ancienne Narbonaise qu'il gouvernait de plein droit, *potestate propria*; et s'il était chargé de maintenir dans l'observation de la discipline les autres Églises des Gaules, ce n'était que comme délégué du Saint-Siège, *Apostolicæ Sedis vice mandata*². En outrepassant ces pouvoirs, Patrocle et Hilaire

episcoporum Arelatensis sedis fautorum preces accepit, ... utriusque partis allegationes a clericis præsentibus traditas accurate expendit, nec tamen quoad Trophimi missionem quidquam invenit ex quo causam Arelatensi addiceret. Solum cum semper utrasque civitates Arelatensem et Viennensem claras fuisse reperisset, *ut quarumdam causarum alterna ratione, nunc illa in ecclesiasticis privilegiis, nunc ista præcelleret*, eam provinciæ divisionem constituit, quam Taurinense concilium suaserat. » Patrol. lat., loc. et col. sup. cit.

¹ « Episcopos uniuscujusque gentis scire oportet quis inter eos primus habeatur, ... et nihil amplius præter ejus conscientiam gerant quam illa sola singuli quæ *parochiæ propriæ* et villis quæ sub ea sunt, competunt. » *Canon. Apostol.* Can. XXV (apud D. Pitra, XXIII, Juris eccles., græcor. hist. et monum., t. I, p. 20). Le mot *parochiæ* a toujours exprimé, dans l'antiquité chrétienne; des Églises épiscopales.

² Voir plus haut le texte de la supplique.

d'Arles avaient donc mérité les mesures prises à leur égard par les pontifes de Rome, mesures justifiées par leurs excès et non par des allégations mensongères touchant l'antiquité de leurs Églises.

Quant aux motifs indiqués par saint Léon, dans sa réponse aux suffragants d'Arles, s'il n'a rien dit de saint Trophime, ce silence nous semble bien plus favorable que nuisible à la cause que nous défendons. Ce grand pape n'avait pas besoin pour repousser une demande prétentieuse et déraisonnable, d'alléguer une autre raison que la fausseté de cette mission de Trophime, si elle n'eût pas été de *notoriété publique*, selon les termes des suppliants. Mais il n'en dit rien. S'il se refuse à rétablir l'Église d'Arles dans ses anciens privilèges, c'est qu'il ne veut pas froisser sa rivale. C'est donc le nom de saint Trophime, comme nous l'avons déjà dit, qui lui a dicté cette conduite pleine de modération et de sagesse. Il l'avoue du reste, implicitement, quand il écrit que la cité d'Arles, la première, a eu la prééminence sur celle de Vienne par sa primauté ecclésiastique ¹.

Nous croyons avoir suffisamment réfuté tous les arguments accumulés par les frères Ballerini contre la venue de saint Trophime à Arles, du vivant des Apôtres. En conséquence, nous emparant de leurs propres expressions, nous avons le droit de dire en présence de l'assertion du pape Zozime, non point : *hæc ut vera essent*, mais : *hæc vera sunt*, ce fait est véritable, et ne peut être révoqué en doute.

Et maintenant, faut-il encore nous attarder à détruire d'autres objections plus ou moins futiles lancées çà et là, dans leurs écrits, par des adversaires contemporains? Faisons-le brièvement pour ne pas fatiguer le lecteur.

Certains écrivains actuels, plus hardis que les anciens, osent mettre en doute l'authenticité du document arlésien. Un critique, entre autres, en a dit ce qui suit dans une Revue : « Ce

¹ « ... Nunc illa (Arelatensis civitas) ... Nunc ista (Viennensis) præcelleret. » Op. et loc. sup. cit.

document serait décisif s'il n'était pas suspect. On le trouve ~~seulement dans~~ un manuscrit du XI^e siècle. Un autre du IX^e, également de l'Église d'Arles, ne confirme pas cette supposition. ~~Que veut-il insinuer par ces réflexions? Que cette~~ pièce a été inventée après le IX^e siècle? Mais puisque la réponse à cette supplique se trouve dans les *Œuvres* très authentiques de saint Léon le Grand, éditées par Quesnel, ensuite par les frères Ballerini et en dernier lieu par Migne, cette réponse du pape Léon suppose évidemment l'existence de la pièce au V^e siècle. Dès lors ce n'est pas l'authenticité qui peut être mise en question. Est-ce la véracité? Les copistes du XI^e siècle auraient-ils interpolé cette pièce? Si on le suppose, il faut en donner des preuves... Tout porte à croire, au contraire, qu'elle est conforme à l'original. Les nombreux critiques qui l'ont étudiée depuis trois cents ans, ont constaté qu'elle n'était qu'une reproduction de la lettre du pape Zozime, par rapport à la mission de saint Trophime et des droits accordés à l'Église d'Arles. En conséquence c'est sur l'Épître de ce pontife que la critique doit se rejeter. Mais à quoi bon? On n'en a jamais suspecté ni l'authenticité ni la véracité. Que reste-t-il à faire aux contradicteurs? Une seule chose : c'est de dire qu'elle a été mal interprétée par les savants, et que le pape Zozime n'a pas le moins du monde avancé, comme nous le prétendons, que le Trophime dont il parle fût le disciple de saint Paul, envoyé par saint Pierre, mais un autre prédicateur de ce nom, dirigé sur les Gaules par le saint-siège : *ex hac Sede ... directus*¹. Tel est, en effet, le grand argument à la mode, et le seul en fin de compte, qui mérite une réponse.

Ainsi, d'après les adversaires, le *saint-siège* dans la lettre de Zozime, le *bienheureux Apôtre Pierre* dans la supplique de l'Église d'Arles, signifient *un pontife romain* quelconque. De sorte qu'il y aurait eu deux Trophime, le disciple des Apôtres,

¹ *Revue des quest. hist.*, 55^e livr., p. 344.

² Zozim. *Epist. Ia*, Cap. ult. — Vide sup., p.

qui ne serait pas venu dans les Gaules, et un autre qui y aurait été envoyé, on ne sait à quelle époque, probablement sous Dèce, vers 250, d'après une relation de Grégoire de Tours. Un raisonnement bien simple va faire justice de cette interprétation arbitraire.

Le Trophime dont parle le pape saint Zozime, est appelé *Summus antistes*, un évêque métropolitain; il a été envoyé d'abord à Arles, *primum . . . directus est*; et l'Eglise qu'il a fondée est comparée à une source d'où les eaux du salut ont circulé à travers les Gaules, *ex cujus fonte totæ Galliæ fidei rivulos acceperunt*. Ce qui doit s'entendre des autres Églises établies par saint Trophime et ses compagnons. Or il y avait déjà des Églises célèbres dans la Gaule, vers le milieu du II^e siècle. Celles de Lyon et de Vienne, entre autres, fournirent à la persécution de Marc-Aurèle un contingent assez considérable de martyrs, pour témoigner hautement de l'extension du christianisme à cette époque. Le prédicateur du nom de Trophime qui avait fait de l'Église d'Arles une source féconde de la foi chrétienne pour la terre des Gaules, était donc antérieur à la première moitié du II^e siècle, et avait précédé saint Pothin et saint Irénée de Lyon. Quel était donc ce Trophime? Y en a-t-il un autre dont la tradition nous ait transmis le souvenir, que le disciple de saint Paul et l'envoyé de saint Pierre?

Que nous importe maintenant la découverte d'un personnage du nom de Trophime qui apparut à Lyon, vers 251, puisqu'on ne pourrait dire de lui, avec saint Zozime, qu'il a été le premier ou l'un des premiers initiateurs de l'œuvre chrétienne, ni avec les évêques d'Arles, le fondateur des premières Églises gauloises¹?

¹ Les adversaires de l'apostolicité sont tombés, au sujet de la mission de saint Trophime, dans de singulières méprises et n'ont guère brillé par l'accord. Ainsi les uns, surtout les anciens critiques, n'ont admis qu'un seul Trophime d'Arles, celui dont parle l'historien des Francs; et, en plaçant sa venue au III^e siècle, ils ont enlevé à l'Église d'Arles et à beaucoup d'autres l'auréole de leur

Les contradicteurs de notre temps ne sont donc pas plus heureux que ceux d'autrefois dans leurs allégations contre la mission apostolique de saint Trophime. Concluons de cette discussion que le document d'Arles, écho fidèle de la lettre du pape Zozime et de la tradition, a la valeur d'un monument historique.

Quant aux conséquences qui en résultent pour notre thèse, elles sont claires : la première est que saint Trophime, fondateur de l'Église d'Arles, a été envoyé dans les Gaules par l'Apôtre saint Pierre ; la seconde, que cette métropole est devenue, par les soins de cet évêque missionnaire, un centre d'où *la religion s'est répandue peu à peu* dans les autres contrées de la Gaule.

Il nous reste à expliquer le mot *paulatim*, peu à peu. C'est encore un de ceux que les opposants exploitent au profit de leur opinion. Mais, nous en appelons aux connaissances et au jugement de tous les érudits, peut-il signifier que trois ou quatre Églises furent d'abord fondées dans la Narbonnaise, par le disciple des Apôtres ; et que plus tard, vers le milieu du II^e siècle, il y en eut huit ou dix d'établies, depuis Marseille jusqu'à Lyon et un peu au-delà ; et qu'enfin, en plein III^e siècle, les principales villes étaient pourvues d'évêchés ?

apostolicité. Système insoutenable, nous l'avons fait voir, à moins d'avancer et de prouver que la Lettre du pape Zozime et la supplique d'Arles ne sont qu'un tissu d'erreurs et de mensonges. Les autres, de guerre lasse, ont fini par se rallier à l'opinion des traditionnels touchant l'évangélisation de la Narbonnaise par les disciples des Apôtres ; mais, afin de ne pas sacrifier leur auteur favori, Grégoire de Tours, ils ont pris fait et cause pour la belle invention des deux Trophime, l'un du premier et l'autre du III^e siècle. A quoi bon ? puisque le Trophime de Grégoire n'est pas moins que les six autres évêques un fondateur d'Églises et un saint, honoré d'un culte public ? Ce ne peut être, par conséquent, Trophime le schismatique du temps de Dèce. Il nous semble donc que la discussion de M. l'abbé Chevalier, sur ce point (Orig., p. 162) et surtout celle de M. l'abbé Bernard (Orig. de l'Égl. de Paris, p. 130-131) sont doublement oiseuses.

Franchement, le mot *peu à peu* a-t-il et peut-il avoir cette signification? peut-il exprimer un intervalle de deux siècles entre le début et l'achèvement à peu près complet de cette grande organisation des Églises gauloises? C'est impossible, le mot *paulatim* n'a pas ce sens. Il est mis ici en opposition à celui de *subito* appliqué par saint Augustin et d'autres écrivains à l'évangélisation rapide de certaines contrées, et ne peut signifier autre chose qu'une marche progressive de la foi et une multiplication toujours croissante des Églises de la Gaule. Cette expression éveille dans l'esprit l'idée de nombre beaucoup plus que celle de temps. Enfin, elle marque la diffusion lente mais continue, de l'Évangile, sur toute la surface des Gaules, depuis saint Trophime, jusqu'à saint Irénée, et s'étendant progressivement des *cités* aux *vicus*, des grandes villes aux petites et de ces dernières aux campagnes. Tout ce que nous avons démontré jusqu'ici confirme ce sens du mot *paulatim*, le seul raisonnable et le seul vrai.

Nous allons examiner maintenant un autre texte, celui qui concerne la mission de saint Crescent, disciple de saint Paul.

L'Apôtre veut faire savoir à Timothée ce que sont devenus quelques-uns de ses compagnons : « Demas,... lui écrit-il, est allé à Thessalonique, Crescent en Galatie, Tite en Dalmatie¹. » On a déjà beaucoup discuté pour savoir si par la Galatie saint Paul entendait la Galatie d'Asie ou la Gaule. Une de nos traditions nationales, consacrée par la liturgie, paraît autoriser cette dernière interprétation, mais elle ne tranche pas la difficulté, aux yeux des adversaires. Pour eux, la leçon est douteuse, et l'incertitude plane toujours sur cette

¹ « Demas enim me reliquit, diligens hoc seculum, et abiit Thessalonicam : Crescens in Galatiam, Titus in Dalmatiam. » 11^o ad Timoth. IV, 9, 10. Plusieurs manuscrits et quelques Pères grecs portent Γαλλίαν au lieu de Γαλατία. Voir l'abbé Drach, *La Sainte Bible, Épîtres de S. Paul*, page 645, et l'abbé Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*, t. V, p. 535-536.

question. Mais alors qui peut mieux la résoudre que les Pères de l'Église, les apologistes et les historiens des premiers siècles, surtout ceux de la Grèce qui étaient mieux à même de connaître les excursions des disciples du grand Apôtre à travers l'Asie et qui n'avaient aucun intérêt à grandir les origines chrétiennes de la Gaule? On a prétendu que les opinions étaient partagées; c'est faux. Si nous interrogeons ceux qui ont commenté ce passage, nous verrons qu'ils s'accordent à dire que saint Crescent est allé en Gaule et non pas en Galatie. C'est l'opinion de saint Jérôme, d'Eusèbe, de saint Epiphane, de Théodoret, de Sophronius et de la *Chronique d'Alexandrie*. On nous répond que ces écrivains s'appuient uniquement sur le texte de saint Paul qu'ils traduisent à leur façon. Non, ils s'appuient encore sur la tradition; et la preuve, c'est qu'ils paraphrasent le texte de saint Paul, et qu'ils en dévoilent la vraie signification à l'aide des souvenirs anciens. Ainsi saint Jérôme a écrit : « Crescent a prêché dans les Gaules ¹. » Eusèbe traduit également *Galatiam* par les Gaules ². Saint Epiphane, après avoir dit que saint Luc vint évangéliser les Gaulois, ce qui n'a jamais été démenti, ajoute que c'est bien dans la Gaule et non dans la Galatie que fut envoyé saint Crescent : « Il ne faut pas lire la Galatie, dit-il, comme l'ont fait par erreur quelques écrivains, mais la Gaule ³. » Théodoret nous explique pourquoi l'Apôtre a écrit le mot Galatie : « Crescent est allé en Galatie. C'est ainsi que saint Paul a appelé les Gaules, comme on le faisait autrefois; et

¹ « Crescens in Galliis prædicavit. » S. Hieron, *De viris illust.*, app. prim. de vitis Apost., § 10.

² « Ex reliquis Pauli comitibus Crescens quidem ab eo missus in Gallias Pauli ipsius testimonio declaratur. » Eusèb., *Hist. eccl.*, Lib. III, cap. 4. « Τῶν δὲ λοιπῶν ἀκολουθῶν τοῦ Παύλου Κρίσκης μὲν ἐπὶ τὰς Γαλλίας στείλαμενος ὑπ' αὐτοῦ μαρτυρεῖται. » Cf. *Patrol. gr.*, t. XX, col. 220.

³ « Crescens, inquit in Gallia. Non enim in Galatia legendum est, ut quibusdam immerito placuit, sed in Gallia. » Epiph. *Adv. Hæres. Hær.* 51. » Οὐ γὰρ ἐν τῇ Γαλατία, ὡς τινες πλανηθέντες νομίζουσιν, ἀλλ' ἐν τῇ Γαλλία. » Cf. *Patrol. gr.*, t. LXI, col. 910.

c'est encore le nom que leur donnent ceux qui ne partagent pas nos croyances¹. » Sophronius et la Chronique d'Alexandrie nous font connaître de plus cette particularité que le disciple mourut dans la Gaule et y reçut la sépulture².

Le critique d'histoire a-t-il donc besoin de témoignages plus formels pour asseoir son jugement? Si d'aussi précieux souvenirs se fussent conservés dans la Galatie de l'Asie-Mineure, touchant la vie et la mort de saint Crescent, est-ce que ces écrivains auraient tenu un pareil langage? Mais les adversaires ne craignent pas de chercher à contrebalancer ces autorités par une citation d'un ouvrage sans mérite, attribué faussement à saint Dorothée, évêque de Tyr. On lit dans le *Catalogue* qui porte son nom : « Crescent, évêque de Chalcédoine *en Gaule*, c'est-à-dire *en Galatie*³. » Et c'est tout! Or comme cette ville de Chalcédoine ne se trouve ni en Gaule, ni en Galatie, mais en Bithynie, cette bévée seule donne la mesure des connaissances de l'annaliste⁴. Tout bien posé, nous estimons que

¹ « Gallias sic appellavit; ita enim appellabantur antiquitus. Ita etiam nunc nominant qui sunt externæ doctrinæ participes. » Theodoret, *in IIam ad. Timoth.* LV, 10. « ...ἃς Γαλλίας οὕτως ἐκάλεσαν. Οὕτω γὰρ ἐκαλοῦντο παλαι... » Cf. *Patrol. gr.*, t. LXXII, col. 854.

² « Crescens in Galliis prædicavit Évangélium et illic sepultus est. » Sophron. *in Hieron. seu de Script. eccl.*, n° 10. — *Patrol. lat.*, t. XXIII, col. 721.

« Crescens Evangelio Domini nostri Jesu Christi in Galliis, Nerone imperante, prædicato, moritur ibique sepelitur. » *Chron. pasc.* seu *Alex.* 220^a Olympiad. — *Patrol. gr.*, t. XCII, col. 610.

³ Voir *Revue des Quest. Hist.*, 55^e livr., p. 344. Cet auteur cite plus loin « Trophime, décapité à Rome, sous Néron. »

⁴ M. l'abbé Chevalier (*Orig. de l'Egl. de Tours*, p. 60), après avoir dit de cet ouvrage que « c'est une œuvre informe, pleine d'incohérences et d'anachronismes, » ne s'en sert pas moins contre les partisans de l'apostolicité. « L'Orient, dit-il, pouvait-il nous envoyer, sous une forme plus étrange, un témoignage plus convaincant de l'ignorance absolue dans laquelle il était du nom et de la mission des soixante-douze disciples de Jésus-Christ? » Est-ce que par hasard, aux yeux de ce critique, toute la science historique de

l'opinion des auteurs ci-dessus mentionnés a plus de poids que celle d'un écrivain aussi peu instruit, fût-il saint Dorothée de Tyr. Nous sommes donc fondé à croire que saint Crescent vint dans la Gaule, et puisqu'aucune autre Église que celle de Vienne ne revendique l'honneur de l'avoir eu pour évêque, il en fut le fondateur du vivant des Apôtres ¹.

La mission de Crescent et celle de Trophime sont deux faits d'une très grande importance dont la vérité bien établie suffit seule à faire crouler le système des anti-traditionnels. Aussi est-il nécessaire de ne laisser subsister, dans cette partie de notre étude, aucune objection sans réponse, aucun doute sans éclaircissements.

Les difficultés que nous avons résolues précédemment étaient insignifiantes. Il en est une autre beaucoup plus grave que nous n'avons vue soulevée nulle part, mais à laquelle, par conscience et amour de la vérité, nous devons donner libre accès dans cette discussion. Il faut l'exposer loyalement.

La supplique des dix-neuf évêques affirme que la métropole d'Arles fut, au temps des Apôtres, fondée par saint Trophime, et que d'autres lieux puisèrent la foi à cette source, avant même la cité de Vienne ². D'un autre côté, on lit dans

l'Orient se serait concentrée dans le faux Dorothée dont il vient de proclamer l'ignorance? Argument plus étrange mille fois que les anachronismes de cet auteur! Quand un écrit est sans valeur, on le méprise.

¹ Avant de livrer à l'impression ces pages rédigées depuis un an, nous avons eu la bonne fortune de rencontrer dans le monde des savants, un secours inattendu à l'appui de notre opinion. M. d'Arbois de Jubainville, professeur au Collège de France, dont l'autorité en fait de linguistique est incontestable, confirme, sans peut-être s'en douter, l'interprétation des Pères grecs sur le mot Γαλατία, dans son *Introduction à l'étude de la littérature celtique* (Paris, Thorin, 1883). Il dit (p. 14-16), que les Grecs de l'antiquité désignaient par les termes Γαλάτης, Γαλάται, les Celtes continentaux et en particulier les Gaulois, et il en donne des exemples. Le Γαλλία et le Γαλατία de saint Paul ont donc un sens identique.

² C'est exactement le sens de la phrase : *priusque alia loca...*

la II^e Epître à Timothée, que saint Paul, après avoir annoncé à ce disciple que Crescent était allé dans les Gaules, lui apprend, en finissant, qu'il avait laissé Trophime malade à Milet. Voilà qui contredit l'assertion des évêques d'Arles, et aussi la mission de saint Crescent dans les Gaules. Si c'est à son retour de Milet à Rome que Trophime fut chargé par les Apôtres Pierre et Paul d'aller fonder l'Eglise d'Arles, comme le disent les commentateurs¹, la lettre susdite à saint Léon est fautive, car alors Crescent aurait précédé Trophime dans les Gaules, et l'Eglise d'Arles n'aurait pas été constituée avant celle de Vienne; ou bien, il faudrait renoncer à la version *Crescens in Galliam*, pour adopter celle de *Crescens in Galatiam*, en l'entendant de la Galatie d'Asie. Mais nous avons prouvé, d'une part, l'authenticité du document arlésien pour ce qui concerne l'antiquité de l'Eglise d'Arles et sa prééminence sur celle de Vienne; et de l'autre, la venue de Crescent dans les Gaules nous est attestée par des auteurs grecs d'autant plus dignes de foi que leur témoignage est plus impartial. Nous sommes donc en droit de maintenir ces deux faits, et nous les maintenons. Le grand point est de les concilier.

meruisse manifestum est sacerdotem, quam Viennensis civitas. (Voir le texte p. 511.) Dom Chamard, suivi en cela par M. l'abbé Bremenson (*Essai sur les origines des Eglises des Gaules*, p. 365), s'est donc trompé, selon nous, en traduisant ainsi ce passage : « Les autres cités ont manifestement reçu leurs évêques de cette source... plutôt que de la ville de Vienne. » Il n'y a pas dans le texte : *prius... quam à Viennensi*, mais *prius quam Viennensis civitas*. De plus, ces autres lieux étaient-ils des cités? Ces expressions nous semblent avoir beaucoup d'analogie avec celles employées par saint Luc : *Misit illos binos... in omnem civitatem et locum...* (Évang., X, 1). Il s'agirait donc ici des villes de moindre importance qui auraient reçu de Trophime, avant Vienne elle-même, le don de la foi. Et Vienne aurait été évangélisée, peu de temps après, par S. Crescent.

¹ « Trophime, malade à cette époque, put se rétablir; il vint à Rome retrouver S. Paul, qui, conjointement avec S. Pierre, l'envoya dans les Gaules y prêcher l'Évangile. » L'abbé Drach. *La Sainte Bible; Epîtres de S. Paul*, page 648, note : (Paris, Le-thielleux.)

Il faut convenir, avant tout, avec le plus grand nombre des interprètes, que la II^e Épître à Timothée fut écrite pendant la seconde captivité de saint Paul, à Rome, quelque temps avant son martyre. Les raisons qui militent en faveur de cette opinion sont tellement concluantes qu'elles dissipent tous les doutes à cet égard¹.

Cela étant, on peut avancer que Trophime fut envoyé dans la Narbonaise, avec d'autres disciples, avant cette seconde détention de l'Apôtre; qu'il y fonda l'Église d'Arles et d'autres Églises circonvoisines; qu'il retourna ensuite en Asie, peut-être avec saint Paul, et qu'enfin il revint se fixer définitivement à Arles. C'est là une hypothèse, c'est vrai, mais nous allons faire voir qu'elle n'est pas dénuée de fondement.

A l'époque où saint Paul écrivait sa II^e Épître à Timothée, sa captivité ne pouvait plus être de longue durée, car il avait déjà comparu une fois devant le tribunal de César², et de plus il annonce sa fin comme très prochaine³. Du souterrain de Sainte-Marie *in via lata*, où il fut d'abord incarcéré, selon la tradition⁴, il allait être bientôt transféré, avec saint Pierre, dans l'affreuse prison Mamertine d'où l'on ne sortait que pour subir la peine capitale. Or, à cette même époque, Crescent étant déjà dans les Gaules, Trophime était retenu à Milet par la maladie. Il lui fallait attendre sa guérison pour entreprendre le voyage maritime de Milet à Rome, et combien de temps pouvait durer la traversée⁵? En supposant qu'il ait pu arriver

¹ L'abbé Drach a réuni ces preuves dans sa préface à la II^e Ep. à Tim. Voir *Épîtres de S. Paul, préface, II*, pages 622-623.

² II^e ad Tim. IV, 16, 17. — ³ II^e ad Tim. IV, 6, 7, 8.

⁴ Ed. de Bleser, *Rome et ses monuments*, p. 308 (1866). « On voit, dans un passage de ce souterrain, une colonne surmontée d'un vase. On y lit ces mots, tirés de la II^e à Tim. : *Verbum Dei non est alligatum*, la parole de Dieu n'est point enchaînée. »

⁵ Saint Paul conjure deux fois son cher Timothée de venir au plus tôt le voir : *festina ad me venire cito* (IV, 8); il désire que ce soit avant l'hiver : *festina ante hiemem venire* (IV, eo); il lui recommande d'amener Marc avec lui. *Marcum assume et adduc tecum*. Quant à Trophime, laissé malade à Milet, il n'exprime pas même l'espoir de le revoir.

dans la capitale du monde, avant le martyre des saints Apôtres, les circonstances étaient-elles favorables pour l'envoi d'une importante mission dans les Gaules? Car il faut convenir, avec toute l'antiquité chrétienne, que Trophime ne vint pas seul dans nos contrées, pas plus que les autres fondateurs d'Églises. Mais ces disciples n'étaient pas alors nombreux à Rome ¹. Saint Paul se plaint même qu'ils l'aient tous abandonné ². Quant aux autres, ils étaient dispersés à travers le monde. D'ailleurs, était-il encore loisible à Trophime et aux autres prédicateurs qui l'accompagnèrent de communiquer avec les Apôtres, ou d'en recevoir les ordres et la juridiction qui leur étaient nécessaires? Quand on a vu l'horrible cachot de la prison de Mamertine où l'on descendait les détenus par une étroite ouverture pratiquée dans la voûte, on se demande comment aurait pu avoir lieu cette entrevue, en la supposant autorisée par des geôliers convertis ou gagnés à prix d'argent.

Il est vrai que saint Paul dit à propos de ses liens : « *Sed verbum Dei non est alligatum*, la parole de Dieu n'est pas enchaînée ³, » et encore, vers la fin de son épître : « *Dominus... liberavit me, ut per me prædicatio impleatur, et audiant omnes gentes*, le Seigneur... m'a délivré, afin que par mon ministère la prédication soit accomplie et que toutes les nations l'entendent ⁴. Mais il voulait parler ici de sa première comparution qui n'avait pas été suivie de jugement, grâce à l'assistance divine, et de la facilité qui lui était encore laissée, dans sa première prison, d'écrire ses lettres et de prêcher les fidèles et les idolâtres.

Enfin, il est bien permis de se demander s'il est vraisemblable que saint Pierre ait attendu la fin de son apostolat,

¹ « Lucas est mecum solus. » Loc. cit. IV, 11.

² « In prima mea defensione nemo mihi affuit, sed omnes me dereliquerunt. » Loc. cit. 16.

³ II^e ad Tim. IV. 9.

⁴ II^e ad Tim. IV. 17.

qu'il savait proche ¹, pour s'occuper de la conquête spirituelle de la première province de l'empire. C'est à ceux qui pensent que saint Trophime ne fut envoyé dans les Gaules qu'après son retour supposé de Milet à Rome, peu de temps avant le martyre des saints Apôtres, de répondre, s'ils le peuvent, à toutes ces questions. Il nous paraît difficile de le faire d'une manière satisfaisante.

La solution que nous avons proposée est plus rationnelle et plus conforme à l'histoire. On sait, par les Actes des Apôtres, que Trophime accompagnait saint Paul dans ses voyages ². Il était avec lui à Jérusalem, lorsque ce dernier, victime de la fureur des Juifs, en appela à César de la sentence du gouverneur. Il a bien pu l'accompagner à Césarée, pour témoigner en sa faveur, en présence de Festus, et de Césarée à Rome. Quoi qu'il en soit, saint Paul resta deux ans à Rome, avec saint Pierre, annonçant librement la parole de Dieu ³. Il avait déclaré aux Juifs, rebelles à ses enseignements, que le *Salut de Dieu était envoyé aux Gentils* ⁴. Il ne pouvait l'être que par l'évangélisation des provinces. Or si, à cette époque tardive, la Gaule n'eût pas encore été visitée par des missionnaires chrétiens, ce qui n'est pas supposable, on doit bien penser que saint Pierre et saint Paul se concertèrent pour y envoyer ceux dont la tradition nous a conservé la mémoire. Et certes, ce ne serait pas exiger trop d'honneur pour l'illustre pays des Gaules, que de fixer à l'année 62 ou 63 la date de sa naissance à la foi, vingt ans après l'arrivée de saint Pierre à Rome, alors que l'Orient était déjà couvert d'Églises. Nous ne pouvons même nous résoudre à croire que le Prince des Apôtres ait attendu vingt ans pour jeter dans nos contrées les premiers fondements de la religion. Et, que ce soit de Rome, de Jérusalem ou d'Antioche qu'il nous ait envoyé des

¹ II Epist. Petri apost. I, 14.

² Act. Apost. XX, 4. — XXI, 29.

³ Act. Apost. XXVIII, 30.

⁴ Act. Apost. XXVIII, 28.

prédicateurs, peu importe; cela ne contredit pas l'assertion d'Innocent I qui affirme que « nul n'a fondé d'Églises..., dans les Gaules, qui n'ait été institué pasteur par saint Pierre ou ses successeurs¹. »

Il résulte de ces explications que Trophime a dû venir évangéliser la ville d'Arles avant la dernière captivité de saint Paul, et qu'il était retourné en Asie, peut-être par ordre de l'Apôtre, pour en consolider les Églises ébranlées, pendant que Crescent prêchait la cité de Vienne. Ainsi disparaît la contradiction apparente que nous avons signalée entre la mission de ce disciple dans les Gaules et la supplique de l'Église d'Arles. Donc rien ne s'oppose et tout concourt même à nous faire admettre, comme une vérité historique, la venue de saint Trophime à Arles et de saint Crescent à Vienne, du temps des Apôtres.

Et maintenant quelles clartés nouvelles vont briller à nos yeux, à l'aide de ces documents certains! Il était donc dans le vrai, saint Grégoire de Tours, lorsqu'il relatait la mission de sept Évêques envoyés dans les Gaules pour y porter le bienfait de la régénération; il se trompait uniquement sur l'époque de cette mission en la plaçant sous l'empire de Dèce. Ils étaient donc de fidèles échos des traditions primitives ces vieux manuscrits épars en divers lieux du monde, qui retracent le souvenir de missions analogues au premier siècle. Ce sont ces manuscrits vénérables qu'il nous reste à examiner pour achever cette démonstration.

La première et la plus ancienne mention qui ait été faite de la mission des sept évêques, se trouve dans le chapitre 28^e de l'*Histoire des Francs*, écrite par saint Grégoire de Tours. On y lit : « Sous le consulat de Dèce et de Gratus,² » d'après une tradition fidèle, la ville de Toulouse avait commencé d'avoir pour premier et souverain prêtre saint

¹ Innocent, *Epist.* 25. — *Patrol. lat.*, t. XX, col. 552.

» Saturnin. Voici ceux qui furent envoyés : à Tours, l'évêque
 » Gratien ; à Arles, l'évêque Trophime ; à Narbonne, l'évêque
 » Paul ; à Toulouse, l'évêque Saturnin ; à Paris, l'évêque
 » Denis ; aux Avernès (Clermont) l'évêque Austremoine ; à
 » Limoges, l'évêque Martial¹. »

Il faut placer au second rang une relation à peu près semblable, servant de prologue au *Gesta pontificum autissiodorensium* (histoire des évêques d'Auxerre). Après avoir dit que saint Pérégrin fut envoyé dans cette ville par le bienheureux Sixte, l'auteur ajoute : « La religion chrétienne qui, du temps
 » de Clément pape, s'était répandue dans les provinces de l'
 » Gaule, grâce au zèle des ministres de Dieu : Savinien, évê-
 » que de Sens ; Denis, de Paris ; Ursin, de Bourges ; Martial,
 » de Limoges ; Saturnin, de Toulouse ; Memmie, de Châlons et
 » d'autres, avait perdu peu à peu de sa perfection primitive². »

Un manuscrit de l'Église d'Arles découvert par l'abbé Fail-
 lon, à la Bibliothèque nationale, renferme cette même liste
 d'évêques, sauf une légère différence. Ce document a pour
 titre : « De sept hommes apostoliques envoyés dans les Gaules
 » par saint Pierre pour la prédication de l'Évangile, au temps
 » de Néron³. »

¹ « Hujus tempore (sub Decio) septem viri episcopi ordinati ad
 prædicandum in Gallias missi sunt, sicut historia Passionis sancti
 martyris Saturnini denarrat. Ait enim : *Sub Decio et Grato consu-*
libus, sicut fidei recordatione retinetur, primum ac summum Tolo-
sana civitas sanctum Saturninum habere cæperat sacerdotem. Hi
 ergo missi sunt : Turonicis, Gatianus episcopus ; Arelatensibus,
 Trophimus episcopus ; Narbonæ, Paulus episcopus ; Tolosæ, Satur-
 ninus episcopus ; Parisiacis, Dionysius episcopus ; Arvernīs, Stremo-
 nius episcopus ; Lemovicis, Martialis est destinatus episcopus. »

² Siquidem christianitatis religio, que, a tempore beati Clementis
 pape, per fidelissimos verbi Dei ministros Savinianum videlicet,
 Senonensem episcopum, Dionisium Parisiensem, Ursicinum Bituri-
 censem, Marcialem Lemovicensem, Saturninum Tolosanum, Mem-
 mium Catalaunensem, ceterosve, per Gallianas provincias sese dif-
 fuserat, paulatim a status sui rectitudine obsolescere ceperat. »
 L'abbé Duru, *Biblioth. hist. de l'Yonne*, t. I, p. 309. — 1850.

³ M. Faillon (*Mon. inéd.*, t. II, p. 375) explique très bien que le

Sous ce titre, on lit : « Sous Claude, Pierre Apôtre envoya
» quelques disciples dans les Gaules, pour y prêcher aux
» Gentils la foi de la Trinité; il assigna à chacun de ces disciples les villes qu'ils devaient évangéliser; ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremonie, Gratien, Saturnin, Valère et plusieurs autres que saint Pierre leur avait donnés pour compagnons¹. »

Un autre manuscrit très ancien dont parle Mamachi, dans son ouvrage latin sur les origines chrétiennes, contient une partie de cette même relation. Voici, dans l'extrait qu'en a fait ce savant, la phrase qui la concerne : « Dans les Gaules, la cité d'Arles eut pour fondateur saint Trophime, disciple des Apôtres; celle de Narbonne, saint Paul; celle de Toulouse, saint Saturnin; celle de Valence, saint Daphnus; celle de Paris, quatre disciples des Apôtres². »

Enfin un manuscrit du VI^e ou du VII^e siècle, trouvé, en 1839, au monastère de Scété, et de là transporté à Londres, confirme d'une façon générale cette mission de prédicateurs. Il déclare, en effet, que : « la main sacerdotale des Apôtres s'étendit sur Rome et toute l'Italie, l'Espagne, la Bretagne et la Gaule et les autres contrées voisines, sous la juridiction de Simon Céphas, lequel, après avoir quitté Antioche,

mot *Neronis* pour *Claudii*, est une aberration de copiste comme cela se rencontre souvent dans les titres des manuscrits.

¹ « De septem viris a beato Petro Apostolo in Galliis ad predicandum missis tempore Neronis. »

« Sub Claudio igitur, Petrus Apostolus quosdam discipulos misit in Gallias ad predicandam Gentibus fidem Trinitatis; quos discipulos singulis urbibus delegavit. Fuerunt hi : Trophimus, Paulus, Marcialis, Austremonius, Gracianus, Saturninus, Valerius et plures alii qui comites a beato Apostolo illis predestinati fuerant. » Biblioth. nat., Mss. lat., n° 5537. — *Monum. inéd.*, t. II, p. 374.

² « In Galliis etiam civitas arelatensis discipulum Apostolorum s. Trophimum habuit fundatorem; Narbonensis, s. Paulum; Tolosana, s. Saturninum; Valensis, s. Daphnum; Parisiensis, quatuor Apostolorum discipulos. » F. Mamachi, *Origin. et antiquit. christ.*, t. II, pag. 239, note 2.

» alla fonder et gouverner l'Église romaine et celles des pays environnants¹. »

Voilà des documents bien graves. Avant de les repousser avec dédain comme l'ont fait certains critiques peu sérieux, il est sage d'en étudier la valeur. Nous allons examiner chacune de ces pièces, isolément d'abord, et ensuite dans leur ensemble et leurs rapports mutuels, pour savoir si elles méritent d'être prises en considération. Après cela, nous y puiserons de précieux renseignements pour l'histoire de nos origines.

1° La mission des sept évêques, relatée dans l'*Histoire des Francs*, a toujours été regardée, par les anciens critiques, comme un document digne de foi. Ils se sont appuyés sur l'autorité et le savoir de saint Grégoire de Tours, pour lui octroyer toute leur confiance. Cela se comprend : avec la date de cette mission, il leur était facile de saper par la base les antiques traditions des Églises gauloises. Aussi cette pièce a-t-elle été, jusqu'à ce jour, le fondement du système grégorien. Nous verrons tout à l'heure quelle époque il faut assigner à cette mission chrétienne. Il nous suffit pour le moment de la considérer comme un monument de notre histoire nationale².

2° La chronique des évêques d'Auxerre, où nous avons

¹ « Accepit manum sacerdotalem Apostolorum Romæ civitas et tota Italia, atque Hispania ac Britannia, et Gallia cum reliquis aliis regionibus finitimis, ab ipso Simone Cepha, qui ascenderat ab Antiochia, et fuit præceptor ac rector in Ecclesia quam ibi ædificavit, et in finitimis. » Maï, *Script. veter.*, t. X, p. 7. — Patrol. gr., t. XXIV, col. 627, note 47.

² Tel est le jugement que le parti opposé a toujours porté sur cette relation, quoiqu'elle ait été certainement tirée d'une légende, non pas de la vie de saint Saturnin, mais de celle de saint Ursin, premier évêque de Bourges et l'un des soixante-douze disciples. C'est ce que M. Faillon a très bien démontré par l'identité de ces deux pièces (*Monum. inédits*, t. II, p. 422). Voilà pourquoi nous ne comprenons pas dans notre nomenclature cette liste des sept évêques consignée en tête des Actes de saint Ursin; elle ferait double emploi avec celle de Grégoire de Tours. Cf. Bibl. nat., mss. lat., n° 369.

trouvé la mention de sept prédicateurs dont les travaux avaient fait fleurir la religion sous le pontificat de saint Clément, n'est pas une pièce suspecte, mais parfaitement authentique. Quoique le manuscrit qui la renferme ne soit que du XII^e siècle, elle a été commencée au IX^e par deux chanoines d'Auxerre, Alagus et Rainagola, et un savant écrivain, le moine Héric, qui l'ont portée jusqu'à l'an 880.

3^o La relation des sept missionnaires, inscrite dans un manuscrit d'Arles, a subi, comme celle de l'*Histoire des Francs*, les vicissitudes de l'opinion. Les uns, voyant qu'elle contredisait l'époque adoptée par Grégoire de Tours, l'ont rejetée sans examen; les autres, plus respectueux pour cette épave du passé, ne l'ont acceptée que sous bénéfice d'inventaire, c'est-à-dire en y soupçonnant une interpolation. Mais cela doit se prouver autrement que par une supposition gratuite. Jusqu'à ce jour rien de sérieux n'a pu être allégué contre l'authenticité de ce document, sauf pourtant une remarque d'un critique, M. J. Roman, dans le compte-rendu de l'ouvrage de M. l'abbé Brémenson sur les *Origines Chrétiennes*¹. Cet auteur prétend que la note en question n'a aucun caractère de véracité, parce qu'elle a été insérée, par un scribe ignorant, dans un manuscrit du XI^e siècle, pour y remplir un feuillet blanc².

Cette raison n'a guère de poids, elle est même futile. Quand il serait bien démontré, par la dissemblance des écritures, ou l'interruption d'un morceau, qu'un feuillet blanc eût été passé par distraction, en résulterait-il que le document qui a servi à utiliser ce vide, fût l'œuvre d'un faussaire? Le scribe qui l'a transcrit à cet endroit, l'a-t-il inventé? ou l'a-t-il interpolé? C'est ce qu'il faudrait dire, et ce n'est pas ce fait du copiste qui le prouve. Ce remplissage d'une lacune par une note aussi importante qu'il avait tirée assurément d'un ma-

¹ *Revue des Quest. Hist.*, 55^e liv., p. 345.

² Il cite à l'appui de son dire M. Mabille, qui aurait fait cette découverte et l'aurait consignée à la page 410 de sa nouvelle édition de l'*Hist. du Languedoc*, par D. Vaissette. Or, après mûr examen, nous n'avons rien trouvé de semblable dans cette histoire.

manuscrit plus ancien, était même de sa part une inspiration très heureuse dont la science historique devrait lui savoir bon gré. Il serait bien à souhaiter que beaucoup de *blancs* eussent été laissés dans nos vieux manuscrits et remplis par tant de documents perdus ! Enfin, il n'a pas encore été démontré que la liste des évêques gaulois reproduite par le manuscrit d'Arles soit apocryphe. Elle est donc digne de respect et de confiance ¹.

4° Celle que Mamachi a trouvée dans un manuscrit du VI^e ou du VII^e siècle, à la Bibliothèque de la Minerve, à Rome, est également d'une authenticité incontestable. Il faut en croire, à ce sujet, ce savant dominicain. Ce manuscrit, dit-il, renferme plusieurs ouvrages au nombre desquels est un écrit, *acéphale*, dirigé contre les ariens. L'auteur, après y avoir fait observer que les Églises de l'Égypte et de l'Asie professent la religion catholique, passe à celles que les Apôtres ont constituées dans l'Italie et dans les Gaules. Et c'est alors qu'il mentionne les origines de ce pays dans les termes rapportés plus haut. Cet écrit étant une œuvre de polémique n'en a que plus de portée.

5° Aucun savant, que nous sachions, n'a contesté la valeur du manuscrit de Scété dans lequel les partisans de nos origines apostoliques ont puisé le précieux témoignage que nous

¹ Nous avons examiné attentivement ce manuscrit à la Bibliothèque nationale. C'est un volume de petit format intitulé : *Romanorum Pontificum constitutiones*, etc. La relation des sept évêques se trouve au f° 93 (recto), entre une lettre du pape Pélagé *universo populo Dei*, suivie d'une notice géographique sur la Gaule, et une épître de saint Grégoire le Grand à Virgile, d'une écriture plus fine que le reste. Or nous ne voyons pas qu'une page ait été laissée en blanc, à cet endroit du codex, puisque la fin de la lettre de Pélagé commence le verso du f° 92 qui précède, et que les premières lignes de celle de saint Grégoire terminent le f° 93 qui suit. Il eût été mieux de dire que le manuscrit original qui a servi de modèle au copiste, finissait par la notice sur la Gaule et la mention des sept évêques, et qu'après la réception de la lettre de saint Grégoire, c'est-à-dire vers la fin du VI^e siècle, cette pièce y fut ajoutée. Cela prouverait l'antiquité de ce document.

avons rapporté plus haut¹. Le cardinal A. Maï l'a inséré dans son grand recueil de *Manuscripts antiquæ*, avec cette note : « Cet opusculé, dit-il, se trouvait déjà réuni avec un écrit » d'Ebedjésu, du XIII^e siècle, dans un codex de Rome, sur » papier; je me réjouis que des savants anglais l'aient ren- » contré dans ce manuscrit du VI^e ou du VII^e siècle; son au- » torité s'accroît ainsi en raison de son âge².

Ces cinq pièces, envisagées séparément, paraissent donc réunir les caractères désirables d'authenticité. Les perdraient-elles, étudiées dans leur ensemble et comparées les unes aux autres? Cette conclusion répugnerait au bon sens et à la logique. Leurs rapports évidents, malgré les différences qu'on y remarque, font clairement ressortir leur véracité. Ces différences prouvent que les documents en question n'ont pas été copiés sur un modèle original et unique, mais composés en divers pays, à des époques différentes, par des annalistes indépendants les uns des autres. C'est ce qui explique la raison de variantes touchant les noms, l'époque et le nombre des évêques missionnaires; c'est aussi ce qui a pu donner lieu à quelques erreurs de chronologie³. Mais la ressemblance de

¹ Ce dernier document est asiatique. Il peut être en cela comparé à ce texte où l'historien grec Eusèbe parle, sans citer non plus aucun nom, de cette phalange de nombreux disciples qui, à l'imitation de saint Pierre et de saint Paul, allaient partout fonder des Églises, jusque dans les pays les plus barbares. Euseb., *Hist. Eccl.*, lib. III, cap. 4 et 37.

² « Jam vero quod hoc opusculum in Romano chartaceo codice cum Ebediesu sæculi XIII auctore copulatum, nunc in codice quoque sæculi sexti aut septimi a doctis quoque anglis compositum fuerit, sane gaudeo; sic enim ejus cum ætate augetur auctoritas. » Maï, *Script. veter.*, t. X, p. 7 et seq.

³ Ainsi l'Histoire des Francs et le manuscrit d'Arles comptent sept évêques, la Chronique d'Auxerre six, le codex de Rome quatre seulement, plus quatre disciples innommés, et celui de Scété ne rapporte ni les noms ni le nombre de ces missionnaires. De plus, le nom de saint Valère ne se trouve que dans le mss. d'Arles, le nom de saint Daphnus, que dans celui de Rome, et saint Denis n'est mentionné que dans Grégoire et la Chronique d'Auxerre; mais il

ces leçons est telle pour le fond et même, jusqu'à un certain point, pour la forme, qu'elles accusent évidemment une tradition ancienne, constante et universelle qui a servi de base aux rédactions que nous avons recueillies.

Leur authenticité une fois établie, il en découle naturellement des conséquences très favorables à notre thèse. Notre but, du reste, n'est pas de savoir actuellement si tel évêque, plutôt que tel autre, faisait partie de la mission gauloise, ni même si cette mission se composait exactement de sept évêques, mais si elle a eu lieu réellement du temps des Apôtres. Or c'est la conclusion qui ressort clairement de ce débat. Un peu de raisonnement va nous en convaincre.

Nous sommes en face de cinq documents authentiques qui s'accordent à nous présenter comme un fait historique l'envoi de sept évêques, plus ou moins, avec de nombreux auxiliaires, dans les Gaules, pour y implanter la foi chrétienne¹.

Il est implicitement, si l'on veut, dans le mss. de la Minerve. Trophime, Paul, Austremonne, Gatien manquent dans la Chronique d'Auxerre, on y lit, à leur place, les noms de Savinien, d'Ursin et de Memmie. Quant à l'époque, certains auteurs l'ont précisée par une date impériale, et c'est pourquoi ils sont tombés dans une contradiction flagrante; d'autres ont désigné uniquement le temps des Apôtres. Il est donc facile de voir que toutes ces différences proviennent, de la part des chroniqueurs, des contrées qu'ils habitaient et de leur manière d'écrire la chronologie. Si Denis de Paris a été associé, par erreur, à des envoyés de saint Pierre, c'est qu'il les suivit de près dans les Gaules et que sa mémoire y fut entourée partout de vénération. A nos yeux, c'est la leçon du mss. d'Arles qui est la plus digne de foi, parce qu'elle a été rédigée dans un pays où abordaient nos missionnaires, où même ils devaient séjourner, avant de se rendre dans les cités qui leur avaient été assignées.

¹ Tout ce qui précède était déjà couché sur le papier et prêt pour l'impression, lorsque nous découvrîmes dans les *Leçons d'histoire ecclésiastique* d'un savant professeur de l'*Institut Catholique*, de Paris, une objection inattendue et un peu singulière, sur la mission des sept évêques. Nous l'avons réfutée dans un travail spécial que la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, de Lille (n° 284, — juillet 1883), a bien voulu accueillir.

Dans sa dernière Leçon sur les *Origines chrétiennes* (la Gaule,

Quatre d'entre eux font remonter cette mission régénératrice et la fondation de nos premières Églises au temps où saint Pierre siégeait à Rome. Une seule de ces cinq pièces est en désaccord sur ce point, avec les autres, c'est la relation grégorienne, qui place cette mission au milieu du troisième siècle, contrairement à toutes les vraisemblances historiques. Encore faut-il remarquer que cette relation, transférée de la légende de saint Ursin dans celle de saint Saturnin, eût concordé elle-même avec les autres si elle eût été copiée fidèlement. Car saint Ursin y figure comme l'un des soixante-douze disciples.

p. 440), M. l'abbé Duchesne rejette la valeur historique du texte de saint Grégoire touchant les sept évêques, parce que : 1° cette relation ne se trouve pas dans la légende de saint Saturnin, et qu'on ne sait où cet historien l'a puisée; 2° la tradition liturgique n'a jamais consacré aucune fête en Gaule en l'honneur des sept évêques; 3° le témoignage de saint Grégoire est isolé; 4° ce n'est pas en 250 que cette mission en pays lointain pouvait être organisée; 5° enfin le nombre mystique de sept missionnaires est un symbole de la marche de l'évangélisation primitive...

Voici en substance les réponses que nous avons faites à ces objections : 1° l'abbé Faillon a parfaitement prouvé (*Mon. inéd.*, t. II, p. 407) que Grégoire a pris cette relation dans la légende de s. Ursin; 2° on n'a jamais réuni dans une même fête les sept évêques, parce qu'ils n'ont pas vécu et ne sont pas morts ensemble, comme les sept Frères, les sept Dormants, etc., mais ils ont toujours été honorés séparément d'un culte public; 3° le témoignage de Grégoire n'est pas isolé, il y en a d'autres : ceux que nous venons de produire confirment notre première assertion; 4° les partisans de l'apostolicité des Églises ont toujours débarrassé la relation des sept évêques de cette date impossible de 250 qui ne prouve que deux choses : l'interpolation de la légende de s. Saturnin et par suite l'embarras et l'erreur d'un historien consciencieux; 5° enfin, le nombre de *sept envoyés* n'est ni un mythe, ni un symbole, car ces évêques sont réellement venus dans les Gaules où ils ont fondé des Églises, où leurs reliques sont vénérées; si la première mission fut composée de sept évêques, il faut bien le croire, mais ce nombre n'a pas été inventé pour figurer la marche de l'évangélisation, car il n'y a pas de rapport entre ces deux termes, et, d'ailleurs, le nombre septénaire n'existe que dans deux leçons. Voir *Revue des Scienc. eccl.*, juillet 1884, *Le Pour et le Contre dans la quest. des Orig. chrét.*, p. 17-21.

Or, en bonne logique, doit-on sacrifier l'autorité de quatre documents en si parfaite harmonie, à celle d'un seul document contradictoire et visiblement erroné? Non, ce serait mépriser les règles de critique les plus élémentaires. C'est le bon sens, c'est l'honnêteté, c'est la conscience de l'historien, autant que la logique, qui doivent ici déterminer son choix. Donc, par la raison toute simple que quatre témoignages unanimes valent mieux qu'un, nous sommes fondés à croire et nous croyons que l'Apôtre saint Pierre a envoyé, dans les Gaules, des missionnaires chrétiens revêtus de la dignité épiscopale, pour y prêcher l'Évangile et y constituer des Églises. De plus, ces documents qui ont maintenant pour nous une valeur historique, nous apprennent que cette prédication et ces fondations d'Églises n'étaient pas circonscrites à l'ancienne *Province romaine*, mais s'étendaient à toutes les grandes circonscriptions de la Gaule, à l'Aquitaine, à la Celtique et même à la Belgique. Ils suffisent donc à renverser de fond en comble le système des grégoriens et celui de ces adversaires de nos traditions qui, ne reconnaissant que l'histoire signée et datée, rejettent *à priori* et sans examen les antiques légendes de nos saints des premiers siècles.

D'ailleurs ces monuments du passé que nous venons d'explorer, nous apportent sur nos origines apostoliques une lumière attendue, entrevue, qui n'était que voilée par les ténèbres de la critique moderne. Car les assertions de Tertullien, de saint Justin, de saint Irénée, sans oublier la lettre du pape Anicet aux évêques gaulois, assertions qui témoignent de la vitalité du christianisme dans notre pays, vers le milieu du II^e siècle, faisaient conjecturer que cet état florissant ne datait pas de quelques années, et que vu la lenteur des progrès de la foi (*paulatim*), ses débuts devaient nécessairement remonter aux temps des Apôtres.

Nous avons, du reste, chemin faisant à travers l'histoire ecclésiastique des cinq premiers siècles, constaté l'affirmation indirecte de ce fait dans les écrits les plus graves et les plus authentiques des Pères de l'Église, des historiens et des apolo-

gistes de la religion. S'ils n'ont pas positivement cité la Gaule au nombre des provinces évangélisées au I^{er} siècle, c'est qu'il n'existait aucun doute à cet égard. Si une province aussi considérable n'avait pas eu d'Églises constituées dès le premier siècle, cette exception étrange eût été certainement signalée par les annalistes chrétiens.

Enfin, nous étions donc dans le vrai en affirmant qu'il était impossible que non seulement la Narbonaise mais la Gaule entière, si bien préparée par la civilisation romaine à recevoir l'évangile, restât si longtemps plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, après la diffusion de l'Évangile dans toutes les parties du monde romain. Nous avons raison d'avancer que le Pêcheur de Galilée, pendant son séjour dans la Rome des Césars, dont il devait faire la Rome des papes, avait jeté ses filets sur toutes les contrées de l'Occident, et en particulier sur celle qui était la mieux incorporée à l'Empire et que Dieu destinait à devenir bientôt la première puissance du monde et la Fille aînée de son Église.

DEUXIÈME SECTION

LES DOCUMENTS PRÉSENTÉS JUSQU'A CE JOUR PAR L'ÉCOLE ANTITRADITIONNELLE CONTRE L'APOSTOLICITÉ DES ÉGLISES GAULOISES, N'ONT PAS DE VALEUR HISTORIQUE, AU POINT DE VUE DE LA QUESTION EN LITIGE.

On le voit, c'est un parallèle que nous voulons tracer entre les documents favorables à la thèse de nos origines apostoliques et ceux qui lui sont contraires. Rien d'infailible comme la balance pour connaître le poids et la valeur des objets qu'on veut estimer. Dans l'ordre intellectuel, la raison ne juge pas avec moins de justesse de la vérité des faits, à l'aide de témoignages comparés. Nous avons prouvé, dans la section précédente, que des textes clairs, nombreux et précis, non moins que l'état des Gaules, au premier siècle, établissent en faveur des origines chrétiennes une très forte probabilité, voire même une certitude morale. Pesons maintenant les textes que les adversaires nous opposent, et nous saurons bientôt si leur force dépasse ou même égale celle des documents que nous avons produits. Du résultat dépendra le sort de la question.

Deux textes, l'un de Sulpice-Sévère et l'autre de Grégoire de Tours, qui, entre les mains de critiques outrés, ont servi comme de leviers pour renverser l'antique liturgie de la Gaule, deux textes seulement se dressent devant nous, comme la négation de nos origines apostoliques. Ils ont été déjà réfutés bien des fois et ne méritent plus guère de l'être. Seuls les obstinés, les incorrigibles s'en font encore une arme de plus en plus émoussée. Aussi l'objet des deux chapitres consacrés à l'étude de ces textes sera beaucoup moins une réfutation qu'une explication claire et nette de ces documents. Leur examen approfondi nous persuadera aisément que non-seulement ils ne prouvent absolument rien contre notre thèse, mais qu'ils la confirment de tout point. Entrons en matière, en commençant par le texte de Sulpice-Sévère.

CHAPITRE I^{ER}

DE LA VALEUR HISTORIQUE DU TEXTE DE SULPICE-SÈVÈRE.

Sulpice-Sévère, prêtre de l'Aquitaine, vécut dans la seconde moitié du IV^e siècle et au commencement du V^e. Il composa, vers l'an 400, une *Histoire Sacrée* qui n'est qu'un abrégé succinct de l'Écriture sainte et de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Après avoir raconté en quelques pages l'horrible persécution des chrétiens sous Néron, les crimes de ce monstre, le siège et la destruction de Jérusalem par Titus, il se borne à faire une simple nomenclature des autres persécutions. Nous la reproduisons ici presque intégralement afin que l'on se fasse une juste idée du travail de l'abréviateur.

« Quelque temps après (la ruine de Jérusalem), écrit-il, » Domitien, fils de Vespasien, persécuta les chrétiens. Ce fut » alors qu'il exila l'Apôtre et évangéliste saint Jean dans l'île » de Pathmos... Bientôt la troisième persécution éclata sous » Trajan; mais ce prince, ne découvrant rien dans les chré- » tiens qui pût leur faire mériter les châtiments ou la mort, » défendit de sévir désormais contre eux. Sous Adrien, les » Juifs voulurent se révolter et essayèrent de reconquérir la » Syrie et la Palestine... »

Ici, l'historien rapporte, en quelques lignes, ce que fit l'empereur pour réprimer cette révolte, et il poursuit :

« La quatrième persécution eut lieu sous Adrien, mais elle » n'eut pas de suite : il déclara qu'il était injuste de poursuivre » des innocents. Son successeur, Antonin le Pieux, accorda » la paix aux Églises. *L'empereur Marc-Aurèle, fils d'Antonin,* » *suscita la cinquième persécution. Ce fut alors que pour la pre-* » *mière fois, on vit des chrétiens martyrisés dans les Gaules, la* » *religion divine ayant été embrassée plus tard au-delà des Alpes.*

» Pour la sixième fois, sous l'empereur Sévère, les serviteurs
» du Christ furent persécutés, entre autres, Léonidas, père
» d'Origène, qui versa son sang pour la foi. Pendant un in-
» tervalle de trente-huit ans, les fidèles jouirent d'une paix
» qui ne fut troublée que par les cruautés de Maximin à
» l'égard de plusieurs Églises. L'empereur Dèce ralluma
» ensuite le feu d'une nouvelle persécution, ce fut la sep-
» tième. Valerien fut le huitième persécuteur des saints.
» Environ cinquante ans plus tard, la plus atroce des persé-
» cutions fut excitée contre l'Église, sous l'empire de Dio-
» clétien et de Maximin, et ne cessa de sévir pendant dix
» ans; elle dépeupla le monde chrétien et inonda presque
» tout l'univers du sang des martyrs¹ ... »

Tel est le récit fait par Sulpice-Sévère, des annales de l'Église pendant trois cents ans. On avouera que ce n'est pas

¹ « Interjecto deinde tempore, Domitianus, Vespasiani filius, persecutus est christianos. Quo tempore Joannem Apostolum atque evangelistam, in Pathmum insulam relegavit... Non multo deinde intervallo, tertia persecutio per Trajanum fuit. Qui cùm tormentis et quæstionibus nihil in christianis morte aut pœna dignum reperisset, sæviri in eos ultrà vetuit. Sub Hadriano deinde Judæi rebellare voluerunt... Quarta sub Hadriano persecutio numeratur, quam tamen postea exerceri prohibuit : injustum esse pronuncians, ut quisquam sine crimine reus constitueretur. Post Hadrianum Antonino Pio imperante, pax ecclesiis fuit. Sub Aurelio deinde Antonini filio, persecutio quinta agitata. Ac tùm primùm intrà Gallias martyria visa, seriùs trans Alpes Dei religione suscepta. Sexta deinde Severo imperante, Christianorum vexatio fuit. Quo tempore Leonidas, Origenis pater, sacrum in martyrio sanguinem fudit. Interjectis deinde annis viii et xxx pax Christianis fuit : nisi quod medio tempore, Maximinus nonnullarum ecclesiarum clericos vexavit. Mox, Decio imperante, jam tùm septima persecutione sævitum est in christianos. Inde Valerianus octavus sanctorum hostis fuit. Post eum, interjectis annis ferè quinquaginta, Diocletiano et Maximiano imperantibus, acerbissima persecutio exorta est, quæ per decem continuos annos plebem Dei depopulata est. Qua tempestate omnis ferè sacro martyrum cruore orbis infectus est... » Sulpit.-Severi, *Historia Sacra, Antuerpiæ, ex off. Ch. Plantini*, (1574). Lib. II, pag. 148-151.

là de l'histoire, mais un simple aperçu chronologique des persécutions. L'auteur ne pouvait donc y relater que des faits généraux. C'est ce qu'il fait dans tout le cours de son Histoire Sacrée, et la Gaule n'y occupe pas une place plus considérable que les autres provinces de l'Empire. Du reste, il est facile de se convaincre, en confrontant cet abrégé avec l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, que Sulpice-Sévère y a suivi celui-ci pas à pas; tous les éditeurs de ses Œuvres l'ont constaté dans leurs annotations. Aussi cet annaliste ne parle de la Gaule qu'à propos des sanglantes exécutions des chrétiens de Lyon, dont il trouve la relation détaillée, à l'époque de Marc-Aurèle, dans l'Histoire de l'évêque de Césarée. Il aurait pu et dû peut-être profiter de cette occasion pour dire quelques mots à la louange de ces généreux martyrs de son pays. Il ne cite pas même leurs noms, pas plus qu'il ne citera ceux des illustres victimes de la cruauté de Dioclétien, sous prétexte de brièveté¹. Mais après avoir noté la persécution de Marc-Aurèle, il y ajoute une petite observation qui est devenue, depuis deux cents ans, le sujet d'un grand débat. « Sous Marc-Aurèle, dit-il, eut lieu la cinquième persécution². » Puis, voyant qu'Eusèbe indique la Gaule comme ayant été l'un de ses principaux théâtres, il fait cette réflexion : « Ce fut alors pour la première fois que l'on vit des martyres dans les Gaules... » Il paraît s'en étonner, il en cherche la cause : « c'est que, dit-il, la religion divine a été embrassée plus tard au-delà des Alpes. »

¹ « Extant etiam mandatæ litteris præclaræ ejus temporis martyrum passiones : quas connectendas non putavi ne modum operis excederem. » Sulp.-Sever., *Hist. S.*, loc. cit.

² Les anciens écrivains n'ont pas tous compté de la même façon les persécutions générales. Ceux qui, comme saint Augustin, Orose et Eusèbe, n'en virent qu'une seule sous Trajan et Adrien, ont compté celle de Marc-Aurèle pour la quatrième; les autres qui, comme Sulpice-Sévère, en virent deux bien distinctes, regardèrent cette dernière comme la cinquième. C'est ce que nous ferons nous-même dans le cours de ce travail, pour éviter toute confusion.

Or, voici de quelle manière les adversaires raisonnent sur ce passage. Puisque, disent-ils, d'après cet historien, on ne vit des martyres pour la première fois, dans les Gaules, que sous Marc-Aurèle, en 177, c'est que la religion chrétienne, comme il l'assure, y fut reçue plus tard qu'ailleurs; il faut donc conclure de ces paroles qu'il n'y avait point d'Églises d'établies, en cette contrée, dès le premier siècle, ni au commencement du deuxième, à part celles de Lyon et de l'ancienne Province romaine. Ce raisonnement est spécieux. Il y a encore aujourd'hui des critiques qui le font d'un air de triomphe. Quelques réflexions très simples vont cependant le démolir pièce à pièce. Mais l'objection renversée, la phrase de Sulpice-Sévère, mieux comprise, sera pour nous une lumière de plus qui éclairera notre route à travers les ténèbres des premiers âges. Afin de procéder avec ordre, nous allons employer deux paragraphes à démontrer : 1^o que le texte de Sulpice, pris isolément, n'affirme rien contre l'apostolicité de nos Églises; 2^o que ce même passage, interprété selon le contexte et les données de l'histoire, est un appui solide pour nos traditions.

§ I. — *Le texte de Sulpice-Sévère, pris à part, indépendamment du contexte, n'infirme nullement le fait de l'établissement du christianisme dans les Gaules, au premier siècle.*

Sans vouloir profiter, plus qu'il ne sied à une bonne logique, des preuves accumulées précédemment, en faveur de nos origines, nous pourrions avancer tout d'abord que pour en briser le faisceau, il faudrait se munir d'un texte précis et d'une clarté parfaite. Or celui qu'on nous présente est loin de réunir ces qualités essentielles. Les contradicteurs sont très exigeants sous ce rapport; ils repoussent tous les textes vagues. On ne saurait les en blâmer. Mais alors, la réciprocité est ici

de bonne guerre. Pourquoi donc nous opposent-ils une phrase dont les savants ont donné jusqu'à ce jour sept ou huit traductions différentes? une phrase sujette à des interprétations en sens contraires et dont les termes principaux sont si élastiques, qu'ils font encore l'objet d'une ardente discussion? Pour cette seule raison, les critiques d'histoire auraient dû reléguer le texte susdit parmi les pièces douteuses, sans valeur, et n'en plus parler. Mais les documents, quels qu'ils soient, sont rares dans le camp opposé, et l'on y profite de tout ce que l'on trouve. Il faut donc soutenir l'attaque.

Rappelons d'abord le passage en question, et traduisons-le mot à mot, de manière à ne soulever aucune réclamation : « Sous Aurèle ensuite, fils d'Antonin, la cinquième persécution fut suscitée. Et alors, pour la première fois dans les Gaules, on vit des chrétiens martyrisés, la religion divine ayant été reçue plus tard au-delà des Alpes¹. » .

Il y a dans ce texte deux membres de phrase. Le premier énonce un fait, celui d'une persécution de chrétiens, sous Marc-Aurèle; le second n'est qu'une induction personnelle de l'écrivain. Or ni l'un ni l'autre ne contredisent nos traditions apostoliques.

Pour que cette contradiction eût lieu, il faudrait que le sens de *primum martyria visa*, fût évidemment celui-ci : « Avant cette persécution de Marc-Aurèle, il n'y avait pas encore eu de chrétiens martyrisés dans les Gaules. » Dès lors, on serait en droit d'en conclure que plusieurs fondateurs de nos Églises, dont on place le martyr sous Néron et Domitien, ne sont venus évangéliser notre pays qu'au deuxième ou au troisième siècle. Mais l'auteur ne dit pas cela. Du moins on ne peut logiquement le déduire de ses paroles sans tomber dans l'arbitraire.

Le mot *martyria* signifie des exécutions de martyrs, quel

¹ « Sub Aurelio deinde Antonini filio, persecutio quinta agitata. Ac tum primum intra Gallias martyria visa, serius trans Alpes Dei religione suscepta. » Sulp.-Sev., *Hist. S.*, loc. sup. cit.

qu'en soit le nombre, cela est clair et certain. Or dans les deux camps, on discute pour savoir s'il s'agit ici de quelques martyrs ou de grandes hécatombes de chrétiens. Discussion stérile, si l'on ne consulte que le texte en question. Pris en lui-même, il ne peut trancher le différend, puisque le pluriel *martyria* renferme ces deux sens¹. Quand au *primum visa*, l'écrivain gaulois affirme par là qu'avant Marc-Aurèle on n'avait pas encore vu de ces exécutions en Gaule. S'il a voulu parler de massacres généraux et considérables, il était dans le vrai; mais s'il avait en vue même de simples exécutions particulières et individuelles, il pouvait se tromper. Il faut donc en bonne logique renoncer à trouver dans le *primum martyria visa* considéré isolément, la solution du problème historique que nous cherchons.

Il en est de même du second membre de phrase. C'est, avons-nous dit, une réflexion de l'historien. Après avoir remarqué que la persécution lyonnaise fut la première pour la Gaule, il en cherche la cause et il l'exprime en ces termes équivoques et nuageux : « *Seriùs trans Alpes Dei religione suscepta, la religion divine ayant été acceptée plus tard (ou tardivement) au-delà des Alpes.* » Qui pourra jamais, de l'analyse de ces mots, dégager la vraie pensée de l'auteur? Et en quoi cette observation pourrait-elle contredire nos origines apostoliques?

Le christianisme, dit le chroniqueur, a été reçu, *accepté*,

¹ Dans une petite brochure que nous avons déjà citée, et qui en fait d'objections ne contient guère que des dénégations, nous avons remarqué la réflexion suivante, sur le mot *martyria* : « *Martyrium* correspond très exactement à notre mot français *martyre*; il s'applique à la mort d'un seul aussi bien qu'à la mort de plusieurs. Les dictionnaires sont unanimes sur ce point, les Pères l'ont employé dans ce double sens, etc. » L'abbé de Meissas, *Évangélisation des Gaules*, (second mémoire), page 16. Qui a jamais dit le contraire? Mais l'auteur est-il logique quand il conclut de cette observation que le *martyria* de Sulpice-Sévère ne signifie pas une exécution en masse? C'est là précisément toute la question. Nous l'étudierons plus loin.

embrassé en Gaule *plus tard*. Cela suppose évidemment, comme nous l'avons fait observer ailleurs, qu'il y avait été introduit et prêché longtemps auparavant. Mais quelle est l'étendue du mot *suscepta*? Signifie-t-il que la parole évangélique prêchée partout, ou seulement dans quelques cités, fut repoussée des Gallo-Romains, et ne produisit nulle part aucun fruit? Veut-il dire que cette divine semence ne prit racine que dans les villes, les campagnes restant plus longtemps plongées dans l'idolâtrie? ou bien simplement que les conquêtes de la foi furent moins importantes, moins générales dans la Transalpine que dans les autres contrées? Qui est-ce qui se chargerait de répondre à ces questions?

Et l'adverbe *serius*, qui renferme une question de temps, est-il plus intelligible que le participe *suscepta*? Est-ce un comparatif ou un synonyme de *serò*? S'il doit être traduit par *lentement*, *tardivement*, il est conforme à la tradition et aux vieilles légendes, et nous apprend une fois de plus que le christianisme n'a pas tout à coup envahi les Gaules, mais que le paganisme, en lui apportant une résistance opiniâtre, a retardé sa marche. Or cela ne contredit point les fondations de nos Églises gauloises au premier siècle. Si ce terme est un comparatif, il faut lui trouver un point de comparaison. Où le chercher si ce n'est à Jérusalem et à Rome, dans les provinces de l'Orient et dans l'Italie? C'est là en effet que l'auteur de l'Histoire Sacrée a déjà vu éclater cinq grandes persécutions, tandis que la Gaule n'en a encore essuyé qu'une seule. Étonné de cette absence de grands massacres, dans un pays qu'il savait évangélisé dès les premiers âges de la foi, il croit en signaler la cause, en écrivant que le christianisme y avait été universellement embrassé plus tard que dans l'Italie et l'Orient. En cela il ne se trompait pas. Mais après tout, le mot *serius*, traduit au comparatif comme au positif, n'est pas une objection contre l'établissement de nos Églises chrétiennes au premier siècle. On ne peut voir dans la phrase de Sulpice, envisagée à part, qu'une question de temps, rien de plus, un nombre moins considérable de conversions dans ce

pays, aux premiers siècles, qu'en Asie et à Rome; partant, plus de lenteur dans la diffusion universelle de la foi. Enfin, que l'on interprète ce passage comme il plaira, il sera toujours impossible de lui faire dire que des Églises n'ont pas été établies, dans les Gaules, au temps des Apôtres, et qu'il n'y eut pas çà et là quelques martyrs. C'est tout ce que nous voulons pour le moment.

Mais pour bien comprendre un texte obscur en lui-même, il faut remonter à la source où l'a puisé l'auteur, le comparer avec le contexte et l'examiner à la clarté de l'histoire. C'est ce que nous allons faire dans le paragraphe suivant.

§ II. — *Le texte de Sulpice-Sévère, interprété d'après son contexte et les données de l'histoire, est plus favorable à la thèse de l'école traditionnelle qu'à celle de l'école dite historique, et confirme la vérité des origines apostoliques.*

Ce qu'il y a d'important dans le document qui nous occupe, c'est le fait historique qu'il énonce, celui d'une persécution qui a éclaté, pour la première fois, dans les Gaules, sous Marc-Aurèle, et qui était, d'après Sulpice-Sévère, la cinquième persécution générale. Or quels ravages fit-elle dans notre pays? quelles en furent l'étendue et la violence? C'est là évidemment le nœud de la question. S'il ne s'agit ici que d'un orage partiel qui, en passant sur quelques rares Églises fondées en Gaule, y a détruit en partie les prémices de la chrétienté, nous déclarons à nos adversaires notre impuissance à bénéficier de ce texte. Mais si nous arrivons à démontrer que cette tempête a sévi sur toute la Gaule, ou du moins dans ses principaux centres, et qu'elle y a fait de nombreuses victimes, nous serons en droit d'en conclure que la sève de la foi chrétienne circulait déjà, dans la seconde moitié du deuxième siècle, au sein des populations gauloises. C'est donc uniquement sur ce point que va rouler notre étude.

Parmi nos adversaires il en est encore qui, trompés par le caractère et les vertus dont les historiens ont orné la grande figure de Marc-Aurèle, prétendent que ce prince n'a jamais persécuté directement les chrétiens. Ils s'inscrivent en faux contre l'édit de proscription qu'on lui attribue et même contre sa participation juridique aux massacres des fidèles, qui ensanglantèrent, sous son règne, le monde catholique. Ainsi la persécution de Lugdunum n'aurait été, à leurs yeux, qu'un soulèvement passager, local, circonscrit aux limites de cette importante métropole.

Nous allons essayer de prouver à ces contradicteurs que la persécution dont parle Sulpice-Sévère, après Eusèbe, qu'elle ait été édictée ou non par l'empereur philosophe, a été une persécution violente, universelle et de longue durée, sur toute la surface de l'empire romain et principalement dans les Gaules. Quand nous aurons appris, par l'histoire, le vrai sens des expressions *persecutio agitata* employées par Sulpice-Sévère, nous saurons aussitôt ce que signifient celles de *martyria visa* et de *religione seriùs susceptâ*.

Eusèbe de Césarée commence le livre V^e de son Histoire par tracer un tableau général des épreuves de l'Église sous Marc-Aurèle. « En ce temps-là, dit-il, (au début du pontificat de saint Eleuthère), une persécution très violente fut suscitée contre nos frères, par des soulèvements populaires, dans la plupart des provinces. Un nombre presque incalculable de fidèles conquièrent la gloire du martyr dans tout l'univers; on en jugera par ce qui arriva dans une seule province ¹... » Il ajoute ensuite comme transition à l'Épître qu'il va publier des Églises de Lyon et de Vienne : « Or le pays qui fut le théâtre de ces luttes s'appelle la Gaule ². »

¹ « Quo tempore, cum in nonnullis terrarum partibus violentior adversus nostros persecutio commota esset ex incursione popularium, innumerabiles propè martyres (μυριάδας μαρτύρων) per universum orbem enituisse, ex his quæ in unica provincia contigerunt, conjicere est... » Euseb., *Hist. eccl.*, l. v, proem. Edit. H. Valesii.

² « Porro regio ipsa in qua stadium ad hæc quæ dixi certamina constitutum fuit, Gallia vocatur. » Euseb., loc. cit.

Il est bien évident que cet historien établit ici un point de comparaison entre les scènes de carnage qui eurent lieu dans les Gaules et celles qui désolèrent l'Église dans le reste du monde. Or si nous voulons juger de la violence de cette persécution des Églises gauloises, il nous suffit de jeter un coup d'œil sur les tourments que la rage des païens fit subir aux chrétiens dans les autres contrées.

C'est encore Eusèbe qui va presque toujours nous servir de guide dans cette étude. Il avait déjà signalé le commencement de cette persécution, dès les premières années de Marc-Aurèle. « A cette époque, écrit-il, les plus terribles secousses de la persécution ébranlèrent les Églises d'Asie. Polycarpe termina sa vie par le martyre ¹... » Mais il faut, autant que possible, rapporter les événements dans l'ordre chronologique où ils se présentent.

Antonin-le-Pieux venait d'achever sa longue carrière, et Marc-Aurèle, son gendre et son fils adoptif, héritait du pouvoir. Antonin avait été aimé du peuple. Sa mort fut pleurée amèrement. Les païens, considérant ce malheur public comme un châtiment de leurs dieux, en firent retomber la responsabilité sur les chrétiens. Des cris de mort s'élevèrent contre eux du milieu de la population romaine. Une victime au moins devait payer de sa tête les crimes des *athées* ² qui provoquaient le courroux du ciel. Ce fut la plus noble, la plus insigne qui fut choisie pour le sacrifice. Le pape saint Anicet fut immolé à la vengeance populaire le xii des calendes (17 avril 161), d'après le catalogue libérien, un mois après la mort d'Antonin ³. Ainsi le prince philosophe, son successeur, inaugurerait son règne de modération et de paix par l'holocauste d'un pontife romain, et pendant qu'il affermis-

¹ « Qua tempestate, cum gravissimi persecutionum motus Asiam concussissent, Polycarpus vitam martyrio terminavit. » Euseb., *Hist. eccl.*, l. iv, c. 15. — Cf. Euseb., *Chronic.*, ad ann. 169.

² C'est le nom que les païens donnaient aux chrétiens.

³ Anast. Bibliothec., *Hist. de vit. rom. pont.*, Blanchini *notæ chronol.*, in Patol. lat., t. cxxvii, col. 1209.

sait sur son front le diadème impérial, il envoyait le chef de l'Église recevoir au ciel la couronne du martyr. C'était, au point de vue de son existence terrestre, un sinistre augure pour l'Épouse du Christ.

Le mot d'ordre de la persécution venait d'être donné dans la capitale de l'empire, il ne tarda pas à se propager dans les provinces. Sous le pontificat du pape Soter, une multitude de fidèles furent condamnés aux mines, c'est-à-dire à un long et douloureux martyr. Ce fait nous est attesté par une lettre que saint Denys de Corinthe écrivit à ce pontife pour le remercier de sa munificence à l'égard de ces infortunés¹.

Mais ce n'était pas encore la persécution sanglante. Elle éclata bientôt. Ce fut à l'époque où Marc-Aurèle et Lucius, son associé au trône, passèrent en Asie pour combattre les Parthes². Pendant que Lucius, chargé de cette expédition, se livrait à tous les excès de la débauche, les chrétiens étaient traqués comme des bêtes fauves et ils expiraient dans les tortures. La réalité de cette persécution se trouve confirmée dans un des rares monuments hagiographiques de ce temps, échappé à la destruction. Les Actes de saint Abercius, expurgés par les nouveaux Bollandistes, débutent ainsi : « Sous » le règne de Marc-Aurèle Antonin et de Lucius Verus, un » décret fut promulgué dans tout l'empire, prescrivant à » chaque citoyen d'offrir des sacrifices et des libations aux » dieux. Publius Dolabella, qui gouvernait alors la Phrygie, » se mit en devoir de faire exécuter l'édit dans sa province. » Les solennités païennes reprirent une pompe inaccoutumée, et la foule se pressait aux temples, pour accomplir » l'ordre des empereurs. La curie et le peuple d'Hiérapolis

¹ Euseb., *Hist. eccles.*, t. IV, c. 23.

² « Sed in diebus Parthici belli persecutiones christianorum, quartâ post Neronem vice, in Asiâ et in Galliâ, graves præcepto ejus extiterunt, multique sanctorum martyrio coronati sunt. » P. Oros. *Hist.*, l. VII, c. 15, cité dans les *Historiens de la Gaule*, t. I, p. 696.

» inaugurèrent avec pompe les sacrifices ¹. Abercius était » alors évêque de cette cité. » La suite des Actes nous apprend que ce saint, véritable thaumaturge, ne dut son salut, au milieu de la tempête soulevée contre lui, qu'à la puissance surnaturelle de sa parole et à l'éclat de ses miracles. Il fut ensuite mandé par l'impératrice Faustine et conduit à Rome pour exorciser Lucilla, fille de Marc-Aurèle. Il la délivra du démon qui la tourmentait horriblement, avant qu'elle devînt, à Ephèse, l'épouse du triste Lucius Verus.

Le décret officiel relaté plus haut ne peut être considéré sans doute comme un édit formel de persécution. Mais le document qui le rapporte n'en donne pas la teneur textuelle dans son intégrité. Ce n'en était pas moins un ordre indirect adressé aux gouverneurs d'obliger tous les citoyens de sacrifier aux dieux et de sévir en conséquence contre les chrétiens réfractaires. Cette pièce est déjà une réponse à ceux qui soutiennent que l'empereur philosophe n'a publié aucun édit de persécution. Il faudrait être bien sévère pour refuser à celle-ci le caractère d'authenticité qu'elle porte avec elle. Ces noms propres de personnages et de villes, ces circonstances de temps, de lieu et de mœurs païennes qu'elle renferme, impriment à cette relation le cachet de la véracité.

Revenons à l'Histoire d'Eusèbe. C'est le moment de parler des illustres martyrs qu'il signale, dans son livre IV^e. Il nous a heureusement conservé, dans la lettre des fidèles de Smyrne aux autres chrétientés, l'émouvant récit du martyre de saint Polycarpe, le fidèle disciple de saint Jean. C'est à regret que nous résistons au désir d'insérer dans ces pages quelques

¹ « L'abbé Darras, dans son *Histoire générale de l'Église*, t. vii, p. 261 et suiv., prouve très bien, à l'aide des travaux récents de D. Pitra et des nouveaux Bollandistes, octobr. die xxii, l'authenticité et la véracité des Actes d'Abercius, que Tillemont, *Mém.*, t. ii, p. 21, et Henrion, *Hist., eccl.*, t. ix, c. 167, avaient rejetés comme fabuleux. La traduction du passage cité est de Darras. Nous lui emprunterons également celle des autres morceaux qui suivront, tirés des Vies de saints ou des apologistes.

extraits de cette lettre d'Evariste, car elle trace dans toute son horreur le tableau de la persécution commandée ou assurément consentie par l'empereur Marc-Aurèle. « A la » vue de ces athlètes de Jésus-Christ, dit le narrateur, dont » les fouets labouraient les chairs, au point qu'on pouvait » compter les veines et les artères mises à nu sur tout leur » corps, les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes. Et » cependant pas un murmure, pas une plainte, n'échappait à » ces bienheureuses victimes... Les flammes attisées par la » cruauté des bourreaux, leur semblaient un bain rafraîchissant, en comparaison des feux éternels réservés aux pécheurs... Satan déploya contre eux toutes les ressources de » son génie infernal. Mais, grâces en soient rendues au » Seigneur ! les martyrs ont triomphé¹. » Les noms de ces martyrs, à part celui de Germanicus, n'ont été inscrits qu'au ciel. Le récit n'a roulé que sur Polycarpe, parce que, dit la lettre, il a concentré à lui seul tout l'intérêt de cette lutte suprême. Il devait périr sur un bûcher. Mais les flammes, en s'écartant sans l'atteindre, formèrent autour de lui comme une voile enflée par le vent. En voyant cela, le bourreau lui enfonça un poignard dans le flanc. Avec lui onze chrétiens arrêtés à Philadelphie et amenés à Smyrne périrent dans les supplices.

Eusèbe nous a conservé les noms de deux de ces bienheureux compagnons de saint Polycarpe, ce sont le prêtre Métrodore et l'orateur Pionius. Ce dernier défendait la cause de la religion dans les assemblées publiques et encourageait les détenus dans les cachots. Tombé aux mains des persécuteurs, il subit les plus cruels tourments et expira dans les flammes. L'évêque de Césarée avait inséré la relation de ces martyres dans une Collection de Passions qui a disparu.

Il faut placer à la même époque la persécution des chrétiens de Pergame et d'Apamée, capitale de la Grande-Phrygie.

¹ Patrol. gr., t. V, col. 1029 et seq. Epist. eccl. Smyrn. de Martyr. S. Polycarpi, c. 1-2.

A Pergame, Carpus, évêque de Thyatire, le diacre Papylius avec sa sœur Agathonice et une esclave nommée Agathora, furent sacrifiés à la fureur des idolâtres¹. A Apamée, Caius et Alexandre versèrent de même leur sang pour la foi².

Des plages de l'Asie revenons dans la capitale de l'empire. Si c'est à la rage populaire qu'il faut attribuer ces scènes de carnage que nous venons d'esquisser, il serait difficile de soutenir que Marc-Aurèle fût complètement étranger à celles qui se passèrent à Rome, sous ses yeux, non loin de son palais.

L'apologiste saint Justin venait d'arriver dans cette ville. Il avait déjà présenté une défense des chrétiens à l'empereur Antonin. A la vue du sang des martyrs qui coulait de toutes parts, il écrivit sa seconde Apologie et l'adressa à Marc-Aurèle. Ce document seul suffirait pour nous éclairer sur les caractères de la persécution qui se déclina sous son règne. Saint Justin débute en ces termes : « Romains, que vous le vouliez » ou non, vous êtes nos frères, nous avons la même nature. » Les scènes horribles qui se sont passées hier dans cette » capitale, sous la présidence du préfet Urbicus et qui se » renouvellent dans tous les tribunaux de l'empire, sont des » outrages à la nature et à la dignité humaine³. » Il fait ensuite le récit du martyre de Ptolémée, de Lucius et d'un troisième chrétien condamnés à mort uniquement à cause de la religion qu'ils professaient. Puis il continue : « Moi aussi, » d'une heure à l'autre, je m'attends à être dénoncé par » quelque traître, et à être cloué à une croix. Le cynique » Crescent, ce sycophante, ce charlatan, car il ne mérite pas » le nom de philosophe, n'y manquera pas⁴. » C'est ce qui arriva bientôt. Le sophiste Crescent qui touchait, d'après Tatien, une pension de six cents pièces d'or, que lui faisait

¹ Bolland., *Acta Sanct.*, die XIII april.

² Bolland., *Acta Sanct.*, die X mart. — Cf. Euseb., *Hist. eccl.*, t. V, c. 16.

³ Justin., *Apolog., II pro christian.*, c. 1. — Patrol. gr., t. VI, col. 441.

⁴ Justin., *Apolog.*, loc. cit., c. 2.

Marc-Aurèle, pour insulter publiquement le christianisme, dénonça le courageux apologiste. Il fut incarcéré comme chrétien, avec six autres confesseurs, Charito, Charitana, Evelpiste, Hierax, Pæon et Liberianus. Le préfet Rusticus qui avait succédé à Urbicus et siégeait en 167, leur fit subir à tous un interrogatoire et les condamna à être flagellés et ensuite décapités¹.

Or les Actes de saint Justin, dont on ne peut soupçonner l'authenticité, nous apprennent, aussi bien que ceux d'Abercius, que les chrétiens étaient alors livrés aux supplices en vertu d'édits existants. « C'était, dit le texte, le temps où » les fanatiques adorateurs des idoles obtinrent que les décrets » contre la religion chrétienne fussent promulgués dans cha- » cune des villes et des provinces de l'empire. On voulait » forcer tous les fidèles à sacrifier aux dieux. » C'est exactement ce que disent les Actes d'Abercius. Cet accord est à remarquer. Voici du reste la sentence portée contre les martyrs par Rusticus : « Pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux, ni obéir aux édits de l'empereur, ces rebelles sont condamnés, selon les termes de la loi, à subir d'abord la peine de la flagellation, et à être ensuite décapités. » Les admirateurs de Marc-Aurèle répondront peut-être qu'il s'agit, dans ces récits, des anciens décrets de Néron et de Domitien remis en vigueur. Cela ne pourrait laver le prince philosophe de la tache imprimée à sa mémoire. Qu'il ait signé de sa main un nouvel édit de persécution ou qu'il ait exhumé et fait afficher partout des décrets anciens abolis par ses prédécesseurs, le résultat est le même, et Marc-Aurèle n'en mérite pas moins le nom de persécuteur de l'Église.

Quelques années après saint Justin, le pape saint Soter était immolé par les païens de Rome² ; mais les Actes de son

¹ Ruinart, *Act. prim. martyr.*, p. 43 ; — Bolland., *Acta Sanct.*, die XIII april.

² *Ad Anastas. prolegom.*, Patrol. lat., t. CXXVII, col. 522. C'est également vers cette époque qu'il faudrait placer d'après cette chronologie, col. 524, le martyre à Rome, de sainte Félicité et de ses sept fils.

martyre ne nous sont pas parvenus. On peut juger par les exécutions sanglantes qui se succédèrent à de très courts intervalles, de la permanence de la persécution sous le règne du grave empereur.

Nous avons lu dans l'Apologie de saint Justin, ce qu'il dit de l'universalité de cette guerre aux chrétiens : « Les scènes horribles dont nous avons été témoins à Rome tout récemment, se renouvellent dans tous les tribunaux de l'empire. » C'était vrai : la persécution sévissait partout et presque sans relâche. Les Églises d'Orient payaient toujours leur tribut au martyr pendant que la Rome chrétienne montait du fond des catacombes à son calvaire. Saint Sagaris, évêque de Laodicée, en Asie, venait d'être condamné à mort par le gouverneur romain Servilius Paulus¹. Ce n'était pas le seul au témoignage des apologistes, comme nous allons le voir.

Lucius Verus venait de mourir subitement en tombant de son char, près d'Alinum en 170. Marc-Aurèle prit seul en main les rênes de l'empire. Cet événement n'apporta aucun changement dans la situation de l'Église, si ce n'est peut-être une recrudescence de haine païenne contre ses enfants. Écoutons un illustre défenseur de la foi chrétienne, Méliton, évêque de Sardes. C'est à Marc-Aurèle qu'il écrivait ces paroles : « Prince, la persécution qui sévit aujourd'hui, en vertu de » nouveaux décrets promulgués en Asie contre les adora- » teurs du vrai Dieu, revêt un caractère inouï d'injustice et » de cruauté. On voit d'imprudents délateurs, des pillards » avides, couvrir leur cupidité de la majesté des édits impé- » riaux, et ne se donner ni repos ni trêve, jusqu'à ce qu'ils » aient réussi à faire mettre à mort des innocents, afin de se » partager leurs dépouilles². »

Cette requête de Méliton nous dépeint la persécution de Marc-Aurèle sous les mêmes couleurs que tous les autres documents de cette époque, et toujours autorisée par des édits impériaux. Le saint évêque de Sardes assure même

¹ Bolland. *Acta Sanct.*, die VI octobre.

² Euseb., *Hist. eccl.*, l. IV, c. 26.

qu'il s'agit de nouveaux décrets *καινα δδγματα*. Émanaient-ils du pouvoir de César ou de la haine sauvage et rapace des gouverneurs ? C'est la question que se pose à lui-même l'orateur chrétien ; il n'ose faire rejaillir sur l'empereur l'initiative de tant de forfaits ; il lui rappelle, à la fin de son exorde, qu'Adrien, son aïeul, qu'Antoine, son père, ont promulgué des édits de tolérance en faveur des adorateurs du Christ. Mais les précautions oratoires étaient d'un usage fréquent sous la plume des apologistes. En émettant le doute que Marc-Aurèle eût signé de nouveaux décrets de proscription, Méliton donne à entendre qu'il en était l'auteur ; car il n'appartenait pas aux gouverneurs de faire des ordonnances de ce genre, et s'ils se fussent arrogé ce droit, c'est sur eux uniquement que l'évêque de Sardes eût fait peser son accusation¹. Quoi qu'il en soit, les violences d'une injustice criante

¹ Ce n'est pas sans raison que nous avons insinué dans cet exposé rapide de la persécution de Marc-Aurèle, qu'elle avait été suscitée par un édit de ce prince. Il est temps de produire ce document. Nous le plaçons dans une note, parce qu'il n'apporte qu'un secours indirect à la thèse présente. Il nous a été conservé dans les Actes de saint Symphorien que D. Ruinart a insérés dans son *Recueil d'Actes sincères*, page 67. En voici le texte officiel : « L'empereur Marc-Aurèle à tous les gouverneurs et officiers de ses provinces. Nous avons appris que les gens qui portent le nom de chrétiens violent les lois de l'Empire. Saisissez-les, et s'ils refusent de sacrifier à nos dieux, infligez-leur toutes sortes de supplices ; que la répression toutefois soit équitable, et que le crime expié, le châtimement cesse. » Cette sentence est pleine de conformité avec ce que rapportent, à ce sujet, les Actes et les apologies qui précèdent. De plus, elle porte dans sa teneur la preuve de son authenticité : de telles pièces rédigées et motivées de cette façon ne peuvent s'inventer. Du reste, nous en trouvons la confirmation dans le récit des martyrs lyonnais, où l'acte de procédure formulé contre Attale, citoyen romain, émane directement de l'autorité impériale. Marc-Aurèle avait écrit au gouverneur de Lyon « qu'il fallait décapiter les chrétiens (citoyens de Rome) qui persisteraient dans la confession de leur foi, et relâcher ceux qui apostasieraient. » Euseb., l. V, c. 1. Comment pouvoir soutenir après cela que Marc-Aurèle n'a pas été l'auteur de cette persécution générale ?

dont il se plaint, n'étaient pas des faits rares et isolés ; elles devaient s'étendre à bien des Églises de l'Asie, pour provoquer de la part de ce grand écrivain une apologie aussi énergique.

Ce ne fut pas la seule qui parvint aux oreilles de Marc-Aurèle¹. Un peu plus tard, alors que son fils Commode venait d'être associé au pouvoir, il reçut d'Athénagore, philosophe païen converti à la foi, une requête des plus éloquentes pour les chrétiens. Il s'exprime, au sujet de la persécution dont ils sont victimes, dans les termes suivants : « Grâce à » votre sagesse, l'empire repose dans une paix profonde. » Nous cependant, nous qui portons le nom de chrétiens, » qui ne faisons aucun mal, ou plutôt, comme j'espère le » démontrer, qui sommes à la fois les plus fidèles adorateurs » de la Divinité, et les plus dévoués sujets de l'empire, nous » sommes les seuls exclus de votre bienveillance impériale. » On nous traque, on nous emprisonne, on nous torture » en haine de notre nom. Vous le permettez. Voilà pourquoi » nous nous sommes senti le courage d'exposer ici notre » cause au grand jour ; de prouver que la persécution dont » on nous accable est contraire à toute raison et à toute loi ; » enfin nous vous supplions de songer à nous et de mettre » un terme aux barbares égorgements dont nous sommes » victimes². . . »

Après cette entrée en matière, Athénagore se propose de disculper ses frères des trois crimes dont les païens ne cessaient de les accuser : athéisme, anthropophagie et promiscuité incestueuse. Une phrase de ce prologue doit attirer notre attention ; « Si cette triple accusation, dit-il, se réduit » à de vaines paroles et à d'absurdes calomnies ; si vous- » même enfin *avez rendu déjà témoignage de notre innocence,*

¹ Claude Apollinaire et Miltiade prirent aussi, en ces temps, la défense des chrétiens persécutés ; mais nous n'avons plus leurs ouvrages.

² Athénag., *Legatio pro christian.*, c. 1 ; Patrol. gr., t. VI, col. 389.

» quand vous avez défendu de nous dénoncer aux tribunaux, sur
» le simple grief de porter le nom de chrétiens ; dans ce cas, c'est
» pour vous une obligation stricte et rigoureuse, d'ouvrir une
» enquête sur nos mœurs et nos doctrines ; etc. » Les paroles
que nous avons soulignées ont une telle analogie avec la
teneur de la lettre prétendue apocryphe, adressée au sénat
de Rome par Marc-Aurèle, après le miracle de la Légion ful-
minante, qu'elles semblent faire allusion à cet édit de clé-
mence et seraient de nature à en confirmer l'authenticité.
Car ce prince, si toutefois c'est à lui plutôt qu'à ses prédé-
cesseurs que l'orateur chrétien attribue cet acte de justice,
n'a jamais témoigné pareille indulgence pour les chrétiens, si
ce n'est dans ce document où il affirme qu'il leur dut sa dé-
livrance¹. Mais alors le langage d'Athénagore prouverait que
les massacres qu'il signale auraient suivi de près le prodige
arrivé en Germanie, vers l'an 174, et que dans les provinces
de l'Asie, le rescrit favorable aux chrétiens n'aurait pas été
fidèlement exécuté par les gouverneurs. Dans sa défense en
effet l'apologiste ne parle pas, comme les autres, de décrets
nouveaux ou d'anciens décrets renouvelés ; il dit seulement
à l'empereur à propos des supplices infligés aux chrétiens :
« Vous le permettez. » Nous pensons donc que la phrase
rapportée plus haut, si on l'étudiait à fond, pourrait répandre
de nouvelles lumières sur une question toujours controversée
et dont la solution précise se fait toujours attendre².

¹ Cette lettre impériale se trouve dans l'Histoire d'Eusèbe, l. V, c. V ; Tertullien la cite dans son œuvre *apologétique*, l. V ; Baronius l'a publiée dans ses *Annales*, à l'année 176, t. II, § 22. Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*, t. VII, p. 375 et suiv., en a démontré l'authenticité dans une brillante et solide dissertation. Mais il ne dit rien du passage que nous venons de signaler.

² Les pages qui précèdent étaient déjà à l'impression lorsque nous reçûmes le tome VI de la Controverse (Revue des Object. et Rép. en mat. de relig.) année 1883. Nous vîmes avec plaisir dans la livraison de septembre une suite d'articles intéressants sur les *Persécutions et le nombre des martyrs*, dirigés contre MM. Renan

Mais tel n'est pas l'objet de cette étude. Elle avait pour but de montrer que le long règne de Marc-Aurèle était marqué par une longue trace de sang chrétien sur toute l'étendue de son vaste empire. Or les témoignages qui viennent de passer sous nos yeux, les Actes des martyrs et les requêtes pressantes des apologistes attestent déjà hautement que la persécution asiatique fut opiniâtre, incessante et cruelle. Il nous reste à établir sur ce fait historique une argumentation qui nous fasse découvrir toute la vérité touchant la persécution des Gaules.

Notre dessein était, on ne l'a pas oublié, de rechercher le sens du mot *martyria* dépendant de celui de *persecutio* employé par Sulpice-Sévère, pour relater les souffrances des Églises gauloises. Mais la phrase laconique de ce compilateur, se prêtant à des interprétations différentes, nous avons dû recourir à l'Histoire d'Eusèbe qu'il a suivie, afin de pénétrer sûrement dans sa pensée et bien comprendre les expressions dont il se sert.

Or, nous le répétons, Eusèbe voulant donner aux chrétiens de son temps une idée vraie des ravages que le paganisme avait faits dans le champ de l'Église, ne prend pas pour exemple les massacres de l'Asie, qu'il connaissait bien, mais ceux de la Gaule qu'il n'avait appris que par une missive des Églises

et Aubé, par M. Paul Allard. Cet écrivain a amplement comblé les lacunes laissées par Ruinart dans la préface de son recueil d'Actes sincères. Ce travail consciencieux complète également notre pâle analyse. Nous y renvoyons le lecteur.

Mais ce n'est pas sans surprise que nous lisons à la fin du 7^{me} article, p. 255, ce qui suit : « Marc-Aurèle appliqua aux chrétiens la jurisprudence de ses prédécesseurs, mais ne promulgua contre eux aucun nouvel édit : le témoignage de Tertullien est formel sur ce point. On doit le croire ici ; mais il est impossible de le suivre quand il prête à Marc-Aurèle un édit de tolérance. » Après ce que nous avons dit sur le décret de ce prince, après la savante discussion de Darras sur un rescrit favorable publié à l'occasion du prodige de la Légion fulminante, il nous semble que ces questions demandent pour être tranchées, une étude plus approfondie.

de Lyon et de Vienne. C'est donc cet historien qui nous révèle implicitement le sens véritable de ces paroles de Sulpice-Sévère : *Sub Aurelio... persecutio agitata, ... primum martyria visa*. Il déclare en effet, lui qui écrivait en Asie, que ce n'est pas dans sa contrée, mais dans la province des Gaules, que la haine des idôlâtres se déchaîna contre les chrétiens avec le plus de fureur.

Eusèbe ouvre le V^e livre de son Histoire en signalant une violente persécution suscitée, au commencement de l'épiscopat d'Eleuthère, dans la plupart des provinces romaines. Après un coup d'œil d'ensemble sur le monde catholique opprimé pour la cinquième fois, il arrête son regard sur une de ces provinces, une seule, et il la désigne comme ayant été le principal théâtre de cette persécution générale. Il la prend même pour terme de comparaison, afin que l'on juge de la violence de cette tourmente dans le reste du monde, par les maux qu'elle a causés dans cette contrée. « Un nombre incalculable de fidèles, dit-il, *innumerabiles propè martyres*, conquièrent la palme du martyr dans tout l'univers; on en jugera par ce qui est arrivé dans une seule province¹. » Il achève son court prologue, et il la nomme : « Or le pays qui a servi de champ clos, *stadium*, aux luttes sanglantes dont je viens de parler, s'appelle la Gaule, *Gallia vocatur*. » L'évêque de Césarée reproduit ensuite un fragment de l'épître des fidèles de Lyon et de Vienne à leurs frères d'Asie et de Phrygie; il regrette de ne pouvoir la rapporter intégralement, et il renvoie à son *Recueil des Passions*² le lecteur désireux de connaître les noms de tous ceux qui sont morts pour la

¹ Innumerabiles propè martyres per universum orbem enituisse, ex his quæ in unica provincia contigerunt, conicere est. » Euseb., *Hist. eccl.*, l. V, proem.

² « Hæc enim quicumque voluerit, cuncta poterit plenissime cognoscere ex ipsius epistolæ lectione, quam quidem nos, ut supra monuimus, in passionibus martyrum à nobis collectis integram inseruimus. » Euseb., *loc. cit.*, c. 1.

foi. Mais ce recueil n'existe plus. De l'histoire de cette grande persécution il ne nous reste donc que la relation des martyrs d'une seule Église celtique, et encore elle est incomplète ! Ce document suffit cependant, avec les observations d'Eusèbe, pour nous instruire de la violence et de l'étendue de cette persécution au sein de notre patrie.

La plupart des historiens l'ont toujours représentée comme un soulèvement local et circonscrit à quelques rares Églises de la vallée du Rhône. Le texte d'Eusèbe condamne cette opinion. Il ne dit pas : on jugera du nombre des victimes par ce qui s'est passé dans une seule ville, mais par ce qui est arrivé dans une seule province *in unica provincia*, celle de la Gaule. Est-ce que la métropole lyonnaise constituait une province ? Et quand il la désigne par son nom, fait-il des réserves ? Vise-t-il la Celtique plutôt que l'Aquitaine, la Narbonnaise ou la Belgique ? Son langage ne comprend-il pas cet immense pays tout entier ? Du reste, si pour faire ressortir l'atrocité de cette persécution et le nombre incalculable de ses victimes, il n'avait eu à présenter pour exemple que l'épisode sanglant de Lyon, est-ce que l'Asie chrétienne qui avait déjà subi tant de cruelles épreuves, n'aurait pas donné un démenti à son illustre historien ? Son prologue n'est pas un de ces morceaux d'éloquence où l'imagination peut se donner carrière, c'est un sommaire bref, succinct et raisonné qui précise les faits, les compare et les apprécie avec justesse. Sur quoi donc se serait-il fondé pour signaler la Gaule comme le point de mire des persécuteurs et le principal champ du carnage, sous Marc-Aurèle, si la cité lyonnaise eût seule souffert des rigueurs de cette persécution ?

On est donc induit par le raisonnement d'Eusèbe à supposer des exécutions que l'histoire ne nous a pas transmises. L'hagiographie chrétienne a eu elle-même ses époques de destruction sacrilège. Cependant, grâce à des recherches actives, la science découvre çà et là, de nos jours, des traces non équivoques de cette crise terrible traversée par les Églises des Gaules. M. l'abbé Bougaud a démontré dans un ouvrage

sur la mission de saint Bénigne¹, que les étapes du voyage de Marc-Aurèle dans les contrées de l'Est, étaient toutes marquées par des massacres de chrétiens. Nous avons cru remarquer nous-même que ces périodes sanglantes coïncidaient avec les grandes expéditions de ce prince superstitieux. Il espérait sans doute se rendre ses dieux favorables en mettant à mort ceux qui en ruinaient le culte idolâtrique. Les hécatombes des chrétiens devaient précéder celles des bœufs blancs². Au nombre des victimes de ce fanatisme païen il faut compter les saints Séverin, Exupère et Félicien, martyrisés à Vienne³; Epipode et Alexandre, à Lyon, peu de temps après le massacre général⁴; Marcel, à Châlon⁵; Valérien, à Tournus⁶; Félix, Andoche et Thyrese, à Saulieu; Andéol, à Bourg-Saint-Andéol, l'antique *Bergoïata*⁷; Symphorien, à Autun⁸; la vierge Colombe⁹, à Sens, avec Beate, Sanctien et Augustin, et dix-sept autres fidèles; Bénigne, à Dijon; les trois frères Speusippe, Eleusippe et Mélaspippe, avec leur mère Léonille, et les greffiers Néon et Turbon, à Langres¹⁰. Combien d'autres à

¹ L'abbé Bougaud, *Etude histor. et crit. sur la mission, le culte de saint Bénigne, et sur l'origine des Eglises de Dijon, Autun et Langres*, Autun, 1859.

² M. de Champagny, dans son ouvrage sur les Césars, *Les Antonins*, t. III, p. 81, raconte ainsi les cérémonies qui s'accomplirent à Rome, avant le départ de Marc-Aurèle pour la Germanie : « Toute la ville fut purifiée avec l'eau lustrale. Pendant sept jours les statues des dieux furent solennellement exposées sur des lits, selon les rites de l'ancienne Rome, Marc-Aurèle promit de si nombreuses hécatombes, que des plaisants lui écrivirent : « Les bœufs blancs à Marcus César, salut. Si tu reviens vainqueur, nous mourrons tous. » Ammian. Marcell., l. xxv, c. 4.

³ Bolland., *Acta sanct.*, die XIX novembre.

⁴ Ruinart., *Act. prim. martyr.*, p. 62.

⁵ Gregor., turon, *De glor. martyr.* — Tillemont., *Mém.* t. III.

⁶ Gregor., et Tillem., loc. cit..

⁷ Bolland., *Act. Sanct.*, maii, t. I, p. 35.

⁸ Ruinart., *Act. mart.*, p. 69.

⁹ Biblioth. de Chartres, mss. 150, 193 et 204.

¹⁰ Bolland., *Act. sanct.*, Januar. t. VI, p. 75. — Cf. Bougaud, *Etud. hist. et crit.*, passim.

cette époque, ont pu être sacrifiés dans les cités gauloises, à la haine des païens dont les magistrats se faisaient les complices et les instruments dociles ! Ce sont toutes ces exécutions plus ou moins nombreuses que l'historien Eusèbe avait eu vue quand il désignait la Gaule comme le principal théâtre de cette grande lutte et qu'il plaçait à son front la plus brillante auréole du martyre, conquise sous Marc-Aurèle.

La question posée dès le début de cette discussion nous paraît déjà éclaircie et tout-à-l'heure elle sera sans doute résolue. Nous avons à prouver, dans ce paragraphe, que le texte de Sulpice-Sévère, interprété d'après les données de l'histoire, favorisait la thèse des défenseurs de l'apostolicité. Il est facile de s'en convaincre. Ce n'est pas à l'aide de suppositions gratuites, de raisonnements captieux, c'est à la lumière des faits que nous avons déchiffré la phrase énigmatique de l'historien gaulois.

Pour comprendre le premier membre de cette phrase : « Sous Aurèle s'éleva la cinquième persécution, et l'on vit » alors pour la première fois dans les Gaules des chrétiens » martyrisés, » il fallait se renseigner sur la nature, la durée, la violence et l'étendue de cette persécution. Or c'est le Père de l'histoire ecclésiastique, le maître et le guide de Sulpice-Sévère, ce sont aussi les Actes des martyrs, qui nous ont révélé une partie de la vérité sur ce point si obscur de nos annales chrétiennes. N'ayant plus à douter que la cinquième persécution n'ait été désastreuse pour nos Églises gauloises, nous n'avons plus à hésiter sur la signification du mot *martyria* qui a donné lieu à tant de controverses stériles. Cette expression désigne évidemment une multitude de martyrs, et par conséquent des exécutions de chrétiens, juridiques, générales et solennelles.

Encore une fois, ce n'est pas là une interprétation grammaticale mais historique. Et maintenant le sens de ce premier membre de phrase nous donne la clé du second.

L'abréviateur d'Eusèbe ajoute cette réflexion personnelle qui est comme la raison de ce qu'il vient d'écrire : « La religion divine ayant été reçue plus tard au-delà des Alpes. »

Après les éclaircissements qui précèdent, cette remarque nous semble juste et assez naturelle. Il est évident que l'écrivain gaulois préoccupé ici des grandes persécutions qu'il vient d'énumérer, et qui ont ravagé Rome et l'Asie, sous Néron, Domitien et Adrien, cherche à s'expliquer pourquoi ces orages n'ont pas franchi plus tôt la barrière des Alpes. Pour en découvrir la cause, il interroge les documents anciens, les Actes de saint Saturnin, par exemple, un martyr de sa contrée; il y voit que dès le berceau du christianisme, le nombre des adorateurs du vrai Dieu était bien faible comparativement à celui des idolâtres; il en conclut que la religion du Christ fut embrassée plus tard au-delà qu'en deçà des Alpes. Il était dans la vérité. En deçà des monts alpins, c'est-à-dire en Italie et dans l'Orient, les Églises étaient plus nombreuses et les chrétientés plus florissantes. Il faut convenir aussi que le fanatisme des païens y était beaucoup plus ardent et plus tyrannique qu'au milieu des populations paisibles de la Gaule¹. Enfin, ne peut-on pas ajouter que cette belle province qui avait tant coûté à ses conquérants, mais qui leur rapportait en retour tant d'or et de gloire, par ses productions et sa dépendance, pouvait être de leur part l'objet de ménagements et d'égards tout particuliers? On ne saurait trouver d'autres raisons de ce calme relatif qui a régné dans notre pays pendant les plus terribles crises des premières persécutions².

¹ Ce n'est point là une hypothèse. Les anciens historiens rapportent que les Gaulois étaient aussi doux de caractère dans la paix, qu'ils étaient bouillants dans les combats. D'après la relation des martyrs lyonnais, ce seraient surtout des païens étrangers qui auraient, un jour de foire, demandé la mort des chrétiens.

² Il faut ajouter que les monuments de notre histoire religieuse des premiers âges n'existent plus à la lumière du jour; c'est dans les entrailles du sol qu'il les faut aller chercher; et souvent c'est le hasard qui les découvre. Voici que tout récemment le R. P. de la Croix, de Poitiers, trouve auprès de cette ville une crypte des temps mérovingiens édifiée sur un *martyrium*, où dormaient les corps de nombreux martyrs dont les vieilles chroniques n'ont jamais parlé. Camille de la Croix, *Hypogée-martyrium de Poitiers*, Paris, Didot, 1883, in-fol. de 150 pages, avec un atlas de 26 planches.

● Mais ce serait mépriser les règles les plus élémentaires de la critique que de violenter le texte de Sulpice-Sévère, et de faire dire à cet auteur ce qu'il n'a pas dit. De ce qu'il a écrit que le christianisme fut embrassé *plus tard* dans les Gaules qu'en Italie, peut-on en conclure qu'il n'ait pas été introduit dans nos principales cités dès les temps apostoliques? Est-ce que les mots *religione suscepta* ne signifient pas ici, vu le terme de comparaison *trans Alpes* qui vient après, que la religion n'avait pas fait encore dans notre pays des progrès aussi rapides et aussi considérables qu'au centre de la catholicité? D'autre part, quand ce chroniqueur rapporte que les massacres de nombreux chrétiens commencèrent en Gaule sous Marc-Aurèle, est-on suffisamment autorisé par ces paroles à déclarer, comme on l'a toujours fait, qu'avant ce prince le sol gaulois ne fut rougi par le sang d'aucun martyr? Ce serait une conséquence outrée. Dans son abrégé chronologique, Sulpice-Sévère ne s'arrête pas aux détails, il ne s'occupe que des grandes lignes de l'histoire. Pour lui la décapitation de quelques missionnaires gaulois sous Néron et Domitien, n'était pas ce qu'il appelle *martyria*, des hécatombes de martyrs. Du reste, à part tant d'Actes de nos saints que nous ne pouvons faire valoir pour le moment, voici un passage de saint Hilaire de Poitiers dont l'interprétation favorise beaucoup notre opinion.

Dans la lettre qu'il écrivit, du fond de son exil, contre Auxence, de Milan, à ses frères les évêques, fidèles à la foi des aïeux, il veut montrer à quels suffrages eurent recours les Apôtres pour la prédication évangélique. Ce n'était pas, dit-il, sur la puissance césarienne qu'ils s'appuyaient, puisqu'au contraire ils étaient en butte à sa tyrannie. Puis il ajoute, en citant l'exemple de saint Paul : « Était-ce à la faveur des édits impériaux que Paul, donné en spectacle dans l'amphithéâtre, rassemblait une Église à Jésus-Christ? Se couvrirait-il de la protection d'un Néron, d'un Vespasien ou d'un Dèce, (de l'un de ces persécuteurs) qui, par leur haine contre nous, ont fait fleurir la foi au divin Évangile? » Il est à

remarquer que saint Hilaire adressait cette épître à tous les évêques de l'Occident, mais spécialement à ses collègues des Gaules. Or, quand il dit, lui évêque gaulois, en parlant des ennemis du nom chrétien : ils ont déchainé leur haine *contre nous*; *quorum in nos odiis*, c'est-à-dire contre nos pères dans la foi, il est impossible d'exclure du nombre de ces persécutés ceux qui ont implanté et fait fleurir la foi dans les Gaules. C'est là un témoignage irrécusable à l'appui de notre assertion, et que n'infirme nullement le texte de Sulpice-Sévère.

Que doit-on conclure, en fin de compte, de cette discussion ? C'est que cette brève mention de la persécution de Marc-Aurèle, interprétée d'après les sources, d'après le contexte et les faits de l'histoire, apporte elle-même son appoint à la thèse de l'apostolicité de nos Églises. L'adverbe *serius*, *plus tard*, que l'on exploite encore contre nous, est une de ces armes que l'on peut retourner avec avantage contre les adversaires. Le point de départ de *serius*, comme terme de distance comparative, est assurément l'ère apostolique, et son étendue, comme expression de durée, embrasse à peine un siècle. Or faut-il moins d'une centaine d'années pour qu'un immense pays triomphe du paganisme, au moins dans ses principaux centres, et qu'il ait assez de vie chrétienne pour subir l'épreuve d'une grande persécution ? Nous ne comprenons donc pas qu'on ait osé inférer de ce texte que la Gaule ne possédait encore que quelques rares Églises aux temps de saint Pothin et de saint Irénée. La remarque de Sulpice-Sévère pourrait s'appliquer à d'autres contrées de l'Occident. Que l'on suppose un écrivain de Carthage, traçant l'histoire de son pays, au IV^e siècle, et faisant observer, à l'occasion des Martyrs Scillitains sous Septime-Sévère (203), que ce fut

« Edictisque Regis Paulus, cum in theatro spectaculum ipse esset, Christo Ecclesiam congregabat ? Nerone se, credo, aut Vespasiano, aut Decio, (*aliàs Deciis*) patrocinantibus tuebatur; quorum in nos odiis confessio divinæ prædicationis effloruit ? » Hilar. pictav., *contrà Arian. vel Auxent, lib. unus*, initio.

la première persécution en Afrique, parce que la foi n'y fut reçue que plus tard. Ces paroles eussent été conformes à la vérité historique. Mais pouvait-on en tirer cette conjecture qu'il n'y avait pas d'Églises établies dans cette province, avant le III^e siècle? Ce serait en torturer le sens et s'exposer aux plus sévères démentis de l'histoire.

Nous sommes donc en droit, après avoir donné une explication raisonnable, claire et motivée du texte de notre annaliste gaulois, de l'opposer à notre tour aux adversaires de nos origines apostoliques et de leur dire hautement que, loin de les contredire, il en confirme la vérité.

CHAPITRE II

DE LA VALEUR HISTORIQUE DU TEXTE DE SAINT GRÉGOIRE DE TOURS

Le second document qui sert de base au système de l'école dite historique, est un texte tiré du chapitre xxviii^e de l'Histoire des Francs par saint Grégoire de Tours.

Cet évêque, éminent par ses vertus et sa haute intelligence, consacra ses talents non-seulement à la diffusion de la vérité chrétienne, mais à une rédaction détaillée de tous les événements qui avaient marqué son époque. C'est ce qui le fit surnommer le Père de notre histoire nationale. Toutefois, avant d'en venir au récit des faits contemporains, il voulut, comme les anciens chroniqueurs, dessiner à grands traits, dans un cadre restreint, le tableau de l'histoire générale du monde. Il en prévient le lecteur à la fin de son prologue. Il se propose de suivre pas à pas Eusèbe, saint Jérôme, Orose et l'auteur de la Chronique pascale¹. Alors il commence cet abrégé à la création, et en vingt-trois chapitres très courts, il esquisse les principaux faits civils et religieux qui se sont accomplis dans l'univers, jusqu'à la prédication de saint Pierre, à Rome. Puis il condense en dix autres chapitres de quelques lignes toute l'histoire de l'Église jusqu'au règne de Constantin. Cette sorte d'introduction à l'Histoire des Francs, n'est qu'une vue d'ensemble où l'on ne doit pas s'étonner de trouver des

¹ « De supputatione vero hujus mundi evidentèr chronicæ Eusebii cæsariensis episcopi ac Hieronymi presbyteri proloquuntur et rationem de omnium annorum serie pandunt. Nam et Orosius diligentissimè hæc inquirens, . . . Hæc etiam et Victorius, . . . Ergo et nos scriptorum suprâ memoratorum exemplaria sequentes, cupimus à primi hominis conditione, . . . usquè ad nostrum tempus cunctam annorum congeriem computare. » Gregor. turon., *Hist. Francor.*, præf., dans le *Recueil des Histor. des Gaules*, t. II, p. 140.

lacunes et même une certaine confusion. Aussi serait-il injuste de rendre cet abrégiateur responsable des faits erronés qu'il avance, sur la foi de ses devanciers, dans cette première partie de son ouvrage, de même qu'il serait contraire aux règles de la critique d'invoquer son autorité en faveur de ces mêmes faits puisés à des sources déjà lointaines.

Après avoir mentionné le sanglant épisode de la quatrième persécution générale, qui eut lieu dans la cité de Lyon, sous le pontificat de saint Eleuthère, l'évêque de Tours passe aussitôt à celle qui fut suscitée près d'un siècle plus tard par l'empereur Dèce. Voici, dans son entier, ce chapitre fameux qui a donné lieu à tant de discussions.

« Sous l'empereur Dèce, de grandes persécutions s'élè-
 » vèrent contre le nom chrétien, et il se fit un tel carnage
 » des croyants qu'on ne saurait compter le nombre des vic-
 » times¹. Babylas, évêque d'Antioche, avec trois enfants,
 » Urbain, Prilidon et Epolon, Sixte, évêque de Rome, Lau-
 » rent, archidiaque, et Hippolyte confessèrent le nom du
 » Christ et reçurent la palme du martyre. Valentinien et
 » Novatien, alors les principaux chefs des hérétiques, atta-
 » quèrent notre foi, à l'instigation de Satan. Au temps de cet
 » empereur, sept évêques furent envoyés dans les Gaules,
 » avec la mission d'évangéliser, comme le rapporte l'histoire
 » de la passion de saint Saturnin. On y lit en effet : « Sous
 » le consulat de Dèce et de Gratus, selon une tradition fidèle,
 » la ville de Toulouse eut pour premier évêque le grand et
 » saint prêtre Saturnin. » Voici donc les évêques qui furent
 » envoyés : Gatien, à Tours; Trophime, à Arles; Paul, à
 » Narbonne; Saturnin, à Toulouse; Denis, à Paris; Austre-
 » moine, à Clermont; Martial, à Limoges². Parmi ces

¹ « Sub Decio vero multa bella adversus nomen Christianorum exoriantur, et tanta strages de credentibus fuit, ut nec numerari queant. » Gregor. turon., *Hist. Francor.*, l. I, c. 28.

² « Hujus tempore, septem viri episcopi ordinati ad prædicandum in Gallias missi sunt, sicut historia Passionis sancti martyris Saturnini denarrat. Ait enim : Sub Decio et Grato Consulibus, sicut

» évêques, Denis de Paris, après avoir enduré bien des souffrances pour le Christ, eut la tête tranchée par le glaive. » Saturnin, sans crainte en face du martyr, dit à deux prêtres ses compagnons : « Voici que je vais être immolé, et ma fin est proche. Je vous conjure de ne pas m'abandonner, jusqu'à ma dernière heure. » Alors on le saisit et pendant qu'on le conduisait au Capitole, ces prêtres l'abandonnèrent et s'enfuirent. Se voyant délaissé, il fit, dit-on, cette prière : « Seigneur Jésus, exaucez-moi du haut des cieux ; que cette cité n'ait jamais un de ses citoyens pour gouverner son Église. » Nous savons que jusqu'à ce jour, ce vœu s'est réalisé. Il fut attaché aux flancs d'un taureau furieux et précipité des hauteurs du Capitole ; c'est ainsi qu'il finit. Quant à Gatien, Trophime, Austremonie, Paul et Martial, ils vécurent dans une grande sainteté, et après avoir conquis des peuples à Jésus-Christ, et répandu au loin la vérité chrétienne, ils moururent dans la paix du Seigneur. Ils quittèrent donc ce monde, les uns par la voie du martyr, les autres par celle de la confession de la foi et se trouvèrent réunis dans la céleste patrie. »

Tel est le document sur lequel s'appuient les adversaires de l'apostolicité, pour battre en brèche l'opinion de l'école traditionnelle. A-t-il une valeur historique assez considérable pour renverser les traditions de la plupart des Églises gauloises ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Précisons bien la question. Au dire de Grégoire de Tours, sept évêques auraient reçu la mission d'évangéliser les Gaules, sous le règne de Dèce, c'est-à-dire, en l'année 250. Cet historien le pense et il l'écrit sur la foi d'une légende qui a sa

fideli recordatione retinetur, primum ac summum Tolosana civitas sanctum Saturninum habere cœperat sacerdotem. Hi ergo missi sunt : Turonicis, Gatianus episcopus : Arelatensibus, Trophimus episcopus : Narbonæ, Paulus episcopus ; Tolosæ, Saturninus episcopus ; Parisiacis, Dionysius episcopus ; Arvernibus, Stremonius episcopus ; Lemovicinis, Martialis est destinatus episcopus. » Gregor. turon., loc. sup. cit.

date consulaire : *Sub Decio et Grato consulibus*. . . . Mais, d'un autre côté, les Églises qui s'honorent d'avoir eu ces mêmes évêques pour fondateurs, soutiennent qu'ils sont venus dans les Gaules vers la fin du premier siècle ou au commencement du deuxième. Elles appuient cette prétention sur une tradition non moins fidèle, et sur des légendes qu'elles regardent comme sincères. Où se trouve la vérité ? La mission datée de saint Saturnin, rapportée par l'évêque de Tours, acquiert-elle, en vertu de cette mention, une autorité assez grande pour réduire à néant les traditions constantes de nos Églises ?

Les adversaires n'hésitent pas à répondre que le témoignage de l'historien des Francs donne à la date de la légende qu'il rapporte et à celle de la mission des sept évêques une autorité irréfragable. Saint Grégoire, disent-ils, devait connaître les origines des Églises gauloises, et il faut le croire sur parole. En passant par sa plume, les faits qu'il raconte, même d'après une légende, revêtent un caractère historique indéniable.

Nos contradicteurs ne s'en tiennent pas là. Au lieu de circonscrire le débat à la mission des sept évêques gaulois, ils s'emparent du texte de Grégoire de Tours pour en généraliser la portée et en tirer une conséquence extrême. Ils étendent à presque toutes les Églises des Gaules une date qui en réalité n'est assignée qu'à une seule; et concluant du particulier au général, ils font du passage cité plus haut un argument contre des traditions nombreuses et des plus respectables. Il est vrai que leur raisonnement est spécieux. Puisque les sept évêques, disent-ils, que Grégoire de Tours fait venir sous Dèce, sont évidemment les fondateurs des premières Églises de la Gaule, des évêchés n'ont pu être constitués dans ce pays avant le III^e siècle; et c'est par un fol amour de l'antiquité que tant d'Églises ont reculé leurs origines jusqu'au premier siècle. Telle est encore aujourd'hui l'argumentation insidieuse des porte-drapeau de la science officielle¹.

¹ Depuis que nous avons entrepris ce travail, nous avons entendu dire souvent que la science officielle avait abandonné Grégoire de

Mais, le monument que les adversaires nous opposent n'a pas cette valeur. D'après les règles de la saine critique qu'ils ne cessent eux-mêmes d'invoquer contre nous, le texte d'un écrivain perd son crédit, s'il manque de clarté, s'il est cité à faux, et surtout s'il renferme des erreurs et des contradictions.

Or tel est le texte général du chapitre xxviii de l'Histoire des Francs; tel est en particulier le passage relatif à la mission des sept évêques dans la province des Gaules; telle est surtout la date consulaire de la légende de saint Saturnin, qui a induit en erreur Grégoire de Tours. C'est ce que nous allons démontrer dans les trois paragraphes suivants avec le plus d'ordre, de netteté et de précision possible.

§ 1^{er}. — *Le chapitre XXVIII de l'Histoire des Francs, pris dans son ensemble, renferme des erreurs et des contradictions manifestes.*

Avant d'aborder ce premier point du débat, nous déclarons hautement que nous allons plutôt défendre que charger le saint évêque de Tours. Car il nous semble que jusqu'ici la plupart des écrivains qui ont plaidé la cause de l'apostolicité des Églises gauloises, ont signalé, dans le document en question, des erreurs qui n'y sont pas, ou qui ne sont pas imputables à son auteur, et par là même, ils ont pu nuire à l'opinion qu'ils voulaient faire prévaloir.

Tours, dans la question des origines chrétiennes. C'est une erreur. Les représentants de cette science, à l'Institut, à la Sorbonne, dans les Congrès des Sociétés Savantes, tiennent toujours pour Grégoire de Tours avec les écrivains du ^{xviii} siècle. Qu'il nous suffise d'en donner un exemple. En 1879, le Comité de la section d'Histoire, réuni à la Sorbonne, refusa d'entendre, en séance publique, la lecture d'un travail très savant de M. le chanoine Arbellot, sur saint Denys de Paris. Le refus était motivé par cette raison que le système légendaire a été vingt fois combattu, et amplement réfuté. Voir l'abbé Arbellot, *Étud. snr les Orig. chrét. de la Gaule, Saint Denys de Paris*, pag. 110-112.

Ce que l'on reproche le plus souvent à l'historien des Francs, c'est la chronologie défectueuse des empereurs romains. De plusieurs omissions regrettables qui s'y trouvent, on conclut qu'il ne connaissait pas bien la succession de ces princes, et que c'est même la principale cause des erreurs qu'il a commises touchant l'époque de la mission des sept évêques. Cet expédient ingénieux a été mis en faveur par Darras, dans son *Histoire de l'Église*, et suivi de bonne foi par d'autres écrivains plus récents¹. Pour nous, nous éprouverions, à l'adopter, un vrai scrupule, et nous avons même de puissants motifs pour le contredire.

Ainsi l'on prétend que Grégoire de Tours ne compte que six empereurs depuis Claude (54) jusqu'à Dèce (250), et que, dans sa pensée, ce dernier serait le septième successeur de Claude, tandis qu'il y eut réellement vingt-huit empereurs de Claude à Dèce. On fait de cette lacune chronologique de quatre-vingt-seize ans un argument irréfutable contre l'école opposée. Puisque, dit-on, Grégoire de Tours n'inscrit que six empereurs de Claude à Dèce, c'est qu'à ses yeux, celui-ci vivait au II^e siècle et non pas au III^e. Dès lors il est à peu près dans le vrai en fixant au règne de Dèce la mission des sept évêques.

Non, cet argument n'est pas irréfutable. Avant d'expliquer, comme on le fait, les erreurs chronologiques de l'historien des Francs, il faudrait, non pas supposer, mais démontrer clairement que ces erreurs existent. Or, est-il bien certain que cet écrivain ignorait la chronologie des empereurs? Nous ne le croyons pas. Ce n'est pas d'après les *Fastes Consulaires* assurément qu'il a rédigé son résumé de l'histoire du monde jusqu'à la monarchie franque; c'est à l'aide de la *Chronique* d'Eusèbe interprétée par saint Jérôme. S'il a commis des fautes, ce sont donc ces auteurs qui en seraient justiciables. Mais ces fautes sont-elles réelles?

¹ L'abbé Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*, t. V, p. 520, — L'abbé Bremenson, *Essai sur les Orig. des Egl. des Gaules*, p. 57 et suiv.

Comment Grégoire de Tours aurait-il cru qu'il n'y avait eu que six empereurs de Claude à Dèce, puisqu'il avait leurs noms sous les yeux, dans la Chronique d'Eusèbe qui en signale douze? S'était-il proposé de donner la nomenclature des empereurs, et de relater tous les faits importants qui s'étaient passés sous leur règne? Non : il choisit seulement, comme Sulpice-Sévère, quelques évènements remarquables à travers les siècles; ce sont des jalons qu'il pose sur sa route; il a hâte, on le voit, d'arriver au terme de ce rapide exposé, tout préoccupé qu'il est de commencer l'histoire de son temps. C'est l'unique raison de ces lacunes considérables qui se trouvent dans sa chronologie.

Mais ce qui est inadmissible, c'est l'opinion qu'on lui prête touchant l'époque même du règne de Dèce. Dans la Chronique d'Eusèbe et de saint Jérôme, les noms des empereurs sont désignés avec le numéro d'ordre de leur succession et la durée de leur règne. Saint Grégoire ne pouvait donc s'écarter de ses guides, à cet égard, au point de s'imaginer qu'un empereur du III^e siècle avait régné au II^e.

Les raisons qu'on allègue pour démontrer que telle était sa croyance, sont vraiment trop faibles pour être prises en considération.

La première de ces raisons, c'est que dans son abrégé chronologique, il désigne Domitien comme le *deuxième successeur* de Néron, et Trajan, comme le *troisième successeur*... « Domitianus autem, secundus post Neronem... Tertius post Neronem, persecutionem in christianos Trajanus movet. » De sorte que, disent les censeurs de Grégoire, Dèce serait le septième successeur de Néron.

Nous avons le regret de leur faire remarquer que leur argument repose sur une légère inadvertance. Les adjectifs numéraux *secundus*, *tertius*, ne peuvent être traduits ici par *deuxième*, *troisième* successeur, parce que d'abord il n'y a dans le texte aucune expression qui indique l'idée de succession au trône. Ce terme de *successeur* est donc ici le fait d'une interprétation arbitraire. De plus, si l'auteur avait eu la pensée de donner

une nomenclature suivie des empereurs ¹, il l'aurait commencée à Auguste, en se conformant aux Chroniques, et aurait assigné à chaque empereur son rang de succession. C'est ce qu'il fait pour Claude : *sub imperatore Claudio, quarto ab Augusto*, et c'est exact. Mais après avoir nommé Claude, le quatrième après Auguste, il interrompt cet ordre; il ne dit pas que Néron fut le cinquième, ni Vespasien le sixième, etc.; non, c'est au contraire Néron qui devient le point de départ d'une nouvelle série; et Domitien qui, selon l'ordre adopté jusqu'à Claude, aurait dû être le septième depuis Auguste, se trouve le deuxième après Néron, et Trajan, le troisième. Evidemment, il ne s'agit plus ici de la succession des empereurs, mais bien des persécuteurs. Et cela est si vrai que, sans parler du contexte qui relate les premières persécutions, nous ne voyons que ces deux noms auxquels l'auteur ait accolé les adjectifs *secundus*, *tertius*. Pourquoi? parce que Néron fut le premier persécuteur des chrétiens, Domitien le deuxième, et Trajan le troisième ². Et la preuve encore que cette désignation ordinaire est indépendante de la liste chronologique des empereurs, c'est que, pour plusieurs d'entre eux, qui se suivent, l'auteur indique, par un terme quelconque, leur succession au trône. Nous venons de le remarquer au sujet de l'empereur Claude : *quarto ab Augusto*; il en est de même d'Adrien qui vient après Trajan : *post hunc Ælius Adrianus*; les mots *post hunc* expriment une succession immédiate. Mais rien de semblable n'éveille cette idée pour les princes suivants. Au contraire, ces façons de parler : *Sub Antonini imperio*, . . . *Sub Decio vero imperatore*, . . . marquent plus clairement des intervalles qu'un rang de succession. Donc on ne peut accuser

¹ Migne, *Patrol. lat.* t. XXVII, col. 540 à 550.

² Nam Nero, ille luxuriosus, vanus atque superbus, . . . ad complendam malitiæ suæ molem, *primus* contra Christi cultum persecutionem excitat contra credentes . . . Domitianus autem *secundus* post Neronem in christianos sævit . . . *Tertius* post Neronem persecutionem in christianos Trajanus movet . . . Gregor. turon., *Hist. Franc.*, l. I, c. xxiv-xxv.

Grégoire de Tours d'avoir ignoré l'ordre numérique des empereurs. Il le connaissait d'après la Chronique d'Eusèbe dont il s'est servi, et il n'avait d'autre intention, dans ces préliminaires de son Histoire, que de présenter, comme Sulpice-Sévère, une nomenclature rapide des plus grands persécuteurs de l'Église.

La deuxième raison qui a fait supposer que Grégoire de Tours s'était trompé d'un siècle sur la date historique du règne de Dèce, c'est qu'il exhume, au temps de ce prince, le nom d'un hérésiarque célèbre, Valentinien ou plutôt Valentin, qui vivait près d'un siècle auparavant, sous Antonin-le-Pieux. Il y a ici une confusion d'époques, c'est évident. Mais de ce que l'historien des Français a placé sous Dèce, par distraction, un hérétique du II^e siècle, peut-on en déduire logiquement qu'il croyait que Dèce avait gouverné, dans ce même siècle, l'empire romain? Ce serait, pour le disculper d'une faute, lui en attribuer une autre plus grave. D'ailleurs, s'il a mentionné, sous le règne de Dèce, un fauteur d'hérésies bien antérieur à ce prince, par contre, il y rapporte le martyre de plusieurs chrétiens qui lui sont postérieurs, tels que les saints Sixte, Laurent et Hippolyte. Alors ces erreurs se contrebalancent, et elles empêchent absolument d'en inférer que Grégoire ignorait l'époque du règne de Dèce. Enfin, pour en revenir à notre argument le plus clair, cet empereur est inscrit, dans la Chronique d'Eusèbe et de saint Jérôme, à son rang et avec la durée de son règne, sous cette formule : « *Romanorum* xxv, *Decius, regnavit anno uno, mens. 3.* Dèce vingt-cinquième empereur romain, régna un an et trois mois¹. » Avec de semblables indications sous les yeux, l'évêque de Tours ne pouvait faire, dans son calcul, un écart d'un siècle.

Les censeurs de cet historien allèguent une dernière raison pour montrer combien sa chronologie est vicieuse. C'est qu'il

¹ Migne, *Patrol. lat.*, t. XXVII, *S. Hieronymi interpret. Chronic. Euseb.*, col. 647.

considère Dioclétien comme le trente-troisième empereur et prend Constantin pour son successeur immédiat. Alors il n'y aurait eu, pour lui, que 34 empereurs, au lieu de 81 ou 82, assignés par les *Fastes Consulaires*. Mais les chroniques, grecque et latine, suivies par l'évêque de Tours, mentionnent réellement Dioclétien comme le trente-troisième empereur et Constantin, comme le trente-quatrième¹. Donc, s'il y a ici une erreur, elle ne lui est pas imputable. Cette manière de compter fut celle des anciens chroniqueurs jusqu'au V^e siècle, et en particulier celle d'Eusèbe et de saint Jérôme. Ils élaguèrent de la liste chronologique des empereurs les princes éphémères, les soldats de fortune, les trente tyrans à partir de Gallien, et ne comptèrent que pour un seul ceux qui, depuis Verus et M. Aurèle, avaient partagé la puissance impériale; de sorte que leur nomenclature s'en trouve d'autant raccourcie. Ce n'est pas à dire que ces auteurs aient ignoré ou même passé sous silence les noms des autres princes. La Chronique d'Eusèbe les cite pour la plupart, mais en passant, et en dehors du cadre des empereurs proprement dits. Ainsi nous y lisons qu'après Néron, Galba, Vitellius et Othon, saisirent les rênes de l'empire². Cependant ils n'entrent pas dans le tableau des vrais empereurs. Il faut dire la même chose de Didius Julianus, d'Émilien, de Quintillius, de Florian, de Maximien-Hercule, de Constance-Chlore, de Galère, de Sévère et de Maximin II, qui se trouvent mentionnés chacun en son lieu, sans être honorés du titre d'empereurs romains. Et si l'on comptait bien, il ne manquerait que trois ou quatre noms à l'appel. Il était donc impossible à Grégoire de Tours, en prenant cette chronologie d'Eusèbe

¹ « Romanorum XXXIII, Diocletianus regnavit annis 20. »

« Romanorum XXXIV, Constantinus regnavit annis 50, mensibus 10. » Patrol. lat., *Hieron. interpret. Chron. Euseb.*, loco cit., col. 657, 665.

² « Post Neronem Galba in Hiberia, Vitellius in Germania, Otho Romæ imperium arripuerunt. » Patrol. lat., *Chron. Euseb.*, loco cit., col. 591.

pour fil conducteur, de s'égarer comme on le prétend dans l'énumération qu'il fait de ces princes, au point de méconnaître leur nombre et l'époque de leur règne.

Nous avons cru devoir, en faisant justice d'une accusation portée contre Grégoire de Tours et déjà trop répandue, renverser un argument ruineux dont nos compagnons d'armes se prévalaient à tort contre les partisans si pointilleux de l'école adverse. Ceux-ci ne veulent que des textes clairs, précis, exempts d'erreurs, et des arguments inattaquables. Ils ont raison, c'est aussi notre manière de voir. Et c'est pourquoi, après avoir rétabli la vérité sur la chronologie de notre écrivain, nous serons plus à l'aise pour faire voir les inexactitudes réelles qu'il a commises dans le chapitre xxviii de son Histoire.

La première de ces erreurs est relative au martyre de saint Sixte, pape, de saint Laurent, diacre, et de saint Hippolyte, chevalier romain converti par ce dernier¹. Grégoire les fait mourir sous Dèce, en 250, tandis qu'ils furent tous les trois martyrisés sous Valérien, en 259, dans la huitième persécution générale. C'est donc là une erreur historique palpable. Il est vrai que les partisans de cet historien disent ici, à sa décharge, que Eusèbe et saint Jérôme en sont les premiers auteurs, puisque, dans leur Chronique, ils ont rapporté au temps de la persécution de Dèce le martyre de saint Laurent². C'est vrai, et c'est pour ce motif, sans doute, que Grégoire a joint, en cet endroit de ses annales, au nom de Laurent, ceux de Sixte et d'Hippolyte, sachant qu'ils avaient

¹ On n'est pas bien fixé sur l'identité de ce saint personnage. Nous avons pensé qu'il s'agissait ici du soldat converti par S. Laurent, parce qu'il se trouve placé avec lui. Mais ce martyr pourrait être aussi le prêtre romain, du même nom, qui, sous Dèce II, expia par l'effusion de son sang la participation qu'il avait prise au schisme de Novatien.

² « Decius..... in christianos persecutionem movet : qua diaconus Laurentius Romæ martyrium duxit. » Patrol. lat., *Chron. Euseb.*, loco cit., col. 647.

souffert dans le même pays et à quelques jours d'intervalle. Mais si le Père de notre histoire avait parfaitement connu les événements religieux du passé, comme le prétendent nos contradicteurs, il eût facilement corrigé cette faute. Il avait du reste, pour le faire, l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, qu'il pouvait confronter avec sa Chronique. Or dans l'Histoire, le martyre de Laurent, sous Dèce, est remplacé par celui du pape Fabien¹. C'est ce qui porterait à croire que saint Jérôme aurait intercalé ce fait dans la Chronique. Mais si cet interprète s'est trompé lui-même sur l'époque du martyre de saint Laurent, ce n'était pas une raison pour que l'évêque de Tours ajoutât une nouvelle erreur à la sienne et commît trois anachronismes pour un.

La seconde erreur qu'on lui reproche concerne la mention qu'il fait, sous l'empereur Dèce, de deux hérésiarques fameux, Valentinien et Novatien, *maximi hæreticorum principes*. Ce dernier ne fut pas, à proprement parler, un fauteur d'hérésies, ce fut plutôt un schismatique. Il s'éleva contre l'élection du pape Corneille, et voulut s'emparer du souverain pontificat, non sous le règne de Dèce, mais de Gallus, son successeur. Erreurs légères et bien pardonnables, aux yeux des grégoriens. Nous le leur accordons volontiers. Quant à Valentinien qui ne peut être que Valentin, c'était, nous l'avons fait remarquer plus haut, un hérétique du II^e siècle, dont saint Irénée avait réfuté les écrits. D'après ce Père de l'Église « Valentin vint à Rome sous le pape Hygin, il prit de l'ascendant par sa doctrine sous Pie I^{er} et continua de dogmatiser jusqu'au temps de saint Anicet². » C'est à peu près ce que dit la Chronique d'Eusèbe³. Grégoire lui-même, avant de reproduire ce fait,

¹ Euseb., *Hist. eccl.*, l. VI, c. xxix.

² « Valentinus venit Romam sub Hygino, increvit vero sub Pio, et prorogavit tempus usque ad Anicetum. » Iren., *adv. Hæres.*, lib. III.

³ « Sub Hygino Romanæ urbis episcopo Valentinus hæresiarches, et Cerdo magister Marcionis, Romam venerunt. » Patrol. lat., *Chron. Euseb.*, loco cit., col. 621.

venait d'écrire, dans un chapitre précédent, que « sous le règne d'Antonin-le-Pieux, l'hérésie insensée de Valentin, avait pris naissance ¹. Par quelle inconséquence a-t-il donc fait revivre, sous Dèce, un hérésiarque dont le souvenir commençait à s'effacer? Nous avons détruit, plus haut, la raison que l'on donne de cette méprise. Il ne reste donc d'autre ressource, pour l'expliquer, que de supposer l'existence d'un hérétique inconnu, du nom de Valentinien, qui aurait prêché l'erreur sous Dèce. Les adversaires ne reculent pas devant cette hypothèse. Mais, malheureusement pour leur cause, elle manque de fondement. Car cet auteur ne parle pas d'un hérétique vulgaire, mais de l'un des principaux chefs hérétiques, *maximi hæreticorum principes*. Or, si un grand hérésiarque de ce nom eût répandu, sous Dèce, le poison de l'erreur, il n'eût certainement pas échappé à l'histoire, surtout à la plume de saint Cyprien. Il n'y a donc pas d'excuse possible à faire valoir ici en faveur de Grégoire de Tours.

Après avoir pris la défense de cet écrivain, au sujet de sa Chronologie des empereurs, contre une critique exagérée, nous avons fait ressortir les erreurs évidentes que renferme le début de son chapitre xxviii; erreurs excusables, tant que l'on voudra, erreurs qui n'atteignent nullement sa bonne foi, mais qui n'entachent pas moins l'œuvre d'un historien. Or, nous le demandons à tout homme consciencieux, est-ce là une garantie pour l'érection d'un système soi-disant historique? Si cet auteur a confondu les époques pour un hérétique fameux et des martyrs illustres, des II^e et III^e siècles, quelle valeur peuvent avoir ses affirmations touchant l'arrivée dans les Gaules des premiers missionnaires de la foi? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

¹ « Nam sub Antonini imperio . . . Valentiniana hæresis insana surrexit. » Gregor. *Hist. Franc.*, l. I, c. 26.

§ II. — *Le texte de Grégoire de Tours, rapportant au règne de Dèce la mission de sept évêques dans les Gaules, n'a aucune valeur historique.*

Il n'est pas inutile de reproduire ici le passage controversé de l'*Histoire des Francs*. Le voici : « Sous le règne de ce » prince (Dèce), sept hommes ordonnés évêques furent » envoyés pour prêcher dans les Gaules, comme le raconte » l'histoire de la passion du saint martyr Saturnin. Il est dit » en effet : *Sous le consulat de Dèce et de Gratus, comme le » rapporte une tradition fidèle, la cité de Toulouse avait com-* » *mencé d'avoir pour premier et souverain prêtre saint Saturnin.* » Voici donc les évêques qui furent envoyés : Gatien, à » Tours; Trophime, à Arles; Paul, à Narbonne; Saturnin, » à Toulouse; Denys, à Paris; Austremoine, aux Arvernes » (Clermont); Martial, à Limoges ¹. »

Tel est le texte auquel se cramponnent encore les savants de nos jours pour renverser les traditions des premières Eglises des Gaules. Quelle est donc sa valeur au point de vue historique? Est-ce un texte clair, précis, exempt d'erreurs, et pourvu de toutes les qualités requises pour entraîner la conviction? Loin de là. L'assertion du narrateur, la première et la plus importante, celle qui regarde l'envoi de sept évêques dans les Gaules, repose sur une illusion ou une méprise. Il déclare que cette mission est consignée dans la Passion de saint Saturnin. Or aucune des légendes de ce martyr n'a jamais relaté ce fait. Tous les interprètes, tous les défenseurs de Grégoire de Tours, ont toujours été forcés de faire cet aveu pénible : l'historien des Francs s'est ici trompé. Et néanmoins cet historien *qui s'est trompé* n'en reste pas moins,

¹ Bouquet, *Rec. des histor.*, l. I, p. 147, not. f.— Cf. t. Ruinart, *Acta prim. martyr.* p. 108.

pour ses partisans, leur guide dans le dédale de l'histoire de nos origines chrétiennes ! Ils expliquent cette grosse erreur, ils passent outre, et préoccupés de leur opinion, ils n'affirment pas moins, sur l'autorité d'un historien qui s'est trompé, que les premiers évêchés des Gaules datent du règne de Dèce, c'est-à-dire du milieu du III^e siècle. Il faut donc batailler encore ; il faut prouver aux tenants de l'école dite historique qu'ils abandonnent en ce point le terrain de l'histoire pour passer sans raison sur celui des légendes apocryphes et des conjectures invraisemblables. Cette vérité ressortira clairement de l'examen des trois propositions suivantes : 1^o le récit de Grégoire de Tours est en contradiction flagrante avec les données certaines de l'histoire ; 2^o il ne prouve rien contre le fait précédemment démontré de l'établissement d'Églises gauloises au premier siècle ; 3^o il est impossible de soutenir que cet historien ait confirmé de son autorité ce qu'il avance touchant la mission de sept évêques dans les Gaules, sous le règne de Dèce. Nous allons reprendre séparément, et discuter chacun de ces chefs de preuve.

1^o C'est un fait incontestable que l'empereur Dèce, au témoignage de Grégoire lui-même, inaugura son règne par la plus violente des persécutions contre les chrétiens¹. Son édit de proscription envoyé aux gouverneurs de toutes les provinces, leur enjoignait, non pas de mettre à mort les serviteurs du Christ, mais de les torturer de mille manières, pour les forcer à l'apostasie². Car, d'après la remarque de saint Augustin, on eût craint, en les massacrant, de dépeupler l'empire³. Le récit de cette persécution sauvage nous a été conservé par saint Grégoire de Nysse et par saint Cyprien, et le tableau qu'ils en font en révèle le caractère et le but : arracher la foi plutôt que la vie, par un raffinement inouï de

¹ « Sub Decio Imperatore, multa bella adversus nomen christianorum exoriuntur, et tanta strages de credentibus fuit, ut nec numerari queant. » Gregor., *Hist. Franc.*, l. I, c. 28.

² Cyprian., *Epist.* VII.

³ Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*, t. VIII, p. 192.

cruautés. Aussi l'Église eut-elle à déplorer, en ces temps malheureux, bien des défections sur tous les points du monde catholique¹.

C'est encore un fait historique que la première victime de ces hécatombes fut le pape Fabien, qui occupait depuis près de quinze ans le siège de saint Pierre. Son martyre eut lieu le 20 janvier 250, et la guerre déclarée au troupeau du Christ fut si atroce et si persistante, qu'il devint impossible, durant seize mois, au clergé et au peuple de Rome de nommer un successeur à ce pontife². Ce fut une commission intérimaire qui administra, pendant cet interrègne pontifical, les Églises de la chrétienté.

Enfin l'histoire nous apprend que la mort tragique de Dèce ne mit pas fin à la persécution. Elle fut continuée par Gallus et ses associés à l'empire, Dèce-le-Jeune et Volusien. On peut même ajouter que la deuxième moitié de ce siècle vit se succéder, sur le trône des Césars, presque autant de persécuteurs que de têtes couronnées. Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien, Maximilien et Galère, autant de noms souillés du sang des chrétiens et auxquels se rattachent les quatre dernières persécutions générales. Telle fut la situation de l'Église universelle, depuis l'avènement de Dèce, en 250, jusqu'à celui de Constantin, en 304.

Or, nous le demandons à tous ceux qui fixent à l'an 250 la fondation des grands évêchés de la Gaule, ces règnes cruels de Dèce et de ses successeurs étaient-ils propres à favoriser une œuvre qui présentait tant de difficulté même en temps de paix? Était-il possible à sept évêques de prêcher librement l'Évangile, d'assembler et de former des Églises, alors que l'édit sanguinaire de Dèce était affiché partout dans les villes

¹ « Voyez le monde entier plein des ruines de ceux qui sont tombés; une dévastation si universelle appelle la solennité d'une grande réparation. » Cyprian., Epist. XXXI, *Cleri romani ad Cyprianum*.

² « Depuis le martyre de Fabien, de glorieuse mémoire, nous n'avons pu encore élire un évêque, à cause de la difficulté des temps. » Cyprian., Epist., XXX, *Cleri rom. ad Cyprian*.

et les bourgades; que les instruments de supplices se dressaient de toutes parts, et que les chrétiens étaient traqués, nuit et jour, comme des bêtes fauves¹ ?

Il ne faut pas oublier non plus qu'à l'époque assignée à cette mission gauloise par Grégoire de Tours, la cité romaine était sans pasteur et l'Eglise sans chef. Il faut donc renoncer forcément à la date consulaire de 250. C'est ce qu'ont fait les critiques habiles du dernier siècle. Voyant que les temps orageux de Dèce avaient été précédés d'un règne tranquille, (c'était heureux pour leur cause), ils reculèrent de quelques années le voyage de nos missionnaires, et le reportèrent sous l'empereur Philippe. Longueval, Tillemont, Bosquet, Ruinart et d'autres n'ont pas autrement tranché cette difficulté².

Mais de quel droit ces savants, déplaçant une date anti-historique, lui assignent-ils une époque déterminée ? Qu'est-ce qui justifie ce choix ? Ont-ils trouvé la raison de ce synchronisme dans un document quelconque ? Non, ils jugent par conjecture. Mais ce procédé est peu conforme à la critique historique : pour appuyer une conjecture, il faut au moins avoir une base et des motifs plausibles. Et puisqu'on se voit forcé de débarrasser la mission des sept évêques de sa date consulaire, est-il plus raisonnable de les faire arriver sous

¹ « Les voisins, les parents, les amis, dit Grégoire de Nysse, se trahissaient lâchement et se dénonçaient aux magistrats. Les provinces étaient dans la consternation; les familles étaient décimées; les villes demeuraient désertes et les déserts se peuplaient... » Gregor. Nyssen., *Vita Thaum.* — Cf. Darras, *Hist. gén. de l'Egl.*, t. VIII, p. 192.

² Il est probable que ces missionnaires furent envoyés quelques années plus tôt, pendant la paix de l'Eglise, sous le règne de Philippe. » Longueval, *Hist. de l'Egl. gall.*, t. I, p. 1.

« Il ne se faut pas arrêter absolument à l'an 250, ou au règne de Dèce, pour y mettre la venue de ces Evêques. La persécution horrible qu'il excita contre l'Eglise, dès le commencement de 250 au moins, n'était pas bien propre pour envoyer en France une mission de cette nature. » Tillemont, *Mémoires...*, t. IV, p. 711. — Cf. Ruinart, *Acta S. Symphor.*, Admonitio.

Philippe que sous Antonin, un siècle auparavant, ou même pendant les temps apostoliques? Enfin peut-on établir un système sur une date incertaine?

Bien plus, en supposant encore que nos premiers missionnaires eussent été envoyés dans les Gaules par saint Fabien, avant son martyre, les mêmes difficultés se présenteraient pour l'établissement de nos grandes Églises. Ce n'est pas pendant le règne si court de Philippe qu'ils pouvaient mener à bout cette entreprise. Après lui commence l'ère des persécutions les plus atroces et qui ne laissent que peu de répit aux chrétiens pour réparer leurs ruines. Ce n'était donc pas le temps d'édifier. Non, encore une fois, fonder des Églises, les organiser solidement, les munir d'une hiérarchie complète, leur communiquer la vie et la fécondité du christianisme, et puis s'endormir tranquillement dans le Seigneur, comme saint Grégoire l'atteste de la plupart de ces envoyés, ce grand œuvre couronné par une mort si paisible, concorde mal avec les époques troublées où pasteurs et troupeau couraient chercher dans les solitudes un refuge contre les maux qui les menaçaient¹.

Enfin, un dernier argument va montrer combien l'école qui se dit historique, s'éloigne ici des vraies données de l'histoire. On est bien obligé de convenir qu'il y avait plusieurs évêchés dans les Gaules et en particulier dans la Narbonaise et la Celtique, au temps de saint Irénée. On ne comprendrait pas autrement, comme l'assure Eusèbe, que la persécution de Marc-Aurèle eût fait plus de ravages dans ce pays que dans les autres.

Un siècle plus tard, ces Églises matrices avaient dû nécessairement donner naissance à d'autres sièges épiscopaux érigés pendant les âges de paix. Un siècle même pouvait suffire à les

¹ La lettre déjà citée du clergé de Rome à S. Cyprien, pendant la vacance du siège, nous apprend que la violence de la persécution avait fait affluer dans cette ville des évêques et des prêtres de plusieurs pays voisins et même de contrées éloignées. Ils accouraient sans nul doute y chercher un abri dans les catacombes.

multiplier considérablement. On ne peut nier ce fait sans accuser d'inertie nos premiers apôtres et l'Église de Rome d'une coupable indifférence. Or quelles devaient être ces premières fondations chrétiennes, sinon celles de ces grandes métropoles où Grégoire fait arriver des évêques sous Dèce ? Eh quoi ! il y aurait eu, dans nos provinces, des évêchés disséminés çà et là, avant que les grandes cités en eussent été pourvues. Voilà qui est inadmissible et contraire à l'histoire. Nous avons donc raison d'avancer, pour ce motif et ceux qui viennent d'être exposés, que le récit de l'historien des Francs, touchant la mission des sept évêques sous Dèce, est absolument anti-historique.

2° Nous avons ajouté qu'il ne prouve rien contre l'établissement des Églises gauloises au premier siècle. Il est aisé de le démontrer.

Et d'abord, pour ce qui concerne les Églises celtiques dont nous avons à défendre spécialement les origines, celles qui ont eu les saints Savinien, Potentien et Altin pour fondateurs, Grégoire de Tours n'en parle pas. Il nous est donc permis d'opposer à cet égard une fin de non-recevoir à ceux qui invoqueraient son témoignage pour nous contredire. Les divers historiens et hagiographes qui ont osé le faire, ont simplement voulu se mettre à la hauteur de la science frondeuse de leur époque. De ce que sept évêques auraient apporté la foi dans nos contrées au milieu du III^e siècle, supposé que le fait fût avéré, nous ne voyons pas du tout comment l'on serait en droit d'en conclure que d'autres ouvriers évangéliques ne seraient pas venus auparavant constituer des Églises. Ces critiques n'ont pas vu qu'en faisant feu de toutes armes contre nos croyances séculaires, ils dépassaient de beaucoup le but visé. Mais il faut s'élever ici au-dessus de la question locale qui sera traitée dans la seconde partie.

Non-seulement Grégoire de Tours n'a jamais rien avancé contre les origines chrétiennes de la Gaule, mais il résulte de certains passages de ses écrits qu'il a cru positivement le contraire. En reproduisant la lettre des sept évêques à sainte

Radegonde, lettre déjà discutée plus haut¹, ne consignait-il pas le fait de l'apostolicité de nos Églises? Quand il lisait, dans les annales de son temps, et qu'il copiait cette phrase pour son Histoire : « Dès la naissance du christianisme, le souffle de la foi divine commença de vivifier la Gaule... » pouvait-il croire, quels que fussent les progrès ultérieurs de cette première évangélisation, que les sept fondateurs d'Églises, qu'il venait de mentionner sous Dèce, n'avaient pas été précédés par d'autres, près de deux siècles auparavant? Non, ce serait lui faire injure que de le penser. Il est vrai que lorsqu'il s'agit de signaler ces prédicateurs de l'ère apostolique, Grégoire de Tours n'est ni sûr ni précis. Il dit bien, d'après la tradition, *fertur*, que saint Eutrope a été envoyé à Saintes par le pape Clément²; que saint Ursin, de Bourges³, et même saint Saturnin, de Toulouse⁴, ont reçu leur mission des disciples des Apôtres⁵; mais que d'autres, comme saint Martial, de

¹ Voir cette discussion à la page 83.

² « Eutropius martyr Sanctonicæ urbis, a beato Clemente episcopo, ut fertur, directus in Gallias, ab eodem etiam pontificalis ordinis gratiâ consecratus est. » *De Gloria martyrum*, l. I, cap. 56.

³ « Bituriga vero urbs primum à sancto Ursino, qui à discipulis Apostolorum episcopus ordinatus in Gallias destinatus est, verbum salutis accepit, atque Ecclesiam Biturigensem primum instituit rexitque. » *De Gloria confess.*, cap. 80.

⁴ « Saturninus martyr, ut fertur, ab Apostolorum discipulis ordinatus, in urbem Tolosatium est directus. » *De Glor. martyr.*, l. I, c. 48.

⁵ Les adversaires refusent obstinément de donner au mot *discipulis* le sens propre de disciples ou successeurs *immédiats* des Apôtres; ils l'entendent des pontifes de Rome en général. Nous ne comprenons pas cette façon arbitraire d'interpréter des termes très clairs par eux-mêmes. Si l'historien Grégoire avait désigné par le terme *discipulis* les pontifes romains depuis S. Clément jusqu'à S. Fabien, qu'avait-il besoin alors d'écrire que tel évêque avait été envoyé par les disciples des Apôtres et tel autre par les pontifes romains? Était-ce pour varier ses expressions? Ce n'était pas le cas; ou bien alors il eût parlé pour ne rien dire, car tous les évêques ont reçu leurs pouvoirs du siège apostolique.

Limoges¹, et Gatien, de Tours², la tenaient des pontifes romains. Si ces diverses manières de parler montrent de l'hésitation et de l'incertitude, comme on le prétend, il n'en est pas moins vrai qu'elles caractérisent bien mieux les premiers âges de l'Église que le milieu du III^e siècle. Inutile d'insister davantage pour montrer que Grégoire de Tours n'a jamais avancé nulle part qu'il n'y avait pas eu d'évêques dans les Gaules dès la naissance du christianisme.

Mais son fameux texte ne le dit pas non plus. Car voici le dilemme que l'on peut poser aux adversaires, et qui démolit complètement leur système. Ou les sept évêques, lesquels n'ont pu être envoyés sous Dèce, on l'a vu plus haut, sont venus ensemble à une époque indéterminée, ou ils sont venus séparément à des époques différentes. Dans ce dernier cas, il faut abandonner l'historien des Francs : son récit ne se tient plus, il croule par pièces et n'a plus de valeur. C'est à d'autres documents qu'on doit avoir recours pour savoir en quel temps chacun de ces prédicateurs a évangélisé sa contrée, et nous sommes en droit d'ajouter foi à ces documents, fussent-ils des légendes.

Dans le premier cas, celui d'une mission simultanée, on se trouve en présence de difficultés très graves que l'école historique elle-même n'a jamais pu résoudre. Il est certain, et nous l'avons abondamment prouvé dans la première section, que le Trophime qui faisait partie de la noble caravane, était bien le disciple de saint Paul. Toutes les hypothèses ingénieuses, comme l'invention de deux Trophimes, toutes les arguties des adversaires, n'ont jamais pu et ne pourront jamais ébranler ce fait historique³. On peut en dire autant de Paul, l'apôtre de

¹ « Sanctus Martialis episcopus à romanis missus episcopis in urbe Lemovicina prædicare exorsus est. » *De Glor. confess.*, c. 23.

² « Gatianum etiam episcopum à romanis episcopis ad urbem Turonicam transmissum, etc. » *De Glor. confess.*, c. 4.

³ Une nouvelle objection a été formulée contre la mission apostolique de S. Trophime par M. E. Le Blant, dans son *Manuel d'Epigraphie*, en note, page 17. « Si le compagnon de S. Paul, dit-il, a

la Narbonaise. Les témoignages qui se pressent en faveur de leur mission apostolique sont indiscutables. Or si ces deux disciples avaient pour compagnons de route les autres évêques nommés par saint Grégoire, il s'est évidemment trompé, et la discussion est close. Donc quelle que soit l'alternative choisie par la partie adverse, il lui est impossible de tirer du texte de cet écrivain le moindre argument contre nos missions gauloises de l'ère apostolique.

3° Enfin Grégoire de Tours a-t-il revêtu de son autorité d'historien ce qu'il dit de la mission des sept évêques ? Ses

été le véritable apôtre d'Arles, à moins d'une souveraine injustice, la contrée a dû être remplie de son nom. Arles aura donc été, pour les anciens, la ville de saint Trophime, ainsi que Rome est et fut la ville de saint Pierre. Or, il n'en était rien au VI^e siècle, si nous en jugeons par l'expression de l'un de nos évêques, Fortunat, qui la nomme *Urbs Genesii*, et non point *Urbs Trophimi* (l. V, c. II, p. 153.) Le souvenir qui prédominait alors dans le pays était celui du jeune martyr saint Genès. . . »

Nous nous permettrons de répondre au savant épigraphe, qu'à moins d'être à court d'arguments, on ne peut guère en fonder un tant soit peu solide sur une locution poétique, arbitraire peut-être, ou nécessitée par l'harmonie. Toutefois en supposant bien établie, au VI^e siècle, la prédominance du souvenir de S. Genès ou Geniez, il ne s'ensuivrait pas que celui de S. Trophime fût effacé, encore moins que l'Église d'Arles ne lui dût pas sa fondation. On comprend très bien qu'un saint dont la vie et le martyre ont fait du bruit dans un pays presque entièrement chrétien, acquière une popularité de fraîche date capable d'amoindrir le renom même d'un fondateur d'Église, qui a vécu parmi des païens et n'a été connu que par le fait de son apostolat. Pour la même raison, la ville de Tours aurait pu être appelée, à la même époque, *Urbs Martini* plutôt que *Urbs Gatiani*, car le souvenir de S. Martin y était alors prédominant; mais l'on n'aurait pu en conclure que cette ville n'aurait pas été évangélisée par S. Gatien, plusieurs siècles auparavant. Cette sorte d'oubli du fondateur d'Arles, au VI^e siècle, s'il eût existé, aurait même témoigné de la haute antiquité de cette fondation. Mais il n'en était rien : c'est un fait avéré qu'un siècle auparavant, le pape Zozime déclarait que la foi avait été prêchée à Arles par S. Trophime, et cette métropole le revendiquait hautement pour son fondateur, comme nous l'avons vu précédemment, page 28.

défenseurs le soutiennent, et c'est même là un de leurs principaux arguments. « Il n'a point lu leurs noms, disent-ils, dans la Passion de saint Saturnin, comme il l'a écrit par inadvertance ; il faut en convenir. Mais il savait à l'aide de la tradition, et des documents qu'il avait consultés, que six de ces missionnaires étaient venus en même temps que saint Saturnin, sous le règne Dèce, et c'est ce qui l'a déterminé à les placer ensemble. Du reste, cet évêque devait connaître l'histoire religieuse de son pays ; il voyageait beaucoup ; il aimait à visiter les sanctuaires des martyrs et à recueillir leurs Actes. Sans le croire infallible, il faut donc s'en rapporter à sa parole dont l'autorité s'impose à tout esprit sérieux. »

Voilà ce que l'on a écrit et répété sous toutes les formes et sur tous les tons, dans une foule d'ouvrages¹. Or ce sont là des insinuations et même des affirmations, mais ce ne sont pas des arguments, encore moins des preuves. Il ne suffit pas de dire que tel auteur ne pouvait se tromper pour lui gagner la confiance, il faut en apporter des raisons ; et dans les matières controversées, on ne doit pas se payer de mots et de belles phrases.

La question est celle-ci. En fixant au temps de Dèce, sur la foi d'une légende, l'arrivée de sept évêques dans la Gaule, Grégoire de Tours a-t-il parlé en historien convaincu de ce qu'il avançait ? S'il en était ainsi, malgré le droit que l'on aurait encore de contrôler le fait énoncé, sa parole aurait, nous le voulons bien, une certaine autorité. Mais cela n'est pas, nous allons le faire voir à l'aide de quelques observations très simples.

¹ La thèse que M. l'abbé E. Bernard a longuement développée contre la mission de saint Denis de Paris au 1^{er} siècle, dans un ouvrage honoré d'une *Mention* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ne repose que sur des arguments de cette force. En cent endroits de ce livre où la littérature prime la critique, l'auteur en appelle à la bonne foi et à la science de Grégoire de Tours. Il confesse qu'il n'était pas infallible, mais il affirme qu'il n'a pu se tromper touchant les origines de nos Églises. C'est ce qu'il aurait fallu démontrer.

Un écrivain ne parle en historien que quand il raconte des évènements contemporains ou dont il peut au moins garantir la certitude. Or, nous l'avons déjà fait remarquer, avant d'aborder l'histoire des Francs, où il marchera d'un pied ferme, Grégoire ne fait que relater ce qu'il a lu dans les anciennes chroniques, et il ne prétend point en assumer la responsabilité. Il prévient le lecteur, dès le début de son ouvrage, que pour tous les faits de l'histoire générale, il suivra Eusèbe, saint Jérôme et Orose. Quant aux évènements relatifs à son pays, il supplée à l'insuffisance de ces écrits par l'Histoire Sacrée de Sulpice-Sévère, les Actes des saints qu'il a pu se procurer et les traditions orales. Et l'on voudrait que cet auteur eût parlé en historien, dans cet abrégé chronologique qui précède son Histoire ! Et l'on prétend qu'il a confirmé de son autorité tout ce qu'il y raconte ! Est-ce logique ?

Mais il faut fournir des preuves positives de l'état d'incertitude et d'irrésolution où il se trouvait en relatant la mission des sept évêques.

Il a vu dans les Actes de saint Ursin, disciple des Apôtres, que six prédicateurs du nombre desquels était saint Saturnin, l'ont accompagné dans les Gaules. D'un autre côté, la Passion de saint Saturnin lui apprend que ce dernier est venu sous l'empereur Dèce. Voilà deux pièces en contradiction flagrante, et qui accusent un écart chronologique de près de deux cents ans. La première rapporte que les sept ouvriers évangéliques ont abordé dans notre pays du temps des Apôtres, et saint Saturnin était avec eux. La seconde affirme néanmoins que le fondateur de l'Église de Toulouse ne vint qu'au milieu du III^e siècle. Laquelle de ces deux légendes est véridique ? Et quel parti va prendre l'historien des Francs pour assigner une époque à la mission de ces prédicateurs ? Le voici : ayant remarqué, en tête des Actes de saint Saturnin, une date consulaire, il sacrifie ceux de saint Ursin, il place en bloc les sept évêques, à cette date, sous le règne de Dèce, et il ajoute inconsidérément qu'il a vu cette liste dans la légende de saint Saturnin. Il lui fallait des raisons

très graves pour corriger un anachronisme aussi considérable. Un professeur de l'École des Chartes ne se permettrait jamais une rectification semblable sans écrire un volume pour la justifier. Saint Grégoire de Tours transporte une mission chrétienne du I^{er} siècle au III^e siècle, sans donner aucune explication. Est-il autorisé à le faire ? Son nom, sa dignité, son savoir sont-ils des garanties suffisantes de la vérité de son récit ? Les opposants le soutiennent. Où donc alors vont-ils chercher leurs règles de critique ?

Mais si cet historien avait été parfaitement instruit de l'époque de cette mission, est-ce que, dans un ouvrage, il l'aurait fixée sous Dèce, tandis que, dans les autres, il ne sait sous quel pontife romain placer ceux qui en faisaient partie ? Est-ce qu'il ignorait que saint Fabien gouvernait l'Église avant le règne de ce prince, son persécuteur ? Pourquoi alors écrit-il que Martial et Gatien ont été dirigés sur la Gaule par *les pontifes de Rome* ; qu'Ursin et Saturnin ont été envoyés par *les disciples des Apôtres* ? Est-ce là le langage d'un homme qui affirme un fait dont il est certain, ou même qui prétend imposer son opinion ? Est-ce là enfin une autorité ?

D'ailleurs, il résulte de la manière hésitante et confuse dont cet auteur raconte les événements anciens de son pays, qu'il n'a nulle intention d'en certifier l'exactitude. Bien loin de parler avec assurance, il invoque souvent la tradition orale et même les bruits populaires. C'est à cette source vicieuse apparemment qu'il a puisé la relation apocryphe de la dernière prière du saint martyr Saturnin, qui ne se trouve pas dans ses Actes. Et après avoir rapporté cette sorte d'imprécaction indigne d'un disciple du Sauveur, il pousse la crédulité jusqu'à dire que, jusqu'à son temps, elle s'est réalisée¹.

¹ Un ancien historien du Languedoc, Catel, a écrit ce qui suit à ce sujet :

« Tous les autres qui ont parlé du martyre de ce saint évêque, ne disent point qu'il ait faite cette demande à Dieu ; comme aussi il n'est pas fort vraisemblable que ce grand Saint allant souffrir le martyre eust quelque ressentiment de l'injure qu'il avait reçue. Et

Enfin, il nous semble qu'il n'est ni juste, ni sage, ni-même charitable de mettre en avant l'autorité d'un écrivain qui ne fait que rapporter ce qu'il a vu dans les documents anciens, sans en garantir l'authenticité. Or, c'est le cas des grégoriens par rapport à leur auteur favori. Ce qu'il dit de la mission des sept évêques n'est qu'une citation, et une citation légendaire¹. Serait-il juste et bienveillant de dire qu'il l'a confirmée de son autorité? Non, car s'il est reconnu qu'il a commis une erreur, il doit répondre de sa méprise; mais s'il a simplement exposé son opinion d'après un autre écrivain, c'est celui-ci qui en est seul justiciable. Ses adeptes n'ont donc pas compris qu'en lui attribuant, dans cette question, une autorité qu'il ne s'est point arrogée, ils le rendaient responsable des méprises qui n'étaient pas de lui, et qu'ils compromettaient sa réputation d'historien. Vouloir qu'en passant par sa plume, la mission des sept apôtres gaulois, au III^e siècle, acquit la valeur d'un fait historique, ce serait affirmer indirectement qu'il aurait revêtu de ce même caractère d'authenticité les erreurs chronologiques qu'il a puisées dans la chronique d'Eusèbe et de saint Jérôme. Les contradicteurs repousseraient certainement cette conséquence. Ils doivent donc renoncer à leur grand argument qui consiste à déclarer que Grégoire de Tours a confirmé de son autorité le récit d'une mission chrétienne sous l'empereur Dèce.

Nous avons prouvé, d'autre part, que ce récit est contraire aux données de l'histoire religieuse de cette époque et qu'il est impossible d'en tirer un argument valable contre l'apostolicité de nos Eglises. Ce texte est donc sans valeur histo-

bien que Grégoire de Tours assure qu'il n'était pas encore arrivé de son temps qu'aucun fils de Tolose en eust été évêque, ce néanmoins j'ai remarqué que depuis, plusieurs fils de Tolose en ont été évêque, comme Messire Vital de Castro-Mauro qui fust Archevesque en l'an 1441, lequel estait natif de Tolose,... et Messire Bernard de Rosergio,... aussi fils de ladite ville. » G. de Catel, *Mémoires de l'histoire du Languedoc*, 1633.

¹ Voir plus haut cette prière à la page 155.

rique, sous le rapport de la chronologie. De plus, la responsabilité de Grégoire de Tours étant dégagée, dans la question, et son autorité mise hors de cause, il ne reste plus aux adversaires d'autre ressource, pour maintenir leur défense, qu'une de ces pièces qu'ils méprisent, une légende ! celle de la Passion de saint Saturnin. Examinons, pour clore cette discussion, si la version consultée par ce chroniqueur possède tous les caractères d'authenticité désirables.

§ III. — *La légende de saint Saturnin dont s'est servi l'historien des Francs pour fixer au temps de Dèce la venue des sept évêques dans les Gaules, est en contradiction avec d'autres vies de ce martyr et apocryphe dans sa date consulaire.*

Le point le plus important et vraiment décisif de la controverse entamée est certainement celui que nous allons aborder. Nous sommes en présence d'un document dont la véracité n'est pas douteuse, mais dont la date est contestable. La voici : « Sous le consulat de Decius et de Gratus, d'après une tradition fidèle, la cité de Toulouse eut pour premier évêque saint Saturnin. » Cette date est-elle, oui ou non, authentique ? Le jugement est à prononcer. S'il est favorable à l'école qui se dit historique, elle n'en pourra guère bénéficier pour son système ; il en résulterait seulement que saint Saturnin serait venu dans les Gaules au III^e siècle, puisque ses Actes ne parlent d'aucun autre prédicateur. Si, au contraire, la question est tranchée au profit de l'école traditionnelle, celle-ci triomphe sur toute la ligne ; le dernier rempart élevé contre nos origines par la critique du XVII^e siècle s'écroule tout d'une pièce, et il ne reste plus un seul document historique à opposer à la tradition des Eglises gauloises. Pesons donc les raisons que l'on met en avant pour et contre la date appelée consulaire.

Et d'abord mérite-t-elle ce titre? Evidemment la Passion de saint Saturnin n'est pas un de ces documents officiels extraits des greffes des tribunaux romains. La date y a été insérée, longtemps après le martyre, par un rédacteur ou un copiste. C'est ce que prouve du reste la mention qui l'accompagne : « *Sicut fidei recordatione retinetur*, comme nous l'avons appris par une tradition fidèle. » Il s'agit donc de savoir si les mots : *sub Decio et Grato*, n'ont pas été interpolés, ou même surajoutés par des scribes ignorants et maladroits. Pour cela, il faut examiner et comparer les différentes versions de ces Actes.

Il existe trois versions des Actes manuscrits de saint Saturnin. Sauf des variantes plus ou moins nombreuses, elles s'accordent pour le fond du récit; mais elles diffèrent par la date de la mission de ce prédicateur, et par des additions dont nous parlerons plus tard. Nous allons d'abord indiquer ces documents et nous en ferons ensuite un examen comparatif.

1° La première version dont nous allons nous occuper est celle que Ruinart a publiée dans son recueil des *Actes des premiers martyrs*. Ce savant bénédictin, en collationnant plusieurs manuscrits de cette Passion, qui renfermaient tous la mention : *sub Decio et Grato consulibus*, en découvrit un où il crut lire cette phrase : *Ante annos L sicut actis publicis id est sub Decio et Grato*, etc¹. Ce fut pour lui une révélation. Il pensa que cette majuscule était le chiffre romain L ayant la valeur de 50, et il en conclut qu'elle précisait l'époque de la rédaction des Actes. En effet, si le rédacteur eût écrit : « Il y a cinquante ans, c'est-à-dire, sous le consulat de Dèce et de Gratus,... la ville de Toulouse eut saint Saturnin pour premier évêque, » le témoignage de ce contemporain de l'an 300, eût imprimé à son œuvre un cachet parfaitement authentique, et saint Saturnin serait réellement venu à Toulouse au temps

¹ Th. Ruinart, *Acta prim. martyr. sincer. et elect.* — *Acta S. Saturnini, ex complurib. codd. miss.*, p. 109.

de l'empereur Dèce. On se figure l'émotion que cette découverte a dû produire parmi les savants de l'époque.

2° Un prêtre érudit, Joseph Macéda, trouva en 1795, à Florence, dans la bibliothèque Riccardi, un manuscrit coté 223, et contenant une Vie de l'apôtre de Toulouse. Il la publia en 1798, à Bologne, dans un grand ouvrage sur les origines des Eglises¹. Cette Vie est conforme aux Actes mis au jour par Ruinart; mais l'auteur du prologue, au lieu de placer la mission du saint évêque sous Dèce, la fait remonter au temps de Claude. On y lit : « *Sub Claudio qui Gaïo vita defuncto subrogatus imperium romane reipublice obtinendo ministrabat*, etc. Sous Claude qui après la mort de Caïus (Caligula) fut préposé au gouvernement de l'empire. » Il y a donc de l'une à l'autre époque une différence chronologique de près de deux cents ans.

3° Nous devons au zèle patient d'un vaillant défenseur de nos origines chrétiennes, M. l'abbé Arbellot, la découverte d'une troisième version ignorée jusqu'à ce jour. Il l'a reproduite, en la collationnant avec une copie moins ancienne, dans son travail de bonne critique sur saint Denys de Paris². Ces Actes qu'il qualifie d'*Actes primitifs et authentiques*, n'assignent aucune époque à l'arrivée de saint Saturnin dans les Gaules. Nous avons trouvé nous-même une autre Vie de saint Saturnin, qui ne mentionne aucune date dans son prologue. Nous en parlerons plus loin.

Tels sont les documents que nous avons à étudier et à comparer, d'après les règles établies par les anciens et les nouveaux maîtres en critique. Ces règles sont connues de ceux que nous combattons. Elles font loi pour eux comme pour nous. Ils savent et ils admettent que les Actes les meil-

¹ J. Maceda, *De celeri propagat. Evang. in universo mundo libri tres*, in-4°. Bologne, 1798. Cet ouvrage ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale. Nous le citons d'après Dom Piolin, MM. Corblet et Salmon.

² L'abbé Arbellot, *Etude sur les Orig. chrét. de la Gaule*, — 1^{re} partie, *Saint Denys de Paris*. Paris, Haton, 1880.

leurs, les plus authentiques, sont les plus anciens, les plus simples et les plus courts. Ils avouent aussi que lorsque des ouvrages de ce genre se contredisent, ils perdent de leur valeur; mais qu'après un examen sérieux, il faut faire choix de ceux dont la rédaction se suit, se tient, reste toujours d'accord avec elle-même, et ne renferme rien de notoirement contraire à l'histoire et aux usages du temps.

Ces règles posées, nous allons faire un triage consciencieux des trois versions, et nous craignons d'autant moins de nous égarer dans ce travail, que nous avons pour nous guider des érudits dont le nom seul fait autorité : Dom Piolin, MM. Corblet, Salmon et Arbellot. Le choix auquel ils se sont arrêtés repose sur les meilleures raisons. Néanmoins, tout en profitant de leurs lumières, nous procéderons dans cet examen avec indépendance, ajoutant à leurs preuves des éclaircissements nouveaux, et ne laissant derrière nous aucune objection sans réponse. Du reste, il y a peu d'arguments à présenter ici pour montrer la supériorité d'un manuscrit sur l'autre. Le mieux est de placer sous les yeux des lecteurs les pièces du procès, au moyen de reproductions fac-similaires. Ce sera peut-être la seule nouveauté de ce travail. Si elle est dispendieuse, elle aura du moins l'avantage de mettre fin à une lutte qui menace de s'éterniser.

1° Commençons par le manuscrit publié dans les Actes de Ruinart, celui qui a toujours servi de base à la critique pour fixer l'époque de l'érection des évêchés gaulois. Voici, en regard, le fac-simile de l'exorde, où se trouve la phrase qui a illusionné ce savant : « Ante annos. I. subtis plurimis (mots corrigés par *sicut actis publicis*) ide (pour *id est*) sub decio et grato consessoros (corrigé par *consulibus*), sicut fideli relatione retinetur, etc. »

Il ne faut pas être très fort paléographe pour voir que le trait de plume, placé entre deux points, après les mots *ante annos*, n'est pas la lettre L et ne peut être traduit par *quingenta*, *cinquante*, comme l'a fait Ruinart. M. Arbellot a trouvé plus loin dans le texte de cette même légende, plusieurs I exacte-

passio. consecra ret⁷. tempore illo
 quo post corporeum sal uictoris dñi
 nri ihu xpi aduentum. Exortus
 intenebris sol uis itue. Splendori
 dei inluminare occidentale plagam
 coepert. qualesen sim gradumq; in
 omnem terram. Euuangeliorum sonus.
 exiuit. tar do que progressu. In regio
 nibus nris Apotorū p̄dicatio corus
 ciuit. Cum rare in aliquibus ciuita
 tibus. acodesue paucorum xpi anorū
 fidelium deuotione consurgerent
 Sed nihilominus crebra p̄mundum
 miserabili errore gentium niderib;
 fetidis in omnibus locis templis fima
 rent. Ante annos. ^{icut} ^{ac} ^{pub. l. i. f.} ^{u. l. i. f.} ^{u. l. i. f.}
 idē. sub decio & grato ^{u. l. i. f.} ^{u. l. i. f.} ^{u. l. i. f.}
sicut fidei reluctatione retineatur pri

Cette reproduction embrasse la moitié environ de la 1^{re} colonne, f° 81, verso, du manuscrit, depuis la ligne 24^e jusqu'au bas, et presque tout le 2^e prologue de la légende.

ment semblables, ayant, comme celui-ci, un petit crochet en tête et à gauche. Quoique plein de confiance dans l'exactitude de ses recherches, nous avons tenu à en vérifier le résultat, et nous pouvons affirmer qu'il ne s'est pas trompé : les I qu'il signale au commencement des mots ; In regionibus, — In eadem civitate, — In quo vir, — Interficere, — Inter hec ego, qui se trouvent plus loin, ont beaucoup de ressemblance avec la lettre que Ruinart a prise pour une L majuscule¹. M. Arbellot se demande avec raison si le copiste n'aurait pas commencé d'écrire *Id est*, par erreur, avant les mots *satis plurimos* qu'il avait sans doute sous les yeux. C'est une supposition fort plausible. Nous avons deux bonnes raisons pour l'appuyer. D'abord les points qui accompagnent cette majuscule nous semblent des exponctions. Les scribes du moyen-âge, on le sait, ne raturaient point ni ne grattaient les lettres ou les mots à supprimer ; ils plaçaient des points au-dessous, au-dessus ou à l'entour². Ici, les points sont à côté, c'est vrai, mais ils peuvent remplir la même fonction. Le scribe qui a fait cette copie était certainement tout aussi novice en ponctuation qu'en latinité. Une seconde raison qui confirmera mieux encore l'opinion du chanoine Arbellot, c'est que nous avons découvert fortuitement dans plusieurs manuscrits de différents âges, de la Bibliothèque de Chartres, les mots *Id est* avec un I parfaitement semblable à celui du fac-simile reproduit

¹ Le manuscrit suivi par Ruinart, appartenant à la Bibliothèque nationale, porte le n° 11,748. La Passion de saint Saturnin commence au folio 61, sous ce titre : INCIP PASSIO SCI SATURNINI EPI. Nous regrettons beaucoup que la photographie et par suite le cliché typographique aient reproduit d'une façon aussi marquée la réglure qui se trouve sous les mots *antè annos. I. subitis* etc., parce qu'elle cache le pied de la majuscule. Mais nous pouvons certifier que nous avons examiné cette lettre à la loupe et qu'elle n'est point barrée au pied comme la lettre L.

² Des exemples de ces exponctions se trouvent dans presque tous les anciens manuscrits. Voir Wailly, *Éléments de paléographie*, t. I, p. 452 et suiv.

ci-dessus. Les I du reste ont partout leur crochet en haut et à gauche, tandis que celui des L est en bas et à droite.

La lettre qui a préoccupé l'esprit de Ruinart, et lui a fait préférer ce manuscrit à tous les autres, est donc un I et non pas un L. La question est vidée à ce sujet, et ce manuscrit doit être écarté. Mais quelle est la valeur des autres pièces qui marquent seulement : « *Antè annos satis plurimos...* il y a un assez grand nombre d'années, c'est-à-dire, sous le consulat de Dèce et de Gratus ? »

Pour éclaircir ce point, il faut relire attentivement le prologue, et voir si l'époque de Dèce (250) est en harmonie avec les faits qui y sont rapportés. Cet exorde dit clairement que « Dans le temps où après la naissance de Jésus-Christ, le Soleil de justice, s'étant levé dans les ténèbres, avait commencé d'illuminer des splendeurs de la foi les plages occidentales, et que la prédication évangélique s'étant répandue peu à peu dans l'univers, par la voix des Apôtres, avait insensiblement pénétré dans nos contrées ; alors que grâce à la piété d'un petit nombre de chrétiens, de rares Églises étaient déjà établies dans quelques villes, tandis que les temples païens élevés par la superstition fumaient partout d'un encens fétide ; en ce temps-là, il y a déjà nombre d'années, c'est-à-dire, sous le consulat de Dèce et de Gratus, d'après une tradition fidèle, la ville de Toulouse eut pour premier évêque saint Saturnin. »

L'impression que l'on ressent, en lisant cet exorde à tête reposée, en dehors de toute opinion préconçue, est une sorte d'étonnement mêlé de déception. Dans la première partie, l'esprit en suspens se reporte aux premiers âges de la foi, et quand on se voit, dans la seconde, en plein III^e siècle, sous l'empereur Dèce, on est tenté de relire le texte, persuadé qu'on l'a mal compris. Mais non : le rédacteur a bien écrit que dans ce temps-là, il n'y avait encore que peu de chrétiens et de rares Églises dans quelques villes seulement, au milieu de l'immense province des Gaules. L'on se demande alors si la prédication évangélique par saint Trophime qui *avait répandu la foi comme des ruisseaux*, à travers cette contrée ; par saint

Pothin et saint Irénée qui avaient dû transformer ces ruisseaux en fleuves ; par tous ces missionnaires enfin que nous ont signalés des traditions très véridiques, on se demande si cette prédication aurait été frappée de stérilité dans un pays si bien préparé à la recevoir. De sorte que la fin de ce prologue, loin de s'accorder, fait contraste avec le commencement¹.

Mais la critique n'est pas affaire de sentiment. Voici un texte de saint Cyprien que nous avons mis en réserve pour opposer à cette rédaction, supposé qu'elle dépeigne l'état de la Gaule chrétienne au milieu du III^e siècle. C'est précisément à cette époque que l'évêque de Carthage adressait des Épîtres à ses frères, les évêques de diverses contrées, afin de les prémunir contre les intrigues de l'antipape Novatien. Sous le pontificat de Corneille, il écrivait à Antonianus ce qui suit :

« Le Christ a fait son Église une dans la multiplicité de ses membres répandus dans le monde entier ; de même l'épiscopat est un par l'accord unanime de la multitude des évêques dispersés qui le composent. Pour lui (Novatien)..., qu'il essaie, après cela, de former une Église ; qu'il envoie ses nouveaux apôtres dans les nombreuses cités pour y jeter, s'il le peut, les fondements de sa récente institution... Et comme déjà, dans toutes les provinces et dans chacune de leurs villes, sont établis des évêques avancés en âge et à l'épreuve des persécutions..., qu'il ose placer au-dessus d'eux des évêques de sa création². »

¹ Ce n'est pas le commencement de ce prologue : « Après la venue corporelle du Sauveur., et la prédication des Apôtres., » qui indique suffisamment le premier siècle, contrairement à l'opinion exprimée par M. Arbellot (*S. Denys de Paris*), mais la suite où il est parlé de la rareté des communautés chrétiennes établies dans la Gaule. Car il existe des Vies de saints du III^e siècle qui débutent comme celle de saint Saturnin.

² « A Christo una est Ecclesia per totum mundum in multa membra divisa, item episcopatus unus, episcoporum multorum concordia numerositate diffusus. Ille... conetur Ecclesiam facere, et per plurimas civitates novos suos apostolos mittat, ut quædam recentia institutionis suæ fundamenta constituat... Cumque Jampridem per omnes provincias et per urbes singulas ordinati sint

Ce qui ressort de ce défi porté à Novatien, pour la question présente, c'est qu'au temps de Dèce, toutes les cités des provinces occidentales étaient pourvues depuis longtemps de sièges épiscopaux ; c'est saint Cyprien qui l'affirme. Peut-on exclure la Gaule du nombre de ces provinces ? Et si alors elle eût été inférieure à l'Afrique sous le rapport religieux, si toutes ses villes surtout n'eussent pas encore possédé d'évêques, est-ce qu'elle n'aurait pas été pour l'ambitieux Novatien une contrée favorable à l'établissement de son schisme ?

Voilà donc deux documents en complet désaccord. L'un nous représente la Gaule encore entièrement païenne, au milieu du III^e siècle : on n'y voit que peu de fidèles, et quelques villes seulement ont une Église. L'autre au contraire déclare à la face du monde chrétien, qu'il n'y a pas une seule de ses cités qui n'ait son Église et sa hiérarchie, et que cela existe même depuis longtemps, *jampridem*. Les partisans de l'école soi-disant historique, qui méprisent le système légendaire, oseront-ils sacrifier un écrit signé du grand évêque de Carthage au prologue d'une légende ? Diront-ils que l'Épître de saint Cyprien est apocryphe et que le texte de la légende est historique ? Ce serait le renversement complet de leurs principes.

Il y a un moyen de tout concilier, même au gré de leurs désirs. La légende suivie par Grégoire de Tours, celle-là même dont il s'agit ici, est authentique, aussi bien que l'Épître de l'illustre africain, mais la date consulaire de la légende est une interpolation. Saint Cyprien ne s'est point trompé en assurant que la Gaule était pourvue partout d'évêchés, au III^e siècle ; le prologue des Actes a dit la vérité en nous montrant si peu d'églises debout, dans cette province, parmi tant de temples idolâtres, au commencement du christianisme.

episcopi in ætate antiqui... ille super eos creare alios pseudo-episcopos audeat... » Cyprian. Epist. 52 ad Antonian. Ce texte incompris et mal traduit par les anciens traducteurs de s. Cyprien (Lombert, édit. Ferrand, 1716), a été rétabli dans son véritable sens par Dom Chamard qui en a tiré un très bon parti. *Eglises du monde romain*, page 239.

La suite de notre examen nous convaincra facilement de cette vérité. La seconde version adoptée par Ruinart mérite donc le même sort que la première. Interpolée dans sa date, elle doit être récusée par la saine critique.

2° Les Actes florentins nous paraissent mériter la confiance des savants pour plusieurs raisons que nous allons exposer. Mais d'abord il faut en présenter un fac-simile. Nous l'empruntons à M. l'abbé Corblet qui le tenait lui-même de M. l'abbé Salmon. Nous n'avons qu'un regret, c'est que notre reproduction ait été faite d'après une autographie¹. Elle suffit cependant pour faire juger de l'âge du manuscrit et fournir le texte authentique du prologue.

La première raison qui nous porte à préférer la version du manuscrit de Florence à celles des Actes édités par Ruinart, c'est que la date qui s'y trouve est bien plus en rapport avec le contexte. Au lieu des noms de Décius et de Gratus, on y lit ceux de Claudius successeur de Caius Caligula. Nous le faisons encore une fois remarquer, c'est un intervalle de près de deux cents ans qui sépare ces deux règnes.

On doit convenir d'abord qu'il n'est pas du tout impossible que saint Saturnin, signalé dans plusieurs documents anciens² et

¹ Ce fac-simile se trouve en tête d'une brochure très savante de M. l'abbé Corblet, intitulée : *Origines de la foi chrétienne dans les Gaules et spécialement dans le diocèse d'Amiens*. Paris, Dumoulin, 1870. On lit au-dessus de cette reproduction : « Fac-simile des Actes de saint Saturnin (n° 223 de la Biblioth. Riccardi) d'après une photographie rapportée de Florence par M. Salmon, » et au-dessous : « Auto. L. Boileau, Amiens. »

² Outre les documents que nous avons produits à la fin de la première section, il existe à Florence, dans la Bibliothèque Laurentienne et dans celle des Servites de Marie, deux manuscrits du XV^e siècle, copiés sans doute dans Jacques de Voragine, qui donnent saint Saturnin pour un envoyé des disciples des Apôtres. Le texte en est fort court; ce n'est qu'une notice abrégée des Actes. On y lit : « DE S. SATURNINO M. Saturninus ab Apostolorum discipulis Episcopus ordinatus, in urbem Tolosonam directus est. » Puis vient la relation de son martyre. Voir Maceda, *De celeri propag. Evang.*, p. 55. — Cf. M. Corblet, *Orig. de la foi chrét.*, p. 80.

FAC-SIMILE DU MANUSCRIT N° 223, DE LA BIBLIOTHÈQUE RICCARDI,
DE FLORENCE.

cū raro in aliquib; ciuitatib; ecclē pa
uorū xpīanorū deuotione cōfurgerent
et crebro miserabili errore gentiliū.
nitorib; fecidis in omib; locis tēpla
fulgerent. ante annos satis plurimos.
idest claudio quigao uita defuncto
subrogatus. impium romane rei publi
ce obtinendo ministrabat. sicut fidei
relatione retineatur. primū et summu
xpī tolosana ciuitas sc̄m saturninum
habe cepat sac̄dotē. O quā p̄fulgida
fuit dies illa qua tholosam ingressus ē
equidicus ap̄lorū cohers. saturninus
electus dī pontifex. cuius in habitaculū
discordie paratis intrauerunt. pedē bea
ti p̄petuā pacē ferentes. Cuius equidem
auctoritatis fultus priuilegio. oceanū
et partes regionis attingent. ut multorū
relatione didicimus. uel etiā quibusdā
scriptorū documētis cōperimus. pauca
de plurib; colligentes explicare. p̄pon
mus. Post saluatoris n̄dm̄ ad celos
ascensum. in primordio p̄dicionis ap̄li
ce saluimus sc̄g fidei cernissime credu
lus. ap̄li petri p̄fectus exiit discip̄ls.

par saint Grégoire lui-même comme un envoyé des disciples des Apôtres, ne soit venu de Rome dans les Gaules sous l'empire de Claude, à l'époque par exemple de l'expulsion des Juifs. De plus son arrivée au temps de Dèce est tout-à-fait invraisemblable, comme nous l'avons prouvé, et contraire aux faits connus de l'histoire. Donc, puisque la date de cette mission doit être déplacée, ne serait-elle point celle qu'assigne le manuscrit de Florence? Nous n'osons l'affirmer; cependant tout porte à le croire. Sa conformité avec le contexte du prologue est manifeste. A l'époque de Claude, bien peu de chrétientés avaient été fondées dans la Gaule encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Et ces rares Eglises dont parle la légende, ne pouvaient être que celles de Marseille, d'Arles, de Vienne, et même celle de Lyon, ville récente, mais à laquelle le temple d'Auguste donnait une grande importance. Il est bien plus conforme à la tradition et même à l'histoire de placer leur fondation vers la fin du règne de Claude qu'au milieu du III^e siècle.

Mais il y a plus : cette date est confirmée plus loin par des termes et des explications catégoriques du rédacteur. Celui-ci était un homme qui ne confondait pas, comme Grégoire de Tours, une légende avec une autre, et n'ajoutait pas une confiance aveugle aux dictons populaires, mais qui écrivait d'après les documents qu'il avait recueillis. Et les documents de cette époque (le IV^e siècle au plus tard) pouvaient être contemporains des événements. Or ce collecteur appelle saint Saturnin *æquidicus apostolorum cohæres*, non pas l'égal des Apôtres comme on l'a écrit, mais leur cohéritier pour sa juste part, c'est-à-dire un de leurs disciples. Plus loin, à la fin du prologue, il assure que l'évêque de Toulouse reçut sa mission, *in primordio prædicationis apostolicæ*, au commencement de la prédication apostolique (dans l'Occident). Voilà donc une date non-seulement en rapport avec le contexte, mais commentée et déterminée assez nettement par un rédacteur instruit des faits qu'il raconte. Que peut-on désirer de plus pour préférer la leçon de Claude à celle de Dèce?

Un autre motif de cette préférence, c'est que les Actes florentins ont été copiés sur un manuscrit plus ancien que celui qui a servi de modèle aux Actes collationnés par Ruinart. Ceux-ci en effet commencent tous par un premier prologue et finissent par deux épilogues qui manquent dans le codex de Florence, et prouvent par là même que leur copie est postérieure à celle de ce codex. Le premier prologue débute ainsi : « *Si eorum virorum beatissimas passiones debita admiratione veneramur, quos procul à sedibus nostris, non tantum remotarum immensitate terrarum, verum etiam marinorum quoque fluctuum interpositione discretos, ... etc.* » C'est une exhortation pieuse à honorer les saints, à solenniser leurs fêtes, et surtout celle du premier évêque de Toulouse. Cet exorde écrit en style aussi prétentieux qu'embarrassé, est donc un hors-d'œuvre surajouté aux Actes primitifs. L'avant-dernier épilogue raconte ce qui s'est passé dans les siècles qui ont suivi la mort du saint martyr. Ce fut Hilaire, un successeur de saint Saturnin, qui découvrit le premier son corps sous un tertre de gazon, et bâtit au-dessus un petit oratoire en bois. Silvius entreprit, après lui, la construction d'une somptueuse basilique pour y placer les reliques de l'apôtre toulousain ; mais la mort interrompit son œuvre. Elle fut reprise et menée à bonne fin par saint Exupère qui fit la dédicace de la nouvelle église et y transféra les restes vénérés de saint Saturnin, vers le commencement du V^e siècle. Enfin l'épilogue final est une sorte de péroration tendant à ranimer la foi et la charité dans le cœur des fidèles et leur confiance dans l'intercession des saints.

Tels sont les manuscrits recensés par le docte bénédictin, sauf un seul qu'il ne désigne pas, où manquent la translation des reliques et le morceau de la fin. Or, cet écrivain avoue, et il n'y a pas à en douter, que cette sorte d'encadrement a été surajouté aux Actes longtemps après leur composition. L'avant-dernier épilogue a dû être rédigé peu de temps après la mort de saint Exupère, car ce n'est pas de son vivant qu'on aurait osé le comparer pour ses vertus à l'illustre fon-

dateur de l'Église de Toulouse¹. La légende de ce martyr remonte donc bien au delà du V^e siècle. Toutefois les versions suivies et transcrites par les scribes des IX^e, X^e et XI^e siècles, dont Ruinart a compulsé les manuscrits, étaient déjà postérieures à la cérémonie de la translation des reliques et à celle de la mort d'Exupère, comme leur rédaction l'atteste.

Il n'en est pas de même des Actes florentins, quoique l'écriture de la copie reproduite plus haut en soit peut-être moins ancienne. Les adversaires discutent sur l'âge des manuscrits pour discréditer ceux qui contredisent leur opinion. Ce n'est pas l'âge d'une copie, de deuxième ou de troisième main, qu'il faut considérer dans cette affaire, mais l'antiquité du manuscrit d'où cette copie a été tirée.

Or la légende de Florence, dont nous avons reproduit presque tout le préambule, commence à *Tempore illo*,... et finit par la relation du martyre de saint Saturnin et de sa sépulture dans un sol inculte. Elle n'a donc ni exorde, ni épilogue, ni péroraison. Il faut en conclure qu'elle a été transcrite sur une rédaction antérieure à la translation des reliques; car jamais les copistes n'omettaient, à moins d'impossibilité, cette partie si intéressante, pour les chrétiens du moyen âge, de l'histoire des saints martyrs.

Mais, dira-t-on, qu'est-ce qui prouve que le copiste n'a pas interrompu cette vie, pour abréger sa tâche, à l'endroit même où commencent ces additions, comme cela se voit dans le manuscrit que Ruinart ne mentionne pas? C'est Dom Piolin qui va répondre à cette objection.

Cette lacune, fait-il observer, c'est-à-dire l'absence du récit de la translation des reliques dans les Actes florentins, ne doit point être attribuée à un motif d'abréviation, ni au défaut d'espace du manuscrit, car il restait encore plusieurs

¹ « Post cujus obitum sanctus Exsuperius in summum sacerdotium cooptatus vir absque ullius præcessorum injuria, ... non solum nulli secundus; verumetiam ipsi beato martyri virtutum meritis comparandus... » Ruinart, loc. cit. *Acta S. Saturnini*, p. 412.

pages blanches à la suite. . . Une autre preuve, c'est que ce collecteur a transcrit après cette Passion, de longs détails empruntés à la vie de saint Firmin, disciple de saint Honestus, associé aux travaux de saint Saturnin. Donc, s'il n'a pas copié le récit de la translation des reliques, c'est qu'il n'existait pas dans son modèle, et par conséquent celui-ci était antérieur par là même aux manuscrits produits par Ruinart¹. Ce sont là, ce nous semble, des raisons péremptoires de la préférence qu'il faut donner aux Actes trouvés à Florence sur ceux de cet hagiographe. Donc la date de Claude marquée dans la légende plus ancienne, annule complètement celle de Décius indiquée dans la version plus récente suivie par Grégoire de Tours.

3° Reste une troisième version à examiner, celle que M. Arbellot a découverte à la Bibliothèque de Paris, et dont nous reproduisons ici le préambule, en phototypie². Doit-on la préférer à celles qui portent la date de Decius et de Gratus? Le docte historiographe de Limoges l'affirme, et il n'a pas de mal à justifier son choix.

Ces Actes sont plus simples et plus courts que les précédents; c'est une marque certaine d'antiquité. Ils ne sont surchargés, ni avant ni après, des morceaux oratoires que nous venons d'analyser. Leur exorde, dont la copie est défectueuse, présente néanmoins une rédaction meilleure³. Il ne renferme pas les interpolations que l'on remarque dans les autres, surtout l'adjonction maladroite des noms consulaires. Ils n'ont point d'épilogue ni de péroraison. La phrase finale mentionne,

¹ Voir D. Piolin, *Histoire de l'Église du Mans*, Introd., p. 70.

² M. l'abbé Arbellot a trouvé deux manuscrits sans date, à la Bibliothèque nationale. Le plus ancien, coté 5,301, a été peint, selon lui, au X^e siècle, et provient de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges. L'autre, du fonds Colbert, porte le n^o 3,820; il n'est que du XIV^e siècle; mais il n'a pas été copié sur le précédent.

³ Dans le fac-simile le mot *partium* est omis après *orientalium*, et, à la fin, le mot *antistitem*. *Pauperum* est pour *paucorum*, *con-surgerent* pour *consurgeret* et *nitoribus* pour *nidoribus*.

dn̄i saluatiōis aduentū exortus ^{et} incene-
bris sol iusticię. primam orientalium
uisitacionē diffusus. fidei radis illustra-
re occidentālē coepit ac plagam; quia
sensim gradatimq; in omne terram
euangelioꝝ sonus exiit. tar dōque
pcessū in regionib; mris aptoꝝ p̄dicatio
coꝛuscauit; Cum iā in aliquib; ciuita-
tib; eccl̄a xp̄i. pauperū fidelū deuo-
tione consurgerent. Sed nichilū gen̄
crebra p̄ mundū miserabili errore gen-
tilium. sed adis nicoꝝib; templa fuma-
rent. Prīmū ac sumū tolosana ciuitas.
beatissimū saturninū habere ceperat.
11. catholice religionis;

il est vrai, une première translation du corps de saint Saturnin, mais sans entrer dans aucun détail historique¹.

Au jugement de M. Arbellot « Si on doit trouver la vérité » quelque part (touchant la mission de nos premiers évêques), » ce ne peut être que dans les Actes authentiques de ces » évêques, s'il en existe, surtout si ces Actes ont été écrits » dans la contrée où ces évêques ont vécu et où ils sont » morts, et s'ils ont été rédigés à une date assez rapprochée » des événements, par exemple s'ils sont antérieurs à » Grégoire de Tours; s'ils s'appuient sur des documents ou » des monuments que nous n'avons plus... » Or, à ses yeux, les Actes qu'il édite pour la première fois, doivent réunir ces conditions. « Le manuscrit qui les contient, dit-il, provient de l'ancienne abbaye de Saint-Martial de Limoges... Ces Actes, ajoute-t-il, semblent avoir été écrits au moment de la première translation des reliques de saint Saturnin, sous l'empire d'Arcadius et d'Honorius, à la fin du IV^e siècle, et ils ont probablement pour auteur saint Exupère, alors évêque de Toulouse². »

Nous souscrivons sans peine à ces conclusions, et il nous semble que les savants actuels doivent faire de même, s'ils ne veulent pas encourir le blâme d'une partialité obstinée et téméraire. Quel que soit le rédacteur de cette Vie de saint Saturnin, elle est certainement antérieure au siècle de Grégoire de Tours, puisqu'elle ne relate pas la dernière translation des reliques et la dédicace de la nouvelle basilique d'Exupère, deux faits saillants et non moins glorieux pour la ville de Toulouse que pour son premier apôtre, deux faits enfin qu'aucun collecteur de légendes ne pouvait passer sous silence. Or, pour ce rédacteur, ce n'est pas sous l'empereur Dèce

¹ Voici la dernière phrase de ces Actes : « Undè tamen crescente postmodum fidelium devotione, translatum (corpus) consonis nunc concurrentium undique populorum votis, colitur in honorem Domini nostri, cui est honor et potestas in secula seculorum. Amen. »

² L'abbé Arbellot, *Etude sur les Origines chrétiennes de la Gaule*, p. 10 et 11.

que saint Saturnin vint évangéliser Toulouse, mais à une époque très rapprochée des commencements de l'Église, en un temps où la foi n'avait encore pénétré insensiblement que dans quelques cités de la Gaule.

Mais on peut élever contre l'antiquité de ces Actes une objection que M. Arbellot n'a peut-être pas prévue. Ne seraient-ils point un abrégé? Il est vrai que la rédaction en est plus concise que celle des Actes de Paris et de Florence. Mais en comparant attentivement les uns et les autres, l'on serait plutôt porté à croire que ceux-ci sont une amplification des premiers. Il n'y a que deux ou trois passages seulement où ces versions diffèrent. Il serait donc possible, en les mettant en présence, de juger de quel côté sont les abréviations ou les développements. C'est ce que nous allons faire.

Après avoir raconté qu'au dire des païens, les allées et venues de saint Saturnin devant le Capitole causaient le mutisme des oracles, et qu'il fallait le mettre à mort, voici ce que portent, d'un côté, le manuscrit non daté de M. Arbellot, et, de l'autre, ceux qui ont été suivis par Ruinart :

« Interea quibus altior erat sensus, subjiciunt non in casum diis suis hominem esse terrore; illum sibi rectius esse venerandum, cujus servus ipsorum numinibus imperaret; stultumque esse pavere metuentes, et eum qui dominatur dominantibus non timere. »

Ce passage forme le paragraphe ou la leçon IV^e du manuscrit n^o 5301, de la Bibliothèque nationale, découvert par M. Arbellot. *Étude sur les Orig. chrét.* p., 13.

« O infelix error et creca dementia. Audiunt diis hominem esse terrore; et à delubris atque à sedibus suis dæmones ad transitum ipsius exulare, non solum audiunt, sed etiam intelligunt. Et hunc virum adoratis sibi idolis etiam sine præmissa interminatione terribilem, interficere potius quam honorare malunt miseri : non considerantes, quod nullum magis quam illum colere deberent, cujus servi suis numinibus imperarent. Quid enim stultius, quam timere metuentes; et illum qui dominatur dominantibus non timere? »

Cet extrait termine le III^e alinéa de l'édition Ruinart.

Les hommes tant soit peu versés dans la littérature classique ne concluront-ils pas de l'examen de ces deux textes, que le premier dit tout ce qu'il faut, et que le second paraphrase la même pensée à l'aide de répétitions inutiles; que le premier est empreint d'une grande simplicité, et que l'autre affecte, sans motif ici, le genre oratoire; et que, par conséquent, celui-ci doit être une copie amplifiée, tandis que son pendant est une rédaction primitive?

Plus loin, la VII^e leçon du codex de M. Arbellot finit par cette phrase qui dépeint la mort du saint martyr : « Nec mora : inter primos descensus ipsius (Capitolii) gradus, capite colliso cerebroque excusso ac toto corpore omni membrorum parte quassato, dignam Deo animam Christus excepit. » La même phrase, sauf quelques mots de changés, termine le V^e alinéa des autres manuscrits. Mais le dernier membre s'y trouve rallongé par la finale qui suit : « ut quam (animam) pro nomine suo fideliter dimicantem, suppliciis furor gentiles (*sic*) extorserat, suis post victoriam laureis coronaret. » Est-ce que cette queue ne sent pas l'amplification?

Enfin, dans sa dernière leçon, le manuscrit Arbellot relate seulement, en termes concis, la sépulture précipitée de saint Saturnin, à l'endroit où, ses liens s'étant rompus, le taureau furieux qui le traînait laissa son corps inanimé. Ce furent quelques chrétiens qui lui rendirent secrètement ce pieux devoir. Les autres versions ajoutent ici une particularité qui nous paraît provenir de la tradition orale. Elles rapportent que, les hommes n'ayant pas osé, par crainte des païens, donner la sépulture au saint martyr, deux femmes vinrent lui creuser une fosse et y ensevelirent le corps vénéré dans un cercueil de bois. Ces détails sont de plus suivis de réflexions oiseuses qui sentent l'éloquence diffuse du panégyriste¹.

¹ « ... Duæ tantum mulierculæ, sexus infirmitatem fidei virtute vincentes, ... beati viri corpus ligneo feretro immissum, quam maxime in proximo loco, coactis atque scrobibus, condiderunt : ut venerandas sibi sanctas reliquias, non tam sepelire quam abscondere

On est donc parfaitement fondé à croire que la légende publiée par M. Arbellot n'est pas un abrégé, puisqu'elle est conforme, à part quelques variantes peu considérables, à la rédaction des autres copies ; et que dans les parties où elle s'en écarte, ces différences marquent plutôt une surcharge dans l'édition de Ruinart, qu'une abréviation dans celle de M. Arbellot. Pour toutes ces raisons, la critique nous oblige de préférer les Actes collationnés par ce dernier à ceux de l'ancien bénédictin.

Mais ces Actes qui doivent être primitifs, originaux et authentiques, faut-il également les placer avant ceux de Florence ? Cette question n'a plus maintenant ni intérêt ni importance pour nous. La version de Florence, nous l'avons vu, est la même au fond que celle du recueil de Ruinart ; mais elle est plus ancienne et par conséquent plus sincère. Si les Actes que nous venons d'étudier ne sont pas une copie abrégée des autres, comme cela paraît démontré, ils doivent avoir eux-mêmes la priorité sur ceux de la Bibliothèque Riccardi, à cause de leur rédaction plus simple et plus concise. Mais que peut-il en résulter ? C'est que la légende florentine qui renferme une date, et une date puisée dans plusieurs documents anciens, n'est plus qu'une interprétation très juste des Actes originaux qui ne marquent pas d'époque. Ces pièces, loin de se contredire, se confirment l'une par l'autre, et de plus, leurs prologues, mis en parallèle, s'accordent parfaitement pour assigner à la mission de saint Saturnin, non pas la date impossible de Dèce, mais les commencements de la prédication apostolique dans l'Occident.

Une autre Passion de saint Saturnin, sans date consulaire, existe à la Bibliothèque de la ville d'Avranches. Le manuscrit qui la renferme, coté 168, est un in-folio sur parchemin, intitulé

viderentur; ne forte sacrilegæ mentis homines, si aliquid conditi corporis tumultu viderent honoris adhiberi, effossum statim corpus, in frusta d'scerperent, et eriperent etiam ipsam tenuem sepul-turam. »

Vita Sanctorum et passiones, écrit sur deux colonnes, réglé en noir, et comprenant 104 folios. Il accuse deux époques bien distinctes : le XIII^e et le XV^e siècles. La Vie du martyr de Toulouse est l'avant-dernière de cette deuxième partie. L'écriture en est tellement effacée par le frottement qu'elle est devenue complètement illisible en plusieurs endroits. Cette Passion diffère de celles que nous venons de comparer, par son prologue qui est très court et par l'absence de toute espèce d'épilogue. Voici le prologue tel que nous l'a transcrit, avec la légende, un bibliophile distingué d'Avranches.

« Hic incipit passio S. Saturnini episcopi. »

« Beatissimus Saturninus et episcopus Tholosanæ civitatis
» et martyr in eadem civitate, geminatam coronam, Deo
» teste, promeruit, et de sacerdotii dignitate et de honore
» martyrii, ut quem jam venerabilem vita fecerat, etiam passio in æternis consecraret. »

Immédiatement après, commence l'histoire du saint évêque, dans les mêmes termes à peu près que les autres légendes : *Cujus fide atque virtute, eorum qui in urbe eadem colebantur, cæperunt demonum vaticinia cessare, commenta nudari, artes detegi*, etc. Le texte de cette Passion est un peu plus concis et contient plus de variantes que celui des manuscrits collationnés par M. Arbellot; mais il renferme toutes les particularités du récit. Il est divisé en trois leçons. La dernière ne mentionne aucune translation des reliques ni même la sépulture de saint Saturnin. En voici la phrase finale.

« Nec mora : inter primos descensus ipsius gradus, capite
» colliso cerebroque excusso, et corpore omnium membro-
» rum parte lacerato, dignam Deo animam Christus excepit.
» Qui cum Deo Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat Deus
» per infinita secula seculorum. Amen. »

Que penser de cette version? A-t-elle été copiée au XV^e siècle, sur un manuscrit disparu? Ou bien a-t-elle été abrégée d'après ceux qui nous restent? Il est difficile de se prononcer là-dessus. Si c'est une transcription fidèle d'un document ancien, on peut affirmer que ce document était

antérieur, non-seulement au siècle de Grégoire de Tours, mais encore à la première translation des restes de saint Saturnin, dont il ne fait aucune mention. Dans cette hypothèse, la version précitée devrait avoir la préférence sur toutes les autres. Si ce n'est qu'une légende simplifiée pour les bréviaires du temps, (ce qui pourrait être, car on abrégait beaucoup, au XV^e siècle, cette partie de l'office divin), pourquoi l'abréviateur n'a-t-il pas conservé dans le prologue de sa composition, la mention *sub Decio et Grato consulibus*, ou simplement *sub Decio*, comme l'a fait Adon dans la notice de son martyrologe¹ ? Une date a son importance, et celle-ci, exprimée de la sorte, ne pouvait nuire à la brièveté. Mais peut-être l'écrivain ne l'avait-il pas dans son modèle. Alors nous revendiquons pour nous ce document sans date, quel qu'il soit ; il est à joindre aux précédents comme pièce justificative². Si au contraire le règne de Dèce était indiqué dans le manuscrit qu'il suivait, il n'en a pas tenu compte, soit que cette indication chronologique lui fût indifférente, soit que, comme Usuard³, il n'y eût pas confiance. De toute manière, la version du codex avranchin corrobore notre opinion sur la fausseté de la date consulaire assignant l'année 250 à la mission de saint Saturnin de Toulouse.

Nous regrettons, pour le lecteur, d'avoir tant insisté sur ce

¹ « Eodem die (III Kal. dec.) apud Tolosam, natalis sancti Saturnini episcopi : qui temporibus Decii, in Capitolio ejusdem urbis, ... etc. » S. Adonis *martyrologium*. — Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXIII, col. 406.

² Il existe peut-être d'autres Passions, non datées, de saint Saturnin, dans les Bibliothèques publiques. Celle de l'École de Médecine de Montpellier en possède deux, l'une dans le 1^{er} volume du codex n° 1, fonds de Clairvaux, et l'autre dans le manuscrit n° 30. Les renseignements que nous avons demandés, et qui nous ont été envoyés sur ces pièces, nous ont paru insuffisants. A d'autres de les consulter avec plus de profit.

³ Usuard répète l'éloge d'Adon, mais il supprime les mots *temporibus Decii*. Usuardi, *martyrol.* — Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXIV, col. 748.

point du débat. Mais nous avons affaire à des joueurs endurcis à la lutte, et il fallait trouver le défaut de la cuirasse pour les démonter.

Nous pensons avoir suffisamment prouvé que le texte de Grégoire de Tours, concernant la mission de sept évêques fondateurs d'Églises gauloises, sous l'empereur Dèce, est contraire à l'histoire de cette époque, qu'il n'a été nullement garanti par le témoignage de cet écrivain, et qu'enfin la légende sur laquelle il s'est appuyé, était interpolée et mal interprétée dans sa date. Ce texte n'a donc aucune valeur historique sous ce rapport. Mais la mission des sept évêques n'en reste pas moins un fait certain ; et comme l'époque doit en être reportée aux premiers temps de l'Eglise, il s'ensuit que cette mission dont les adversaires avaient fait leur principale objection contre nous, devient une preuve de plus en faveur de notre thèse. Ainsi que le texte de Sulpice-Sevère, le texte de Grégoire de Tours, envisagé à la lumière de l'histoire, confirme la vérité de nos origines apostoliques.

Ne connaissant plus aucune objection sérieuse élevée contre ce fait par l'école historique, il nous reste à résumer la première partie de notre travail.

CONCLUSION GÉNÉRALE

DE CETTE PREMIÈRE PARTIE

On a dit que l'ancienne Province romaine, ou la Narbonaise, avait été *peut-être* évangélisée au premier siècle de l'ère chrétienne, mais que la Gaule celtique était alors trop barbare pour accueillir favorablement les messagers de la bonne Nouvelle. Nous avons répondu par des preuves tirées de l'histoire, que la Celtique, cent ans après la conquête, n'avait plus rien à envier à la Narbonaise sous le rapport de la civilisation et des progrès matériels de tout genre, et que, vu cet état de choses, le délaissement de la Gaule par les prédicateurs évangéliques était invraisemblable.

On a dit que cet argument tiré de la vraisemblance était bien insuffisant. C'est vrai; mais nous avons fait valoir des raisons tellement graves en faveur de cette évangélisation, que sa vraisemblance a acquis à nos yeux toute la force d'une certitude morale, et nous en avons conclu à l'impossibilité du contraire.

On a bien voulu accorder à l'école traditionnelle que des missionnaires chrétiens ont dû traverser la Gaule au premier siècle, et y jeter en passant la semence de la vérité : concession irrévérencieuse pour le zèle et la sagesse inspirée des Apôtres qui ne semaient que pour moissonner, et qui, selon l'ordre du Maître, établissaient partout, autant qu'ils le pouvaient, des communautés chrétiennes, en plaçant à leur tête un prêtre appelé *summus sacerdos*, c'est-à-dire un évêque : concession nullement fondée, et humiliante pour la première des provinces romaines, qui n'aurait reçu qu'après toutes les autres le bienfait de missions spéciales.

On a défié les partisans de l'école traditionnelle de produire des textes clairs et précis pour démontrer que les cités de la Gaule étaient pourvues d'Églises avant saint Irénée. Or, de l'ensemble des textes que nous avons mis en lumière, il résulte que les Pères de l'Église, les docteurs, les apologistes, les historiens n'ont pu excepter une province telle que la Gaule, quand ils étendaient le fait de l'évangélisation et de l'organisation des Églises au monde romain tout entier, aux contrées même les plus éloignées et simplement tributaires de l'empire; les écrivains de la Gaule en particulier ne pouvaient faire cette exception quand ils assuraient que la foi avait pénétré partout avant la ruine de Jérusalem; de plus, les déclarations expresses de saint Irénée et de Tertullien¹, montrant toute la Gaule pourvue d'Églises dans la seconde moitié du II^e siècle, nous obligent forcément d'en faire remonter, pour beaucoup, les origines jusqu'au premier siècle, par cette raison admise de tout le monde, qu'elles se sont organisées peu à peu et lentement dans notre pays. Enfin, des traditions locales, puisées à des sources diverses, mais concordantes, ont prêté leur appui à la thèse que nous avons défendue.

Dans ces questions, nous n'avons laissé aucune objection grave et nouvelle sans réponse. Nous appuyant toujours sur l'histoire, nous avons démontré aux tenants de l'école historique, que les seuls textes qu'ils nous opposent, celui de Sulpice-Sévère et celui de Grégoire de Tours, compris et expliqués comme ils doivent l'être, nous fournissent eux-mêmes

¹ Les contradicteurs nous pardonneront de leur dire, en finissant, une petite vérité qui ne peut que leur être utile. Lorsque nous apportons dans le débat des citations dont le sens est général, ils les récusent, sous prétexte qu'elles sont vagues et ne prouvent rien; et quand nous leur présentons des textes clairs, précis et formels, comme ceux de saint Irénée, de Lactance, de Tertullien et de saint Hilaire de Poitiers, ils les récusent encore, en s'écriant, comme l'ont fait d'un ton solennel et tranchant certains orateurs de Congrès scientifiques, que tout cela c'est de l'hyperbole et de l'exagération! Ici nous nous abstenons de citer.

des arguments précieux ; et qu'en fin de compte, il y a beaucoup plus de raisons, et des plus solides, pour croire que la Gaule, et en particulier la Celtique, a possédé des Églises dès le premier siècle, qu'il n'y en a de croire le contraire.

Cette conclusion nous ouvre la voie et nous laisse même le champ libre pour aller à la recherche de ces Églises celtiques du premier siècle. Nous éprouvons le besoin, après cette dissertation fatigante, de nous reposer un peu sous les voûtes de nos vieilles cathédrales, pour interroger leurs archives et jusqu'aux pierres de leurs fondations, de nous mêler en esprit aux réunions de leurs chrétientés naissantes, d'entendre la voix apostolique de leurs généreux fondateurs, de baiser même les débris encore subsistants de leurs modestes oratoires, et de vivifier enfin notre foi au contact de leur foi d'athlètes et de martyrs.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

DE LA FONDATION DES ÉGLISES DE SENS, DE CHARTRES, DE
TROYES ET D'ORLÉANS, AU PREMIER SIÈCLE DE L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

L'évangélisation de la Gaule en général, et de la Celtique en particulier, dès le premier siècle du christianisme, affirmée et sauvegardée contre les envahissements du paganisme, par la constitution des Églises, au moins dans les grands centres, est un fait certain, irrécusable et conforme à l'histoire. Nous l'avons démontré dans la première partie de cet ouvrage. Nous allons rechercher, dans la deuxième, si les antiques cités des Sénonais, des Carnutes, des Tricasses et les vicus du Parisis, ne seraient point de ces foyers primitifs et générateurs de la foi chrétienne dans le pays qui devint, sous Constantin, la 4^e Lyonnaise.

Plusieurs savants opposés à nos origines apostoliques, quand on veut leur prouver que, sous le pontificat de saint Pierre, à Rome, la Gaule fut sillonnée par des missionnaires de l'Évangile, ne manquent pas de se récrier, non parce qu'ils nient le fait, mais au contraire parce qu'ils en conviennent. Pourquoi donc alors, lorsque appelant en

témoignage les siècles passés, nous nommons ces personnages, nous les honorons comme les initiateurs de notre foi, refusent-ils de les reconnaître pour des disciples des Apôtres et des fondateurs de nos Églises ? Il nous semble pourtant que le souvenir de ces héros chrétiens, et celui de l'époque de leur mission, a dû se graver dans la mémoire des peuples qu'ils ont conquis à Jésus-Christ d'une façon aussi indélébile que le souvenir des fondateurs de certaines monarchies ou de républiques éphémères. Oserait-on soutenir que ces premiers missionnaires n'ont pas fait de prosélytes dans nos contrées ? C'est impossible. Mais l'erreur caressée par les adversaires, on ne sait pourquoi, est celle-ci : « Il n'y eut pas d'Églises constituées, ou d'évêchés érigés dans le centre de la Gaule, avant le milieu du II^e siècle. » C'est contre cette erreur, passée en axiome d'histoire, que nous protestons de toutes nos forces ; c'est cette erreur deux fois séculaire, enracinée avec le temps, que nous allons combattre et que nous espérons détruire à l'aide de documents positifs.

Pour servir de base à cette démonstration, il n'existe, il est vrai, qu'une légende, la Vie ou la Passion de saint Savinien et de ses compagnons. Mais les partisans de l'histoire pure et sincère ne sont pas tellement ennemis des légendes, qu'ils les récuse^{nt} toutes *à priori* et indistinctement sans examen sérieux. Ils ont eux-mêmes fait trop de cas des Actes de saint Saturnin suivis par Grégoire de Tours, pour envelopper tous ces documents dans leur anathème. Il est donc nécessaire avant tout de s'entendre sur la valeur que ces documents peuvent avoir, et sur les principes de critique qui établissent leur véracité et leur authenticité. Il ne faut pas être plus sévère en cela que le grave Ruinart, qui l'a été beaucoup trop lui-même. Il en fait presque l'aveu, dans sa préface aux *Actes des premiers martyrs*. Il y déclare qu'il n'a point eu la prétention de colliger tous les Actes sincères. « On ne doit pas, ajoute-t-il, rejeter certains Actes à cause des taches ou des additions ou même des interpolations qui s'y trouvent, pourvu qu'il soit bien démontré que le fond est

digne de foi¹. » Voilà une règle très sage et à laquelle tout esprit judicieux doit souscrire.

Mais ce qu'il y a d'étrange aujourd'hui, c'est que certains savants ne jugent plus de l'authenticité des faits historiques que par des dates et des noms propres d'auteurs connus, comme si l'histoire n'était pas en principe l'étude de ces faits et l'art d'y démêler le vrai du faux. Pourquoi donc alors afficher tant de mépris pour ce qu'on appelle dédaigneusement les légendes des saints? Ne sont-elles pas des matériaux pour l'histoire, autrement précieux que les inventions fabuleuses de certains chroniqueurs en renom? N'y a-t-il pas des filons de vérité à trouver dans ces mines si peu explorées?

Le reproche que l'on fait le plus souvent à nos vieilles Vies de saints, et dans un style qui semble stéréotypé, c'est qu'elles ont été fabriquées dans le secret des cloîtres, par des moines ignorants, crédules ou même imposteurs, dans le but de nourrir la piété des fidèles, et même pour des motifs moins avouables² ... Il peut se rencontrer, c'est vrai, certaines légendes mêlées de récits fabuleux ou supposés; mais alors on les passe au crible de la critique, et l'on rejette, preuves à l'appui, ce qui manque de véracité; c'est ce que nous avons fait pour la prière invraisemblable de saint Saturnin, avant son martyre. Cela vaut mieux que de récriminer en général contre des moines laborieux qui, à force de travail et de patience, nous ont transcrit et conservé tant de volumineux manuscrits.

Un autre argument assez souvent employé pour discréditer

¹ Voir Ruinart, *Acta prim. mart.*, Préface, p. 11-12.

² Meissas, *Evangelisat. des Gaules. Prédicat. du christian. dans le pagus Sylvanectensis*, p. 18. — E. Bernard, *les Origines de l'Église de Paris*, etc., p. 144, 253-254, etc. Cet auteur plaide fort élégamment pour et contre les légendes des saints. Après les avoir déprisées en bien des endroits de son ouvrage, il en fait le plus grand éloge, de la page 204 à la page 214. Et pour lui les Actes interpolés de S. Saturnin, de Toulouse, sont parfaitement authentiques.

ces ouvrages, c'est qu'ils sont d'une époque relativement récente, et l'on désigne par là les IX^e, X^e et XI^e siècles du moyen-âge. S'il était bien démontré que des Vies de saints du premier ou du second siècle, eussent été rédigées en un temps aussi éloigné des événements, ils perdraient certainement beaucoup de leur valeur historique. Mais presque tous ces documents sont des copies de manuscrits plus anciens, et même souvent des copies de deuxième ou de troisième main; et la tâche du critique est de rechercher et de montrer, par la comparaison de ces copies entre elles et avec les œuvres des anciens, à quelle époque doit remonter la rédaction primitive.

Enfin l'accusation la moins raisonnable qui ait été portée contre nos recueils hagiographiques, c'est qu'ils sont anonymes. Est-ce une raison pour les répudier? Il faudrait alors les rejeter tous en bloc, car il n'y a peut-être pas une seule légende, à l'exception de quelques Vies racontées par les Pères de l'Église, qui soit signée d'un nom d'auteur. Cela se comprend. On ne doit pas envisager ces relations comme le travail individuel d'un écrivain; c'était le plus souvent une œuvre collective, rédigée par un seul, mais préparée en commun par le clergé des Églises et les religieux des monastères, à l'aide de documents et de souvenirs puisés à bonne source. Et puis, il faut bien le dire, le voile de l'anonyme, au moyen-âge, n'était pas celui du déguisement, comme il advint plus tard, c'était simplement l'abri de la modestie¹. Mais il est une chose qui peut remplacer avantageusement une signature quelconque, c'est la candeur et la bonne foi du narrateur.

¹ A la fin d'une Vie de S. Turibius, disciple de S. Julien, du Mans, (ms. n° 63, de la Biblioth. de Chartres), on lit une courte note commençant ainsi: « Ego carus filius Severi Serundi, hanc sancti Turibii vitam sicut audiui et vidi ac veraciter didici in paginola ex parte scribere curavi. » Moi cher fils de Severus Serundus (?), j'ai écrit en partie dans cette Vie de S. Turibius, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu et véritablement appris... Celui-ci aimait mieux divulguer le nom de son Père et de son maître, que le sien, par humilité chrétienne.

Ces qualités, nous l'avons déjà dit, ont fait insérer dans l'histoire proprement dite, une foule de faits qui n'ont jamais eu de signataires. Les contempteurs de nos antiques légendes devraient donc faire généreusement le sacrifice de leurs déclamations et des traits qu'ils décochent contre ces monuments vénérables, et ne pas les confondre avec les romans, les contes et les fabliaux¹.

Les observations qui précèdent nous tracent la marche et l'ordre à suivre dans la discussion qui va s'ouvrir sur la fondation des premières Églises connues de la Gaule celtique. Pour justifier le titre de cette seconde partie de l'ouvrage, nous emprunterons à l'histoire, à la tradition des Églises et à l'archéologie monumentale, les armes nécessaires pour défendre la cause de l'apostolicité de ces Églises. Voici donc les matières que nous allons traiter dans les chapitres suivants. Après avoir publié et collationné, d'après dix manuscrits, la Passion de saint Savinien et de ses compagnons, avec une traduction en regard et des notes explicatives, nous puiserons dans ce document et dans plusieurs autres écrits relatifs à la vie de nos premiers apôtres, les témoignages manifestes de l'antiquité, de l'authenticité et de la véracité de ces Actes. Nous ferons voir ensuite l'autorité imposante qu'ils tirent d'une tradition ancienne, constante, et commune à quatre grandes Églises; de leur accord avec les Actes des saints de la même contrée, et enfin des monuments encore debout qui en attestent la vérité historique. La lumière qui jaillira de ce faisceau de preuves, éclairera de plus, à son tour, nous en avons la conviction, l'importante question de l'apostolicité des Églises gauloises.

¹ Dans tout le cours de cet ouvrage, la *légende* est prise dans son vrai sens : *legenda sanctorum*, récits tirés de la Vie des Saints, et que l'on devait lire à l'office divin.

CHAPITRE I^{ER}

ACTES DE SAINT SAVINIEN, DE SAINT POTENTIEN, DE SAINT ALTIN ET DE LEURS COMPAGNONS.

Il existe trois œuvres différentes concernant la vie et le martyre des saints Savinien, Potentien et Altin, et de leurs compagnons. L'œuvre capitale, la plus complète et la plus multipliée par les copistes, est celle qui commence par : *In diebus priscis*. C'est, à proprement parler, la Passion de ces martyrs. Aussi nous la nommerons, pour la distinguer des autres : la grande Passion ou légende de saint Savinien.

Une autre œuvre, postérieure à celle-ci, est précédée d'un prologue qui débute par ces mots : *Igitur post gloriosum Christi de morte triumphum*, et raconte en abrégé, sous la forme oratoire, les vertus et le martyre de nos saints.

Enfin, une troisième composition commençant par : *Patet fidelium mentibus*, est plutôt un panégyrique qu'une Passion de saint Savinien. Il n'y est guère question de ses compagnons.

Nous étudierons et comparerons plus tard ces divers ouvrages et d'autres encore, pour découvrir l'époque approximative de la rédaction des Actes primitifs, et pour remonter plus sûrement le chemin de nos traditions. Pour le moment, nous n'avons qu'à nous occuper de la grande Passion de nos premiers prédicateurs. Nous allons la publier en entier et la collationner, pour la première fois, d'après dix manuscrits des XI^e, XII^e, XIII^e et XV^e siècles. Les variantes, les lacunes et les fautes que nous y découvrirons serviront à les corriger l'un par l'autre et à nous éclairer sur le sens obscur de certains passages. Ces documents appartiennent aux Bibliothèques des villes suivantes : Paris, Rome, Chartres, Auxerre, Troyes, Angers et Douai. Il s'en trouve aussi des copies à

Orléans et à Bruxelles. Nous allons donner une description sommaire de ces manuscrits, à commencer par celui de Chartres qui nous a servi de type et qui est un des plus beaux et des plus complets.

1^o CHARTRES. — La Bibliothèque communale de cette ville possède deux copies des Actes de saint Savinien, l'une dans un légendaire du XII^e siècle, n^o 190, et l'autre dans un légendaire du XV^e siècle, n^o 479, intitulés tous les deux *Legenda Sanctorum*, et provenant de la Bibliothèque du Chapitre de Notre-Dame.

Le premier de ces manuscrits est un volume grand in-folio écrit sur vélin, à deux colonnes, orné çà et là d'entêtes historiées sur fond d'or, de grandes capitales enluminées et de majuscules colorées en rouge, en bleu et en vert. Il contient 296 folios à 46 ou 47 lignes à la colonne. L'écriture est belle et régulière, et toute de la même main, sauf celle des dernières pages; elle est un peu plus serrée peut-être au commencement que dans la seconde moitié, et se tient ferme jusqu'au bout, entre les réglures à la pointe sèche. Sa forme aux contours arrondis accuse la minuscule du XII^e siècle, mais vers la fin, elle devient un peu anguleuse. Les *e* employés pour *æ* et *œ* sont partout cédillés, comme on le voit dans le fac-simile que nous en donnons. Ce volume est relié en peau de daim. La légende commence à la 1^{re} colonne du folio 213, et finit à la 2^e colonne du folio 218, recto.

Du reste, l'âge de ce codex est assez clairement indiqué par une notice qui se trouve au commencement, et par une légende transcrite vers la fin. Au folio X, le scribe a intercalé, entre la vie de saint Nicolas et l'office de la Translation de saint Aignan, une relation, en vingt lignes, de l'incendie de Chartres et de l'Église de saint Aignan, arrivé en l'an 1134. En 1136, cette église était restaurée, la fête de son patron transférée, mais sa légende n'avait pas encore été composée pour l'office, puisqu'à ce f^o X, on ne lit encore que des leçons communes. Or, il est à présumer que cette légende de saint Aignan ne tarda pas à remplacer ces leçons, car elle

fut certainement écrite par l'auteur même de la notice sur l'incendie, c'est-à-dire par un témoin oculaire, qui répète en termes à peu près semblables, dans la vie du saint, ce qu'il a dit dans la notice. Voilà donc deux écrits composés à peu de distance, pour une fête locale, par le même auteur, et placés dans un manuscrit de la même main, l'un au commencement et l'autre presque à la fin du volume. N'est-on pas en droit d'en conclure qu'il a été transcrit, en grande partie, avant et après le milieu du XII^e siècle ?

Une autre raison qui autorise à le croire, c'est que la légende de saint Aignan, dont nous nous occuperons plus tard, énumère les anciens sinistres qui ont désolé la ville de Chartres, et qu'elle ne parle pas de l'incendie de 1194, relaté même dans des chroniques étrangères. Elle a donc été insérée dans le manuscrit en question avant la fin du XII^e siècle. Les savants éditeurs du *Cartulaire de l'église Notre-Dame de Chartres*¹, MM. de Lépinos et Merlet, ont donc commis une erreur en assignant deux dates différentes à ce légendaire, le XII^e siècle dans l'*Introduction*, et plus loin, le XIII^e siècle. Les *errata* n'ont oblitéré ni l'une ni l'autre de ces dates.

L'autre manuscrit chartrain, n^o 479, ne renferme qu'une Passion abrégée, comme on le verra plus loin, dans les notes. Il provient du Chapitre de Notre-Dame. Il est écrit en minuscules, du XV^e siècle, sur vélin ordinaire, et sur deux colonnes de vingt-trois lignes. Les lettres moyennes ont sept millimètres de hauteur. Tous les alinéas commencent par une majuscule ornée de *tournures*, et ces majuscules sont peintes alternativement en rouge et en bleu. La reliure est en parchemin, avec les armes du Chapitre. Ce volume est incomplet. Il commence au folio 188. La légende se trouve au f^o 237.

2^o AUXERRE. — Cette ville conserve dans sa Bibliothèque publique, un recueil in-4^o manuscrit, sur parchemin, des

¹ De Lépinos et Merlet, *Cartulaire de l'église Notre-Dame de Chartres* (Chartres, Garnier, 1865), t. I, Introduction, page xxij, et page 3, note 3.

ouvrages les plus nombreux et les plus variés qui aient été écrits sur la mission, la vie et le martyre de nos premiers apôtres. Outre leur grande Passion qui s'y trouve précédée d'un prologue unique, ce volume contient des vies abrégées, des panégyriques, des relations de miracles, et différents récits sur les translations successives des reliques de nos saints martyrs. Toutes ces pièces ont été mises au jour en 1863, par un érudit du clergé sénonais, M. l'abbé Duru, dans la *Bibliothèque historique de l'Yonne*¹. Cet ouvrage renferme tous les documents relatifs à l'histoire de cette contrée, entre autres, la chronique d'Alagus et de Rainagola, d'Auxerre, et celles d'Odoranne et de Clarius, de Sens. Ils nous seront d'un grand secours pour l'étude des Actes de saint Savinien.

Le manuscrit d'Auxerre qui contient ces Actes porte le n° 45. « Il est, dit M. l'abbé Duru, d'une écriture minuscule du XII^e siècle, dont le caractère est massif et peu régulier; les titres et les lettres capitales sont à l'encre rouge, les lignes tracées à la mine de plomb. Les arguments des chapitres se trouvent répétés sur le bord extérieur des pages. Les cahiers, composés de quatre feuilles, sont numérotés au verso de la dernière page. Il y en a huit complets, le neuvième contient quelques pages seulement, relatives aux apôtres du Sénonais. Il y a en tout soixante-dix pages. Le manuscrit commence *ex abrupto* comme un simple article du martyrologe : « IIIIX KAL novembris, » en rouge, le mot *novembris* excepté. Le texte du manuscrit est souvent barbare, contraire aux règles de la grammaire, et il révèle un copiste assez ignorant de la langue latine. Plusieurs passages nous ont paru inintelligibles. . . »

¹ *Bibliothèque historique de l'Yonne, ou collection de légendes, chroniques et documents divers*, etc. publiée par la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, sous la direction de M. l'abbé L.-M. Duru, 2 vol. in-4° (Auxerre, Perriquet; Paris, Didron, 1863). — Nous ne saurions manifester trop hautement notre reconnaissance à M. Mathoré, curé doyen de Pont-sur-Yonne, qui nous a fait hommage de cet ouvrage par l'entremise d'un haut dignitaire de l'Église métropolitaine.

« Les Actes de saint Savinien et de ses compagnons n'ont jamais été publiés dans leur intégrité. Mabillon en a donné une partie dans son *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti*, sæcul. VI, part. I, p. 259. C'est celle qui regarde les reliques de nos saints apôtres et leur translation. »

L'auteur indique ensuite les différences qui existent entre la version d'Auxerre et l'extrait du P. Mabillon, puis il signale les autres Passions qu'il connaît, celles du Vatican, de Paris et de Bruxelles. Il n'en cite qu'un seul de la Bibliothèque nationale, le n° 5354. Nous en avons découvert quatre autres que nous allons décrire tout à l'heure. Quant aux Actes de Bruxelles, nous les passerons sous silence, car ce sont des copies tirées, au XVII^e siècle, de différentes Bibliothèques de l'Europe, pour l'œuvre des Bollandistes. M. Duru ne dit rien du manuscrit de Troyes. Ses descriptions, du reste, sont incomplètes et même un peu inexactes. Il manquait de renseignements pour faire ce travail. Il n'avait pas eu connaissance non plus des manuscrits de Chartres, de Douai et d'Angers, dont nous allons parler.

3° PARIS. — On voit, à la Bibliothèque nationale, cinq manuscrits concernant saint Savinien, de Sens¹, et ses compagnons. Trois contiennent la grande Passion commençant par *In diebus priscis*. Ils sont compris sous les numéros 5354, 11759 et 13345. Deux autres renferment l'éloge de ses vertus et débutent par *Patet fidelium mentibus*. Ce sont les trois premiers seulement qui doivent ici fixer notre attention.

La *Bibliothèque historique* de l'Yonne reproduit, à la page 380 du tome II, une double description de la légende n° 5354, l'une de M. Léon de Bastard et l'autre de M. Louis Paris. C'est une confusion. Ces deux notices, qui n'indiquent que les premiers mots des principaux alinéas, étant dissemblables, il est évident qu'elles ont pour objet deux manuscrits différents. C'est la légende 11759 que Léon de Bastard a consultée

¹ Il en existe trois de saint Savinien, de Troyes, qui n'ont aucun rapport avec notre légende.

et la notice de Louis Paris est seule conforme à la copie du n° 5354. Voici une description sommaire de ces trois manuscrits.

Volume 5354. Ce volume provient de la Bibliothèque Colbert, n° 957. Le format est in-4°. Le texte est transcrit sur vélin commun. L'écriture paraît être la minuscule de la fin du XI^e siècle. Elle est sans ornements ni lettres coloriées. Les pages sont à deux colonnes de 44 lignes. Le texte de la légende commence au folio 41, recto, 1^{re} colonne, et finit au folio 47, recto, 1^{re} colonne. Il est suivi d'un récit intitulé : *De translatione eorundem et quibus temporibus sint translati* ; puis, de la relation de plusieurs miracles opérés au tombeau des saints martyrs. Ce récit finit au folio 49, verso, de la 2^e colonne.

Volume 11759. C'est un Codex in-folio, provenant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il est écrit sur vélin en minuscule gothique, sur deux colonnes, de 46 lignes, sans grandes lettres en couleur. Le texte de la Passion commence au folio 174, verso, 2^e colonne, et finit au verso de la 2^e colonne du folio 178.

Volume 13345. Même provenance que le précédent. Format in-4°. Le texte est transcrit sur vélin ordinaire. L'écriture est la petite ronde gothique¹. Il n'y a ni ornements ni lettres grandes ou coloriées dans le texte. Seule, la majuscule commençant : *In diebus priscis*, est grossièrement peinte en rouge. Chaque page compte de 25 à 27 lignes. La légende occupe les feuillets 73 verso, à 87 recto. Elle est suivie d'un récit en quatre pages et demie, divisé en différents titres :

1° *Incipit translatio Sanctorum martyrum etc.*

2° *Quod in festivitate eorum translationis voces angelicæ in cælo auditæ sint.*

¹ Nous avons employé cette expression de *gothique*, pour caractériser la nature de ce manuscrit et celle du précédent, sans nous prononcer sur le siècle auquel ils appartiennent. Mais le premier doit être du XII^e siècle et l'autre du XIII^e.

3° *De pallio et capite sancti Saviniani martyris.*

4° *De ceco ibi inluminato.*

4° TROYES. — La Bibliothèque de cette ville possède un recueil de Vies de saints, grand in-folio, sur vélin, du XII^e siècle, n° 7 du catalogue, où se lit la grande Passion de saint Savinien et de ses compagnons. C'est la 69^e du recueil. Elle commence par : *In diebus priscis* et finit par : *prestante Domino nostro Jesu Christo*, etc.

5° ANGERS. — La même légende se trouve, à la Bibliothèque d'Angers, dans un codex in-4° portant le n° 719. Elle y occupe 23 pages, depuis le folio 112, verso, jusqu'au folio 123, verso. L'écriture est romane, du XI^e siècle, mais de deux mains différentes. Le texte des feuillets 112 à 122 est plus serré et écrit avec une encre jaunâtre qui a pâli sous l'action du temps ; celui des quatre dernières pages est plus gros et plus ferme et d'une encre plus noire. Le tout est sur parchemin et à longues lignes sans alinéas. La rubrique est celle-ci : *Incipit passio sanctorum pontificum Saviniani et Potentiani sociorumque ejus. In diebus priscis*, etc. Elle finit par le récit du martyre de nos saints : *Et sic demum decollati sunt in confessione Domini nostri Jesu Christi*, etc.

6° DOUAI. — Un volume in-folio, n° 838, de la Bibliothèque de Douai, contient, au folio 197 et suivants, la grande Passion de saint Savinien et de ses compagnons. C'est la 58^e du recueil. Après la rubrique : *Incipit passio sanctorum martyrum*... on y lit : *In diebus priscis*, etc. Mais la fin en est tronquée. Elle laisse inachevé l'interrogatoire des martyrs Potentien, Altin et Eodald, qui précède la sentence du Juge. Les derniers mots sont ceux-ci : *Respondit eis dux : per invictissimum*. Ce manuscrit provient de l'abbaye de Marchiennes. L'écriture est la minuscule gothique du XIII^e siècle, sur deux colonnes ; la légende de saint Savinien en comprend huit in-folio. Le texte est continu, sans alinéas. En tête de chaque Vie, une grande initiale coloriée représente çà et là un trait saillant de l'histoire du saint.

7° ORLÉANS. — La Passion des martyrs sénonais que pos-

sède la Bibliothèque d'Orléans a été collationnée par l'honorable bibliothécaire de cette ville, avec des notes et des copies laissées par Polluche, savant du dernier siècle. Le cahier qui la renferme porte le n° 277^{bis} et a 25 pages. Il est tiré d'un manuscrit qui a appartenu à M. d'Hérouval. C'est à ce titre seulement que nous signalons cette pièce. Elle est conforme du reste en tout point à celle que nous allons reproduire.

8° BRUXELLES. — Nous n'indiquerons également les 4 manuscrits de Bruxelles que comme renseignement. Ce sont des copies de diverses provenances, des Actes de saint Savinien, rassemblées au XVII^e siècle par les continuateurs de l'œuvre de Bollandus pour l'*Acta Sanctorum*.

9° ROME. — Il existe trois manuscrits à la Bibliothèque du Vatican, qui retracent les gestes de saint Savinien. Le Codex, qui contient la grande Passion, est un in-folio sur parchemin, provenant de la Bibliothèque de la reine de Suède. Il porte le n° 542. Son écriture est la minuscule du XIII^e siècle sur double colonne. La légende commence au folio 57, verso, et finit au folio 63, verso. Elle est suivie du récit de la translation des reliques. Un autre manuscrit, n° 465, du même temps, ne renferme que des extraits de la même Vie : le martyre de saint Sérotin et celui de saint Potentien.

Voilà donc dix copies manuscrites de la grande Passion de saint Savinien (car nous omettons les Vies incomplètes), dont deux sont du onzième siècle, trois du douzième et cinq du treizième au quinzième. Quatre ont pour appendice l'histoire de la translation des reliques dont la première eut lieu en 847 sous l'archevêque de Sens Wénilon. L'avenir fera peut-être découvrir d'autres manuscrits encore ignorés. Mais ceux que nous avons découverts à l'aide de la *Bibliothèque historique de l'Yonne* et surtout du *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques*¹ nous suffiront amplement pour le travail de collation que nous allons commencer.

¹ Cette publication importante, faite par le Gouvernement, se poursuit toujours. Elle rendra d'éminents services à la science de l'histoire.

Quelques mots seulement sur la méthode que nous allons suivre. Il y a dans tous les manuscrits anciens, copiés les uns sur les autres, des différences sans portée, et qu'on pourrait appeler insignifiantes. Ce sont, par exemple, celles qui existent entre des mots identiquement les mêmes, pour le sens, comme *tum* pour *tunc*, *ille* pour *ipse*, *ac* pour *et*, etc. Ce sont encore celles qui sont déterminées par l'orthographe, comme *martir* pour *martyr*, *eundem* pour *eumdem*¹, etc. Dès lors qu'elles nous sont inutiles pour établir l'âge des manuscrits, d'ailleurs suffisamment connu, nous avons pris le parti de les omettre. Mais il est nécessaire de marquer toutes les variantes qui peuvent être de nature à éclairer la critique. Sous ce rapport nous n'avons rien négligé, rien épargné, pour offrir un travail aussi complet que possible².

Dans les annotations qui accompagneront le texte latin, chaque manuscrit sera indiqué par la majuscule initiale de la ville à laquelle il appartient. Sans plus d'explications, le manuscrit de Chartres, du XII^e siècle, sera désigné par C 1, celui du XV^e siècle, par C 2; les manuscrits de Paris le seront selon l'ordre suivant de leur époque : le n^o 5254, du XI^e siècle, par P 1, le n^o 11759, du XII^e au XIII^e, par P 2, et le n^o 13345, du XIII^e au XIV^e siècle par P 3; le manuscrit

¹ Nous avons remarqué, en compulsant ces mss., beaucoup de mots semblables dont nous n'avons pas noté la différence. Ainsi aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, on écrivait indifféremment : *spiritalis* pour *spiritualis*, *conlata* pour *collata*, *abstringi* pour *astringi*, *condam* pour *quondam*, *dampnatio* et *dapnatio* pour *damnatio*, *optinens* et *obtinens*, *ammonitio* pour *admonitio*, *ilico* et *illico*, *adsuetis* pour *assuetis*, *amittere* au lieu de *admittere*, *euvangelio* pour *evangelio*, *eculeus* pour *equuleus*, *sepulchrum* pour *sepulcrum*, *exhalare* pour *exalare*, etc. Tous ces mots se trouvent dans le texte de la Passion que nous publions. « De tout temps, dit N. Wailly, dans ses *Eléments de Paléographie* (t. I, p. 162), l'orthographe a eu ses variations. »

² Nos honorables collègues, les conservateurs des Bibliothèques auxquels nous avons demandé nos renseignements, nous ont été d'un grand secours dans ce dur labeur. Qu'ils reçoivent ici les plus vifs témoignages de notre sincère gratitude.

d'Angers sera marqué par Ag., celui d'Auxerre par Ax., ceux de Troyes, de Douai et du Vatican le seront par leur initiale : T., D., et V.

Voici maintenant un fac-simile suivi du texte latin avec la traduction en regard, de la Passion de nos Saints. Cette traduction paraîtra peut être un peu concise, mais le latin est très prolix. Nous nous sommes attaché surtout à en rendre exactement le sens.

FAC-SIMILE DU DEUXIÈME ALINÉA DE LA LÉGENDE MANUSCRITE
DU CODEX, N° 190, FOLIO 213 DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CHARTRES

us sue eccle soliditatem. Ps. 1

Oesignauit dominus p̄ordinans
miscit̄ septuaginta duos disci-
pulos mittens illos binos ut euange-
lium dicit ante faciem suam in omne
ciuitatem et locum quo erat ipse uen-
turus; De quorum collegio et numero
beatū sauianum s̄ p̄elegit. ex uide or̄s
gentē p̄gentium et legib; ab ip̄is in-
fantis amabilis plenior imbutū ē
qualis et merita uenabile potentiam
eorum et sociū sc̄m aeternum ad catho-
licū legi uenerabile culmen erigendū;

NATALIS SANCTORUM MARTIRUM SAVINIANI ET POTENTIANI ¹.

In diebus priscis, cum dominus noster Jesus Christus providę dispensationis actibus ² per materiam nostrę humanitatis ³, quam ex intactę et perpetuę Virginis Marie traxit visceribus sacris, omnia visitare mundi regna, disponendo ⁴ statuerit ⁵, et veterem juxta tipicę legis noticiam venerandos pastores, omnium signorum operadores, apostolosque ad adfirmandam ⁶ direxit ⁷ unius suę ecclesię ⁸ soliditatem.

Designavit dominus preordinans ⁹ misericorditer ¹⁰ septuaginta duos discipulos mittens illos binos, ut euvangelium dicit, ante faciem suam, in omnem civitatem et locum quo erat ipse venturus. De quorum collegio et numero beatum Savinianum,

¹ Cette rubrique est la même dans les mss. C₁ C₂, T, P₁, P₂ et P₃. — Le ms. D. porte : *Incipit passio sanctorum martyrum Saviniani sociorumque ejus*. — V. : *Passio* (en rouge) *sanctorum martyrum Saviniani et Potentiani* (en noir) *sociorumque eorum* (en rouge). — Ag. : *Incipit passio sanctorum pontificum Saviniani et Potentiani, sociorumque eorum*. — Enfin, Ax. a la même rubrique que Ag., mais elle est précédée de : *In Christi nomine*, et suivie de : *Altini, Eodaldi, Victorini et Serotini ; adventus, ortus illorum urbis Senonum et predicatio*. C'est la plus complète.

² Ms. Ag. : *provida dispensatione*. *Actibus* est omis.

³ Ms. D. : *humilitatis*.

⁴ *Disponendo* est omis dans le ms. Ag.

⁵ Sic P₃. — C₂ et T. : *statuit*. — Tous les autres : *statueret*.

⁶ Ms. V. : *confirmandam*.

⁷ Mss. Ag, Ax, D, P₁, P₃ et V. : *dirigeret*.

⁸ Au lieu des mots : *omnium signorum* . . . jusqu'à *soliditatem*, le ms. Ag. porte : *sanctos videlicet ad confirmandam dirigeret sancte ecclesie* . . .

⁹ Ms. C₂ : *preordinans*.

¹⁰ Au lieu de ces mots : *Designavit dominus preordinans misericorditer* du ms. C₁, on lit dans tous les autres : *Designavit etiam et alios*...

FÊTE DES SAINTS MARTYRS SAVINIEN ET POTENTIEN ¹.

Dès l'origine², Notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir pris la substance de notre nature humaine dans le sein très pur de Marie toujours vierge, conçut le dessein de visiter tous les royaumes du monde. Pour accomplir ce plan divin, il institua, sur le modèle du sacerdoce de l'ancienne loi, de dignes pasteurs, continuateurs de ses œuvres merveilleuses, des Apôtres chargés de gouverner son Église qui est une, et d'assurer sa stabilité.

Il choisit d'abord et prédestina dans sa miséricorde, soixante et douze disciples qu'il envoya, deux par deux devant lui, comme le dit l'Évangile, dans toutes les cités et les lieux où il devait se rendre. Du nombre de ces disciples furent saint Savinien, juif de naissance, parfaitement instruit des lois divines dès son bas âge, le vénérable Potentien, non moins grand par ses mérites, et saint Altin, leur compagnon, destiné aux honneurs de l'épiscopat³. Fidèles à la mission qu'ils

¹ Les légendes que nous avons à collationner n'ont pas toutes le même titre, comme on le voit ci-contre. Plusieurs ont pour rubrique : *Passio* (*Passion*), ou récit du martyre. Le manuscrit chartrain porte : *Natalis*, sous-entendu *dies*, (*jour natal*), ainsi appelé dans le langage liturgique, parce que le jour où les martyrs quittaient ce monde était celui-là même où ils naissaient à la gloire céleste. Ce titre a donc été copié sur un manuscrit antérieur à la translation des reliques de nos saints, qui eut lieu au IX^e siècle, car après cette époque, le 19 octobre assigné à cette fête ne pouvait plus être appelé *natalis*, le jour natal.

² Nous traduisons ainsi les mots *in diebus priscis*. Ils pourraient signifier aussi *les temps anciens*, eu égard à l'époque où vivait^{le} le collecteur des Actes primitifs; mais alors ces temps anciens se rapportent au commencement de l'Église.

³ Quel est ce *venerabile culmen catholicæ legis*, si ce n'est le sommet de la hiérarchie catholique, ou l'épiscopat ?

sibi perelegit ex Judæorum gente progenitum et¹ legibus ab ipsis² infantie cunabulis pleniter imbutum, equalis et meriti³ venerabilem Potentianum, eorumque socium sanctum Altinum, ad catholicę legis venerabile culmen erigendum. Qui commissum sibi a Domino nutriendę plebis munus seminarium fideliter retinentes et in culturam messis nacionum caute seren-tes, juxta ejusdem preceptoris jussa, per singula urbium ac terrarum confinia ejus pręnuntiaverunt⁴ quandoque ad futu-ram⁵ pręsentiam.

Igitur postquam⁶ idem Dei filius dominus noster Jesus Christus carneam formam cernentibus undecim apostolis et memoratis pariter septuaginta duobus discipulis et ut apostolus Paulus⁷ dicit fratribus simul quingentis, potentia suę invisibilis deitatis sublevasset ad cęlos, sancti ilico memorati apostoli inexpugna-biliter per quatuor partes mundi se diffuderunt⁸, et in cunctis gentium nationibus christianę fidei solamina⁹ longe lateque commiserunt observanda. Primus namque et princeps aposto-lorum Petrus post ejusdem salvatoris ad cęlos ascensum, Hieroso-limis non modico tempore prędicationis gratia conversatus, Judæorum, partim¹⁰ infidelium gentem erudivit pleniter documentis spiritualibus. Postquam vero cępit indeclinabiliter¹¹ paulatim fidelium augmentando succrescere ecclesia, ut Actuum apostolorum plenius subministrat historia, Antiochenam adivit ecclesiam eamque parili hortamine instigavit ad percipiendam

¹ Ms. Ag. : *eorum legibus*.

² Ms. Ag. : *fere infantie*.

³ Ms. Ag. : *et equalis meriti fulgentem*. Ax., C2, D., P1, P3, V. : *et equalis meriti*.

⁴ V. : *predicaverunt*.

⁵ Mss. D., P2, T. et V. : *affuturam*.

⁶ Sic C1 et C2. — Tous les autres mss. : *Postquam igitur*.

⁷ Ms. Ag. omet *Paulus*.

⁸ Ms. V. : *se per quatuor mundi partes diffuderunt*.

⁹ Ms. Ag. a *documenta* au lieu de *solamina*.

¹⁰ Ms. Ag. : *partem*. — Ms. D le supprime.

¹¹ *Indeclinabiliter* est omis dans les mss. Ag., Ax., D, P3 et V.

avaient reçue de paître le troupeau du Christ, de semer la parole divine pour en récolter les fruits, ils allèrent la prêcher aux nations et annoncer partout, selon l'ordre du Maître, dans les villes et les bourgades, le futur avènement de Jésus-Christ¹.

Le Fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ, venait de s'élever visiblement dans le ciel, par la vertu de sa divinité invisible, aux yeux de ses Apôtres, de ses soixante et douze disciples, et d'après le témoignage de saint Paul, de cinq cents frères assemblés. Alors les Apôtres se répandirent aussitôt dans les quatre parties du monde, et allèrent enseigner à tous les peuples les vérités et les préceptes consolants de la foi chrétienne. Pierre néanmoins, le chef du collège apostolique, resta quelque temps à Jérusalem, après l'Ascension, pour y instruire parfaitement les Juifs encore infidèles des mystères divins. Voyant cette première Église fleurir et s'accroître de jour en jour, comme le rapporte le livre des Actes des Apôtres, il se rendit à Antioche dont le peuple, à sa parole ardente, se soumit également au joug du christianisme. Les disciples susnommés secondèrent puissamment ses efforts par leur dévouement et leur fidélité, et ils se soumirent à toutes ses prescriptions, jusqu'au jour où il établit son siège dans la capitale de l'empire romain.

¹ Dans certains manuscrits, les mots *ad futuram* sont liés. Autrement la phrase serait intraduisible. Nous pensons que *adfuturam* ou *affuturam præsentiam* signifie le dernier avènement du Christ. Les Pères de l'Église, avant et après S. Cyprien, ont tous parlé du jugement universel comme prochain, parce que la prédiction en a été faite, dans l'Évangile, immédiatement après celle de la ruine de Jérusalem. Voir S. Cyprien, Épîtres 55 et 56, et Traité de la peste, au commencement.

fidei obedientiam. Cui supra ¹ memorati discipuli obsecundantes efficacissime jussionibus, omnium exercitatione actuum ² usque ad romanę sedis imperium fidelissimi ejus executores fuerunt.

Cumque jam assidue intentionis studio, per eundem beatissimum Petrum in eadem urbe favente Christo, multipliciter pervolaret ad viam veritatis fidelium multitudo, et per callem equitatis prompte multos idem per loca mitteret legatos leniter convocavit beatos discipulos Christi Savinianum videlicet Potentianum atque clarissimum sodalem eorum Altinum ³, non modice muniens doctrinis spiritualibus et provocans plurimorum verborum ammonitionibus : Saviniane inquires omnium nostrorum ⁴ karissime et tu potenter memorabilis Potentiane, regi regum Christo domino quod debetis afferte munus acceptabile, et Galliarum confinia magnarum gentium ⁵ ne dubitetis ⁶ prorsus expetere, roborati spirituali tuitione ; nam salvatoris nostri divina protectio ⁷ comitabitur ubique. Educati quippe profecto ⁸ estis ex his omnibus que fecit inter nos dominus Jesus-Christus a baptismo Johannis usque in diem qua mirabiliter assumptus est in celum a nobis et invisibili igne ejusdem divinitatis nobiscum una inluminati ad discenda ⁹ omnium varia linguarum eloquia cujuscumque nationis. Insanit enim gentium plurimarum universitas, colendo plurima idolorum numina. Predicate illis quam magna Jesus Christi sunt mirabilia, et ne formidetis penas incredulorum et contumelias. Preparata

¹ Ms. C₁ et C₂ : *Cui supra memorati*. — Tous les autres : *cujus*.

² Les ms. Ag., Ax., P₁, P₃, V. et D. n'ont pas les mots *efficacissime* et *omnium exercitatione actuum* de cette ligne.

³ Ms. D. ajoute ici le mot *quos*.

⁴ Ms. Ag. omet les mots *omnium nostrorum*.

⁵ Ms. V. : *magnarum confinia gentium*.—Ag. ajoute ici : *ad qui situri turmes*.

⁶ Ms. C₁ écrit : *debutetis*, mot corrigé à la marge, par *dubi*.

⁷ Mss. Ag., Ax., D., P₃ et V. ajoutent *vos*.

⁸ Ms. V. : *Et ducati quippe perfecto dogmate*. — P₃ omet *perfecto*.

⁹ Mss. Ag., P₁ et P₃ : *addiscenda*, d'un seul mot.

Là¹, grâce à Dieu et au zèle persévérant du bienheureux Apôtre Pierre, une multitude d'habitants ayant embrassé la voie de la vérité et de la justice, il en envoya un grand nombre porter l'Évangile dans toutes les contrées, entre autres, Savinien, Potentien et Altin, leur illustre collègue. Les ayant fait venir près de lui, il leur adressa des instructions et des conseils bien capables d'embraser leur zèle.

« Cher Savinien, dit-il, et toi, généreux Potentien², il faut remplir le ministère sacré dont vous a investis le Seigneur Jésus, le Roi des rois. Pour son amour, marchez droit au pays de la grande nation gauloise; ne craignez rien; comptez sur l'appui du Sauveur, il vous accompagnera partout. Vous avez été instruits de tout ce qu'il a fait au milieu de nous, depuis le baptême qu'il reçut de Jean, jusqu'à son Ascension au ciel et jusqu'au jour où notre âme illuminée par son Esprit; fut douée de la connaissance de toutes les langues. Les peuples adorent une multitude de faux dieux; c'est une folie universelle. Prêchez-leur l'admirable doctrine du Christ et ses œuvres merveilleuses, sans craindre les outrages ni les persécutions des païens. La moisson est prête à faire, elle est abondante, mais il y a peu d'ouvriers pour la recueillir. Prions donc tous le Seigneur d'envoyer des travailleurs remplis de foi à sa moisson; et vous, participez-y, soyez nos coopérateurs dans cette tâche, afin de partager la joie de notre éternelle récompense. Détruisez les erreurs et les superstitions des peuples idolâtres, réunissez-les dans l'unité de la foi, gué-

¹ Il nous semble que les mots: *in eadem urbe* se rapportent à la ville de Rome. Il n'est plus en effet question d'Antioche dans la suite. C'est ce qui a fait croire que ces disciples de S. Pierre l'ont accompagné partout jusqu'à la capitale de l'empire d'où ils furent envoyés dans les Gaules.

² Le rédacteur de ce discours qui n'est qu'une amplification, a fait un jeu de mots latin qui perdrait de son charme en français: *Potentien, puissamment glorieux!*

siquidem est messis multa ad metendum. Porro pauci operarii sunt ad ejusdem congeriei cumulum faciendum ¹, sed flagitemus dominum unanimiter ut mittat perfectę fidei operarios in suam messem ², vosque ejusdem laboris partem aliquam suscipite, ut cooperatores nostri valeatis esse et socii in percipienda perhennis gaudii retributione. Infidelium quoque gentium populos ad unius credulitatis propositum expulsa superstitione vacui erroris revoke, infirmantium quorumlibet ęgritudines eliminate. Est enim nobis ab ipso Christo ³ domino ut pariter ex ejus sacratissimo ore audivimus omnis carnis commissa potestas et pontificium ligandi atque solvendi in cęlo et in terra. Cui e contra sancti viri serenissimo vultu taliter respondisse feruntur : Debitum servitutis nostrę officium ubicumque Dei semper fuerit voluntas et vestrę propositionis decretum obsecundantes unanimiter parebimus, parati potius tolerare discriminis exitia per cuncta nostrorum corporum membra, quam abjiciendo respuere salutiferę legis pręcepta. In salutari autem nomine magistri ac salvatoris nostri aggredimur propalare sacrę doctrinę et fidei fundamina, his ad quas nos mittit nationibus tua gratia ; hoc tantum poscimus pietatis tuę clementiam ⁴ ut pro nostri laboris certamine ⁵, ad eum semper sit incessabilis oratio tua sacra. Et, post multa colloquii verba, dans orationem beatus Petrus, ponens manus super capita eorum, dixit : misericorditer ⁶ mittat dominus angelum suum vobiscum qui sicut Tobię, pręparet et iter vestrum ⁷ quatinus valeatis reddere injuncti laboris centenarium fructum.

¹ Ces mots : *Porro pauci operarii . . . jusqu'à faciendum*, sont passés dans le ms. Ag.

² Ms. V. : *unanimiter dominum ut perfecte fidei mittat. . . in messem suam*.

³ Sic P₁ et P₂. — Les autres mss. n'ont pas *Christo*.

⁴ Ms. V. : *remedia, ut pro nobis*.

⁵ Ms. Ax., seul : *ortamine*.

⁶ Mss. Ag., Ax., D., P₁, P₃ et V. : *Dominus Jesus Christus, mittat*.

⁷ La conjonction *et* est omise dans les mss. Ag., D., P₃ et V., et les mots *iter vestrum* manquent dans le ms. Ax.

rissez tous les maux et toutes les souffrances. Ce pouvoir sur les corps, nous l'avons reçu de la bouche sacrée du Sauveur lui-même, et il nous a donné surtout la puissance suprême de lier et de délier au ciel et sur la terre¹. »

On rapporte que les saints personnages répondirent avec le plus grand calme au chef des Apôtres :

« Nous remplirons notre saint ministère partout où Dieu voudra, et nous obéirons à tous vos ordres de grand cœur. Nous sommes disposés à affronter tous les périls, à subir même tous les tourments corporels plutôt que de renier la foi et de reculer devant le devoir. Au nom de notre divin Maître et Sauveur, nous allons donc propager les vérités fondamentales du salut à travers les pays où vous nous envoyez. Nous vous demanderons seulement une faveur, c'est que, pour nous soutenir dans nos labeurs et nos luttes, vous ayez la bonté et ne cessiez jamais de prier pour nous. »

Pierre s'entretint encore longtemps avec eux ; puis, après une prière, les mains étendues sur leur tête, il reprit : « Que le Seigneur vous envoie son ange qui vous prépare la voie, comme à Tobie, et vous conduise sur une terre où vos travaux produisent au centuple. » Il les bénit ensuite, leur donna le baiser de paix et les congédia les larmes aux yeux².

¹ Ce double pouvoir se trouve consigné dans le saint Évangile. Voir Matth., X, 1 ; XVI, 19 et XVIII, 18 ; Marc, III, 15 ; VI, 7 et XVI, 17 et 18 ; Luc, IX, 1 et 2.

² Cette scène touchante est pleine de naturel. On sait combien s'aimaient les premiers chrétiens, et quelle tendre affection surtout le chef des Apôtres témoignait à ses disciples. Le mot *collacrymans* exprime bien la réciprocité de ces sentiments.

Et data benedictione salutis, emisit eos a se cum lacrimis¹ et dans oscula pacis. Verum dum beatus Petrus, aulæ² romanæ præsidens, decreta potentis imperii christianis legibus coherceret, catholicæ professionis³ infandissimus prævaricator⁴ piæ actionis immanissimus emulor prestigiis malignis obprobria persecutionum pertinaciter instigavit in eosdem Dei apostolos et in credentes universos. Quæ ut testantur priscorum historiæ philosophorum ad similem formam decem plagarum ægyptiorum, decem generales, per temporum successiones⁵, fuerunt.

Primæ⁶ persecutionis intolerabile excidium apparuit sub iniquissimi Neronis imperio. Cumque idem scelestissimus imperator terræ et maris potentis imperii decreta⁷, et malignæ legationis⁸ jura, adversus sanctæ Christianitatis cultores obposuisset, et exciabilis ejus furor et rabies in Dei famulos debacharetur, contigit dispositione Dei et affatibus ejusdem summi apostolorum Petri, luculentissimos martires Christi Savinianum et Potentianum, sanctum quoque eorum imitorem Altinum, Italiam velociter pervolare, periculosa aquarum⁹ flumina transilire, in solitudinibus montium errare et in terrarum cavernis latenter habitare ; sicque ad ultimum populosæ gentis Galliarum fines expetere. Qui per tantæ inquietudinis viam quosdam perfidiæ viros, sacri cuspide eloquii, et divina eruditione leniter¹⁰ educarunt, et ab instrumento diabolicæ actionis commodius abstrahentes, legibus vivificis subposuerunt.

¹ Mss. Ax. et D. : *conlacrimans*. Mss. Ag., T. et V. : *collacrimans*.

² Ms. Ag. : *urbi*. — V. : *altero mane*, pour *aule romane*.

³ Ms. V. : *religionis*.

⁴ Ms. V. : *imperator invidus*, et...

⁵ Ms. T. omet *per*. — V. : *persecutiones*. — Tout cet alinéa, depuis : *Cumque jam assidue* est passé dans le ms. C2.

⁶ Ms. Ag. : *primum videlicet*... *excidium*. — Tous les mss. excepté C1 et P1 ont *videlicet*.

⁷ Mss. Ag., Ax., D. et P3 : *precepta*.

⁸ Mss. V. : *locutionis*.

⁹ Mss. V. : *pericula aquosa*. *Flumina* est omis.

¹⁰ Tous les mss. ont *pleniter*.

Dans le temps que saint Pierre siégeait à Rome, il avait jusque-là, par ses divins enseignements, contenu dans la modération la puissance césarienne. Mais il arriva qu'un coupable prévaricateur, jaloux du pouvoir sacré des Apôtres dont il signait les miracles par des prodiges diaboliques, suscita contre eux et contre tous les croyants une violente persécution¹. Ce fut la première de ces dix persécutions générales qui, dans la suite des âges, au dire des historiens et des anciens philosophes, rappelèrent, par leur caractère et leur nombre, les dix plaies de l'Égypte.

Cette première persécution, qui fut horrible, eut lieu sous l'empire de l'infâme Néron. Ce monstre d'iniquité qui étendait son sceptre sur terre et sur mer, venait d'adresser ses cruels édits aux gouverneurs des provinces², et sa fureur commençait à se déchaîner contre les serviteurs du Christ, quand, pour obéir aux ordres du Ciel et à ceux du chef des Apôtres, les saints martyrs Savinien, Potentien et Altin traversaient l'Italie en toute hâte, franchissaient les fleuves au péril de leur vie, erraient dans les montagnes désertes, se réfugiaient au fond des cavernes, et gagnaient bientôt les confins de la Gaule. Les fatigues du voyage ne les empêchèrent point de lancer les traits de la divine parole aux païens qu'ils rencontrèrent. Ils en instruisirent plusieurs des vérités du salut, les

¹ La phrase que nous traduisons ainsi n'est pas facile à comprendre, d'autant plus qu'un de nos manuscrits, celui du Vatican, porte le mot : *imperator* au lieu de *prævaricator*. Mais nous avons lieu de croire, d'après le portrait retracé ici de ce prévaricateur, qu'il s'agit de Simon-le-Magicien. Ce fut lui en effet qui excita Néron à persécuter les chrétiens de Rome. L'échec humiliant qu'il éprouva dans sa lutte avec saint Pierre, n'ouvrit pas les yeux à ce prince aussi cruel que vicieux, et la persécution suivit son cours.

² Ruinart démontre dans sa préface aux *Actes des premiers martyrs*, d'après des textes de Sulpice-Sévère, de P. Orose et de Lactance, que Néron étendit la persécution des chrétiens au dehors de Rome. V. Préf., p. 28.

Sub titulo autem fidei christianę quosdam viros cum paucis mulieribus in itineris cursu baptizaverunt, et documentis spiritalibus pleniter¹ instruxerunt². Enimvero calle properato cum³ his et aliis quampluribus comitibus beatus Savinianus noster pontifex primus, indefessus urbis Senonum firma peragrat mēnia, et ejus spiritalibus machinis, aggreditur prosternere propugnacula. Quę illis temporibus sub romani imperii legibus ut ejusdem historię testantur⁴, ditior prę⁵ ceteris Galliarum civitatibus gloria⁶, copia divitiarum habebatur, sed crudelissimis superstitionibus idolorum, dedita videbatur. Tum procerum multitudine, tum armorum bellicorum enormitate magnificę protectionis robore munita⁷, mirifico opere muris atque turribus firmata, confluentibus aquarum discursibus subornata. Erat⁸ et fecundę telluris referta pinguedine arborum vinearum habundantiis et locupletatione, tantęque nobilitatis avitis temporibus bellorum copiosissima⁹ multitudine habebatur, ut rex Galathię, quę est pars Grecie, exercens bellum contra quemdam¹⁰ sibi inimicissimum regem, propriis viribus diffidens posse superare eundem hostem¹¹ implorans maxima cum prece illorum auxilii suffragia miserit Senonas, ut sibi adessent contra vicinos hostes superandos¹². Ergo centum milia bellatorum¹³ ab eadem

¹ Le mot *pleniter* est supprimé dans le ms. D.

² Ms. P₁ : *obnixę custodiunt*.

³ Ms. T. porte *inter* au lieu de *cum*.

⁴ Ms. V. : *testatur*.

⁵ Ms. P₂ omet *pre*.

⁶ Ms. V. : *urbibus gloriosa copia*. . .

⁷ Ms. Ag. : *magnifico protectionis robore nutrix*.

⁸ Ms. P₁ : *Erat enim*.

⁹ Ms. V. : *copiosa*.

¹⁰ Ms. V. : omet *quemdam*.

¹¹ Ms. V. : *regem*.

¹² Mss. Ag., D., T., P₂ et V. : *suppetias*. Ms. Ax : *nomen loci suppetias*. Ces mots : *nomen loci* (nom du lieu) qui n'ont pas de sens, font supposer ici une note marginale d'un ancien ms., qui aura passé dans le texte de la copie. Dans tous les mss., la phrase est défectueuse. Dans le ms. P₁, ce mot est effacé.

¹³ Ms. D. : *pugnatorum*.

arrachèrent à l'empire du démon et les assujettirent à celui de l'Évangile. Ils imprimèrent ainsi pendant leur trajet le caractère sacré du baptême à des hommes et à quelques femmes, après les avoir pleinement éclairés des mystères de la foi¹. Enfin, après ce voyage rapide, Savinien, notre premier évêque, escorté de ses disciples et de beaucoup d'autres

¹ D'après une ancienne tradition accréditée par les vieux chroniqueurs orléanais, les voyageurs chrétiens se seraient arrêtés à Ferrières, en Gâtinais, où ils auraient fondé l'Eglise de Bethléem, L'auteur de *Saint Altin*, M. l'abbé Cochard, qui raconte, en l'abrégeant, l'histoire de nos missionnaires, écrit à ce sujet, à la page 5 de son livre :

« Ils allaient entrer dans le territoire sénonais, quand ils s'arrêtèrent, au bord d'une petite rivière, dans le fond d'une vallée couronnée de forêts, et à laquelle, dit-on, des mines de fer délaissées ont fait donner le nom de *Ferrières*. C'était au sein de l'hiver, à la fin de décembre, dans l'anniversaire même de cette nuit bienheureuse qui nous a donné l'Enfant-Dieu, les trois apôtres célébraient la sainte veille, en priant leur divin Maître, quand, soudain, le firmament resplendit d'une lumière dont l'éclat effaçait celui des plus beaux jours; les anges apparurent chantant, au haut des cieux, le *Gloria in excelsis*, et la Vierge, son Fils et son Époux se montrèrent aussi visiblement aux yeux des trois pèlerins qu'à ceux des bergers de la Judée: « Mes frères, dit alors Savinien, le lieu où nous sommes est un autre Bethléem; prosternons-nous et adorons. » Ils remercièrent Dieu qui leur envoyait ce présage et cet encouragement. En souvenir de cette vision miraculeuse, ils consacrèrent là une petite chapelle qu'ils nommèrent *Bethléem*. » Voir *Histoire du Gâtinais*, par Dom Morin.

Cette tradition n'est pas contraire au texte de la légende. Mais il nous semble que ce serait plutôt en rayonnant autour de Sens et d'Orléans, que les saints missionnaires auraient évangélisé Ferrières. Car il est surprenant que les rédacteurs des Actes aient omis de relater ici un fait aussi important, et se soient bornés à signaler pendant le trajet la conversion de quelques hommes et de quelques femmes. M. Cochard ajoute que saint Savinien en partant pour Sens avec saint Potentien, laissa saint Altin à Ferrières. C'est une supposition qui nous paraît en contradiction avec le récit des Actes, comme nous le verrons dans la suite.

famosissima urbe egressa, Galathiam unanimiter petunt. Regi prædicto implorata auxilia præstant, armis hostes propellunt, virtute et audacia hostes ¹ abigunt. Rex suæ promissionis non immemor, licet paganus ², eorum potenti fortitudine victoria potitus, medietatem sui regni quam pollicitus fuerat illis partitur, ut Hieronimus in expositione commemorat epistolæ ³ Pauli, quam idem apostolus ad Galathas scribit. Hi enim primo Gallogræci sunt appellati, subsequenti vero tempore, Galathæ noncupati; galac ⁴ enim græce latine lac dicitur. Inde Galli, quasi lactei coloris, de quibus poeta : Quibus insunt lactea colla ⁵.

Alio quoque tempore idem Galli Senones Brenno duce, urbem Romam caput scilicet totius orbis, bello aggredi parant ⁶, invadunt. Octo ⁷ mensibus eam undique tenent, ut Jordanis episcopus historiographus, in Gothorum historia et Geta-
rum scribens ⁸ meminit; devastant et igne ⁹ succendunt. Capitolium capere adgressi sunt sed voce anseris excitati ¹⁰ Romani qui eo se firmiter munierant, Gallos Senones retro regredi cogunt. Verum beatus Augustinus insignis et admirabilis doctor vituperando Romanos et summa laude præferendo Senonicos, dicit in quodam suorum operum libro, decentius esse coli anserem a Romanis qui eosdem proprio garritu excitavit dum Galli Senones Capitolium invadere cuperent armis, quam Iovem nefandissimum cinedum sine meritis. His siquidem et

¹ Sic C. et Ax. — Tous les autres mss. ajoutent : *prorsus*.

² Ms. V. : *licet promissio pagani fuisset*.

³ Ms. P2 : *in epistola*. — V. : *memorat epistole*.

⁴ Mss. Ag. et Ax. : *galath*.

⁵ Après *colla* qui termine un alinéa, le ms. P3 porte à la marge : *Finit*.

⁶ Mss. Ag., D., Ax., P1, P3 et V. : *armis que invadunt*.

⁷ Mss. Ag., D., Ax., P1, P3 et V. *sex* au lieu de *octo*.

⁸ Ms. Ag. : *historias grecorum scribens*, au lieu de : *historiographus, etc., scribens*.

⁹ Ms. V. : *igneque*. Il retranscrit *sed* à la ligne suivante, et à l'autre, il porte *in eo*, et plus loin : *retrogradi*.

¹⁰ Ms. Cz : *exitati*.

compagnons, parvient au pied des fortes murailles de la capitale sénonaise, il en parcourt l'enceinte et s'apprête à dresser ses machines de guerre spirituelles pour en faire le siège¹.

Cette ville, soumise aux lois de l'empire, passait alors, au témoignage des historiens, pour la plus illustre et la plus opulente de la Gaule ; mais elle était plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. La multitude des grands qui l'habitaient, l'énorme quantité d'armes accumulées pour sa défense, la magnificence et la solidité de ses remparts munis de hautes tours, l'agrément des cours d'eau qui la baignaient, lui avaient donné une grande renommée². Son sol fécond était couvert de beaux arbres et de vignes plantureuses. Elle avait acquis dans l'antiquité tant de grandeur par la puissance de ses armes, qu'un roi de la Galatie grecque, ayant à combattre un ennemi qu'il désespérait de vaincre avec ses seules forces, envoya implorer le secours des Senons. Aussitôt cent mille combattants quittent la cité et se dirigent vers la Galatie³. Ils

¹ La phrase latine est évidemment une métaphore et une réminiscence biblique. Il ne pouvait entrer dans l'esprit du chef de la pieuse caravane de renverser, *prosternere*, les murailles de l'oppidum sénonais, comme firent les Israélites celles de Jéricho. Il s'agissait simplement pour lui d'y pénétrer afin d'y détruire l'empire de Satan.

² Des descriptions topographiques, dans le genre de celle-ci, se lisent dans les Actes de saint Denys, de Paris, et dans ceux de saint Victor, de Marseille. Les premiers sont acceptés pour sincères par les critiques de notre temps. Les autres ont reçu un certificat de véracité de Ruinart, le collecteur des *Actes des premiers martyrs*.

³ Il ne faut pas s'arrêter beaucoup à ce chiffre de cent mille ; car il n'y a rien de mobile comme des chiffres. Le nombre de ces combattants a pu grossir dans le passage d'un manuscrit à l'autre, sous la plume des copistes. Toutefois, il faut bien remarquer ici que ce n'est pas la ville, mais la cité, *civitas*, ou mieux encore la province, qui a dû fournir cet énorme contingent de troupes. Dans les commentaires de César (de bello gall., l. VII, c. 75), on lit que les Sénons et les Carnutes, déjà épuisés par des luttes nombreuses, fournirent à Vercingétorix chacun douze mille hommes, pour tenter une dernière fois, contre César, la fortune des armes. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Galates de l'Asie étaient originaires de la Gaule, et dès lors le nombre de ses émigrants pour cette contrée dut assurément dépasser celui de cent mille.

similium veridicis rumoribus, Galli Senones insignes habebantur, exteris¹ nationibus notissimi ferebantur. Postquam Julius Cesar bellatorum egregius inter ceteras plurimarum gentium fortitudines quas romano subdidit imperio, armis bellicis etiam Galliam cisalpinam et belgicam in ditione romana constituit fore multis diebus. Postmodum vero in rebellione contra eundem Julium Cesarem cui semper fuit vivida dextera bello, consurgunt galli Senones in prima fronte cum ceteris gallorum auxiliis et in civitate que dicitur Elesia muniunt magnę defensionis tutamen². Quorum protervam audaciam idem imperator potentissimus quem detinebat continue in dubiis rebus spectata virtus, eos quamvis laboriosissime devicit et suo imperio³ reformavit. Qui deinceps rebellare non ausi in urbe senonica et in aliis civitatibus Galliarum, repressis suę gentis proceribus, statuunt sibi romanos principes coacti⁴.

Cum igitur prædictus Savinianus et sanctus Potentianus atque Altinus⁵ salutaris protectionis clipeo vallati⁶, et sacro munimine roborati, ad hanc Senonum⁷ gentem tam perfidę mentis insane sevientem in culturam dęmonum pervenissent, contigit ut partem⁸ adirent primum, non longe ab urbe sed quasi unius miliarii fere spacio quendam vicum cujus per medium generalis et publica erat via omnium, in quo per plurimos dies apud quorundam habitacula suscepti sunt fidelium. Ad

¹ Ms. Ag. : *ceteris*.

² Ms. P₂ et T. : *tutamento*.

³ Ms. T. ajoute : *iterum*.

⁴ Tout ce passage, à partir de *Postquam Julius Cesar*, ne se trouve que dans les mss. C₁, P₂, C₂ et T. — Le ms. P₃ indique à la marge cette fourrure par une note dont le bord a été rogné. On y lit en face de l'alinéa : *Alio quoque tempore : « Lege historiam Cesaris et histor... bagaudarum et t... Porfirium ibi in u... qua invictissima Senonum fuerit... »* Le ms. C₂ abrège ainsi la dernière phrase : *In urbe senonica et in aliis civitatibus statuunt sibi*, etc.

⁵ Mss T. et P₂ suppriment : *atque Altinus*.

⁶ Ms. V. : *clipeo muniti*.

⁷ Le mot *Senonum* n'existe que dans les mss. C₁, C₂ et P₂.

⁸ Mss. Ag., D., Ax., T. et V. : *pariter*.

prêtent main-forte au roi de cette contrée, repoussent ses ennemis et, après des prodiges de valeur, les mettent en déroute. Le roi, fidèle à sa promesse, quoique païen, voulut payer aux Sénons le prix de la victoire, il leur donna en partage la moitié de son royaume. Ce fait est rapporté par saint Jérôme, dans son commentaire sur l'Épître de saint Paul aux Galates. Ce peuple, dit-il, fut d'abord désigné sous le nom de Gallo-Grecs, et ensuite de Galates, du mot grec *galac* qui signifie *lait*; d'où leur est venu le nom de Gaulois, parce que leur peau a la blancheur du lait : *quibus insunt lactea colla*, (*leur cou est blanc comme le lait*), a chanté le poète¹.

A une autre époque, les Sénons-Gaulois, sous la conduite du Brenn, vont assiéger Rome, la capitale du monde. Ils l'investissent de toutes parts pendant six mois, au rapport de l'évêque Jordanis, historien des Goths et des Gètes². Ils la ruinent par le fer et par le feu, et tentent d'emporter d'assaut le Capitole. Mais le cri d'une oie donne l'éveil aux Romains retranchés dans la place; ils prennent l'offensive et forcent les Sénons à reculer. Un illustre docteur, saint Augustin, raille à ce sujet les Romains, dans un de ses écrits, et comble de louanges les Sénons. Cette oie, dit-il, qui réveilla les

¹ Saint Jérôme parle de l'origine des Gallo-Grecs dans le second *proemium* ou prologue de son commentaire sur l'Épître aux Galates; mais il ne mentionne pas cette expédition lointaine des Sénons, que le collecteur des Actes a pu lire dans quelque vieille chronique. De plus, celui-ci n'a cité qu'imparfaitement le passage versifié tiré de Virgile, que saint Jérôme a rapporté d'après Lactance. Il est vrai qu'il a pu le voir de la sorte dans quelque copie infidèle. Voici ce qu'a dit Virgile des Gaulois, au l. VIII de l'Énéide :

“ *Tum lactea colla*
Auro innectuntur. »

Leur cou d'un blanc de lait s'orne de colliers d'or.

² Dans les ouvrages qui nous restent de Jornandès ou Jordanus, il n'est nullement question de la prise de Rome par les Gaulois. Peut-être en a-t-il écrit d'autres qui ne nous sont pas parvenus. L'Histoire des Goths et des Gètes a été recueillie et éditée par Migne. V. Patrol. lat., t. LIX, col. 1251 et suiv.

quorum signa dignę¹ generositatis athleta quidam Christi invincibilis² nomine Serotinus, ex proprii scilicet nominis pronuntiatione tardus, excolendam falsorum deorum culturam funestis adhuc idolatrię ambitionibus pronus, et gentili errori deditus, repente suscepit fidei sacramentum, et baptizatus aquis spiritalibus, obnixę custodivit surperni regis pręceptum usque ad supremi finis diem ultimum. Simili quidem indagatione et alius gentili simulacrorum³ fędatus contagione, maximus corporis conditione, Eodaldus nomine, oris sermocinatione⁴ choruscus, memoratis magistris dogmatizantibus⁵, in spiritalis certaminis confessionem inducitur. Sicque verborum exhibitionibus⁶ horum virorum, prodigiis confluentibus⁷, hos claros sodales, Eodaldum et Serotinum ad superni amoris Christus invitabat⁸ emolumentum quatenus quos abstrahebant mundo, dignos facerent cęlo, Salvatoris ac magistri sui informati exemplo. Quosdam autem ex his quos converterant ad fidem Christi ordinantes ministerio⁹ ecclesiastico pręsse constituerunt, ad diaconatus vero officium sanctos jam dictos pręlegerunt¹⁰, Eodaldum scilicet et Serotinum, et dignitate ejusdem sacri obsequii¹¹ instruxerunt.

Eo tempore continebat ipse senonum¹² vicus multitudinem populi servientem pertinaciter idolis. Erat autem inter eos

¹ Mss. Ag., Ax., D., P₁, T. et V. : *dive generositatis*.

² Sic mss. C₁, P₂ et T. — Les mots *athleta Christi invincibilis*, sont omis dans les mss. Ag., Ax., D., P₁, P₃ et V.

³ Ms. V. : *simulacrum*.

⁴ Les mots suivants : *Eodaldus nomine, oris sermocinatione* sont passés dans le ms. Ag. — Ms. P₁ écrit : *horis* pour *oris*.

⁵ Le ms. Ag. porte *memorati magistri dogmatibus*.

⁶ Ms. Ag. : *eruditionibus*.

⁷ Ms. D. supprime : *horum virorum prodigiis confluentibus*.

⁸ Ms. Ag. : *vivificabat*. — C₁ et 2 : *et emolumentum*.

⁹ Ms. V. : *in ministerio*.

¹⁰ Mss. P₂ et V. : *Eodaldum, Serotinum preelegerunt*.

¹¹ Ms. Ag. omet *ejusdem*. — Ms. D. : *eos sacri eloquii*.

¹² Sic mss. C₁, C₂ et P₂. *Senonum* est omis dans les autres mss

Romains par ses cris et préserva ainsi le Capitole de l'invasion des Gaulois, méritait les honneurs de leur culte à meilleur titre que leur impudique Jupiter¹. Ce sont tous ces exploits et d'autres encore qui avaient attiré au peuple sénonais une célébrité qui s'étendait jusqu'aux plus lointains pays.

Jules César, le plus fameux des guerriers, venait de conquérir, entre autres nations puissantes, et de soumettre à la domination romaine la Gaule cisalpine et la Belgique. Les Gaulois de la Sénonaise s'étant révoltés contre cet habile stratège, s'avancent contre lui en tête de nombreuses troupes auxiliaires et se retranchent fortement dans une ville appelée Elesia (Alise). Mais leur valeur audacieuse fut trompée par cette habileté merveilleuse qui servait si bien César dans les situations difficiles. Après une victoire laborieuse, il assujettit entièrement les Sénons aux lois de l'empire. A partir de cette époque, ce peuple ni aucun autre de la Gaule, n'osa plus secouer le joug des vainqueurs ; ses chefs une fois soumis, il fut bien forcé de subir ceux que Rome lui imposa².

Ce fut donc à cette ville des Sénons que, forts de la protection divine, arrivèrent Savinien, Potentien et Altin. Cette nation s'adonnait alors avec une sorte de frénésie au culte des démons. Les saints voyageurs gagnèrent d'abord un bourg situé non loin de la ville, à un mille environ, et traversé par une grande voie publique³. Ils furent reçus pendant plusieurs jours sous le toit de quelques prosélytes. L'un d'eux fut touché du dévouement sublime de ces généreux chrétiens et

¹ Nous ignorons si ce trait d'esprit est tiré textuellement des Œuvres de saint Augustin. Mais on peut voir, dans sa *Cité de Dieu* (l. II, c. 22, et l. III, c. 17), ce qu'il dit des oies du Capitole et de quelle façon il traite Jupiter.

² On comprend aisément que tout ce qui précède concernant l'histoire des Sénons, et en particulier, ce dernier alinéa omis dans la plupart des manuscrits, n'a qu'un rapport bien indirect avec les gestes de saint Savinien : c'est ce que Ruinart appelait des fourrures.

³ Cette route est celle qui traverse le faubourg de Saint-Savinien dans toute sa longueur, et conduit de Sens à Troyes. A gauche, en

commemorans¹ vir magnarum opum, et præpollens copiis divitiarum nomine Victorinus, canitie² venerandus, effigie corporali excelsus. Qui secundum illius temporis errores præ ceteris sapientior habebatur; inde commoditatis consilia in eo conferebantur, hospitalitatis munera generaliter omnibus libentissime præbens, et quæ corporibus sufficerent efficacissime imperciens³. Qui inter cætera bonorum exercitia quæ ignarus cunctis pene administrabat, beatos ac dignos memoria pontifices Savinianum et Potentianum eorumque socios Altinum, Eodaldum et Serotinum, cum aliis⁴ pluribus, suscipiens hospitio illis quæ necessaria erant opportune conferebat. Qui affluentium verborum copiis, multis dierum temporibus⁵ evolutis, respuere idola didicit et cum omni familia et uno filio parvulo ad baptismi gratiam pervolvavit. Baptizatus vero a sancto pontifice una cum filio⁶, cuncta sæculi oblectamenta respuens, inseparabiliter usque ad calcem⁷ transitorie vite sanctis præceptionibus⁸ obsecundans, ad ultimum cum illis digne promeruit martirii palmam. Erat quippe in eodem vico, secus viam, magnum cujusdam edificiï domicilium, in quo plurima erant simulacra idolorum quod beatus pontifex Savinianus cum reliquis sociis, deorum numinibus eliminatis⁹ in honorem salvatoris nostri Jhesu Christi, ecclesiam memoriter consecravat. Inde veniens ad hanc tantę nobilitatis et divitiarum urbem cum memoratis discipulis, novę plantationis rudimenta jecit, spiritali sollicitudine quibusdam fidelibus

¹ Tous les mss., excepté C₁, C₂, P₁, P₂, P₃ et T., portent *commorans*.

² Mss. Ag., Ax., D., P₁, P₃ et V. : *mixta canitie*.

³ Ms. C. : *imparciens*.

⁴ Tous les mss., excepté C₁ : *quam pluribus*.

⁵ Sic mss. P₁, P₂ et T. — Mss. Ag., P₃ et V. : *multis diebus*; Ax. : *multis diebus evolutis*; D. : *non multis diebus*.

⁶ Ces mots : *ad baptismi gratiam*... jusqu'à *cum filio*, inclusivement, sont omis dans le mss. V.

⁷ Ms. D. : *usque ad callem*.

⁸ Ms. C₂ : *perceptionibus*.

⁹ Ms. P₂ : *a numinum cultura eliminans*.

devint plus tard un invincible athlète du Christ; sa lenteur à parler l'avait fait nommer Sérotin¹; c'était d'abord un adorateur ardent des faux dieux et qui faisait ostentation de son idolâtrie. Une fois instruit des vérités de la foi, il renonça aussitôt aux erreurs de la gentilité, reçut le saint baptême et garda les commandements du Maître suprême jusqu'à son dernier jour. Un autre nommé Eodald, également imbu des idées païennes et plongé dans l'idolâtrie, homme de haute stature, orateur brillant, fut amené, par la prédication des missionnaires, à confesser la vérité de leur doctrine. C'est ainsi que leur parole, confirmée par des miracles, était l'appât dont se servait le Christ pour gagner le cœur de ces païens, leur inspirer son amour, et, après les avoir tirés du monde, les rendre dignes de la récompense céleste. Les disciples du Sauveur, à l'exemple de leur Maître, conférèrent les ordres sacrés à quelques-uns des nouveaux convertis, et leur donnèrent des emplois ecclésiastiques. Ils promurent Eodald et Sérotin à la dignité du diaconat et leur en enseignèrent les fonctions et les devoirs.

Il y avait alors dans ce bourg de Sens, tout rempli d'idolâtres, un personnage riche et puissant nommé Victorin, aussi vénérable par ses cheveux grisonnants qu'imposant par sa haute taille. En ce temps de ténèbres, il passait pour un sage d'élite et pour un homme de bon conseil; il accordait libéralement à tout le monde le bienfait de l'hospitalité et ce que réclament les besoins de la vie. Ces bons offices qu'il exerçait sans en connaître le mérite, il les remplit généreusement à l'égard des saints évêques Savinien et Potentien, de leurs compagnons, Altin, Eodald, Sérotin, et de beaucoup d'autres; avec l'hospitalité il leur procurait tout ce qui leur était néces-

allant, et presque à l'extrémité, on aperçoit, au milieu d'un enclos, une petite église romane surmontée d'une tour et d'un clocher qui ne manquent pas de style. C'est l'église de Saint-Savinien, autrefois, de Saint-Sauveur, dont nous parlerons en son lieu.

¹ On sait que la prononciation bourguignonne est généralement lente. Elle contraste beaucoup avec celle des pays méridionaux.

institit, quos ad perhennis vitę solamina sagaci¹ contubernio adtrahere satagebat. Cujus urbis per mēnia, maximis in silicibus exarando sculpsit sacra crucis signacula, quę usque in hodiernum apparent diem per murorum ejusdem civitatis ędificia, superne ea sanctificans ad christianę fidei militiam², assertionibus siquidem cotidianę disputationis pleniter euvangelizabant unigenitum filium Dei, ex superna polorum sede visibiliter terris apparuisse, pro renovatione³ humani generis, passionem ac mortis⁴ dolores sustinuisse, novę resurrectionis claritatem et admirabilem ad cęlos ascensum celebrasse⁵.

Cum itaque vir egregius Savinianus infinitam populi plebem⁶ his et his similibus educaret sepius exemplis⁷, et jam quędam pars populi susciperet credendo verbum ęternę salutis, reminiscens verbı et jussionibus⁸ apostolorum principis Petri, quod Galliarum reliquas urbes⁹ edocendo sollicitę ac fidem prędicarent, jussit sibi assistere prędictos socios Potentianum Altinum Eodaldum et Serotinum, dixitque ad eos : Pręceptis dominicę jussionis et nichilominus apostolica auctoritate ut ipsi optime nostis hanc devenimus una¹⁰ ad patriam, ne inferamus inaniter aliquid¹¹ supervacuę dilationis offendiculum

¹ Ms. Ag. : *sagacius*.

² Les mss. T. et P. n'ont pas : *superne ea sanctificans ad christianę fidei militiam*.

³ Ms. Ag. : *reparatione*.

⁴ Ms. Ang. : *vel carnis*. P2 et 3 : *vel carnis ac mortis*. — Mss. D. : *mortis ac carnis*. — Mss. Ax. et V. : *carnis ac mortis*.

⁵ Le ms. C2, pour abręger, supprime ici tout ce qui suit, c'est-à-dire l'histoire des missionnaires, à Orlęans, à Chartres, à Cręteil et à Troyes, et reprend à l'alinęa : *Tunc malignitatis dux Severus*, où est rapportę le martyre de saint Savinien.

⁶ Mss. D. et V. : *multitudinem*, au lieu de *plebem*.

⁷ Mss. V. : *sermonibus et... exemplis*. au lieu de : *his similibus sepius*.

⁸ Ms. Ag. : *visionis*, au lieu de *jussionibus*. — Ms. Ax. : *jussionis*.

⁹ Ms. V. supprime *urbes*.

¹⁰ Le mot *una* manque dans le ms. Ag.

¹¹ Mss. P3 et V. : *aliquod*.

saire. Or les fréquents entretiens qu'il avait avec eux firent, à la longue, impression sur son âme; il renia le culte des idoles et reçut la grâce du baptême, de la main du pontife, avec toute sa famille et un petit enfant. Dès lors, renonçant à toutes les vanités du siècle, il marcha d'un pied ferme dans la voie des préceptes évangéliques, pendant toute sa vie, et mérita enfin avec les siens la palme du martyr.

On voyait s'élever dans le même village, près de la voie publique, un vaste édifice rempli d'idoles.

Savinien, aidé de ses compagnons, le débarrassa de ses simulacres et en fit une église qu'il consacra à Jésus-Christ Sauveur¹. Pénétrant ensuite, avec ses disciples, dans la noble et riche capitale des Sénons, il y répandit les premiers germes de la foi et employa toutes les ressources de son zèle pour amener quelques païens au bonheur de la vie chrétienne. Sur les plus larges pierres de l'enceinte fortifiée, le saint évêque traça des figures de croix dont l'empreinte est restée visible jusqu'à ce jour, et il les consacra par la prière afin qu'elles servissent à la défense de la foi chrétienne². Chaque jour les

¹ Une multitude de nos églises les plus anciennes sont bâties sur les débris de temples païens. Ceux-ci, enfouis dans la poussière, n'ont jamais été relevés. Celles-là, renversées, brûlées, dévastées cent fois, sont toujours sorties de leurs ruines plus solides et plus resplendissantes de beauté. Ce fait dix-huit fois séculaire atteste le triomphe du catholicisme dans le passé, et le garantit pour tous les siècles à venir.

² Les mots latins : *exarando sculpsit* expriment une sculpture en creux, comme celle des inscriptions murales. Rien d'impossible à ce que saint Savinien ait gravé de la sorte le signe de la croix sur quelques pierres de l'oppidum. On objectera sans doute que ce signe sacré n'apparut guère avant Constantin dans les édifices des chrétiens et sur les monuments à leur usage. Il est vrai que, d'après M. le chevalier de Rossi, aucun monument daté ne présente, avant le V^e siècle, la croix *immissa* à quatre branches. Mais il en a découvert plusieurs, ornés de ce signe, qui portent les caractères du II^e ou du III^e siècle. Quoi qu'il en soit, on est autorisé à croire, par les écrits des plus anciens Pères de l'Eglise, que les premiers chrétiens de Rome vénéraient la figure de la croix. A plus forte

euvangelio Christi, quem ordinavit Dominus his qui euvangelium adnuntiant de euvangelio vivere, quatenus remota omni caligine undosę ambiguitatis, nationes vicinę convertendo perveniant ad notitiam Christianę religionis. Nam noctis preteritę in silentio attonitus miraculi¹ stuporę magno pro beatissimis apostolis Petro et Paulo, qui perlucidę claritatis indicio apparuerunt michi, nuntiantes jam se ab hoc fragilitatis corpore resolutos, et per continuę passionis obedientiam pervenisse ad cęlestis claritatis gaudia sempiterna. Eundem ergo calicem passionis inseparabili constantia commonent nos² suscipere, et ceteras Galliarum civitates ad unius cultum veritatis instruendo memoriter revocare. Recognoscat etenim³ ad extremum omnis Gallia sibi fore eosdem apostolos et doctores suę salutationis⁴ et perpetuę protectionis. Pręcipiunt etenim quantocius in sui veneratione ecclesiam Domino consecrare. Modo vero fratres dilectissimi ut illorum auctoritas decrevit, sumite scutum inexpugnabilis fidei perlustrantes Galliarum reliquas civitates, ita ut eliminatis omnis⁵ perfidię superstitionibus vera vestrę prędicationis assertio, multipliciter subministretur.

Cum denominato itinere, apud Aurelianis civitatem delegavit sanctum Altinum atque virum egregium Eodaldum, confirmantes legibus et disciplinis chriticolarum, et ordinantes⁶ per singulas urbes ecclesias, quas Domino consecrarent. Venientes autem Aurelianis ad urbem, noctibus atque diebus non cessabant plebes infidelium paganorum⁷ erudire adsuētis

¹ Ms. Ag. : *attonitus miraculo*.

² Sic ms. T. — Ms. Ag. : *ocius nos*. — Mss. D, Ax. et P3 : *admonentes nos otius*. — V. : *Admonent nos quantocius*.

³ Mss. Ax., Ag., D, P1, 2, 3 et V. : *Quatinus recognoscat omnis gallia eosdem apostolos fore doctores sue salvationis*.

⁴ Mss. Ag., Ax., D, T, et V. : *salvationis*.

⁵ Ms. Ag. : *dimissis omnibus*, au lieu de *eliminatis omnis*. — P1 : *omnes perfidie*.

⁶ Tous les mss., excepté C1 et 2 et P1, 2 et 3, portent *confirmans* et *ordinans*, au lieu du pluriel.

⁷ Le mot *paganorum* est omis dans Ag., Ax. et D.

prédicateurs de l'Évangile annonçaient la venue du Fils de Dieu sur la terre, pour la rédemption des hommes, les douleurs de sa passion et de sa mort, et les mystères éclatants de sa résurrection et de son ascension glorieuse.

L'éminent pontife Savinien instruisit ainsi, par ses paroles et plus souvent par ses exemples, une foule considérable de païens, et déjà une certaine partie des habitants avait embrassé la religion chrétienne. Alors, se rappelant la recommandation que lui avait faite le chef des Apôtres d'aller porter la foi aux cités de la Gaule qui restaient à évangéliser, il fit venir en sa présence Potentien, Altin, Eodald et Sérotin, et il leur dit :

« C'est pour obéir, vous le savez, au précepte du Seigneur et à l'autorité du chef de l'Église, que nous sommes venus dans ce pays. Ne causons donc aucun préjudice à la diffusion de la vérité, par des délais inutiles. Le Seigneur a prescrit du reste que l'ouvrier évangélique devait vivre de l'Évangile. Allez donc l'annoncer aux peuples voisins; dissipez les erreurs et les ténèbres où flotte leur raison, et faites-leur connaître la religion chrétienne. Dans le silence de la nuit dernière, j'ai été frappé d'une vision mystérieuse. Les bienheureux Apôtres Pierre et Paul m'ont apparu au milieu d'une brillante lumière, et m'ont appris que, délivrés des liens fragiles de leur corps, ils avaient subi patiemment le martyre et qu'ils jouissent maintenant de la gloire céleste. Ils nous invitent tous à boire avec courage le même calice des épreuves, et ils nous commandent d'aller enseigner aux autres cités de la Gaule les vérités que nous avons apprises, pour les rassembler dans l'unité de la foi chrétienne. Il faut que la Gaule sache enfin que ces deux grands Apôtres seront ses sauveurs et ses protecteurs fidèles. Ils veulent que l'on consacre au plus tôt une église en leur honneur. Donc, mes bien-aimés frères, ils vous l'ordonnent, prenez le bouclier de la foi, parcourez les autres

raison, dans les Gaules, avant l'ère des persécutions, rien n'empêchait les prédicateurs de l'Évangile de représenter cette image. (Voir Martigny, *Dict. des antiq.*, au mot *croix*).

prædicationibus. Susceperunt autem Aurelianenses verbum Domini cum omni fiducia¹. Denique gratia et confirmatione Spiritus Sancti, multos viros ac mulieres ab erroribus simulacrorum abstrahentes, baptizaverunt aquis christianæ benedictionis. Cumque jam ibi² esset credentium numerus innumerabilis, illic in memoriam prothomartiris Stephani ecclesiam Domino³ consecraverunt et ministros ex credentibus solleter ordinando fixerunt⁴. Inde egredientes pervenerunt Carnotis civitatem, et commanentes ibi per plurimos dies prædicando⁵ ostendebant infidelibus Jesum Christum, filium Dei, de cælis advenisse in terras salvatorem, passionis tolerantiam pro hominibus⁶ misericorditer sustinuisse, et gloriose resurrectionis claritatem resurgendo sumpsisse. Quorum signis et diurnis⁷ virtutibus pars quædam populi ad sue salvationis vitam subito erigitur, et⁸ abdicans omnem simulacrorum perfidiam et suscipiens baptismum penitentię in remissionem peccatorum. Videntes autem sancti Dei quod fidelium ibi esset non minima multitudo, in veneratione Dei genitricis Marię⁹ infra muros urbis ecclesiam Domino sanctificando dedicaverunt, et uniuscujusque officii servitores sigillatim efficaciter prælegerunt.

Quod audiens ejusdem urbis præses, nomine Quirinus, diabolico tactus famine, præcepit beatos viros ante conspectum suum deduci¹⁰. Quos ut vidit, dixit : Cur, inquit¹¹, tam stolidę

¹ Cette phrase : *susceperunt...* jusqu'à *fiducia*, inclusivement, a été omise dans les mss. C₁ et C₂.

² Sic C₁ et 2, P₁, 2 et 3. Le mot *ibi* manque dans les autres mss., et le mot *illic*, à la ligne suivante, dans le ms. Ag.; — les mss. Ax., D. et T., P₁, P₂ et V. ont *illis*.

³ Le mot *Domino* est omis dans P₂.

⁴ Ms. D. : *statuerunt*.

⁵ Mss. Ax. et D. suppriment le mot *predicando*.

⁶ Ms. V. place *pro hominibus* avant *resurgendo*.

⁷ Mss. Ag., Ax., V. et D. : *diuturnis*.

⁸ Ms. V. omet *et*.

⁹ Ms. P₂ : *Dei Marie genitricis*; — V. : *sancte Dei Marie*...

¹⁰ Ms. V. : *duci*.

¹¹ Le mot *inquit* manque dans les mss. Ag. et D.

villes de la Gaule, chassez-en les abominables superstitions, prêchez et affirmez partout les vérités du salut. »

Alors le Pontife leur traça leur itinéraire. Il envoya d'abord saint Altin et son compagnon Éodald à Orléans. Ceux-ci, durant le trajet, enseignent aux peuples les lois chrétiennes, fondent des églises dans les villes et les consacrent au Seigneur¹. Arrivés à Orléans, ils ne cessent, la nuit et le jour, de prêcher les païens. Les habitants de cette ville accueillirent avec empressement l'enseignement évangélique². L'Esprit-Saint confirma leur parole par sa grâce; ils arrachèrent aux erreurs de l'idolâtrie beaucoup d'hommes et de femmes, et purent les régénérer dans les eaux du baptême. Enfin le nombre des croyants ayant considérablement augmenté, ils consacrèrent, à Orléans, une église sous le vocable de saint Etienne, premier martyr, et ils attachèrent à son service des ministres choisis parmi les nouveaux fidèles³.

De là, ils se rendirent à la cité des Carnutes où ils annoncèrent aux infidèles que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, était descendu du ciel pour sauver le monde, qu'il avait souffert les douleurs de la passion et qu'en ressuscitant de la mort il s'était couvert de gloire⁴.

¹ Nous avons raison d'avancer plus haut, page 232 note 1 que la fondation de l'Eglise de Bethléem, à Ferrières, après l'arrivée des missionnaires à Sens, et pendant leur voyage à travers les contrées voisines, était plus conforme au texte des Actes. La petite ville de Stampé (Etampes), si intéressante par ses vieux souvenirs, par son histoire et ses monuments, ne réclame-t-elle pas elle-même sa part dans l'évangélisation du pays par les mêmes prédicateurs? Elle possède, du reste, sous le chœur de sa curieuse église de Notre-Dame, une petite crypte mérovingienne que nous aurons à signaler dans l'occasion.

² Cette phrase a été omise dans le ms. de Chartres, comme on le voit dans les notes en regard.

³ Un chapitre est spécialement consacré plus loin à l'étude des monuments dont il est parlé dans la légende. On ne fera donc aucune observation, en note, sur les églises établies par nos missionnaires.

⁴ Les prédicateurs ont suivi les voies romaines tracées par César

prédicationis ignaviam huc¹ detulistis, aut qua temeritate veniendi gressum ad nos² properastis? Cui respondentes beati martires,³ dixerunt : Nos causa vestrę salutis pro certo ad hanc patriam devenimus, ut agnoscatis⁴ dimissa crudelitate⁵ simulachrorum, illum qui a Judęis pro salute mundi est crucifixus Jesum Christum filium Dei omnipotentis, in⁶ cujus nomine est conlata cunctis viventibus celestis gloria, et sine cujus baptismo nemo valet hominum salvari in hac vita. Quod audiens pręses jussit ilico sanctos Dei martires⁷ graviter fustibus macerari, et postmodum cathenis alligatos vinculis⁸ mancipari. Ubi dum, indefessis precibus, Domini exorarent sepius⁹ misericordiam, quorundam credentium, solite visitationis gratia adveniebat confestim multitudo plurima. In numero quorum, sollicite gressum ardenti desiderio virgo quędam, quę sanctorum orationis obtentu ad fidem pervenerat nomine Modesta accelerabat, plurima impertiens obsequia quę necessaria erant¹⁰. Pontifices idolorum quippe altis vocibus Quirinum pręsidem adloquuntur, et christicolas utriusque sexus quos ibi sub sancta fide conjunctim¹¹ manere sciebant cum cęteris militibus continuo circumveniunt. Quos gladiis confestim trucidatos in magnę profunditatis puteo qui situs erat penes Dei genitricis basilicam, cum necata virgine asportantes¹² projecerunt. Hor-

¹ Mss. Ag., Ax. et D. : *hic* pour *huc*.

² Les mots *ad nos* manquent dans Ag., Ax., D. et V.

³ Ms. Ag. omet les mots : *beati martires*.

⁴ Ms. D. n'a pas le mot *agnoscatis*.

⁵ Ms. Ag., R, P₁, V. et Ax. : *credulitate*.

⁶ Dans le ms. Ag., *In cujus* commence une phrase. — Mss. R. et V. : *Inde est in ejus nomine cunctis collata celestis viventibus gloria*.

⁷ Ms. P₂. omet *martires*.

⁸ Ms. D. : *custodia* au lieu de *vinculis*.

⁹ Mss. R. et V. omettent *sepius*; et P₂, *Domini*.

¹⁰ Dans le ms. Ag., les mots : *que necessaria erant* sont omis, et à la place, on lit : *sanctis*.

¹¹ Mss. Ag. et D. : *conjunctos*; — mss. R. et V. : *conjuncti*.

¹² Mss. R. et V. : *connecata virgine asportata*.

Ces prédications quotidiennes accompagnées de miracles, produisirent leur fruit. Une partie de la population se convertit, renonça au culte mensonger des idoles et reçut le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. Les hommes de Dieu, voyant que le nombre des fidèles était assez considérable¹, consacrèrent une église au pied des murailles de cette ville, la dédiant à la gloire de Marie Mère de Dieu, et ils y établirent des ministres de tous ordres pour l'administrer².

Instruit de ce qui se passait, le gouverneur de la ville, Quirinus, obéissant à une inspiration diabolique, fit comparaître devant lui les saints prédicateurs. « Quelle est, dit-il en les voyant, cette doctrine extravagante que vous venez enseigner ici ? Dans quel but osez-vous porter vos pas jusque dans ce pays ? » Ils lui répondirent : « C'est pour votre salut, soyez-en sûr, que nous sommes venus ici ; c'est pour vous faire renoncer à vos vaines idoles et vous faire connaître Jésus-Christ, le Fils du Dieu Tout-Puissant, que les Juifs ont crucifié, et qui a sauvé le monde par sa mort ; c'est en son nom que tous les vivants parviennent à la gloire céleste, et nul ne peut être sauvé s'il ne reçoit son baptême. »

A ces mots, le gouverneur les fait aussitôt battre de verges, puis ils sont enchaînés et jetés en prison. Là, de pieux croyants faisaient monter pour eux vers le Dieu de clémence

et par Auguste, et qui existent encore en grande partie ; celle qui reliait Orléans et Chartres, s'appelle encore le *chemin de César*.

¹ Dans tous les lieux où ils prêchèrent, excepté à Paris, les missionnaires firent de nombreux prosélytes. Cependant les expressions employées par le rédacteur des Actes : *numerus innumerabilis*, *non minima multitudo*, etc., lesquelles sentent un peu l'exagération, ne doivent pas être prises dans un sens absolu, mais relatif par rapport à la masse des populations païennes. Les *Actes des Apôtres* tiennent le même langage.

² Cette institution d'une hiérarchie ecclésiastique, dès le premier siècle, pourra surprendre certains lecteurs, et les mettre en défiance contre la véracité des Actes ; mais cette question sera examinée plus tard. Qu'ils veuillent bien suspendre jusque-là leurs appréciations.

rende siquidem continuo ¹ calamitatis tactu statim præses Quirinus arripitur et præsentî lumine privatus ad perpetuales ² mortifere habitationis pœnas deducitur. Sancti vero a carceris custodia a populorum turbis subito ³ resoluti, pleniter edocentes in Christo ⁴ credentes, regressi a facie urbis, perlustrantes ⁵ confinia ejus pagi, Parisius pervenerunt ubi manebat eo tempore execrabilis plebs paganorum ⁶, recolens nefanda simulacra idolorum. Ubi quosdam baptizantes viros et christiana lege ferventer erudientes, pervenerunt ad quemdam ejusdem ⁷ pagi vicum qui vocabatur ⁸ Christoilus, in quo horrificum ⁹ et execrabile templum degens et paganorum infinita gentilitas ¹⁰. Per plura itaque verborum affamina, duos recte ¹¹ viros nobilissimos, Agoadum videlicet ¹² et Glibertum, cum aliis multis convertentes, illud quod erat ibi templum usque ad nichilum festinanter destruxerunt. Quod audiens factum Agripinus præfectus, suos ibi continuo armatos milites misit. Qui venientes et ejus monita complentes, sanctos Dei martires Agoadum et Glibertum ilico cum aliis multis interfecerunt. Beati vero martires Altinus et Eodaldus, ad urbis Senonum tendunt mœnia, ubi memorabilis magister illorum commanebat ¹³. Sancti vero mar-

¹ Ms. Ag. omet *continuo*.

² Ms. Ag. : *perpetuas*.

³ Mss. Ag., Ax. et D. : *sunt resoluti*.

⁴ Mss. P₁ et V. : *Christum*.

⁵ Mss. Ag., Ax., D. et V. : *perlustrantesque*.

⁶ Ms. Ag. : *rex paganus colens*; — ms. D. : *plebs paganorum colens*.

⁷ Le mot *ejusdem* est omis dans Ag., Ax., D, T, P₂ et V. — P₁ et P₂ ont *paguncum*.

⁸ Mss. Ag., Ax. et D. : *vocatur*. — V. ajoute : *nomine*.

⁹ Mss. Ag., Ax., D, T. : *horrificum erat*. — V. : *erat horrificum*.

¹⁰ Ms. V. : *multitudo*.

¹¹ Le mot *recte* est omis dans Ag.

¹² Le mot *videlicet* ne se trouve que dans Ag., C₁, C₂ et P₁.

¹³ Cette phrase : *Beati vero martires Altinus*, etc., jusqu'à la fin, manque dans Ag., Ax., D, P₁, P₃ et V. On y lit à la place : *Beati vero martires Potentianus et Serotinus*, etc. — Ms. T. : *sancti vero Dei Altinus* etc., comme C₁ et C₂.

des prières continuelles, et souvent une grande foule s'y portait pour leur rendre visite. Parmi ces fidèles se trouvait une jeune fille nommée Modeste, que la prière des saints missionnaires avait convertie à la foi ; elle y accourait toujours avec une sainte ardeur, pour leur rendre tous les services dont ils avaient besoin ¹.

Mais voilà que les prêtres des idoles jettent les hauts cris, apostrophent le gouverneur et font environner de gens armés le lieu où ils savaient que les chrétiens des deux sexes tenaient leurs réunions². Aussitôt les soldats les égorgent, sans épargner la vierge Modeste, et jettent leurs corps dans un puits très profond, qui existait auprès de la basilique de la Mère de Dieu³. Quirinus, saisi d'un mal affreux et subit, est arraché à la vie et son âme est précipitée dans l'horrible séjour des peines éternelles. Alors les Saints sont délivrés de leur prison par la foule du peuple ; ils continuent leurs divins enseignements ; puis, ayant quitté la ville des Carnutes, ils parcourent les pays limitrophes, et arrivent bientôt à Paris. Cette ville était peuplée de païens, adorateurs fanatiques des idoles. Ils y baptisèrent quelques personnes qu'ils instruisirent

¹ Une tradition populaire que n'autorise nullement le récit des Actes, a toujours enseigné que la vierge Modeste était la propre fille de Quirinus. Elle aurait été enveloppée dans le massacre à l'insu de son père, ou même d'après ses ordres. Cet épisode prêtant assez à une œuvre d'imagination, certains écrivains s'en sont emparés pour en composer un récit dramatique (et l'auteur de ce livre est du nombre). Voir *La Voix de Notre-Dame de Chartres*, 1^{re} année. Mais encore une fois ce n'est là qu'une supposition. Modeste était une chrétienne d'un zèle ardent, une vierge apôtre, c'est pour cette raison sans doute que son nom est resté gravé dans la mémoire des fidèles.

² Les prisons et le puits dont il est parlé ici, étaient attenants à la première église chartraine. Aussi les chroniqueurs des siècles passés, très peu archéologues, ont-ils cru voir ces prisons et ces cachots dans certaines parties de la crypte transformées en réduits par les travaux de reconstruction des XII^e et XIII^e siècles ! Quant au puits, appelé des Saints-Forts, la trace en est perdue. Nous y reviendrons plus tard.

tires Potentianus et Serotinus ¹ adeuntes, protecti dominica voce quę dixerat : Ecce ego mitto vos, sicut oves in medio luporum, et quia dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii nostri ², edocentes per plurinos dies paganorum infidelium plebes, ex quibus ad baptismi gratiam non multos pervenire fecerunt. Cum vero jam ad baptismum populi conflueret multitudo ³, in honore et memoria apostolorum Petri et Pauli, secus murum ⁴ intus in urbe ecclesiam parvo opere Domino consecraverunt ⁵, et in eadem ecclesia ex conversis fidelibus ministros pręesse specialiter elegerunt. Imminente itaque diabolicę instigationis obstaculo, sanctorum martirum ad aures principum et seniorum pervenit norma ⁶, quod homines quidam fugientes romanis legibus hactenus ⁷ nunquam audita adfirmant pręcepta et contra ejusdem romani imperii jura, dicunt unam esse veram fidem christianam. Statim igitur ejusdem civitatis comes nomine Montanius ⁸ fecit ante se eos ⁹ pręsentari. Quibus et dixit : Nostrę hujus patrię quomodo oppidum adire ausi fuistis, vel

¹ Mss. Ag., Ax., D, T, P₁, 2, 3 et V. : *urbem Trecassinam indubitanter adientes*, pour *adeuntes*.

² Ms. V. : *vestri*.

³ Ms. Ag. omet les lignes suivantes : *ex quibus ad baptismi gratiam...*, jusqu'à *multitudo* exclusivement, et les remplace par cette phrase : *Non nullo post cum ad baptismum populi conflueret multitudo*. — Au lieu de : *non multos*, mss. Ag., Ax., P₁, P₃, D. et V. : *nonnullos*. — P₁, P₃ et V. ont ce mot à la place de : *ex quibus*. — Ms. V. : *populus conflueret*.

⁴ Les mots *secus murum* sont passés dans les mss. Ag., Ax., D, T, P₃ et V.

⁵ Mss. T. et P₂ ajoutent ici : *sicut magister illorum in visionem viderat*. — Mss. P₂ et Ax. ont : *in visione*; et dans Ax. ce même membre de phrase est après *elegerunt*.

⁶ Ms. V. : *fama* au lieu de *norma*.

⁷ Sic P₂. — Le mot *hactenus* ne se lit pas dans les autres mss. — V. omet : *legibus hactenus*.

⁸ Mss. Ag., D. et V. : *Montanus*, et de même dans la suite.

⁹ Mss. C₁, C₂ et P₁ : *ante eos se*.

des vérités chrétiennes, et gagnèrent ensuite un village de la contrée appelé Créteil, où s'élevait un temple païen, réceptacle d'infâmes divinités, au milieu d'une nombreuse population d'idolâtres. Après avoir converti, par des prédications fréquentes, les deux personnages les plus marquants de cette localité, Agoad et Glibert, et un grand nombre d'habitants, ils détruisirent de fond en comble le temple des faux dieux. A cette nouvelle, Agrippinus, le gouverneur, envoie aussitôt, à Créteil, une troupe de soldats, qui, d'après les ordres reçus, fondent sur les nouveaux chrétiens, Agoad, Glibert et les autres, et les massacrent tous. Quant aux disciples Altin et Eodald, ils regagnent la ville de Sens où restait leur chef, saint Savinien.

De leur côté, Potentien et Sérotin étaient partis pour la ville de Troyes¹, forts de la parole du Seigneur qui avait dit : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, et je placerai sur vos lèvres un langage plein de sagesse qui triomphera des contradictions de vos ennemis. » Ils y prêchèrent pendant plusieurs jours et réussirent à procurer la grâce du baptême à un petit nombre de personnes. Mais bientôt, se voyant entourés d'une grande foule de chrétiens, ils consacrèrent en l'honneur des Apôtres saint Pierre et saint Paul un petit oratoire, à l'intérieur de la ville, auprès des murailles, et ils élurent parmi les nouveaux convertis des ministres pour y remplir les fonctions sacrées. Le démon ne tarda pas à dresser ses embûches contre cette Église naissante. Les magistrats de la cité eurent connaissance de la doctrine apportée par les missionnaires. Ceux-ci leur furent dépeints comme des hommes errants qui prêchaient une morale inconnue jusqu'alors au monde romain, et enseignaient, contrairement aux décrets de l'empereur, que la vraie religion

¹ L'omission de cette phrase dans le codex chartraine a fait commettre à tous les historiens une grave erreur qui sera relevée dans la suite, c'est que saint Potentien serait venu évangéliser Chartres et fonder son Église. Il n'en est rien.

quis vos¹ præcepit insanus nescio quasdam nuper inventas rerum novitates hic deferre christianę religionis ? Beatus itaque martir et pontifex Potentianus respondit : Nos non pro vestre dampnationis ac desolationis interitu huc devenimus, sed causa vestre salvationis ut postposito gentilitatis errore, protinus recognoscatis Jhesum Christum filium Dei viventis ; et sicut ipse in suo euvangelio dicit : nolite metuere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius eum timete qui potest animam et corpus perdere in gehennam : propterea absque dubio scias quam nullius humanę vocis hortamina neque cujuscumque immani² supplicii excidia³, poterunt nos separare viventes ab ejusdem Salvatoris nostri imposito obsequio⁴. Verum ejus sacra perficientes monita, optamus multo magis feliciter pro ejus amore mori, quam infeliciter vivere cum caducis hujus seculi delectationibus⁵. Ad has sanctorum voces, jam dictus Montanius comes facto consilio cum senioribus, cęsos dimisit, minans⁶ ne ulterius prædicarent Christum neque in erroris hujus ambiguitate⁷ conducerent populum usque, pro hac re et his similibus edictum romani imperii per Senonum ducem, et senatores ejusdem urbis certa ratione agnoscerent⁸, et postremo sententiis illorum morti eos adjudicaret. Ad extremum

¹ Ms. Ag. : *qui vobis precepit insana*. — D. : *vobis precepit insanus nescio quas*. — V. : *nescio quis*.

² Ms. P2 : *neque humani*.

³ Ms. Ag. : *et odia*, pour *excidia*.

⁴ Sic mss. Ax., C1, C2, P1, P3 : *imposita obsequia*. — Ag., T, P2 et V. : *impositis obsequiis*. — D. : *imposita obsequela*.

⁵ Cette fin de phrase est ainsi abrégée dans le ms. Ag. : *feliciter vivere, quam caducis delectationibus hujus seculi deservire*. — T. omet *pro ejus amore*. — Ax., D, P2, P3, T. et V. : *delectationibus hujus seculi*.

⁶ Ms. D. : *cesos eos dimisit comminans*.

⁷ Ms. Ag. : *ambiguitatem . . . quousque*. — V. : *in hujus ambiguitate erroris*.

⁸ Mss. Ag. et V. : *agnosceret* ; — D. : *certa relatione agnosceret*, et plus loin : *adjudicaret*.

était le christianisme. Soudain, le procureur de la ville, nommé Montan¹, les fit paraître en sa présence, et les interrogea en ces termes : « Comment avez-vous eu l'audace de pénétrer dans cette citadelle ? A quel insensé obéissez-vous en venant propager ici je ne sais quelle religion chrétienne d'invention récente ? » Le bienheureux Potentien répondit : « Ce n'est point pour vous perdre ni pour vous nuire que nous sommes venus jusqu'ici, c'est plutôt afin de vous sauver, en vous faisant répudier les erreurs de l'idolâtrie pour adorer Jésus-Christ le Fils du Dieu vivant. Il a dit lui-même dans son Évangile : ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt Celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer. Sachez donc qu'aucune insinuation, qu'aucun supplice, quelque cruel qu'il soit, ne pourront jamais nous séparer du Dieu Sauveur que nous servons. Bien plus, fidèles à ses divins préceptes, nous préférons le bonheur de mourir pour son amour, au malheur de vivre dans les jouissances périssables de ce monde. » Alors le gouverneur Montan, après avoir pris l'avis des notables, fit flageller les disciples et les renvoya en leur enjoignant de ne plus prêcher au peuple cette doctrine trompeuse du Christ. Du reste, un édit de l'empereur romain venait d'être publié à ce sujet et pour d'autres motifs semblables, par le gouverneur et le sénat de la ville des Sénons ; ils devaient en connaître la teneur, et s'attendre, en cas de récidive, à une mort certaine². Les hommes de Dieu, avant de quitter les chrétiens qu'ils avaient baptisés, les instruisirent encore, et les fortifièrent par de pieux exercices ; puis ils partirent avec joie et allèrent rendre compte de leur mission à l'évêque Savinien. Altin et

¹ Nous supprimons, dans la traduction, les titres de comte et de duc que les copistes ont attribués aux gouverneurs des villes et des provinces, car ils n'ont pas ici leur raison d'être.

² Ces décrets dont il est souvent question dans les Actes, sont ceux de Néron et même de Claude. On sait que ce dernier avait enveloppé dans la même réprobation les chrétiens et les juifs qu'il considérait comme faisant partie de la même secte.

siquidem sancti Dei instruente verbis et exercitiis spiritalibus credentes quos baptizaverant regressi sunt ab urbe mira cum exultatione beato pontifici Saviniano quę acciderant nuntiantes. Venientes autem et sancti Altinus et Eodaldus eodem modo intimaverunt cuncta sibi ex quo recesserant accidentia. Quod audiens beatus pontifex Savinianus innumerabiles gratias retulit Deo qui suę visitationis spiraculo servorum suorum confirmavit imposita obsequia visitando. Insignis igitur et luculentior Senones civitas tum colebatur ¹. Galliarum ceteris urbibus, in qua statua ² Jovis, Herculis et deę Minervę, Appollinis quoque, ara Solis et Lunę, curiosius a paganorum globis et pontificibus eorum ³ venerabantur. Quorum tam precesse habitationis templum ut beatus pontifex cum sociis suis ⁴ adiit occulte tamen propter metum paganorum solitam suę orationis causam lacrimabiliter Domino reddidit. Alta vero ad extremum ⁵ hujus templi fastigia post paucos dies propriis meritis et assiduis meditationibus orando indesinenter Deum cum sanctis sociis subvertit ⁶ et plurima quę erant in eo simulacrorum numina usque ad nichilum destruxit ⁷.

Nam ⁸ innumeris siquidem miraculis beatum presulem ⁹ Savinianum, immensa Dei clementia ¹⁰ decoravit ut incredulorum gentilium ¹¹ mentes non minus virtutum exhibitionibus quam proprii ¹² eloquii professionibus nutrentur ad cognitionem ¹³ catholicę veritatis. Cumque his similium eruditionibus jam plu-

¹ Ms. V. : *civitas Senones tunc habebatur.*

² Ms. D. : *statue*, avec cédille, . . . *et Appollinis, ara quoque.*

³ Ms. T. ajoute ici : *serviendo.*

⁴ Mss. V, P₁ et P₃. : *cum sociis statim adiit.*

⁵ Ms. D. : *ad extremum vero alta hujus.*

⁶ Ms. Ag. : *subvertere.* — V. omet : *cum sanctis sociis.*

⁷ Sic mss. C₁, C₂ et V. — Tous les autres portent : *deduxit.*

⁸ Tous les mss., excepté C₁, C₂, P₂ et P₃ : *Tam innumeris.*

⁹ Ms. D. omet le mot *presulem.*

¹⁰ Ms. V. : *misericordia.*

¹¹ Ms. Ag. : *decoravit ita ut incredularum gentium.*

¹² Ms. D. : *sacri* à la place de *proprii.*

¹³ Ms. V. : *culturam.*

Eodald arrivèrent en même temps de leur côté, et lui racontèrent pareillement tous les détails de leur travaux apostoliques. Le saint pontife, ému de leurs récits, rendit mille actions de grâces au Seigneur qui avait éclairé de sa lumière et soutenu de son amour ses fidèles disciples.

La ville des Sénons qui passait alors pour la plus insigne et la plus éclairée des cités de la Gaule¹, possédait dans son temple les statues de Jupiter, d'Hercule, de Minerve et d'Apollon, et un autel dédié au Soleil et à la Lune²; toutes ces divinités étaient en grande vénération parmi les prêtres et le peuple. Savinien entra un jour avec les siens dans ce temple, mais en secret, par crainte des païens, et il y répandit devant le Seigneur ses prières avec des larmes. Quelques jours après, grâce à ses vertus, à ses supplications réitérées, et à celles de ses disciples, il fit crouler le faite de ce monument et en détruisit complètement les idoles³.

Cet illustre pontife fut en effet investi par la bonté divine du don des miracles, et ce ne fut pas moins l'éclat de ses actions merveilleuses que l'éloquence de sa parole, qui éclairèrent l'esprit des païens et les conquirent à la vérité. Aidé de ses disciples, il attira ainsi à la grâce du baptême et dans la voie du salut plusieurs habitants dont le nombre finit insensiblement par s'accroître. Alors il bénit et consacra au pied des murs de la ville, deux églises d'une construction modeste.

¹ C'est la phrase même de César, tirée du Livre V, 55 de ses *Commentaires*. Voilà pourquoi le rédacteur aime à la reproduire.

² Quelques-unes de ces divinités païennes ont été retrouvées naguère dans des fouilles pratiquées à Sens.

³ Le mot *fastigia* signifie peut-être *frontispice*. En général, ces temples d'idoles étaient exigus, souvent sans toiture, et n'avaient d'autre ornementation qu'un portique surmonté d'un entablement et d'un fronton. Il faut croire aussi que dans les provinces de l'empire, ils n'avaient pas l'importance et la solidité de ceux qui s'élevaient dans la capitale et les grandes villes; beaucoup même pouvaient être en bois. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle, à part le miracle, les premiers chrétiens les détruisaient.

rimos cum propriis sodalibus vocaret ad baptismi gratiam et fidelium paulatim numerus succresceret ad Dominicę sationis culturam, infra muros ejusdem civitatis duas ecclesias consecrav¹; unam in honore Dei genitricis Marię et perpetuę virginis, alteram in honore prothomartiris Stephani parvi quidem edificiū scemate, sed celesti sanctificatas benedictione. Apposuit et in veneratione sancti Johannis Baptistę terciam disponens² lege ecclesiastica sacerdotum ac levitarum distincta singillatim officia³ singulorumque graduum executores⁴ subornans. Cum vero jam optineret per plurima diurnę predicationis certamina multitudinis copiam et frequenter ab ydolorum pontificibus undantis⁵ tumultus seditionis adversus sanctos Dei excitaretur, in conciliabulis senatorum surrexerunt quidam qui dicerent⁶ Galilęos viros ab Ierosolimis hanc devenisse ad patriam novę religionis prædicantes sectam quam olim romana potestas præcepit esse exterminatam⁷. Tunc dux nomine Severus cognomento Gallus qui eo tempore, sub jure romano, Senonum princeps⁸ esse dicebatur, statim misit apparitores qui beatum pontificem Savinianum ejusque hospitem sanctum Victorinum, quem in vico jam dicto in Christi nomine baptizaverat, quamtocius rapere studuerunt⁹. Aspectibus ergo ducis sunt deducti¹⁰ et undique diversis verborum sermocinationibus¹¹ fortiter inclamati, quos idem dux Severus voce publica, ita requirit¹²: Manifestate¹³ inquit nobis cujus formam inauditi

¹ Ms. V. : *consecratas instruxit.*

² Ms. Ag. : *disponens eam.* — M. Ax. : *disponentes.*

³ Ms. Ag. : *distinctis . . . officiis.*

⁴ Ms. T. ajoute : *decentissime.*

⁵ Ms. V. : *inundantis.*

⁶ Ms. Ag. : *dixerunt pour dicerent.*

⁷ Ms. Ag. : *precepit exterminandam.*

⁸ Ms. V. omet le mot : *princeps.*

⁹ Ms. Ax. : *studerunt*; — Ag. : *studerent.*

¹⁰ Ms. D. : *presentati* pour *deducti.*

¹¹ Ms. V. : *verborum vocibus.*

¹² Ms. V. : *interquirat.* Le mot *ita* est omis.

¹³ Ms. Ag. : *manifesta.* — Ms. D. : *manifesta inquit.*

Il dédia l'une à la Vierge Marie Mère de Dieu, et plaça l'autre sous le vocable de saint Étienne premier martyr. Il en consacra une troisième en l'honneur de saint Jean-Baptiste, où, selon l'usage ecclésiastique, il établit des prêtres et des lévites de tous ordres pour y remplir toutes les charges du saint ministère. Or, comme les prédications du saint évêque attiraient chaque jour une foule immense, les prêtres des idoles travaillèrent à soulever la masse du peuple contre les hommes de Dieu. Il se trouva même, dans l'assemblée du sénat, des dénonciateurs qui les signalèrent comme des Galiléens, venus de Jérusalem en Gaule, pour y répandre la croyance d'une secte nouvelle condamnée naguère à l'extermination par les décrets de l'empire. Le gouverneur Sévère, surnommé Gallus, qui administrait, dit-on, le pays des Sénon, sous la juridiction de la puissance romaine, dépêcha aussitôt ses officiers pour s'emparer de Savinien et de son hôte Victorin, celui qu'il avait baptisé dans le village dont nous avons parlé plus haut. Dès qu'ils apparurent devant le magistrat, des cris et des imprécations s'élevèrent contre eux de toutes parts. Sévère leur fit subir en public l'interrogatoire suivant :

« Quelle est la religion insolite que vous êtes venus prêcher dans ce pays ? qui êtes-vous et quelle est votre condition ? quelle est enfin la divinité que vous adorez ? » Le saint pontife Savinien, muni de la force d'en haut, lui répondit avec fermeté : « J'adore de toutes les puissances de mon âme, Jésus-Christ, Fils unique du Dieu Tout-Puissant, et je me déclare son disciple, car je suis l'un des soixante et douze qu'il a choisis pour aller prêcher son nom aux nations. » Sévère l'interrompt : « Dis-moi donc d'abord quel est ton nom. » Le saint évêque reprit : « Savinien est le nom que mes parents m'ont donné dès le berceau. Juif de naissance, je connais parfaitement les lois hébraïques. » Sévère répartit : « A quoi penses-tu donc ? Crois-tu pouvoir, malgré les édits des empereurs, substituer ces vaines erreurs au culte de nos

rumoris nostrę telluris per confinia pronuntiatis prædicando ¹,
cujus naturę et conditionis estis, numinis cuius vos fore cultores dicitis ? Beatus itaque martir et pontifex Savinianus cęlesti protectione munitus, respondit ei intrepidus : Dei omnipotentis unicum filium Dominum nostrum scilicet Jhesum Christum, totis mearum conatibus virium adoro, ejusque discipulum me esse confiteor, qui me gratia suę prædestinationis elegit ² ex suis septuaginta duobus discipulis, ad declarandam cognitionem sui sancti nominis. Dux Severus ³ respondit ei : Primum cogita, de nomine tuo quid michi respondeas. Savinianus respondit ⁴ : A generalis ⁵ infancię cunabilis, me a progenitoribus ⁶ scias vocitatum Savinianum, ex Judęorum gente progenitum, et eorum legibus pleniter eruditum. Dux Severus dixit : Ergo contra Romanorum magni imperatoris decreta hujus vanitatis errores imprudenter putas conducere tua intelligentia in magnorum deorum culturam ? Pontifex sanctus respondit : Quod ⁷ jusserunt imperatores tui, omnibus ⁸ notum est ; sed magister noster Jhesus Christus qui per Spiritum Sanctum natus est ex Maria virgine sinceriter est colendus nobis sine ulla mentis ⁹ diminutione. Dicit ei dux : Deprecor tui patientiam animi, Saviniane, ut sis tui tuorumque sociorum misertus, et ne perdas gratiam et amorem domini Romanorum imperatoris. Pręsul sanctissimus respondit ¹⁰ : O maxime vanitatis dementia, quę demulcendo hortatur potius observare terreni imperatoris præcepta, quam

¹ Dans tous les mss., excepté dans C₁ et P₁, on lit : *vel cujus nature . . . vel cujus numinis*.

² Le mot *elegit* est passé dans les mss. C₁ et P₁.

³ Ms. Ag. : *Dux seviens*. — V. : *Severus dux ergo ait*. Ce ms. omet tout ce qui suit, et continue à : *contra romanorum*.

⁴ Ces mots : *Savinianus respondit* sont omis dans le ms. D.

⁵ Ms. Ag. : *genalis*.

⁶ Sic Mss. C₁, P₁, P₂ et V. — Tous les autres ont : *genitoribus*.

⁷ Ms. T. : *Summi quod jusserunt imperatores*.

⁸ Ms. T. ajoute : *terrigenis*.

⁹ Ms. V. : *intentionis sue*.

¹⁰ Ms. T. : *dixit*, pour *respondit*.

grands dieux? Ce serait une sotte prétention. » Le pieux pontife lui dit : « Tout le monde connaît les décrets des empereurs; mais nous avons tous un Maître, Jésus-Christ, né de la Vierge Marie par la vertu du Saint-Esprit; c'est lui que nous devons servir et aimer sans réserve. » Le gouverneur reprit : « Je t'en conjure, Savinien, pas d'entêtement, aie pitié de toi-même et de tes compagnons et ne perds pas les bonnes grâces du maître souverain de l'empire. » Celui-ci répondit : « Se soumettre à un prince de la terre plutôt qu'au Roi immortel qui a créé d'une parole le ciel, la terre et les mers! ce serait une immense folie que vos paroles flatteuses ne nous feront pas commettre. Notre grand Apôtre l'a dit : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » Sévère poursuivit : « Nous avons prononcé un arrêt contre vous, d'accord avec les magistrats de la cité sénonaise, ne vous obstinez pas davantage à le mépriser; immolez tout de suite aux dieux immortels, sinon vous allez souffrir dans tous vos membres les tortures d'un affreux supplice. » Le pontife répliqua : « Les tourments et la mort temporelle, nous y volerons de grand cœur, par amour pour notre Sauveur et Maître qui nous accordera la couronne de l'éternelle félicité. » Le gouverneur s'adressa alors à Victorin : « Et toi, Victorin, que dis-tu? » Victorin répondit : « Soyez bien convaincu que, si vous poussez la cruauté jusqu'à nous brûler vifs ou à nous infliger tous les tourments imaginables, tant qu'il restera un souffle dans notre poitrine, ces feux dévorants et ces tortures ne nous feront pas renier Celui qui sauvera toute créature¹.

¹ Ces paroles des saints martyrs pourraient paraître présomptueuses, et elles l'auraient été assurément, si elles eussent été prononcées ailleurs qu'en présence des persécuteurs. Mais l'on sait que Jésus-Christ avait défendu à ses disciples de se préoccuper de ce qu'ils devraient répondre à leurs juges; il leur avait promis que l'Esprit-Saint les assisterait alors et leur inspirerait ce qu'ils auraient à dire.

superni regis legem qui solo verbo cælum ac terram creavit et maria. Juxta Apostoli enim nostri sententiam : Obedire oportet Deo magis quam hominibus. Respondit ei dux : Suggestionis nostrę sententiam et præcipue Senonicę civitatis sublimium imperia nolite respuere conflictatione¹ improba, sed diis immortalibus debita² reddite quamtocius libamina, ne forte seve exterminationis excidia sustineatis per cuncta corporum vestrorum³ membra. Pręsul sanctissimus respondit⁴ : Ad pęnas et supplicia mortis transitorię pervolabimus efficaciter, pro Salvatoris et magistri nostri fidelitate qui nobis inde pręstabit coronam salutis perpetuę. Dux dixit : Tu ergo Victorine quid dicis ? Beatus Victorinus respondit : O omnium hominum scelestissime⁵, pro certo scias quam si carnes omnium nostrorum ignium caloribus et quibuscumque⁶ tormentis quibus potest affici nostra fragilitas⁷ subdideris, donec fuerit spiritus in naribus nostris, non abnegabimus Salvatorem omnis carnis.

Tunc malignitatis dux Severus dissensionis continuę ira permotus, præcepit beatum pontificem⁸ Savinianum ejusque inseparabilem socium Victorinum graviter fustibus diu cędi ac deinde tempora capitum eorum plumbatis fortiter quassari ; ad ultimum vero brachia sanctorum ferreis abstringi loris, ferrumque in cervicibus eorum mitti⁹, et sic obscurissimo carceris ergastulo mancipari. Quibus religatis in vinculis, oravit ad Dominum beatus pontifex Savinianus dicens : Domine

¹ Mss. Ag. et D. : *conflicta citatione*.

² Mss. Ag., D. et Ax. omettent le mot *debita*.

³ Mss. T. et P2 : *corporum membra*.

⁴ Ms. T. : *dixit* pour *respondit*.

⁵ Mss. Ag. et D. : *sceleratissime*. — Cette exclamation est omise dans le ms. Ax.

⁶ Le mot *quibuscumque* manque dans Ag.

⁷ Ms. V. : *mortalitas*, au lieu de *fragilitas*.

⁸ Dans cette phrase, le ms. V. omet *pontificem* et *diu* ; il écrit : *inseparabile*.

⁹ Mss. Ag., Ax., D, T, P2 et V. : *mitti in cervicibus eorum*.

Le gouverneur, saisi alors d'une fureur concentrée, fait frapper rudement et longtemps Savinien et son cher Victorin, Ils reçoivent dans les tempes des coups de verges plombées. Puis, on leur lie les bras, on leur passe une chaîne au cou, et on les enferme dans un obscur cachot¹. Là, sous les fers, saint Savinien adressa cette prière à Dieu : « Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, vous qui avez apparu en ce monde revêtu de notre humanité, multipliez par la vertu de votre divin Esprit les enfants adoptifs de votre Église naissante, afin que leur nombre s'accroisse de jour en jour et qu'elle se propage par la connaissance de votre nom jusqu'à la fin des siècles. » Victorin répondit : Amen. Et voici qu'aus sitôt une vision céleste frappe leurs yeux; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui leur apparaît, escorté de ses anges, tel qu'il était autrefois au milieu de ses Apôtres, et qui vient consoler les saints prisonniers. « Savinien, dit-il, mon bien-aimé disciple, puisque c'est pour mon amour que tu es venu dans les Gaules, une couronne de gloire immortelle t'attend dans le ciel. Reçois le viatique du salut pour la vie éternelle². » Après ces paroles, la mystérieuse vision s'évanouit, et, pendant trois heures, une vive clarté et une odeur suave se répandirent dans la prison³. Les captifs se sentirent immédiatement délivrés de toutes leurs souffrances, et il leur semblait même

¹ Cette manière d'enchaîner les prisonniers est absolument conforme aux coutumes romaines. On peut voir dans le *Dictionnaire des antiquités* de Rich, au mot *collare*, collier, la représentation d'un esclave enchaîné de la sorte.

² Les martyrs, au rapport de saint Cyprien, étaient souvent favorisés de semblables visions, au fond de leurs cachots. Des *Actes sincères*, recueillis par Ruinart, en renferment de plus nombreuses et de plus extraordinaires que notre grande légende, par exemple, ceux des saintes Perpétue et Félicité, et de saint Victor, de Marseille.

³ L'auteur susdit des *Actes des martyrs* parle aussi de cette exhalaison de suaves parfums, comme d'une chose fréquente dans les prisons et auprès des corps des martyrs. Préfat., p. 58.

Jhesu Christe fili Dei viventis¹, qui in forma nostrę humanitatis mundo apparuisti in sancta progenie novę religionis multiplica tuę adoptionis spiritum quem dedisti, ut ecclesia fidelium cotidianis incrementis augmentata², percurrat omnia per³ secula sancti nominis tui noticia⁴. Cumque beatus Victorinus dixisset amen, adest superna visio⁵, Dominus noster videlicet Jhesus Christus, maximo cum angelorum cuneo, ea veritate corporis qua quondam fuerat cum discipulis consolans eum visitando⁶ : Saviniane, inquires, noster dilectissime, qui pro nostri amoris dilectione non dubitasti Galliarum confinia adire, parata tibi est immarcescibilis corona perhennis vitę; suscipe viaticum salutis ęternę cum perpetua immortalitate. His dictis spiritalis visio confestim evanuit et lucis magnę claritas nectareusque odor per trium orarum⁷ spacia in loco eodem habundanter exuberavit. Martires⁸ sancti ilico ab omni inquietatione⁹ et corporum doloribus ita prorsus sunt absoluti, ut exicii vulnera quibus eorum corpora sancta¹⁰ torta fuerant ab impiis medicina fore viderentur solide¹¹ restorationis. Tunc sancti psalmum daviticum¹² Deo superne majestatis altissimo dicebant : Posuisti nos in laqueum, posuisti tribulationes super servos tuos et omnium iniquitatum personas super capita nostra; nunc vero transivimus per ignem et aquam et visitatio tua sancta revexit¹³ nos ad perpetuę sanitatis refrigeria. Dux vero¹⁴

¹ Les mots : *fili Dei viventis* n'existent pas dans Ag.

² Ms. Ax. : *augmenta*.

³ Ms. Ag. : *percurrat per omnia secula*.

⁴ Ms. Ag. : *per sancti . . . noticiam*. — C2 : *tua noticia*.

⁵ Ms. V. : *superna visione*.

⁶ Ms. T. : *et dixit : Saviniane, noster . . .*

⁷ Mss. C2, P2 : *horarum spacia*.

⁸ Ms. D. : *martyres vero*.

⁹ Sic mss. C1 et 2, P1, 2 et 3. — Tous les autres : *inquietudine*.

¹⁰ Ms. D. : *corpora torta fuerant*.

¹¹ Ms. V. : *solidata*.

¹² Ms. Ag. : *psalmum Davi*.

¹³ Ms. V. : *revixit nos*.

¹⁴ Ms. D. : *Dux ergo*. — V. : *Dux vero reversus cum . . .*

que les plaies qui sillonnaient leurs corps étaient pansées avec un baume réparateur. Alors ils récitèrent à la louange du Tout-Puissant ce passage d'un psaume de David : « Vous nous avez mis dans les liens, Seigneur, vous nous avez envoyé des tribulations, et toute la malice des pervers a fondu sur notre tête; mais voici qu'après avoir traversé le feu et l'eau, nous avons reçu votre visite qui nous a rendu la santé et la vie¹. » Cependant le gouverneur Sévère délibérait, dans l'assemblée des païens, sur le genre de mort qu'il fallait faire subir aux hommes apostoliques.

Le Conseil sénonais ayant prononcé la sentence, les saints furent tirés des fers et emmenés, au milieu d'un peuple innombrable, au lieu de leur supplice, non loin des murs de la ville, à un mille environ, dans le même village où, quelque temps avant, Savinien avait dédié une église au Sauveur. Là celui-ci fit de grandes instances auprès de ses bourreaux pour qu'ils lui permissent de s'arrêter quelques moments dans cet oratoire et d'y faire une prière pour ses compagnons et pour lui-même. Avec leur consentement, il y pria, ainsi que Victorin, le Dieu qui tient en sa main les cœurs des hommes, et il commença la célébration des saints mystères. Surviennent au même instant pour l'assister et le servir, Potentien, Altin, Eodald et le noble Serotin; ils sont suivis d'une foule d'hommes et de femmes convertis naguère par les prédications et

¹ Il est à remarquer que le texte latin de ces versets 11 et 12 du ps. 65, ne se trouve ni dans la Vulgate ni dans aucune des versions de la Bible polyglotte de Walton, tandis que toutes les autres citations tirées de l'écriture, dans cette légende, sont conformes à la Vulgate. Ne serait-ce point une marque d'antiquité de cette partie? Walton dit en effet dans sa préface (page 61, n° 19), qu'aux premiers siècles, on fit beaucoup de traductions grecques de l'hébreu, qui ne furent point approuvées par l'Eglise, mais dont les docteurs et les écrivains anciens se servirent dans leurs commentaires. Il est vrai que ces différences pouvaient provenir de la négligence ou de l'ignorance des copistes. Saint Jérôme se plaignait de cela dans sa préface sur les Evangiles. V. Bergier, *Dictionn. de théolog.*, au mot *Psaume*.

Severus cum universo cętu infidelium deliberabat quo vel quali dampnationis interitu perderet sanctos Dei martires nefario ditionis actu⁴.

Prolata denique martirii eorum sententia in senonicali⁵ concilio a vinculis eiciuntur (*sic*) et ab innumeris paganorum globis ad locum interitus deducuntur, non longe ab opido urbis ejusdem in vicum jam dictum ubi erat quasi³ spacium unius miliarii, ubi dudum⁴ ecclesiam in honore Salvatoris consecraverat. Imploravit igitur carnifices maxima cum prece, ut sibi vel tanti spacii⁵ ocia concederent, ut in eadem ecclesia pro se suisque coęqualibus orationem propensius persolveret. Quibus permittentibus⁶ Deo cujus in manibus sunt omnium corda hominum optinens⁷ cum suo clarissimo socio Victorino, post peracta munera gloriosę orationis superne divinitatis cępit celebrare misteria. Adsunt extimplo et ejusdem sancti officii decentissimi subministratores, Potentianus videlicet⁸, Altinus, Eodaldus et non infimę generositatis⁹ vir clarissimus Serotinus cum aliis quampluribus utriusque sexus, qui, per ejusdem beati Saviniani prędicationem et cotidianarum virtutum exercicia in Christum crediderant, unanimiter collaudantes magna Dei mirabilia. Quos beatus pontifex pro tuenda libertate instrumentis spiritalibus continuo muniens¹⁰, ita allocutus est : Ultima dies nostri certaminis instat fratres karis-

⁴ Ici finit le ms. C2, du XV^e siècle.

⁵ Ms. Ag. : *Denique martyrii eorum preclara in Senonicali*. — Ms. T. : *in senicali*.

³ Ms. V. omet *quasi*.

⁴ Ms. Ag. : *ubi ecclesiam*. — D. : *ubi dudum beatus Savinianus ecclesiam*.

⁵ Ms. Ag. : *ut sibi orandi spatia*.

⁶ Ms. T. : *quo permittente*.

⁷ Le mot *obtinens* manque dans le ms. D. — V. omet *sunt* qui précède, et écrit : *consistunt*, au lieu de *obtinens*.

⁸ Le mot *videlicet* est omis dans Ag.

⁹ Ms. Ag. : *et nominatissime religionis*.

¹⁰ Ms. V. : *continuo muniens instrumentis spiritalibus*.

simi estote memores ¹ labentis hujus pompę memoriter retinete ² mansurę felicitatis ³ munia et perhennis ⁴ immarcessibilia contubernia, et ne unquam formidaveritis ⁵ exiciabilia horum paganorum molimina ⁶, quoniam per martirii triumphum pervenimus ad pręmia ⁷ sempiterna. Suę enim celsitudinis magnificentia me pręlegit Deus ad vestrę salutis suffragia et ego ipse in hac pręsentia constituo vobis venerabilem patrem Potentianum, eadem gratia; habeatque nostra auctoritate a Deo commissam potentiam peragatque stręnuus intrepide bella dominici ⁸ certaminis inexpugnabilia. Cumque his et his similibus verborum ammonitionibus hortaretur eos data benedictione postquam divini sacramenti peregit officium, videns caterva paganorum quam diutius moras inneceret intus cum grandi accedentes strepitu beatum dignę memorię ⁹ Savinianum, simulque ejus discipulum ¹⁰ Victorinum, et quendam ejus filium parvulum circumveniunt. Quorum unus sanctum verticem capitis ense, alter ex altera parte ingenti securi percutientes, martirii ejus sacri terminum compleverunt ¹¹. Beatum vero Victorinum multatum truncatione ¹² capitis simulque et puerum relinquentes abierunt. Statim autem ¹³ beatissimas animas suscepit angelorum gloriosa caterva et feliciter extulerunt ad pręmia sempiterna. Quorum corpora ¹⁴ colligentes, occulte tamen prop-

¹ Mss. Ax., P2 et T. : *immemores*.

² Ms. C1 : *retinece*, avec cédille sous l'e.

³ Le mot *felicitatis* est passé dans le ms. C1.

⁴ Mss. D, P3, T. et V. : *perhennis vite*.

⁵ Ms. Ag. : *formides*.

⁶ Ms. Ax. : *inolimina*.

⁷ Ms. V. : *gaudia* pour *premia*.

⁸ Mss. Ag., Ax., D. et V. : *demonici certaminis*.

⁹ Ms. V. : *dignum memoria*.

¹⁰ Ms. T. : *discipulum beatum, . . . et quendam ejusdem*.

¹¹ Mss. T. et P2 : *impleverunt*.

¹² Ms. T. : *truncatum multatione*.

¹³ Ms. Ag. : *Statimque*. Ce mot est omis dans T. — P2 : *Quorum ilico animas beatissimas*.

¹⁴ Ms. T. : *Corpora quorum ilico*. — Sic P2., moins *ilico*, et plus loin, *tamen*.

ter timorem paganorum, beatus videlicet pontifex ¹ Potentianus, Altinus, Eodaldus, et Serotinus, in eadem ecclesia maxima cum reverentia conjunctim ² tumulaverunt in uno monumento amborum sanctissima membra, ponentes ad pedes illorum sancti innocentis tenerrima ³ membra, pridie kalendarum januariorum, ut quos unius gladii trucidaverat sententia, unius sepulchri obtegerent tegumenta ⁴.

Ad declaranda denique Senonum primi ⁵ pontificis Saviniani merita, utriusque ⁶ progreditur innumerabilis turba variis languoribus vexata et ad ejusdem sepulchri memoranda loca sospitatis ⁷ valitudine recepta, ovanter incolumis revertitur ad propria. Confluunt et alienarum regionum multi incommoditatum languoribus affecti, tanti ⁸ solaminis mercimonia taliter deprecata ⁹ : O clarissima martyrum gemma Saviniane veniam dans ¹⁰ afflictis tua sancta invocatione, posce infirmantibus tuis sanctis meritis adjutoria ¹¹ prosperitatis et salutis ¹², quam te tocus protectionis pastorem contulit nobis superna majestas sua ¹³ miseratione. Obtentu ergo beati præsulis Saviniani, eliminabantur ¹⁴ personæ iniquorum et aperiebantur ¹⁵ cum fide poscentibus munera orationum ¹⁶. O quam beata sancti martiris Savi-

¹ Ms. Ag. supprime le mot *pontifex*.

² Ms. D. : *conjunctos*; T. : *conjunctim*; V. : *conjunctim tumularunt*. — P₂ : *convinctim*.

³ Ms. Ag. : *teneriora membra*. — V. : *tenerrimum corpus*.

⁴ Ms. V. : *Detegerent tegmenta*.

⁵ Mss. T. et P₂ : *primi senonum pontificis*.

⁶ Mss. D., P₂, T. et V. : *utriusque sexus*. — Ms. Ag. : *utriusque progreditur populi*.

⁷ Ms. Ag. : *sospitis valetudine*, etc., *revertebatur*.

⁸ Ms. Ag. : *tanta solaminis*.

⁹ Ms. Ag. : *deportantes* pour *deprecata*.

¹⁰ Ms. Ag. : *da* pour *dans*. — D. omet ce mot.

¹¹ Ms. Ag. : *adjutorium* pour *adjutoria*.

¹² Ms. D. : *et salutis impende*.

¹³ Ms. Ag. : *superne majestati sue*. — V. : *sua majestas superna miseratione*.

¹⁴ Ms. Ag. : *eliminantur*.

¹⁵ Ms. Ag. : *optinentur*.

¹⁶ Ms. V. : *merita orationum*.

les vertus de Savinien et qui tous exaltaient la magnificence divine. Le bienheureux pontife leur parla en faveur de la liberté chrétienne et les fortifia par ses exhortations : « Frères bien-aimés, leur dit-il, le dernier jour du combat a sonné pour nous; n'oubliez jamais la fragilité des biens de ce monde, la stabilité et la durée sans fin de la vie future où nous serons réunis un jour; ne craignez pas ces orages furieux que soulèvent contre nous les païens; c'est le triomphe du martyr qui procure la récompense éternelle. Le Christ tout-puissant m'avait choisi pour vous conduire au salut; maintenant en sa présence, je place à votre tête Potentien, je vous le donne pour Père; en vertu de l'autorité que j'ai reçue, je lui communique mes pouvoirs; qu'il combatte vaillamment les combats du Seigneur. » Après bien d'autres recommandations semblables, il acheva le divin sacrifice et leur donna à tous sa bénédiction¹. Or, la troupe des fidèles, impatientée de tous ces retards, pénétre bruyamment dans l'église et s'empare de Savinien, de Victorin et de son jeune enfant. Le saint évêque est aussitôt frappé de chaque côté de la tête par deux bourreaux dont l'un lui porte un coup d'épée et l'autre un coup de grande hache, et il termine ainsi sa vie par le martyre. Quant à Victorin, les persécuteurs lui tranchent la tête ainsi qu'à son jeune fils, et, laissant là leurs corps, ils se retirent². Une phalange d'esprits célestes vinrent prendre les âmes des saints martyrs et les introduisirent dans le séjour du bonheur et de la gloire. L'évêque Potentien et

¹ Il ne faut pas supposer qu'aux premiers âges de l'Église, le sacrifice de l'autel fût précédé, comme aujourd'hui, de longues prières. Du moins, ces prières n'avaient pas encore été fixées par l'autorité ecclésiastique, et, d'après S. Justin (Apolog., 2), les prêtres les récitaient selon leur dévotion. La messe consistait donc dans l'offrande, la consécration et la communion. Il est bien probable que S. Savinien, avant de subir son supplice, n'ajouta rien à ces parties essentielles du sacrifice divin.

² Victorin était citoyen romain et appartenait à l'aristocratie sénonaise. Voilà pourquoi on ne lui fit subir aucun tourment et pourquoi, comme saint Paul, il fut décapité, conformément aux lois de l'empire.

niani¹ vita, quam gloriosa martirii ejus confessio sancta et virtus ejus merito² recolenda qui non minus carne solutus, quam antea vivendo degens³ in carne, prodigiis virtutum assuetis enituit per sæcula⁴!

Post triumphum denique martirii gloriosissimi Saviniani presulis⁵, suscipiens misteria sanctę predicationis, memorabilis Potentianus, merito et nomine ejusdem socius itinere et labore, una cum aliis discipulis sanctis Altino, Eodaldo et Serotino, contra infidelium cuneos, undique protectus armis spiritualibus, non cessabat⁶ populum a cultura dęmonum abstrahere diebus ac noctibus paratus per predicationis obsequia, aut eos Christo subdere, aut gloriosa morte vitam amittere. Beatus denique levita Christi Serotinus non cessabat visitare beatorum martirum frequenter⁷ sepulcra diebus ac noctibus. Et quia magnę dignitatis seu nobilitatis⁸ habebatur, non metuebat improborum ferocitatis procacitatem et contumeliam; sed pauperibus et afflictis studiose conferebat cujuscumque necessitatis auxilia. Crebra cotidianarum⁹ faciens in Christi nomine virtutum miracula, sanitati restituens membra infirmantium¹⁰ et ad salutis perpetuę trahens suffragia. Cumque jam pene post beati veneranda certamina pontificis Saviniani volveretur annus et jam¹¹

¹ Ms. Ag. omet *Saviniani*.

² Ms. Ag. : *O quam gloriosa . . . sancta virtus ejus meritis*.

³ Ms. V. : *diligens pour degens*.

⁴ Dans le ms. P3, une autre main a intercalé ici la rubrique suivante : *Incipit passio beati Potenciani Sociorumque ejus*.

⁵ Ms. D. : *martyrii ejusdem presulis Saviniani*.

⁶ Ms. D. place ici les mots *diebus ac noctibus* qui sont plus loin.

⁷ Ms. D. omet le mot *frequenter*.

⁸ Ms. T. ajoute ici : *pre cunctis civibus*. — V. : *magne nobilitatis seu dignitatis*, et plus loin : *precocitatem e ferocitate et contumelias*.

⁹ Ms. D. met *cotidie* et omet *virtutum* qui est plus loin. — Ce même mot est passé dans Ax. — V. : *cotidie*.

¹⁰ Mss. D. : *infirmantium membra et animas*. — T. : *membra omnium*.

¹¹ Ms. P2 : *etiam* pour *et jam*.

ses compagnons, Altin, Eodald et Sérotin, recueillirent en secret, par crainte des païens, leurs dépouilles mortelles et les inhumèrent avec un grand respect dans cette même église ; ils placèrent dans un seul tombeau, les deux saints côte à côte et le petit enfant à leurs pieds¹ ; ce qui eut lieu la veille des calendes de janvier. Unis dans la gloire du martyr, ils devaient l'être sous la pierre du sépulcre.

La sainteté du premier évêque de Sens ne tarda pas à éclater. Aussitôt après sa mort, une foule considérable de chrétiens des deux sexes, atteints de différentes maladies, se rendent à son tombeau et s'en reviennent sains et saufs et bénissant Dieu de leur guérison. On y voit même accourir une grande affluence d'étrangers qui implorent la délivrance de leurs infirmités : « O glorieux martyr Savinien, s'écrient-ils, toi qui consoles les affligés par tes suffrages, demande pour nous, en vertu de tes mérites, la santé du corps et de l'âme ; car c'est toi que le Seigneur dans sa bonté nous a donné pour protecteur et pour Père. » Ainsi l'intercession du bienheureux pontife chassait les maux et les adversités et ouvrait aux hommes de foi le trésor des faveurs célestes. O qu'elle fut sainte la vie du bienheureux Savinien ! que le témoignage de son martyr fut glorieux ! que sa vertu est digne de louanges ! car elle ne brille pas moins après sa mort, à travers les siècles, par tous les miracles qu'il opère, qu'elle n'éclata pendant qu'il vivait sur la terre.

¹ Lorsque, au IX^e siècle, on exhuma les corps des martyrs pour en faire la translation, on trouva leurs ossements dans la position indiquée par le texte de la légende. L'auteur de *Saint Altin, premier évêque d'Orléans*, connaissait-il bien ce texte, quand il écrivait (p. 146) : « Quant à saint Victorin, les *Actes* ne nous disent pas explicitement où il fut d'abord inhumé. On peut supposer que son corps et celui de son fils Paulin (les *Actes* ne le nomment pas) furent d'abord confiés à quelque hypogée, comme en possédaient les familles patriciennes. » Il n'y a pas ici de conjecture à faire ; le texte des *Actes* est explicite. C'est Sérotin qui fut inhumé à part, et sur la tombe duquel ses parents firent bâtir un mausolée, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Pierre.

memoratus levita Christi Serotinus nulla prorsus ratione ab incepti laboris ¹ cessaret labore, et hæc fama ad aures iudicis pervolasset, statim misit armatos milites ² ad sepulcra martirum in suburbio civitatis, occulte autem propter timorem ³ paganorum, quum magnæ nobilitatis et excellentiæ vir erat, et illuc eum crebrius causa orationis advenire sciebant. Venientes vero ad eundem locum ⁴ maxima cum cautela, invenerunt eum peragentem excubias vigiliarum. Quem unanimiter apprehendentes, tamdiu fortiter fustibus mactaverunt quousque exalaret spiritum. Cujus corpus relinquentes ad proprii præsidii confugerunt tutamina. Quod audiens beatus Potentianus pontifex, una cum aliis discipulis, Altino et Eodaldo, tulerunt corpus ejus et in eodem cimiterio ubi memoriter quiescebat illorum præcessor ⁵, tumulaverunt maxima cum reverentia. Venientes autem et urbis nobiles viri, qui fuerant ejus parentes ac propinqui, construxerunt mirifico opere basilicam super eum pulcræ ædificationis quam beatus pontifex Potentianus postmodum ⁶ ecclesiam consecravit, in memoriam martiris ⁷. Multi autem infidelium qui per prædicationem et virtutes beati Serotini martiris ⁸ crediderant in Christum, assidue ad horum martyrum sepulcra reddebant vigilias excubiarum ⁹. Multorum infirmantium ¹⁰, cecorum, claudorum, aridorum egritudines illorum meritis refovebat Christi ¹¹ clementia, in tantum ut

¹ Ms. Ag. : *incepto labore cessaret*. — D. : *incepti itineris cessaret labore*. — T. : *cessaret opere*. — V. : *operis cessaret labore*.

² Ms. T. : *armatos viros*.

³ Ms. V. : *propter metum*.

⁴ Ms. V. omet locum.

⁵ Ms. D. : *predecessor*.

⁶ Ms. V. : *postmodum pontifex Potentianus*.

⁷ Ms. D. : *ipsius martyr*. — V. : *in honore*.

⁸ Ms. V. : *qui per beatum Serotinum ipsiusque virtutes*.

⁹ Mss. D., T., P2 et V. : *excubias vigiliarum*.

¹⁰ Mss. T. et P2. : *Omnium infirmantium*.

¹¹ Ms. V. : *egritudines Christus reformabat sua clementia*.

Après le triomphe du martyr Savinien, saint Potentien, le compagnon de ses voyages et de ses travaux, lui succéda dans le ministère de la prédication¹. Assisté des autres disciples, Altin, Eodald et Sérotin, il ne cessait de lutter contre l'armée des païens avec les armes de la parole divine et de les arracher au culte des démons, toujours prêt, nuit et jour, à les gagner à Jésus-Christ ou à sacrifier sa vie pour eux. Sérotin, son diacre, fréquentait, la nuit comme le jour, le martyrium des saints apôtres. Il ne craignait pas les païens; sa haute condition le mettait à couvert des sévices et des affronts de ces gens féroces. Il visitait assidûment les pauvres et les affligés, et leur prodiguait tous les secours nécessaires. Il opérait même tous les jours des miracles, au nom de Jésus-Christ; il guérissait les malades et leur santé ne se démentait plus. Or, une année à peine après le martyre du bienheureux Savinien, voici que le bruit des œuvres saintes auxquelles il se livrait sans relâche, parvint aux oreilles du magistrat de la cité. Celui-ci envoya aussitôt des soldats au tombeau des martyrs, dans le bourg de Sens, où Victorin avait coutume d'aller prier; mais il le fit sans apparat, car la dignité et la noblesse de ce chrétien lui faisaient craindre le peuple. Les hommes d'armes vinrent donc au tombeau sans donner l'éveil, et y trouvèrent le saint lévite qui veillait et priait. Ils le saisirent aussitôt et le frappèrent à coups de bâtons jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Laissant là son corps inanimé, ils s'en retournèrent. A la nouvelle de ce massacre, Potentien vint avec ses disciples Altin et Eodald, enlever les restes mortels du martyr et les ensevelirent dans le cimetière où reposaient ceux de saint Savinien. Des personnages marquants de la cité, parents ou alliés de Sérotin, vinrent à leur tour les

¹ L'Église de Troyes a toujours revendiqué saint Potentien pour son premier évêque. L'a-t-il été au même titre que saint Altin le fut de l'Église orléanaise, c'est-à-dire, comme fondateur? Ou bien, après avoir succédé à saint Savinien, dans le ministère de la *prédication*, selon l'expression des *Actes*, serait-il retourné à Troyes pour y fixer son siège? C'est ce qui nous semblerait plus probable.

etiam ¹ ipsa infidelium turba ob timorem ² Dei et virtutum eorum crebra indicia honoraret eorum sancta sepulchra.

Laudibus virtutum sancti cum postremo mirificis ³ indesinenter resplenderent, iterum invidia diaboli incredulorum animos multipliciter ⁴ incitavit contra residuos, et celeritate qua potuit extinxit Christi ministros. Et delegatis ⁵ apparitoribus a duce Severo ad sepulchra martirum invenerunt Dei famulos et tenentes ⁶ grandi sub custodia perduxerunt ad seniorum et ducis conciliabula ⁷. Quibus sub præconaria voce ante ducis et seniorum spectacula intromissis, dux ita eos allocutus est : Misereor, inquit, vestrum et perspicio ⁸ pertinaciam vestræ mentis ; sed recordamini vestræ salutis et diis immortalibus ⁹ reddite munus quod debetis. Eorum igitur primus venerabilis Potentianus respondit ei ¹⁰ intrepidus : Nos Deum in cælis habemus cui cotidie offerimus sacrificium laudis, qui potest sicut ille in suo euvangelio dicit, animam et corpus perdere in gehennam ignis. Ergo noscat tuę mentis caduca intelligentia quam ¹¹ numquam immolabimus diis tuis laudis ¹² libamina ; sunt enim sicut dicit Psalmista opera manuum hominum : Os habent et non loquentur, oculos habent ¹³ et non videbunt, aures habent et

¹ Mss. Ag., P₁, 2, 3, T. et V. : *jam* pour *etiam*. — Mot omis dans Ax.

² Ms. Ag. : *ob amorem*.

³ Ms. V. omet *mirificis*, et place *sancti* à cet endroit.

⁴ Le mot *multipliciter* manque dans Ag., Ax. et D. — Ms. V. porte après *diaboli* : *mors introivit in incredulorum animis incitendo eos multipliciter contra*, etc.

⁵ Le ms. C₁ marque : *delegatoribus* pour *delegatis*.

⁶ Mss. Ag. : *tenentes eos*. — D. place *eos* plus loin après *perdixerunt*.

⁷ Ms. P₂ : *ad ducis et seniorum*.

⁸ Ms. Ag. : *perspicio falsam pertinaciam*. — V. : *misereor vestri et perspicio*, etc.

⁹ Ms. Ax. : *immortalitatis*. — Ag. : *in mortalibus*.

¹⁰ Ms. D. : *respondit intrepidus*.

¹¹ Ms. V. : *quam nos numquam*.

¹² M. T. omet le mot *laudis*.

¹³ Ms. V. supprime *habent*, et, à la ligne suivante, *in ore*.

vénérer, et firent construire sur le lieu de sa sépulture une basilique d'un très beau travail, que l'évêque Potentien consacra plus tard en l'honneur du saint martyr. Beaucoup d'infidèles que saint Sérotin avait convertis à la foi, par ses prédications et ses miracles, venaient assidûment veiller auprès des sépultures des Saints. Grâce à leurs mérites et à la puissance du Christ, les malades, les aveugles, les boiteux, les paralytiques y recevaient la guérison; si bien que les païens eux-mêmes, saisis de la crainte de Dieu, à la vue des prodiges qu'il opérait sur ces tombeaux, les environnaient d'un profond respect.

Mais le démon ne put voir longtemps se prolonger le spectacle de ces éclatants miracles; sa jalousie souffla aux cœurs impies une haine toujours croissante contre les disciples survivants et il travailla à les exterminer le plus tôt qu'il put. Le gouverneur Sévère envoya ses satellites au sépulcre des martyrs où, s'emparant des hommes de Dieu, ils les conduisirent sous bonne escorte au Conseil des magistrats. Là, on les annonce, ils sont introduits devant le gouverneur et les principaux de la ville, et le premier magistrat leur parle en ces termes : « Vous me faites compassion, quand je considère votre opiniâtreté. Pensez donc à sauver votre tête et offrez aux dieux immortels le sacrifice qui leur est dû. » Le vénérable évêque Potentien lui répondit le premier avec fermeté : « Nous avons notre Dieu au ciel; chaque jour nous lui offrons un sacrifice de louanges; c'est lui seul, comme il l'a déclaré dans son Évangile, qui peut perdre dans l'enfer et l'âme et le corps; sachez donc que jamais nous n'immolerons à vos dieux; car ce sont, comme l'a dit le psalmiste, les ouvrages des hommes: ils ont une bouche et ne parlent point, des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point; le souffle de la vie leur manque; qu'ils leur deviennent semblables ceux qui les fabriquent et placent en eux leur confiance. » Le gouverneur lui dit : « Est-ce que vous n'avez

non audient¹, neque enim est spiritus in ore ipsorum; similes illis fiant² qui faciunt ea et omnes qui confidunt in eis. Dixit ei dux : hactenus non pervenit ad aures vestras edictum piissimi Romanorum³ imperatoris, ut quicumque hujus sectę vel religionis inventus fuerit puniatur multatione capitis? Beati martires Christi Altinus et Eodaldus dixerunt : Nos non propter blandimenta hujus labentis pompę nec exitia paremus tibi penarum licet sint horribilia⁴; sed incomparabili⁵ intentione superno persolvimus⁶ regi servitutis nostrę munia. Respondit eis dux : Per invictissimum⁷ deum Appolinem, si non sacrificaveritis diis et preceptionibus⁸ nostris non obaudieritis diversis penarum macerationibus funditus peribitis. Pontifex venerabilis Potentianus respondit : Nos numquam novimus alium Deum nisi unum Deum patrem omnipotentem et unigenitum⁹ filium Dominum nostrum Jhesum Christum per quem idem Deus pater omnia creavit, qui in fine temporum passus est pro seculi vita, qui et nos elegit suę predestinationis¹⁰ gratia. Ipsum Deum vivum adoramus tota intentione mentis qui habitat in celis, et humilia in celo et in terra respicit¹¹. Tunc dux Severus malignitatis furore

¹ Ms. Ag. : *audiunt* pour *audient*.

² Ms. Ag. : *ut psalmista testatur, qui faciunt...*

³ Ms. V. omet *romanorum*.

⁴ Cette phrase n'est pas construite de même dans les divers manuscrits. Ag. porte : *nec ob exitia parebimus tibi penarum licet sint horribilia genera*. — D. : *nec propter exitia penarum licet... paremus tibi*. — T. et P₂ : après *penarum* : *tormenta licet*, etc. — Dans le ms. C₁, les mots : *paremus tibi penarum* sont répétés. — V. : *penarum parebimus tibi*.

⁵ Ms. Ag. : — *in mutabili*.

⁶ Ms. V. : *psallimus*.

⁷ La copie du ms. de Douai s'arrête ici. La fin manque.

⁸ Ms. Ag. : *diversis penis funditus peribitis*.

⁹ Ms. V. : *ejus filium*.

¹⁰ Ms. V. : *predicationis gratia*.

¹¹ Ms. V. : *qui habitat divinus tota intentione mentis in celis, et humilia respicit in celo et in terra*.

pas encore eu connaissance de l'édit de notre pieux empereur¹, menaçant de la peine capitale tous les partisans de votre secte ? » Altin et Eodald répondirent : « Ce ne sont pas les séductions de cette vie passagère, ce n'est pas la crainte d'horribles tourments, qui nous feront fléchir devant vous ; nous avons la ferme résolution de servir le Roi du ciel. » Le gouverneur reprit : « Par Apollon, si vous ne sacrifiez pas aux dieux et que vous persistiez à mépriser mes ordres, je vais vous faire périr au milieu des supplices. » Potentien répondit : « Nous ne reconnaissons pas d'autre dieu que le Dieu unique, le Père tout-puissant et son Fils Jésus-Christ, par qui le Père a tout créé, qui a souffert à la fin des temps, pour le salut du monde et qui nous a élus par une grâce de prédestination. Nous adorons de toutes les puissances de notre âme ce Dieu vivant qui habite au plus haut des cieux, et regarde avec bonté tout ce qu'il y a de plus humble au ciel et sur la terre. » Alors Sévère, transporté de colère, leur dit : « Tout à l'heure, la même sentence qui vous a enlevé votre chef, va être prononcée contre vous ; sacrifiez aux dieux, ou vous êtes morts. » Les saints disciples s'écrièrent ensemble : « Ah ! sachez bien, homme méchant², que notre maître, en perdant le bonheur si court de cette vie, a retrouvé là-haut une vie d'immortelle gloire. Pour vous, des douleurs et des larmes vous sont réservées dans l'enfer, où vous subirez dans la honte les tortures d'un feu dévorant ; tandis que nous nagerons au sein d'une lumière dont l'éblouissante splendeur

¹ Ce qualificatif de *pieux* n'a pas été donné seulement au premier des Antonins, mais à beaucoup d'autres empereurs, surtout dans les Actes des martyrs.

² On rencontre souvent des apostrophes semblables, dans les Actes regardés comme sincères par Ruinart. Il est vrai qu'elles choquent moins en latin qu'en français. Les martyrs pouvaient bien, sans manquer aux convenances ou à la charité, se permettre de dire à leurs juges qu'ils étaient inhumains et injustes. C'est le langage que tint au roi Antiochus, l'un des sept frères victimes de la cruauté de ce prince persécuteur. V. Machab. II, ch. 7, v. 9.

accensus ¹, dixit ad eos : Sine ulla temporis dilatione, sicut vestrum perdidit magistrum senoniale concilium, ita et vos absque ulla mora ² peribitis, si non sacrificaveritis diis immortalibus. Sancti martires una voce dixerunt : O omnium ³ sceleratissime, si magister noster amisit gaudia hujus felicitatis transitorie ⁴, pro certo scias quam ille vivit supernis in sedibus ⁵ perpetua immortalitate; tibi autem est parata omnis doloris et luctus pœna apud inferos maxima cum verecundia et præcipue torrida permanentis incendii ⁶ supplicia; nobis autem cum illo lux perpetua quæ numquam perdit ⁷ sui coloris et luminis fastigia. Ad has voces Severus jussit eos diutissime fustibus mactari ⁸, et ad ultimum brachium dextrum beati præsulis Potentiani per medium secari. Sancti autem Dei ⁹ martires una voce clamaverunt ad Dominum dicentes ¹⁰ : Domine Jhesu Christe rex ¹¹ omnis gloriæ, gratias persolvimus majestati tuæ qui pro tui sancti ¹² nominis amore tribuisti servis tuis tormentorum ¹³ supplicia tolerare. Tunc iniquissimus dux jussit laminas ardentes extensis in equuleo illis circa latera poni ac deinde atrociter manus eorum ac pedes exungulari. Clamaverunt iterum beati martires ad Dominum dicentes ¹⁴ : Rex regum et

¹ Ms. V. : *accensis* pour *accensus*.

² Ms. P₂ : *dilatione*.

³ Ms. Ag. : *omnium hominum*; sic Ax., avec l'interjection O. — T. : *omnium* seul.

⁴ Ms. Ag. : *hujus festivitate, transitoare*.

⁵ Ms. V. : *quia ille vivit in supernis*.

⁶ Ms. Ax. : *incendia*.

⁷ Ms. Ag. : *numquam sui coloris et luminis amittit*. — Mss. T. et V. : *perdet*.

⁸ Ms. T. : *macerari*.

⁹ Ms. Ag. : *santi martyres*. — V. omet *Dei*.

¹⁰ Ms. Ag. : *dixerunt*, seul, pour *clamaverunt ad Deum dicentes*.

¹¹ Ms. V. répète le mot *rex*.

¹² Mss. Ag. et V. omettent *sancti*,

¹³ Ms. V. : *tormentorum servis tuis*.

¹⁴ Ms. V. commence cette phrase par : *dux jussit suis ut...*, et met les verbes au pluriel : *laminas... ponerent... et pedes exungularantur*.

ne pâlera jamais. » A ces mots du pontife, Sévère les fit aussitôt fustiger; le supplice fut long. Il fit scier ensuite par le milieu le bras droit de Potentien. Alors les disciples, d'une voix unanime, crièrent au Seigneur : « Sauveur Jésus, roi de gloire, nous vous rendons grâces de nous avoir donné le courage d'endurer ces tourments pour l'amour de votre nom. » Le cruel gouverneur fit appliquer ensuite des lames de fer incandescentes aux flancs des martyrs étendus sur le chevalet, puis on leur arracha les ongles des mains et des pieds. Ils firent entendre de nouveau ces pieux accents : « Seigneur, Roi des rois, de même que vous avez délivré les trois jeunes israélites du brasier ardent, délivrez de même vos serviteurs de cette mort affreuse. » Soudain, un ange descend du ciel, comme un éclair, dégage leurs membres et apaise les douleurs qui les torturent. Étendant alors les bras pour bénir Dieu de leur délivrance : « Nous vous bénissons, s'écrient-ils, ô Père de Jésus-Christ, qui avez eu pitié de nous, vos serviteurs, qui nous avez envoyé un ange de votre cour pour rafraîchir nos membres dévorés par le feu, et guérir nos blessures. » Enfin les martyrs furent enchaînés par ordre du gouverneur et conduits en prison. Pendant le trajet, une foule d'hommes et de femmes de tout rang et surtout des fidèles chrétiens qu'ils avaient convertis, manifestèrent hautement leur indignation contre les magistrats qui, par une injustice criante et sans mandat, avaient condamné à la peine de mort des citoyens sujets de l'empire romain ¹.

Le gouverneur convoqua alors son lieutenant, nommé Urbain, avec sa garde et ses officiers en armes, et leur donna l'ordre de faire sortir de la ville les prisonniers et de les décapiter ². L'escorte se dirigea vers le cimetière où reposaient les

¹ Le supplice des lames rouges était en usage du temps de Néron, puisque les geôliers de saint Pierre, les saints Proesse et Martinien, le subirent avant d'être décapités.

² Eodald était Sénonais, et, en cette qualité, il devait être jugé et condamné selon la teneur des lois romaines. Potentien et Altin

dominantium Deus, sicut liberasti tres pueros de camino ignis ita et ¹ servos tuos liberare digneris ab isto periculo mortis. Statim autem angelus Domini in specie fulguris de cœlo ² descendit et sanctorum corpora absolvens liberavit ab omni cruciatu et doloris tormento. Tunc expandentes manus suas una cum ³ voce benedixerunt Deum dicentes : Benedicimus te invisibilis pater Domini nostri Jhesu Christi qui dignatus es misereri servis tuis mittens angelum tuum sanctum de cœlis qui rore salutifero tuę visitationis extinxit calores ignium a lateribus nostris et unguento tui sacri medicaminis corpora nostra delinivit. Postmodum denique dux jussit brachia sanctorum constringi fortiter ferreis funibus ⁴ et sic eos in carcerem poni. Cumque ducerentur facta est vox magna virorum ⁵ ac mulierum et plurimorum ejusdem civitatis nobilium, et præcipue quorundam fidelium qui eorum prædicationibus crediderant in Christum adversus tantę impietatis ⁶ judices quod injuste et inordinate romanę potestatis viros pravo judicio morti adjudicarent. Dux vero Severus convocavit ⁷ ad se vicarium nomine ⁸ Urbanum palatiique aulates ⁹ et ministros cum armis, et præcepit beatos martires foras extra muros propelli et sic demum decollari ¹⁰. Milites vero præcepta ducis et principum complentes perduxerunt ad eundem locum in cimiterium ubi cum veneratione

¹ Ms. Ag. : *ita servos tuos*.

² Ms. V. omet : *de celo*; et, à la ligne suivante, écrit *dissolvens* pour *absolvens*.

³ Ms. V. supprime *suas*, et Ag., *cum*.

⁴ Ms. Ag. : *ferreis funicalis*.

⁵ Ces mots : *ac mulierum et plurimorum* manquent dans les mss. D. et P3.

⁶ Ms. V. : *viros et judices*.

⁷ Ms. Ag. : *vocavit* pour *convocavit*.

⁸ Ici le ms. P3 a un mot effacé qui pourrait se lire : *vicerum*.

⁹ Mss. T. et Ax. : *auletes*. — Ag. : *palatii et ministros* — V. : *milites*.

¹⁰ Ici finit la version du ms. d'Angers par cette phrase : « Et sic demum decollati sunt in confessione Domini Nostri Jesus Christi

restes de saint Savinien. Des flots de peuple et une foule considérable de chrétiens de l'un et l'autre sexe suivirent le cortège. Le pieux évêque Potentien leur adressait la parole sainte en cheminant et les engageait à rester attachés à l'Église : « Soyez fermes, leur disait-il, frères bien-aimés, et persévérez dans la foi du Christ; affermissez-la dans le cœur des fidèles; travaillez sincèrement à la stabilité de l'Église une, sans craindre ni les opprobres ni les maux passagers des persécutions. » Étant arrivés au lieu du supplice, ils adressèrent à Dieu cette prière : « Seigneur Jésus, Fils de Dieu, et vrai Dieu, splendeur et image du Père, vous qui êtes la vie éternelle, recevez nos âmes au sein de la gloire, de la paix qui ne finit point; et accordez-nous notre part de cet héritage, dans la céleste patrie, au milieu de vos anges, et faites-nous jouir de cette société glorieuse et sans fin au milieu de laquelle triomphe notre illustre maître Savinien; nous en conjurons votre bonté infinie. » Aussitôt leur tête tomba sous la hache des bourreaux. Leur glorieux martyre eut lieu la veille des calendes de janvier¹, un an après celui de saint Savinien.

étaient étrangers, mais leur origine dont les Actes ne parlent pas, les plaçait peut-être également sous la même juridiction? Le tribunal sénonais n'avait donc pas le droit de les supplicier autrement que par la peine capitale.

¹ On aurait lieu de s'étonner de cette coïncidence, si l'on ne savait, par d'autres documents, que les jours choisis pour de semblables exécutions, étaient habituellement des jours de fêtes païennes. Ainsi, ce fut un jour de marché que les martyrs lyonnais furent exposés dans l'amphithéâtre. Il n'y eut pas que les apôtres sénonais qui illustrèrent par le martyre cette veille des calendes de janvier. Un siècle plus tard, une jeune chrétienne, accourue d'Espagne à Sens pour y vénérer les reliques de ces martyrs, versa elle-même son sang pour Jésus-Christ le même jour. Evidemment, ce n'était pas là un effet du hasard. Nous croyons en voir la cause dans la célébration d'une grande fête populaire. Le premier janvier était en effet, aux temps du paganisme, un jour de divertissements et de débauches, en l'honneur de Janus. On s'y préparait sans doute la veille, en immolant aux dieux les ennemis des saturnales païennes.

quiescebat illorum præcessor. Sequebatur autem illos vulgus innumerabilis utriusque sexus populi fidelium quoque et numerus memorabilis¹. Beatus vero pontifex Potentianus divine prædicationis verbo ad sanctę ecclesię propositum invitabat eos dicens : State firmi et stabiles, fratres nostri² dilectissimi, in fide Domini nostri Jhesu Christi, fidelium plebes consolidate pura intentione mentis ad perhenne stabilimentum unius ecclesię, non formidantes contumelias obprobriaque passionis momentaneę. Cumque pervenissent ad locum interitus, oraverunt dicentes : Domine Jhesu Christe fili Dei vivi qui es³ verus et omnipotens Deus, splendor et imago Patris et vita ęterna suscipe in gloria perpetuę pacis animas nostras, sitque⁴ pars et hęreditas nostra cum sanctis angelis tuis in superna patria ut illa mereamur societate frui perpetua qua gloriatur magister noster Savinianus tua miserante clementia. Statimque improborum gladiis trucidantur gloriosi martires Christi, II⁵ kalendarum januariarum, altero anno post passionem præcessoris et⁶ martiris Saviniani. Sancta vero et veneranda corpora ab incestis paganorum globis feris et avibus ilico sunt distributa, sed miseracione Christi sunt servata illęsa. Quę postremo colligens Christianorum fidelis caterva occulte tamen propter infandam paganorum sęvitiam in eadem sancti Salvatoris ecclesia⁷ ubi præcessor illorum corporaliter quiescebat, per tria tumulaverunt circa eundem monumenta. Ita ergo factum est

cui est cum Patre et Spiritu Sancto honor et gloria per infinita seculorum secula. Amen. »

« Explicit passio sanctorum pontificum Saviniani et Potentiani et reliquorum. »

¹ Ms. V. : *fidelium quoque memorabilis numerus.*

² Ms. Ax. : *fratres mei.*

³ Dans le ms. V. *qui es* manque.

⁴ Ms. T. : *Sicque pars.*

⁵ Le ms. C1 porte ici : *II*, au lieu de *pridie* qu'on lit dans tous les autres manuscrits, mais c'est la même signification.

⁶ Ms. V. : *precessoris gloriosi martyris.* Même ligne : *venerabilis.*

⁷ Ms. Ax. : *in eandem sanctam Salvatoris ecclesiam.*

La tourbe impie des païens abandonna leurs dépouilles vénérées à la voracité des bêtes et des oiseaux de proie ; mais elles furent préservées par un effet de la bonté divine¹. Les chrétiens vinrent les recueillir, à l'insu des persécuteurs dont ils redoutaient la violence, et les inhumèrent dans l'église de Saint-Sauveur ; ils les déposèrent dans trois tombes autour de celle de saint Savinien. Unis de leur vivant par les liens de la foi et de la plus vive charité, ils furent réunis après leur mort dans ce petit coin de terre². C'est là que, chaque jour, leur puissante intercession obtient la guérison de toutes les maladies et de toutes les infirmités corporelles. C'est là que veillent continuellement les anges, que brille une lumière mystérieuse, qu'une odeur de parfums s'exhale sans cesse, et que sont exaucées les prières des âmes humbles et ferventes, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec son Père et l'Esprit saint dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

¹ C'était l'habitude des païens de jeter les corps des martyrs en pâture aux bêtes et aux oiseaux. Les Actes des Saints les plus authentiques en font foi.

² Cette pensée se trouve fréquemment exprimée dans les légendes des Saints. Prise du récit biblique de la mort de Saül et de Jonathan, elle a été appliquée par l'Église à saint Pierre et à saint Paul qu'un martyre différent, mais presque simultané, réunit dans un même triomphe ; et par suite à plusieurs saints qui furent martyrisés ensemble, comme les frères saints Jean et Paul, et d'autres encore.

ut quos fides et unius sinceritatis amor ¹ vivendo corporaliter conjunxerat, horum artus unius agelli contegeret terra. Quo in loco cotidie ² illorum intercessionis obtentu abdicatur omnis inquietudo dirę egritudinis ³ cęterisque infirmitatibus fatigata membra ⁴ sospitati restaurantur. Cęlestes exequię, lux admirabilis, nectareus odor ⁵ ibi semper permanent sine fine ⁶, et humilium orationes exaudiuntur cum sancta devotione, pręstante Domino nostro Jhesu Christo qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et gloriatur. Deus per immortalia ⁷ secula seculorum Amen.

¹ Ms. V. ajoute ici : *venerabiliter*.

² Mss. Ax., T. et V. : *cotidiane*.

³ Ms. V. : *inquietudinis*.

⁴ Mss. P3 et T. ajoutent : *proprio ministerio reformata*.

⁵ Ms. V. interpose ces deux membres de phrase.

⁶ Les mots *sine fine* manquent dans Ax.

⁷ M. P3 : *omnia secula . . .*

Les lecteurs qui auront eu la patience de suivre cette interminable collation de dix manuscrits, auront pu remarquer, comme nous, le peu d'importance des variantes qu'elle présente. Il nous a semblé en faisant ce travail, que les manuscrits d'Angers, de Douai et du Vatican, comparés avec le codex chartrain, du XII^e siècle, renfermaient plus de différences que les autres, mais elles sont minimes. Les versions de Paris, de Troyes et d'Auxerre ont, par là même, plus de conformité avec celle de Chartres. Parmi ces variantes, il est facile de distinguer les oublis et les fautes de copistes; mais l'on peut surprendre aussi, çà et là, ces scribes plus ou moins lettrés, en flagrant délit d'infidélité, remplaçant à leur guise un mot par un autre, ou donnant à une phrase une inversion différente de celle du modèle. Ces corrections toutefois ne vont jamais à changer le sens des phrases, ou à falsifier le récit. Sous ce rapport, la fidélité scrupuleuse des copistes témoigne de leur respect pour les Actes. On pourrait donc, à l'aide de cette collation, en prenant pour types les manuscrits les plus anciens, composer une leçon irréprochable de la Passion de nos saints martyrs.

AUTRES DOCUMENTS SUR SAINT SAVINIEN ET SES COMPAGNONS

Après avoir publié in-extenso la grande Passion des apôtres sénonais et carnutes, il est important de faire connaître les autres documents qui ont été composés en leur honneur, à diverses époques du moyen-âge. On se souvient que nous avons rangé leurs Actes en général sous trois catégories. Ce sont donc ceux de la deuxième et de la troisième qu'il nous reste à examiner.

Ces ouvrages d'hagiographie sont des passions abrégées, des homélies, des panégyriques et divers récits de translations de reliques et de miracles accomplis à cette occasion. Il nous est impossible de les reproduire. Mais nous en rapporterons de nombreux extraits et surtout les passages nécessaires pour établir la date approximative de la grande Passion. C'est par cette question chronologique que la discussion va s'ouvrir. Elle est capitale, car l'authenticité d'un écrit dépend d'abord de son ancienneté.

Il existe, à notre connaissance, deux documents de la seconde classe des Actes. Ce sont deux manuscrits du codex, n° 45, de la Bibliothèque d'Auxerre, que M. l'abbé Duru a fait imprimer dans sa *Bibliothèque historique de l'Yonne*. Le premier est une homélie sur l'Évangile qu'on lisait autrefois le jour de la fête des saints Savinien, Potentien et Altin ¹. En voici le commencement :

« LECTIO SANCTI EVANGELII SECUNDUM LUCAM; OMELIA EJUSDEM LECTIONIS. »

« In illo tempore designavit dominus Jesus Christus et alios septuaginta duos discipulos, etc. » Puis l'homélie commence ainsi :

¹ *Biblioth. Hist. de l'Yonne*, t. II, p. 323-328. — Cette homélie comprend 5 pages in-4°.

« Hujus sancti evangelii lectione intimatur quod Redemptor noster duos et LXX designaverit viros, etc. »

Elle finit par ces paroles : « Super est nobis Aldricus, vir singulari sanctitate præditus et pastoralis curę administrator industrius. »

La seconde pièce qui suit cette dernière, est bien plus longue et s'étend davantage sur la vie de nos premiers apôtres¹. Elle est précédée d'un prologue qui a pour nous l'importance d'un document historique. Il nous expliquera de quelle manière et avec quel soin ont été collationnés et composés les Actes épars de nos saints prédicateurs. Aussi nous allons le rapporter intégralement, car nous aurons à en citer presque toutes les phrases, dans le chapitre suivant, pour le besoin de la discussion.

« INCIPIT PROLOGUS IN PASSIONEM SANCTORUM MARTYRUM
SAVINIANI ET POTENTIANI SOCIORUMQUE EORUM. »

« In suis quidem retoricis Marcus refert sæpius parum sententiam intelligi culpa longitudinis magis quam obscuritatis. Et quum vestro, cui non obtemperare nefas credidi, imperio, ad id sum impulsus, ut de gestis et passione beati Saviniani sociorumque ejus breviter scriberem, et ea quę pro sui magnitudine valde diffusa est, comi compendio perstringerem, licet multis curis occupatus, opera dedi, vestręque justę voluntati, prout potui, satisfeci. Cum enim hæc olim apud nos non haberentur, et nescio qua majorum negligentia aut necessitate deperissent, vos, in bonis infatigabilis, tantum laborem subiistis, ut hæc longe lateque perquirentes, tandem inventa nostro desiderio redderetis; sed quos ista quantum invidię dentes acuit. Dictum est enim ab æmulis nos nova pro veteribus commenta finxisse, et in ecclesiam Dei falsitatem, quod de vobis satis perverse sentitur, introduxisse. Vos autem talia quasi a latere, ut vir prudens, prætereuntes et

¹ *Loco supra citato*, p. 328-339. — Cette passion prend 111 pages au moins du recueil.

Saviniani memoriam non vicinis solum, verum et eminuis positis porrigentes, et quę dicebantur postposuistis, et, ne divinę pietatis thesaurus (*sic*) nebula silentii tegetetur, curastis.

Inter hæc itaque visum est a vobis et a quibusdam religiosis suggestum, ut de tantę profunditatis flumine tenues rivuli procederent, qui ad alios lectores non ęque fortassis ac nos id amantes, ac per hoc prolixiora negligentius percurrentes, commearent. Hujus igitur deliberationis negotium michi, quasi docto et ad hoc potenti delegastis quem supra dictę ęmulationis acerbitas non minus quam vos dente theonino circumrodit; sed sicut de bonis ventosum laudis favorem non debemus expetere, ita quoque, propter venenosos livores, sibilo digna non habemus negligere. Unde, si vestrę fratrumque orationis suffragine fultus ero, certe non metuam adgredi quod ultra vires meas non immerito esse expavi. Ab elegantia vero sermonis in hoc opere longe distamus, quia Severino teste, in quibus rerum veritas quęritur, non luculentę orationis lepos, sed incorrupta veritas exprimenda est. Qua de re nos quidem, lectores non in pomposa philosophorum vel poetarum doctrina studentes, sed in simplici divinę legis cultura invitamus diligentes¹.

Et de proemio quidem satis dictum est. — *Explicit prologus.*

Voici les premières lignes de cette Passion abrégée :

« INCIPIT PASSIO SANCTORUM MARTYRUM SAVINIANI ET
POTENTIANI SOCIORUMQUE EORUM. »

« Igitur post gloriosum Christi de morte triumphum et mirandum omni creaturę in cęlos ascensum, postquam parclitum ignem in credentes cęlitus emissum, Savinianus cum sociis de illo, ut istorię testantur, sacro discipulorum numero, Petri, apostolorum principis, secutus est magisterium. »

¹ Le texte de ce prologue, reproduit d'après la *Bibl. hist. de l'Yonne*, et confronté avec le ms. 165, contient beaucoup de fautes contre les règles de la syntaxe. On serait porté à croire qu'elles sont le fait de copistes inhabiles, car le latin de l'ouvrage qui suit, quoique sentant un peu la décadence, est généralement plus correct.

Cette pièce se termine par cette phrase :

« Mirumque in modum factum est, ut quos viventes fidei unitas devinxerat, morientes pro Christo, unius agelli congererent et rudera. » Elle ne mentionne, non plus que la précédente, aucune translation de reliques.

Parmi les ouvrages de la troisième classe, nous placerons au premier rang un long panégyrique des martyrs sénonais et en particulier de saint Savinien; car il n'y est guère question que de ses vertus¹. Ce morceau d'éloquence est appelé *opuscule* par l'auteur, d'après le titre :

« IN CHRISTI NOMINE INCIPIT OPUSCULUM DE VITA BEATI SAVINIANI, SENONICE URBIS ARCHIEPISCOPI, DE SIGNIS ET PREDICATIONE, DE MARTYRIO ET SPULTURA EJUS. »

« Pateant (*aliàs* Patet) fidelium mentibus omnem hominem ea condicione et lege a Deo plasmatum, ut conditori suo perpetuo amore cohereat, ejusque excellentiam aut profiteatur jugiter, aut meditetur, otia temporum cœlestibus obsequiis mancipet, insolentias causarum variantium divinis cultibus temperet, nec ab officio tanti amoris, tantę spei, tantę jocunditatis ullatenus tepescat. »

Il y a quatre alinéas de ce genre en guise de préface. Le quatrième commence par cette phrase tirée de l'Ecclésiastique : « Laudemus igitur viros gloriosos etc. » Ensuite l'auteur cite ce début des Actes que nous avons reproduit en facsimile et qu'il arrange comme il suit : « E quorum collegio beatum Savinianum, Senonum civium præsulem, luculentioribus præconiis adtollamus, etc. » C'est assez pour donner une idée de ce travail d'amplification et du but que s'est proposé l'écrivain.

Du reste, dans le manuscrit d'Auxerre, cette pièce est précédée du sommaire des chapitres qui y sont traités : « *Capitula opusculi sequentis.* » Il y en a vingt-neuf qu'il suffirait de

¹ Loc. sup. cit., p. 339-353. — Ce panégyrique a 14 pages, y compris celle du sommaire des chapitres.

reproduire, si l'intérêt pouvait en faire oublier la longueur, pour montrer que l'orateur n'a eu d'autre intention que d'exalter le fondateur de l'Église de Sens, et d'édifier les chrétiens de son temps.

La dernière partie de ce traité est plus spécialement consacrée à célébrer les vertus de saint Potentien et des autres prédicateurs. On lit en effet aux deux tiers de l'ouvrage : « HIC LEGITUR PASSIO SANCTI POTENTIANI. » La fin ressemble, pour le récit, à celle des pièces précédentes. Mais celle-ci est suivie d'une courte notice sur la translation des corps saints, sous le règne de Charles-le-Chauve et l'épiscopat de Wénilon.

Ce panégyrique a eu assez de retentissement, à l'époque où il parut, pour mériter les honneurs de la transcription dans plusieurs volumes manuscrits. Sans parler de celui d'Auxerre, nous en connaissons trois qui le renferment : un codex de Montpellier, et deux de la Bibliothèque nationale de Paris.

Celui de Montpellier appartient à la Bibliothèque de l'École de médecine. Il fait partie d'un grand Recueil in-folio, en cinq volumes, intitulé : *Vitæ Sanctorum*, n° 1 du catalogue, fonds de Clairvaux. Son écriture minuscule, sur vélin, à deux colonnes, est du XII^e siècle. L'œuvre en question se trouve dans le tome troisième, sous la rubrique : *Passio sanctorum Saviniani et Potentiani*. C'est pourquoi on l'a toujours confondue avec la vraie Passion de ces martyrs.

Les volumes de la Bibliothèque nationale où elle se trouve encore, sont compris sous les n°s 16733 et 17007. Le premier est du XII^e siècle. Il est réglé à l'encre rouge. Son écriture est belle et régulière. Le texte est continu, à longues lignes, sans alinéas ni grandes majuscules. Les petites sont peintes en bleu, vert et rouge. Le second est un peu plus moderne. Son écriture minuscule est moins soignée. Ces trois manuscrits sont suivis du récit de la translation des reliques, au IX^e siècle, comme dans le codex d'Auxerre; mais ils ont de plus celui du miracle des voix célestes entendues dans

cette solennité. Ce serait un travail trop long et trop fastidieux pour les lecteurs que de collationner ces pièces. En les comparant, nous en ferons remarquer les différences notables.

Enfin le codex auxerrois contient encore d'autres documents que M. Duru a mis au jour dans son Recueil, et qui nous seront très utiles. Ce sont :

1° Un long prologue de la grande Passion, qui n'existe pas dans les autres manuscrits ¹. Ce prologue en forme deux, quoiqu'ils soient liés ensemble. Le premier, qui a deux chapitres, commence ainsi :

« DE SS. SAVINIANO, POTENTIANO SOCIISQUE MARTYRIBUS. »
« IIIIX kal. novembris, Senones civitate, natale beatorum martyrum, etc. Hic tamen venerabilior habetur sollempnitas ipsorum, quando corpora eorum sancta in ecclesia Apostolorum translata sunt, et angelicę voces in cęlo audite sunt, sicut in translatione eorum legitur. »

Le second, qui paraît faire partie de ce dernier, débute par ces mots : « Provida dispensatione paternę caritatis actum est, etc. » Mais c'est un travail indépendant et différent de l'autre, sous tous les rapports.

2° Une relation, en neuf chapitres, des translations successives des restes vénérés des martyrs sénonais, et des miracles qui éclatèrent en ces circonstances, ou à d'autres époques ². Ce sont les deux premiers de ces chapitres, commençant, l'un par : « Beatorum igitur martyrum sanctissima membra..., » et l'autre par : « Nec reticendum quod nocte vigiliarum, . . . voces angelicę ab astris, velut chori psallentes, humanis auribus intonuerunt, » qui ont été placés à la suite de plusieurs copies de la grande Passion et du panégyrique dont nous venons de parler. Dom Mabillon les a insérés dans ses *Annales Benedictines*, et les a accompagnés de notes ³.

¹ Loc. sup. cit., p. 288-294. — Ce prologue a 6 pages de texte.

² Loc. sup. cit., p. 315-328. — Ces divers articles ont 8 pages.

³ *Annal. Ord. Bened.*, auctore J. Mabillon, t. II, append. LXXI, p. 750.

3° Une suite d'opuscules ou de petites leçons, *exerciciuncule*¹, en style barbare, au nombre de vingt-un, où l'auteur traite d'abord, en quatre articles très courts, de la vie et de la mort des saints martyrs, et fait ensuite une espèce de chronique des principaux événements concernant le monastère de Saint-Pierre-le-Vif et les reliques précieuses dont il avait la garde. Le copiste a ajouté à ces menus écrits les trois chapitres de la Chronique d'Odoranne de Sens, sur la dernière translation des restes vénérés de saint Savinien et de saint Eodald, en présence du roi Robert, l'an 1030, et leur déposition dans une châsse d'argent.

4° Enfin, une œuvre signée d'Odoranne lui-même, un hymne, en prose, écrit à la façon des *chansons épiques* avec des refrains et des acclamations, en l'honneur du fondateur de l'Église de Sens².

Tels sont les écrits où nous allons puiser nos matériaux, chercher nos points de repère et nos preuves, pour établir une démonstration solide, dans le chapitre suivant, de l'antiquité des Actes de nos premiers apôtres. Afin que le lecteur distingue parfaitement toutes les pièces précitées, nous appellerons la première : *Homélie*, la seconde : *Passion abrégée*, et la troisième : *Panegyrique*. Ce sont du reste les noms qui leur conviennent.

¹ Loc. sup. cit., p. 354-372. — Ces écrits prennent 19 pages du recueil, y compris les récits de la fin, tirés d'Odoranne.

² Loc. sup. cit., p. 431-434. — Cet hymne a 4 pages.

CHAPITRE II

RECHERCHES SUR L'ANTIQUITÉ DE LA GRANDE PASSION DE SAINT SAVINIEN ET DE SES COMPAGNONS

Après avoir rassemblé tous les documents possibles concernant les gestes des martyrs sénonais, nous allons les étudier, les comparer, et en tirer la lumière qui va guider nos pas jusqu'à l'époque reculée où ces Actes de nos Pères dans la foi ont été composés. C'est là une tâche délicate : on y rencontre çà et là bien des difficultés ; on s'y heurte à beaucoup d'obstacles, sans parler des exigences d'une critique soupçonneuse qui vous épie, vous harcèle, et vous menace de ses contradictions subtiles. Aussi nous éviterons dans ce travail les suppositions hasardées ; nous ferons en sorte d'être moins téméraire dans l'affirmation que ne le sont, dans la dénégation, nos hardis adversaires.

Les écrivains, anciens et récents, qui ont eu à se prononcer, jusqu'à ce jour, sur l'âge probable des Actes de saint Savinien, ont pensé qu'ils avaient été composés au XI^e siècle. C'est une erreur bien pardonnable à ces critiques ; ils n'avaient pas fait un examen comparatif approfondi des divers documents qui pouvaient les éclairer. Ni les Bollandistes, ni Fr. Bosquet, ne les avaient encore collationnés et étudiés ; et M. l'abbé Duru lui-même qui le premier a tiré de l'oubli cette collection si précieuse des Actes de nos Saints, dit qu'une partie de la grande légende ne peut être de beaucoup antérieure au XI^e siècle ¹. Dans l'espoir d'être plus heureux dans la recherche de la vérité sur ce point, nous allons, en deux paragraphes, comparer d'abord entre elles les pièces qu'on vient de lire, et ensuite les différentes parties de la grande Passion.

¹ *Biblioth. histor. de l'Yonne*, t. II, p. 288.

§ I. — *Examen comparatif des divers ouvrages composés sur saint Savinien et ses compagnons.*

Plusieurs motifs ont contribué à faire croire aux hagiographes que la grande Passion des apôtres sénonais était du XI^e siècle.

Le premier, c'est qu'il n'existe pas de manuscrit antérieur au XI^e siècle, contenant cette Passion.

Si cette raison avait quelque valeur, elle pourrait et devrait être invoquée également contre l'ancienneté d'une multitude de Vies de Saints, et même de toutes les Vies de Saints dont les manuscrits originaux ont disparu, et qui ont été incontestablement rédigées, sinon reproduites, du III^e au VI^e siècle. La date d'un manuscrit ne peut donc seule fournir celle de sa rédaction primitive; car ce peut être une copie, et en réalité, nous ne possédons que des copies, en fait de manuscrits. Dom Ruinart attachait une grande importance à la vétusté et à l'ancienneté de ces documents; il avait raison; mais un codex très ancien peut renfermer des Vies de Saints relativement modernes, et des manuscrits des XI^e et XII^e siècles, des œuvres d'une haute antiquité. Les exemples abonderaient s'il était nécessaire d'en fournir. Il faut donc chercher ailleurs l'âge de ces pièces.

Un autre motif qui a pu faire supposer que la légende saviennienne aurait été composée au XI^e siècle, à ceux du moins qui l'ont lue dans le manuscrit d'Auxerre, c'est qu'elle y est précédée d'un long prologue écrit à cette époque. Nous l'avons signalé plus haut, à la page 290. Après avoir copié la rubrique du martyrologe, que nous avons citée, l'écrivain débute ainsi : « Investigare divinatorum operum gesta, ad perferendum aliis uti quædam luminaria, religioni est operam dare. . . , etc. — Scruter les œuvres divines pour éclairer les hommes, c'est travailler au bien de la religion, et accroître la piété chrétienne. » De plus, l'auteur devait être un moine de Saint-

Pierre-le-Vif¹, auquel l'abbé, du nom de Gerbert, avait donné un travail de littérature à faire sur saint Savinien. Il le déclare lui-même dès les premières lignes de la seconde moitié de sa composition : « *Fratrum infimus omnium, tuo jussu, domne Gerberte, et pater venerande, accersitus accessi, valde amirans tuum velle; sed, audiens tuam præceptionem scribere niti meum ingeniolum excellentia, funditus contremuerunt ossa mea, etc.* » On ne peut que deviner, à ce latin barbare, ce que le disciple a voulu dire : « A votre parole, Dom Gerbert, Père vénéré, moi le dernier des Frères, je suis venu recevoir vos ordres de grand cœur. Mais apprenant que vous imposiez à ma pauvre intelligence la tâche d'écrire des choses qui la dépassent et de célébrer le saint pontife Savinien, j'ai frémi jusqu'au fond de mon être, car je ne suis pas même digne de prononcer son nom. »

L'humble moine se met donc à l'œuvre par obéissance. Et quel est le sujet qu'il traite ? C'est l'histoire d'un prêtre nommé Odon, autrefois économe de l'église de Saint-Sauveur, lequel, n'ayant pas voulu, par avarice, faire les dépenses que nécessitait la reconstruction de cet édifice, fut frappé par saint Savinien d'une plaie mystérieuse qui le conduisit au tombeau. Ce récit n'est qu'une mauvaise amplification d'un fait déjà ancien et tombé dans l'oubli jusqu'à l'an 1068, où, d'après Clarius, la mention en fut découverte, sur une planche, dans les fouilles de l'église². L'œuvre du moine ne daterait donc

¹ Les savants auteurs du *Gallia christ.* (t. XII, not., p. 118) disent que ce nom de Saint-Pierre-le-Vif ne vient pas de ce que le monastère fut construit du vivant de S. Pierre, (c'est bien évident); mais de ce que le bourg de S. Savinien fut ainsi nommé dans la Passion de ce martyr et dans le diplôme de fondation. Dans la Passion, non, c'est une erreur; dans le diplôme, c'est vrai; mais ils ajoutent plus loin que cette pièce est fautive : *omni ex parte commentitium!* Toujours est-il que le bourg et le monastère portaient, au V^e siècle, le nom de Saint-Pierre-le-Vif. Et pourquoi? si ce n'est parce que l'on savait que S. Savinien était venu à Sens, du vivant de S. Pierre? Il ne suffit pas de nier, il faut prouver.

² *Chronicon Sancti-Petri-Vivi senonensis*, auctore Clario ex ms. autissiodorensi. — *Biblioth. histor. de l'Yonne*, t. II, p. 509.

que de cette époque, et c'était aussi celle où Gerbert administrait l'abbaye¹.

Voilà des dates certaines. En faut-il conclure que l'auteur de ce prologue l'est également de la grande Passion de saint Savinien? Evidemment non, pour des raisons qui sautent aux yeux. Le sujet de ce travail, son style, son début et sa fin révèlent tout simplement un devoir de composition littéraire donné par un maître à son disciple. Ce récit, en deux parties, de l'aventure extraordinaire arrivée à l'avare Odon, économe de l'église, n'a aucun rapport avec la Passion savinienne, et n'a pas du tout le caractère d'un prologue. Les phrases en sont vicieuses dans leur construction, souvent même incompréhensibles, et son style diffère beaucoup de celui de la grande légende. Si l'écrivain qui avoue si franchement son incapacité, dans l'exorde, déclare que c'est rendre service à la religion que de rechercher et de publier les œuvres de la puissance divine, il veut parler uniquement du châtiment surnaturel infligé au prêtre Odon, et qu'une découverte récente venait de remettre en lumière. Enfin la phrase qui termine cette histoire démontre à n'en pas douter, que l'œuvre du moine ne va pas plus loin, et que la page qui suit, dans le manuscrit, est un second prologue d'un autre écrivain. Voici cette terminaison. Odon est frappé d'un coup invisible par saint Savinien, et il meurt de la gangrène au bout de huit jours. Or l'auteur conclut ainsi : « Ut profecto detur intelligi quod illos qui, suadentibus sanctis, bene agere contempnuerunt per blandimenta ipsis intervenientibus velut hunc interficiet ulcio divina prestante domino nostro, qui vivit, etc. » Ce qui pourrait se traduire de la sorte : « Cet exemple fait voir que ceux qui méprisent les conseils des Saints, et refusent de faire le bien qu'ils demandent, subiront, comme Odon, le châtiment de la justice divine. . . »

La pièce qui suit a un style moins incorrect et rentre davantage dans le genre des prologues. Elle retrace brièvement la

¹ Gerbert fut abbé de Saint-Pierre-le-Vif, depuis l'an 1046 jusqu'à 1079. — Voir *Chronicon*, loc. sup. cit., p. 504.

doctrine de l'Église sur la chute et la réparation de l'humanité. Elle rappelle ensuite le fait de la prédication évangélique et ses fruits dans le monde. Enfin l'auteur en vient à parler des apôtres sénonais. Mais il n'est certainement pas l'auteur de la grande Passion. Ce qui le prouve, c'est qu'à partir de cet endroit, il lui emprunte des phrases entières, comme celle-ci : « De quorum collegio atque numero beatum sibi prælegit Savinianum, ex Judæorum gente progenitum et legibus ab ipsis infantie cunabulis pleniter imbutum, etc¹. » Le rédacteur des Actes ne se serait pas ainsi répété.

Ces morceaux écrits par deux auteurs différents, dont le premier vivait dans la seconde moitié du XI^e siècle, sont donc entièrement indépendants de la grande Passion et ne montrent nullement qu'elle ait été composée à cette époque.

Cherchons maintenant son âge en la comparant avec les autres manuscrits que nous avons sous la main. Il est tout naturel que dans un examen comparatif de cette nature, on remonte des pièces plus modernes aux plus anciennes. Il y en a trois principales à étudier. Ce sont, d'après l'ordre inverse de leur transcription dans le manuscrit d'Auxerre, et aussi de leur époque présumée : le *Panégryrique*, la *Passion abrégée* et l'*Homélie*. L'étude respective de l'âge de ces documents fera découvrir celui de la grande Passion :

1^o Le PANÉGYRIQUE. C'est l'écrit qui commence par ces mots : *Patet fidelium mentibus*. Ce n'est pas une Passion ou une Vie de nos saints martyrs, comme nous l'avons expliqué plus haut, mais une sorte de sermon sur leurs vertus et leurs miracles; et saint Savinien en est l'objet principal et presque unique. Or cet éloge est postérieur à la rédaction de la grande légende. La preuve en est facile à faire.

L'auteur, après avoir invité, dans son exorde, les fidèles de son temps à louer les Saints : *Laudemus igitur viros gloriosos et*

¹ Voir cette phrase dans le texte des Actes, page 222. Le reste de l'exorde n'est qu'un abrégé très succinct de ce que fit S. Pierre à Jérusalem et à Antioche.

Dei cultores . . . , nous parle de la mission des apôtres sénonais dans les Gaules, il dit : « Legimus siquidem in principio florentis ecclesie, a beato Petro apostolorum primate, dum ipse aulę romanę pręsidentis jura potentis imperii christianis legibus coherceret, quosdam apostolicos ad Galliarum provincias destinatos, qui in singulis urbibus. . . , divinę fidei seminarium rudisque baptismatis sacramentis nacionibus innovandis commendarent, etc. — Nous lisons, dit-il, qu'à l'époque où l'Église commençait à fleurir, Pierre, le primat des Apôtres, étant à Rome où il maîtrisait la puissance impériale par les lois chrétiennes, envoya dans les Gaules des prédicateurs, . . . pour y répandre la semence de la ffoi et baptiser les peuples barbares. »

Or, ce mot : *legimus*, nous lisons, fait bien voir que le panégyriste avait un document sous les yeux. Lequel ? Sa phrase entière le signale assez clairement, car elle est extraite mot pour mot de la grande Passion, page 230, ligne deuxième.

Plus loin, à propos de la ville de Sens et de sa grandeur passée, comme il ne veut pas même en abrégier la description, il se contente d'écrire : « Erat urbs Senonica inclita, famosa et populosa valde, pręsertim cum ejus cives virium enormitate et armorum copiis non modice fidentes, ut historie testantur, etc. — La ville de Sens était illustre, renommée et très populeuse, pleine de confiance dans le nombre de ses guerriers et la puissance de ses armes, comme l'atteste l'histoire. . . » On a vu plus haut, dans le texte de la Passion, une narration pompeuse des gloires de l'antique cité. L'écrivain avait donc sous les yeux ce document pour faire son élogieuse amplification. Il n'y a pas jusqu'aux termes qu'il emploie, qui ne révèlent la source où il a puisé.

Mais pour ne laisser planer ici aucun doute sur ce point, nous devons faire remarquer que plusieurs manuscrits de ce panégyrique renferment une variante qui ne se trouve pas dans celui d'Auxerre, et qui pourrait embarrasser la critique. On lit dans le manuscrit de Montpellier et dans ceux de Paris, nos 16735 et 17007, après la phrase : *E quorum*

collegio..., l'observation suivante : « De cujus quidem gestis plura admiratione digna in medio proferri poteranti (*sic*), si libelli textum (*sic*) de cathalogo virtutum ejus a patribus digestus præ manibus haberetur. Verum quoniam ea tempestate qua Vandalorum acerbitas per universam Galliam tanta cède grassata est... ejusdem historiæ tomum deperisse credimus. — Il eût été facile de produire au grand jour les actions admirables de saint Savinien, si nous avions eu sous la main le recueil textuel de ses vertus que nos pères avaient composé. Mais il est à croire qu'il a disparu à l'époque où les Vandales ont rempli la Gaule de meurtres et de ruines. »

Quel est ce recueil des gestes de saint Savinien dont parle l'auteur ? Est-ce la grande légende ? Non, puisqu'elle lui sert de thème pour rédiger son panégyrique et qu'il en reproduit des extraits. Il ne peut donc parler ici que du texte primitif et original des Actes qui a péri par le feu, dans l'invasion des Vandales, au commencement du V^e siècle. Cette note ne contredit donc pas notre assertion, loin de là ; elle nous sera d'un grand secours pour revendiquer la haute origine de la grande Passion.

Nous sommes convaincu déjà qu'elle est antérieure au Panégyrique de saint Savinien, que nous étudions en ce moment. Or, à quelle époque celui-ci a-t-il été écrit ? Ce ne peut être avant l'épiscopat d'Anségise qui fut élu en 871 et mourut en 877. Car dans cet ouvrage le titre de *primat* est donné à saint Savinien aussi bien qu'à saint Pierre. Or cette qualification qui n'a ici nulle raison d'être, ne put leur être attribuée qu'à l'époque où le pape Jean VIII accorda la dignité primatiale à l'archevêque de Sens, c'est-à-dire en 876. Dans aucune autre version saint Savinien n'a été appelé primat des Gaules. Est-ce à dire que le Panégyrique remonte au temps d'Anségise ? On ne pourrait le conclure de cette seule observation, car cet honneur insigne de la primauté, s'il faut en croire la chronique de Clarius¹, a été renouvelé aux succes-

¹ *Chronicon ap. Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 474.

seurs d'Anségise jusqu'au XI^e siècle. Toutefois nous avons d'autres motifs de croire que l'œuvre en question ne peut être de beaucoup postérieure au X^e siècle. Elle n'est suivie en effet que de la première translation des reliques, de celle qui eut lieu en 847.

Cette relation qui suit le Panégyrique, sous ce titre : *De translatione eorumdem*, paraît être du même écrivain. Le style en est incorrect et diffus, comme celui de l'œuvre principale ; c'est la même forme oratoire et pieuse. Il y est dit que les corps des martyrs furent déposés en grande pompe dans la basilique des Saints-Apôtres : « *Ubi usque in hodiernum diem refulgent virtutibus et miraculis . . .*, — où, jusqu'à ce jour, ils font éclater leur sainteté par des miracles. » Ces termes : *Jusqu'à ce jour*, expriment une époque. La pièce a donc été composée avant la translation solennelle de ces reliques, qui eut lieu, en 1030¹, en présence du roi Robert et de la reine Constance, dans l'église cathédrale de Saint-Etienne. En supposant que la série des petits articles, *exerciciuncule de gestis Saviniani*, . . . *edite*, etc., qui viennent à la suite, dans le manuscrit d'Auxerre, soient du même écrivain, notre assertion n'en peut souffrir aucun démenti, car l'histoire de la recognition et de la translation des saints martyrs, en l'année 1030, racontée dans les trois derniers chapitres, est l'œuvre d'Odoranne, de Sens. Ces articles ont été pris dans sa chronique et ajoutés aux morceaux qui précèdent². Il résulte de ce premier examen que la légende de saint Savinien existait avant le X^e siècle, puisqu'elle est citée dans un travail qui n'a pu être composé que dans le cours de ce siècle. Mais elle remonte plus haut, et, pour le prouver, il faut recourir à d'autres éléments de discussion.

¹ C'est la date assignée par Mabillon, dans ses *Annal. bened.* ad ann. 1028. Mais il ne s'agit ici que des restes de S. Savinien et de S. Eodald. Ceux de S. Potentien furent transférés plus tard.

² C'est ce que le card. Maï qui a retrouvé, au Vatican, les œuvres complètes d'Odoranne, a parfaitement démontré contre Mabillon. *V. Bibl. hist.* t. II, p. 383.

2° La PASSION ABRÉGÉE. Cet ouvrage est précédé d'un prologue très instructif, dont l'examen réclame toute notre attention. L'écrivain devait être un moine de Saint-Pierre-le-Vif, homme studieux, versé dans les lettres et occupé de beaucoup d'affaires. C'est ce qu'il dit lui-même, dans cet exorde : « Licet multis curis occupatus ¹. . . — Malgré mes nombreuses occupations, j'ai donné tous mes soins à ce travail . . . C'est à moi que vous l'avez confié comme à un homme savant et capable de le faire. » Il est cependant modeste et il préfère la vérité toute simple aux agréments et à la pompe des beaux discours : « Ab elegantia vero sermonis in hoc opere longe distamus . . . » Il s'adresse sans doute à l'abbé du monastère et à ses frères en religion, qu'il désigne par les expressions suivantes : « Vestro, . . . imperio, ad id sum impulsus. . . — J'obéis à vos ordres. » Et plus loin : « Visum est a vobis et a quibusdam religiosioribus suggestum . . . — Tel a été votre désir et celui de quelques religieux. »

On pourrait encore avancer, avec non moins de vraisemblance, que l'auteur était un dignitaire de l'Église de Sens, s'adressant à son évêque et au clergé séculier et régulier de la ville. Mais cela importe peu. Le travail que son supérieur hiérarchique lui impose, c'est une relation sur la Vie et le martyre de saint Savinien et de ses compagnons, mais une relation abrégée. Il s'en explique assez clairement. « Vestro, . . . imperio, ad id sum impulsus, ut de gestis et passione beati Saviniani sociorumque ejus breviter scriberem, . . . — Vos ordres m'ont fait un devoir d'écrire un abrégé des gestes et de la Passion de saint Savinien et de ses compagnons. » — Or quel fonds va-t-il exploiter pour ce travail d'abréviation ? Il l'indique en poursuivant sa phrase : Il faut que je resserre, dans un *compendium* soigné, un récit étendu et diffus à l'excès. » C'est la même idée qu'il exprime en figure, au commencement de l'alinéa suivant : « Inter hæc itaque visum est a vobis.

¹ Voir plus haut, pages 286 et 287, le texte de ce prologue où sont prises les citations qui suivent.

— Il vous a donc semblé qu'il fallait tirer de ce grand fleuve de petits ruisseaux et les faire couler vers d'autres lecteurs qui n'aiment pas comme nous les longues leçons et qui, pour cette raison, mettent de la négligence à les lire. »

L'on ne pouvait désigner avec plus de clarté la grande Passion de saint Savinien. Mais quiconque voudrait se donner la peine de parcourir en même temps et cette histoire et son abrégé, pourrait se convaincre par lui-même que l'auteur la suit pas à pas, qu'il en présente tous les faits en raccourci, et que, çà et là, il lui emprunte des phrases presque textuelles. Lorsqu'il veut faire des suppressions considérables, il renvoie à l'ancien texte. Voulant omettre, par exemple, la longue description des hauts faits d'armes du peuple sénonais, il écrit : « De cujus antiqua magnitudine et gloria veteres, si quis nosse velit, perconctetur istorias . . . — Si l'on veut connaître sa gloire passée, que l'on consulte les anciens documents. »

Mais quel âge peut-on raisonnablement assigner à cette pièce ? Elle est écrite en bon style, malgré quelques fautes de latinité qui ressentent la décadence, ou qu'il faut attribuer peut-être à d'inhabiles copistes. On n'y rencontre aucune particularité de temps ou de lieu, aucune qualification de personnage, qui puissent en faire connaître l'époque certaine. Mais on peut avancer, avec assez de vraisemblance, qu'elle est antérieure au Panégyrique qui vient d'être examiné. Car elle ne donne point à l'apôtre des Sénon le titre de *primat*, fort en vogue à partir de la fin du IX^e siècle ; elle n'est pas suivie du récit de la translation des reliques, elle n'y fait pas même allusion. Elle raconte, à la fin, avec une grande simplicité la mort glorieuse des martyrs, et leur ensevelissement dans la petite église de Saint-Sauveur, et elle termine par ce dernier trait emprunté à la grande Passion : « Et il arriva que ces martyrs du Christ, unis de leur vivant dans la même foi, furent réunis après leur mort sous le même monceau de terre. »

Il ne serait donc pas téméraire d'induire de ces observations que cette leçon abrégée a été composée, avant la première

ouverture des tombeaux, en 847. Or, la grande Vie de nos saints existait déjà à cette époque, puisque le susdit abrégiateur la suit pas à pas dans son travail. Mais un troisième document va mieux encore dévoiler à nos yeux toute la vérité à cet égard.

3° L'HOMÉLIE. Cette homélie sur l'Évangile de saint Luc a été écrite, sans aucun doute, pour la fête des apôtres sénonais. L'orateur, en effet, après un aperçu très succinct de leurs gestes et de leurs vertus, s'adresse au peuple de la cité, et s'écrie avec chaleur : « Age ergo, et horum celebrem reddere diem quorum miliciis obtinere meruisti requiem . . . — Allons ! fidèles de Sens, fêtez le jour mémorable où vos patrons, par leurs combats, vous ont mérité la paix. » Puis il les engage à chanter des psaumes et des cantiques de louange et à revêtir les habits de fête. Et, plus loin, il ajoute : « Frequenter diligenter martyrum solemnitatem, ut his ducibus celestibus festis inferre cuneum merearis triumphalem. — Célébrez avec ferveur cette solennité de nos bienheureux martyrs, afin que, sous leur conduite, vous méritiez d'arriver à la fête des cieux comme une phalange triomphante. »

Mais dans quel document ce prédicateur a-t-il puisé son sujet ? C'est lui-même qui va nous le dire. Après avoir décrit à grands traits le voyage des disciples du Sauveur à travers la Gaule et leur arrivée à Sens, il ne veut pas s'attarder à raconter son antique magnificence, il renvoie ceux qui désirent la connaître à un codex qui en parle abondamment : « Ubi quantæ amplitudinis majestas eo tempore floruerit, operum cumdicio (*sic*) vetus ostendit. Hic ea replicanda non æstimo, quum in eo libello terminantur qui de sancti hujus passione inscribitur, sed tamen ut breviter ea tangamus . . . — On peut voir, dit-il, par la construction de ses vieilles murailles, combien cette grande cité fut autrefois florissante. Je crois inutile de rappeler ces détails ; ils sont consignés dans ce petit volume qui a pour titre : la Passion de saint Savinien ; je veux cependant effleurer tout rapidement. » Il n'y a pas ici de doute possible, le monument cité par notre

hagiographe n'est pas autre que celui de la grande Passion. Il importe maintenant de savoir à quelle époque a été écrite cette Homélie.

Il y a souvent dans les anciens ouvrages, des expressions caractéristiques d'une époque. Elles peuvent guider la critique mieux que le style lui-même; car le bon, comme le mauvais style, sauf certaines tournures particulières, sont un peu de tous les temps. Or quelques termes employés par l'auteur révèlent visiblement la grande époque carlovingienne, celle où l'art d'écrire se releva de la décadence des lettres. Ainsi, il appelle le Sauveur du monde *imperator* et saint Savinien *miles strenuus*, et puis *consul*. Son langage, encore un peu barbare, mais très imagé, emprunte toutes ses figures au vocabulaire de la guerre. Les moyens de conversion dont se sert le disciple de saint Pierre pour triompher des Sénon païens, ce sont : *prædicationis jaculis*, les flèches de la parole, *minarum terribili tormento*, les terribles balistes, *virtutis arietibus*, les puissants béliers. Enfin les compagnons de saint Savinien sont pour lui : *sacræ legionis ductores*, les chefs d'une sainte légion; les anciens ministres de la cité, *patres conscripti*, des Pères conscrits, des sénateurs. Cet écrivain avait sans doute lu César, et l'esprit préoccupé des hauts faits et des victoires de Charlemagne, il prenait le langage des armes, qui était de circonstance, pour célébrer les pacifiques triomphes des conquérants spirituels de la Gaule celtique.

Mais pourquoi chercher une date dans ces locutions, quand il en existe une incontestable dans l'ouvrage lui-même? Il est vrai qu'elles se confirment l'une par l'autre. Après son éloquente exhortation, l'orateur émet cette belle pensée, que les saints fondateurs de nos Églises ont laissé sur la terre une postérité spirituelle :

« Quippe velut in nocte cumcubia vicissim fulgentia exoriuntur sidera et pro fulgoris quantitate terrena propulsant umbracula, itaque tantę virtutis fortissimi imitatores et imitationis constantissimi prædicatores aliis naturę jure deficientibus alii supervenerunt, locumque decedentium non superbię fasti-

gio, non ambitionis subornatu, sed cara populi exactione et coactione occuparunt. — De même, dit-il, que les astres qui se lèvent succèdent aux astres qui se couchent, pour chasser les ténèbres en raison de leur splendeur, ainsi de courageux imitateurs de nos apôtres, prêchant constamment l'imitation de leurs vertus, sont venus remplacer, de siècle en siècle, ceux qui avaient payé leur tribut à la nature. »

Alors, il déroule brièvement la série des pontifes les plus saints et les plus éminents de l'Église de Sens. Il nomme avec quelques mots d'éloge : Ursin, Ambroise, Héraclius, Paul, Léon, Antoine, Leu, Emmon, Wulfran, Ebbon. Puis arrivé à celui qui occupait alors le siège métropolitain, il dit simplement : « Super est nobis Aldricus, vir singulari sanctitate præditus et pastoralis curę administrator industrius. — Il nous reste Aldric, évêque d'une rare sainteté et d'une grande intelligence dans le gouvernement de son Église. » Ici finit le discours.

Or l'évêque Aldric, élu en 829, d'après le *Gallia Christiana*, a siégé jusqu'à l'an 841. C'est donc dans cet intervalle qu'il faut placer l'ouvrage que nous venons d'examiner. Et puisque la grande Passion servait alors de thème à son auteur, elle devait être antérieure au IX^e siècle. C'est là une conséquence amenée, non pas par des conjectures arbitraires, mais par des témoignages authentiques qui ne supportent pas la contradiction. Il n'est donc plus permis aux adversaires de s'écrier avec dédain, au sujet de ce monument : il a été fabriqué au XI^e siècle par des moines ignorants et jaloux de la gloire de leur monastère.

Mais le labeur le plus difficile consiste à trouver l'âge approximatif de cette vieille légende. Nous allons l'essayer en comparant entre elles ses parties les plus importantes.

§ II. *Examen comparatif des différentes parties de la
Passion de saint Savinien.*

La rédaction, ou plutôt la recomposition, de la grande légende de saint Savinien, a son histoire dans le manuscrit auxerrois. Elle se lit dans le prologue de la Passion abrégée, commençant par : *In suis quidem retoricis Marcus refert...* Après y avoir exposé le but de son travail, l'abrégiateur dit à propos des gestes de saint Savinien et de ses compagnons : « Cum enim hæc olim apud nos non haberentur, etc...— Ces documents n'existaient pas autrefois chez nous ; ils avaient disparu par suite de l'incurie de nos Pères ou de quelque désastre, je ne sais ; mais vous, qui êtes infatigables dans le bien, vous avez pris à tâche de les rechercher au loin et de tous côtés, et vous avez enfin rendu ce trésor à nos vœux. »

L'auteur du Panégyrique a mieux déterminé la cause de cette disparition ; il l'attribue aux fureurs des Vandales qui, au commencement du V^e siècle, ont complètement saccagé la ville de Sens et le bourg de Saint-Savinien. L'abbaye des Saints-Apôtres n'était pas alors fondée ; mais le petit oratoire de Saint-Sauveur était desservi par des prêtres qui possédaient assurément la Passion des martyrs. Or voilà deux témoignages qui attestent la disparition des Actes primitifs et originaux. Ceux que nous avons sont donc, en majeure partie, d'une rédaction postérieure aux ravages des barbares. Des prêtres de Sens se sont mis avec ardeur à la recherche des documents perdus ; ils sont allés, d'après les expressions de l'écrivain, *au loin et au large* ; ce qui marque évidemment les villes où ces Saints étaient honorés comme à Sens, telles que Troyes, Chartres, Orléans et Créteil. Là, ils ont recueilli des souvenirs précieux et même des pièces anciennes échappées à la férocité des Vandales ; et c'est avec ces lambeaux épars qu'ils ont recomposé cette longue légende *magnitudine*

valde diffusa pour l'offrir non-seulement aux Églises voisines mais aux plus éloignées : « *Saviniani memoriam non vicinis solum verum et eminus positis porrigentes.* » Cette Vie retrouvée et refaite est donc une compilation de plusieurs légendes rajustées ensemble ; c'est l'histoire réunie des diverses missions d'une phalange de prédicateurs à travers une vaste contrée.

Mais ici se présente une difficulté qu'il est urgent de résoudre, au sujet de l'ancienneté de cette rédaction.

L'auteur de la Vie abrégée félicite, dans son exorde, ceux auxquels il parle, d'avoir retrouvé et rétabli les Actes de saint Savinien et de ses compagnons. Est-ce aux collecteurs et aux rédacteurs en personne qu'il adresse ces éloges, quand il dit : « *Vos, in bonis infatigabiles, tantum laborem subiistis, etc. ?* » S'il en était ainsi, la grande Passion eût été un travail tout récent, du commencement du IX^e siècle. Mais de bonnes raisons nous obligent d'écarter ce sentiment.

Nous l'avons déjà fait remarquer, cet écrivain, prêtre séculier ou régulier, était un homme marquant, un dignitaire. C'est à l'archevêque et à son clergé, ou bien à l'abbé du monastère et à ses frères en religion, qu'il faisait hommage de cette composition. Or s'ils eussent été, les uns ou les autres, les collecteurs et les rédacteurs de la grande Passion qu'il abrège, se serait-il permis, dès les premières lignes, de signaler et de censurer ouvertement les défauts de leur ouvrage ? Il invoque, en commençant, l'autorité d'un rhéteur, du nom de Marc, pour leur dire que la longueur et la diffusion nuisent plus à l'intelligence d'un écrit que la profondeur. Et pour confirmer par un exemple la sentence de Marc le rhéteur, il ajoute : « C'est pourquoi, forcé par le devoir de l'obéissance, de réduire dans un abrégé un peu large, les gestes et le martyre de saint Savinien et de ses compagnons qui sont d'une longueur interminable, j'ai apporté, malgré mes occupations, tous mes soins à ce travail, pour satisfaire à vos désirs. »

On comprend tout de suite, à ce début, que les hommes

auxquels s'adressait l'écrivain, n'étaient pas les auteurs de l'œuvre dont il blâmait l'excessive prolixité. Ce n'eût pas été, certes, un exorde insinuant ni flatteur. Ce n'étaient donc pas eux, mais leurs devanciers, qui avaient reconstitué les anciens Actes détruits par les barbares. L'auteur ne les félicite pas moins eux-mêmes de cet important travail. C'est une manière de parler naturelle et vraie : il vise le corps vénérable dont il fait partie, et il déclare que, malgré le vice de l'ouvrage, qu'il a signalé, c'est une gloire pour sa corporation d'en avoir recueilli les débris et d'en avoir fait un tout complet ; car l'honneur des pères rejaillit sur les enfants. La rédaction de la grande légende modifiée au IX^e siècle, à une époque où ses collecteurs avaient quitté la vie, est donc antérieure à ce siècle.

Serait-il possible maintenant d'en découvrir l'âge approximatif par certains indices et surtout par le style de la pièce elle-même ? C'est ce que nous allons essayer de faire.

Il nous paraît d'abord à peu près évident qu'elle a été entièrement remaniée par une seule et même main. Sauf quelques additions que nous avons déjà fait remarquer, son style présente dans l'ensemble les mêmes caractères : il est grave, diffus et pompeux, surtout dans les discours ; il vise à l'éloquence ; les périphrases y sont fréquentes ; les adjectifs et les adverbes sont souvent employés au superlatif ; on y trouve, en maints endroits, des redondances et plus de mots qu'il n'en faudrait pour exprimer les idées. Telle est cette rédaction dans son ensemble. Cependant, quoiqu'elle paraisse sortie de la même plume, il est facile de remarquer, dans plusieurs parties, une diction plus simple et une absence presque complète de ces ornements du discours. On surprend çà et là spontanément l'éloquent narrateur se faisant copiste par respect pour des monuments vénérables du passé. Ce serait un travail trop long que de faire un triage complet de ces différences, mais nous ne voulons pas non plus qu'on nous accuse de caresser une illusion. Nous allons produire des exemples et offrir des points de comparaison marquants.

L'écrivain sénonais entre en matière par la phrase : *In diebus priscis*, etc., où il expose avec autant de brièveté que de simplicité le plan divin de la Rédemption par la prédication évangélique sur toute la terre ; et aussitôt il nomme les trois disciples qui ont reçu la mission d'apporter le flambeau de la vérité dans les Gaules. Ce prélude est digne des meilleures légendes que l'on connaisse. Il paraît être l'écho fidèle des Actes originaux. Mais le collecteur a trouvé sans doute que ce prologue était trop court. Il en ajoute un autre, où il rappelle la mission des soixante-douze disciples et raconte les travaux apostoliques de saint Pierre à Antioche. Puis, donnant libre carrière à son imagination, il compose le discours que le chef de l'Église dut adresser aux saints missionnaires avant de leur imposer les mains et de les envoyer prêcher les païens gaulois. Ce sont là évidemment des additions.

Ce n'est pas tout. Ce qui caractérise le mieux un travail d'amplification, c'est la description emphatique de la ville de Sens et la relation des hauts faits militaires du peuple sénonais, avant la conquête. Ce hors-d'œuvre qui n'a aucun rapport avec la Vie de saint Savinien, enlève à ce précieux document tout son parfum d'originalité.

Il y aurait même lieu de croire que ces morceaux d'histoire, cousus ensemble, ont été ajoutés plus tard, par des copistes, à la rédaction des Actes. Le style en est moins orné, les phrases en sont plus hachées. L'alinéa surtout qui relate le combat d'Alise, où la valeur guerrière des Sénonis a jeté son dernier éclat, est d'une latinité barbare, et il manque dans la plupart des manuscrits, comme nous l'avons fait observer plus haut, page 236.

Mais ce qui prouverait encore que tout ce passage est une *fourrure*, c'est que la soudure que le copiste a dû faire pour le rajuster au texte, est assez visible, à la seizième ligne de la page 232. Les expressions : *bellorum copiosissima multitudo*, qu'on y lit, sont une répétition inutile, de ce qui précède ; mais elle était nécessaire pour amener le récit de la délivrance du roi de Galatie par les Sénonis et de leur gloire acquise

sous les murs du Capitole romain. L'amplificateur profite de cette occasion pour citer saint Augustin et l'évêque Jordanus.

Après ces longs préliminaires, où se révèle l'amour du pays natal et de la gloire héréditaire des aïeux, le compilateur des anciens Actes aborde l'histoire de saint Savinien et de ses disciples. Il raconte plus simplement leur arrivée dans un faubourg de Sens et la conversion qu'ils font de trois personnages notables : Serotin, Eodald et Victorin. Ensuite Savinien pénètre dans l'enceinte de la cité qu'il évangélise ; puis, se rappelant les prescriptions du chef des Apôtres, il réunit ses compagnons, leur fait part de la vision qu'il a eue de saint Pierre et de saint Paul, après leur martyre, et les envoie eux-mêmes prêcher la foi dans d'autres contrées de la Gaule celtique.

Ici se trouve suspendu, pour l'instant, ce qu'on peut appeler la rédaction sénonaise. Que l'on en compare attentivement la forme littéraire avec la diction de ce qui va suivre, on sera convaincu que, si le collecteur a remanié ces parties, pour les fondre avec le reste, il ne les a pas composées, mais simplement recueillies et insérées presque intégralement dans son ouvrage. Les divers récits, en effet, de la mission de saint Altin et de son compagnon Eodald, à Orléans, à Chartres, à Paris et à Créteil, sont d'une extrême brièveté, d'une gravité antique et d'un style beaucoup plus sobre d'épithètes que la narration précédente. Il faut en dire autant de la mission de saint Potentien et de saint Sérotin à Troyes. Sauf peut-être quelques expressions recherchées, ajoutées par le compilateur et quelques phrases étudiées et ornées de sa main, la relation en est aussi simple par le fond que par la forme. Ne serait-on pas en droit de dire que ce sont là des pièces originales, si elles ne se trouvaient fâcheusement amalgamées à des interpolations ? Mais il ne faut pas anticiper sur la marche de la discussion. Nous voulons trouver l'ancienneté des Actes. Qu'il nous suffise donc de reconnaître ici ces documents épars que l'Église de Sens, d'après le prologue commenté plus haut, a recherchés et découverts, pour les collationner et les offrir aux Églises voisines et éloignées.

Quelques pages ont suffi à l'auteur pour narrer ces quatre ou cinq missions; il a dit tout ce qu'il en savait, et du reste elles l'intéressaient moins que la mission savinienne, à laquelle il consacra tout son labeur. Il y revient presque sans transition, après le retour à Sens des quatre prédicateurs. Saint Savinien a gagné à la foi chrétienne un grand nombre d'habitants; il a consacré trois églises, dans l'intérieur de la ville, et il voit son troupeau s'accroître de jour en jour. Mais bientôt la persécution s'élève contre le saint pontife et son martyr suit de près; saint Victorin et son jeune enfant en partagent la gloire. Bientôt saint Sérotin est victime lui-même de la cruauté païenne. Enfin après une année d'intervalle les trois disciples survivants, Potentien, Altin et Eodald succombent à leur tour sous les coups des persécuteurs.

Cette longue relation de trois martyres successifs est certainement de la même main que toute la légende. Mais il y a ici cette remarque à faire : c'est que les faits et surtout les détails des exécutions sont exposés avec un laconisme et une simplicité qui contrastent réellement avec l'exubérance d'expressions que l'on remarque dans les discours et les prières des saints martyrs. Ce mélange dénote certainement un travail de composition et de compilation tout ensemble, sur des données provenant de la tradition orale et de la tradition écrite.

Arrêtons-nous ici et cherchons maintenant à savoir, d'après ces caractères, à quel siècle peut remonter ce monument.

A ne considérer que l'époque des auteurs cités dans les additions qui ont trait à l'histoire militaire des Sénon, il est clair que cette pièce pourrait appartenir à la seconde moitié du VI^e siècle. Saint Jérôme et saint Augustin mentionnés dans ces pages, écrivaient dans la première moitié du V^e siècle, et l'évêque de Ravenne, Jordanus ou Jornandès, vivait au milieu du VI^e. Mais nous avons d'autres raisons de croire que la Passion de nos premiers apôtres a été reconstituée au V^e siècle, ou, au plus tard, vers le commencement du VI^e, à l'aide de documents antérieurs trouvés à Sens et dans les Églises suffragantes de cette métropole. Nous allons soumettre ces raisons au jugement des critiques.

En supposant que les Vandales, en ravageant la ville de Sens, aient anéanti les Actes de saint Savinien, est-il croyable que le clergé de cette ville, qui avait la garde des reliques des martyrs, ne se soit pas empressé, après cette tourmente, de relever l'oratoire de Saint-Sauveur ? Et puisque, dès les premiers siècles, c'était un usage universel dans l'Église, non-seulement d'offrir le saint sacrifice sur le martyrium des Saints, mais de célébrer leur office, au jour anniversaire de leur martyre, peut-on douter un instant que les prêtres chargés de ce soin, n'aient recomposé tout de suite, en cas de complète destruction, à l'aide de souvenirs encore vivaces, les Actes des apôtres sénonais ? Il est certain que dans ces temps éloignés, au témoignage des Pères et des historiens, on lisait leur Passion, à l'office de la nuit, et qu'au moment de la Préface, on chantait le mémorial de leurs vertus. Il y a donc tout lieu de croire qu'à Sens, pas plus qu'ailleurs, le clergé ni le peuple n'auront laissé planer sur les sépulcres et la mémoire de leurs Saints un oubli injurieux de plusieurs siècles. Ce sont des parties de cette Passion, refaite après les bouleversements des guerres, que nous avons cru apercevoir dans la grande légende, entre autres, l'arrivée de saint Savinien dans le bourg qui porte son nom, la conversion des trois personnages qui devinrent ses disciples, la fondation des Églises et le récit du martyre de Savinien et de Victorin, puis celui de Sérotin. Ces parties, quoique habillées d'un style un peu apprêté, respirent un air de simplicité primitive. Il est regrettable que le collecteur y ait mêlé des discours et des descriptions en style pompeux.

Mais ce n'est là, dira-t-on, qu'une opinion personnelle ; elle demande à être justifiée ; c'est ce que nous allons faire. N'ayant plus d'autre indice que le style des Actes pour nous guider et nous conduire au but que nous poursuivons, nous allons l'examiner à l'aide des moyens scientifiques employés par les savants du siècle dernier.

Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* ont assigné à chaque siècle, en général, sa manière d'écrire, et ils l'ont

fait avec cette sûreté d'appréciation et cette autorité que donnent le talent et l'érudition. Or, d'après Dom Rivet, les lettres, au V^e siècle, malgré leur décadence forcément amenée par l'invasion des Barbares, se maintiennent encore dans un état assez florissant, grâce aux écoles publiques établies sur beaucoup de points de la Gaule. Dans les Églises surtout et les monastères, la littérature ne paraît pas considérablement déchue de la réputation qu'elle avait au siècle précédent. C'est même l'époque de la rédaction des légendes; on en compose partout où les Vandales ont porté leurs ravages. Enfin, le cachet littéraire de ce siècle c'est l'éloquence, c'est le style élevé, orné d'épithètes, de tournures poétiques, plus diffus cependant et moins poli qu'aux âges précédents, mais pas encore rustique, grossier et de mauvais goût, comme au temps de Grégoire de Tours¹. Or telle est la physionomie littéraire de notre grande légende, surtout dans les parties qui prêtent à l'éloquence. Elle manque sans doute de cette concision que l'on remarque dans les auteurs de la bonne époque; les expressions y abondent, c'est la facon de gauloise; mais, en revanche, la diction y est généralement correcte, à part quelques fautes de copistes; les phrases en sont assez bien construites, les termes propres et choisis.

D'après les auteurs de l'*Histoire littéraire*, à partir du V^e siècle, l'éclat des lettres va toujours en s'éclipsant jusqu'à Charlemagne; elles tombent même dans une complète décadence vers la fin du VII^e siècle, et dans la première moitié du VIII^e, où, disent-ils, on employa encore une fausse éloquence, « qui ne consistait qu'en des pensées peu justes et naturelles, des tours guindés, des expressions affectées, des pointes recherchées, un amas d'épithètes sans ordre, sans discernement, des cadences réitérées, mais plus propres à ennuyer qu'à réveiller l'attention du lecteur; en un mot, une manière de s'énoncer qui ne tendait qu'à se rendre inintelligible². » Il nous est impossible de voir ces défauts dans la

¹ Dom Rivet, *Hist. littér.*, t. II, préf., passim.

² *Hist. littér.*, t. III, préf.

grande Passion de saint Savinien. Donc, si l'on s'en rapporte au jugement de ces savants, il faut absolument placer cet ouvrage dans le V^e siècle ou au commencement du VI^e; car, dès lors qu'il n'est pas du temps de la renaissance des lettres, au IX^e, — et nous l'avons prouvé, — on ne voit aucune époque antérieure qui puisse lui convenir.

Mais on nous objectera peut-être que nous ne sommes pas un Dom Rivet pour décider une question aussi délicate : c'est vrai ; que les règles posées par ce savant s'appliquent surtout aux écrits des laïcs : c'est encore vrai ; et qu'enfin, dans tous les temps, il y eut, parmi les ecclésiastiques, de bons et de mauvais écrivains, même dans la province sénonaise, aux portes de la fameuse École de Saint-Germain-d'Auxerre ; tout cela est incontestable. Aussi aurons-nous recours à une méthode plus simple et plus sûre que celle de l'*Histoire littéraire*, pour trouver l'âge de notre vieille légende ; c'est la comparaison de cet écrit avec d'autres de la même région.

Un des écrivains connus, les plus anciens de la Lyonnaise, est le prêtre Constance, de l'Église de Lyon, aussi illustre par ses talents que par sa naissance. Il composa, au V^e siècle, une Vie de saint Germain d'Auxerre. Elle a été publiée dans la *Bibliothèque de l'Yonne*¹. Elle va nous servir, avant tout autre document, de point de comparaison.

Le style de cette pièce est tout aussi déclamatoire que celui de notre légende et orné de beaucoup d'épithètes. Nous y retrouverons même des expressions et des tournures qui ont beaucoup de rapport avec celles de la Passion savinienne. En voici quelques exemples.

Dans son prologue, l'auteur exprime la crainte qu'il éprouve d'écrire les gestes de saint Germain dont la gloire l'éblouit comme la splendeur du soleil. « Et sicut solis splendor humanis illatus obtutibus, hebetata oculorum acie, lumen confundit ex lumine ; ita animi mei infirmitas oblatum præconiorum cumulum, . . . expavescit. »

Page 68 (XLII). Saint Germain rencontre la jeune Gène-

¹ *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. I, p. 48.

viève, dans un village, près de Paris. « Quumque beatissimus Germanus confluentem multitudinem salutaris verbi exhortatione refoveret, ad medium circumstantis populi longe porrecto intuitu, puellam quamdam, Genovefam nomine, inter adstantes eminus conspicatur. At vates divinus, nescio quid in ea cœleste et angelicum auspicatus, e proximo hanc jubet suis sisti conspectibus. »

Page 69 (XLIII). Le saint évêque l'introduit dans l'église, suivi d'une grande foule de peuple, il y récite des prières et lui donne sa bénédiction : « Ibique inter diutissimos concentus ac prolixam orationis continuationem beatus Germanus manum dexteram super caput virginis indefesse tenuit. »

Page 70 (XLIV). Il lui conseille de ne jamais porter d'autres ornements que la pièce de monnaie bénite qu'il vient de lui donner : « Cœterum universa alia mundialis pulchritudinis ornamenta auri gemmarumve compacta fulgoribus, numquam tuis vel collo vel digitis inseri patiaris. »

Page 71 (XLVII). Les apôtres voyageurs, après avoir abordé dans la Grande-Bretagne, ont commencé leur siège contre le pélagianisme, et ses fauteurs se dérobent, gémissant déjà de voir les peuples leur échapper : « Latebant abditi sinistrae persuasionis auctores, et more maligni spiritus, gemebant perire sibi populos evadentes. »

Voici une périphrase pour exprimer une grande foule : « planè immensæ multitudinis numerositas... » ; une autre, pour marquer la puissance de la parole divine : « torrentes eloquii sui cum apostolicis et evangelicis tonitruis, profuderunt, » etc.

Page 72 (XLIX). Notons ici une phrase qui a son pendant à la fin de la Passion de nos saints martyrs. Saint Germain avait apporté sur lui différentes reliques qu'il déposa dans un seul mausolée : « Arbitrans opportunum ut membra sanctorum ex diversis regionibus collecta, quos pares meritis receperat cœlum, sepulchri quoque unius teneret hospitium. » C'est exactement la même pensée qui a été exprimée et répétée par le rédacteur de notre légende, à la fin du récit des martyres

de saint Savinien et de ses compagnons, et avec des termes presque identiques.

Cette manière d'écrire émaillée d'épithètes et d'adverbes au superlatif et surchargée de périphrases, se retrouve encore à la fin du VI^e siècle, à Auxerre même, dans la Vie de saint Amateur et de saint Germain, par Etienne, prêtre auxerrois. Il nous serait facile d'en rapporter de nombreux extraits. Mais pour ne pas fatiguer la patience du lecteur, bornons-nous à citer quelques locutions.

L'auteur de cette Vie ne parle, pour ainsi dire, que par périphrases. Ainsi, il appelle des gens atteints d'une maladie invétérée : « diutinæ ægritudinis laqueis impediti. » Un calomniateur est pour lui : « auctor pessimæ machinationis atque inventor nubilosæ cogitationis... » et répandre de nouvelles calomnies, c'est : « jactitare... novæ adinventionis lubricamenta malitiæ. » Les prières du saint sont : « Splendidissimarum precum libamina. » Perdre la vie, c'est : « animæ vivacis flatum amittere. » La lèpre devient, sous sa plume : « lepraticæ iniquationis languor. » Quand il parle de guérisons nombreuses, il dit : « multifariæ sanitatum formæ. » Etc., etc.

Après le VI^e siècle, nous ne retrouvons plus cette façon de s'exprimer, élégante, poétique et prétentieuse; la littérature devient sèche, froide, étriquée; ou si elle affecte encore des tournures pompeuses, c'est sans goût et sans grâce. Elle se soutient encore néanmoins dans les monastères; mais le style des meilleurs écrivains diffère beaucoup de celui que nous venons de produire. Ainsi, Jonas, abbé de Fontenelle, qui composa une Vie de saint Vulfran, de Sens, au VIII^e siècle; Audrade, chorévêque de Wénilon, qui écrivit, au IX^e siècle, un recueil de ses visions; le célèbre Loup de Ferrières, natif de Sens, dont les œuvres sont connues; enfin, Héric d'Auxerre, qui laissa deux Vies de saint Germain, l'une en prose et l'autre en vers, ont assurément conservé l'honneur et l'éclat des lettres; mais leur style, malgré sa perfection, n'a plus le grand air, la construction harmonieuse, l'abondance d'expressions, ni l'éloquence diffuse des ouvrages du

V^e et du VI^e siècles; il n'en a plus, en un mot, ni les qualités ni les défauts¹.

L'analogie qui existe entre le style de la grande Passion et celui des auteurs précités des V^e et VI^e siècles, nous permet donc de faire remonter jusque-là cette composition.

Veut-on un dernier rapprochement qui achèvera de nous éclairer? Nous allons le faire avec des légendes du même temps, et écrites dans la même contrée, de l'avis même des savants.

Il existe dans les *Acta* des Bollandistes, au XVI mai, une passion anonyme de saint Pélerin, premier évêque d'Auxerre. Elle a été reproduite dans la *Bibliothèque historique de l'Yonne*². Sa date n'est pas douteuse : « Elle ne peut guère être du commencement du IV^e siècle, dit l'auteur de ce recueil; nous ne la croyons pas non plus postérieure au VI^e siècle. » Or, si nous comparons cette pièce avec la Passion de saint Savinien, nous trouverons qu'elles ont ensemble beaucoup de similitude pour le style, la construction des phrases et l'abondance des termes pompeux.

Saint Sixte consacre l'homme de Dieu et l'envoie prêcher les Gaulois, pour les ramener de l'erreur dans la voie de la vérité : « Ut quos auctor mali germinis venenosa pullulante doctrina lolii sui amaritudine perdere properaret, antidoto divini poculi recreatos ad salutem pristinam revocarent. »

Pélerin et ses compagnons traversent la mer : « Ad opus cœptum felix famulans blanda lympa insequitur. » Arrivés à Lyon, ils craignent de ne pouvoir poursuivre leur voyage, à cause des dangers de la persécution. : « Quia acerbissima ubique sæviebat barbarorum interminata atque continua christianorum damnatio. »

¹ Chaque époque a son genre littéraire. Il est certain que dans plusieurs centaines d'années, en France, on reconnaîtra encore, à ses ornements de mauvais goût, le style de l'école appelée romantique, et par conséquent le temps précis où ses adeptes ont écrit leurs ouvrages.

² *Acta SS.*, maii, p. 563. — *Bibl. hist.*, t. I, p. 123.

Finissons. Dans son interrogatoire, le saint évêque a menacé son juge des supplices de l'enfer. Celui-ci, en fureur, prononce ces paroles : « Non solum iste diis nostris sacrificare resistit, verum etiam et nobis verborum suorum venenata sibilatione multas incussit injurias . . . »

On le voit, cette légende si simple dans son récit a, dans sa forme, des apprêts de style et surtout des épithètes superflues qui lui donnent un cachet de ressemblance manifeste avec la Passion savinienne.

Une autre légende, celle de saint Symphorien d'Autun, si estimée de Ruinart et de Rivet, va, par sa comparaison avec celle de nos saints, fixer définitivement notre opinion. Les auteurs de l'*Histoire littéraire*¹, rangent cet ouvrage parmi ceux du V^e siècle et ils vantent son style *magnifique et élevé, quelquefois même à l'excès*. Dom Ruinart dit que saint Grégoire de Tours a fait l'éloge de ces Actes, dans son livre sur la *Gloire des confesseurs*. En voici quelques extraits.

Page 69. Description de la ville d'Autun. « Erat tunc Ædua civitas antiquæ nobilitatis, titulis et sacrilegæ religionis referta ceremoniis, atque errori gentilium famulans, diversis idolorum templis, et vanæ superstitionis amore tenebatur. »

Page 70. Réponse de Symphorien au juge : « Numquam ego hanc imaginem (Berecynthiæ, *Cibèle*,) nisi diabolicæ perditionis execrandum dæmonem judicabo... »

Page 71. Portrait physique de Symphorien après plusieurs jours de prison : « Producebatur è tenebris filius lucis, de illo vestibulo feralis ergastuli ; » et dont la maigreur avait relâché les liens : « Artiores nexus liventium lacertorum macie cutis attenuata laxaverat... »

Mais c'est assez de citations. Cette Passion tout entière revêt cette même forme éloquente et présente ce style grandiose. Que l'on se reporte maintenant à la légende de saint Savinien, qu'on relise les discours qu'il adresse à ses compa-

¹ Rivet, *Hist. litt.*, t. II, — Ruinart, *acta*, p. 69, p. 303-304 et seq.

gnons et ses réponses au gouverneur de Sens, on sera frappé de la ressemblance de ces deux pièces. La différence qui existe entre elles est toute en faveur de la Passion sénonaise, en ce que la composition, quoique moins bien écrite, en est plus simple et qu'elle ne renferme pas, comme l'autre, de nombreuses antithèses.

Il faut nécessairement conclure de l'examen comparatif de ce document et de sa ressemblance avec des Vies de Saints et des écrits réputés des V^e et VI^e siècles, dont le genre littéraire ne se retrouve plus aux âges postérieurs, qu'il a été lui-même composé à cette époque. Or c'est là une marque d'autorité si imposante que des critiques sérieux n'en exigeraient pas d'autres pour juger de son authenticité.

S'il en est ainsi des Actes de saint Savinien, remaniés et certainement amplifiés au V^e ou au plus tard, au VI^e siècle, que faut-il penser maintenant de ces parties que le collecteur a laissées à peu près dans leur intégrité; de ces légendes particulières aux Églises de Chartres, de Troyes, d'Orléans et de Créteil, auxquelles il n'a peut-être ajouté que quelques phrases pour les lier avec le reste, ou quelques mots pour orner un peu le récit? que faut-il en penser, sinon qu'elles doivent être d'une époque antérieure au V^e siècle, et par conséquent d'une antiquité fort respectable? A vrai dire, nous ne voyons guère de différence entre ces Actes et ceux de saint Saturnin, de Toulouse, et de saint Denys, de Paris, pour la gravité, la brièveté et la simplicité, qualités ordinaires aux légendes de bonne source. Or ces deux Passions auraient été composées, d'après les meilleurs juges, au plus tard, au III^e siècle. Il ne faudrait pas s'étonner que celles de nos saints missionnaires fussent de la même époque. En supposant que les documents originaux aient été détruits dans les persécutions de Dèce ou de Dioclétien, elles auraient été rétablies vers la fin du III^e siècle, ou au commencement du IV^e, pendant la paix de l'Eglise. Nous ne demandons rien de plus en faveur de leur antiquité.

Avant de clore ce débat, nous avons à parer des coups

que pourraient nous porter des adversaires pointilleux. « Vous osez, nous diront-ils, reporter au V^e siècle, ou même au-delà de Constantin, des écrits où se lisent les dénominations de *Duc*, de *Comte*, de *Basilique*; vous vous égarez : les gouverneurs des villes de Sens et de Troyes n'ont été que très tard décorés de ces titres, et le terme de basilique n'était pas usité avant Constantin-le-Grand. »

Nous répondrons que ces objections ne sont pas sérieuses. On n'a pas d'exemple, il est vrai, dans les auteurs connus, que le nom de basiliques ait été donné aux Églises, avant le premier empereur chrétien. Mais, sous son règne et après lui, ce nom était devenu si général et si populaire, que les copistes instinctivement ont dû le substituer à tous les autres. Le terme d'Église signifiait primitivement une assemblée chrétienne et aussi le lieu des réunions et du sacrifice. Constantin ayant permis aux chrétiens de s'emparer des basiliques pour les cérémonies du culte, ce nom fût aussitôt consacré par l'usage. L'on ne pourrait guère non plus citer d'auteurs français, avant le XIV^e siècle, qui ait appelé cathédrale l'église épiscopale, quoique le mot latin fut déjà employé au X^e siècle. En langue romane, on disait l'*Iglise*. Cependant on a souvent écrit : *la cathédrale de Fulbert*. Le mot *basilique*, substitué dans les copies, n'est donc pas un argument contre l'ancienneté des pièces originales.

On doit en dire autant des titres donnés aux magistrats des cités. Ce sont les copistes qui les ont transportés dans leurs manuscrits, pour se conformer aux mœurs et au langage de leur temps.

Si ces raisons ne sont pas acceptées par les esprits difficiles, nous allons leur en fournir une autre qu'ils trouveront, nous l'espérons, péremptoire.

La Passion abrégée : *Igitur, post gloriosum...* que nous avons examinée plus haut, ne renferme pas ces expressions que la critique signale comme des anachronismes. Ainsi la première église des Carnutes n'y est pas appelée *basilique*; l'auteur se sert, pour la désigner, du mot latin : *horreum*,

un lieu où l'on sert le grain ; c'était, sans doute, pour continuer sa comparaison des âmes converties, avec le bon grain : « *maximas animarum fruges adgregant, quibus et *horreum* sub titulo Dei genitricis, fuis benedictionibus, edificant.* » En d'autres endroits, il emploie d'autres termes. Pour Sens, c'est d'abord : *sacellum*, un petit temple, puis *tres ecclesie*, trois églises qui sont dédiées au culte ; pour Troyes, c'est simplement : *templum*, un temple ; nulle part on ne lit le mot *basilica*, dans cet écrit. On n'y rencontre pas davantage les termes : *dux* et *comes*. Il est dit de Severus Gallus, de Sens : « *Qui his locis, sub romano jure imperitabat,* » qui gouvernait alors, sous l'autorité des Romains ; plus loin, il porte le titre de *Judex*. Quirinus, gouverneur des Carnutes, est appelé *prefectus* ; Agripinus, du Parisis, *preses*, et Montan, de Troyes, qui n'est pas nommé, est désigné sous les deux titres de *preses* et de *Judex*.

Or, un abrégiateur retranche des longueurs, raconte les faits avec concision et change souvent les expressions, mais il ne supprime jamais les qualifications données aux personnages. Cette suppression complète, dans le compendium, ne peut être un effet du hasard ; elle n'a pu être faite à dessein, par un homme instruit à fond de l'histoire du passé, pour corriger les défauts de son modèle ; car le temps où il vivait, le IX^e siècle, était précisément un de ceux où l'on ajoutait ces titres aux noms des anciens magistrats ; il s'en suit qu'à cette époque, ces interpolations n'existaient pas encore dans la grande Passion de saint Savinien, et que l'abrégiateur eut le bon esprit d'en respecter le texte. Cette preuve nous paraît concluante.

Résumons ce chapitre. Nous avons démontré historiquement que la grande Passion a été recomposée avant le IX^e siècle, où l'on a commencé à l'abrégier. Cet ouvrage devait même dater déjà de loin, d'après le langage de l'abrégiateur de ce temps. On y distingue clairement des parties plus anciennes qui n'ont été que légèrement retouchées. L'ensemble du travail accuse, par divers caractères non équivoques, la manière d'écrire du

V^e au VI^e siècle. L'on est fort porté à croire qu'elle est de cette époque, si l'on s'en rapporte aux règles établies par les savants pour juger de l'âge des œuvres littéraires. Mais on acquiert la conviction du fait, lorsqu'en la comparant aux écrits de ce temps, qui ont leur cachet particulier, on lui trouve avec ceux-ci des points frappants de ressemblance. D'un autre côté, certaines allégations que l'on pourrait opposer à ces marques d'ancienneté n'ont absolument aucune valeur et se trouvent même anéanties par les témoignages de rédactions postérieures. Donc, non-seulement rien ne contredit, mais tout confirme l'opinion que nous avons avancée : la grande Passion de saint Savinien est du V^e au VI^e siècle, et les légendes de ses compagnons appartiennent à une époque plus reculée dans le passé.

CHAPITRE III

DE LA VÉRACITÉ DES ACTES DE SAINT SAVINIEN ET DE SES COMPAGNONS

Des pièces anciennes méritent toujours considération ; mais leur autorité repose surtout sur leur véracité. Lorsque ces ouvrages respirent la bonne foi et que l'on n'y trouve rien que de très conforme à l'histoire, aux mœurs et aux usages des temps où ils ont été composés, on peut et on doit raisonnablement en reconnaître l'authenticité.

Qu'est-ce que les anciens critiques ont exigé de nos vieilles légendes pour leur délivrer ce laisser-passer ? Ils ont déclaré que les plus graves, les plus courtes, les plus simples étaient les plus dignes de foi. Or, ces caractères, nous l'avons déjà constaté, se trouvent réunis dans la grande Passion. Si elle est longue et diffuse, c'est en raison des amplifications du commencement et de l'histoire militaire des Sénon qu'on y a intercalées ; mais les légendes des saints martyrs, prises à part, sont brèves autant que simples¹ ; la longueur de l'ouvrage vient uniquement de ce qu'il comprend le récit de quatre missions et de trois martyres différents.

Certains auteurs du XVII^e siècle ont rejeté comme faux les Actes remplis de miracles, de visions, de faits extraordinaires et peu croyables. Nous pouvons déclarer tout de suite que la grande Passion en est très sobre, et que ceux qui y sont racontés sont très croyables. Nous les examinerons, du reste, ainsi que les faits extraordinaires.

Mais avant de traiter cette question de la véracité et de la

¹ Non-seulement le style de ces légendes particulières est simple, mais il est difficile d'en rencontrer, dans l'immense collection des Bollandistes, qui se rapproche davantage du langage des Évangiles et des Actes des Apôtres.

sincérité de cette Vie de nos saints missionnaires, nous allons nous poser à nous-même, avec franchise, une objection sérieuse afin de la prévenir et de la résoudre par avance. C'est le prologue de la Passion abrégée qui va nous la fournir.

L'auteur, on l'a vu, félicite le clergé de Sens ou sa corporation monastique d'avoir parcouru la province, pour retrouver les Actes disséminés des martyrs, et de les avoir, avec soin, mais avec un peu trop de longueur, collationnés et recomposés. C'est pour ce motif qu'il les a abrégés. Et il ajoute : « Sed quos ista quantum invidiæ dentes acuit. — Mais ce travail a aiguisé les dents de l'envie. » « Dictum est enim ab æmulis... , etc. — Des envieux ont osé dire que nous avons remplacé les anciens récits par des fables de notre invention, et introduit la fausseté dans l'Église de Dieu; est-ce assez méchamment juger votre conduite ! »

Ce n'est pas d'aujourd'hui, on le voit, que les collecteurs de légendes ont été traités de faussaires. Cette accusation ne nous déplaît pas; elle nous procure l'avantage de mieux faire ressortir la véracité des Actes. Nous voyons bien ici des accusés; mais les accusateurs, quels sont-ils? Les coupables, dans cette affaire, seraient le clergé de Sens et les réguliers de l'abbaye de Saint-Pierre ou des Saints-Apôtres. Quant aux envieux, étaient-ce des prêtres séculiers d'une Église voisine, d'Auxerre, par exemple, ou des religieux de quelque monastère de Sens? Cette dernière supposition serait plus admissible; car l'abbaye des Saints-Apôtres était une des plus favorisées de cette ville par la munificence des rois et des princes, en raison même du dépôt sacré dont elle avait la garde; et ces privilèges pouvaient bien exciter quelques sentiments d'envie¹. Quoi qu'il en soit, il faut toujours se tenir en défiance contre toute accusation provoquée par des sentiments de

¹ Ce fut une fille de Clovis, la vierge Théodoctilde, qui fit construire à ses frais l'église des Saints-Apôtres et dota l'abbaye, sous le pape Hormidas (514-529). D'après les Bollandistes, cette fondation remonte à l'an 509. *Acta Sanct.* — Index SS. ad V tom junii.

cette nature. De plus, en bonne justice, il serait nécessaire, avant d'accueillir un blâme aussi grave, de savoir clairement quel en est l'objet précis et sur quelles preuves il est fondé. Dans la question en litige, il n'y a rien de déterminé : on ne peut connaître les points contestés ou falsifiés, encore moins les raisons apportées de ces interpolations. Tout juge impartial dirimerait immédiatement un procès de ce genre, en renvoyant les accusateurs par une fin de non-recevoir.

Mais les esprits soupçonneux ne s'accommoderont pas de cette sentence qui leur paraîtra peut-être intéressée. Une accusation de faux pèsera toujours, à leurs yeux, sur les compositeurs des Actes. Eh bien, alors, lisons attentivement la défense. L'avocat de notre légende savinienne est un prêtre, ne l'oublions pas, chargé par son archevêque, ou son abbé, de faire un abrégé de cette pièce trop longue et trop diffuse; c'était, par conséquent, un homme instruit, intelligent et judicieux : « mihi, . . . quasi docto et ad hoc potenti. . . » Comment donc repousse-t-il le reproche si vague des adversaires? Il déclare que, loin d'avoir fabriqué des mensonges, les prêtres sénonais sont allés de tous côtés s'enquérir de la vérité sur la vie de saint Savinien et de ses compagnons. Or, si après ces laborieuses recherches, si, dans ce travail de restauration hagiographique, ils avaient trompé leurs compatriotes et introduit des fictions dans la liturgie de l'Église, est-ce que des réclamations sérieuses ne se seraient pas élevées de tous les points explorés de la région évangélisée par les saints missionnaires? Est-ce que l'erreur aurait pu tenir longtemps contre la force de la vérité? Il ne s'agissait pas ici d'aventures imaginées dont le temps peut encore consacrer la vraisemblance, mais des actions de plusieurs hommes apostoliques qui avaient cimenté de leur sang les premiers édifices de la foi chrétienne dans le pays, et les Églises qu'ils avaient fondées devaient en faire la matière de leurs offices et le sujet de leurs chants immortels. Aussi le défenseur se contente-t-il de mépriser ces calomnies injurieuses et de passer outre. « Vos autem talia quasi a latere, . . . prętereunt. . . etc. » Il oppose

encore, plus loin, les plus formels démentis à ces injustes accusations des envieux. Il en est tout aussi exaspéré que ses frères. Mais de même, ajoute-t-il, que nous ne devons point rechercher de vaines louanges pour le bien que nous faisons, ainsi, tout en les méprisant, devons-nous nous défendre contre les attaques de la jalousie : « Sed sicut de bonis ventosum laudis favorem, . . . etc. » Et puis cet auteur fait preuve de bonne foi autant que de modestie, quand il dit : « Ab elegantia vero sermonis in hoc opere longe distamus, etc. — Cette œuvre est loin d'exceller par l'élégance du style, car au jugement de Severinus, dans les écrits où l'on cherche la vérité, il faut parler, non le langage agréable et soigné des orateurs, mais celui de la parfaite vérité. » Le docte personnage, qui s'exprimait ainsi en offrant un compendium des Actes à son supérieur hiérarchique, à l'Église de Sens et à toutes les Églises de la province, était-il un imposteur ? ne méritait-il pas la confiance publique ?

Enfin, il faut vider à fond ce procès, car il est à craindre que, malgré les raisons alléguées en faveur de la véracité de la Passion de saint Savinien, il ne surnage encore, à son sujet, quelques soupçons fâcheux.

S'il y a quelque chose de vrai dans les accusations dont nous venons de parler, sur quels points et quels faits porteraient-elles ? Serait-ce sur le fond du récit ? La mission confiée par saint Pierre aux apôtres des Senons, des Carnutes, des Parises et des Tricasses, aurait-elle été contestée ? Certains actes de leur apostolat, certains détails de leur martyre, les miracles opérés par eux ou en leur faveur, auraient-ils été considérés comme des fables par des critiques de l'époque ? Nous ne pouvons le croire ; rien n'autorise à le supposer, et nous allons démontrer tout-à-l'heure que tous ces faits sont parfaitement véridiques.

Les passages falsifiés se trouveraient-ils dans les amplifications, les discours et les fourrures que nous avons signalées ? Mais ces parties sont indépendantes des Actes proprement dits. Ainsi, l'on n'est point obligé et il importe peu d'admettre

que nos prédicateurs aient reçu leur mission de saint Pierre, à Antioche plutôt qu'à Rome, ou à Rome plutôt qu'à Antioche. Il y a toutefois, il faut l'avouer, un peu de confusion dans ce long préambule. L'abrégiateur paraît lui-même en faire peu de cas, puisqu'il passe outre et se contente de dire que saint Savinien a suivi le prince des Apôtres, en s'attachant à son ministère, avec ses compagnons qui étaient, d'après l'histoire, du nombre des disciples : « Savinianus cum sociis de illo, ut istoriæ testantur, sacro discipulorum numero, Petri, apostolorum principis, secutus est magisterium. » L'écrivain ajoute que saint Pierre le conduisit à Rome : « quo duce,... Romam usque perductus, ut fidelis minister... » Il corrige ainsi l'inexactitude, si c'en est une, de la grande légende qui semble faire partir les disciples d'Antioche, pour aller recevoir leur mission à Rome.

D'autres erreurs avaient peut-être été reprochées à cette pièce. Ainsi dans l'exposé historique des hauts faits militaires des Sénon, on raconte que cent mille hommes sortirent de Sens pour se porter au secours du roi des Galates. C'est sans doute une exagération, comme nous l'avons fait observer en note. L'auteur des Actes abrégés ne rapporte rien de tous ces exploits ; il renvoie simplement le lecteur aux anciennes chroniques : « De cujus antiqua magnitudine et gloria, veteres, si quis nosse velit, perconctetur istorias. »

Si telles sont les fables qui ont choqué la susceptibilité des jaloux, elles ne sont pas de nature à ébranler l'autorité des Actes. L'auteur du compendium avait donc raison d'en défendre la véracité contre les attaques perfides de l'envie et de déclarer hautement qu'ils étaient conformes à l'exacte vérité.

Enfin la Passion abrégée que l'auteur affirme, en face de toute une province ecclésiastique, être l'écho de l'*incorruptible vérité*, est tellement conforme de tous points à la grande Passion, à part ce qui concerne l'histoire des Sénon, que si ce n'est pas cette longue amplification que visait la jalousie des mécontents, il faut admettre qu'un autre ouvrage inconnu et disparu en devait être l'objet. Quoi qu'il en soit, les repro-

ches articulés contre la légende savinienne ne la firent pas exclure de la liturgie des Églises. Et, ce qu'il y a de remarquable dans cette affaire, c'est qu'elle fut conservée partout, même avec ses longueurs, tandis que l'abrégé susdit resta enfermé dans les archives, comme un simple document.

Après avoir écarté ces nuages qui pouvaient nous offusquer, nous allons examiner les passages de la grande Passion, les plus répréhensibles aux yeux des savants. Le principal, on pourrait dire l'unique point de mire de la critique historique, à l'égard de ces Actes, a été jusqu'à ce jour l'époque de la mission de nos prédicateurs et de leur venue dans les Gaules. C'est même la seule raison qui les a fait exclure du recueil des *Actes sincères* et rejeter parmi les récits fabuleux. C'était, du reste, la conséquence forcée d'une opinion tenace, qui voulait qu'aucune Église n'eût été fondée dans la Gaule, en dehors de la Province romaine, avant le milieu du III^e siècle. A part cette origine primo-séculaire attribuée à nos Églises, ils n'ont rien articulé de grave contre la sincérité des Actes. Or, nous avons établi, dans la première partie de ces études, la certitude morale de ces fondations d'Églises celtiques, par les Apôtres et leurs disciples. Ce point une fois acquis, il n'y a plus à nier la sincérité d'une légende, uniquement parce qu'elle fait remonter ses saints évêques au berceau de l'Église; il n'y a plus qu'à rechercher consciencieusement si ce qu'elle rapporte est l'expression de la vérité. Nous touchons, on le voit, au nœud le plus délicat et le plus décisif de la question. S'il est reconnu que nos Actes sont véridiques sous le rapport de la chronologie, la victoire nous est acquise en faveur de nos origines apostoliques. Entrons en discussion.

L'époque assignée par notre légende à la mission de nos premiers prédicateurs est inhérente au récit même de leurs gestes et de leurs martyres, et cela vaut mieux qu'une date isolée qui aurait pu y être intercalée postérieurement. Les Actes des martyrs les plus anciens et les meilleurs, à part ceux qui étaient tirés des greffes proconsulaires, ne renfermaient pas de date. Les chrétiens y ajoutaient seulement le

nom du pontife romain qui avait envoyé ces fondateurs d'Églises. Une époque désignée clairement par le nom ou le rôle d'un personnage connu, est donc plus certaine, dans ces sortes d'ouvrages, qu'une simple indication chronologique qui aurait pu être ajoutée par des copistes.

Dans la Passion de saint Savinien, non-seulement le nom de saint Pierre est prononcé, mais c'est lui-même qui confie à nos missionnaires le soin d'évangéliser nos contrées. Il les amène d'Antioche à Rome, lors de son retour dans cette ville, au temps où Néron persécutait les chrétiens. Après sa mort, il leur apparaît avec saint Paul, pour les préparer eux-mêmes au sacrifice de leur vie¹. Cette circonstance, mêlée au récit de leur martyre, précise une époque et confirme la vérité de leur mission apostolique, d'autant plus qu'elle n'appartient pas à la partie amplifiée des Actes, mais à cette relation si simple et si grave qu'on pourrait appeler primitive. Si cette mission eût été faussement attribuée à saint Pierre, par *amour de l'antiquité*, comme parle le *Gallia christiana*², après Bosquet, et sans aucun fond traditionnel, la vision des saints Apôtres eût été elle-même une pure invention. Mais à quoi bon pareils mensonges ? Alors, cette Vie tout entière n'eût été qu'un tissu de fables, fabriqué uniquement pour nourrir la dévotion et se payer avec de la fausse monnaie une haute antiquité ! Mais il s'agit ici, non pas de récits faits pour plaire

¹ Plusieurs martyrs furent favorisés de l'apparition de saint Pierre. On pourrait, il nous semble, inférer d'un passage de ses Epîtres, qu'il avait promis à ses fidèles disciples de les visiter après sa mort. Le verset 15 du chap. 1 de son Ep. II : *Dabo autem operam et frequenter habere vos post obitum meum, ut horum memoriam faciatis*, n'a jamais reçu, il est vrai, cette interprétation de la part des commentateurs cités dans D. Calmet (t. VIII) et de la Haye (Bibl. max., t. XVII). Mais dès lors qu'ils sont divisés sur le sens de cette phrase, ne pourrait-on pas proposer l'interprétation que nous signalons, en la soumettant au jugement de la sainte Eglise ?

² V. *Gallia christ.*, t. XII, Eccles. senon., page 3, t. VIII ; Eccles. carnut., p. 1093 ; Eccles. Aurel., p. 1410.

au peuple et flatter sa vanité, il s'agit de documents sérieux destinés à être récités dans l'assemblée des chrétiens. La vérité, l'exacte vérité, selon le mot de l'abrégiateur des Actes, devait avant tout servir de fondement à cette histoire.

Que manque-t-il à la Passion de saint Savinien pour être, au regard de la science moderne, non-seulement sincère mais historique? Un nom d'auteur. Revêtue de cette formalité, elle aurait traversé les siècles avec honneur, en compagnie des ouvrages les mieux accueillis par la science. Mais n'existe-t-il pas des circonstances de temps, de lieu et de rédaction qui peuvent abondamment et même avantageusement suppléer l'autorité d'un nom quelconque? Quand une pièce a été composée à une époque et dans un pays où la vérité ne pouvait être palliée ni défigurée, et par un auteur qui, loin d'écrire en son nom et pour sa satisfaction personnelle, n'était que l'instrument et l'organe d'une société d'élite, il nous semble qu'elle est revêtue d'un cachet d'authenticité au moins équivalent à une signature.

Or telle est la légende savinienne. Au V^e ou même au VI^e siècle, la mémoire de la mission et des gestes des saints martyrs, consignés dans les Actes originaux détruits par les Barbares, ne pouvait être entièrement oblitérée; le fleuve de la tradition n'était pas encore assez loin de sa source pour ne rouler que des eaux troubles. Le lieu où les anciens Actes ont été reconstitués était alors un centre considérable autour duquel rayonnaient d'autres localités importantes par leurs écoles et sérieusement intéressées au maintien des traditions. D'après le texte du prologue de la Passion abrégée, la Vie de saint Savinien, refaite avec des documents trouvés de tous côtés, était destinée à des Églises situées auprès et au loin. Lors donc qu'elles en reçurent copie, la repoussèrent-elles comme une œuvre de faussaire, sous prétexte qu'elles n'en connaissaient pas l'auteur? Mais que leur importait l'auteur? Ce n'était pas un individu qui leur offrait cet ouvrage, en son propre nom, c'était l'archevêque de Sens, c'étaient tout le corps ecclésiastique et les familles religieuses de cette métro-

pole. Cette compilation était une œuvre collective et en quelque sorte officielle, dont l'authenticité garantissait suffisamment la véracité.

Ce qui la revêt surtout de cette note essentielle, par rapport à la mission apostolique de nos Saints, c'est l'approbation et la confirmation de ce fait par les Églises de la même province. Qu'une Église isolée, comme autrefois celle d'Auxerre, comme aujourd'hui celles de Paris, du Mans, de Limoges ou de Toulouse, réclame une apostolicité fondée sur les lettres testimoniales de ses origines, elle est seule juge dans sa propre cause ; mais ici, les témoignages sont multiples et doivent d'autant peser dans la balance. Trois grandes Églises, sans compter les petites localités évangélisées par nos missionnaires, s'unissent de concert avec leur ancienne Église mère, pour proclamer la réalité de leur fondation au premier siècle. Cet accord qui date certainement des premiers âges du christianisme, n'eût pas eu lieu ou n'aurait pu persister avec une si parfaite harmonie, s'il n'eût pas eu la vérité historique et traditionnelle pour base. Que l'on suppose un instant la mission de saint Savinien imaginée, sans autre motif qu'une vaine gloriole, par un écrivain sénonais, et présentée à ces Églises comme l'expression de la vérité, les voilà toutes solidairement responsables d'une très grosse erreur et d'un mensonge historique que consacrerait la liturgie chrétienne ! On savait, à Sens, dans l'hypothèse, que la petite troupe de nos prédicateurs n'était venue dans les Gaules qu'au milieu du III^e siècle, ou du II^e siècle, comme le veulent les plus récents critiques ; cependant le clergé de cette ville célèbre, prétendant à des origines chrétiennes plus reculées, fait tout-à-coup intervenir saint Pierre dans les fastes de son histoire religieuse, et il se l'adjuge comme le fondateur de son Église, par mandat apostolique ? Semblable supercherie était-elle possible, et tout un diocèse pouvait-il en être dupe ? Ce n'est pas tout : voici de grandes Églises éloignées, disséminées, rivalisant de zèle pour les arts et les lettres, qui, unanimement et sans réclamation, participent à cette tromperie, l'insèrent dans leurs

annales, la célèbrent dans leurs offices et la propagent de siècle en siècle !... N'est-ce pas plus impossible encore ?... Les critiques useront d'arguties tant qu'ils voudront pour soutenir leurs négations à ce sujet, ils ne détruiront pas ces raisons si plausibles de la véracité de nos Actes.

Enfin, voici un dernier argument qui va trancher cette question.

Puisque d'une part le seul motif qu'on invoque contre l'autorité de cette légende, c'est un *fol amour de l'antiquité* et le désir exagéré de se rattacher, par saint Pierre, au berceau de l'Église; puisque d'autre part l'histoire rapporte que des envieux avaient, dès le IX^e siècle, taxé de fausseté les gestes de saint Savinien; des reproches motivés, des accusations formelles auraient dû se manifester quelque part, dans les chroniques des Églises frustrées de l'honneur incomparable de cette haute antiquité. Ce sont elles surtout qui devaient être jalouses et faire un procès en règle à leurs audacieuses rivales. Or nous ne voyons rien de semblable dans leurs archives.

D'après le Prologue, cité plus haut, les envieux sont à Sens; on ne les connaît pas; on ne sait point le motif de leur jalousie; tout porte à croire qu'il s'agit ici de moines offusqués par la renommée et les privilèges de l'abbaye de Saint-Pierre. C'est donc une accusation à dédaigner. Mais les Églises voisines, non évangélisées au premier siècle, auraient dû protester. C'est tout le contraire qui arriva. Ainsi l'Église de Paris n'a jamais contesté à celle de Sens sa fondation primo-séculaire; et, bien que les prédicateurs des Carnutes soient allés faire retentir la parole du salut sous les murs de Lutèce, celle-ci n'a jamais fait remonter son origine chrétienne plus haut que saint Denis, l'envoyé du pape Clément. Elle a donc accepté l'historique des Actes qui nous montrent saint Altin et son collègue Eodald allant évangéliser cette cité sans y établir d'église. La ville d'Auxerre pouvait également, à l'envi de Sens, revendiquer pour son Église une antiquité des plus reculées, d'autant plus que son premier évêque connu,

saint Pèlerin, y venait cultiver une terre déjà ensemencée. Cependant cette Église ne se rattache pas à saint Pierre mais à saint Sixte, et la chronique d'Auxerre place saint Savinien en tête des évêques dont l'apostolat avait répandu ses fruits sous le pontificat de saint Clément. Si l'Église de Sens eût menti à la postérité, d'autres Églises intéressées à relever ce mensonge, l'eussent consacré au moins implicitement ; ce qui est impossible. Donc, la véracité de la mission de saint Savinien, soit qu'on l'examine dans le texte des Actes, soit qu'on la discute devant le tribunal de l'histoire, est entourée de témoignages plus que suffisants pour entraîner la conviction.

Terminons ce chapitre en réfutant ce qu'on peut appeler les objections courantes de la critique, contre la véracité de la Passion savinienne.

La première qui s'offre à la pensée est prise du nom même de nos saints. « Savinien, Potentien, avons-nous lu dans un ouvrage sur saint Denis de Paris, en voilà des noms hébreux ! » Celui qui a lancé cette pointe aurait dû savoir et se dire que les Romains avaient imposé leur langue aux peuples conquis, et que les Juifs eux-mêmes latinisaient leurs noms, à plus forte raison les disciples du Christ et des Apôtres qui se vouaient à la prédication ; ils prenaient, du reste, exemple sur leurs chefs : Pierre, Paul, pourrait-on dire, *Petrus*, *Paulus*, en voilà des noms qui sentent leur nationalité ! En tous cas, il y eut parmi nos missionnaires un sénéonais qui conserva son nom celtique, ce fut Eodald¹ ; preuve que le collecteur des Actes n'a pas inventé à plaisir les noms de nos pionniers évangéliques.

Mais voici un grief plus sérieux souvent formulé contre la sincérité des Actes. On a fait de saint Savinien l'un des

¹ Si l'on censure les noms romains, on n'est guère plus favorable aux autres. Le P. Papebroke, qui a rédigé les Actes des saints du mois de juin, trouve que *Eodaldus* n'est pas un nom des temps apostoliques, et qu'il est plutôt franc que gaulois. Les plus savants linguistes seraient peut-être embarrassés pour trancher cette question.

soixante-douze disciples de Jésus-Christ : « De quorum collegio et numero beatum Savinianum sibi prælegit... » Il affirme lui-même en présence de son juge, qu'il est un de ces disciples choisis par le Sauveur : « Ejusque discipulum me esse confiteor,... » Dans certaines leçons, saint Potentien est également présenté comme l'un des soixante-douze. Or, dit-on, il est certain que ni l'un ni l'autre de ces envoyés ne figurent dans les listes dressées par les anciens historiens, d'après les Livres saints et la tradition. D'ailleurs, si tous les hommes apostoliques honorés de ce titre dans les vieilles légendes, y avaient eu un droit réel, leur nombre dépasserait de beaucoup celui qui fut fixé par Jésus-Christ lui-même.

Une réponse succincte aura facilement raison de ces objections.

L'antiquité chrétienne n'a jamais pu connaître ni rapporter exactement tous les noms des premiers disciples que le Sauveur avait appelés à sa suite¹. C'est l'opinion de Baronius². Les Actes des Apôtres et les Epîtres canoniques nous en ont conservé un certain nombre; les autres sont tombés dans l'oubli. Ceux que nomment les Livres sacrés n'avaient pas tous appartenu au collège des soixante-douze; et par contre, ils ne désignent pas tous les disciples qui en avaient fait partie. Il faut admettre aussi que, par respect pour le nombre mystique que l'Homme-Dieu avait consacré, les vides occasionnés accidentellement dans cette assemblée primitive, étaient aussitôt comblés par de nouveaux venus qui prenaient rang à bon droit parmi les soixante-douze disciples du Christ. L'on sait enfin que le nombre des Juifs convertis qui s'attachèrent au Sauveur, s'était de plus en plus accru jusqu'à sa mort. Après l'Ascension, il était environ de cent vingt³; et saint Paul affirme que Jésus-Christ s'est fait voir à plus de cinq cents disciples ou frères assemblés⁴. Tous ces hommes qui avaient

¹ S. Luc, X, 1-24.

² Baron, *Ann. Eccl.*, ann. 33, n. 38.

³ Act. Ap. I, 15.

⁴ I Cor, XV, 6.

partagé les travaux de l'Apostolat avec leur Maître, ou se disposaient à le faire, ne pouvaient-ils pas se dire ou être considérés comme étant des soixante-douze disciples, dans le sens large du mot? Ce nombre sacré ayant dépassé ses limites absolues, devait alors nécessairement comprendre tous les compagnons des Apôtres qui, comme eux, avaient vu et entendu Jésus-Christ, et voulaient être, comme eux, ses témoins jusqu'aux extrémités de la terre¹. Dès lors, il devenait presque impossible aux plus anciens historiens de l'Eglise de dresser une liste exacte des premiers disciples choisis par le Seigneur. C'est ce qui explique les lacunes, les erreurs et le désaccord que l'on remarque dans les plus anciens catalogues. « Le Père Riccioli, dit Bergier, en a donné un dénombrement fondé seulement sur quelques conjectures. Il cite pour garants saint Hippolyte, Dorothee, Papias, Eusèbe et quelques autres dont l'autorité n'est pas également respectable². » Un écrivain contemporain a repris récemment ce travail en sous-œuvre. A-t-il été plus heureux? M. l'abbé Maistre, professeur de théologie à Troyes, a publié, dans sa *Christologie*, une nomenclature des soixante-douze disciples, d'après l'Ecriture sainte et la tradition, en laissant, comme il le dit lui-même, ce qui est contestable et en s'attachant « à ce qui est historiquement ou traditionnellement certain, au sujet de ces bienheureux disciples³... » En même temps, ou à peu près, M. l'abbé Gainet rééditait le catalogue de la *Chronique pascale* traduit par le savant Ducange⁴. Or ces deux listes renferment des différences notables. Celle de l'abbé Gainet énumère environ vingt-quatre

¹ L'auteur de la *Chronique pascale* avance que, non-seulement il y eut d'autres *disciples du Christ* que les Septante, mais aussi d'autres *apôtres* que les douze, qui fleurirent après l'Ascension. Il donne ce nom à saint Barnabé, à saint Timothée, et à plusieurs autres. Voir D. du Cange, *Chronicon pascale*, 1688, pages 214 et 224.

² Bergier, *Dict. de Théol.*, au mot *Disciple*.

³ L'abbé Maistre, *Histoire de chacun des soixante-douze Disciples*, p. 6, Paris, Palmé, 1868.

⁴ M. Gainet, *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament par les*

disciples dont les noms ne se trouvent pas dans l'ouvrage de l'abbé Maistre.

Il faut conclure de ces observations : 1° que le titre de disciple du nombre des soixante-douze a appartenu, même au premier siècle, à beaucoup d'autres prédicateurs évangéliques qu'à ceux qui avaient été élus par Jésus-Christ. 2° Que cette désignation était devenue par là même un peu élastique sous la plume des plus anciens écrivains et qu'ils l'appliquaient, par extension, aux disciples des Apôtres. C'est ainsi, par exemple, que saint Ignace, saint Trophime, saint Timothée, saint Pudens et d'autres, qui n'avaient pas été choisis par le Sauveur, sont placés néanmoins dans l'ordre des soixante-douze. 3° Que, par les mêmes motifs, saint Savinien, s'il n'a réellement pas fait partie de cette compagnie d'élite, ce qu'on ignore, a pu être compté cependant au nombre des soixante-douze, en qualité de disciple de Jésus et des Apôtres, comme ayant figuré dans la société des six-vingts, ou même celle des cinq cents. Si c'est une erreur, il est impossible de le démontrer; elle serait toutefois bien excusable, et n'infirmerait en rien le fait de la mission apostolique de nos premiers prédicateurs.

Que l'on ne vienne donc pas jeter le discrédit sur nos anciennes légendes, en disant que nos Églises gauloises, pour reculer leurs origines, ont inventé des fables; qu'elles se sont adjugé de vains titres de gloire dans la personne de leurs fondateurs, en les choisissant parmi les soixante-douze disciples. « Non-seulement, écrivait naguère un adversaire de nos

seuls témoignages profanes, t. IV, p. 158 et suiv., Paris, Guénot, 1867.

Ce catalogue est celui de la *Chronique pascalle*, traduit du grec en latin et annoté par Ducange. (Loc. sup. cit.). Ce dernier l'avait collationné sur deux mss. de la Bibl. Royale (nos 2760 et 2819). Il dit dans ses notes, à la fin du vol., page 524, à propos de Dorothée, que, malgré le peu d'autorité dont jouit cet auteur, sa *synopsis* sur les soixante-douze disciples a été reçue favorablement par l'Église grecque.

origines, les traditions nous montrent saint Pierre et saint Clément environnant les Gaules d'une sollicitude toute particulière, mais il semble que, pour composer la gerbe de nos apôtres, la divine Providence ait moissonné la fleur de l'Évangile et du livre des Actes, réservant, pour évangéliser notre pays, les noms les plus doux et les plus vénérés : l'hôte de la sainte Famille en Égypte; le serviteur de l'enfant Jésus et de la sainte Vierge à Nazareth; Lazare, avec ses sœurs Marthe et Marie; Nathanaël; Zachée, l'aveugle-né; Simon-le-Lépreux, etc., etc. » Puis il ajoute : « Quel cycle poétique, parmi ceux qui ont inspiré les trouvères, fut plus intéressant et plus fécond que l'ensemble des chants qui se rapporte au saint graal ¹ ? »

Ce persiflage est d'un style charmant, mais il est hors de propos et s'adresse mal. Est-ce que cette *fleur de l'Évangile*, dont parle l'auteur, n'avait pas embaumé et fécondé les plages orientales avant d'embellir les champs de l'occident et de s'y multiplier? Cette *gerbe de nos Apôtres*, n'était-ce pas comme la surabondance des riches moissons de la Palestine et de la Grèce, que nous destinait la Providence? Enfin, pour parler simplement, est-il étonnant que la Gaule ait eu quelques disciples du Seigneur et certains personnages évangéliques, pour lui apporter la Bonne Nouvelle, alors que l'Orient avait le privilège de posséder tous les Apôtres, presque tous les disciples et un nombre considérable de *ces noms les plus doux et les plus vénérés*²? Après tout, nous ne voyons pas ce qui aurait empêché la Providence d'en agir ainsi à l'égard de la Gaule.

¹ L'abbé Bernard, *les Origines de l'Eglise de Paris* (mention honorable de l'Acad. des Insc. et B.-L.), p. 37-38.

² Avant cette tirade, l'auteur présente un tableau des fondateurs de nos Églises gauloises, au premier siècle. Or, cette nomenclature est, pour ainsi dire, la condamnation de la critique dont il l'accompagne. On n'y trouve, en effet, qu'un seul nom d'Apôtre, S. Luc, que douze noms de disciples, de la société des soixante-douze, et neuf ou dix personnages évangéliques. Il n'y a donc pas lieu de se récrier contre une si petite faveur.

Examinons encore certains points de notre ancienne légende qui pourraient donner lieu à contestation. Ils concernent la fondation des Églises, la consécration des ministres qui devaient les desservir et l'appropriation ou la construction des lieux destinés aux assemblées chrétiennes.

Les adversaires prétendent que les rédacteurs de nos légendes nous en imposent quand ils racontent qu'au premier siècle, nos missionnaires établissaient des Églises et les pourvoyaient de serviteurs de tous ordres. Il s'agit simplement de bien comprendre ce qu'ils rapportent et de ne pas leur faire dire des extravagances. Étudions les textes.

A Sens, il y avait, disent les Actes, sur le bord du chemin (de Troyes), un grand édifice plein d'idoles, que saint Savinien et ses compagnons transformèrent en église et qu'ils consacrèrent au Sauveur¹. Cette manière d'agir était celle de presque tous les premiers prédicateurs de la foi. Ils n'ont pas attendu la paix de l'Église et la permission d'un empereur chrétien, pour s'emparer des temples païens et les convertir, quand ils le pouvaient, en sanctuaires du vrai Dieu. Mais cela supposait l'appui d'une population déjà éclairée et fortement croyante. Dans les *Actes sincères* de D. Ruinart, on voit se produire des faits semblables. Ce passage n'a donc rien que de très véridique.

A Genabum (Orléans), saint Altin et saint Eodald font un grand nombre de conversions. Ce succès les détermine à y consacrer une église en l'honneur de saint Etienne, premier martyr, et ils ordonnent, pour l'administrer, des fidèles choisis parmi les croyants².

A Chartres, leur parole ne produit pas moins de fruits. Ils y consacrent donc également, au pied des murs de la ville, une église qu'ils dédient à la Vierge Mère de Dieu et au service de laquelle ils attachent des ministres de leur choix.

¹ Voir plus haut la légende latine, page 240.

² Voir plus haut la légende latine, pour Orléans et Chartres, pages 246, et pour Troyes, p. 252.

A Troyes, les prédications de saint Potentien et de son compagnon, Sérotin, ayant opéré des résultats non moins heureux, ils construisent à peu de frais, près des murailles, à l'intérieur de la ville, une petite église en l'honneur des saints Apôtres Pierre et Paul et placent à sa tête des ministres choisis parmi les nouveaux baptisés.

Revenons à Sens. Après le faubourg, où saint Savinien a déjà changé un temple païen en oratoire, la ville elle-même est devenue le théâtre de ses pieuses conquêtes. Le nombre des fidèles se multipliant de plus en plus, il y bénit deux nouvelles églises, d'une construction très modeste, l'une en l'honneur de la Vierge Marie Mère de Dieu, et l'autre en mémoire du premier martyr saint Étienne. Il en ajouta une troisième qu'il plaça sous le vocable de saint Jean-Baptiste, et il y établit, selon les prescriptions ecclésiastiques, un collège de prêtres et de lévites, auxquels il distribua leurs fonctions selon leur rang¹.

Tels sont les récits auxquels on refuse un certificat d'authenticité, parce qu'il y est question d'Églises organisées, d'évêchés établis, de ministres de divers ordres institués et enfin d'édifices consacrés au culte divin. Rien cependant de plus naturel, de plus nécessaire, de plus conforme à la sagesse et à la pratique de l'Église primitive que cette conduite de nos saints fondateurs. Nous en avons dit un mot, déjà, dans la première partie de cette dissertation ; nous allons simplement corroborer ici nos précédentes assertions.

Quel devait être le premier soin, disons même la principale préoccupation de nos prédicateurs, quand ils avaient réussi à convertir un certain nombre de païens et à les fortifier dans la foi ? N'était-ce pas de les y maintenir et d'assurer leur persévérance à l'aide des secours spirituels et des sacrements institués par Jésus-Christ ? Quand il leur avait dit : « Je vous ai choisis, ou établis, pour aller prêcher et opérer du fruit, » il

¹ Voir plus haut le texte latin, page 258.

avait ajouté cette parole significative : « et pour que ce fruit demeure. »

Or quel était pour ces missionnaires le premier moyen de conserver, dans les âmes de leurs néophytes, le fruit de la foi acquise ? C'était d'abord de trouver quelque part un toit hospitalier, d'acquérir, ou même de *bâtir à peu de frais*, un lieu convenable pour le consacrer aux réunions des nouveaux convertis. C'est ce qui se pratiquait à Jérusalem, à Antioche, à Rome et partout où s'arrêtaient les Apôtres. Après tout, ne leur fallait-il pas un local décent pour y offrir l'auguste sacrifice de l'autel ? Et n'est-ce pas là qu'ils devaient enseigner la vérité et administrer l'Eucharistie et la pénitence ? Telle est tout simplement l'origine de nos églises, dans le sens matériel du mot. Bien naïf serait le critique qui viendrait ici nous faire un procès, à ce sujet, en matière d'archéologie ! Que les partisans de cette belle science ne s'effarouchent pas : nous ne leur dépeindrons ni le style, ni l'architecture, ni la décoration de ces églises primitives : quatre murs, une table d'autel et un siège pour le prêtre, voilà toute l'ordonnance et tout le mobilier des cathédrales de nos premiers pontifes.

Or que voyons-nous de plus, dans les Actes, à Sens, à Chartres, à Troyes, à Orléans ? Ici, c'est un temple d'idoles sanctifié par la prière ; là, une construction des plus rudimentaires ; plus loin, la demeure d'un fidèle, sans doute, qui servent de rendez-vous à ces assemblées chrétiennes. Ces descriptions respirent, en vérité, la plus insigne bonne foi.

Si l'on venait nous soutenir que les chrétiens ne bâtirent pas d'églises avant Constantin, nous n'aurions qu'à leur citer le passage d'Eusèbe, où cet historien affirme qu'à la fin du III^e siècle Dioclétien ordonna la destruction de tous leurs sanctuaires, dans l'univers entier¹. Cette erreur est provenue en partie d'une autre qui doit être dissipée. On a longtemps pensé

¹ Euseb., *Hist. eccl.*, l. 8. — Voir du reste, au sujet de cette question, Ciampini, *Vetera Monumenta*, part. I, cap. XVII, p. 140 et seq.

que le clergé et les fidèles de Rome n'avaient jamais eu, avant Constantin, d'autres lieux de réunion que les catacombes, et l'on en a conclu qu'il n'avait jamais existé non plus, dans les autres villes chrétiennes, de monuments élevés au vrai Dieu. Or c'est une double méprise. Saint Pierre exerça longtemps, à Rome, les fonctions de son apostolat dans le palais du sénateur Pudens. La crypte récemment découverte de l'église de Saint-Clément renferme encore des restes de substructions antiques qui marquent le lieu vénéré où se réunissaient les prémices de la chrétienté romaine. Les catacombes servaient sans doute de refuge aux fidèles pendant l'orage des persécutions, mais dans les intervalles de paix, ils remontaient dans la cité, s'assemblaient de nouveau dans leurs oratoires et continuaient leur vie de prière et de prosélytisme.

Or ce n'est pas dans les cités gauloises que cela pouvait s'observer ; les persécutions du reste y étaient plus rares et moins violentes. Rien n'empêchait les premiers chrétiens de s'y réunir dans une habitation particulière ou de s'y construire un temple modeste¹. Ils devaient le faire, et c'est ce qu'ils firent ; nos vieilles légendes l'affirment avec une simplicité et une sincérité qu'il n'est pas permis de mettre en doute. Il n'est pas même jusqu'aux détails circonstanciés de lieu et de mode d'érection, qui ne doivent leur donner, à cet égard, une valeur historique.

Mais il y a des difficultés plus graves qui embarrassent la

¹ Les historiens protestants sont tous de cet avis. Voici ce que dit Mosheim (*Hist. eccl. anc. et mod.*, t. I, siècle 1^{er}, 2^e p., v.) : « Les premiers chrétiens s'assemblèrent sans doute d'abord dans des maisons particulières pour célébrer leur culte ; mais, dans la suite, il fut nécessaire d'avoir un lieu fixe d'assemblée, où l'on pût placer à demeure les livres, les tables et les pupitres dont on avait besoin pour le service divin, etc. » Si, à la place de ce mobilier peu archaïque des temples protestants, on admet l'autel du sacrifice et le siège épiscopal, on sera dans le vrai. Mosheim cite à son tour des autorités de sa secte : Vitringa, Blondel, Bœhmer, Bingham qui partagent la même opinion.

critique : ce sont les évêchés du premier siècle ; ce sont les consécractions de ministres inférieurs, c'est l'organisation d'un clergé complet dans ces centres de réunion, dès l'aurore de l'Église. Continuons simplement nos réflexions sur cette matière.

Nous avons dit que les hommes apostoliques avaient reçu l'ordre de faire fructifier la semence du salut et de conserver dans les âmes ces fruits divins. Or eussent-ils accompli ce devoir, si, une fois leur petite communauté formée, ils l'eussent délaissée au milieu d'une population idolâtre, pour aller entreprendre d'autres missions ? Abandonnée à elle-même, privée de secours spirituels, cette société naissante eût-elle pu se maintenir dans la foi et résister aux séductions de la vie païenne ? Non, c'était impossible. Les conquérants n'ont rien de plus pressé, après leurs triomphes, que d'assurer la conservation de leurs conquêtes. Mais un lieu d'assemblée publique ne suffisait pas pour obtenir ce résultat. Il fallait placer tout de suite à la tête du troupeau un pasteur digne et capable de le gouverner, un prêtre qui pût l'instruire, célébrer pour lui les saints mystères et lui distribuer le pain eucharistique. Or ce prêtre, dans les premiers âges, c'était l'évêque ; lui seul remplissait publiquement ces divers ministères. Ne fallait-il pas du reste que le chef du troupeau eût reçu la plénitude du sacerdoce pour communiquer à son tour des pouvoirs sacrés aux néophytes de son choix ? Que nos missionnaires aient confié à de simples prêtres, dans de petites localités, la garde d'une société chrétienne peu nombreuse, nous pouvons à la rigueur faire cette concession à nos adversaires. Mais qu'ils aient agi de la sorte dans les grandes villes, c'est une assertion condamnée par l'histoire des gestes apostoliques, et par la tradition chrétienne. C'est toujours un évêque et non pas un simple prêtre que saint Paul met à la tête des Églises qu'il établit à travers le monde ; et quand il n'en trouve pas d'assez digne parmi les nouveaux convertis, il charge un de ses disciples de remplir cet office. Nos premiers prédicateurs, investis de tout pouvoir, ne devaient pas constituer des Eglises dans les Gaules autrement que les Apôtres dans l'Asie.

Nous avons du reste un témoignage précieux à fournir à l'appui de ce fait. Saint Irénée, nous l'avons déjà montré, oppose la tradition apostolique aux hérétiques de son temps, et il prouve cette tradition par la *succession des évêques*, aussi bien dans la Gaule celtique que dans les autres parties du monde. « Ceux qui cherchent la vérité, dit-il, peuvent connaître dans toutes les Églises la tradition des Apôtres qu'ils ont répandue dans tout l'univers ; car nous pouvons compter ceux qui ont été établis évêques par les Apôtres dans les Églises, de même que leurs successeurs jusqu'à nous, lesquels n'ont rien enseigné de pareil aux délires de ces nouveaux docteurs : car si les Apôtres ont tenu des mystères cachés pour les enseigner aux parfaits, ils ont dû surtout en faire part aux évêques, auxquels ils confiaient le soin des Églises, etc. » Ce n'étaient donc pas de simples prêtres que les Apôtres ou leurs délégués choisissaient pour gouverner les Églises, dans la Gaule celtique comme ailleurs, c'étaient des hommes *irrépréhensibles*, selon le vœu de saint Paul, qu'ils investissaient de l'autorité épiscopale.

M. l'abbé Chevallier, inventeur du système de la *prédication rapide et nomade*, aux deux premiers siècles, aurait pu puiser dans la légende de saint Savinien et de ses compagnons, des arguments en sa faveur ; car nos missionnaires y sont représentés courant d'un pays à l'autre, pour y répandre la parole sainte. Mais est-ce que tous les disciples des Apôtres et les Apôtres eux-mêmes n'ont pas fait cela ? Seulement ils constituaient des Églises partout où les conversions étaient nombreuses ; c'est ce qui détruit le système de la prédication rapide et nomade ; et comme ils ne pouvaient eux-mêmes gouverner, en qualité d'évêques, toutes les Églises qu'ils fondaient, ils choisissaient ces évêques parmi les nouveaux croyants. Tels furent les premiers évêchés. Ce mot choque sans doute la susceptibilité des savants, parce qu'il rappelle tout de suite à

¹ S. Irén., lib. 3, cap. 3. — Passage cité et traduit par M^r Gousset, dans ses *Notes* ajoutées au *Dict. de théol.*, de Bergier. — V. note XLI, au mot *Évêque*.

l'esprit l'apparat de la dignité épiscopale tel qu'on se le figure habituellement. Non, ces premiers évêques n'avaient rien de cet éclat et de cette magnificence qui accompagnent aujourd'hui les marques de la puissance spirituelle. Qu'on se les représente dans toute leur simplicité évangélique, on sera dans la vérité, et leur titre d'évêques n'aura plus rien qui mérite l'improbation de la critique.

Mais, nous l'avons dit, le terme d'Église n'implique pas seulement la notion de chrétienté administrée par un évêque, mais celle d'un clergé, c'est-à-dire d'une hiérarchie ecclésiastique. C'est contre cette institution surtout que réclament les adversaires de l'apostolicité. Continuons de chercher la vérité d'abord à l'aide du raisonnement. Nous invoquerons ensuite l'Écriture et la tradition.

Voilà donc une famille chrétienne formée au sein d'une ville idolâtre. Elle a un lieu de réunion ; tous ses membres se connaissent ; un prêtre muni de pleins pouvoirs est chargé de la gouverner et de l'accroître. Mais si le nombre de ces fidèles est déjà considérable et qu'il augmente de jour en jour (c'est ce qui avait lieu partout au début de la prédication), est-ce que cet évêque suffira seul à remplir sa tâche ? Comme les Apôtres, à Jérusalem, n'aura-t-il pas besoin de serviteurs ? Ou plutôt, l'institution des diacres, fondée d'abord dans ce premier centre de la chrétienté, avait sa raison d'être partout ailleurs et les disciples imitaient partout leurs maîtres. Voilà pourquoi ils devaient le plutôt possible adjoindre des diacres aux évêques. C'est ce que saint Savinien fit pour lui-même, à Sens, il ordonna des diacres. Cette conduite est parfaitement conforme à celle des Apôtres. Les Actes ne nomment point d'autres ministres inférieurs, mais les passages rapportés plus haut désignent évidemment un ordre hiérarchique plus complet ; les mots : *servitores*, *levitas*, sont de ceux que les critiques réprouvent, parce que, disent-ils, les *Ordres mineurs* ne furent pas établis, avant le III^e siècle. Mais il ne s'agit pas ici de pouvoirs conférés en vertu de l'ordination épiscopale. Il n'est question, dans notre légende, que de ministres, de serviteurs

et de lévites. Or il est incontestable que, dès le temps des Apôtres, outre les trois ordres établis hiérarchiquement, ceux des pontifes, des prêtres et des diacres, il y avait des lévites que les évêques préparaient au sacerdoce et qui remplissaient déjà, dans les églises, des fonctions analogues à celles qui sont attachées aux ordres mineurs¹. Saint Clément paraît le dire dans son Epître la plus authentique, la 1^{re} aux Corinthiens : « Au souverain prêtre, dit-il, ont été attribuées des charges spéciales ; aux prêtres a été assigné un rang particulier, et aux lévites incombent des fonctions qui leur sont propres ; le laïque est lié par les devoirs de sa condition. Que chacun de vous, mes frères, rende grâce à Dieu dans l'état où il se trouve². » Si l'on prétend que le mot *lévites* n'a pas d'autre sens ici que celui de diacres, nous sommes en droit de répondre qu'il peut bien avoir la même signification dans les Actes. Quoi qu'il en soit, ces institutions établies en faveur des chrétientés naissantes, répondaient parfaitement à leurs besoins religieux ; elles étaient conformes à la sagesse ; elles témoignaient du zèle des hommes apostoliques et du soin qu'ils avaient de leurs conquêtes spirituelles ; elles étaient enfin

¹ Bergier est de cet avis. On lit dans son *Diction. de théol.* au mot *Ordre* : « D'ailleurs les évêques des premiers siècles comprirent d'abord la nécessité de former de jeunes clercs, de les accoutumer de bonne heure aux fonctions du service divin, de faire dans la maison épiscopale ce que l'on fait aujourd'hui dans les séminaires. Telle est la véritable origine des *ordres mineurs*... »

Du reste, si l'on veut être parfaitement fixé sur cette question, on peut consulter le Cours complet de théologie de Migne (*Théol. curs. compl.*, t. XXIV, p. 643 et seq.), où l'auteur du Traité de l'Ordre, Hallier, démontre l'existence de ministres inférieurs dès le berceau de l'Eglise, d'après S. Denys l'Aréopagite, S. Clément, S. Ignace et la liturgie de S. Marc.

² « Summo quippe sacerdoti sua munia tributa sunt, et sacerdotibus locus proprius assignatus est, et levitis sua munia incumbunt ; homo laïcus præceptis laïcis constringitur. Unusquisque vestrum, fratres, in suo statu gratias Deo habeat. » Saint Clément, Ep. 1^a ad Corinth., c. 40. — Patrol. gr., t. I, col. 290.

inspirées par l'Esprit-Saint, puisque peu de temps après ces essais d'organisation, l'Église faisait de ces fonctions lévites inférieures autant de degrés pour arriver au sacerdoce et les comprenait dans le sacrement de l'Ordre¹.

Avant de clore ce chapitre, prêtons l'oreille aux bruits des assemblées scientifiques, pour saisir, s'il en existe encore, quelques objections un peu retentissantes. Il nous en vient précisément, comme un écho déjà lointain, sur la matière en discussion, de l'enceinte d'un Congrès qui s'est tenu à Troyes, en 1864. On s'y est occupé sérieusement des origines chrétiennes de Sens et de Troyes, et de la valeur des Actes de nos saints missionnaires. Comme la lumière de la vérité jaillit toujours du choc des opinions, surtout dans une réunion de savants, nous allons consulter le procès-verbal de la séance du 5 août, où cette grave question fut agitée².

La cause de l'apostolicité de nos Églises fut plaidée par M. l'abbé Prunier, du diocèse de Sens, et par M. l'abbé Dauphin, de Troyes. M. Tailliar, président du Congrès, répondit à M. Prunier, et M. Challe, président de la Société des Sciences de l'Yonne, à M. l'abbé Dauphin. Le compte-rendu de la séance, qui résume la conférence de M. Tailliar et la réponse de M. Challe, avec force éloges pour ces savants, garde un complet silence sur les arguments présentés par les défenseurs de nos origines. C'est là une lacune regrettable qui empêche le lecteur de porter un jugement impartial sur les résultats de la lutte. Du reste, pour dire ici toute notre pensée sur l'utilité des Congrès scientifiques en général, ils sont propres à faire connaître des découvertes curieuses, à propager le goût des sciences archéologiques, et à préparer des éléments d'études, mais ils sont impuissants à éclaircir et à vider la plupart des

¹ Le Concile de Trente (Sess. 23), après avoir déclaré que la Hiérarchie sacrée est d'institution divine, ne décide pas que les quatre ordres mineurs sont des sacrements; mais c'est le sentiment général des théologiens. V. *Dict. de théol.*, au mot *Ordre*.

² *Congrès scientifique de France*, XXXI^e session, page 563, Paris, Derache; Troyes, Dufour, 1865.

questions scientifiques. L'examen rapide qui va suivre des raisons alléguées par M. Tailliar contre la mission apostolique de saint Savinien et de ses compagnons, va nous confirmer dans cette opinion. Nous allons reproduire textuellement ces raisons, d'après le procès-verbal, où elles se trouvent répétées en plusieurs endroits, et y répondre le plus succinctement possible.

Le rapporteur, après quelques mots de louange bien méritée à l'adresse de l'honorable président, expose les raisons qu'il a de croire que « le christianisme ne date pas, dans nos provinces, du temps des Apôtres, mais seulement de la seconde moitié du III^e siècle. » Voici son argumentation :

« Aucun monument primitif de l'Église chrétienne ni les Actes des Apôtres, ni leurs Épîtres ne parlent de l'Église des Gaules. »

Cela ne prouve rien contre l'évangélisation des Gaules au premier siècle. C'est un argument négatif de nulle valeur auquel on peut opposer un texte positif, celui, déjà cité, de l'Épître de saint Paul aux Romains : « Votre foi est annoncée dans le monde entier. » Or l'Orient et la ville de Rome n'étaient pas le monde entier ; la Gaule y tenait, certes, une belle et bonne place.

« On prêchait en hébreu, en syriaque, en grec, en latin. On ne voit pas qu'on ait prêché en celtique ou en tudesque. »

On voit clairement par les Actes, les Épîtres de saint Paul¹, les écrits des Pères, entre autres, de saint Irénée, que les Apôtres et leurs disciples prêchaient dans toutes les langues ; et ce dernier Père apostolique assure que, de son temps, plusieurs de ses frères dans le sacerdoce usaient encore de ce don des langues par la vertu du Saint-Esprit². D'ailleurs

¹ I ad Cor., c. XII, v. 10.

² « Perfectos dicit (apostolus) eos qui perceperunt Spiritum Dei, et omnibus linguis loquuntur : quemadmodum et multos audivimus fratres in ecclesia prophetica habentes charismata et per Spiritum universis linguis loquentes. » Irén., adv. hæres., l. 5, c. 6.

M. Tailliar devait savoir qu'à cette époque on parlait le latin dans toutes les villes gauloises. C'est l'auteur de l'*Histoire littéraire* qui l'affirme en s'appuyant sur saint Augustin¹. Quand aux bourgades des campagnes, en supposant que nos prédicateurs n'eussent aucune connaissance naturellement acquise, ou divinement inspirée, de la langue celtique, ils pouvaient très bien les évangéliser par interprètes. Ainsi les diacres que saint Savinien ordonna dans le bourg qui porte son nom, et qui savaient sans doute le celtique, accompagnent partout nos saints missionnaires. Victorin reste à Sens avec leur chef, Sérotin, à la parole traînante, suit saint Potentien à Troyes, et l'éloquent Eodald s'attache aux pas de saint Altin dans ses courses apostoliques à Orléans, à Ferrières, à Chartres, à Etampes, à Paris et à Créteil. Donc l'objection du savant contradicteur est vaine, sans portée et malsonnante même pour les oreilles chrétiennes.

« Si, dès les premiers siècles de la conquête romaine, à une époque où la Gaule était à peine soumise, des missionnaires latins étaient venus dans les villes et les bourgades celtiques, les populations ignorantes ou fanatiques ne les eussent ni compris, ni tolérés. Dans les colonies latines encore peu nombreuses, ils auraient été signalés et arrêtés. »

Une imagination en quête d'arguments s'exalte souvent au point de s'égarer. Si l'on supprime de cette phrase le mot *compris* qui a sa réponse plus haut, c'est de l'histoire que fait ici l'honorable président, c'est l'histoire de tous les hérauts de l'Évangile, et en particulier de nos missionnaires, et il ne s'en aperçoit pas ! et il présente ce fait comme une objection ! Il est très vrai qu'au sein *des populations ignorantes et fanatiques* et *dans les colonies latines*, depuis les plaines de l'Arménie jusqu'à Rome, ni les Apôtres ni leurs disciples, ne furent *tolérés* ; partout ils ont été *signalés et arrêtés*, et nous ajouterons, martyrisés. C'est là, répétons-le, l'histoire de saint Savinien, de saint Potentien, de saint Altin et de leurs compagnons. Mais

¹ *Hist. litt.*, t. I, *Etat des Lettres av. J.-C.*, p. 61.

cela ne les empêchait pas de prêcher partout, de convertir beaucoup de païens et de fonder des Églises, avant de subir le martyre. Est-ce que M. Tailliar ignore que c'est ainsi que l'Église s'est établie sur toute la surface de la terre ? Et puis son objection est anti-historique. Il dit que nos missionnaires pouvaient prêcher tranquillement et avec fruit dans la seconde moitié du III^e siècle et non pas au premier. C'est le contraire qui est vrai, nous l'avons démontré : en ce temps, les persécutions étaient beaucoup plus multipliées et plus terribles, dans la Gaule, qu'aux premiers âges de l'Église.

« Saint Pierre, saint Paul et leurs disciples, proscrits, menacés sans cesse dans leur existence et accablés de travaux, n'avaient ni le temps ni la possibilité de penser aux Celtes et aux Germains. En fait, rien ne constate qu'ils s'en soient occupés. »

Saint Pierre, saint Paul et leurs disciples, après avoir rempli d'Églises les contrées de l'Orient, vinrent à Rome afin de christianiser l'Occident. Avancer qu'ils n'avaient *ni le temps ni la possibilité* de le faire, c'est dire équivalentement que les Apôtres chargés par Jésus-Christ d'évangéliser le monde, n'avaient *ni le temps ni la possibilité* de remplir leur tâche. Cela n'a pas de sens. Il est faux, du reste, qu'ils aient été sans cesse proscrits, ou, s'ils le furent, ils n'ont pas moins accompli d'immenses travaux. Ils ont donc pensé aux Celtes, aux Germains, aux Ibériens et même aux Bretons. De fait, les légendes de nos Saints le constatent. Elles confirment en cela les textes des Pères que nous avons rapportés dans la première partie de ces Études.

Le savant conférencier déroule ensuite les objections autrefois en vogue et maintenant abandonnées par la critique : les fameux textes de Sulpice-Sévère et de Grégoire de Tours, les lacunes de nos listes épiscopales, l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique, qui ne daterait, selon lui, que de l'an 265 ! l'abus du nom de saint Pierre dans les légendes, l'anachronisme commis au sujet de la construction des églises, et des titres de comte et de duc attribués aux gouverneurs romains

de nos cités. Nous avons suffisamment réfuté toutes ces objections, pour nous dispenser d'y revenir. Continuons :

« A l'appui de l'opinion contraire (l'apostolicité des Églises), on invoque la tradition. Mais la tradition n'est qu'un ensemble de témoignages transmis et perpétués de vive voix. Or, pour que ceux-ci soient croyables, il ne leur suffit pas de reposer sur des rumeurs mal affirmées, ou sur des souvenirs fugitifs, il faut de plus qu'ils soient désintéressés. Entre un droit reconnu et une prétention, il existe une grande différence. Une tradition qui se borne à constater une ancienne prétention, ne peut être assimilée à la possession d'un droit. »

Ici, nous tombons d'accord avec l'honorable président. Aussi, dans le chapitre suivant, nous prouverons aux adversaires que la tradition touchant nos origines apostoliques repose sur des fondements plus solides que des *rumeurs mal affirmées* et des *souvenirs fugitifs* ; que si, en face des autels et des corps vénérés des martyrs, les témoignages de la tradition ne peuvent être *désintéressés*, dans le sens chrétien du mot, ils ne peuvent non plus être faux et mensongers ; que cette tradition enfin ne se borne pas à constater une *ancienne prétention*, mais la *possession d'un droit*.

Enfin M. Tailliar, abordant la question locale, raconte l'histoire de la prédication de saint Potentien à Troyes, et il ajoute : « Ces faits ont pu se passer dans la seconde moitié du III^e siècle, mais il est impossible de les faire remonter au temps de saint Pierre, à cette époque, le nouvel établissement d'*Augustobona*, placé sous le protectorat d'Auguste, ne comptait guère de Romains qu'une compagnie de soldats, commandée par un centurion, et un petit nombre de familles, sous la direction religieuse d'un flamine. Comment un missionnaire latin aurait-il pu y prêcher?... et convertir à la foi nouvelle des masses de populations,... et surtout ériger une église ? etc. »

L'honorable contradicteur ne prouve nullement, par cette tirade, qu'il est *impossible* que ces faits ne se soient passés à Troyes, non pas sous Auguste, mais sous Néron. Les diffi-

cultés qu'il y voit devaient être les mêmes, et plus grandes encore, au III^e siècle. Du reste, *comment* les Apôtres et leurs disciples ont-ils converti l'Orient?... *comment* le Pêcheur de Galilée a-t-il converti Rome?... Des mots et des exclamations ne sont pas des raisons.

Telles sont pourtant, en substance, celles qui ont été opposées à l'authenticité et à la véracité de nos Actes, dans le congrès tenu à Troyes, en 1864, par l'homme le plus savant de cette imposante assemblée, et celui qui avait le plus approfondi la question de nos origines chrétiennes. Nous laissons aux lecteurs à juger de la force de ces arguments.

Nos Actes sont donc sincères et véridiques, quand ils racontent que, dès le premier siècle, nos prédicateurs, qui étaient des évêques, ont constitué des Églises, fixé des lieux de réunion, consacré des évêques, des prêtres et des diacres et même établi des lévites pour gouverner les communautés chrétiennes et pourvoir à tous leurs besoins. Ils sont d'ailleurs sincères et véridiques dans toutes les parties essentielles du récit de la mission et du martyre de nos prédicateurs, et comme les adversaires n'ont plus rien à objecter contre ce document, nous sommes en droit de déclarer qu'il a la valeur d'un document historique.

CHAPITRE IV

AUTORITÉ QUE TIRENT DE LA TRADITION LES ACTES DE SAINT SAVINIEN ET DE SES COMPAGNONS

La tradition est une des principales sources de la vérité historique. Les auteurs les plus graves et les critiques les plus judicieux ont toujours été d'accord sur ce point qu'à défaut des témoignages authentiques de l'histoire, la tradition constante, uniforme et perpétuelle d'un fait public, intéressant une contrée ou même une ville, a une autorité irrécusable et s'impose à la croyance universelle.

Il y a deux sortes de traditions, l'une *orale* qui se transmet de vive voix des pères aux enfants; l'autre *écrite*, c'est-à-dire consignée dans les livres ou sur les monuments.

Or la tradition qui regarde la mission apostolique, les gestes et le martyre de nos premiers prédicateurs, a été d'abord, peut-être, pendant quelque temps, une tradition orale; mais à partir du V^e ou du VI^e siècle, au plus tard, elle s'est transmise jusqu'à nous, enregistrée, fixée par l'écriture, reproduite presque sans interruption, de siècle en siècle, dans les différentes versions des Actes, dans les plus anciens martyrologes collationnés et rédigés d'après les Actes, dans les livres liturgiques, organes les plus sincères des antiques croyances, enfin dans les récits de chroniqueurs locaux, d'autant plus véridiques, sous ce rapport, qu'ils sont plus indépendants. C'est ce que nous allons prouver dans ce chapitre. De là deux paragraphes où nous traiterons successivement de la tradition orale et de la tradition écrite.

§ I. — *Les Actes de saint Savinien et de ses compagnons tirent d'abord leur autorité de la tradition orale.*

Nous avons dit et prouvé que les Actes de saint Savinien avaient été recomposés, au plus tard, au VI^e siècle, et que ceux des saints Potentien et Altin étaient bien antérieurs à cette époque. Mais il nous a été impossible de leur assigner une date. Si l'on refuse d'admettre qu'ils remontent au temps du martyre de ces missionnaires, ou au II^e siècle, ou même au III^e, force nous est bien d'invoquer en leur faveur la tradition orale, comme le canal unique qui ait pu transmettre les détails de ces Actes aux générations chrétiennes. Or ce mode de transmission, eût-il duré trois siècles, ne nous inspire aucune défiance, en pareille matière.

Quand on étudie les mœurs et les usages des chrétiens de la primitive Église, et que l'on considère avec quelle fidélité ils retenaient les enseignements de leurs pasteurs, avec quelle vénération ils conservaient la mémoire et les reliques de leurs martyrs, on ne peut supposer un instant qu'ils aient pu laisser tomber dans l'oubli le nom, l'époque et les principales actions des fondateurs de leurs Églises. Un peuple attaché à sa foi, comme l'est un peuple nouvellement converti, ne laisse rien perdre des faits et des monuments qui en constatent l'origine et lui en rappellent l'histoire.

Moïse disait aux Juifs, avant de mourir : « Souvenez-vous des anciens temps, considérez toutes les générations. Interrogez votre père, et il vous instruira ; vos aïeux, et ils vous renseigneront¹. » De même David : « Combien de choses n'avons-nous pas apprises de la bouche de nos pères?... Combien de vérités Dieu leur a ordonné d'enseigner à leurs enfants, afin de les faire connaître aux générations futures ? Ils en useront de même à l'égard de leurs descendants²... »

¹ Dentéron, cap. XXXII, vers. 7.

² Psalm. LXVII, v. 3.

Telle fut la tradition chez le peuple israélite. Il s'agit, dans ces passages, des préceptes de la loi divine et des vérités révélées; loin de nous l'intention de comparer ces traditions divines avec celles dont nous nous occupons; mais on ne peut nier que la manière dont elles se conservaient ne fût exactement la même, celle de l'enseignement oral des pères aux enfants et des pasteurs aux fidèles.

Après la connaissance des mystères de la foi dont nos pères des premiers âges ont conservé si fidèlement le dépôt sans le secours de l'écriture, au témoignage de saint Irénée et de saint Hilaire¹, y avait-il pour eux un objet d'études plus important et plus cher que la vie et les œuvres de ceux qui étaient venus de l'étranger leur apporter ces trésors de la vérité chrétienne et la sceller de leur sang?

Or les premiers convertis, qui avaient appris de la bouche de ces hérauts de l'Évangile le récit de leur mission et de leur voyage dans l'Italie et la Gaule, qui avaient été témoins de leurs travaux, de leurs miracles et des circonstances de leur martyre, pouvaient-ils les taire et ne pas les divulguer? Les pères ne se faisaient-ils pas un devoir de les raconter à leurs enfants? Et qu'est-ce qui pouvait interrompre cette chaîne d'une tradition si grave et si intéressante?

On a lancé au hasard contre l'antiquité de ces origines le mot d'*orgueil national*. Ce n'est pas aux premiers siècles qu'une tradition chrétienne aurait pu être faussée par un sentiment semblable; car cet acte supposerait, de la part d'une population, ou bien l'oubli complet de l'histoire encore récente de son évangélisation, ce qui n'est pas possible, ou bien une conspiration unanime de ce même peuple contre la vérité de ses origines chrétiennes, dans le but de les reculer plus loin, ce qui est plus impossible encore. Non, quand il s'agit de faits publics et d'une telle importance qu'ils marquent le point de départ d'une nation vers de nouvelles destinées, on n'impose pas aussi légèrement à la postérité. Eût-on massacré avec

¹ S. Hilar., de Synod., c. 27

nos apôtres tous les chrétiens de Sens, de Chartres, de Troyes, d'Orléans et de Créteil, qu'il aurait suffi d'un petit nombre de néophytes, et même de quelques païens, fiers de ce triomphe de l'idolâtrie, pour proclamer bien haut la réalité de ces événements et en perpétuer le souvenir.

Toutefois, ce n'est pas ainsi que les choses durent se passer; et quoique certaines légendes avouent que la foi des temps primitifs se soit sensiblement altérée dans plusieurs villes gauloises, on n'en connaît pas dont les Églises aient entièrement disparu sous les coups des persécuteurs. A Sens, saint Savinien confie, avant de mourir, à son disciple Potentien, le soin des chrétientés qu'il a fondées. Celui-ci et ses collègues ne laissèrent pas dépérir, ils fortifièrent plutôt les édifices spirituels qu'ils avaient élevés sur le sol des Carnutes et des Tricasses. Ils ne manquaient donc pas de témoins de leurs actes et d'organes fidèles pour les transmettre.

Enfin, qu'on le remarque bien, et c'est là notre principal argument, il ne s'agit pas ici simplement d'une tradition populaire passant, d'âge en âge, des pères aux enfants. La tradition dont nous parlons est de plus, en quelque sorte, ecclésiastique, en tant qu'elle concerne la vie et le culte des martyrs du Christ. Qu'on lise ce qu'ont écrit Dom Ruinart et l'abbé Martigny⁴, sur le soin extrême que prenaient les fidèles, dans les premiers siècles, de recueillir les Actes du martyre de leurs frères et surtout de leurs pasteurs, et sur l'empressement qu'ils mettaient à lire et à transcrire ces précieux documents, on verra que de tels souvenirs, quand bien même ils n'auraient été confiés qu'à la mémoire des chrétiens, ne pouvaient aucunement s'effacer.

Deux raisons contribuaient d'ailleurs à leur conservation : la présence des corps saints, sous les autels, et l'enseignement des prêtres.

⁴ Martigny, *Diction. des antiq. chrét.*, au mot *Actes des martyrs*. — Cet érudit a puisé ses renseignements, en grande partie, dans la préface aux *Actes des prem. mart.*, de Ruinart.

On sait que l'affluence des chrétiens était grande, dans les temps de paix, auprès du tombeau des martyrs. L'Église avait prescrit de bonne heure que le divin sacrifice ne serait offert que sur leurs reliques. C'est ce qui en relevait encore le prix et la vertu surnaturelle aux yeux des populations. Or n'était-ce pas là une occasion sans cesse renouvelée, pour les visiteurs, de s'entretenir des gestes de leurs puissants patrons? Et en admettant que de tels souvenirs pussent s'effacer dans les masses, est-ce qu'ils n'étaient pas ravivés de temps en temps par la parole autorisée de l'évêque? Eût-il manqué à cette tâche, celui qui avait hérité des conquêtes spirituelles et du fardeau sacré de ces hommes apostoliques? Que l'on accumule toutes les difficultés que l'on voudra, rien ne pourra ébranler les raisons que nous avons de croire à la fidélité des traditions orales de nos Églises primitives, par rapport à l'époque de leur appel à la foi, aux actions les plus saillantes et aux détails du martyre de leurs premiers apôtres.

Nous savons que l'on peut opposer à ces raisonnements plusieurs exemples de traditions corrompues et d'Actes falsifiés. C'est vrai; il n'y a point de règles sans exception. Ces traditions diffèrent en effet des traditions divines et apostoliques, en ce qu'elles ont leur côté humain et peuvent être altérées. Mais alors ces inventions ou ces interpolations ne se présument pas, elles se prouvent. Ainsi la découverte des anciens Actes de sainte Madeleine de Provence a-t-elle donné raison à ceux qui voyaient une pieuse exagération dans le miraculeux voyage des amis du Sauveur. Cette circonstance d'un vaisseau, sans voiles et sans rames, qui emporte, uniquement poussé par des vents propices, toute une famille apostolique, de la Palestine à Marseille, a été ajoutée plus tard par des copistes, sur des données incertaines. De même plusieurs légendes de Saints et de martyrs qui n'en avaient pas, ont été arrangées au moyen-âge d'après d'autres légendes¹. Mais que

¹ Les auteurs de l'Introduct. au *Cartul. de N.-D. de Chartres* ont cité en note, p. XXIV, une légende de S. Yon (ms. 63 de la

s'en suit-il de ces falsifications ? On ne peut après tout qu'en conclure deux choses, c'est que d'abord des faits secondaires, des détails miraculeux, par exemple, ont pu être ajoutés aux anciens Actes des Saints ; c'est qu'ensuite des écrivains trop zélés ont cru bien faire en composant, d'après des traditions vagues et peu sûres, des Vies de Saints dont ils ne connaissaient que le nom. Or ce n'est pas du tout le cas dont il s'agit ici. La tradition de nos Églises a pour objet un des événements les plus considérables dans les annales d'un peuple : son changement de religion et son baptême dans la foi par des envoyés de saint Pierre. Elle avait donc trois ordres de faits à graver dans l'esprit des populations converties : la mission de ses apôtres, la fondation des Églises et la relation de leur martyre. En réalité, il n'y a pas autre chose d'important dans les Actes de nos prédicateurs. Mais ces trois points d'histoire intéressant quatre grandes cités et des *vicus* circonvoisins, ne pouvaient disparaître dans l'oubli. Ce qui s'oublie, en général, ce sont les détails de la vie privée et même certaines actions de la vie publique. Sous ce rapport, nous l'accordons volontiers, ces Actes de nos Saints sont bien incomplets, car, sauf les circonstances de leur martyre, les rédacteurs n'y ont signalé aucun des miracles qu'ils ont certainement opérés. Donc, répétons-le, une tradition orale concernant l'époque de la transformation religieuse d'un peuple, la vie et la mort de ses premiers apôtres et la fondation de ses Églises, a pu et dû se transmettre sans altération pendant au moins trois siècles, en supposant qu'elle n'ait pas été, dans l'intervalle, fixée par l'écriture. Et si, au bout de ce temps, nous nous trouvons en possession d'une tradition écrite, nous éprouvons la joie douce et la sécurité parfaite des passagers qui entrent dans le port, après une longue traversée.

Biblioth. commun.), comme une trouvaille et un document à opposer au fait de l'apostolicité de S. Denys, de Paris. Mais cette légende, d'après les rédacteurs de l'*Hist. litt.* (t. IV, p. 461 et suiv.), a été fabriquée avec des Actes de S. Lucien de Beauvais. Elle n'a donc aucune valeur. (V. *Acta SS.*, au 8 janv., p. 466.)

§ II. — *Les Actes de saint Savinien et de ses compagnons tirent surtout leur autorité de la tradition écrite.*

Avec la tradition écrite, nous remontons, comme nous l'avons dit, le cours des âges jusqu'au V^e ou au VI^e siècle. Il est facile maintenant de dérouler tous les anneaux de cette longue chaîne de témoignages. Ce serait même un luxe de preuves inutiles, si nous ne devions confirmer, pièces en main, la vérité de nos précédentes affirmations.

La tradition écrite, dont nous abordons l'examen, n'est pas seulement d'une grande force probante en faveur de la vérité de nos origines, elle présente encore un intérêt local des plus attrayants pour l'hagiographe et l'archéologue chrétien. Le chercheur qui s'est attaché à suivre ainsi le fil d'une tradition à travers le dédale des temps passés, est bien vite récompensé de sa peine. Pour mettre de l'ordre et de la variété dans cette étude, au lieu de parcourir successivement les Actes, les martyrologes, les livres liturgiques et autres écrits, nous procéderons par siècle, et à chaque siècle, nous prêterons l'oreille à toutes les voix de la tradition.

CINQUIÈME ET SIXIÈME SIÈCLES

La grande Passion de saint Savinien constate la mission de cet envoyé dans les Gaules, ainsi que celle de ses compagnons, par l'Apôtre saint Pierre, sous l'empire de Néron. Et cette légende fut refaite elle-même, ainsi que nous l'avons démontré ci-devant, d'après le *libellus* des gestes de saint Savinien, détruit par les Vandales.

SEPTIÈME ET HUITIÈME SIÈCLES

Peu de temps après, le savant le plus distingué de son époque, Bède-le-Vénérable, moine d'Angleterre, qui vécut de 672 à 735, consignait, dans son martyrologe, la mission aposto-

lique de nos saints missionnaires. On y lit au xxxi décembre, après la mention de sainte Colombe : « Item Senonis beatorum Sabini et Potentiani qui a beatis apostolis ad prædicandum directi, præfatam urbem martyrii sui confessione illustrem fecerunt. — A Sens, fête des bienheureux Savinien et Potentien, lesquels, envoyés par les saints Apôtres pour prêcher dans cette ville, l'illustrèrent par le témoignage de leur martyre. » Cet auteur avait donc connaissance des Actes de saint Savinien, lorsqu'il écrivait son martyrologe, et ces Actes relataient alors la mission apostolique du premier évêque de Sens.

NEUVIÈME SIÈCLE

Nous avons à présenter, pour le commencement de ce siècle, l'Homélie, citée plus haut, composée par un prêtre de Sens, sous l'épiscopat d'Aldricus, après 829¹, où la mission de saint Savinien est rapportée dans un style fleuri et imagé qui sent son époque : « Savinianus consul à *Petro dirigitur*, et ut totam Galliam subjugaret, ei provincialiter imperatur... Tandem ex divino consilio cum sociis Senones apulit². — Saint Savinien est envoyé par saint Pierre pour soumettre au joug de la foi la province des Gaules... Conduit par la Providence divine, il gagne la ville de Sens avec ses compagnons. »

Un peu plus tard, une leçon abrégée de la grande Passion représente notre premier apôtre comme l'un des soixante-douze disciples du Sauveur et en particulier celui de saint Pierre qu'il suivit dans son voyage d'Antioche à Rome : « Savinianus cum sociis de illo, ut historiæ testantur, sacro discipulorum numero, Petri, apostolorum principis, secutus

¹ Cette date est celle qui est assignée par le *Gallia christ.*, t. XII, c. 20, à la consécration d'Aldricus.

² *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 325. — On trouve cette même qualification de *consul* donnée plus tard à l'archevêque Robert (1084), dans son épitaphe :

*Consul et antistes, geminato dignus honore,
Ut minimus quivis, migras moriendo, Roberte.*

est magisterium. Quo duce, . . . Romam usque perductus¹, etc. » Ces mots : « ut historię testantur, au témoignage de l'histoire, » sont ici l'expression claire d'une tradition constante et déjà ancienne.

Est-il nécessaire de rappeler la relation que nous avons déjà lue au commencement du *Gesta Pontificum Autissiodorensium*, nous montrant saint Savinien et d'autres prédicateurs disséminant la foi dans toutes les Gaules sous le pontificat de S. Clément? On sait que cette Chronique a été commencée au déclin du IX^e siècle, par des prêtres connus, Héric, Alagus et Rainagola, attachés à une Église dont les origines étaient moins anciennes que celles de la Métropole. Leur affirmation en faveur de nos traditions n'en a que plus de poids.

Elle se trouve corroborée par celle d'un savant écrivain du même siècle, Adon; originaire du pays sénonais, d'abord moine de Ferrières en Gâtinais, puis archevêque de Vienne, en France, était instruit plus que tout autre des traditions de son Église maternelle. Il composa un martyrologe très étendu, d'après l'*hiéronymien*. Or, au xxxi décembre, il reproduit la mention du martyrologe de Bède, que nous avons citée plus haut, sauf qu'au lieu de *Senonis*, il écrit : *apud Senones*, et qu'il rectifie l'orthographe du nom de Savinien. « Apud Senones natale beatorum Saviniani (et non *Sabini*) et Potentiani, qui à beatis apostolis, etc. »

Si l'on veut absolument s'appuyer sur les martyrologes, dans la question des origines, ceux de Bède et d'Adon priment tous les autres par leur ancienneté; il est donc de bonne règle de les préférer à de plus récents qui les contredisent, comme celui d'Usuard, où les adversaires ont cru trouver une objection sérieuse contre nos traditions.

Usuard, contemporain d'Adon, moine de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, mort en 877, composa, vers 875, un nouveau martyrologe qu'il offrit à Charles-le-Chauve, et qui, après son approbation, fut immédiatement copié dans une

¹ *Bibl. Hist.*, t. II, p. 329.

multitude d'Églises. Cet écrivain déclare dans sa préface qu'il s'est servi des martyrologes de saint Jérôme et de Bède, et des additions de Florus¹. Or, c'est le martyrologe d'Adon, augmenté par Florus, qu'il a suivi, comme le prouve très bien le P. du Sollier, dans la préface de son édition d'Usuard. Mais l'éloge qu'il fait de nos saints martyrs, au xxxi décembre, n'est plus aussi affirmatif que ceux de Bède et d'Adon. Il y remplace les mots : *à beatiss apostolis . . . directi*, par ceux-ci : *à Pontifice romano . . . directi*, envoyés par le Pontife de Rome.

Pourquoi cette correction, et que signifie-t-elle ? Il est certain que tous nos prédicateurs, comme l'a écrit le pape Innocent II, ont reçu leur mission de saint Pierre ou de ses successeurs. Cette expression n'a donc pas de sens. Et puisque Usuard avait sous les yeux la formule si claire de Bède et d'Adon : *à beatiss apostolis*, la sienne équivalait à une abstention, à un aveu d'ignorance, plutôt qu'à une contradiction manifeste².

De plus, Dom Bouillart³, moine de Saint-Germain-des-Prés, éditeur d'un martyrologe d'Usuard, d'après le manuscrit autographe, fait remarquer dans ses notes⁴, que deux corrections avaient été faites dans l'éloge des Saints du xxxi décembre ; l'une où se lisent les mots : *Jussu Aureliani principis*, à propos du martyr de sainte Colombe, et qu'il assure être de première main ; l'autre qui remplace les mots rayés par les suivants : « *qui à pontifice romano ad pædi...* » Dom Bouillart

¹ Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXIII, col. 599-600.

² Il en agit de même pour plusieurs autres Saints considérés comme des fondateurs d'Églises gauloises, au premier siècle. Ainsi, S. Saturnin, S. Gatien, S. Martial, sont mentionnés, dans son Martyrol., sans indication chronologique ; S. Denys y reçoit sa mission, comme Saint Savinien : *à Pontifice Romano* ; mais S. Trophime y est déclaré disciple de S. Paul et consacré par lui évêque.

³ Bouillart (dom Jacques), bénédictin de la Congrég. de Saint-Maur, d'après Feller (*Biog. univers.*), naquit en 1669 à Meulan au diocèse de Chartres, et mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1725. Feller fait un grand éloge de son talent et de ses vertus.

⁴ *Patrol lat.*, t. CXXIII, col. 857.

affirme que cette dernière rature avait été faite avant la présentation du martyrologe au roi Charles. Dans quelle intention ? on ne peut le savoir. Quoi qu'il en soit, tout cela dénote de sa part tant d'incertitude qu'il est impossible d'en conclure quoi que ce soit contre la mission apostolique de nos saints martyrs.

Enfin, nous l'avons déclaré plus haut, les martyrologes n'ont aucune autorité dans la question des origines, à cause de leurs contradictions. Nous n'avons voulu nous en servir que pour constater la tradition. Or, en supposant qu'Usuard eût été, par rapport à la mission savinienne, d'une opinion contraire à ses devanciers, son autorité se trouve contrebalancée à cet égard, ou même ruinée par de nombreux copistes qui avaient, autant ou plus que lui, le droit d'examiner la question et de la décider. En effet, ceux-ci se sont écartés de la version : à *pontifice romano*, hasardée par Usuard, et ont adopté celle de Bède et d'Adon ; ils l'ont même amplifiée et commentée. On peut en juger par les manuscrits d'Anvers, de Saint-Riquier, de Bruxelles, de Haguenau, de Lübeck, etc., que, pour ce motif, les Bollandistes du siècle passé ont condamnés et rejetés comme apocryphes.

A ces documents on peut ajouter les martyrologes des Églises particulières. Ils représentent, beaucoup mieux que tous les autres, les traditions anciennes. Nous en possédons plusieurs dans notre Bibliothèque chartraine dont l'ancienneté n'est pas douteuse ; ils pourraient être de la fin du IX^e siècle. Ce sont les manuscrits compris sous les nos 50 et 193 ¹. On lit dans le premier : « 11 Kal. Ian. Apud senones beatorum Sabini episcopi et Potentiani qui (à) beatis apostolis ad prædicandum directi præfatam urbem martyrii sui confessione illustrem fecerunt. Item in eadem urbe passio sanctę columbę

¹ Notre intention était de donner, en note, une description abrégée de tous les manuscrits chartrains qui vont être cités dans ce paragraphe ; mais les proportions inattendues que prend cet ouvrage nous forcent d'abandonner ce travail.

virginis, etc. » Cet éloge a été copié sur le martyrologe d'Usuard, car après *Sabini*, il y a le qualificatif *episcopi* qui n'existe pas dans les martyrologes antérieurs ; mais le copiste a corrigé Usuard en mettant à la place de : *a pontifice romano*, ce qu'il savait conforme à la tradition de son Église : *a beatis apostolis*. Il eut de plus le bon esprit de rétablir l'ordre chronologique, en plaçant saint Savinien avant sainte Colombe, qui ne fut martyrisée, à Sens, qu'au II^e siècle.

L'autre manuscrit est peut être plus ancien, car il ne renferme presque point d'abréviations. Ce n'est qu'un fragment de martyrologe placé au commencement d'un volume. L'éloge de nos Saints y est rédigé ainsi : « Prid. Kal. Ian. Apud Senones beatorum Sabiniani episcopi et Potenciani qui *a beatis apostolis* ad prædicandum directi, præfatam urbem martyrii sui confessione illustrem fecerunt. Item in eadem urbe passio sanctae columbæ virginis quæ superato igne caesa est. » Ce qui démontre encore l'antiquité de ces pièces, c'est qu'elles ne font aucune mention des martyrs sénonais au xiv^e des calendes de novembre, jour anniversaire de la translation de leurs reliques en 847.

DIXIÈME SIÈCLE

Nous avons à présenter pour ce siècle, si stérile en œuvres littéraires, plusieurs pièces qui témoignent de la fidélité de nos traditions. C'est d'abord un traité sur les vertus et les miracles de saint Savinien, commençant par les mots : « Patet fidelium mentibus etc. » Cet opuscule, dont nous avons déjà parlé, nous a semblé appartenir à ce siècle de décadence par sa latinité prolixe et vicieuse, et pour d'autres raisons déjà expliquées. Or, sans entrer dans le détail des actions de son héros, l'auteur n'hésite pas à déclarer, dans le style de son temps, que saint Savinien a été *constitué par saint Pierre, primate des Gaules* : « Verum de Saviniano Galliarum primate, a beato Petro apostolo constituto, qualiter ad destinatum locum veniens pro iustitia fidei agonizaverit, aliquantis prose-

quendum est ¹. » Il faut excuser ici l'anachonisme de l'expression *primate*, assez naturelle à un écrivain tout glorieux du privilège récemment accordé à l'Église qu'il servait.

On peut encore placer à cette époque les petits exercices, *exerciciuncule*, écrits en style barbare, par divers auteurs, et qui ont été réunis et placés à la suite des Passions de nos saints martyrs ². Cette compilation a une préface dans laquelle on lit : « Deitatis cujus specimen, inter salutiferos septuaginta duos Christi discipulos, Savinianus et Potentianus presulum insignissimi, luculentiori proposito insequentes, cœlestis rudimenta prædicationis populos fide rudes instanter edocuerunt. — Copies fidèles de leur divin Maître, Savinien et Potentien pontifes éminents *du nombre des soixante et douze disciples* ne cessèrent de prêcher les rudiments de la foi chrétienne aux peuples incultes de la Gaule. »

Quelle que soit la valeur de ces documents, ils attestent la tradition constante de nos origines.

ONZIÈME SIÈCLE

Nous n'avons plus besoin d'exhiber désormais, à l'appui de notre thèse, les copies des Actes de nos saints martyrs, qui se multiplient partout, dans le cours de ce siècle, car de simples reproductions de manuscrits anciens ne sont qu'une affirmation indirecte des traditions. Il n'en est pas de même des écrits composés par des auteurs connus, et des livres liturgiques.

Citons d'abord une œuvre littéraire du commencement de ce siècle. C'est un hymne, un chant sacré, pareil à ceux des Gestes nationaux, dû à la plume facile d'un écrivain aussi remarquable par ses talents que par sa piété, le moine Odo-ranne de Sens. Cet hymne débute ainsi : « Sancte Saviniane, » martyr Christi pretiose, una cum tuis sociis, quęsumus, ora » pro nobis. Evovę. »

¹ *Bibl. hist.*, t. II, p. 343.

² *Bibl. hist.*, loc. cit., p. 354.

Voici des strophes où la tradition est constatée : « Regem
» regum omnium collaudemus Dominum qui sibi Savinianum
» prælegit sanctissimum, atque Potentianum cohæredem fecit
» suum. »

Louons le Seigneur, le Roi des rois, qui a fait choix pour sa gloire de saint Savinien, et qui a pris Potentien pour le cohéritier de son royaume.

« Savinianus pontifex Hebræus fuit genere, et ex Christi
» discipulis, quos binos jussit progredi. »

L'évêque Savinien fut de race hébraïque et l'un de ces disciples que le Christ envoya deux à deux devant lui.

Et plus loin :

« Christus ut astra petiit, apostolorum principi probi viri
» sunt additi parentes ejus monitis. »

Après que le Sauveur fut monté au ciel, le prince des Apôtres s'adjoignit des hommes vertueux qui se soumirent à ses ordres.

« Adepta sede cathedrę urbis Petrus Romuleę Savinianum convocat, hortans ut Gallos adeat. Evovę. »

Ayant pris possession de la Chaire de Rome, Pierre manda Savinien et l'exhorta à venir dans la Gaule. Evové !

Certains critiques pourraient objecter que c'est là un morceau de poésie et citer, à ce propos, un proverbe connu, très défavorable aux poètes. Mais il y aurait à leur répondre que cet hymne n'est pas une œuvre d'imagination, c'est de l'histoire religieuse mise en vers pour être chantée par le clergé et le peuple. Du reste, l'auteur n'y invente rien, il traduit simplement dans une forme rythmée la Passion de saint Savinien ; ce n'est plus là un poète, dans le sens que les adversaires pourraient donner à ce mot, c'est un chroniqueur sincère qui croit à l'apostolicité de son Eglise.

Une Eglise voisine qui avait tout intérêt à rajeunir les origines chrétiennes de Sens, pour vieillir les siennes, l'Eglise d'Auxerre, rédigea au XI^e siècle, un martyrologe nécrologique selon le vœu exprimé autrefois par Charles-le-Chauve, dans lequel la mission apostolique de nos bienheureux est nettement formulée. Au xxxi décembre, on les dit envoyés par les

saints Apôtres : à *beatis apostolis directi* ¹. Le dernier obit qui s'y trouve relaté est celui de l'archevêque Robert, au 11 des Ides de février; or Robert mourut en 1084. Cette mention nous fournit la date de ce martyrologe. Nous sommes en droit de lui attribuer le XI^e siècle.

Ajoutons à ce témoignage celui d'un vieux missel de la Bibliothèque de Sens, rédigé en 1024, pour l'église abbatiale de Saint-Pierre-le-Vif. Il renferme une prose composée sans doute à l'occasion de la translation des reliques dans des cercueils de plomb, sous l'archevêque Léothéric, en 1015. Cette prose consacre la tradition apostolique. Les saints Savinien, Potentien et Altin y sont glorifiés comme des prédicateurs de la foi, venus dans les Gaules par ordre de l'Apôtre Saint-Pierre : *Sancti Petri jussione et obedientia*. Rien de plus formel que ces expressions.

DOUZIÈME SIÈCLE

C'est surtout à partir du XII^e siècle qu'une foule de documents, échappés à la destruction et ensevelis dans nos Bibliothèques publiques, viennent déposer en faveur de la tradition apostolique de nos Églises. Il faut les produire au grand jour. Ce sont des œuvres hagiographiques, des chroniques, de nombreux monuments de liturgie particulière aux Églises de Sens, de Chartres, d'Orléans, de Troyes et même de Paris.

Commençons par consulter un document d'une valeur incontestable, où la tradition n'est pas simplement maintenue mais positivement affirmée. Nous voulons parler d'une Vie de saint Aignan, évêque de Chartres, écrite au XII^e siècle et insérée dans le même volume que celui qui contient la Passion de saint Savinien.

La légende de saint Aignan, successeur de saint Martin, dit le Blanc (Candidus), sur le siège de Chartres, a été composée peu de temps après l'incendie de l'église qu'il avait lui-même fait construire, à l'occasion de la translation de ses reliques

¹ Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXXVIII, col. 1258.

miraculeusement préservées; elle a été copiée plus tard vers la fin du volume manuscrit n° 90 de la Bibliothèque chartraine.

Nous avons dit plus haut¹, que celui qui avait rédigé la notice sur l'incendie, inscrite au folio x de ce codex, était également l'auteur de la Vie de saint Aignan. Nous ajouterons ici que ce devait être un haut dignitaire de l'Église de Chartres²; car il raconte l'histoire de la déposition des reliques dans leur nouvelle châsse, non-seulement en témoin qui a tout vu, mais qui a pris part à la cérémonie; et ce fut lui enfin qui fut chargé de transmettre à la postérité le règlement épiscopal fixant désormais au jour de cette translation la fête de saint Aignan. Nous sommes donc en présence d'une pièce historique.

Or nous trouvons, dans ce panégyrique de saint Aignan, un témoignage formel et motivé en faveur de l'apostolicité de nos Églises.

L'auteur y rapporte d'abord le peu qu'il sait des actions de ce saint Pontife. A la iv^e leçon, il prie le lecteur de ne pas se scandaliser de l'absence de tout document touchant ses actions et ses vertus; mais si les écrits font défaut, les miracles parlent et proclament sa sainteté.

Dans la v^e leçon, pour relever ses mérites, il exalte sa dignité pontificale. C'est alors qu'il remonte à l'origine de l'Église de Chartres, et qu'il rappelle en ces termes la mission apostolique de nos premiers prédicateurs: « Directis a beato Petro apostolo Saviniano et Potentiano sanctis martyribus ad urbem senonicam, Altinus et Eodaldus college ipsorum et ministri verbi Dei, missi sunt ab eis ad urbem carnotensem.— L'Apôtre saint Pierre, dit-il, envoya au peuple des Sénons Savinien et Potentien, martyrs du Christ; et leurs collègues dans le ministère de la prédication, Altin et Eodald, furent

¹ Voir ce point de discussion, page 212.

² Ce dignitaire ne serait-il point Gosleïn, de Lèves, neveu de l'illustre Geoffroy II, l'auteur de la translation? On sait qu'il succéda à son oncle sur le siège de Chartres, qu'il occupa de 1148 à 1153.

dirigés sur la ville des Carnutes. » Puis il invoque le récit de leur Passion à l'appui de ce qu'il avance ; il en cite le passage qui a trait à l'établissement de l'Église de Chartres et à la consécration du premier sanctuaire dédié à la Vierge Mère de Dieu. Ce n'est là jusqu'ici qu'une adhésion pure et simple à la croyance des ancêtres.

Mais plus loin, dans la vi^e leçon, l'auteur se prononce formellement pour l'apostolicité de cette Église. Il énumère les évêques connus, de Chartres, jusqu'à Saint Aignan, d'après un ancien catalogue que nous n'avons plus¹ : Aventin, Optat, Valentin, Martin et saint Aignan. Il ajoute qu'on ignore l'intervalle de temps qui a séparé ces successions épiscopales : « Quibus invicem sibi succedentibus quantum temporis effluxerit, estimare possumus non affirmare. » On ne peut, dit-il, l'évaluer qu'approximativement. Mais ce que l'on peut affirmer, comme une vérité traditionnelle, c'est que ce même saint Aignan a siégé à une époque voisine de celle des Apôtres et du temps des martyrs : « Hoc autem veraciter fateri possumus Apostolorum temporibus vicinum et martirum temporibus floruisse sanctum Anianum. » Or en accordant à ces cinq pontifes, supposé qu'il n'y en ait pas eu d'autres², une

¹ C'est du moins le *Cartulaire de N.-D.* qui parle ainsi (Introd., p. XXIX). Mais il nous semble que ce catalogue de nos évêques, antérieur à la légende de saint Aignan, et qui devait remonter à une haute antiquité, est tout simplement celui de la *Vieille chronique*. Car ce n'est pas au XIV^e siècle que cette liste épiscopale a été rédigée ; elle a été tirée des archives de N.-D., et malheureusement commentée et amplifiée.

² Nous négligeons à dessein, dans cet ouvrage, de réfuter l'objection banale que fournissent aux adversaires les listes incomplètes de nos évêques. Nous en avons touché un mot, dans la première partie, à propos de la question de saint Trophime, d'Arles. Cela suffit. Ici nous ajouterons que les noms de tous nos pontifes ne sont pas parvenus jusqu'à nous. En voici une preuve. Dans une délicieuse légende d'Utrecht, insérée au 21 janvier de l'*Acta Sanct.*, p. 357, à la suite des Actes de sainte Agnès, il est question d'un saint Bénigne, son filleul, qui aurait été évêque de Chartres. Il mourut dans un

existence de quinze à vingt ans, il reste évident que, le cinquième ayant vécu peu de temps après les Apôtres, le premier, saint Aventin, devait appartenir à l'ère apostolique.

Une affirmation aussi formelle, en faveur de nos origines, de la part d'un écrivain autorisé, qui était alors l'organe officiel d'un illustre prélat et comme le porte-voix, pour les siècles à venir, d'un collège capitulaire aussi célèbre que l'était celui de Chartres¹, en plein douzième siècle, cette affirmation, disons-nous, doit être considérée et acceptée par la critique, comme un témoignage historique de grande valeur.

En même temps, un écrivain sénonais, d'un grand mérite, le moine Clarius, rédigeait une Chronique estimée du monde savant, dans laquelle la mission apostolique de nos premiers prédicateurs est expressément confirmée. A l'année 33, après un exposé succinct de l'histoire de l'Église naissante, l'auteur écrit ce qui suit :

« Destinavit autem Petrus prædicatores in partibus Occidentis, sanctos scilicet Savinianum, et Potencianum atque Altinum, qui designati sunt à domino Jhesu Christo inter septuaginta duos discipulos, Senonas. Qui, ubi eandem urbem metropolim Christo Domino subdiderunt, etiam Carnotum et Trecas atque Aurelianum, urbes insignes, prædicaverunt; tandemque apud Senonas, cum aliis multis sociis, martirio passi sunt, 11 kal. Ianuarii, et eandem urbem martirii sui confessione illustrem fecerunt. »

« Pierre destina pour l'Occident des prédicateurs. Il envoya

voyage à Tours. Clovis le fit inhumer à Veuves, dans le Blésois, et son corps fût transporté en 964 à Utrecht.

Voir à ce sujet une notice publiée par M. Tanquerel des Planches, chanoine prébendé, curé de Veuves : *Veuves, son ancienne Abbaye, ses Saints, etc.* (Blois, Dezairs, 1883.)

¹ Voici ce qu'on lit, à ce sujet dans le *Cartulaire de N.-D.* (Introd., p. I) : « C'est qu'en effet le Chapitre de Notre-Dame, avec ses 17 dignités, et ses 72 Canoncats, avait peu de rivaux en France. Riche en biens temporels et en privilèges spirituels, ce clergé, pépinière d'illustres prélats, était digne du diocèse qu'on appelait en cour de Rome le *Grand-Évêché*. »

à Sens Savinien, Potentien et Altin que le Seigneur Jésus avait mis au nombre de ses soixante et douze disciples. Après avoir soumis à la foi du Christ cette métropole, ils allèrent évangéliser Chartres, Troyes et Orléans, et revenus à Sens, ils illustrèrent cette ville par le martyre, le 11 des calendes de janvier. »

On ne peut désirer rien de plus formel en faveur de nos traditions. Poursuivons-en maintenant la trame dans les monuments liturgiques.

La Bibliothèque communale de Chartres possède quelques bréviaires de la fin du XII^e siècle, qui attestent que les églises et couvents de cette ville célébraient alors avec beaucoup de solennité la fête de nos saints martyrs, car l'office de la nuit y est toujours composé de douze leçons. Ces bréviaires en renferment huit ou neuf tirées de la Passion de saint Savinien et de ses compagnons, et l'homélie sur l'Évangile du jour en comprend quatre ou trois pour compléter le nombre douze.

Une remarque assez curieuse à faire à ce sujet, c'est que ces leçons abrégées de la grande Passion varient, avec les siècles, de disposition et d'étendue. Les leçons des bréviaires monastiques ne sont pas toujours les mêmes et elles sont plus longues que celles des bréviaires à l'usage du clergé séculier. Ces fragments légendaires, très développés aux XII^e et XIII^e siècles, se raccourcissent de plus en plus jusqu'au XVI^e siècle, où chaque leçon n'a plus que cinq ou six lignes. Toutefois la tradition est scrupuleusement gardée dans ces livres d'office et c'est en priant que quatre grandes Églises ont toujours fait cet acte solennel de foi chrétienne dans leur apostolicité.

Deux bréviaires de Chartres nous semblent pouvoir être rangés parmi les manuscrits du XII^e siècle, quoiqu'ils se rapprochent du XIII^e par l'écriture et surtout par la forme des initiales, ce sont ceux qui portent les n^{os} anciens 364 et 229.

Dans le premier, l'office des saints Savinien et Potentien, au xiv^e des calendes de septembre, se compose de neuf leçons extraites de la grande légende, et saint Savinien, premier évêque de Sens, y est déclaré l'envoyé de saint Pierre et l'un

des soixante et douze disciples ¹. Cette série de 9 leçons qui se termine par la relation du supplice et de l'ensevelissement des martyrs, est un résumé complet et très bien fait de la grande Passion.

Le second manuscrit, classé au rang des bréviaires, est plutôt un lectionnaire, car il ne contient que des légendes de Saints pour l'office des matines. Il nous paraît plus ancien que le précédent. Aussi les leçons y sont plus longues. C'est presque une copie fidèle de la grande Passion. Le rédacteur, n'ayant pas su faire et mesurer ses abréviations, dès le début, s'est vu forcé, à la ix^e leçon, d'écourter considérablement l'histoire du martyre de nos Saints. Mais ils y sont toujours représentés comme les disciples et les envoyés de saint Pierre.

Plusieurs missels, un peu antérieurs à ces bréviaires, pourraient encore être produits. Ce sont les manuscrits indiqués au catalogue sous les nos 233, 165, 167, 222 ². Ces livres liturgiques nous seraient d'un faible secours pour attester la tradition, s'ils étaient isolés ; car ils ne renferment, pour la fête de nos Saints, que des renvois à la messe du commun des martyrs et quelquefois une oraison. Mais joints aux bréviaires et aux lectionnaires, ils forment un faisceau de témoignages irrécusables. Nous n'avons qu'une remarque à faire sur ces missels, à propos de la collecte de la messe. Celle qui se lit dans les missels de l'Église cathédrale est toujours empruntée au commun des martyrs, tandis que celle qu'on récitait dans l'abbaye de Saint-Père, tirée de la liturgie sénonaise, exprime indirectement l'idée de l'apostolicité. On peut le voir dans le missel n° 167.

TREIZIÈME SIÈCLE

Les monuments liturgiques abondent dans ce siècle et ne font que resserrer d'avantage la chaîne de nos traditions.

¹ Le lecteur nous dispensera de citer ces extraits de nos anciens bréviaires, qui sont tous pareils, sauf quelques variantes insignifiantes dans la forme.

² Nous regrettons de ne pouvoir indiquer les folios de ces manus-

Que l'on consulte, si l'on veut s'en donner la peine, les bréviaires dont les numéros suivent, d'après le catalogue des manuscrits de notre Bibliothèque chartraine : 242, 292, 293, on y verra toujours, au xiv des calendes de novembre (19 octobre), distribué par leçons, un abrégé de la légende savinienne. Nos saints missionnaires y sont constamment désignés avec le titre de disciples du Sauveur, ce qu'il est permis de prendre dans le sens large, et comme les envoyés de saint Pierre.

Nos lecteurs ecclésiastiques nous sauront gré sans doute de leur faire connaître les variantes des leçons de ces divers bréviaires. Ceux de l'abbaye de Saint-Père diffèrent des autres, en usage dans les églises paroissiales, en ce qu'ils ne résument, pour leurs huit leçons, que le prologue de la grande Passion, l'historique de la mission de saint Savinien, et le discours de l'Apôtre saint Pierre à ses envoyés, et qu'ils disent peu de chose de la mission de saint Altin à Orléans et à Chartres. Les bréviaires des églises de Chartres sont plus rationnels ; ils suppriment le préambule et les discours, et glanent, en quelque sorte, dans cette longue histoire, les faits les plus saillants. Ils glissent rapidement sur les gestes de saint Savinien à Sens et de saint Potentien à Troyes, pour s'étendre davantage sur l'établissement des Églises dans le pays des Carnutes. Les bréviaires des Jacobins et des chanoines Réguliers de saint Augustin, d'une date plus récente, sont à peu près semblables à ces derniers.

Voici, selon nous, la raison de cette différence que nous venons de signaler. Les Bénédictins de Saint-Père étaient préoccupés des honneurs à rendre au patron de leur monastère bien plus qu'au fondateur de l'Église de Chartres. Aussi n'ont-ils pris, pour leur office, que ce qui intéressait le culte de saint Pierre et la gloire qui pouvait lui revenir de la mission de nos prédicateurs.

crits. A l'époque où nous avons fait nos recherches, la plupart n'étaient pas foliotés. Ils le sont tous aujourd'hui ; mais le temps nous manque pour recommencer un travail qui a été long et pénible.

Il existe également certaines dissemblances entre les leçons des bréviaires de Saint-Père. Dans les plus anciens, la huitième leçon des matines, celle qui précède la lecture de l'homélie, commence par *Inde egredientes* et finit à *Salvatorem*; elle se compose uniquement d'une demi-phrase qui rappelle la prédication de l'Évangile à Chartres¹. Les autres bréviaires, un peu plus récents, sacrifient même le voyage de saint Altin dans le pays des Carnutes, et leur dernière leçon, commençant à *Preparata siquidem*, finit par ces mots du discours de saint Pierre : *perhennis gaudii retributione*. Telle est la rédaction des manuscrits chartrains, cotés 292 et 293. Le n° 242 renferme, dans sa 4^e leçon, une faute de copiste assez singulière. On y lit : « Cumque per beatissimum Petrum in Constantinopolitana urbe ad viam veritatis pervolaret fidelium multitudo, etc. »

Antioche sans doute fut une des trois principales villes de l'empire romain, mais on ne s'explique pas pourquoi elle est appelée ici la ville de Constantin. C'est toutefois la seule anomalie que nous ayons aperçue dans le propre des bréviaires de Saint-Père; elle ne mérite donc pas qu'on s'y arrête.

Deux bréviaires de Sens, l'un du milieu et l'autre de la fin du XIII^e siècle, et que nous ne citerons ici que pour ne rien omettre, sont tout aussi explicites que ceux de Chartres pour affirmer la mission apostolique de saint Savinien et de ses compagnons.

Il faut en dire autant d'un magnifique missel noté, d'après le système de Guy d'Arezzo, compris sous le n° 348, du cabinet des manuscrits chartrains. La fête des saints Savinien et Potentien y est indiquée au folio CCCXVI et renvoyée, sauf l'évangile, au commun de plusieurs martyrs.

QUATORZIÈME SIÈCLE

Il serait fastidieux de poursuivre cette série monotone de témoignages à peu près pareils, si nous n'avions pas l'espoir de nous trouver, çà et là, en face de quelque pièce intéres-

¹ Voir plus haut le texte de la légende latine, p. 246.

sante. Tel est celle dont nous allons parler, avant d'explorer nos livres liturgiques.

Il s'agit d'une chronique des évêques et du Chapitre de Chartres, intitulé : *Tractatum de aliquibus nobilitatem et antiquam fundacionem carnotensis ecclesie tangentibus*. Ce traité connu sous le nom de *Vieille Chronique*, a trois parties. Il a été publié en entier dans le *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*. Le manuscrit original qui le renferme a été relié avec celui du *Poème des Miracles*. C'est un ouvrage du XIV^e siècle, d'après le titre inscrit en tête de la première partie. Mais il est certain que son rédacteur travaillait d'après des documents anciens et qu'il n'a fait que les compiler jusqu'à son époque, en y ajoutant ses observations. Nous reviendrons plus tard sur cet ouvrage. Pour le moment, il nous suffit d'y trouver la constatation de nos croyances traditionnelles.

L'auteur de cette Chronique place en tête de sa liste des évêques de Chartres saint Aventin, le premier, dit-il, qui ait reçu la consécration épiscopale. Il ne veut point s'occuper, pour le moment, des prêtres païens qui dirigeaient, comme on l'affirme, l'église primitive, fondée antérieurement à la naissance du Christ, en l'honneur de la Vierge qui devait enfanter. « Après l'Ascension de Jésus-Christ, ajoute-t-il, saint Pierre, prince des Apôtres, envoya du vivant de la glorieuse Vierge Marie saint Savinien et saint Potentien à Sens. Ceux-ci députèrent saint Altin et Eodald vers Orléans où ils firent beaucoup de conversions. Venus à Chartres, ils y trouvèrent une grande partie du peuple déjà imbuë des maximes chrétiennes, et une église établie en l'honneur de la Mère de Dieu, qu'ils consacrèrent au Seigneur ; ils ordonnèrent ensuite un évêque et des ministres de tous ordres¹. »

Le chroniqueur continue le récit des événements survenus dans cette Église naissante, d'après la grande Passion, et

¹ Biblioth. commun., mss. nos 17 et 18, du catalogue, 2^o partie. — Cf. *Cartul. de N.-D.*, t. I, 2^o part., p. 1 et 2.

revient à saint Aventin dont il fixe l'épiscopat, trop inconsidérément, à l'année 33 ou 34 de l'Incarnation.

Encore une fois, nous réservons pour une étude subéquente la critique de cet ouvrage qui révèle le goût de l'époque pour le merveilleux. Mais il nous plaît d'y voir le reflet des antiques traditions, en plein quatorzième siècle, touchant l'origine apostolique de nos Églises.

Rien de surprenant que les bréviaires de ce siècle en aient également conservé le mémorial.

Ceux que nous croyons être du XIV^e siècle, sont classés sous les n^{os} 304, 387, 272, 448, 476 et 270 du catalogue des manuscrits. Tous, sans exception, affirment l'apostolicité. Les leçons en sont plus ou moins abrégées et les coupures un peu différentes, mais elles commencent toujours par affirmer la mission apostolique de nos saints prédicateurs.

De ces bréviaires, les cinq premiers sont de l'Église de Chartres et le dernier, de l'abbaye de Saint-Cheron. Les numéros 272 et 448 contiennent des leçons, au nombre de neuf, d'une brièveté extrême. Elles sont de huit ou dix lignes et ne se composent souvent que d'une seule phrase. Elles s'arrêtent à la persécution des premiers chrétiens à Chartres. Les autres, y compris celui de Saint-Cheron, ont des leçons un peu plus développées ; elles embrassent les principaux faits de la grande légende jusqu'à la mort des martyrs.

Quant aux missels du XIV^e siècle, ils corroborent les affirmations précédentes.

L'Introduction au *Cartulaire* n'en cite qu'un seul de cette époque, c'est celui de l'abbaye de Saint-Père, de 1380, n^o 253 ; mais l'on ne peut invoquer son témoignage, car la partie qui renferme la fête de nos saints n'existe plus.

En voici plusieurs autres, en compensation, qui relatent cette fête au xiv des calendes de novembre. Ce sont les missels de Chartres, n^{os} 406, 435 et 444. Ce dernier, le plus énorme in-folio manuscrit de la Bibliothèque, est remarquable par la régularité de son écriture gothique. Dans un missel de Sens, n^o 286, un transfuge peut-être de quelque monastère, les

noms de Savinien et de Potentien ont été ajoutés à l'encre rouge, après la fête de saint Luc. Un missel noté de Saint-Jean-en-Vallée, n° 428, un autre, de Paris, n° 433, renferment les mêmes indications liturgiques, concernant la fête de nos saints martyrs.

QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES

Nous joignons ensemble ces deux siècles, parce qu'ils ne présentent l'un et l'autre que des témoignages uniformes et rien de neuf ni de bien intéressant pour notre thèse. Pendant cette période, où nous allons passer du manuscrit aux livres imprimés, la tradition se perpétue et s'affirme comme par le passé.

Voici deux bréviaires cependant où la légende des missionnaires de Troyes a remplacé, nous ne savons pourquoi, la rédaction adoptée jusqu'alors. L'un, n° 449, à l'usage de l'Église de Chartres, l'autre, n° 450, provenant du couvent des Dominicains, renferment une légende où la mission et l'interrogatoire des saints Potentien et Sérotin, sont rapportés comme dans les bréviaires de Troyes, à la place des préliminaires de la mission que nos apôtres reçurent à Rome; en sorte que la tradition ne s'y trouve plus formellement exprimée. Pourrait-on en conclure qu'elle fut interrompue du XV^e au XVI^e siècle? Ce serait une déduction illégitime. Car ces deux bréviaires sont les seuls qui offrent cette particularité, tandis que les autres, contemporains ou postérieurs, restent fidèles aux formules anciennes. Serait-ce du moins une abstention délibérée manifestant un doute et un essai d'opposition à l'apostolicité de nos Églises? Rien ne le prouve.

Il est facile de se convaincre, au contraire, par l'examen du bréviaire n° 445, portant, à la fin, la date de l'année 1499, que rien n'était changé à cette époque dans les traditions liturgiques. Ce magnifique volume richement enluminé par les religieux de l'abbatiale de Saint-Père, contient exactement les mêmes leçons que les bréviaires déjà mentionnés.

Mais un bréviaire de l'Église cathédrale nous fournira un

témoignage plus précis. Il est du XVI^e siècle ; c'est le n^o 303. Sa légende en neuf leçons commence par *Designavit Dominus...*, et finit par *ad salutis perpetue trahens*. Il embrasse toute l'histoire de nos saints martyrs. Rien n'y est changé par rapport à leur mission apostolique.

Plusieurs missels chartrains font foi de la constance de cette tradition. Nous n'en citerons que deux. Ce sont deux incunables. La Bibliothèque de Chartres possède un magnifique missel, le premier qui ait été imprimé dans cette ville, en 1482, aux frais du chanoine Pierre Plumé qui en a fait don au chapitre. Il est coté 5926. Non-seulement la fête des saints Savinien et Potentien y est marquée en son lieu, fol. 183, mais la rubrique porte qu'on y chantait, à cette époque la prose *Mirabilis*, du commun des martyrs ; ce qui donnait à cette fête un caractère plus solennel. Un autre livre d'office, imprimé à Paris en 1490, n^o 5937, et qui est intitulé *manuale*, un manuel liturgique, ne contient que les principales fêtes de l'année, mais il indique, dans son calendrier, celle de nos bienheureux martyrs.

Enfin pour clore cette période et montrer qu'aucune dissonance ne s'est encore produite dans le concert de tous ces témoignages, produisons, pour la première fois, celui d'un historien du XVI^e siècle, de Duparc, huissier appariteur du Chapitre. Son *Histoire chartraine* est restée manuscrite dans la Bibliothèque communale. Elle s'étend beaucoup sur la part que prirent les anciens Carnutes aux guerres de l'indépendance gauloise contre J. César, et sur la vie politique, les mœurs et la religion des druides. Elle s'arrête à l'année 1568. Le chapitre que l'auteur y consacre au récit de la conversion des Carnutes au christianisme et de la fondation de leur première Église, est puisé dans la *Vieille Chronique*.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Nous abordons une époque épineuse pour les traditions séculaires des Églises de France. Trop de crédulité, d'une part, pour le merveilleux, va provoquer, de l'autre, une

censure outrée et impitoyable qui sacrifiera sans merci le vrai avec le faux, et se flattera d'avoir fait la lumière dans les ténèbres du passé. Nous allons assister aux préliminaires de cette lutte malheureuse qui amena une révolution universelle dans la liturgie gallicane. La transition du manuscrit au livre imprimé marque celle des croyances traditionnelles à la critique historique. La Renaissance dans les arts et les lettres, qui ne fut qu'une marche en arrière vers le paganisme, a eu son contre-coup dans les productions hagiographiques et les réformes de la liturgie. Mais le principal résultat de la critique fut l'abandon total des traditions apostoliques de nos Églises, au nom de la science nouvelle et d'une raison plus éclairée. Nous montrerons, chemin faisant, que la science historique de cette époque s'est complètement dévoyée. Car au lieu de chercher la vérité dans un examen sérieux des documents du passé, elle s'est souvent exercée sur des données apocryphes; et loin de s'éclairer du flambeau de la tradition, elle n'a pris que la raison pour guide.

Nous allons reprendre la série de nos investigations dans les ouvrages liturgiques et historiques du XVII^e siècle.

Le premier qui s'offre à nos regards, par ordre chronologique, est la *Parthénie, ou Histoire de la très-avuste et très dévote Église de Chartres, etc.*, publiée en 1609, par Sébastien Rouillard, avocat de Melun. Non-seulement cet historien constate la perpétuité de nos traditions, mais il raconte avec ingénuité, comme s'il en eût été le spectateur, toutes les cérémonies qui auraient eu lieu dans la grotte druidique, lors de la conversion des Carnutes par les saints Potentien, Altin et Eodald. Il place saint Potentien de Troyes à la tête des nos missionnaires. En cela il a copié Duparc, égaré lui-même par la *Vieille Chronique*; et après lui, les hagiographes même les plus hostiles à nos origines chrétiennes, ont répété cette erreur sans discernement¹.

¹ La cause première de l'erreur commise par Duparc et accréditée par Rouillard, est une lacune que nous avons signalée plus haut,

L'histoire de Rouillard est l'œuvre d'un érudit; elle renferme des documents précieux et intéressants; mais le récit fantaisiste qu'elle présente, dans la première partie, de l'établissement du christianisme à Chartres, a beaucoup nui, dans l'esprit des critiques, à la véracité de nos traditions. Est-ce étonnant que Bosquet et les continuateurs de Bollandus les aient traitées de fables, après les avoir étudiées d'abord dans la *Vieille Chronique* et ensuite dans cette compilation indigeste du naïf Rouillard? La première atteinte portée à l'histoire de nos origines est donc le fait d'une science mal éclairée et d'une crédulité excessive. Mais une fois le cours des traditions troublé et corrompu, la critique a eu le grand tort de ne pas remonter à la source où elle l'eût retrouvé pur et limpide. Toutefois ces interpolations, sauf la mention du voyage de saint Potentien à Chartres, n'ont jamais passé dans les livres liturgiques qui seuls font foi de la fidélité des traditions.

Le plus ancien bréviaire imprimé à notre connaissance, après l'incunable de 1449, date de 1622. Il appartient à la Biblio-

p. 253, dans le texte de la grande Passion. Mais elle provient surtout d'une phrase confuse et mal interprétée de la *Vieille Chronique*. Ce document raconte en effet (*Cartul.*, t. I, 2^e partie, p. 41), que « du vivant de Pierre, prince des Apôtres, ses délégués Altin et Eodald, avec les bienheureux Savinien et Potentien envoyés par lui dans les Gaules, trouvèrent (à Chartres) une Église déjà fondée, en l'honneur de la sainte Vierge Marie, consacrée et dédiée au Seigneur, sous le préfet Quirinus, etc. — In ystorialibus siquidem legendis invenimus ipsam, principe apostolorum Petro adhuc vivente, ab ipsius vicariis Altino et Eodaldo, cum beatis Saviniano et Potenciano ab eo missis in partibus Galliarum et delegatis, in honorem beate Marie virginis jam fundatam, per eos repertam fuisse, consecratam et Domino dedicatam sub kyrinio preside... » Or ce texte que nous avons traduit mot à mot n'est pas clair. Il ne dit pas que les deux principaux missionnaires vinrent à Chartres, mais dans les Gaules. Autrement ils eussent été nommés les premiers. Cette phrase mal construite devrait être rétablie de la sorte : Altin (mais sans Eodald encore à Sens), ayant reçu sa mission pour les Gaules, avec Savinien et Potentien, se rendit à Chartres accompagné d'Eodald. » C'est ce que racontent les anciens Actes.

thèque de Sainte-Geneviève, de Paris, et porte le n° 876. Il renferme deux préfaces, l'une de M^{sr} Léonor d'Estampes, de la même année, et l'autre de M^{sr} Phil. Hurault qui avait préparé ce bréviaire en 1617. Or il affirme, en ces termes, l'apostolicité de nos Eglises, au xix octobre : « Savinianus, Potentianus et Altinus, ex discipulis Domini, ab Apostolorum principe Romæ sedente missi sunt ad Gallias Evangelii luce illustrandas. — Savinien, Potentien et Altin, des disciples du Seigneur, furent envoyés par le prince des Apôtres qui siégeait à Rome, dans les Gaules, pour les éclairer de la lumière de l'Evangile. »

Un autre bréviaire publié par le même prélat, onze ans plus tard, doit contenir la même formule. Nous n'avons pu le constater, car la partie d'hiver nous manque. Mais la préface le fait assez bien comprendre. Léonor d'Estampes y explique même le motif puissant qu'il a de conserver les traditions, tout en se rapprochant le plus possible de la liturgie romaine. Il a fait en sorte que le nouveau bréviaire fût corrigé avec plus de soin que les précédents, mais de façon à ce que l'antiquité gardât son lustre, la tradition sa raison d'être et l'imitation sa juste mesure : « Eâ quidem moderatione semper adhibitâ, ut vetustati suos honos, consuetudini ratio, et imitationi modus constaret. »

Tel est le langage de cet évêque. Or il est facile de savoir à quel genre de réforme il fait allusion. Peu après que le pape Grégoire XIII eut doté la société chrétienne et civile d'un calendrier universel, œuvre de génie s'il en fut, le monde catholique se trouvait enrichi d'un nouveau martyrologe, refondu par les soins du cardinal Baronius. Les savants qui avaient collaboré à cette immense compilation, s'étaient servis de tous les martyrologes antérieurs, mais surtout de celui d'Usuard. Dans les questions douteuses par rapport à la date séculaire de plusieurs martyrs, ils avaient évité de se prononcer, faute de documents clairs et précis; et pour ne pas se compromettre, ils avaient employé de ces tournures vagues qui ne décident rien. C'est ainsi que, au xxxi décembre, le martyrologe romain conserve la notice d'Usuard et fait des apôtres de Sens et de

Chartres des envoyés du Souverain Pontife. Mais ce martyrologe, toutes réserves faites, n'a guère plus d'autorité en matière de chronologie que ceux qui l'ont précédé. Il a laissé beaucoup de points indécis et le champ libre à la discussion, de l'aveu même du saint-siège.

Le prélat qui gouvernait l'Église de Chartres, au commencement du XVII^e siècle, l'avait ainsi compris, et ce fut l'apparition de ce nouveau martyrologe qui lui dicta les réserves et les explications que nous venons de lire. L'éloge qui s'y trouve de nos saints martyrs, *envoyés par le pontife romain : à pontifice romano . . . directi*, nous donne la clef de cette phrase pleine d'antithèses, citée plus haut, et dont, sans cela, nous n'aurions pu saisir le sens. Voyant avec regret, dans un document émané de Rome, une donnée peu favorable à la tradition de quatre grandes Églises, l'évêque de Chartres a eu raison, tout en conformant sa liturgie à celle de l'Église-Mère, d'user de modération dans cette réforme et de tenir à ce que cette conformité ne nuisît pas à l'antiquité des traditions. C'était déclarer qu'il ne suivrait pas le martyrologe romain dans l'adoption de la formule renouvelée d'Usuard : *à pontifice romano*, persuadé qu'il était, comme tous ses prédécesseurs, que les apôtres des Senons et des Carnutes avaient reçu leur mission de saint Pierre : *à beatis apostolis . . . directi*. C'était donc une première victoire remportée sur une contradiction indirecte, il est vrai, mais venue de haut, et de grande portée.

Une opposition plus nettement déclarée et plus dangereuse va s'élever contre nos origines apostoliques. Nous voici arrivés à l'époque où le vent de la critique moderne va souffler sur nos vieilles légendes et les balayer, en quelque sorte, de nos sanctuaires les plus vénérés. Le célèbre docteur Jean de Launoy, fauteur d'une doctrine pernicieuse, commence à dogmatiser dans ses réunions privées de la capitale, et il confie aux oreilles d'un nombreux auditoire d'amis les diatribes mordantes qu'il va bientôt lancer dans la presse. Ses coups multipliés ne laisseront plus rien debout de nos vieux monuments

hagiographiques. Quelle sera l'attitude de nos Églises à l'encontre de ces attaques violentes et imprévues? C'est ce que nous allons voir.

En l'année 1660, M^{gr} Ferdinand de Neufville, évêque de Chartres, publia un nouveau bréviaire. Alors des savants d'un grand mérite, comme François Bosquet, évêque de Lodève, et le P. Jacques Sirmond, confesseur du roi, venaient de battre en brèche, dans leurs écrits, les traditions apostoliques de nos Églises de France, et, sans le vouloir, donnaient raison aux opinions hardies de Launoy. L'influence puissante de ces doctes personnages n'ébranla point la conviction de l'évêque de Chartres touchant les traditions anciennes. Il fit paraître, en tête de son bréviaire, une préface pleine de piété et de sagesse, qui peut être citée comme une défense indirecte de l'apostolicité de nos Églises. Il y expose d'abord le but de cette œuvre liturgique. Jusqu'alors la confusion et l'arbitraire avaient régné dans les prières de l'office divin; il veut plus d'uniformité dans la psalmodie et le chant. Le Bréviaire romain est le modèle qu'il faut imiter, car c'est celui de l'Église-Mère et Maîtresse de toutes les autres. Il s'en est rapproché dans tous les points où celui de Chartres s'en éloignait, « excepté pourtant, ajoute-t-il, dans les choses de droit privé, qui sont consacrées par une coutume très ancienne et conformes aux traditions de l'Église Métropolitaine ¹. » Il est impossible de manifester un attachement plus inviolable à ces vieilles traditions, et en même temps d'en exposer les raisons avec plus de soumission pour l'Église Romaine et de fermeté contre les audaces de la critique moderne.

Nous devons ajouter ici que M^{gr} de Neufville a dû s'éclairer, dans la tâche qu'il s'était imposée, des lumières qui

¹ « Hinc consilium fuit nostrum, in plurimis quæ à Romani breviarii formulâ dissidere videbantur, manum et operam adhibere, ut hæc etiam in parte ab eâ Ecclesiâ quæ omnium Mater est et Magistra, Carnotensis Ecclesia parùm discreparet, iis duntaxat exceptis, quæ privati quodammodo juris sunt, consuetudinis antiquæ et justæ cum Metropolitanâ concordiæ, »

brillaient à cette époque, parmi les membres de son illustre Chapitre. Les hommes les plus distingués s'y disputaient la palme du savoir. Mais le plus savant de tous, le chanoine Souchet, venait de léguer, avant de mourir, à l'Église et au diocèse de Chartres, une histoire manuscrite où tous les historiens ont remarqué un jugement très sûr au service d'une immense érudition¹. Jean-Baptiste Souchet s'éleva le premier en défenseur sérieux de nos origines chrétiennes, dès qu'elles furent attaquées. Il consacra cinq chapitres de son ouvrage à cette importante discussion. Après avoir fait justice, en homme sensé, des inventions de la *Vieille Chronique*, il y réfute, avec non moins de bon sens, les écrivains qui s'appuient sur Grégoire de Tours et Sulpice Sévère, pour infirmer le témoignage des anciennes légendes. Il assaisonne même çà et là ses raisonnements d'un peu de sel gaulois qui relève la fadeur de son style. Mais ce savant homme, il faut l'avouer, bataillait alors avec plus de zèle que de succès. La lutte, comme les armes, étaient inégales; la censure était facile, mais la défense presque impossible : les documents faisaient défaut. Le texte de Grégoire de Tours servait de bélier aux adversaires pour renverser tous les monuments traditionnels. Souchet n'avait qu'un argument à faire valoir contre eux ; mais c'était le meilleur et le plus fort, celui de la perpétuité de cette tradition. Aussi l'emploie-t-il d'une manière triomphante, quand il termine son dernier chapitre, celui de la mission apostolique de nos Saints prédicateurs, par ces paroles : « . . . C'est le malheur du tems, auquel personne ne veut croire que ce qu'il lui plaist, et où il se trouve des esprits qui, pour montrer qu'ils en ont et faire parler d'eux, sont bien aises de révoquer en doute tout ce qui estoit établi par l'antiquité². »

¹ Cette *Histoire du diocèse et de la ville de Chartres*, a été publiée en 4 vol. par la *Société Archéol.* d'Eure-et-Loir (Chartres, Garnier, 1867).

² Souchet, *Hist. du dioc. et de la ville de Ch.*, t. I, p. 308. — Le

Cependant le coup était porté. Des vastes asiles de la prière qui furent en même temps, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les écoles les plus fameuses de la science, sortirent bientôt des joueurs ardents qui, n'ayant d'autres armes que les deux textes de Sulpice et de Grégoire, frappèrent de nouveau, sur les partisans des traditions, des coups si vifs et si précipités, qu'ils restèrent les maîtres du terrain; et nos saints apôtres des Gaules furent bien surpris de se voir partout rajeunis de deux siècles. Cependant, malgré cette levée de boucliers, les Églises de Sens, de Chartres et de Troyes se tinrent fermes contre le torrent de la nouveauté. Seule l'Église d'Orléans, dans son bréviaire de 1693, renia, dit M. Cochard, son glorieux passé¹.

Ses sœurs dans la foi ne devaient pas tarder à la suivre.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Ce siècle fut le plus tranchant et le plus frondeur de tous, dans les questions d'histoire religieuse et d'hagiographie. Il fit montre de beaucoup d'érudition; mais sa critique indépendante et primesautière fut plus superficielle qu'approfondie. Les laïcs prirent la place des ecclésiastiques dans la rédaction ou plutôt la compilation des chroniques locales, et, fortement imbus des principes subversifs que la révolution avait déjà répandus dans la société, ils firent bon marché des vieilles traditions qui rattachaient le berceau de leur Église à celui de l'Église Romaine. Ils en renièrent ostensiblement les origines apostoliques et traitèrent de contes les faits qui s'y rapportaient. Mais sur quelles preuves basèrent-ils leur négation? Sur aucune : la critique alors, ce n'était plus l'examen, c'était l'affirmation de ses idées.

Cependant nous sommes heureux de voir encore, au commencement de ce siècle, deux historiens chartrains rester

chanoine Souchet, malgré le soin qu'il mit à étudier les documents anciens, a suivi les errements de Rouillard, touchant la mission de S. Potentien au pays des Carnutes.

¹ L'abbé Cochard, *Saint Altin, prem. évêque d'Orl.*, p. 118.

fidèles aux croyances des ancêtres. Ce sont Challine et Pintard.

Charles Challine, conseiller et avocat du Roy au Bailliage et Siège présidial de Chartres, écrivit une *Histoire de Chartres*, à laquelle il travaillait encore en 1706, et qui est restée manuscrite. On y lit au folio 67 :

« L'on tient à Chartres que St Pierre y envoya de Rome
» Saint Savinien, S. Potentien et S. Altin, quelques-uns
» croient que S. Altin est S. Aventin qui en a esté le premier évêque, ils furent envoyez en Gaule pour y prescher
» l'évangile et pour y baptiser les peuples qu'ils pouvaient
» convertir à la foy chrestienne, etc. »

L'historien continue le récit des évènements survenus à Chartres. Mais il y mêle des faits apocryphes qu'il a empruntés aux chroniqueurs du temps, tels que Rouillard, Dom Morin et Symph. Guyon.

Alexandre Pintard, échevin de Chartres, contemporain de Challine, laissa, comme lui, à ses concitoyens, une Histoire manuscrite de la ville de Chartres. Au livre second, *Soubs les Evêques*, il écrivit à la page 45 :

« Peu de temps après l'ascension de Nostre-Seigneur Jesus-
» Christ, les apostres remplis du St Esprit s'étans partagez
» pour annoncer l'Evangile par toute la terre, St Pierre qui
» avait établi son pontificat dans Rome envoya (sic) St Savinien, St Potentien et St Aventin, (ici on lit en marge :
» Empp. Claude) pour exercer leur mission dans les Gaules,
» ou estans venus et ayans passé par Ferrière, ils s'arrêtèrent
» à Sens.

» St Potentien et St Aventin avec quelques autres furent
» choisis pour aller à Orléans et de là se rendre à Chartres... etc. »

En face de ce récit, une main inconnue a écrit à la marge de droite, d'une écriture de la même époque, mais plus noire :
« La critique des sçavants de ce temps touchant le temps de cette mission n'est pas sans difficultés. » Cette observation révèle plus d'incertitude que d'opposition bien arrêtée. Mais

sur la marge de gauche, une autre note bien plus récente est ainsi conçue : « Tout semble icy apocryphe. » Ces deux remarques représentent fidèlement la marche progressive de la critique du XVIII^e siècle : Au début, de l'hésitation, parce qu'il y avait encore de la réflexion dans l'examen ; plus tard, de l'assurance dans la négation, parce que l'on ne contrôle plus les arguties de la critique.

Toutefois, l'Histoire de Pintard, tout en confondant saint Aventin avec saint Altin, exprime encore la vérité traditionnelle sur la mission apostolique de nos premiers prédicateurs.

Mais la lutte devient de plus en plus ardente, et l'esprit du siècle aura bientôt le dessus. Nous en voyons déjà une preuve dans un abrégé de l'Histoire de Souchet, composé en 1716, par François le Tunais, chanoine de Chartres. Le premier correcteur et abrégiateur de Souchet fut Maréchaux, docteur de Sorbonne et vicaire général de M^{gr} P. Godet des Marais, dont le manuscrit a disparu. Le Tunais, qui reprit et acheva ce travail, dit dans sa préface qu'il abrégéa encore l'abrégé de Maréchaux. En effet, il le réduisit tellement à sa plus simple expression, qu'il y supprima tout ce qui avait rapport à l'histoire de la conversion des Carnutes et à l'établissement de leur Église. Il ne cite même pas les noms de nos premiers missionnaires.

« Chartres, dit-il, a eu son évêque de toute ancienneté » avec un chapitre des plus célèbres de la France. Il n'avait » point de nombre certain dans son commencement, jusqu'à » Saint-Lubin, évêque de Chartres, qui vivait vers le milieu » du sixième siècle. Ce saint Évêque le fixa à 72 chanoines, » autant que J.-C. avait eu de disciples. »

C'était avouer indirectement qu'on ne savait plus rien des origines chrétiennes. *Chartres a eu son évêque de toute ancienneté !* Lequel ? on l'ignore. Et que signifient ces mots : *de toute ancienneté* ? Tout ce que l'on voudra. Ainsi, pour ne pas se compromettre en face des savants du jour, on biffe une date séculaire, des noms inscrits depuis onze cents ans dans les annales de quatre Églises, un récit accepté par tous les aïeux, et l'on met à la place... des naïvetés !

Nous ne savons si le clergé chartrain souscrivit de gâité de cœur et sans quelque résistance, à cet acte de renonciation aux glorieuses traditions de son Église. Mais nous sommes à même de certifier qu'il continua encore longtemps de célébrer la fête de ses saints fondateurs et de proclamer publiquement leur mission apostolique, malgré l'exemple funeste que venaient de lui donner la métropole de Sens et l'Église de Troyes¹. Le bréviaire et le missel de M^{sr} de Neuville, derniers soutiens de la tradition, furent en usage dans l'Église de Chartres jusqu'en 1782.

Il est vrai que vers le milieu du siècle, un *Projet de bréviaire et de missel* fut mis à l'étude, rédigé et imprimé, par l'autorité ecclésiastique ; mais il ne fut pas suivi d'exécution. C'est sans doute à ce Projet que fait allusion M^{sr} de Lubersac, dans la préface de son bréviaire de 1782, lorsqu'il dit que déjà deux de ses prédécesseurs avaient senti la nécessité et commencé la composition d'un nouveau bréviaire².

Or ce Projet ne contient rien encore qui soit positivement contraire aux traditions apostoliques. Il y est dit cependant que « les légendes (des Saints) n'auront rien que d'*exact*. » Vu les tendances de l'époque, ce qualificatif peut cacher une intention de réformiste anti-traditionnel. Mais pourtant une place honorable est laissée, parmi les Saints du diocèse, à ceux qui sont venus les premiers l'évangéliser.

« Ainsi, est-il dit à la page 3, saint Savinien qui envoya
» des Prédicateurs à Chartres, et qui pour cette raison y est

¹ L'Église de Sens renonça à ses traditions apostoliques, dans son bréviaire de 1702, et celle de Troyes, dans son bréviaire publié en 1718.

² Biblioth. commun., fonds Roux, n° 24,981. Ce document ne porte ni date ni signature. Mais le nom de l'imprimeur Jacques Roux, auquel M^{sr} de Mérinville octroya, le 28 mars 1743, la permission d'imprimer tous les livres liturgiques, fait suffisamment connaître que les deux évêques qui entreprirent alors la réforme du Bréviaire chartrain, furent M^{sr} de Monstiers de Mérinville et M^{sr} de Rosset de Fleury.

» honoré comme le premier Apostre du Diocèse, sera avec » ses compagnons de rit double majeur. » Ce passage était une réponse formelle au langage cavalier de l'abréviateur de Souchet, dont nous venons d'apprécier le travail. Nous sommes donc en droit de croire que la Commission épiscopale chargée de travailler au susdit Projet, n'avait pas entièrement rompu avec l'ancienne liturgie, vers le milieu du XVIII^e siècle. Ce fut à son déclin, alors qu'il était près d'engloutir dans l'abîme toutes les traditions politiques et sociales, qu'il emporta celles qui restaient encore de l'histoire des Églises de France.

Le nouveau bréviaire publié, en 1782, par M^{sr} de Lubersac brisa complètement la chaîne des traditions particulières à l'Église de Chartres, en déchirant la première page de son histoire¹.

L'école des néo-critiques avait remporté son dernier succès sur la vieille école traditionnelle.

Mais quel motif sérieux avait donc provoqué cette grave réforme ? La mission apostolique de saint Savinien et de ses compagnons avait-elle été attaquée directement et consciencieusement discutée par les coryphées de la science, comme celles de saint Lazare, de saint Denys l'aréopagite et de saint Julien du Mans ? Non, ils n'avaient pas abordé cette question. Les auteurs du *Gallia christiana* avaient seuls émis des doutes sur ce point. Aussi l'évêque de Chartres se contente de dire à son clergé qu'il lui offre un bréviaire plus en rapport avec les données de la science actuelle. « L'ancien, dit-il, contenait

¹ Toutefois cette rédaction révèle beaucoup d'hésitation de la part de ses auteurs. Dans le calendrier du bréviaire, au 19 oct., la date de la venue de nos Saints flotte largement entre le II^e siècle, vers 186, et le III^e siècle, vers 235. Malgré cela, dans l'office où ils sont dits envoyés par le *Siège apostolique* et vénérés depuis les temps les plus anciens, on assure que leur martyre eut lieu au temps de Valérien ou certainement d'Aurélien ; ce qui contredit la mention du calendrier. Cette légende n'assigne plus de mission particulière aux prédicateurs, pas même à saint Altin. C'est la confusion dans les faits et les époques.

des histoires de Saints qui n'avaient pas été composées selon les règles d'une sage critique. » Telle est la seule raison alléguée de cette renonciation à une tradition séculaire si bien établie. On peut avancer qu'elle est en disproportion avec un acte aussi considérable.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Des ruines sociales, morales, religieuses, matérielles ! Tel est le tableau que présente ce siècle naissant. Un pareil spectacle appelle des restaurations... En attendant les autres, une restauration liturgique s'est déjà accomplie ; et le retour à l'unité dans la récitation de la prière publique a suscité partout la reprise des traditions anciennes. L'Église de Sens en 1851, celle de Chartres en 1864, celle de Troyes en 1868 et celle d'Orléans, la dernière, se rattachèrent, comme par le passé, à l'Église romaine, et firent de leurs fondateurs des disciples de saint Pierre. Elles comprirent que les savants du XVII^e siècle avaient outrepassé les bornes d'une critique sobre et consciencieuse, et que n'ayant aucun motif pour abjurer les croyances du passé, elles avaient de fortes raisons pour les conserver.

Cependant les historiens laïques continuent de battre en brèche ce qu'ils appellent nos prétendues origines apostoliques. Tous ceux qui ont écrit sur l'histoire de Chartres, dans le XIX^e siècle, jusqu'à ce jour, ont été défavorables à nos croyances traditionnelles. Mais ils ne prouvent rien de ce qu'ils avancent et ils se répètent pour le fond, avec plus ou moins de variantes dans la forme. La raison qu'ils allèguent est toujours la même. Ils ont lu que Sulpice-Sévère et Grégoire de Tours avaient nié nos traditions, ils l'ont cru, et ils les nient, sans même les connaître.

V. Chevard, maire de Chartres, publia, l'an X, une *Histoire de Chartres*. Dans la partie qu'il consacre à l'examen de nos origines chrétiennes, il expose d'abord ce qu'en ont dit les anciens écrivains ; puis il conclut en ces termes :

« Quoi qu'il en soit, nous croyons qu'on doit s'en tenir » à l'opinion la plus généralement reçue, à celle de Grégoire

» de Tours et de Sulpice-Sévère qui nous attestent que la foi
» n'a été prêchée dans les Gaules que vers le milieu du
» second siècle. Ajoutons que saint Savinien et saint Potentien
» qui ont fondé la première église de Sens, ne sont venus à
» Chartres que dans le troisième siècle, etc. » En marge, une
citation de la Vie des Saints, de Baillet, et de l'Histoire de
l'Église Gallicane, de Longueval, indique les sources où cet
auteur a pris ses renseignements. Il est bon de rappeler ici,
en passant, que Grégoire de Tours et Sulpice-Sévère n'ont rien
dit de ce que leur prête Chevard.

Bouvet Jourdan, qui terminait en 1825 ses *Recherches sur l'histoire de la ville de Chartres*, ne se donne pas la peine d'examiner la question, ni même de la combattre avec politesse, il raconte, sous une forme railleuse, l'histoire de notre conquête chrétienne, la venue, de Sens à Chartres, de ces deux missionnaires qui, *ayant appris l'espèce de culte établi à Chartres en l'honneur d'une Vierge qui devait enfanter*, y prêchèrent l'Évangile... ; et, après s'être moqué de nos légendes, il conclut en ces termes : « Ces mêmes légendes font de saint Potentien notre premier évêque (ce qui est faux) : d'autres prétendent qu'il y établit saint Aventin, que ce fut ce dernier qui en fut le premier évêque, etc. » Le passage où il mentionne la persécution des premiers convertis, renvoie à la note suivante : « Cette prétendue persécution est apocryphe, car suivant les auteurs (Sulpice-Sévère et Grégoire de Tours), la première persécution eut lieu à Lyon en 176, sous le règne de Marc-Aurèle. »

Michel Ozeray, dans son *Histoire générale du pays chartrain*, imprimée en 1834, n'est pas moins affirmatif contre nos traditions. « Cette religion (chrétienne), dit-il, ne fut prêchée dans les Gaules que vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, par saint Pothin, premier évêque de Lyon!... » D'après cet auteur, c'est le pape saint Fabien qui aurait envoyé plus tard nos missionnaires dans les Gaules. C'était l'opinion des rédacteurs du *Gallia christiana*. Nous l'avons réfutée dans la première partie de ce livre.

Une nouvelle *Histoire de Chartres* qui efface toutes les précédentes par son exactitude et le mérite de sa rédaction, parut en 1854. Son auteur, E. de Lépinos, qui vivait alors dans nos murs, mit huit années à la composer. On pouvait espérer de ce savant chercheur une critique un peu plus approfondie de nos origines chrétiennes. Mais, comme ses devanciers, il se fait l'écho des partisans de Grégoire de Tours, et il commence ex-abrupto le chapitre III de cette Histoire par cette phrase qui renferme quatre erreurs.

« Potentien, Altin et Santin, disciples de saint Savinien, apôtre des Sénonais, vinrent au III^e siècle, suivant l'opinion commune, prêcher la foi dans le pays chartrain ¹. »

Cependant ce grave et honnête écrivain a soin de faire remarquer en note « que l'opinion de l'introduction du christianisme dans les Gaules dès le I^{er} siècle de l'ère chrétienne, prend de nos jours une certaine consistance historique motivée sur plusieurs faits et sur de judicieuses observations. » Il cite à l'appui l'ouvrage de l'abbé Faillon.

Enfin, le même historien, aidé de la collaboration de M. Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir, publia, en 1851, le *Cartulaire de l'Église Notre-Dame de Chartres*. Obligés par la nature du sujet, d'aborder la question de l'établissement primordial de l'Église de Chartres, ces écrivains déclarent tout d'abord qu'elle est pleine d'obscurités et qu'ils n'osent se charger de la résoudre. Ils se bornent « à mettre avec sincérité les faits de la cause sous les yeux du lecteur ². » Cependant, nous avons le regret de le dire, ce simple exposé n'est pas exempt d'une nuance d'opposition et d'une certaine condescendance aux idées reçues dans le camp des adversaires. Ces savants produisent des pièces pour et contre; mais ils appuient sur celles-

¹ E. de Lépinos, *Hist. de Chartres*. t. I, p. 19. — 1^o Potentien ne vint pas à Chartres; 2^o Santin ne fut pas envoyé dans le même temps; 3^o il ne fut pas disciple de saint Savinien; 4^o ces prédicateurs ne vinrent pas au III^e siècle.

² De Lépinos et Merlet, *Cartul. de l'Église Notre-Dame de Chartres*, Introd., p. xxi et xxii.

ci et discutent celles-là ; ils ne se prononcent pas ouvertement ; mais leur conclusion , tout indirecte qu'elle soit , n'en sacrifie pas moins le fait traditionnel de la mission apostolique de nos prédicateurs.

Le premier document exhibé dans cette Introduction est la *Vieille Chronique*, compilée et amplifiée vers la fin du XIV^e siècle. Or, nous l'avons montré précédemment, elle est plus nuisible qu'utile à notre cause , en raison des faits singuliers qu'elle renferme. Ce n'est pas là qu'il fallait aller chercher la vérité.

Ces auteurs exhument ensuite le légendaire de 1150, et ils en extraient le récit de la mission chartraine. Puis ils font cette réflexion : « Nous ne nous souvenons pas de l'avoir vu citer (cette version) par aucun des écrivains qui ont traité jusqu'à ce jour la question des origines de notre Église ; et pourtant elle a un cachet de bonne foi qui nous frappe. » Mais cette version a toujours été presque textuellement reproduite à l'office des matines dans tous les bréviaires chartrains, au 19 octobre, depuis le XI^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e. Pouvaient-on la citer plus ostensiblement et en mieux consacrer la véracité ? Aussi n'y a-t-il que la critique railleuse du XVIII^e siècle qui ait pu la faire reléguer parmi les fables, malgré son cachet de bonne foi.

De ces livres liturgiques, MM. de Lépinois et Merlet ne signalent que deux bréviaires manuscrits, les n^{os} 229 et 272, et un missel de Saint-Jean-en-Vallée, n^o 253. La Bibliothèque de la ville en possède beaucoup d'autres, on l'a vu plus haut, qui auraient pu les éclairer.

S'ils avaient fait ces recherches, ils n'auraient pas hasardé sans doute l'objection suivante qu'ils tirent des leçons du bréviaire, n^o 272. « D'après ces leçons, ce n'était plus pendant l'épiscopat de saint Pierre à Rome que les patrons de » Sens avaient pris la route de nos contrées ; ils étaient partis » de Jérusalem même, sur l'ordre du Prince des Apôtres, » dès l'an 33 ou 34 de l'ère chrétienne, comme nous l'avons » dit plus haut, et l'épiscopat d'Aventin remonterait à cette » date qui est celle de la Résurrection. »

C'est là une interprétation par trop arbitraire. Voici le texte de la leçon qui les a induits en erreur, c'est la troisième :

« Primus namque et princeps Apostolorum Petrus, post Salvatoris ad coelos ascensum, prædictos sanctos Savinianum et ejus socios ad illustrandos Galliarum fines transmisit. »

Outre qu'il n'est question dans cette phrase, ni de Jérusalem ni d'une date quelconque, nous devons faire observer qu'elle est un abrégé très succinct de la mission de nos apôtres, embrassant, en quelques lignes, plusieurs pages de la grande légende. Le bréviaire qui contient cette version, est du XIV^e siècle ; et elle se trouve dans plusieurs autres. Les leçons des livres d'office, à partir de cette époque, ainsi que nous l'avons fait remarquer, furent réduites aux plus minimes proportions : c'était le précis des leçons déjà abrégées aux siècles précédents. Or, dans un résumé aussi raccourci, les intervalles de temps et d'espace sont nécessairement supprimés. On ne peut donc déduire des expressions : *post Salvatoris ascensum*, que nos missionnaires partirent de Jérusalem, l'an 33 ou 34 de l'ère chrétienne. Un texte abrégé doit toujours être interprété dans le sens de l'original ou du modèle.

Au nombre des documents présentés dans ce travail se trouve encore la légende de saint Aignan. C'est une pièce importante dont on aurait pu tirer un excellent parti en faveur de nos traditions ; mais elle est simplement citée sans aucune observation.

Enfin ces érudits énumèrent tous les martyrologes anciens, depuis celui de Bède jusqu'à celui d'Usuard, et ils paraissent s'appliquer, dans leurs *notes*, à s'en faire des instruments contre l'antiquité et la véracité de notre vieille légende. C'est là une discussion sans portée et sans fruit. Nous avons récusé avec raison l'autorité des martyrologes qui se contredisent et ne sont que des échos plus ou moins fidèles des traditions.

Nous lisons à la note 3 de la page xxiiij : « Bède a écrit deux martyrologes, l'un en vers et l'autre en prose. Il n'est pas question de nos saints dans le martyrologe en vers. »

C'est vrai, mais il faut dire que cette œuvre poétique ne

mérite guère le nom de martyrologe ; c'est plutôt l'essai ou le sommaire d'un travail plus considérable que Bède avait en vue, car il ne renferme que sept ou huit noms de saints, dix au plus, pour chaque mois ¹. Quant aux cinq vers rapportés dans cette note, d'après les éditions de Bâle et de Cologne, et qui célèbrent sainte Colombe et nos saints Savinien et Potentien, ils ne sont assurément ni de Bède ni de Florus, mais de Wandalbert, ou Wandebert, moine de l'abbaye de Prum, le seul qui ait composé, du temps de Lothaire, un martyrologe en vers héroïques ². Or de ce que cet écrivain n'ait pas fait « connaître par qui ces Saints furent envoyés dans les Gaules, » on n'en peut rien conclure contre leur mission apostolique. Quant au martyrologe en prose du vénérable Bède, voici ce que disent les éditeurs du Cartulaire :

« On sait que Bède avait laissé en blanc dans son martyrologe en prose un grand nombre de jours qui furent remplis par Florus... Il restait encore 126 de ces lacunes à combler lorsque Usuard fit son travail, à la fin du IX^e siècle. D'un autre côté, le martyrologe en vers de Bède, qui relate saint Wilfrid-le-Jeune, mort en 732, est aussi complet qu'a pu le faire son auteur mort lui-même en 735. Jean Molan et du Sollier, savants glossateurs et éditeurs d'Usuard, en ont conclu que les mentions faites à la fois dans le martyrologe en vers et dans le Martyrologe en prose sont de Bède, tandis que celles qui se trouvent seulement dans le martyrologe en prose, comme dans notre espèce, sont de Florus. »

Cette petite dissertation a pour but d'infirmier le témoignage de Bède, c'est-à-dire, d'un savant écrivain du VIII^e siècle, touchant la mission apostolique de saint Savinien. Il faudrait, pour la réfuter, entrer dans une foule de détails que ne comportent pas nos Études. Nous allons nous borner à quelques observations.

¹ V. d'Acheri, *Spicilegium*, t. X, p. 120. — *Patrol. lat.*, t. CXXIII, col. 487.

² *Patrol. lat.*, t. CXXIII, col. 466.

1° Les savants n'ont jamais pu s'entendre sur le genre d'additions faites par Florus au martyrologe de Bède. D'un côté, Henschenius qui en a publié un, d'après un manuscrit de Dijon, selon lui très authentique, s'est refusé à croire que les additions qui s'y trouvaient fussent de Florus, par la raison qu'elles étaient peu importantes, et que, d'après Usuard, Florus avait pris le style de Bède dans la texture des éloges¹. D'un autre côté, du Sollier lui-même prouve clairement, dans sa préface à l'édition d'Usuard, que ce dernier s'est trompé en déclarant qu'il s'était servi, pour confectionner son martyrologe, du second livre de Florus, car, d'après lui, cette œuvre introuvable n'était autre chose que le martyrologe d'Adon².

2° Parmi les 126 lacunes à combler dont parlait Usuard, y avait-il celle du 31 décembre, concernant saint Savinien et saint Potentien ? C'est ce qu'il faudrait prouver, et la chose ne nous paraît pas facile.

3° Nous ne pouvons admettre la conclusion de Jean Molan et du Sollier, parce qu'en supposant que la mention de nos Saints manquât dans le martyrologe en prose de Bède, à l'époque où il inscrivait saint Wilfrid dans son martyrologe rythmé, il restait encore trois ans de vie à ce savant homme qui n'en avait alors que soixante, pour combler beaucoup de lacunes dans son martyrologe en prose.

4° Enfin, l'éloge de saint Savinien et de saint Potentien, que nous avons rapporté plus haut, où ils sont désignés comme des envoyés de saint Pierre, est tiré de la meilleure édition du martyrologe de Bède qui ait paru jusqu'à ce jour. C'est celle que Migne a publiée en collationnant ensemble les trois principales éditions connues, celles de Cologne, de Smith et Gilles, savants anglais, avec les notes de Smith et les variantes de tous les manuscrits.

Il y aurait encore quelques remarques à faire sur ce premier

¹ *Patrol. lat.*, t. XCIV, Præfat. Smith, p. 799.

² *Patrol. lat.*, Usuard Martyrol., præf., t. CXXIII, col. 538-539.

paragraphe de l'Introduction au Cartulaire, mais il faut terminer cette discussion déjà trop longue. Si l'on peut se permettre d'apprécier ce travail dans son ensemble, on est obligé de dire qu'il ne tient pas ce qu'il promet dès le début, car ce n'est pas un exposé de documents franchement impartial; et que sa conclusion est un peu en désaccord avec le jugement porté sur la pièce capitale, la vieille légende chartraine. L'air *de bonne foi* que respire ce document a impressionné les deux critiques d'histoire, et malgré cela la dernière de leurs conclusions est celle-ci : « Ce qu'on raconte en particulier de la fondation de diverses églises des Gaules dans le premier siècle est plein d'incertitudes. »

Nous devons tirer nous-même une conclusion générale de cette étude. Elle avait pour but de démontrer l'autorité de la tradition touchant la mission apostolique des saints fondateurs de nos Églises. Or y a-t-il une tradition locale plus ancienne, plus sincère, plus constante, plus inaltérable et mieux établie que celle de la venue dans les Gaules de ces trois envoyés de saint Pierre, les saints Savinien, Potentien et Altin ? Tradition confiée d'abord à la mémoire fidèle d'un peuple chrétien, plein de vénération et de reconnaissance pour ses prédicateurs et ses martyrs, nous l'avons vue dès le VI^e siècle au plus tard, fixée par l'écriture, confirmée par les premiers pasteurs et le clergé de quatre illustres Églises, consacrée par la liturgie, transmise en conséquence dans son intégrité et célébrée de siècle en siècle jusqu'à notre époque, par tout ce qui a existé, depuis plus de douze siècles, d'hommes éminents par le savoir et la vertu. Nous l'avons vue se tenir ferme dans nos temples sacrés, alors qu'au dehors elle était attaquée par une science orgueilleuse; et, fait marquant que cette discussion a mis en évidence, cette tradition une fois détournée de sa source, altérée et répudiée par les historiens modernes, se trouve livrée aux fluctuations de l'arbitraire, à la merci de l'examen personnel des critiques qui la défigurent au gré de leurs idées préconçues. Enfin, chassée du saint lieu, arrachée du cœur des générations passées, par une force destructive de

toute autorité, elle rentre bientôt dans son domaine et rattache ainsi dans leurs croyances les enfants à leurs pères¹. Telle est la tradition que nous avons défendue. Elle a pour nous une autorité plus grave, plus irrécusable qu'un texte positif, isolé, émané d'un historien quelconque.

¹ C'est une des gloires, parmi tant d'autres, de l'épiscopat de M^{re} Regnault, qui administre depuis 30 ans le diocèse de Chartres, d'avoir renoué cette chaîne de nos traditions, dans le *Propre du nouveau Bréviaire* publié en 1864. Six ans plus tard il publiait une *Histoire des premiers siècles de l'Église*, dans laquelle il affirmait (t. I, p. 21 et 239), avec l'autorité de sa parole d'écrivain et de pontife, sa conviction dans la réalité de la mission apostolique de S. Savinien et de ses compagnons.

CHAPITRE V.

AUTORITÉ DES ACTES DE SAINT SAVINIEN CONFIRMÉE PAR LEUR ACCORD
AVEC CEUX DES SAINTS DES PREMIERS SIÈCLES ET DE LA MÊME
CONTRÉE.

Tous les critiques conviennent que des Actes anciens et respectables qui seraient contredits par des documents de même nature et d'égale valeur, ne doivent pas être pour cela définitivement abandonnés; mais l'objet et la cause de cette contradiction doivent être examinés avec soin; et si elle n'a aucun fondement sérieux, si elle ne provient que d'une erreur de copiste, d'une addition maladroite, ou de quelque raison semblable, elle ne peut détruire l'authenticité de ces Actes.

Nous avons recherché dans les légendes des Saints que la tradition place aux premiers temps de l'Église, en Occident, et particulièrement des Saints qui ont évangélisé les Sénon, les Carnutes, les Parisiens et les Tricasses, quelques points de divergence avec les Actes de saint Savinien et de ses compagnons; nous n'en avons trouvé aucun. Loin de là, toutes ces pièces s'accordent pour les faits et les époques, et revêtent ainsi un cachet de véracité qui impose.

Une seule légende, toutefois, et même une légende chartraine, celle de sainte Soline, vient jeter dans ce concert unanime une note sensiblement discordante. Comme les continuateurs de Bolland l'ont insérée dans leur nouvelle édition de l'*Acta Sanctorum*, et l'ont, malgré certaines réserves, accréditée aux yeux des savants, nous l'étudierons à part, à la fin de ce chapitre.

Les missionnaires venus de Rome dans la Celtique, pour y cultiver le champ du Père de famille déjà ensemencé par nos premiers apôtres, sont, par rang de date, saint Denys de Paris, saint Cheron de Chartres, saint Pérégrin d'Auxerre et

saint Euverte d'Orléans. Or leurs Actes confirment explicitement la sincérité de notre grande légende.

Saint Denys fut envoyé dans les Gaules, d'après ses Actes, par le pape saint Clément, avec plusieurs compagnons, entre autres, saint Rustique et saint Eleuthère. Venu à Paris, ville petite alors, malgré l'importance de son commerce, il la trouve toute peuplée de païens; il y prêche la vérité chrétienne, et y bâtit une église bien modeste, afin d'y pouvoir exercer son ministère¹. Aucun des anciens manuscrits qui rapportent les Actes *aréopagitiques* ou *clémentins*, de saint Denys, ne représente la capitale du Parisis comme réunissant déjà un certain nombre de chrétiens et pourvue d'un oratoire. En cela, ces pièces vérifient parfaitement le récit de la légende de saint Altin touchant sa mission dans la cité parisienne.

On y lit que cet apôtre des Carnutes et son compagnon Eodald, après avoir échappé à la persécution de Quirinus, se rendirent à Paris, ville entièrement plongée dans le paganisme, qu'ils y baptisèrent seulement quelques personnes et se dirigèrent aussitôt vers Créteil. C'était un mince résultat : quelques rares païens convertis, pas d'Église constituée, point de communauté chrétienne organisée faute d'éléments. Est-ce que ce petit nombre de néophytes pouvait s'accroître ou même se maintenir, laissé ainsi sans pasteur, c'est-à-dire sans évêque et sans église, au milieu d'une population idolâtre? Rien d'étonnant que saint Denys ait porté ses pas et son cœur brûlant de zèle vers cette ville encore privée des lumières de la foi, pour y recommencer, à nouveaux frais, l'entreprise échouée de saint Altin. La légende de saint Denys est donc en parfait accord avec celle de saint Altin².

¹ « Sanctus igitur Dionisius, . . . Parisius, Domino ducente, pervenit . . . Ad quem (locum) cum primum . . . accessisset intrepidus, ecclesiam illis quæ necdum in locis erat, et populis illis nota, construxit. » — *Acta SS.*, die ix oct.

² Nous avons eu la patience, après une lecture attentive des ouvrages qui ont été publiés pour et contre la mission de S. Denys,

Vers le même temps, un prédicateur contemporain de saint Denys et que plusieurs écrivains lui ont donné pour disciple, sans raison apparente, vint continuer, à Chartres, l'œuvre commencée par saint Altin et par saint Aventin, premier évêque de cette ville. Il s'appelait *Caraunus*, Cheron. Ses Actes nous apprennent qu'il ne trouva dans la cité des Carnutes qu'un petit nombre de chrétiens au milieu d'une population immense adonnée au culte des idoles¹. Or cette relation ne confirme-t-elle pas le récit de la première mission chartraine ? Saint Cheron arriva dans nos murs, sous Domitien, peu d'années après saint Altin, à une époque, par conséquent, où l'Église naissante des Carnutes, décimée et presque anéantie par les soldats de Quirinus, n'avait pas encore eu le temps de réparer ses pertes ; et peut-être que, sans le secours de ce nouvel apôtre, elle eût fini par disparaître. Saint Cheron la releva et la fit refleurir, en attirant dans son sein une multitude de païens. C'est ce qui nous doit faire admirer la sagesse de l'Église Romaine substituant sans cesse de nouveaux chefs aux athlètes tombés dans les combats de la foi. La légende de saint Cheron est donc une nouvelle confirmation de celle de nos premiers prédicateurs.

Un autre document, la Vie de saint Pérégrin, ou Pélerin, évêque d'Auxerre, vient à son tour corroborer l'autorité des Actes de saint Savinien ; le rédacteur, qui ne peut être postérieur au XI^e siècle², expose, dès le début, les motifs et les circonstances de la mission de saint Pélerin dans l'Auxerrois.

de mettre en parallèle les preuves et les objections de part et d'autre. Cet examen consciencieux nous a fait conclure en faveur de l'aréopagitisme.

¹ « Exinde a parte Lugdunensis provincie beatissimus Caraunus... ad Carnotanam urbem... accessit. Ubi parvum numerum Xristianorum repperit et infinitum agmen gentilium diabolico errore detentum ; tunc denique a paucis christianis inibi vir Dei receptus est. » Biblioth. de Chartres, légendaire ms., n^o 190, f^o 87.

² C'est l'opinion de l'éditeur de la *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. I, p. 122, lequel renvoie à l'*Hist. Litt. de la France*, t. III, p. 42-44.

Il raconte que dans ce temps-là, c'est-à-dire dans la première moitié du second siècle, le nombre des chrétiens sans cesse harcelés par la populace païenne, diminuait de plus en plus, et que la foi s'éteignait sensiblement¹. Alors « des fidèles pleins de zèle firent parvenir la nouvelle de cette triste situation aux oreilles du Pontife romain saint Sixte, et le prièrent de vouloir bien leur envoyer un homme capable de rallumer parmi eux le flambeau de la foi et d'opposer une digue aux fureurs du paganisme. »

D'après cette pièce, il y avait déjà des chrétiens dans cette portion du territoire sénonais ; mais n'ayant pas d'Église constituée ni d'évêque à leur tête, ils manquaient de force et de courage pour lutter contre les persécuteurs. Or, qu'est-ce qui leur avait apporté le bienfait du christianisme, si ce n'est saint Savinien et ses compagnons ? Connaît-on d'autres missionnaires qui aient évangélisé cette contrée avant saint Pélérin ? Voilà donc encore un témoignage en faveur de la véracité des Actes de l'apôtre des Sénon.

L'Église d'Orléans nous en offre un autre, dans ses annales, qui confirme également l'authenticité de notre grande légende. C'est la Vie de saint Aignan. On y lit dans le prologue qu'après la mort de Désinien, « l'élection d'un nouveau pontife, par la voix du peuple, restait en suspens dans la balance divine, lorsqu'un sous-diacre de l'Église romaine nommé Euverte, désigné providentiellement au choix populaire, fut placé sur le siège épiscopal d'Orléans²... » Il ne s'agit plus ici de quelques rares fidèles, comme à Chartres et

¹ « Quumque tam acerba promulgata esset sententia, paucissimi viri reperiebantur qui se christianos esse faterentur. »

² « Illo tempore quo fulgens in rota seculi novella plantatio fidei, gallica diffundebatur in tellure, quarto jam pontifice aurelianensis ecclesie, Dessiniano nomine, de presenti seculo decedente, dum de ordinando antistite electio populi penderet in arbitrio Dei, quidam subdiaconus romane ecclesie Evurtius nomine, cathedre predictæ subrogatur basilice, etc. » Biblioth. comm. de Chartres, légend. ms. n° 190, f° 234.

à Auxerre, mais d'une population entièrement chrétienne, puisqu'elle se trouve divisée, avec ses prêtres, sur le choix d'un évêque. Il est vrai que ces événements se passaient en plein IV^e siècle. Mais n'est-on pas en droit d'en conclure, d'après cet état florissant de la religion, qu'elle y était implantée depuis longtemps ? Ses commencements devaient même remonter d'autant plus haut, que bien des obstacles — nous venons de le voir pour les autres villes — ralentissaient partout la marche du christianisme.

Après les légendes des saints missionnaires de nos contrées, examinons celles de deux jeunes vierges venues de pays lointains, l'une à Sens et l'autre à Chartres, aux premiers âges de la foi. Nous voulons parler de sainte Colombe et de sainte Soline peu connues des hagiographes. La légende de sainte Colombe apporte un nouveau surcroît de lumières dans la question présente.

L'auteur de ses Actes raconte que l'empereur Aurelianus, venant des contrées orientales, fit son entrée dans la ville de Sens, le VIII des calendes de janvier, et s'enquit aussitôt du nom de ceux qui professaient le christianisme. On lui dénonça une jeune vierge appelée Colombe¹. Il la manda près de lui et lui fit subir un long interrogatoire, usant de tous les artifices possibles pour lui faire abjurer sa foi. Elle ne se laissa point séduire par les offres magnifiques, ni ébranler par les terribles menaces du prince. Sa constance lui valut la prison à l'amphithéâtre, où son supplice devait bientôt servir de spectacle à la foule. Mais le Dieu des chrétiens s'étant fait visiblement, par une suite de miracles, le protecteur de sa vie aussi bien que de son innocence, elle fut conduite, en dehors des murs, au lieu ordinaire des exécutions et décapitée le jour anniversaire du martyre des apôtres sénonais.

¹ « In diebus illis adveniens Aurelianus imperator de partibus orientis, cum esset gentilis et idola coleret, ingressus est die octavo Kalendas januaras in civitate Senones et coepit perquirere qui ibidem esset Xristianus, et audivit nomen beate Columbe virginis quod Xristum coleret, jussitque eam sibi presentari, et dixit ad eam, etc. » *Biblioth. comm.*, ms. n° 193, du XI^e siècle.

Voilà en substance ce que rapporte cette légende. Elle ne parle point de la nationalité de la jeune Colombe, ni de sa famille, ni de son pèlerinage à la métropole de Sens, aux tombeaux des martyrs. C'est le Missel mozarabe de saint Isidore de Séville, de l'an 601, qui complète nos renseignements sur l'existence de cette illustre voyageuse et nous apprend qu'elle était née en Espagne. La route qu'elle a suivie pour aller à Sens est marquée par les villages qui ont pris son nom et par les églises dédiées en son honneur. L'attrait puissant qui l'emportait ainsi vers la capitale des Sénons, n'était autre que la renommée de ses martyrs, qui s'étendait au-delà des frontières de la Gaule.

La rédaction sobre, simple et pieuse de cette Passion atteste suffisamment sa véracité. Ce n'est point une Vie surchargée de détails extraordinaires et de discours oiseux ; c'est la relation fidèle d'un interrogatoire concis, d'une condamnation sommaire, de quelques prodiges survenus dans l'amphithéâtre et de l'exécution capitale. Rien dans tout ce récit qui paraisse incroyable ou qui sente l'œuvre d'un faussaire. Les demandes et les réponses sont naturelles, les miracles qui pourraient sembler étranges, cessent de l'être, quand on sait par l'histoire de quelques autres vierges chrétiennes, ce que Dieu a fait pour les rendre inviolables. On se demande la raison qui a décidé Ruinart à exclure ces Actes de son recueil ; on ne la voit pas. Ou plutôt, c'est évidemment la même que celle qui lui a fait repousser la légende de saint Savinien : l'époque du martyre. Pour cet écrivain, il ne pouvait y avoir, d'après Sulpice-Sévère, d'autres martyrs dans les Gaules, avant le III^e siècle, que ceux de l'Église lyonnaise. Or quelle est l'époque du martyre de sainte Colombe ? Il nous importe de le savoir.

L'empereur que les Actes nomment *Aurelianus* peut être Marc-Aurèle aussi bien qu'Aurélien. Le premier est ainsi appelé, au sentiment de Ruinart lui-même, dans la Passion si véridique de saint Symphorien d'Autun. Mais un détail de la vie de sainte Colombe tranche cette question chronologique. Le prince ravi des charmes de la jeune chrétienne lui fait

une proposition des plus séduisantes : « Par mon dieu le Soleil, lui dit-il, par tous mes dieux, consens à sacrifier en leur honneur, et je te ferai épouser mon fils Aurèle-César. » Celui qui tenait ce langage ne pouvait être Aurélien, car il n'eut point de fils. C'est donc de Marc-Aurèle qu'il s'agit dans ce passage et de son fils Commode. Celui-ci fut nommé César longtemps avant d'avoir épousé la fille de Lucius, l'ancien collègue de son père. Rien d'étonnant que l'empereur ait désiré l'unir à une jeune fille de race princière, remarquable par sa beauté. Néanmoins l'ancienne école, pour récuser l'authenticité de ces Actes, s'est fondée sur cette offre impériale qui lui a paru dénuée de vraisemblance. Mais sait-on ce qu'elle pouvait couvrir de honteuse perfidie et d'immoralité de la part d'un prince corrompu en faveur d'un fils perdu de vices ? Quoi qu'il en soit, ce n'était là qu'un prétexte pour rejeter ces Actes ; le motif réel de cette exclusion était la date d'un martyre au II^e siècle, qu'on ne voulait pas accepter, la considérant comme un démenti au texte de Sulpice-Sévère. Mais il faut bien se résigner à l'admettre désormais, après les éclaircissements historiques que nous avons donnés sur ce passage incompris de l'*Histoire Sacrée*.

Et maintenant le profit que nous avons à tirer de la légende de sainte Colombe est tout clair. Cette pièce témoigne hautement de l'authenticité des Actes de saint Savinien. La vierge ibérienne ne faisait pas sans doute un voyage d'agrément dans la Gaule, en plein II^e siècle. Elle avait, en s'expatriant, un but plus élevé ; elle ne pouvait, en sa qualité de chrétienne, échanger son rang et sa fortune que contre des avantages spirituels d'un plus grand prix. Ce qui l'attirait vers la capitale des Sénon et y motivait son séjour, c'était l'hypogée de nos saints martyrs ; c'était la vertu miraculeuse de leurs reliques, déjà publiée au loin par la reconnaissance et l'admiration des voyageurs. Or quel laps de temps doit-on raisonnablement fixer entre la mort de nos premiers apôtres et le concours des pèlerins étrangers à leurs tombeaux ? Nous le demandons aux adversaires qui veulent que des obstacles

multiples aient arrêté partout l'essor de la foi dans les Gaules. Si la propagation du christianisme y fut lente, aux premiers siècles, il faut admettre que les restes précieux des martyrs sénonais étaient vénérés déjà depuis longtemps à l'époque où sainte Colombe vint à Sens. Ainsi non-seulement ses Actes confirment la véracité de la Passion de saint Savinien et de ses compagnons, mais ils attestent même le fait de leur mission apostolique.

Étudions maintenant la seule pièce contradictoire que nous ayons rencontrée, la légende de sainte Soline. Cette jeune vierge, native de l'Aquitaine, quitta son pays et sa famille dans les premiers âges de l'Église, et vint dans la capitale des Carnutes où elle cueillit bientôt la palme du martyre. C'est tout ce que la tradition nous en apprend. Mais il existe une légende. Nous allons d'abord la produire; nous dirons ensuite en quoi elle contredit les Actes de saint Savinien, et puis nous en discuterons la valeur.

La légende de sainte Soline se trouve dans un *Lectionnaire* manuscrit de l'ancienne abbaye de Saint-Père de Chartres, conservé à la Bibliothèque de cette ville¹. Une copie en fut transmise par M^{gr} Pie, évêque de Poitiers, alors qu'il était vicaire général de M^{gr} Clausel de Montals, aux continuateurs de l'œuvre de Bolland, qui la publièrent dans la nouvelle édition de l'*Acta Sanctorum*². Elle passa ensuite, avec quelques modifications, dans l'Office Propre du nouveau Bréviaire de Chartres, édité en l'année 1864. Nous allons placer sous les yeux du lecteur le document original avec la version du Bréviaire chartrain. Leurs différences seront marquées entre des crochets; l'abréviation *Br.* indiquera les changements qui ont été faits dans le Bréviaire, et l'abréviation *Ms.* la rédaction originale.

¹ Biblioth. comm. 2^e part., 1 vol. n^o 53, ms., in-4^o papier, rel. parch., renfermant : 1^o *Kalendar, vetus sacri monast. S.-Petri in valle carnot.* (exaratum annis 1477 et 1603); 2^o *Lectionarium exaratum anno 1741.*

² *Acta Sanct.*, t. VIII, octob., p. 9 et seq., V. Palmé, 1865.

LÉGENDE DE SAINTE SOLINE

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL ET AUTOGRAPHE CONSERVÉ
A LA BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE DE CHARTRES

« *Lectio* v. Solina, virgo et martyr [*Br.* inclyta, *Ms.* inclita],
» illustribus in Aquitaniâ parentibus, sed in gentilitatis errore
» versantibus, nata, a teneris annis ad christianam fidem con-
» versa, totam se Christi obsequio mancipavit; [*Br.* pollicita
» *Ms.* ex toto corde promissionem ei faciens] se nullum velle
» præter eum sponsum in terris admittere, sed ei, quem mente
» colebat, etiam carnis integritate semper adhærere. Quod et
» reverà præstitit; nunquam enim de sententiâ servandæ vir-
» ginitatis dimoveri potuit, à multis licet propter generis
» nobilitatem vultûsque elegantiam sollicitata, et à parentibus
» iterum atque iterum vexata plagisque interdum afflicta.
» Quorum [*Br.* ne, *Ms.* tamen] insectationibus ac furoribus
» [*Br.* cederet, *Ms.* cedendam rata, parentes, nempe sibi ni-
» mium in via salutis crudeles merito pertimescens], omnes
» astus eludere fugâ cogitat.

» *Lectio* vi. Prudens itaque virgo [*Ms.* Christi amore suc-
» censa, irradiataque fide], relictis parentibus amplissimisque
» divitiis, incerto sola et alacris itineri se [*Br.* commisit, *Ms.*
» committit], ac divino Sancti Spiritûs instinctu concitata,
» urbem Carnutensem [*Ms.* Carnotensem] transmigrat, ubi
» santissimæ Virginis Deiparæ [*Ms.* quam Druidæ sacerdotes
» parituram coluerant], famosa erat Œdícula, ut casti propo-
» siti tenorem sub tam nobili titulo virginitatis consecraret.

» *Lectio* vii. Sed persecutione in Christi cultores subortâ,
» Quirinus, urbis præfectus [*Ms.* qui sanctos Savinianum,
» Potentianum et alios evangelicæ veritatis præcones variis
» tormentis afflictos è regione extorres fecerat,] auditâ quæ
» percrepabat de Solinæ virginis [*Ms.* sanctitatis] famâ, [*Ms.*
» nihil enim nisi ardorem pietatis præ se ferebat], missis lic-

» toribus, suo eam tribunali sisti præcipit, rationem redditu-
» ram, cur Crucifixi fidem spargeret, et puellarum animos à
» connubio, affectu novæ religionis, averteret. Accedit illa,
» seque Christianam esse, insuper et Christo sponsalitiâ fide
» astrictam, vixdum interrogata, ingenue fortiterque confite-
» tur. Miratur præses in corpore muliebri virilem animum, et
» primo quidem blandis eam sermonibus ad sententiam mu-
» tandam provocat; deindè vero minis ac terroribus ejus
» constantiam labefactare contendit.

» *Lectio VIII.* At Christi virgo, nec blandimentis seducitur,
» nec terrore concutitur; sed eodem vultu et [*Ms. ac*] animo
» perseverat, terrentemque similiter ac blandientem eâdem
» mentis serenitate deridet. Excandescens præses eam statim
» in carcerem publicum detrudi imperat. Altero die educta,
» iterum judicio sistitur, ubi constantior quàm antea in fide
» reperta, datâ sententiâ, cervices lubenter pro divinæ verita-
» tis assertionem et pudicitiae cultu ferro supposuit [*Ms. decimo*
» sexto calendas novembris, sæculo tertio inchoante]. Sic mac-
» tatâ Christi oviculâ, binam lauream et fidei et castitatis for-
» titer propugnatae feliciter [*Br. obtinuit, Ms. revexit*]. Puras
» [*Br. ejus, Ms. cujus*] exuvias Christiani clam colligentes,
» eo loco, ubi [*Ms. deinde*] exstructa est Sancti-Petri abbatia
» in valle Carnutensi, cum aromatibus condiderunt; [*Ms. ubi*
» etiamnum immortalis cum nominis gloriâ in capsâ deauratâ
» honorificè quiescit, ac religiosâ totius urbis colitur venera-
» tione, nec non in variis aeris et corporum non sine oppor-
» tuno Dei auxilio, calamitatibus invocatur.]

» [*Br. Quæ, ante recentiores Galliae tumultus, in capsâ*
» deauratâ honorifice depositâ, religiosâ totius urbis coleban-
» tur veneratione : et in variis aeris et corporum calamitatibus
» non sine opportuno Dei auxilio, beata Martyr invocabantur.
» Sub ejus nomine ecclesia, paroçhiæ insignita titulo,
» etiamnum extat in diœcesi Pictaviensi et in Engolismensi
» altera.] »

Le rédacteur de la Vie de sainte Soline a donc pris soin de nous apprendre son origine, le motif de son voyage à Chartres et les circonstances de son martyre. Issue, dit-il, de parents illustres mais païens, elle se convertit au christianisme dès sa première jeunesse et se consacra au Seigneur par la volonté formelle de prendre Jésus-Christ seul pour époux. Mais pressée par sa famille de rompre ces liens sacrés pour embrasser le mariage, elle résolut de se soustraire par la fuite aux importunités et même aux violences dont elle était la victime. Elle quitta donc sa parenté, et s'abandonnant aux hasards d'un long voyage, ou plutôt à la conduite de la divine Providence, elle traversa le pays des Turons et arriva dans la capitale des Carnutes où s'élevait le fameux oratoire de la Vierge-Mère que les druides avaient vénérée. Son désir était d'y mettre le sceau à ses pieux engagements par le noble vœu d'une virginité perpétuelle.

Mais une persécution s'étant élevée contre les chrétiens dans la cité des Carnutes, Quirinus qui en était le gouverneur, apprit par la voix publique le prosélytisme de la jeune Soline. Il la fit saisir par ses licteurs et comparaître devant son tribunal, pour lui demander raison de son zèle à propager la religion du Crucifié et à détourner les jeunes filles du mariage. Soline ne craignit pas de déclarer à son juge qu'elle était chrétienne; elle ajouta même ingénument qu'elle avait voué à Dieu sa virginité. Le gouverneur s'étonne de trouver un si mâle courage dans l'âme d'une femme. Pour la faire changer de résolution, il passe des paroles doucereuses aux plus terribles menaces. Mais l'épouse du Christ n'est pas plus ébranlée par la perspective des tourments que séduite par les flatteries de son juge. Aussi calme à l'extérieur que ferme dans son âme, elle accueille promesses et menaces avec le même dédain et la même sérénité. Le magistrat furieux de cette résistance la fait enfermer dans la prison publique.

Le lendemain, Quirinus la manda de nouveau devant son tribunal, et comme elle y manifesta une constance plus invincible dans sa foi, la sentence de mort fut prononcée. La jeune

Soline offrit sans résistance sa tête au fer du bourreau et attesta en mourant sa croyance à la vérité divine et son amour pour la chasteté chrétienne. Son martyre eut lieu, dans le III^e siècle, le 16 des calendes de novembre. Par son immolation, cette agnelle du Christ remporta la double couronne du martyre et de la virginité. Les chrétiens recueillirent secrètement ses restes sacrés et les ensevelirent avec des parfums à l'endroit de la ville où fut bâtie dans la suite l'abbaye de Saint-Père-au-Val.

C'est là encore qu'ils reposent aujourd'hui dans une châsse dorée, environnés d'hommages et empruntant au nom de Soline une gloire immortelle. Ses reliques sont en grande vénération dans la ville de Chartres ; on implore son suffrage contre les intempéries des saisons, les maladies et les fléaux, et le Ciel rend toujours son intercession propice.

Telle est la légende de sainte Soline. C'est un récit simple, naturel et charmant. Il est à regretter qu'il ne soit pas ancien, et qu'il ne s'accorde pas avec la Passion de nos premiers martyrs. Il est vrai que si cette pièce eût reçu la consécration du temps, notre embarras eût été extrême en présence des contradictions que nous allons signaler.

Nous nous sommes efforcé jusqu'ici de prouver l'authenticité et la véracité de la mission apostolique des saints Savinien, Potentien et Altin ; et les lecteurs qui nous ont suivi avec attention, ne peuvent plus douter, nous en avons la confiance, de la réalité de ce fait confirmé par une tradition de quatorze siècles. Mais voici qu'arrivé bientôt à la fin de cette longue et pénible tâche, nous lisons avec surprise qu'une pieuse pèlerine venue de l'Aquitaine à Chartres, y subit le martyre au III^e siècle, par sentence de ce même Quirinus qui avait mis à mort les premiers-nés de l'Église des Carnutes, fondée au I^{er} siècle par saint Altin. Il y a ici un anachronisme que la critique la plus habile serait impuissante à éclaircir.

Quand bien même on bifferait cette date malencontreuse : *sæculo tertio inchoante*, comme on l'a fait dans le Propre du

Bréviaire chartrain, il resterait encore dans cette histoire des anomalies et des incohérences inexplicables. Elle ne s'accorde ni avec les Actes de saint Savinien ni avec elle-même.

Si l'on maintient dans cette légende le nom de Quirinus, l'auteur de la première persécution des Carnutes, on fait nécessairement voyager sainte Soline à la fin du I^{er} siècle, à une époque où la semence évangélique commençait à croître et les communautés chrétiennes à se former. Était-ce bien l'ère des pèlerinages ? Le sanctuaire de la Vierge-Mère avait-il déjà une telle renommée dans la Gaule chrétienne que de nouveaux convertis vinssent de loin y abriter leur foi et leur vertu ? Cela nous paraît invraisemblable.

Mais quelle que soit l'époque où l'on fasse arriver sainte Soline dans la cité chère à Notre-Dame, il est un fait contre lequel viennent se heurter toutes les circonstances de son histoire et qui les met à néant : c'est la mort subite de Quirinus après le meurtre des néophytes chartrains. Il ressort clairement de cette légende que le pays des Carnutes, ainsi que l'Aquitaine, étaient évangélisés depuis longtemps, lorsque sainte Soline vint à Chartres. Car une communauté de fidèles y était déjà connue au loin dans la Gaule. Ce voyage s'effectuait donc après la persécution qui eut lieu sous Quirinus. Du reste, l'arrestation de Soline et son supplice sont des faits isolés, sans relation aucune avec le massacre des premiers chrétiens de Chartres. Or les Actes de saint Altin nous apprennent que ce Quirinus ne survécut pas à son crime. Ce fut même à sa mort prompte et tragique que nos saints apôtres durent leur délivrance et notre Église naissante son salut. Comment donc ce même gouverneur se retrouve-t-il, on ne sait à quelle époque, à la tête des Carnutes, pour condamner à mort et faire décapiter l'illustre vierge de l'Aquitaine ? On le voit, la contradiction est flagrante. Ou les Actes de saint Altin sont faux, ou la légende de sainte Soline est apocryphe. Il faut absolument que l'une ou l'autre de ces deux pièces soit sacrifiée à l'autre par une critique sévère et impartiale. A laquelle donnerons-nous la préférence ? Nous avons le regret

de nous séparer ici des nouveaux éditeurs de l'*Acta Sanctorum* et nous nous trouvons même dans la nécessité de les combattre.

Le bollandiste qui a édité et annoté les Actes de sainte Soline a bien vu toutes ces contradictions; il les a signalées dans son *commentaire* en forme de préface, et pour les faire disparaître, il a pris le parti de rejeter l'antique légende des apôtres sénonais et carnutes. Détermination d'autant plus regrettable que les raisons sur lesquelles il s'appuie sont sans fondement, et qu'il a été induit en erreur par un document supposé.

L'auteur du *Commentarius prævius* de ces Actes fait remarquer d'abord que sainte Soline souffrit le martyre au III^e siècle et il trouve que cette date concorde avec celle de la mort de saint Savinien et de ses compagnons¹. Oui, dans le nouveau Lectionnaire de Saint-Père, rédigé en 1741, expurgé, selon l'expression du correcteur, *de tous récits fabuleux*²; mais non pas dans les anciens documents acceptés jusqu'alors par les Églises de cinq diocèses. Chose vraiment surprenante! Ce sont ceux-là mêmes qui avaient été le plus attachés aux vieilles traditions, les Bénédictins de Sens et de Chartres, qui les premiers en brisèrent les anneaux, en mutilant la Passion de saint Savinien! Il est vrai qu'ils ne pouvaient infliger un démenti historique à leurs frères, les rédacteurs du *Gallia christiana*. Ils renoncèrent donc à considérer nos premiers missionnaires comme des disciples de saint Pierre. Ils les firent venir au III^e siècle. Force leur était après cela, au risque de commettre un anachronisme évident, d'assigner la même époque à la jeune martyre dont ils possédaient les glo-

¹ « Neque id quidem immerito, in quantum tamen constat SS. Savinianum, Potentianum et socios eodem circiter tempore Senonibus occubuisse martyres. » Loc. cit., *Comment. præv.*, n° 4.

² On lit en tête de ce Lectionnaire : « Novum itaque nostrum ab omni fabula næniisque expurgatum jam nunc prodeat Lectionarium. »

rieuses dépouilles. Mais avaient-ils raison de renier ainsi leur antique liturgie? Toute la question est là; et le bollandiste qui a écrit ces notes préliminaires ne la tranche nullement, quand il fait observer que cette histoire, inconnue autrefois, s'accorde très bien avec la légende savinienne tronquée, interpolée et fraîchement remaniée par les critiques du temps. Sorties du même moule, ces deux pièces devaient s'adapter autant que possible.

L'annotateur émet ensuite son opinion personnelle sur l'époque de l'évangélisation des Carnutes, en contradiction avec celle du martyre de sainte Soline. Ce sont comme les primeurs du travail important annoncé pour la date du 31 décembre, dans l'*Acta Sanctorum*. Mais d'ici là, les savants auteurs de cet ouvrage auront encore le temps de mûrir cette question. Après avoir exposé les sentiments d'Adon et d'Usuard touchant la date de nos premiers apôtres, le docte hagiographe déclare que l'opinion des rédacteurs du *Gallia christiana* lui sourit assez. On sait qu'à leurs yeux, cette époque est le milieu du III^e siècle. Et la raison? La voici : « C'est que la construction dont parlent les Actes, de basiliques, à Sens, par saint Savinien, convient beaucoup plus au III^e siècle qu'au I^{er} ou même au II^e siècle. Aussi, ajoutent ces savants, les villes de Sens, de Chartres, etc., n'eurent pas d'évêques avant le règne de Dèce (250); leurs listes épiscopales en font foi¹. » Convaincu par ces arguments, l'éditeur de la Vie de sainte Soline ajoute sous forme de conclusion : « Nous croyons donc que la mort de cette martyre peut être fixée un peu après le milieu du III^e siècle². »

Inutile de renverser ici des objections que nous avons déjà démolies. Évidemment saint Savinien n'a point construit de *basiliques* comme l'entend le docte écrivain; mais il a choisi ou

¹ V. *Gallia christ.*, t. XII, p. 3.

² « Hisce ductus rationibus credo S. Solinæ passionem aliquanto post medium seculum tertium constitui posse. » Loc. cit., *Comm. præv.*, n° 5.

fait élever de petits édifices pour en faire des églises. C'est ce que rapportent ses Actes, et cela devait être.

Quant à nos listes épiscopales, nous l'avons également démontré, ce serait un vrai miracle que nos Églises les eussent conservées intégralement, lorsque les Églises apostoliques elles-mêmes en sont à ignorer les noms de leurs premiers évêques. Donc, encore une fois, ce n'est pas la légende de saint Savinien qui est erronée, ce sont les arguments du *Gallia christiana* qui sont défectueux.

Mais voici autre chose de plus grave à relever dans le *Commentaire* des Actes de sainte Soline. Ce n'est sans doute qu'une distraction de l'auteur ; et pourtant cette distraction est de nature à faire crouler tout l'échafaudage d'objections qu'on nous oppose. Pour faire concorder l'époque du martyre de sainte Soline avec celle de l'évangélisation des Carnutes, les Bollandistes ramènent la mission de saint Savinien et de ses compagnons sous l'empire de Dèce, en plein III^e siècle ; et ils ne s'aperçoivent pas que, malgré ce déplacement que rien n'autorise, ils commettent un nouvel anachronisme ; que, pour accorder deux légendes contradictoires, ils tombent dans une autre contradiction plus inextricable que la première. Si la légende de sainte Soline est digne de foi, il faut en respecter toutes les indications chronologiques. Or, d'après le texte original, ce n'est pas *un peu après le milieu du III^e siècle* que cette vierge d'Aquitaine fut martyrisée, mais *sæculo tertio inchoante* au commencement du III^e siècle. Nous voilà loin de compte. Faut-il, pour résoudre cette nouvelle difficulté, reculer la mission Savinienne d'un demi-siècle, ou jeter par dessus bord la légende de sainte Soline... ? A quels obstacles ne va-t-on pas se heurter quand, par excès de critique, on refuse d'admettre dans leur teneur des documents consacrés par la tradition !

Enfin, la contradiction la plus embarrassante pour la critique était celle du gouverneur Quirinus que la Passion de saint Altin nous montre frappé de mort, après le massacre des premiers chrétiens, et qui, suivant la légende de sainte Soline,

réapparaît sur la scène pour interroger, condamner cette ardente chrétienne et lui faire trancher la tête. L'interprète de ses Actes a trouvé un expédient très simple pour se tirer d'affaire. A ses yeux, le Quirinus persécuteur de sainte Soline est le vrai et l'autre est le faux. Et pourquoi ? parce que, dit-il, cette tradition populaire qui enseigne que Quirinus... fut enlevé par une mort subite après le massacre des premiers chrétiens, est mêlée de fables¹. » Quelles sont ces fables ? Nous avons le plus grand intérêt à les connaître. La première est l'envoi de nos prédicateurs par l'Apôtre saint Pierre ! et la seconde est la mention d'une persécution sous Claude ! Deux assertions, dit le bollandiste, contraires à l'histoire² ! Il est fâcheux pour l'auteur du *Commentaire*, qu'il apporte comme preuve de son sentiment ce qui fait l'objet même de la discussion. Les lecteurs qui auront eu le courage de nous suivre pas à pas jusqu'à ce moment doivent être suffisamment fixés sur l'époque de la mission de saint Savinien et de ses compagnons dans la province sénégalaise ; et ce n'est pas l'histoire puisée dans Grégoire de Tours qui peut invalider notre thèse. Quant au fait d'une persécution sous Claude, nullement contraire à l'histoire, nous ne savons comment nos contradicteurs ont pu l'apercevoir dans le texte des Actes que nous avons publiés : il est certain qu'il ne s'y trouve pas.

Il est donc avéré que les nouveaux Bollandistes, embarrassés

¹ « Ast popularis illa traditio nonnullis fabulis obsita est. » Loc. cit., n° 7. — A la fin, dans la note *b*, il ajoute : « Il est des gens qui veulent que Quirinus soit mort avant la venue de S^{te} Soline à Chartres, mais cette tradition est trop cousue d'erreurs pour mériter aucune créance : « Ast tota hæc traditio tot intricata est erroribus, ut fidem nullam mereatur. » C'est l'annotateur qui s'embrouille dans sa dissertation, au point de ne pouvoir plus s'en tirer.

² « Atque duo hæc nullo idoneo documento nituntur. quin potius historiæ contradicunt. » Il est de l'honneur des savants continuateurs de l'*Acta Sanc.* de corriger, le cas échéant, cet étrange *factum* de l'un de leurs devanciers.

par les contradictions manifestes de deux légendes, ont sacrifié la plus ancienne, la plus véridique, la mieux autorisée, à celle qui est la plus récente et ne s'appuie ni sur l'histoire ni sur la tradition, et que les arguments qu'ils présentent pour légitimer cette préférence ne reposent sur aucun fondement sérieux.

Essayons à notre tour de sortir de cet imbroglio. Il nous sera facile d'y parvenir en prenant le contrepied des savants que nous combattons. Mais notre opinion sera du moins appuyée de raisons solides. Selon nous, la légende de sainte Soline est sans autorité. C'est du reste la proposition émise par l'auteur même du *Commentaire* au début de son travail : « Istæ lectiones, dit-il (n° 2), anno 1741 compositæ per se non videntur magnæ auctoritatis... » Malgré cela, plein de confiance dans la science critique du moine qui les a composées, et dans la liturgie *réformée* de Saint-Père, il finit par leur accorder un brevet d'authenticité. Il est plus sage, ce nous semble, de soutenir une thèse dans le sens qu'on l'a exposée. C'est ce que nous allons faire.

Il est nécessaire, avant toute discussion, d'avertir le lecteur qu'il n'est nullement question ici de révoquer en doute l'existence de la jeune vierge de l'Aquitaine, ni son martyre à Chartres, ni même le fond de sa légende en tant qu'elle peut être l'expression d'une tradition orale ; mais d'examiner quelle peut être la valeur, au point de vue historique et chronologique, de la rédaction de ses Actes. C'est là une œuvre de critique autorisée par l'Église.

L'antiquité du culte rendu à sainte Soline dans l'Église abbatiale de Saint-Père est un fait attesté par des monuments irrécusables. Sa fête y était célébrée depuis un temps immémorial ; tous les livres liturgiques à l'usage de ce monastère en font foi, à partir du X^e siècle ¹. Mais la rédaction de ses

¹ Bibl. comm., Martyrol. et Necrolog. S.-Petri, n° 52, 1 vol. ms., in-4° vélin. Ad diem xvi Kal. nov. : « Eodem die Carnotis sancte Soline virginis et martyris. »

Actes n'apparaît, pour la première fois, que vers le milieu du XVIII^e siècle, dans un Lectionnaire de l'abbaye, refondu en 1741. Cette nouveauté liturgique est déjà une forte présomption contre son authenticité. Si une légende favorable à la thèse de nos origines apostoliques, mais composée au siècle dernier et ne reposant sur aucun document antérieur, tombait sous les yeux des adversaires, ils n'hésiteraient pas à la repousser avec la note *contemnenda* ; et ils auraient parfaitement raison. Or c'est le cas qui se présente.

Nous avons consulté avec soin tous les anciens bréviaires et missels du couvent de Saint-Père-au-Val ; ils renferment invariablement, au XVI des calendes de novembre (17 octobre) la même rubrique touchant la fête de sainte Soline, c'est-à-dire l'indication de la messe et de l'office et leur renvoi au commun des vierges martyres. Les martyrologes, le cérémonial, les lectionnaires de cette abbaye rédigés antérieurement à l'année 1741, ne contiennent aucune relation, aucun éloge particulier sur la vie de cette sainte. Mais dans le cérémonial de 1741, on lit pour la première fois au 17 octobre : « *S. Solinæ virg. et mart., dupl. 1. classis 2. ordinis, de præcepto in urbe tantum propter festum Dedicationis Ecclesiæ Cathedralis.* — S^{te} Soline v. et m., double de 1^{re} classe de 2^e ordre, fête d'obligation pour la ville seulement, à cause de la Dédicace de l'Église cathédrale. » Et plus loin la rubrique porte : « *Oratio et lectiones 2 noct. propriæ, reliqua de communi 1 loco, Missa loquebar, etc.* — Oraison et leçons du 2 nocturne propres, le reste du commun, messe *loquebar*. » Si l'on se reporte maintenant à la page 329 du Lectionnaire, on trouvera un office complet et nouvellement composé de sainte Soline, avec sa légende divisée en trois leçons pour le second nocturne des matines, une collecte, une prose et une préface propres pour la messe. Nous avons donc raison d'appeler cette rédaction une nouveauté liturgique, car il n'en existe aucune trace dans les documents chartrains antérieurs au XVIII^e siècle.

Les pays qui ont conservé le souvenir et vénéré le nom de sainte Soline ont-ils à nous offrir quelque monument écrit sur

sa vie et son martyre? Pas davantage. Les annales ecclésiastiques et les recueils hagiographiques du Poitou, la patrie probable de sainte Soline, se taisent à cet égard. Une seule pièce ancienne, un livre liturgique, mentionné par Dom Charnard, dans son *Histoire ecclésiastique du Poitou*, nomme simplement cette jeune chrétienne, sans rien révéler de son existence. Ni M. de Chergé qui a écrit *Les Vies des Saints du Poitou*, ni M. Auber qui a composé une *Histoire ecclésiastique de l'Église et de la Province de Poitiers*, n'ont cité aucun document sur la martyre chartraine antérieur à la légende du *Lecctionnaire de Saint-Père de Chartres*.

Or de deux choses l'une, ou la vierge poitevine n'a jamais eu de légende, et alors celle que nous possédons aujourd'hui est l'œuvre d'un moine bénédictin du siècle précédent; ou sa légende est restée jusqu'à ces derniers temps ensevelie dans l'oubli, et dans ce cas, celui qui l'en a tirée ne pouvait laisser ignorer le manuscrit, le lieu, l'époque où il avait déterré ce trésor.

Si la légende eût existé et qu'elle eût été connue, est-ce que les religieux de Saint-Père de Chartres, qui possédaient le corps de la sainte, ne l'auraient pas insérée dans leurs bréviaires, surtout dans un temps où l'introduction de ces légendes, dans le propre des offices, était un peu laissée à l'arbitraire des Églises? Non-seulement ils se seraient fait un bonheur et une gloire de lire et de chanter la relation de sa vie en présence de ses reliques, mais ils l'auraient transcrite sur le vélin de leurs magnifiques passionnaires, et ces Actes eussent été transmis aux autres monastères de l'Ordre qui en auraient fait à leur tour des copies enluminées d'une main jalouse et fière.

On pourrait objecter peut-être qu'avant le XVIII^e siècle, alors que la croyance à la mission apostolique de saint Altin était universelle, on se serait fait un scrupule, à Chartres, même au couvent de Saint-Père, de produire en public une légende en opposition avec cette croyance. C'est une supposition sans fondement. Il n'y avait qu'une phrase à corriger,

qu'un mot à supprimer dans la Vie de sainte Soline pour la mettre en harmonie parfaite avec les Actes de saint Altin. On pouvait biffer le nom de Quirinus qui ne pouvait être le persécuteur des chrétiens du premier siècle et celui de Soline au troisième ; on pouvait même retrancher les quelques lignes qui suivent le nom de ce gouverneur et relatent cette première persécution, de manière à faire croire que le Quirinus du temps de Soline était un homonyme de ce dernier. C'est ce que l'on a fait en rédigeant naguère le *Propre du Bréviaire chartrain* où fut insérée, pour la première fois, la légende de sainte Soline¹. Comme on a pu le voir plus haut, en comparant les deux versions que nous avons publiées, la phrase qui rappelle — faussement du reste — le supplice et l'exil de nos premiers apôtres², a été totalement supprimée, ainsi que la date du martyre de la vierge poitevine. C'était déclarer implicitement une interpolation dans une œuvre dont on ne connaissait pas l'origine. Ces corrections étaient fort à propos, car après tout, le fond de la légende n'a rien d'in vraisemblable ni de contraire à la tradition. Il n'y reste plus que le nom de Quirinus qui puisse choquer une sage critique. Enfin ce que l'on vient de faire, pour mettre d'accord ces divers documents, nos pères l'auraient fait eux-mêmes avant le XVIII^e siècle, si la légende eût été connue.

Mais, dira-t-on, elle eût pu exister, dérobée aux regards du public, ignorée même des savants, cachée en un mot dans un coin d'une bibliothèque ; c'est la seconde hypothèse. Dans ce cas, sa découverte et son apparition, dans le siècle de la critique historique par excellence, eût été un événement si impor-

¹ Le bréviaire de M^{sr} de Lubersac commença le premier à faire mémoire de S^{te} Soline, en la fête de la Dédicace de la cathédrale de Chartres, mais sa légende fut placée, au *Propre* du diocèse, dans le dernier bréviaire imprimé en 1864.

² L'original de cette pièce porte que Quirinus fit subir divers supplices aux saints Savinien, Potentien et autres missionnaires et les chassa de la contrée. Tout cela sent l'invention et s'écarte beaucoup du récit des Actes.

tant et d'un si haut intérêt pour la célèbre abbaye dépositaire des reliques de sainte Soline, que l'heureux inventeur de ce monument précieux n'aurait pu s'en taire. Il aurait assurément fait connaître aux savants de l'époque, à ses frères en religion, grands chercheurs de documents ignorés, dans quelle bibliothèque et dans quel codex il avait retrouvé cette légende égarée. N'était-ce pas une des gloires des Bénédictins de Saint-Maur, au XVII^e et au XVIII^e siècles, de fouiller dans toutes les bibliothèques, d'en feuilleter les manuscrits poudreux, afin d'y explorer l'histoire ténébreuse de l'antiquité ? Mais ils n'étaient pas moins fiers de décrire soigneusement, comme Mabillon, l'objet et les sources de leurs découvertes. Le rédacteur du Lectionnaire de Saint-Père n'a point agi de la sorte. Des Actes jusqu'alors inconnus de sainte Soline, y apparaissent tout à coup, sous sa plume, en forme de leçons pour les matines de sa fête, sans que l'on sache d'où ils viennent. Il parle assez longuement dans le martyrologe qui précède ce recueil liturgique, des motifs qui ont porté le R. P. Prieur à simplifier des fêtes doubles et à donner à d'autres fêtes plus de solennité ; il indique une cérémonie curieuse alors en usage pendant la messe chantée en l'honneur de sainte Soline¹ ; il annonce pour le second nocturne des matines de sa fête des *leçons propres* ignorées jusque-là, et nulle part il n'expose les raisons de cette nouveauté, nulle part il ne dit où et comment il a fait l'intéressante découverte des Actes de cette sainte qu'il désigne cependant comme une patronne de la ville et du diocèse. Il y a donc tout lieu de croire qu'il les a composés lui-même dans le secret de la cellule monastique, et qu'il les a introduits dans la liturgie pour donner plus d'éclat à la fête de sainte Soline.

Cette conclusion n'est point hasardée, elle prendra même

¹ On lit dans le calendrier : « Fit præterea ad majus sacrum antiqua anseris albi ad collum habentis partem allii oblatio. » — On offrait à la grand-messe une oie blanche ayant au cou une gousse d'ail.

un cachet d'évidence, si l'on examine de près la composition de cette légende.

C'est un fait certain, nous l'avons amplement démontré, que les idées émises par cet écrivain, touchant la persécution des premiers chrétiens de Chartres, qu'il place sous Quirinus, au III^e siècle, et la venue dans cette ville de saint Savinien et de saint Potentien, n'avaient pas cours avant le XVII^e siècle. Jamais avant cette époque on n'aurait osé révoquer en doute, et les Bénédictins de Sens et de Chartres encore moins que les autres, l'envoi de nos missionnaires dans les Gaules par l'Apôtre saint Pierre; jamais on n'aurait pris la liberté de contredire et de vicier le texte de leur Passion, qu'une tradition immémoriale avait toujours scrupuleusement respectée. Ces changements, ces interpolations, ces incohérences prouvent clairement que la légende de sainte Soline a été rédigée sous l'influence des opinions nouvelles qui préoccupaient les esprits à la fin du XVII^e siècle, et de la révolution liturgique qui en fut le résultat au siècle suivant. Du reste le titre seul du *Lectonnaire* de 1741, que nous avons déjà cité, suffit à en convaincre :

« NOVUM ITAQUE NOSTRUM AB OMNI FABULA NENIISQUE
EXPURGATUM JAM NUNC PRODEAT LECTIONARIUM. »

« Voici donc notre nouveau *Lectonnaire* expurgé de tout récit fabuleux. »

Le sens de cette inscription dissipe tous les doutes qui pourraient encore surgir au sujet de l'époque de cette rédaction. Ces contes, ces rêveries, c'étaient assurément, pour l'auteur, la mission apostolique de nos saints patrons et leur mort sous Néron, puisqu'il les place sous Aurélien. La coïncidence de cette correction avec l'apparition des *Actes* inconnus de la vierge d'Aquitaine accuse donc le travail d'un seul et même écrivain. Mais on se demande comment en composant ces *Actes*, après avoir dénaturé ceux de saint Savinien et de saint Altin, il n'a pas eu l'habileté de les faire concorder ensemble; comment il a fait venir à Chartres sainte Soline avant que ce dernier apôtre y eût apporté l'Évangile; comment,

en supposant que cette erreur fût une distraction, il a fait persécuter une jeune chrétienne par un magistrat dont il a mentionné la mort après le meurtre des premiers néophytes chartrains. Le correcteur a été fort inhabile : ces anachronismes le prouvent. Ce n'est donc pas dans l'ancienne légende de nos saints prédicateurs que se trouvent les fictions et les contes, mais dans l'œuvre sortie de la plume du moine bénédictin qui a fabriqué la Vie de sainte Soline.

Enfin l'interpolateur des Actes anciens et l'auteur des Actes nouveaux a pris soin lui-même d'apposer sa signature à la fin du Lectionnaire révisé en 1741. Nous pourrions dire de lui, comme Cicéron de Ligarius : *habemus confitentem reum, nous avons un accusé qui s'avoue*. Cette signature se remarque en deux endroits de ce manuscrit. D'abord à la page 391, après les *addita* sur saint Lin, on lit :

Fiant novissima mea horum similia.

Fr. J. B. L. Alexandre

collegit anno 1741.

Comme on le voit ici, le nom d'Alexandre a été raturé, on ne sait par quelle main ni pour quelle raison; mais il en reste assez de traces pour qu'on puisse le recomposer. On ne pourrait encore inférer de cette note que le moine Alexandre fut l'auteur des innovations que nous avons signalées; le mot *collegit* pourrait signifier qu'il a simplement recueilli et rassemblé les pièces nécessaires à son travail liturgique. Mais la seconde signature est un trait de lumière. Cet homme laborieux ne s'est pas contenté de former un recueil, il y a encore ajouté des compositions pieuses, des hymnes, en l'honneur des Saints spécialement fêtés dans l'église de l'abbaye. Or ce supplément est signé comme il suit :

Canebat anno 1741 Fr. J. B. L.

Alexandre monachus Sampetrensis.

Ces chants liturgiques écrits dans un style aisé, élégant et un peu recherché, dénotent la belle latinité du XVIII^e siècle. Et si l'on compare leur forme littéraire avec celle de la Vie de saint Soline, on est vite frappé de leur parfaite ressemblance; l'on reste convaincu que le poète qui chantait, en 1741, les vertus de saint Gilduin est bien celui-là même qui a écrit la légende de la jeune martyre chartraine : c'était le moine Alexandre. Nous n'avons pu retrouver son nom nulle part. Il n'a rien produit autre chose qui l'ait fait connaître du monde savant.

Il nous semble que la lumière est faite sur la question présente et que les dignes continuateurs de l'*Acta Sanctorum*, quand ils en seront arrivés à étudier, au 31 décembre, la légende de saint Savinien, ne lui préféreront plus celle qui sortit, au siècle dernier, du cloître de Saint-Père-au-Val.

Et maintenant la conclusion de ce chapitre se déduit d'elle-même. Les légendes anciennes des Saints de notre contrée, loin de contredire les Actes de saint Savinien et de ses compagnons, les confirment de tout point. La seule qui soit en désaccord avec ces Actes, celle de sainte Soline, étant récente et sans valeur, ne peut leur porter aucun préjudice. Donc rien n'ébranle l'autorité de ce monument vénérable, appuyé d'ailleurs sur le témoignage incontesté d'une tradition quatorze fois séculaire.

CHAPITRE VI

VALEUR HISTORIQUE DES ACTES DE SAINT SAVINIEN, DE SAINT POTENTIEN ET DE SAINT ALTIN, CONFIRMÉE PAR DES RESTES DE MONUMENTS ANTIQUES.

Un nouvel ordre de choses va s'ouvrir à nos investigations. Après avoir feuilleté les vieux manuscrits des bibliothèques et dépouillé leurs collections liturgiques, nous allons scruter les entrailles du sol qui recouvre les débris de ces constructions primitives où nos ancêtres ont abrité leur foi, monuments vénérables mais devenus, en quelque sorte, énigmatiques par suite des transformations qu'ils ont subies. Le sein de la terre cache, mieux que les livres, les trésors qu'elle renferme, mais ces trésors en revanche, quand ils sortent des ténèbres, nous révèlent plus sûrement l'histoire du passé. Ce n'est pas à dire que nous puissions retrouver les édifices du premier siècle dont nous parlent les Actes de nos saints missionnaires, et qui leur ont servi provisoirement d'églises, mais il existe des moyens de s'assurer si les monuments qui les ont remplacés témoignent de l'antiquité de ces édifices chrétiens. Ces moyens nous sont fournis par une étude comparative des substructions enfouies dans la terre et de leur époque, par rapport aux niveaux des terrains superposés. De même qu'il existe, à l'air libre, des ouvrages de différents styles, distants de plusieurs siècles, qui s'étagent les uns au-dessus des autres; de même, sous le sol des cités, à mesure que l'on en sonde la profondeur, on découvre des travaux plus anciens, ensevelis sous d'autres plus modernes. C'est un fait constaté aujourd'hui par l'observation et par l'expérience, que le niveau de toutes les villes s'est exhaussé considérablement, de siècle en siècle, en raison des sinistres et des ruines de toutes sortes qui ont accumulé leurs édifices les uns sur les autres. Aussi, dès que l'on

y pratique des fouilles un peu considérables, aussitôt des débris de monuments ignorés frappent les regards surpris des chercheurs, et, grâce à des points de repère, on peut savoir à quelle distance se trouvent les ouvrages du moyen-âge, ceux de l'époque mérovingienne, et ceux de l'ère gallo-romaine. L'archéologie a emprunté en cela les procédés de la géologie; elle mesure les gisements artificiels du sol des villes sous lesquels s'entassent les décombres des cités disparues, et leur assigne leur âge approximatif. S'il s'agit de villes situées dans des vallées, alors ces deux sciences se prêtent un mutuel secours. On sait que dans les lieux bas, entourés de collines, le niveau du terrain s'élève de 0,10 à 0,15 centimètres par siècle. Celui des villes bâties sur les hauteurs s'exhaussait autrefois de 0,30 à 0,40 par siècle, jusqu'à l'époque où l'on a commencé à déblayer pour reconstruire.

C'est d'après ces données que nous allons explorer ce qui nous reste de nos antiques monuments religieux, à Sens, à Chartres, à Troyes, à Orléans, à Créteil et à Étampes. Quelques-unes de ces villes ne peuvent plus guère fournir de renseignements à l'archéologie, mais Sens et surtout Chartres ont encore à nous révéler de curieux mystères.

Nous allons commencer par la crypte de Chartres cette suite d'études archéologiques, d'abord parce qu'elle est peut-être la plus riche de toutes en substructions antiques, et ensuite parce qu'elle nous facilitera mieux que tout autre l'exposé de notre opinion sur l'origine des cryptes.

La thèse que nous allons entreprendre va susciter peut-être de l'étonnement et des récriminations. Mais, sans vouloir imposer à qui que ce soit notre manière de voir à ce sujet, nous pouvons déclarer que c'est un examen sérieux d'un grand nombre de cryptes qui nous a conduit à formuler la théorie suivante sur leur existence primordiale :

Il n'a jamais été construit de cryptes proprement dites, ou d'églises souterraines, sur le sol des Gaules et de la France. Tous ces sanctuaires étaient primitivement de petites églises, à ciel ouvert et au niveau des habitations. Ils ne devinrent des souterrains et des

cryptes que dans les âges postérieurs, lorsque les ruines s'accumulèrent autour d'elles et que l'on construisit par dessus de nouveaux édifices chrétiens.

Pour développer et prouver clairement cette thèse, nous allons interroger l'histoire d'abord et ensuite les monuments.

L'histoire ne nous dit nulle part que les premiers chrétiens des Gaules aient bâti, en contre-bas, le *martyrium* de leurs églises pour y placer les corps des Saints. Dans aucun historien, que nous sachions, dans aucune légende véridique, il n'est question de cryptes creusées sous des églises. Les écrits qui en parlent sont déjà relativement modernes ; ils ne font que constater un état de lieux récent, c'est-à-dire une construction nouvelle élevée sur quelque *martyrium* ancien.

Les Actes de saint Savinien rapportent qu'il transforma en église un temple d'idoles situé dans un faubourg au bord de la route de Troyes. Or les temples des païens n'étaient pas au-dessous du sol, c'était le contraire. Il faut dire la même chose de la première église consacrée à Chartres par saint Altin. C'était un édifice à fleur de terre, et non pas un caveau profond. En supposant même, par respect pour une vieille tradition, que ce lieu fût une grotte druidique dans le genre de celles qui existent encore dans la vieille Armorique, ces grottes ou allées couvertes étaient sur le même plan que les huttes gauloises ; on y entrait de plain pied. Aujourd'hui elles sont enfoncées sous les alluvions comme toutes les constructions antiques.

Parmi les Vies les plus anciennes de nos Saints de France, celles, entre autres, que Ruinart a recueillies, il n'y en a que deux qui parlent d'inhumation dans des grottes ou des cavernes ; ce sont les légendes des saints Epipode et Alexandre, de Lyon, et de saint Victor et de ses compagnons, de Marseille. Les premiers furent ensevelis secrètement, par crainte des païens, dans une sorte de caverne formée par la nature, ou plutôt dans un enfoncement environné de broussailles. Les autres, dont les corps avaient été jetés en pâture aux poissons de la mer, furent inhumés sur la côte où le flot les transporta,

« en une crypte, dit la légende, creusée laborieusement mais soigneusement dans le rocher : *in crypta nativo in saxo operose ac decenter excisa*. » Or cette cavité naturelle, d'une part, et cette grotte artificielle, de l'autre, n'infirmen nullement notre thèse, parce que ces ensevelissements étaient nécessités par les circonstances et la nature des lieux, et ces tombeaux n'ont pas de rapport avec les cryptes dont nous voulons parler.

On peut dire la même chose des sépultures primitives de saint Denys, de Paris, et de saint Saturnin, de Toulouse. Quoique la crypte du premier ait été retrouvée à une grande profondeur, sur la butte Montmartre (*Mons martyr*), et que celle du second paraisse avoir été creusée sous la vaste et belle église de Saint-Sernin, les Actes de ces deux Saints ne mentionnent pas autre chose qu'un oratoire élevé sur le lieu où ils furent ensevelis ou transférés.

Tous les savants qui ont traité de l'archéologie monumentale, se sont donc trompés, en disant que l'on a bâti des cryptes sous nos églises du moyen-âge jusqu'aux XII^e et XIII^e siècles. Il eût été mieux de dire que l'on a élevé des églises sur d'autres devenues trop petites et déjà envahies par l'excroissance des remblais; et ce fut alors que celles-ci prirent le nom de *cryptes*, lieux *cachés* ou *couverts*, d'après l'étymologie grecque. La cause de cette erreur a toujours été l'assimilation poussée trop loin de nos anciennes églises aux *arcosolia* et aux *cubicula* des catacombes romaines. Notre premier maître en archéologie, M. de Caumont, n'a-t-il pas écrit lui-même, dans son *Abécédaire d'archéologie*, au mot *Cryptes* : « Les grandes églises romaines ont souvent été élevées sur des cryptes. Ces chapelles souterraines *ont été établies* tant que l'architecture à plein cintre a régné¹. » — Tous les archéologues se sont inspirés de ces principes du créateur de la

¹ *Abécédaire ou Rudim. d'Archéol.* (Archit. relig.), 1854. — Il dit encore, dans son *Hist. de l'architect. relig.*, c. III, que : « Jusqu'au règne de Constantin, il n'y eut point en Gaule d'églises proprement dites; on célébrait les mystères dans des maisons des nouveaux convertis, dans les *cryptes* ou les lieux retirés. »

science archéologique, pour écrire dans le même sens; et ni Bâtissier, ni Didron, ni Albert Lenoir, ni Viollet-Leduc, ni l'abbé Martigny, dans leurs ouvrages si connus, n'ont pensé autrement. A notre humble avis, nos cryptes, déjà si anciennes, quoique rebâties plusieurs fois, sont toutes des restes d'églises primitives. Après l'histoire, consultons les monuments eux-mêmes.

1° *Cryptes de Chartres*. Nous n'avons pas l'intention de faire une étude détaillée sur ce remarquable monument, cela nous entraînerait trop loin, mais seulement d'en rechercher l'antiquité, à l'aide de l'observation. Dans ce but, il nous suffit de nous poser une série de questions auxquelles nous allons répondre brièvement. Beaucoup d'archéologues chartrains ont écrit sur les cryptes de Chartres, depuis M. l'abbé Bulteau, sans parler des anciens, jusqu'à MM. Lecoq et Paul Durand, tous trois décédés; mais ils se sont presque tous bornés à en faire la description. M. Lecoq seul a cherché à savoir les époques des constructions successives, et il a laissé la question indécise. Plus tard une nouvelle *Monographie de la cathédrale*, préparée par M. Bulteau, revue et continuée par M. le chanoine Brou, nous révélera sans doute tous les mystères que recèlent ces vastes souterrains¹. En attendant, voici le résultat de nos recherches.

Il existe, sous la cathédrale de Chartres, une longue galerie qui, partant de la base des clochers, s'étend sous les nefs latérales et le périmètre absidal de l'église supérieure. C'est la crypte romane. Toute la partie qui règne sous la nef centrale et le chœur est comblée. Celle de l'abside se couronne de sept chapelles dont quatre ont été intercalées entre les autres, à la fin du XII^e siècle. En face de la chapelle centrale de l'abside, celle de saint Jean-Baptiste, et sous le sanctuaire de

¹ La Société archéologique d'Eure-et-Loir a placé sous son patronage et entrepris à ses frais cet ouvrage important qui formera deux volumes in-8°.

la cathédrale, est un autre souterrain très profond, dédié à saint Lubin. Ce caveau, que nous appellerons la basse-crypte, marque, selon nous, l'emplacement de l'église primitive¹ ; c'est l'endroit où saint Altin et son compagnon Eodald évangélisèrent et réunirent les chrétiens carnutes, au premier siècle. Pour le prouver, il faut étudier les édifices superposés, à l'aide des moyens indiqués plus haut.

Lorsqu'on pénètre dans la grande crypte, on est frappé aussitôt de plusieurs anomalies qu'on pourrait dire anti-architectoniques. Pourquoi, se demande-t-on, les voûtes sont-elles aussi basses, pour une longueur et un circuit aussi considérables ? Pourquoi l'ébrasement inférieur des fenêtres, dans les trois chapelles romanes de l'abside, descend-il presque au niveau du pavé, tandis que les fenêtres des chapelles du XII^e siècle, s'ouvrent à hauteur d'homme ? Et pourquoi ces larges pilastres qui reçoivent la retombée des voûtes, ornés d'une simple corniche, en guise de chapiteau, ne reposent-ils pas sur une base quelconque ? C'est là un état de choses contraire aux lois générales de l'architecture de tous les temps et de tous les pays. Les colonnes du Parthénon d'Athènes n'ont jamais servi de modèle. Il faut chercher la cause de ces irrégularités. Mais où la trouverons-nous si ce n'est dans l'exhaussement du sol de cette crypte, par suite de grands désastres ? Si on la rétablit par la pensée, dans sa physionomie primitive, on aura plus de profondeur et par conséquent, des voûtes et des fenêtres d'une élévation normale et des pilastres solidement posés sur leurs bases. Une particularité nous marque qu'il en devait être ainsi. Ce sont trois petites fenêtres très étroites et plus basses encore que les autres, qui se trouvent, l'une dans la chapelle de Saint-Joseph, l'autre dans celle de Sainte-Madeleine et une autre dans la troisième travée du

¹ Nous laissons en suspens la question de savoir si la première église fut érigée en deçà ou au delà de l'épaisse muraille gallo-romaine qui sépare cette basse crypte du terre-plein de la nef. Nous y reviendrons dans l'Appendice.

côté du midi, après les chapelles. Évidemment ces restes conservés d'une crypte plus ancienne que la crypte actuelle, mais d'égale dimension, démontrent, par la position qu'ils devaient occuper, que les fondations de cet édifice ont disparu sous des remblais considérables.

Mais alors à quelle profondeur faudrait-il descendre pour trouver le sol primitif de cette galerie souterraine, qui est déjà de 2^m environ plus bas que la place du Cloître? Il est difficile de le dire; mais si l'on restitue aux fenêtres romanes, surtout aux plus anciennes, leur hauteur nécessaire, il faudra abaisser encore le sol de la crypte d'environ 1^m 70. Dans ces conditions, l'édifice aurait tous ses membres d'architecture en parfaite harmonie.

Et maintenant cette profondeur est-elle en rapport avec les données exposées plus haut, et à quelle époque ferait-elle remonter la construction de la crypte chartraine?

Nous avons dit que le sol des villes s'exhausse de 0^m 30 ou 0^m 40, en moyenne, par siècle, et plus ou moins, en raison des sinistres survenus. A Chartres, les incendies furent très fréquents au moyen-âge. Or cette profondeur de 3^m 70 nous reporterait à peu près à une époque moyenne entre la fin du I^{er} siècle et celui où nous vivons, c'est-à-dire vers la fin du X^e siècle. D'après ce calcul, nous serions en présence d'un monument de cet âge. Cela est positif. La crypte qui a précédé celle qui existe, revêt parfaitement les caractères architectoniques de cette époque, à en juger par ses fenêtres étroites comme des meurtrières.

Si l'on veut une autre preuve tirée, par analogie, des constructions qui environnent la cathédrale, nous n'aurons que l'embarras du choix. Dans la rue au Lait, le sous-sol de la maison qui fait angle avec la rue des Acacias, est à 1^m 25 au-dessous de la voie publique. Or ce sous-sol était, au XVI^e siècle, un lieu d'habitation de niveau avec la rue. Il a encore son ancien pavage et le foyer de sa cheminée. Dans cette même rue et celle des Changes, on a rencontré, plus d'une fois, à environ 3^m de profondeur, la base de constructions

remontant aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles ¹. Enfin le niveau des maisons de cette époque se remarque encore dans les caves de la rue au Lait et dans celles du couvent de la Providence. Sous leurs voûtes, on peut visiter des souterrains creusés avec soin dans la marne, qui étaient eux-mêmes des caves dans les temps anciens.

L'histoire locale vient de plus confirmer notre assertion. Nous y lisons que sous Hardouin, en 963, l'église fut incendiée par Richard, duc de Normandie, en guerre contre Thibault-le-Tricheur, comte de Chartres, et que Wulfrad qui la réédifia la même année, voulait qu'elle fût la plus belle du monde ². La crypte aux étroites fenêtres, aussi grande, sauf la longueur, que celle qui nous reste, était donc l'œuvre de l'évêque Wulfrad, bâtie de niveau avec le sol de la ville. Il en résulte que la crypte actuelle, sans s'arrêter à d'autres preuves, est réellement une construction due à saint Fulbert, malgré l'opinion contraire de M. Lecoq ³. Car après l'incendie de 963, aucun autre que celui de 1020 n'est venu réduire en cendres le monument de Wulfrad. Et d'ailleurs la crypte actuelle révèle assez bien le style du XI^e siècle. Lors donc que Fulbert écrivait au duc d'Aquitaine, en 1028 : « Nous avons achevé nos cryptes, *cryptas nostras persolvimus*, » il voulait dire qu'il avait *mis à couvert* (de *κρυπτω*, *cacher*) les deux ailes de son église, et peut-être aussi la basse-crypte. Il lui restait à élever la nef centrale ou à l'abriter d'une toiture et d'un lambris. Il est donc faux d'avancer, avec tous les historiens, que l'illustre Fulbert rebâtit sa cathédrale sur un plus vaste plan si ce n'est en lon-

¹ Voir, pour toutes ces indications, les *Mémoires* de la Soc. Arch. d'E.-et-L., t. VI, p. 410, 430; et les *Procès-Verbaux*, t. I, p. 3, 151, 180; t. II, p. 86, 127, 292; t. V, p. 247.

² Paul Durand, *Monographie de Notre-Dame de Chartres; Aperçu chronol.*, etc., p. 2. — Nous ne savons où l'éminent archéologue a puisé ce dernier renseignement, mais nous avons confiance en son savoir.

³ Société arch., *Mémoires*, t. VI, *La cath. de Ch. et ses Maîtres de l'œuvre*, p. 420 et suiv.

gueur. C'est à Wulfrad que revient l'honneur de ce plan grandiose. Fulbert le respecta, en réédifiant et en voûtant en pierre les nefs latérales de sa nouvelle église.

Ces observations nous conduisent à affirmer une vérité pleine de surprises. C'est que la crypte de Wulfrad, peut-être même celle de Fulbert, n'était pas souterraine, à l'origine, puisqu'elle s'élevait à fleur du sol, et de niveau avec les habitations de ces temps reculés. C'était une église, à ciel ouvert, ayant elle-même sa crypte sous le sanctuaire¹. Par conséquent, déblayons, par la pensée, cet espace immense qui s'étend sous la nef centrale et le chœur de la cathédrale, dégageons ce terre-plein des décombres qui l'obstruent, renversons et faisons disparaître ces murs élevés sous les grandes arcades de la galerie, ouvrons enfin ces nombreuses travées, et nous aurons devant les yeux l'église de Wulfrad et peut-être celle de Fulbert², avec sa grande nef, son vaste chœur, à cinq chapelles rayonnantes, ses collatéraux agrandis encore

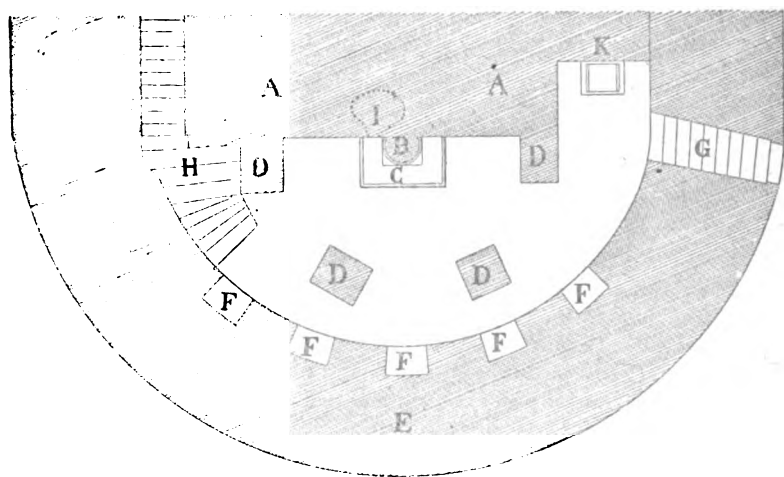
¹ Antony Rich, dans son *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques*, traduit par Chérueil, explique très bien, au mot *crypta*, ce que les anciens entendaient par ce terme. « C'était, dit-il, une galerie longue et étroite, de niveau avec le sol (et non souterraine comme on le suppose communément), fermée des deux côtés par des murs et recevant le jour d'une série de fenêtres pratiquées dans un des murs latéraux qui l'entouraient ou dans les deux. » Plus loin il ajoute : « Quand les fenêtres étaient fermées avec leurs volets de bois, tout le corridor devait former une voûte longue et sombre; de là vient que le mot *crypta*... fut transporté, par une acception *dérivée*, à des passages souterrains, etc. » Il faut conclure de là que les cryptes dont parle Fulbert, étaient des *galeries voûtées* à fleur de terre.

² Ces *peut-être*, ici et plus haut, marquent l'incertitude où nous sommes sur l'état réel de l'église de Fulbert. Les voûtes de la crypte sont-elles son ouvrage? On peut en douter, vu qu'il avait presque achevé en quelques années la reconstruction de sa cathédrale, et que, sous Robert, on ne savait pas encore voûter solidement en pierres. Quicherat l'a historiquement démontré dans ses *Etudes sur l'architecture romane* (*Revue archéol.* t. X, page 65 et suiv.). Quant à la nef, les décombres amoncelés par l'incendie de 1020, ont bien pu forcer cet évêque de l'exhausser au-dessus du niveau des collatéraux.

en bien des parties. Cette église ne devint souterraine qu'à la fin du XII^e siècle, après l'incendie de 1194, alors que les Maîtres de l'Œuvre de ce temps l'ensevelirent sous le colosse de la nouvelle et incomparable cathédrale.

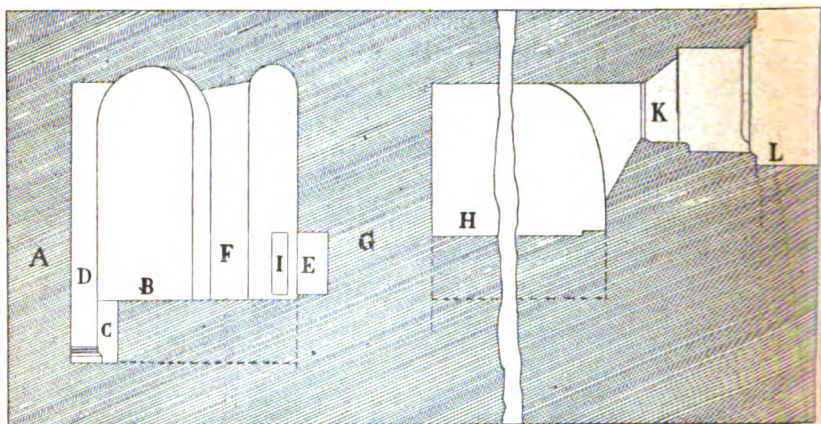
Nous allons descendre maintenant dans la basse-crypte. Là encore il y a plus d'un mystère à découvrir, et bien des surprises nous y sont réservées. Les plans ci-joints serviront de guides au lecteur.

PLANCHE I. — PLAN DE LA BASSE-CRYPTÉ DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES (CHAPELLE DE SAINT-LUBIN), A L'ÉCHELLE DE 0^m 005 POUR MÈTRE.



LÉGENDE. AA vieux mur gallo-romain ; K autre mur antique, en retraite sur le premier, et au-dessous, le caveau du trésor ; B grosse colonne cylindrique appuyée à la muraille, sans faire corps avec elle ; C excavation pratiquée autour de cette colonne, pour le dégagement de sa base ; DDDD pilastres et piliers carrés élevés pour supporter la voûte ; E muraille semi-circulaire de la basse-crypte ; FFFFF arcatures bouchées dans ce mur d'enceinte ; G escalier moderne conduisant de la crypte supérieure dans la basse-crypte ; H ancien escalier par où l'on y descendait autrefois du sanctuaire de la cathédrale ; I trou de sondage fait récemment dans l'épaisseur de la muraille gallo romaine.

PLANCHE II. — COUPE LONGITUDINALE DE LA BASSE-CRYPTÉ ET DE LA CRYPTÉ SUPÉRIEURE, A L'ÉCHELLE DE 0^m 005 POUR MÈTRE.



LÉGENDE. A muraille gallo-romaine ; B niveau actuel de la basse-crypte ; C excavation pratiquée au pied de la colonne D, indiquant, à sa base, par une ligne ponctuée, l'ancien sol ; F coupe d'un pilier D de la planche I ; I vue de l'entrée de l'escalier ; E niches cintrées ou arcades dans le mur de l'hémicycle figuré par G ; H niveau du pavé de la chapelle absidale de St Jean-Baptiste, dans la crypte supérieure. Une interruption a été marquée à cet endroit, parce qu'il était difficile et inutile de représenter cette chapelle dans toute sa longueur (15^m 50) à partir du mur de circuit ; K fenêtre de cette chapelle absidale ; L niveau du terrain extérieur.

Ce qui frappe tout d'abord, après un coup d'œil sur l'ensemble, c'est une muraille gallo-romaine (planche I figure AA et K), isolant complètement ce caveau semi-circulaire du reste de l'édifice. On se sent là dans un monument des premiers âges. Nous reviendrons sur le reste gallo-romain. Mais pourquoi, se demande l'observateur, cette excavation quadrangulaire (fig. C) autour de la colonne engagée (fig. B) dans la muraille antique ?

Il suffit, pour le savoir, de plonger son regard, à l'aide d'une lumière, jusqu'au fond de l'ouverture. En voyant la base de la colonne et son piédestal dégagés par le déblai, on a tout de suite la solution du problème : le sol de ce sanctuaire était, à l'origine, celui-là même sur lequel s'élève la colonne, qui a été chercher le tuf pour s'y poser, et depuis cette époque, le sol a été surélevé de 1^m 70 (pl. 2, fig. B). Mais quelle est la date de cette colonne, ainsi que des piliers carrés ou pilastres (fig. DDD) qui lui sont contemporains ? c'est ce qu'il importe de connaître.

Si l'on consulte les détails de la construction, on sera un peu embarrassé pour répondre. On remarque, dans son appareil, des joints de mortier très épais et, çà et là, des briques verticales placées entre les pierres de taille. Or les archéologues ne sont pas encore parfaitement fixés sur l'intervalle de temps où il faut comprendre ce mode d'appareillage¹. Mais notre méthode de comparaison peut encore ici nous guider sûrement. Le système des gros joints avec insertion de briques verticales, entre les pierres taillées, se rencontre dans les parois d'une de ces petites fenêtres de la crypte supérieure que nous avons fait remonter à Wulfrad. Cette fenêtre est celle qui se trouve dans la galerie du sud. Ces ouvrages étant identiquement pareils, leur date doit être à peu près la même, sauf que ceux de la basse-crypte peuvent être antérieurs de quelque temps. On ne serait donc pas loin de la vérité, en reportant au commencement du X^e siècle, ou même à la fin du IX^e, la colonne cylindrique et les gros piliers carrés. Donc, à cette époque, le sol du caveau était à 1^m 70 en contre-bas du pavage actuel, et comme la crypte supérieure est elle-même plus élevée de 1^m 70 (pl. II, fig. H), il s'en

¹ Cependant M. P. Durand, dans sa *Monog.* déjà citée, p. 9, s'appuie sur l'autorité de M. Alfred Ramée pour lui assigner le X^e siècle. Cet architecte, dit-il, « a démontré que ces briques ainsi disposées n'avaient jamais été observées dans une construction postérieure ou antérieure au X^e siècle. » Ce n'était pas l'avis de M. Lecoq.

suit que le sol primitif de cet antique sanctuaire se trouve à la profondeur de 3^m 40 environ au-dessous de la crypte actuelle. Ainsi s'explique l'exhaussement de l'une par l'autre. La basse-crypte n'a été surélevée que parce que les églises bâties au-dessus l'ont été elles-mêmes successivement. Car il est à remarquer que ce qui a le moins varié dans les constructions anciennes, c'est le sol des cryptes, par cette raison qu'elles ont été de bonne heure protégées contre les incendies et les désastres de tout genre.

Avant de tirer une conclusion de ces observations, essayons d'éclaircir encore deux questions très mystérieuses. Le caveau, appelé à tort *martyrium* par certains auteurs, a la forme d'une abside, et dans sa muraille semi-circulaire (pl. I, fig. E) on remarque cinq ouvertures cintrées, (pl. I, fig. F et pl. II, fig. E) percées à angle droit et s'élargissant un peu dans la direction du centre à la circonférence. La destination de ces arcades n'a jamais été connue. On les a toujours appelées des niches¹. Il nous semble qu'elles étaient à l'origine des fenêtres, et qu'elles versaient abondamment la lumière dans cet obscur souterrain. Cela s'explique très bien, d'ailleurs, si l'on rétablit ces monuments superposés dans leur état régulier. Que l'on abaisse leur sol au niveau que nous avons indiqué par des lignes ponctuées dans la planche 2 au-dessous de B et H, que l'on enlève de l'épaisse muraille (pl. II, fig. G) qui les sépare, la doublure que le XIII^e siècle y a plaquée pour supporter la masse de l'édifice supérieur², et que l'on débouche enfin ces ouvertures, elles révéleront tout-à-coup la raison de leur

¹ C'est le nom que leur donne M. P. Durand dans la *Monographie*, et celui d'ares de décharge. Il me souvient qu'un jour, me trouvant dans cette basse-crypte, avec cet archéologue si éminent, je lui demandai quelle avait pu être la destination de ces niches. Il me répondit par un mouvement de bras et d'épaules (car il parlait peu) qui voulait dire: Je ne sais pas.

² Nous ne hasardons rien ici. Le mur de circuit de cette abside (fig. E) qui a 3^m 47 environ d'épaisseur, a dû être renforcé, au XIII^e siècle, comme l'ont été les murs extérieurs. Ce qui le prouve,

existence : ce sont des fenêtres. Ce travail de perforation serait d'autant plus facile que la maçonnerie qui remplit le fond de ces niches n'est pas adhérente à leurs parois latérales. C'est là une preuve de plus qu'elles traversaient le mur de l'hémicycle, pour puiser au dehors la lumière.

Une autre question que l'on peut s'adresser est celle-ci : Par quel endroit pénétrait-on dans ce souterrain, avant le X^e siècle ? Nous en avons découvert les fenêtres, mais où étaient les portes ? L'escalier actuel (pl. I, fig. G), on le sait, n'a été pratiqué qu'au siècle dernier, en 1768, pour remplacer celui qui descendait du sanctuaire de la cathédrale (fig. H), recouvert à cette époque par l'immense groupe de l'Assomption. Toutefois ce dernier ne datait que du XIII^e siècle.

Nous répondrons à cette question que l'on entrerait dans cette crypte, comme dans toutes les autres, par des portes qui s'ouvriraient, ou de chaque côté ou de face, sous le sanctuaire de l'église supérieure. Il serait difficile de supposer ici des entrées de face percées dans l'énorme muraille gallo-romaine (fig. A et K). Nous pensons qu'elles devaient être placées dans les côtés. Et ce qui nous autorise à le croire, c'est que dans les fouilles exécutées naguère pour retrouver le puits des Saints-Forts, vis-à-vis du couloir qui monte à la sacristie, on a découvert à 3^m environ de profondeur des marches d'escalier. Si l'endroit en avait été précisé, nous aurions pu affirmer ce que nous ne présentons que comme une hypothèse probable. Mais cela n'a qu'un intérêt secondaire. Hâtons-nous d'arriver à une conclusion.

Ce qui n'est pas hypothétique, c'est la reconstitution qui vient d'être faite, dans leur état normal, de nos cryptes de Chartres, à partir des IX^e et X^e siècles, à l'aide de l'histoire, de l'observation et de la comparaison de leurs parties essentielles. La crypte actuelle est devenue une église bâtie à fleur

c'est que les gros pilastres sur lesquels s'abattent les arcs des travées, s'y trouvent complètement noyés dans une chappe de maçonnerie très visible en face des chapelles romanes.

du sol, et au-dessus d'un caveau souterrain prenant jour, par cinq fenêtres, dans l'édifice supérieur. La basilique chartraine du X^e siècle nous apparaît alors avec la même physionomie que l'église de Saint-Brice, dans le faubourg de ce nom, et une multitude de monuments religieux du moyen-âge.

Mais cet état de choses avait-il toujours existé ainsi? La basse-crypte a-t-elle été depuis l'origine un souterrain creusé dans la terre? L'auteur des *Maîtres de l'Œuvre* l'a affirmé. Nous pensons, au contraire, qu'elle fut elle-même d'abord une église bâtie au ras du sol, un lieu choisi par nos premiers missionnaires pour l'exercice du culte chrétien. C'est ici que les récriminations vont peut-être se manifester et que certains critiques n'hésiteront pas à traiter notre opinion de rêverie. Des preuves! vont-ils s'écrier, des preuves! Eh bien, nous allons en donner.

La première nous est fournie par la présence de la muraille gallo-romaine que nous avons signalée en commençant. Cette construction antique est certainement antérieure au caveau. C'est là un point qui ne peut être contesté. Mais quelle est sa date? Nous regrettons de ne pouvoir être, à ce sujet, de l'avis des savants qui nous ont précédés. MM. Lecoq et P. Durand ne font pas remonter ces restes au-delà du III^e siècle. A notre avis, ces murailles sont des fragments de l'*oppidum* bâti par les romains après la conquête. Voici nos raisons.

Il est certain d'abord qu'Auguste et ses successeurs ont fait protéger, par des enceintes fortifiées, la plupart des villes conquises, principalement les plus importantes, et celles qui avaient opposé le plus de résistance aux armées romaines. Or le chef-lieu des Carnutes était dans cette catégorie. Les historiens modernes ont contredit les anciens, au sujet de son importance dans l'antiquité, mais des découvertes récentes, autour de la ville, ont donné raison aux anciens. Nos faubourgs sont en quelque sorte jonchés de substructions gallo-romaines. Quant à l'esprit belliqueux et indépendant qui animait la population carnute et druidique, l'histoire l'a fait assez connaître. Chartres devait donc avoir ses remparts, dès le pré-

mier siècle de l'ère chrétienne. Si l'on considère ensuite la nature de la muraille elle-même, on n'aura pas de peine à y reconnaître, malgré les remaniements qu'elle a dû subir, le faire des constructeurs romains. Elle a deux portions, divisées par un redan, comme le plan l'indique (fig. A et K). Celle de droite (K), qui est en retraite de 3^m 9^c sur celle du milieu (A), a le petit appareil romain, et l'une et l'autre murailles sont garnies de zones horizontales composées de trois ou quatre rangs de briques. Sans doute les archéologues s'accordent à dire que ce genre de parement a été en usage jusqu'au moyen-âge. C'est vrai. Mais il y a de plus à considérer ici la dimension de certaines briques. Par leur épaisseur (0,5) et leur largeur (0,40 et 0,60), elles accusent la fabrication romaine¹. Enfin, un essai de perforation qui a été fait dans ce mur antique, au pied de la colonne (fig. 1), permet d'en étudier l'intérieur. Il est en maçonnerie de silex noyé dans un bain de mortier tellement dur qu'à la profondeur de 1^m 30, l'explorateur a dû renoncer à creuser plus avant. Cela est regrettable, car cette trouée, si elle eût été continuée d'outre en outre, eût certainement mis à jour des vestiges d'antiquité du plus haut intérêt. Quoi qu'il en soit, le mode de cette construction trahit son origine romaine. C'est un reste de l'enceinte fortifiée des Carnutes, laquelle, selon notre ancien ingénieur, M. de Boisvillette, contournait la crête de la colline. Cette conviction s'est encore accrue, dans notre esprit, à l'aspect d'une substruction pareille, de 2^m d'épaisseur, trouvée récemment en travers de la rue Saint-Jacques, en face de la chapelle du couvent de Saint-Paul. Ce tronçon de muraille, vu sa direction, son épaisseur et ses matériaux, devait se relier par des redans au mur de l'*oppidum* de la basse-crypte.

¹ Nous avons fait photographier un des murs de la salle de bains gallo-romains, du faubourg la Grappe, avant son enfouissement. On la faisait remonter, avec son aqueduc, au III^e siècle. Or parmi les briques formant les chaînes de son petit appareil, il n'y en avait pas de grande dimension comme dans la basse-crypte.

Or c'est un fait que ces deux constructions juxtaposées, ont leurs fondations sur le même plan, à 3^m 40, sous le pavage de la grande crypte. N'est-on pas en droit d'en conclure qu'elles sont à peu près contemporaines, d'autant plus que l'histoire ne nous dit pas que l'on ait jamais creusé des cryptes sous les églises? Voilà donc une première confirmation de la vérité des Actes de saint Altin : « *Infra muros urbis ecclesiam . . . dedicaverunt*, — les premiers apôtres consacrerent une église au pied des murs de la ville. »

La seconde preuve qui démontre que la basse-crypte était, non un caveau, mais une église à fleur de terre, se tire, par analogie, de la marche progressive de l'exhaussement du sol, à travers les siècles. Nous avons constaté que le niveau de la crypte, ou plutôt de l'église du X^e siècle (3^m environ), était celui des habitations de cette époque. Il faut fouiller à 3^m de plus pour rencontrer, dans la ville haute, les ouvrages des premiers temps. Ainsi, dans la rue des Changes, c'est à 6^m de profondeur qu'un aqueduc, bâti par nos premiers vainqueurs, a été mis à jour. Et l'on pourrait citer d'autres exemples de semblables découvertes. Mais nous avons à présenter un vestige de l'antiquité dont la nature et la position vont donner à notre thèse un appui aussi solide qu'inattendu.

Il y a trois ans, nous avons découvert, à 60^m de la cathédrale, sur la pente de la colline, dans la cour du couvent de la Providence, et au pied de la terrasse de l'évêché, les restes d'un hypocauste gallo-romain¹. Il est traversé par le soupirail d'une cave creusée dans le tuf et abandonnée depuis longtemps. Cette petite chambre d'hypocauste est peu considérable, mais les éléments qui la constituent révèlent son époque gallo-romaine. Des petits piliers de briques superposées sou-

¹ Société Arch., Mémoires, *Découvertes d'anciens murs de ville et d'un hypocauste gallo-romain à Chartres*, t. VIII, p. 35. — Il y aura bientôt trois ans que la première partie de ce travail a été publiée, à la fin d'un fascicule; l'autre moitié attend encore l'heure de paraître. C'est celle où il est question de l'hypocauste.

tiennent un plafond composé de grandes tuiles romaines de 0,56 à 0,58 de côté et recouvert d'un épais mortier auquel adhère une mosaïque. Or ce chauffoir se trouve à 8 m sous le sol de la cour. En supposant que le nivellement de cette cour formant terrasse ait nécessité un remblai de 2 m, il nous reste une profondeur de 6 m, égale à celle de toutes les substructions romaines et de la basse-crypte qui nous occupe. Audessous de ces débris, il n'y a plus rien que la couche marneuse. Il faut en tirer cette conséquence forcée que la basse-crypte qui se trouve de niveau avec les murs de l'*oppidum* gallo-romain et avec tous ces vestiges antiques, leur est contemporaine.

Du reste, nous ne savons s'il existe un édifice chrétien aussi ancien que celui-ci, sans en excepter les cryptes de Saint-Quentin de Soissons, de Lyon et de Marseille. La colonne cylindrique et les piliers carrés sont sans doute de l'époque carlovingienne, mais le gros œuvre remonte beaucoup plus haut. Les niches qu'il faut appeler maintenant des fenêtres murées, accusent, par leur percée à angle droit, l'architecture romaine dont est dérivé le roman primitif. Mais nous n'osons inscrire une date précise sur cet ouvrage de nos aïeux.

Résumons cette étude esquissée à grands traits. La cathédrale de Chartres, construite aux XII^e et XIII^e siècles, la crypte qui règne sous le périmètre de ses nefs latérales et de son abside, œuvre de Wulfrad refaite en entier par Fulbert, au XI^e siècle, la basse-crypte érigée à une époque incertaine mais très reculée, sont trois églises superposées par des nécessités d'agrandissement et surtout par la force majeure de l'exhaussement successif des terrains environnants. Si l'on veut mettre à nu leur sol primitif, elles se retrouvent au niveau des habitations urbaines, relativement à l'époque de leur fondation. Le petit oratoire gallo-romain des premiers Carnutes devint une crypte, après les désastres nombreux des huit ou neuf premiers siècles, alors que l'on bâtit au-dessus une belle et vaste église romane, mais une crypte éclairée,

et non pas un obscur caveau. L'église de Wulfrad et de Fulbert devint à son tour une immense crypte, à l'époque où le génie et la foi du XIII^e siècle, après en avoir rempli la nef de décombres¹, la recouvrirent de cette montagne de pierres travaillées et sculptées, que rien ne pourra plus détruire ni remplacer².

Ainsi se confirme le récit de la Passion de Saint-Altin, le premier apôtre des Carnutes : « Ils dédièrent, en la consacrant, une église à la Vierge Mère de Dieu, au bas des murailles de la ville. »

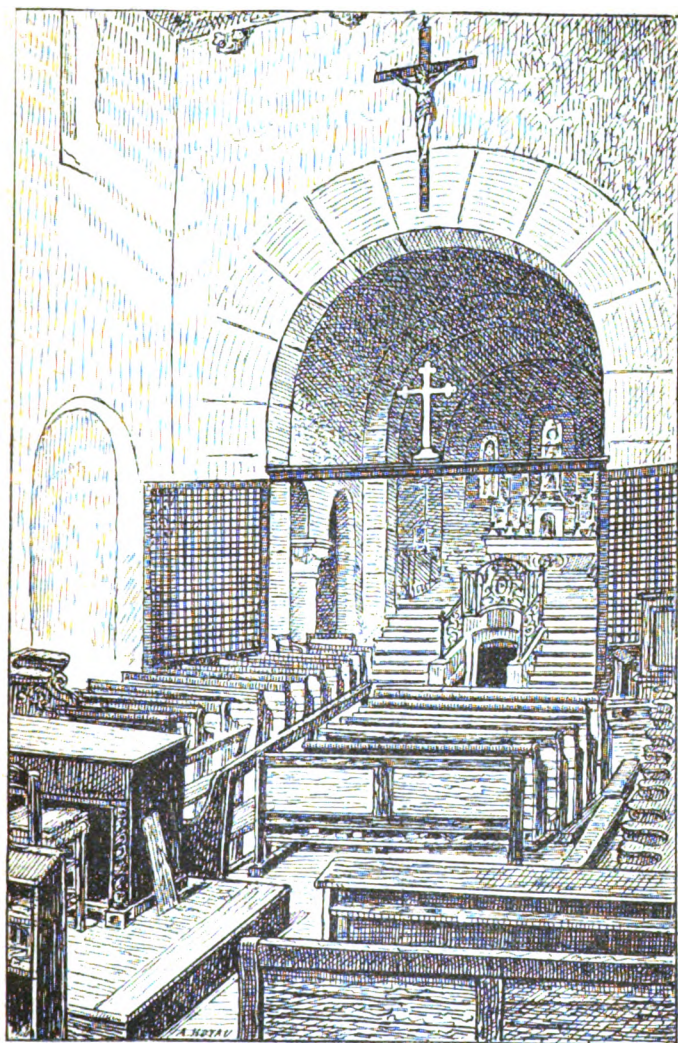
2° *Église de Saint-Savinien, de Sens.* Les principes qui viennent d'être exposés étant applicables aux cryptes qui nous restent à voir, l'examen de ces monuments sera très court. L'église actuelle de Saint-Savinien, de Sens, rebâtie en 1068³, se compose d'une nef et de deux collatéraux, soutenus par deux rangs de piliers carrés et de colonnes cylindriques. Le collatéral de gauche est muré. Il sert de chapelle aux Sœurs du Bon-Pasteur auxquelles est confié l'entretien de l'Église. Elle se termine par une petite abside élevée sur la crypte de saint Savinien.

Ce qui attire tout d'abord l'attention, dans cet édifice, ce sont les colonnes du chœur. Leurs fûts, bas et trapus, sont

¹ A l'époque où M. Lassus dirigeait les travaux de restauration de la cathédrale, il fit pratiquer une percée dans le mur septentrional de la crypte, vers le terre-plein de la nef, et il n'y découvrit que des terres rapportées. Plus tard, il fit des fouilles assez profondes sous le labyrinthe de la grande nef. Le résultat fut le même; seulement, dans ce remplissage, il trouva quelques débris antiques.

² La cathédrale de Chartres, se dressant ainsi sur la croupe d'une colline, au-dessus de deux cryptes, nous rappelle la belle église de Saint-Germain d'Auxerre, et, mieux encore, la grande basilique de Saint-François d'Assise, en Italie.

³ C'est la date indiquée par le chroniqueur de Sens, Clarius, et nous ignorons dans quel document M. de Caumont a trouvé celle de 1028 qu'il assigne à cet édifice, dans son *Abécédaire*, à l'art. *Bases*, p. 130.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SAINT-SAVINIEN, A SENS.

surmontés de gros chapiteaux cubiques dont les angles taillés et arrondis à la partie inférieure sont plus ou moins ornés de feuilles et de palmettes. Sur le tailloir d'un chapiteau, à main gauche, on lit l'inscription suivante qui est de nature à intriguer les visiteurs, car elle est incomplète : « VIR CLARUS BALDUINUS ET PETRONILLA UXOR EJUS HA... — *Baudouin homme recommandable et Petronille sa femme...* » Le reste a été gratté, on ne sait pour quel motif. Toutefois, à l'aide de la Chronique de Clarius, il est facile de compléter cette inscription, du moins pour le sens. Ce chroniqueur dit en effet, à l'année 1068, que l'on doit la reconstruction de l'église aux largesses de ce personnage et de sa femme¹.

Mais c'est de la crypte surtout que nous devons nous occuper. Son entrée est parfaitement marquée sous les marches du sanctuaire, dans le dessin que nous offrons de l'intérieur de l'église. C'est un petit caveau presque carré, voûté en berceau, éclairé d'une seule fenêtre à l'est, et qui n'a pour tout ornement qu'un autel et des inscriptions lapidaires encastrées dans les murs. Mais cet autel et ces inscriptions parlent un langage bien expressif à l'esprit de l'archéologue et surtout au cœur du chrétien. La table de l'autel est une

¹ L'église précédente était l'œuvre de Tétulfe. On avait trouvé son nom, avec une note explicative, gravé sur une des briques de son tombeau, devant les sépulcres des martyrs, lors des fouilles exécutées en cette même année. A cette occasion, rectifions une erreur que nous avons commise, à la page 295, au sujet du prêtre Odon ou Eudes. Le nom de celui-ci et son histoire n'avaient pas été trouvés dans ces fouilles, comme nous l'avons écrit par inadvertance. Il était, au contraire, le trésorier de la nouvelle église ; mais il fut puni de mort pour son avarice, et ce fut le riche Baudouin, bienfaiteur de l'abbaye, qui reprit et acheva l'œuvre commencée. Cette erreur vient de ce que l'éditeur de la *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, p. 509, a ouvert un guillemet au commencement de la citation concernant Tétulfe, et n'en a pas mis à la fin. De sorte que nous avons pris pour la suite de cette mention ce qui appartient au texte de la Chronique. Mais cette méprise ne nuit en rien à l'argumentation développée dans les pages 294 et 295.

relique ; c'est sur cette pierre polie, d'un grain très fin, provenant sans doute de l'ancien temple d'idoles, que saint Savinien fut immolé¹. Elle est encore teinte de son sang. « Par une » curiosité assez légitime, dit M. l'abbé Duru, notre com- » patriote Thénard a soumis aux expériences de la chimie, » des râclures de ces taches, et la science a proclamé, contre » les incrédules, qu'elles résultaient indubitablement d'une » effusion de sang humain². » Aussi avec quel respect nous avons baisé cette pierre sanctifiée par le sang du premier missionnaire chrétien de notre pays, et sur laquelle, aujourd'hui encore, il s'unit en quelque sorte au sang de la Victime du Calvaire !

Quant aux inscriptions, leur lecture est bien capable d'intéresser le fidèle et de satisfaire sa piété. Mais leur étude cause plus d'embarras à l'archéologue qu'elle ne lui apporte de lumières. On s'aperçoit du reste qu'elles sont d'une date relativement récente, et qu'elles ont été rédigées après tous les désastres qui ont bouleversé le bourg et l'église de Saint-Savinien, et peut-être celle de Saint-Pierre-le-Vif. C'est ce qui en explique les lacunes. Nous allons cependant les reproduire avec leur forme épigraphique et représenter la plus belle en fac-simile. Nous les étudierons ensuite pour ne rien omettre.

Commençons par l'inscription qui se trouve derrière l'autel à gauche de la fenêtre, dans le mur de l'est. La dernière ligne est en partie rongée par le salpêtre. Sa dimension est de 0,55 sur 0,32, et les lettres ont 0,045^m de hauteur. Elle se lit comme ci-contre.

¹ L'Église métropolitaine a l'insigne honneur, et l'on peut dire le bonheur, de posséder le chef vénéré de saint Savinien. Chaque année, à l'anniversaire de la fête, on le porte processionnellement au lieu où il tomba sous le tranchant du glaive. De chaque côté du crâne, on aperçoit une blessure. Celle de droite, qui est plus considérable, provient sans doute du coup de hache que reçut le saint pontife et qui mit fin à ses jours. Cette précieuse relique est dans le trésor de la cathédrale.

² *Bibl. hist. de l'Yonne*, t. II, page 384.

HUI' EDIS IN RECEPTACULO AM
BIUNT TUMULATI XRI MARTI
RES MERITO SAVINIAN' ET POTENTI
AN' AC EODALD'. CORP' AUT SE
ROTINI IN ALTERA BASILICA SED
IN ISTO CIMITERIO E POSIT...

« Dans l'enceinte de cet édicule sont ensevelis les martyrs du Christ bien méritants, Savinien, Potentien et Eodald. Mais le corps de Sérotin a été placé dans une autre basilique, quoique dans le même cimetière. »

Sur la muraille septentrionale, une pierre préparée et rayée pour recevoir une autre inscription, ne présente que cette première ligne énigmatique :

ANNO AB INCARNATIONE DOMINI

L'inscription encadrée dans le mur occidental, à main droite en entrant dans la crypte, a 0,63 sur 0,26 1/2 et les lettres ont 0,045 de hauteur, excepté celles de la dernière ligne qui n'ont que 0,040. Elle est ainsi conçue :

FELIX AGER ET INCLITUS
VALDE PULCHER ET CANDIDUS
ROSEO SANGUINE MARTI
RU FELICITER CONSECRAT'
ORATIONUQUE MUNERE DIGNE ADORNAT'

« Champ fécond et illustre, très beau et très pur, glorieusement consacré par le sang rosé des martyrs et dignement orné par l'offrande des prières! »

Enfin, voici une reproduction fac-similaire de la quatrième inscription placée au milieu du mur méridional, dont la dimension est 0,55 sur 0,43 et les caractères, de 0,053, hors ceux de la dernière ligne qui n'ont que 0,040.

† P F L O R S R O S E I S A N V
 N I S S V P S E R V N C O R O N A S
 V I C T O R I Æ M A R T I R E S X P
 S A V N I A N N V S E T P O T E N
 T I A N V S E T M V L T I T V D
 N E N G E N T E T I B T V M T
 S V N T P R D E K E L I A N A R

« Les martyrs du Christ Savinien et Potentien ont reçu les couronnes de la victoire, tressées avec les fleurs empourprées de leur sang, en compagnie d'une grande multitude, et ils ont été inhumés en ce lieu, la veille des calendes de janvier. »

On le voit, ces inscriptions commémoratives sont trop incomplètes pour servir de témoignages historiques. La deuxième commençant par *Felix ager*, n'est qu'une pieuse effusion de la foi; il n'y a pas lieu de s'en occuper. Dans la première : *Hujus ædis* etc., trois seulement de nos prédicateurs sont nommés; les autres, Altin et Victorin sont passés sous silence. La dernière citée : *Per flores*, etc., ne parle que de Savinien et de Potentien; mais en compensation, elle signale une multitude de martyrs que les Actes ne mentionnent pas. Chose étonnante! ce nom d'Altin ne figure pas sur ces pierres, avec ceux de ses collègues. Ses dépouilles avaient cependant été déposées dans cette crypte avec celles de Potentien et d'Eodald, car la translation en fut faite au IX^e siècle par l'archevêque Wénilon. Comment expliquer cette lacune? Et

puis, à quelle source l'auteur de la dernière inscription a-t-il puisé ce qu'il rapporte d'une multitude de chrétiens martyrisés à Sens? Si le fait est vrai, il n'a été transmis que par la tradition orale, et il n'a été consigné que sur ce monument. Le rédacteur sénonais aurait-il confondu l'histoire des martyres de Chartres et de Créteil avec ceux de Sens? Ou même, son intention était-elle de joindre au souvenir du martyr des apôtres de Sens, celui de l'immolation de tous les autres chrétiens de la contrée, sans vouloir dire (et l'inscription ne le dit pas) qu'ils ont été ensevelis avec eux?

Pour éclaircir un peu ces points obscurs, il faudrait arriver à connaître l'époque précise de ces inscriptions. Mais c'est encore une autre difficulté. Quoi qu'en ait dit l'auteur de *saint Allin premier évêque d'Orléans*, à la page 156 de son livre, elles ne sont pas du VI^e siècle. La beauté et la régularité des caractères pourraient, à première vue, illusionner même un expert sur leur ancienneté. Mais, après un examen sommaire, on y retrouve aussitôt la forme épigraphique, les signes et les abréviations en usage à partir des IX^e et X^e siècles. C'est pour cette raison sans doute, que M. Ed. Le Blant les a exclues de son grand ouvrage, *Les Inscriptions chrétiennes*, qui n'embrasse que les huit premiers siècles. Ainsi, l'on ne voit guère avant les X^e et XI^e siècles, l'E simple employé pour l'Æ liés ou séparés; l'E surmonté d'un trait pour signifier le mot *est*; une espèce d'apostrophe, à la fin des mots, tenant lieu de la terminaison *us* comme dans *corp' Eodald'*. Quant aux lettres enclavées et surtout liées, on sait qu'elles remontent loin¹. Pour cette raison, l'inscription reproduite en fac-simile pourrait être plus ancienne que les autres. Elle a bien la physio-

¹ Dans la *Statistique monumentale* d'Albert Lenoir, on voit une inscription du temps de Pépin-le-Bref (752-758) portant une croix sur champ, et autour, un exergue en lettres liées et enclavées, constatant une donation faite à l'église de St-Vincent (St-Germain-des-Prés) par Pépin. — De Caumont dit, à la page 59 de son *Abécéd.*, que les lettres liées étaient déjà en usage sous l'empire romain; mais il n'en cite pas d'exemple.

nomie de certaines inscriptions du VI^e siècle, et ses abréviations, sauf celle de la première lettre, du p barré (*per*), ne contrediraient pas cette hypothèse. Toutefois il nous semble que presque toutes ces inscriptions datent du XI^e siècle, et qu'on les a placées dans la crypte, après la restauration de l'église, en 1068. La ressemblance de leurs lettres avec celles de la légende du chapiteau dont nous avons parlé, vient encore à l'appui de cette opinion.

Mais alors un autre embarras se présente. La première des inscriptions relate un fait antérieur à la translation de 847, et dont le maintien n'avait plus sa raison d'être, après cette solennité. On y lit ceci : *Le corps de Sérotin a été déposé dans une autre basilique, quoique dans le même cimetière*. Cela est conforme aux Actes. Mais comment, au XI^e siècle, pouvait-on fixer sur la pierre un état de choses qui n'existait plus, puisque les corps de tous les martyrs avaient été réunis à Saint-Pierre-le-Vif? Il n'y a, selon nous, qu'un moyen de déchiffrer cette énigme, c'est de supposer qu'après la réédification de l'église de Saint-Savinien, les moines ont voulu rétablir dans la crypte les souvenirs mémorables du passé, ou d'après des restes d'inscriptions frustes, ou seulement de mémoire. Mais alors cette restauration d'épigraphie lapidaire n'aurait pas été dirigée avec toute la science et l'intelligence désirables. Nous laissons à de plus savants que nous le mérite de traiter cette question.

Revenons à la crypte. Envisagée sous le rapport de la construction, elle n'a rien d'antique. Mais si l'on examine sa profondeur, il y aura là peut-être une déduction à tirer, en faveur de l'antiquité de la première église dont parlent les Actes, de celle qui a remplacé un temple d'idoles. Le pavage de ce caveau, qui a dû être exhausé, par suite des réparations, est à 2^m 32 au-dessous du sol de l'église, et celui-ci est déjà de 0,22 plus bas que le niveau du terrain extérieur. Or, on ne voit nulle part que les chrétiens de Sens aient creusé un *martyrium* pour y placer le corps de saint Savinien. Sa Passion rapporte que ses disciples l'ensevelirent dans l'oratoire de Saint-Sauveur. Cet oratoire, l'ancien temple païen, nous

l'avons dit déjà, était assurément bâti au-dessus du sol. Il n'est devenu crypte que dans la suite des temps, alors qu'il s'est trouvé enseveli sous les alluvions et les décombres, et recouvert par une autre église.

Quel serait donc l'âge de cet édifice souterrain, d'après les données de l'expérience, eu égard à sa profondeur? Le lieu où il se trouve est une vallée plate qui n'a jamais été beaucoup habitée, ni bouleversée par les sinistres. Son exhaussement normal n'a donc pu dépasser 0,15 par siècle, la moyenne de celui des villes populeuses. Or ce calcul qui repose sur des notions acceptées par la science, fait reporter la première église de Saint-Savinien à l'origine du christianisme, et corrobore le récit de la grande Passion.

3° *Église de Troyes*. Nous ne pouvons nous arrêter longtemps à Troyes pour y rechercher les restes du petit sanctuaire construit à peu de frais et de matériaux, *parvo scemate*, par saint Potentien et son diacre Sérotin; il a disparu sous la belle et vaste cathédrale qui le recouvre. Cependant la science archéologique a pu arracher quelques-uns de ses secrets au lieu vénéré qui a vu s'élever cette église primitive.

Au mois de juin, 1864, des fouilles ont été pratiquées, d'abord sous le chœur de paroisse et ensuite sous celui de la cathédrale et une partie du terrain de l'évêché, dans une étendue de 14 m sur 8 m, et à 3 m 50 de profondeur. La tradition avait toujours placé à cet endroit la demeure de l'hôte qui reçut saint Potentien, et l'église qui y fut consacrée. Or le résultat de ces fouilles a donné raison à la tradition. Dans la première partie explorée, on déterra beaucoup de débris gallo-romains, et dans l'autre, des tombeaux d'évêques des églises précédentes. Ce n'est pas tout : au-dessous de ces restes, on mit à découvert une première couche de tuiles romaines à rebord, puis des traces d'incendie et des fondations d'édifices dont les plans ont été relevés¹; et enfin, sous ce pêle-mêle,

¹ Ces détails, puisés dans le procès-verbal de la séance du 5 août 1864 du *Congrès scientifique de Troyes*, ont été fournis par M. Boutiot.

toutes les parties constitutives d'un *hypocaustis*. On était donc en présence des ruines d'une riche habitation gallo-romaine, gisant à 4^m environ sous le sol actuel de la ville.

Si l'on eût trouvé à cette profondeur une ancienne crypte, on n'aurait pas manqué de dire qu'elle avait été creusée par les chrétiens dans les siècles suivants. Mais cette maison, de la haute époque gallo-romaine, n'avait pas été bâtie en sous-sol, et la chapelle de saint Potentien, qui y était sans doute contiguë, devait être à son niveau. Or l'exhaussement du sol de la ville étant de 4^m à peu près au-dessus du parvis de la cathédrale, il est facile, en prenant cette mesure pour base, et d'après des repères certains, de calculer la distance qui nous sépare du temps où l'église de saint Potentien fut élevée.

4° *Église d'Orléans*. Les documents anciens font encore plus défaut à Orléans qu'à Troyes. L'église primitive dédiée à saint Étienne par saint Altin, la dernière du moins qui l'a remplacée, se trouve ensevelie aujourd'hui sous les ruines, disparues elles-mêmes, de l'ancienne cathédrale. Mais un archéologue éminent, M. de Buzonnières, nous a laissé, dans son *Histoire architecturale* de la ville d'Orléans, une description de cet antique monument. Voici ce qu'il en dit :

« Sous la maison située rue Cloître-Saint-Etienne, n° 6,
» qui conserve encore des traces de l'ancienne cathédrale
» dédiée à saint Étienne, il existe un caveau presque rond
» dont la voûte est soutenue sur deux nervures croisées à
» chanfreins... Les annalistes rapportent qu'au IX^e siècle on
» transféra dans un asile secret dépendant de l'église de
» saint Étienne, le corps de saint Euverte pour le mettre
» à l'abri de la fureur des Normands... Enfin une excavation
» pratiquée dans une des parois a fait découvrir un petit caveau
» d'environ 1^m 1/2 de largeur sur 2^m de profondeur, dans
» un des côtés duquel on reconnaît une petite porte très
» basse, fermée par une muraille qui paraît remonter à l'épo-
» que la plus reculée. La coïncidence de ces diverses données
» est digne de fixer l'attention des savants. Des recherches

» faites avec discernement auraient probablement pour résultat des découvertes d'un haut intérêt. »

Quelle fut la destination primitive de cette crypte ? A quelle époque remonte sa construction ? L'auteur ne nous l'apprend pas. L'opinion qu'il émet, du reste, au sujet des cryptes, est celle qui a cours parmi les archéologues. A son sens, les souterrains découverts à Orléans, sous les églises, pouvaient être « des catacombes, des lieux de prières, des refuges pour les vivants ou des cachettes dans lesquelles les moines mettaient leurs provisions et leurs trésors à l'abri de l'invasion des barbares. » Il pense que le christianisme, au temps des empereurs romains, « se ménageait dans les entrailles de la terre des retraites dont la position et les dimensions exigües prouvaient et les frayeurs et le petit nombre de ses néophytes. » Il va même plus loin encore quand il écrit ces lignes : « Les premiers temples chrétiens n'avaient point accès dans les villes ; ils se cachaient dans les bois ou les vallons. Quelquefois c'était une petite chapelle en bois osant à peine paraître au-dessus du sol ; quelquefois une crypte construite en maçonnerie, etc¹. »

Des assertions aussi formellement opposées à ce que nous avons dit précédemment nous imposent la nécessité de les combattre, sous peine de nous déjuger. Le savant écrivain orléanais nous pardonnera donc la liberté que nous prenons de le contredire. C'est à tort, croyons-nous, qu'il assimile nos cryptes à des catacombes et à des refuges. Il n'y eut de vraies catacombes qu'à Rome. Les chrétiens étant obligés d'y rester pendant des persécutions de longue durée, s'en faisaient un asile sûr et un lieu de prières. Nous avons vu plus haut, dans une Lettre du clergé de Rome à saint Cyprien, que du temps de Dèce, des évêques et leur clergé y accouraient même de loin pour trouver un abri contre la fureur des païens. C'est une preuve qu'en Italie même, il n'y avait pas alors de ces

¹ De Buzonnières. *Hist. architect. de la ville d'Orléans*, t. I. pages 13-25.

cryptes pouvant servir de retraites. A plus forte raison, dans les Gaules, où les persécutions étaient plus rares et moins longues, était-il peu nécessaire de se creuser des souterrains pour s'y cacher. C'eût été, du reste, bien inutile. Les bois épais et les cavernes des rochers pouvaient mieux remplir ce but. C'est ce que nous apprennent les Actes de saint Savinien¹.

Quant aux premiers temples chrétiens, il nous semble, contrairement à ce que l'auteur avance, que c'est dans les villes d'abord, et non dans les bois, qu'ils devaient s'ouvrir. Les missionnaires chrétiens évangélisaient toujours les villes avant les bourgades. Or il n'est pas supposable qu'après avoir constitué les éléments d'une chrétienté, ils lui aient assigné un centre de réunion, dans les bois, en dehors des cités. Des assemblées de ce genre eussent éveillé l'attention des païens et provoqué leur susceptibilité beaucoup plus que des rendez-vous même fréquents, au sein de la population urbaine. Enfin ces lieux consacrés pour le culte, construits ou déjà existants, n'étaient pas des cryptes, ni des caveaux, pas plus à Orléans qu'ailleurs. De récentes découvertes le démontrent.

Il n'y a pas à discuter ici le fait de l'évangélisation de Genabum par saint Altin, ni la fondation d'une Église chrétienne dans ses murs, ni même la consécration d'un petit temple sous le vocable de saint Etienne. L'ancienne cathédrale fait foi de ce fait historique. L'époque seule peut être ici l'objet d'une discussion. Or en supposant que saint Altin ne soit venu à Orléans qu'au III^e siècle, avant ou pendant le règne d'Aurélien, on est bien obligé de convenir que les fondations de l'église primitive, dédiée par lui à saint Etienne, doivent se rencontrer sous le sol actuel de la ville, au même niveau à peu près que les substructions gallo-romaines du temps de cet empereur. Car c'est encore un fait constaté par l'observation, que, si les ouvrages antiques ont disparu sous les ruines

¹ Voir plus haut la légende latine traduite, p. 231

des constructions postérieures, leurs racines, comme celles des grands arbres, sont restées adhérentes aux entrailles de la terre. Cela est vrai surtout pour les premières églises que les chrétiens consolidaient ou agrandissaient selon les besoins, mais dont ils respectaient toujours l'emplacement et les assises. Or nous savons, par l'histoire même du savant orléanais, qu'à différentes époques, on découvrit sur les bords de la Loire et dans la haute ville de riches et intéressants vestiges de constructions remontant au règne d'Aurélien. Ils se manifestèrent, à 5^m de profondeur, devant l'hôtel de la Préfecture, et à 10 pieds, sous le portail septentrional de la cathédrale¹. Maintenant, que l'on poursuive, selon le désir de l'auteur, si cela est encore possible, l'œuvre d'investigation commencée dans le caveau de Saint-Etienne, que l'on compare la profondeur des monuments gallo-romains découverts avec celle de cette petite crypte, dénuée de tout appareil architectural, on pourra juger presque à coup sûr de son antiquité.

Il existe beaucoup d'autres cryptes à Orléans. L'historien de ces monuments les décrit, à l'exception de celle de Saint-Avit déblayée et réparée depuis peu de temps. Elles sont toutes très anciennes. Cette dernière surtout que nous avons visitée plusieurs fois, ainsi que celle de Saint-Aignan, démontrent, par leur profondeur, mieux encore que par leur architecture, leur origine antique. Ces nombreuses églises souterraines, à Orléans et dans les environs, sont, à nos yeux, un témoignage évident de la diffusion rapide de la foi chrétienne, aux premiers âges, dans le pays conquis à Jésus-Christ par saint Altin.

Les Actes racontent que ce missionnaire et son diacre Eodald se rendirent de Genabum dans la capitale des Carnutes. Et comme ils semaient la parole du salut partout où ils passaient, serait-il impossible de rencontrer çà et là sur la voie

¹ De Buzonnières, *Hist. architect.*, pages 7 et 10. — Il aurait été bien désirable que l'auteur eût indiqué la profondeur de toutes ces fondations sous le sol de la ville.

romaine qu'ils suivirent, quelques traces de cette mission? Il existe, à Orgères, sous le sanctuaire de l'église, une petite crypte, sans aucun ornement, dont on ne connaît ni l'origine ni l'usage primitif. Bâtie grossièrement en petits moellons, elle n'a d'autre prise de jour qu'une entaille creusée dans l'épaisseur d'un pilier de l'abside. Elle n'a jamais été le tombeau d'un saint ni un lieu destiné à recevoir des reliques. Qu'était-ce donc? Il ne serait pas téméraire, pensons-nous, d'attribuer à ce souterrain une origine primo-séculaire. Nos missionnaires auront pu établir en ce village une petite communauté chrétienne, et lui assigner un lieu de réunion. Ce lieu aura été conservé sous les églises de bois et de pierres qui se sont succédé de siècle en siècle; et aujourd'hui, il est, comme tant d'autres, une simple curiosité archéologique.

Après avoir fondé l'Église de Chartres, les saints voyageurs disséminèrent la foi dans les *vicus* circonvoisins. Une vieille tradition rapporte qu'ils allèrent prêcher jusque dans les bourgades du Perche. A cela rien d'étonnant; mais ce n'est qu'une conjecture. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'hécatombe des chrétiens carnutes, ils se dirigèrent vers Paris, en prêchant toujours sur leur passage. Ne serait-il pas permis, ici encore, d'avancer que le petit bourg de Saint-Prest, déjà si riche en souvenirs des vieux âges, fut une de leurs conquêtes? Son église romane a deux cryptes: l'une, sous une chapelle méridionale, qui est aujourd'hui comblée; l'autre, sous le sanctuaire, offrant encore des caractères d'antiquité non équivoques. Cette crypte qui est à 2^m 50 environ au-dessous du terrain extérieur, est une énigme, si ce n'est pas une église des premiers temps, un centre de réunion pour quelques néophytes du village gallo-romain.

La présence simultanée de ces deux cryptes dans une seule église s'offre même à notre esprit comme un argument sans réplique en faveur de notre thèse, car l'histoire vient ici au secours de l'archéologie. On sait qu'au VI^e siècle (vers 528), pendant la guerre des fils de Clovis avec les Bourguignons,

les moines des *Saints-en-Puisaye*, près d'Auxerre, craignant pour les reliques de saint Prest et de ses compagnons, martyrisés sous Aurélien, les emportèrent, en grande partie, à Orléans d'abord, puis à Chartres, et les déposèrent enfin à Saint-Jean-sur-Eure, aujourd'hui Saint-Prest. Ce fut là, d'après les Actes publiés par les Bollandistes, au 26 mai, que saint Ethère, évêque de Chartres, fit bâtir un oratoire pour y placer convenablement ces précieuses dépouilles¹. Or, à cette époque, l'autre crypte qui est sous le sanctuaire, existait certainement et depuis longtemps. Pourquoi donc saint Ethère, au lieu d'utiliser un caveau existant sous l'autel, à la place d'honneur, en aurait-il édifié un autre, à côté de l'église? C'est un acte inexplicable, si l'on persévère dans l'idée d'une construction souterraine. Non, les Actes ont dit vrai et l'observation le constate; c'est une chapelle qui fut alors ajoutée à l'église, et la crypte recouverte par l'abside est un reste de cette église primitive.

De Paris où leur ministère fut à peu près stérile, Altin et Eodald s'en retournèrent à Sens. Mais la vue d'un temple d'idoles qu'ils remarquèrent, à une étape de la route, enflamma leur zèle. Ils firent connaître le vrai Dieu aux adorateurs des faux dieux de Créteil. Ceux-ci se convertirent en masse, et avec leur concours, ils démolirent ce réceptacle d'idoles. Mais le lieu hospitalier où ils avaient été reçus, peut-être même le temple païen, fut converti en église. Nous allons y pénétrer pour continuer notre étude.

5° *Église de Créteil*. De tous les monuments décrits dans ce chapitre, c'est le seul, avec la crypte de Saint-Étienne d'Orléans, que nous n'ayons pu visiter. Mais le savant Didron en

¹ L'auteur éminent de la *Notice hist. sur les reliques de St-Prest* (Chartres, Garnier, 1841) a écrit, à la page 6 : « Le saint pontife fit creuser un oratoire adjacent à l'église... » C'est une interprétation arbitraire : l'expression *ædificatio oratorio* de la légende ne peut autoriser cette traduction.

a publié, dans ses *Annales archéologiques*, une description que nous allons reproduire.

« Créteil conserve sa crypte, dépositaire d'un vieux sépulcre qui renferme les ossements de martyrs dont les annales ecclésiastiques n'ont pas recueilli les noms, et dont le culte n'a point été canoniquement autorisé. *Creusée* (nous soulignons ce mot) sous le chœur de l'église, cette crypte d'une origine probablement très ancienne, a été reconstruite dans la première moitié du XII^e siècle; elle est de forme quadrangulaire; les voûtes sont en arêtes; les arcs-doubleaux arrondis en plein-cintre retombent sur quatre colonnes isolées que surmontent des chapiteaux à crochets, et sur huit pilastres engagés dans les murs. Un autel très-simple composé de larges pierres, s'élève à l'orient; près de cet autel, du côté de l'Évangile, est placé le tombeau des martyrs, qui avait été en partie brisé, et qu'on ne peut plus voir, caché qu'il est aujourd'hui par un revêtement de dalles. . . . Ce monument est dans un état de conservation très-satisfaisant, bien qu'il se trouve enterré complètement de tous côtés. » L'écrivain a de plus fait remarquer qu'il n'y a, dans le diocèse de Paris, que Saint-Denys et Montmartre qui aient eu des cryptes. Tout cela confirme admirablement nos traditions chrétiennes.

L'auteur de cette notice n'a pas indiqué la profondeur de cette crypte, mais il fait observer qu'elle est entièrement ensevelie dans le sol. Cela nous suffit pour en déduire que c'était une église à l'origine. Au temps où elle a été rebâtie, au XII^e siècle, elle était sans doute encore une crypte souterraine, mais probablement éclairée par des fenêtres, et dans les siècles antérieurs, c'était une simple chapelle, avec ou sans annexe, une petite basilique en un mot, construite au niveau du sol, sur l'emplacement de l'oratoire primitif où saint Altin réunit et baptisa ses catéchumènes de Créteil. Ces martyrs inconnus dont les dépouilles ont été rassemblées dans le vieux sépulcre en pierres, ne peuvent être que ceux dont il est fait mention dans les Actes, Agoald et Glibert, canonisés par la

seule voix du peuple, et les autres qui partagèrent la gloire de leur martyr¹.

6° *Église de Notre-Dame d'Etampes*. Est-ce en allant de Chartres à Paris, ou en revenant sur leurs pas, que nos missionnaires s'arrêtèrent à Etampes? On ne peut le savoir. Mais puisque la tradition leur attribue la fondation d'une communauté chrétienne dans cette ville de haute antiquité, on doit en trouver des traces quelque part. Seulement, à l'encontre de ses vieux chroniqueurs², nous placerions cette première église, non pas au faubourg de Saint-Martin, où rien d'antique ne se manifeste, mais au centre même de la population, à l'église de Notre-Dame.

Sous le chœur de cette église, aussi bizarre par l'irrégularité de son plan qu'intéressante par les détails de son archi-

¹ Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. l'abbé Stafford, curé de Créteil, des renseignements intéressants qui complètent cette notice et confirment nos inductions sur la crypte de l'église. Elle a 3^m 45 de hauteur sous voûte. Les fenêtres dont nous avons supposé l'existence, ont leurs baies très visibles, mais entièrement bouchées. L'ancien tombeau a été brisé à la Révolution, mais les reliques n'ont pas été profanées. A partir de 1806, après avoir été plusieurs fois reconnues par l'autorité diocésaine, elles furent placées dans une caisse de chêne revêtue de plomb. Le 6 juillet 1879, le curé actuel les a fait transférer, avec les chefs des SS. Agord et Aglibert, dans une châsse romane, et a renoué ainsi la chaîne de nos traditions apostoliques.

² Dom Fleureau (*Antiquités d'Etampes*, 1683), et d'après lui, M. l'abbé Bonvoisin, ancien curé de Notre-Dame (*Notice hist. sur le culte des SS. Cant, Cantien et Cantianille*, 1856, p. 93), ont écrit que les SS. Potentien et Altin apportèrent la foi dans cette ville en allant de Sens à Chartres. Ce récit renferme une double erreur. Ce fut Altin avec Eodald qui se rendirent, non de Sens à Chartres, mais de Sens à Orléans, et d'Orléans à Chartres. De plus ces auteurs s'appuient sur le nom d'*Etampes-les-Vieilles* donné à la partie méridionale de cette ville pour en faire le premier centre de la foi. Ce n'est pas une preuve, car elle ne fut appelée ainsi qu'au temps du roi Robert, par opposition à l'autre partie qu'il rajeunit, en quelque sorte, et qui fut nommée *Etampes-le-Châtel*.

ture, se cache une modeste crypte très ancienne, où l'on descend par deux escaliers latéraux qui se dérobent eux-mêmes aux regards. Cette chapelle semi-circulaire à l'est, a 7^m 50 de long sur 5^m 50 de large. Sa voûte en arêtes, du XI^e siècle, s'appuie sur un double rang de trois colonnes libres et sur douze demi-colonnes accolées à l'enceinte. Les chapiteaux informes de ces supports sont ornés de dessins en creux qui rappelleraient assez l'époque mérovingienne. Mais abordons la question principale. Nous trouverons ici encore l'occasion d'exposer clairement notre système.

Cette crypte entièrement souterraine a-t-elle toujours été dans cet état? Evidemment non. Dans l'épaisseur des murs, entre les colonnes engagées, on voit des baies étroites bouchées dont l'ébrasement en chanfrein et l'élévation au niveau de la voûte manifestent l'usage primitif : ces ouvertures étaient assurément des fenêtres, avant que l'église de Robert-le-Pieux eût enseveli cet oratoire sous son dallage. Alors s'élevait, au-dessus, la chapelle de Saint-Sérin, dont parle Dom Fleureau, le vieil historiographe d'Etampes, et la crypte, en contre-bas d'un tiers environ de sa hauteur, recevait la lumière du dehors ou de l'hémicycle de cette chapelle. Nous croyons même avoir trouvé l'ancien niveau de celle-ci, à une saillie anguleuse que l'on distingue très-bien sur le pied-droit de l'escalier, du côté nord. L'état des marches, en pierre dure, vient de plus confirmer cette opinion, car les plus basses sont seules usées par le frottement des pieds. Dès lors la chapelle de Saint-Sérin était de 1^m 90 plus basse que le niveau de l'église actuelle, enterrée déjà elle-même à une profondeur d'environ 0^m 25 sous le sol de la ville; et la crypte, en ces temps reculés, plongeait à 0^m 86 à peu près dans la terre, au-dessous de la chapelle supérieure. Allons plus avant.

La crypte a-t-elle été primitivement *creusée* ou bâtie sur le sol? Nous n'hésitons pas à déclarer que cette crypte a remplacé une petite église construite en ce lieu, à fleur de terre, dès le berceau de l'Eglise. Pour quelle raison l'aurait-on creusée? Elle n'a jamais été un *martyrium* ou une *confession*.

Il n'y a jamais eu dans son enceinte aucun tombeau de martyr. Elle existait certainement à l'époque où le roi Robert y fit déposer les reliques des saints Cant, Cantien et Cantianille, qu'il avait apportées d'Italie pour en doter sa chère ville d'Etampes. Oui, cette crypte fut, à l'origine, comme presque toutes les autres, une église à ciel ouvert. Elle est assise à 3^m de profondeur, sous les remblais accumulés par les siècles, et ce n'est pas encore là son niveau primitif. La niche pratiquée dans le mur du sanctuaire, à droite de l'autel, et qui devait servir de siège à l'officiant, n'est plus à sa hauteur voulue ; son peu d'élévation fait voir que le pavé de cette crypte a été lui-même exhaussé. Or l'exploration du sol de la ville aurait démontré déjà, si l'on y avait fait attention, que cette profondeur marque l'étage inférieur des plus anciennes substructions connues. C'est ce qui porte à croire que cette crypte fut non-seulement la première église chrétienne élevée à Etampes, mais une église fondée par les apôtres des Carnutes, s'il faut s'en rapporter à la tradition.

La vérité qui se dégage de l'ensemble de cette discussion, c'est que les restes de nos premiers monuments chrétiens, enfouis sous nos basiliques du moyen-âge, viennent, de concert avec la tradition de tous les siècles, publier hautement leur antiquité et par conséquent l'apostolicité de nos Eglises. Et, pour corollaire de ce chapitre, nous ajouterons hardiment, en attendant que des contradictions sérieuses et motivées se produisent, que les cryptes anciennes des villes de la Gaule sont des vestiges des premières églises qui y furent élevées ; qu'étant donnés, d'une part, leur profondeur sous le sol, et de l'autre, des repères certains de constructions antiques, on peut arriver à connaître par analogie l'époque de leur fondation ; et qu'enfin, les cryptes des églises villageoises elles-mêmes sont de nature à signaler la route parcourue par les pionniers de l'Évangile et les étapes de leurs courses apostoliques.

CONCLUSION GÉNÉRALE DE L'OUVRAGE

Après une course prolongée, on aime à se rappeler ce qui a frappé les yeux. Au terme de cette longue dissertation, nous éprouvons de même le besoin de rassembler nos souvenirs. Et en repassant dans notre esprit les questions agitées, les témoignages et les chefs de preuves accumulés en faveur de la thèse de nos origines apostoliques, nous nous demandons si nous avons fait partager nos convictions aux lecteurs.

Nous avons en présence deux classes d'opposants : ceux qui nient de bonne foi, faute d'examen approfondi, le fait de ces origines, et ceux qui s'insurgent de parti pris contre la possibilité même du fait. Ces derniers, plus exigeants encore que les critiques outrés du dernier siècle, se sont fait une règle qui ne sera jamais admise par la sagesse des vrais savants : celle de ne croire, en fait d'histoire, que ce qui est formellement rapporté par des auteurs connus. Ils rejettent obstinément toute autre source de vérité historique. Ce livre ne saurait donc les convaincre.

Mais nous pourrions dire à ces esprits récalcitrants : nous vous avons présenté nos preuves, quelles sont celles que vous nous opposez ? Vos deux fameux textes tirés de Sulpice-Sévère et de Grégoire de Tours n'ayant plus aucune valeur probante dans la question, quelle raison avez-vous de repousser tant de textes, tant de témoignages concordants qui établissent si puissamment le fait de l'apostolicité de nos Églises?... Et quel intérêt vous pousse à le faire ? Vous avez formulé, contre nos aïeux, une accusation que rien ne légitime, celle de vouloir, par orgueil national, se rattacher au berceau de l'Église et à la chaire de saint Pierre. On peut vous accuser d'un sentiment tout opposé, moins noble et moins chré-

tien, et nullement fondé sur l'amour de la vérité. Votre opinion n'est donc qu'une négation qui ne repose sur rien d'avéré ni de solide.

Mais si nos preuves n'ont pas eu le pouvoir de porter la conviction dans ces esprits prévenus, elles auront certainement dissipé les doutes de ceux qui cherchent la lumière. Est-il possible, en effet, de concevoir un instant que saint Pierre, envoyé par Dieu d'Antioche à Rome pour convertir l'Occident, soit resté environ vingt-cinq ans dans la capitale du monde, sans envoyer ses disciples évangéliser les provinces, et surtout celle des Gaules, la plus voisine de toutes ? Ce fait admis, est-il possible de supposer que ces premiers semeurs de la parole évangélique n'aient pas fait de nombreuses conversions dans les villes de la Gaule, et qu'après avoir réuni des chrétientés, ils n'y aient pas fondé des Églises, selon l'usage apostolique ? Peut-on raisonnablement récuser le témoignage des Pères de l'Église et des historiens anciens qui affirment, les uns implicitement, les autres formellement, que la Gaule celtique a été évangélisée et pourvue d'Églises, dès le premier siècle de notre ère ?

Du reste, nous sommes en possession d'un document d'une valeur égale à celle d'une pièce historique. C'est la légende qui renferme les Passions de saint Savinien, de saint Potentien et de saint Altin. Tout concourt à proclamer son ancienneté, sa véracité et son authenticité. Nous avons consulté des écrits composés du IX^e au XII^e siècle, dont l'étude comparée nous a fait voir qu'elle leur était antérieure, et même que le récit des missions concernant quatre Églises ou localités différentes avait été rédigé avant le V^e siècle. Nous avons examiné la légende en elle-même, et nous avons été frappé de la sincérité et de la bonne foi de ses auteurs. Nous avons scruté la tradition écrite, reflet de la tradition orale, et, à travers tous les siècles, jusqu'au dix-huitième, nous n'avons entendu qu'un concert unanime et constant de voix les plus autorisées, en faveur de son authenticité. Confrontée avec les autres légendes des anciens âges, cette histoire de nos martyrs

s'est trouvée en parfait accord avec elles; une seule la contredit, mais elle a été composée évidemment à l'époque du schisme gallican avec le passé traditionnel de nos Églises. Enfin, nous avons interrogé les débris de nos vieux monuments chrétiens, enfouis dans les entrailles de la terre, et ils ont presque tous répondu : nous sommes contemporains des édifices gallo-romains. Nous avons alors conclu et nous concluons à la vérité de cette histoire de nos premiers missionnaires; et à l'apostolicité des Églises de Sens, de Chartres, de Troyes et d'Orléans, fondées au premier siècle, par saint Savinien, saint Potentien, saint Altin et leurs compagnons.

Il nous reste à rappeler, à la fin de ces *Études historiques*, ces paroles du livre de l'Ecclésiastique : *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua*. Louons, bénissons et vénérons ces vaillants hommes, ces glorieux disciples du Sauveur et de son premier Apôtre, qui nous ont apporté la foi, qui ont fondé nos Églises, en ont cimenté l'édifice avec leur sang, et y ont fait naître une génération immortelle d'illustres pontifes et de prêtres zélés qui continuent avec persévérance leurs travaux apostoliques.



APPENDICE

LA VIERGE DRUIDIQUE

Longtemps avant la conquête des Gaules par César, le territoire des Carnutes, comme il le raconte lui-même, était le lieu où les druides tenaient leurs assemblées générales. L'endroit précis est toujours resté inconnu. La capitale elle-même, l'antique Autricum, était alors un centre religieux où, d'après une tradition qui se perd dans la nuit des temps, ces prêtres philosophes vénéraient, dans une grotte ou un bois sacré, la statue d'une Vierge qui devait enfanter un Sauveur. Ils avaient même écrit, dans leur langue, sur le socle de l'image : *Virgini parituræ druides*.

Cette tradition pieuse qui ne touche en rien à la foi chrétienne, n'a sans doute été confiée, pendant bien des siècles, qu'à la mémoire des fidèles; ou, si elle a été fixée par l'écriture dans quelque document ancien, il aura disparu avec tant d'autres, au milieu des désastres dont la ville de Chartres a été si souvent le théâtre.

Quoi qu'il en soit, elle n'a jamais rencontré, que nous sachions, de contradicteurs sérieux dans le passé. Les graves auteurs du *Gallia christiana* ont, les premiers, révoqué en doute

sa véracité, parce qu'ils ont mis en question celle de nos origines elles-mêmes qu'ils n'avaient point approfondies et ne connaissaient que par les chroniques modernes¹. Leur sentence, dépourvue de motifs à l'appui, est donc très réformable. Ce n'est qu'à partir de la Révolution que les historiens locaux commencent à contredire ouvertement cette tradition; mais ils le font, comme Chevard et Bouvet-Jourdan, sous forme de plaisanterie dédaigneuse, à l'adresse de la simplicité de nos bons aïeux, et sans produire aucun monument, sans fournir aucune preuve contraire.

Plus récemment, un écrivain qui approvisionne de ses œuvres les bibliothèques de la *Ligue de l'Enseignement* a publié une longue *Dissertation* pour démontrer l'impossibilité et l'in vraisemblance du culte rendu à la Vierge Marie par les druides². Mais les objections qu'il apporte contre ce fait, les preuves qu'il avance, les arguments surtout qu'il emploie, en faveur de sa thèse, sont tellement faibles et illogiques, qu'après avoir lu sa brochure de cent pages, on se sent porté à en tirer une conclusion tout opposée à la sienne; malgré lui, il prouve la vérité de ce qu'il nie. Ainsi, dans les chapitres II et III, il fait passer sous les yeux du lecteur beaucoup de documents historiques et liturgiques où la tradition de la Vierge druidique se trouve bien et dûment enregistrée, depuis le XIV^e siècle jusqu'à la Révolution. Puis tout-à-coup, il consacre le chapitre suivant à faire voir que cette tradition n'a jamais existé! Comment cela? C'est que, dit-il: « Une tradition est un fait qui, consigné ou non dans les annales écrites, se transmet oralement de génération en génération, qui est populaire, connu dans toutes les classes et surtout des gens qui ne

¹ « Plebem inscitam non moror, cui si fides haberetur, jam ante Christum christianæ erant Carnotæ. Ferunt quippè ecclesiam cathedralem olim pro templo Druidis fuisse, Virgini parituræ consecrato. » *Gallia christ.*, t. VIII, p. 1091.

² *Dissertat. sur la légende Virgini parituræ*, etc. par A.-S. Morin, avocat, etc. Paris, Martinet, 1863. L'Institut de France a décerné à l'auteur une Mention honorable.

savent pas lire ou qui ne lisent pas¹. » Partant de là, il n'a pas de mal à montrer qu'une foule de gens du peuple ne connaissent pas l'origine druidique de l'Église de Chartres, et conséquemment qu'il n'y a pas de tradition. Cette science de définition et de dialectique, que Port-Royal n'avait pas soupçonnée, suffit à éclairer sur la valeur de l'ouvrage. Loin donc d'incriminer l'auteur, on lui témoignerait plutôt de la reconnaissance pour cet essai de polémique si étudié et si infructueux. Mais nous ne pouvons laisser passer sans protestation l'accusation qu'il porte contre le clergé chartrain, de tendre à *faire accréditer chez les fidèles la tradition (druidique) comme article de foi*². Cela est faux. Jamais, en aucun temps, on n'a présenté cette tradition comme doctrinale.

Enfin, il y a quelques années à peine, un ancien imprimeur de la contrée a cru devoir, tout en compilant un certain nombre de pièces inédites sur le Perche, hasarder quelques mots touchant nos origines chrétiennes et la Vierge druidique³. Mais il l'a fait avec une telle conviction de son incompetence en pareilles matières, qu'on ne peut que le féliciter de cette modestie. Cependant il se range du côté des *savants* qui rejettent ces traditions, contre les partisans d'une *certaine école*, dit-il, *plus pieuse qu'éclairée*, qui tentent de les démontrer. Il était libre de le faire, mais alors il fallait motiver cette opinion. Il cherche, il est vrai, à s'appuyer sur des autorités; il nomme Souchet et M. Merlet. Mais l'ancien chanoine a défendu ardemment nos origines primo-séculaires et n'a rien dit contre la Vierge druidique⁴; et l'on doit tenir compte à l'honorable

¹ *Dissertat.*, page 49.

² *Id.*, page 48.

³ Gouverneur, *Essais historiques sur le Perche*, p. 197. L'auteur de cette compilation a mérité, aux yeux des membres de l'Institut, une Mention honorable.

⁴ Le chanoine Souchet admet la tradition de la Vierge druidique. Ce qu'il repousse, et ce qu'il censure même avec une certaine acrimonie, ce sont les fictions que rapporte la *Vieille Chronique*, dans la 2^e partie, sur Priscus, sur le roi de Montlhéry et sur le voyage des druides à Jérusalem. Voir *Hist. de Chartres*, ch. ix.

archiviste d'Eure-et-Loir, au lieu de l'en blâmer, des réserves qu'il a mises dans l'examen de la première question. Quant à la seconde, il ne l'a pas même effleurée.

M. l'abbé Bulteau a fait une étude sur la Vierge druidique, dans un petit livre qui n'a jamais eu l'approbation de l'autorité diocésaine, à cause de certaines erreurs graves qui s'y trouvent, et qui néanmoins renferme des détails intéressants sur l'histoire et le pèlerinage de Notre-Dame de Chartres¹. Mais il faut avouer que l'auteur n'a pas établi sa thèse sur des preuves suffisantes.

Le vénérable et regretté M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, a traité plus à fond la question de la Vierge druidique, dans le premier volume de son bel ouvrage intitulé : *Notre-Dame de France*. Il a consacré cinq chapitres à l'histoire de Notre-Dame de Chartres et le premier est une thèse sur l'antiquité du culte de Marie dans cette ville. Il y fait trois suppositions qu'il convertit en trois certitudes. Il prouve : 1° Que le mystère de la Vierge qui devait enfanter était connu des païens ; 2° Qu'entre tous les peuples, les druides l'ont plus spécialement connu ; 3° Enfin, que parmi tous les druides ceux de Chartres l'ont connu plus particulièrement et ont eu des raisons spéciales de l'inscrire sur leur autel². Cette étude nous eût dispensé d'en publier une, après cet écrivain si estimé, s'il n'avait pas été induit en erreur par des documents suspects dont il ne pouvait discuter la véracité, et si nous n'avions pas eu à produire des témoignages nouveaux et intéressants pour appuyer ce point de notre histoire religieuse. On ne saurait

¹ L'abbé Bulteau, *Manuel du pèlerin à Notre-Dame de Chartres*, Chartres, Noury, 1855. Voir ch. II, page 12 et suiv. — L'auteur a prétendu et cherché à prouver, au ch. III de ce livre, que le Vêtement de la S^{te} Vierge, don de Charles-le-Chauve à Notre-Dame de Chartres, ne lui a jamais appartenu. Mais il est revenu de cette erreur et il l'a résolument rétractée, nous a-t-on dit, dans sa *Monographie de la Cathédrale*, dont la publication va commencer.

² Hamon, *Notre-Dame de France, ou Hist. du culte de la Sainte-Vierge en France*, Paris, Plon, 1861, t. I, p. 185.

apporter, dans des questions de cette nature, un examen trop attentif et une critique trop sévère. Nous sommes donc en mesure de constater, avant d'avoir abordé ce point de notre histoire religieuse, que, d'un côté, il n'a encore été traité qu'imparfaitement, et que, de l'autre, il n'a jamais été combattu avec succès par les critiques. C'est ce qui nous a déterminé à compléter nos Études sur les origines de nos Églises, au premier siècle, par un court Appendice touchant la tradition de la Vierge druidique.

Ce travail, du reste, a ici sa raison d'être, on le comprendra facilement. L'opinion que nous voulons défendre est libre. On peut être un chrétien éclairé et ferme dans sa foi, tout en refusant son adhésion à une croyance qui ne relève que d'une tradition humaine. Elle est même indépendante, nous l'avons dit, de l'histoire si bien fondée de nos origines apostoliques. Cependant ces deux faits : l'établissement de l'Église de Chartres, au premier siècle, et le culte druidique d'une Vierge-Mère se tiennent si étroitement, sous le rapport chronologique, que l'on ne peut maintenir ce dernier, si l'on abandonne l'autre. C'est ce que n'ont pas compris les moines de Saint-Père. Les premiers ils ont déplacé la mission apostolique de nos saints fondateurs, pour la rapprocher de deux siècles; et néanmoins ils ont conservé la tradition de la Vierge des druides. C'était commettre une inconséquence et un anachronisme. Car, de l'aveu de tous les historiens, le druidisme ne régnait plus dans les Gaules, au III^e siècle. L'assertion contraire des rédacteurs de l'Histoire littéraire¹ ne peut tenir devant les affirmations de Pline et de Suétone et celles du dernier historien des Gaules, Amédée Thierry. Ou plutôt ces opinions diverses peuvent se concilier. Il y eut des druides dans la Gaule jusque sous le règne des empereurs chrétiens, c'est vrai, mais ils n'existaient plus à l'état de corporation : ils ne se réunissaient plus, ils n'avaient plus de prêtres, et leur culte avait été aboli dans toutes les villes de l'empire. Donc si

¹ *Hist. litt. de la France*, t. I., p. 42.

l'on maintient la fondation de l'Église des Carnutes concurrentement avec un culte établi en l'honneur de la Vierge, on ne peut le faire qu'à la condition de respecter l'origine traditionnelle de cette Église, qui est celle des temps apostoliques. C'est ainsi que nos traditions s'enchaînent par un lien qui tire sa force de l'histoire elle-même.

C'est assez de préliminaires. Entrons dans le fond de la question. Pour la traiter avec un peu d'ordre et de clarté, nous commencerons par nous débarrasser de certaines difficultés qui donnent lieu à des objections. Nous présenterons ensuite les preuves que la tradition, les monuments et les usages peuvent fournir.

I. — *Les Objections.*

Ce que l'on objecte d'abord généralement, c'est l'in vraisemblance du fait. On s'étonne que des philosophes païens aient eu connaissance de l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein d'une Vierge, longtemps avant son accomplissement, tandis que les Juifs et même les Apôtres ne furent instruits parfaitement de ce mystère qu'après la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ.

L'on n'a jamais prétendu que les druides aient eu cette connaissance formelle et adéquate du dogme régénérateur. Mais qu'ils aient appris que le salut du genre humain arriverait par l'enfantement d'une Vierge, il n'y a rien en cela qui puisse surprendre, car c'est un fait reconnu aujourd'hui et parfaitement démontré que la prophétie d'Isaïe : « *Ecce virgo concipiet, et pariet filium, une vierge concevra et enfantera un fils, l'Emmanuel, etc.* » était répandue chez tous les peuples de l'Orient et de l'Occident, plusieurs siècles avant le grand événement de Bethléem¹. L'étude de leurs traditions a si bien mis cette

¹ Inutile de s'attarder à démontrer ce point. Il l'a été par des auteurs compétents. On peut consulter là-dessus Aug. Nicolas, *Etudes phil. sur le Christ.*, t. II, l. 2, ch. 5. — Bonnetty, *Ann. de*

vérité en évidence et montré, même au sein du paganisme des figures anticipées de cet enfantement virginal¹, que les philosophes modernes, moins religieux que les païens, en ont profité pour donner le change et faire croire, par des inductions forcées, que les mystères du christianisme dérivaien des superstitions païennes. C'est le renversement des idées et des faits en faveur d'un philosophisme ennemi de la foi chrétienne. Ce qui est vrai, c'est que les dogmes révélés à l'origine ont laissé partout des traces; c'est que les oracles bibliques ont provoqué dans le monde païen des essais d'interprétation et de réalisation, qui n'étaient qu'une imitation trompeuse de ce que le christianisme seul devait accomplir avec une perfection divine.

Toutefois cet oracle disséminé dans l'univers, d'une Vierge qui devait enfanter, n'était pas accueilli avec la même créance par tous les peuples et tous les anciens philosophes. Sous le règne d'Auguste, pendant que la lyre si harmonieuse de Virgile célébrait par avance l'âge d'or qui allait commencer avec l'*Enfant descendu du Ciel*, les Romains de l'aristocratie, plus incrédules que le peuple, refusaient de croire au miracle futur que l'on publiait en tous lieux. Un vieux manuscrit du ~~XII~~^{XIV} siècle renferme ce trait que Wailly a pris pour exemple dans ses *Éléments de paléographie* : « Les Romains, au temps » d'Auguste, voulant perpétuer le souvenir d'une paix de » douze années, édifièrent un temple de la paix, le plus beau » et le plus grandiose qui eût jamais frappé les yeux des mor- » tels. Ils consultèrent Apollon pour connaître la durée de ce » temple, et il leur fut répondu qu'il resterait debout jusqu'à » ce qu'une vierge devint mère. Ils conclurent de cette » parole qu'il durerait toujours, parce qu'il leur paraissait » impossible qu'une vierge pût enfanter². « Les Gaulois et

XIV
(13)

Phil. chrét., t. VII, p. 103. — Hamon, *Notre-Dame de Fr.*, t. I, p. 187 et suiv.

¹ De Mirville, *Des Esprits et de leurs manifestations diverses*, deuxième Mém., ch. IX, *Les Vierges druidiques*.

² « Romani, tempore Augusti, quia pax fuit continua per duode-

surtout les druides carnutes apportaient plus de simplicité dans la recherche de la vérité. Ils croyaient au futur enfante-ment de cette Vierge. Du reste l'ensemble de leurs dogmes, comme nous l'avons montré dans le chapitre premier de la première partie, les prédisposait parfaitement au christianisme. Donc jusqu'ici rien ne s'oppose à la possibilité du fait que nous essayons de mettre en lumière.

Mais est-il vrai que ces prêtres philosophes aient taillé, comme on le raconte, la statue d'une jeune fille tenant un enfant dans son giron, qu'ils l'aient placée dans une grotte sur un autel, pour la vénérer, et qu'ils aient tracé sur le socle de l'image, en grec ou en celtique : « *Virgini parituræ drui-des*, les druides à la Vierge qui doit enfanter ? » Nous répon-drons à ces questions que l'authenticité de la tradition char-traine ne dépend pas absolument de la réalité de ces détails. Ce sont là des circonstances qui ont pu être ajoutées ou modifiées par des chroniqueurs pour donner du corps à cette tradition, mais qui n'en constituent pas le fond essentiel et doctrinal. Ce qu'il importe d'établir dans la question, c'est que les Gaulois carnutes aient professé et manifesté ostensiblement leur croyance à un Libérateur futur qui devait naître d'une Vierge, et que nos premiers missionnaires en aient pris occasion pour leur annoncer l'accomplissement de leurs désirs et de leurs espérances. Tel est le fond de la tradi-tion chartraine sur lequel le pieux Rouillard et tant d'autres après lui, ont brodé leurs descriptions naïves et pittoresques.

Après tout, l'on pourrait retourner la question précédente et demander aux contradicteurs : Est-il bien vrai que les drui-des n'aient pas représenté en effigie une Vierge-Mère ? On a dit que ces philosophes spiritualistes n'adoraient pas des ido-

cim annos, templum pacis edificaverunt, quod pulcherrimum erat oculis hominum et mirabilissimum; qui consulentes Appollinem de duratione illius templi acceperunt ipsum duraturum quousque pare-ret virgo. Hoc audientes eternum esse crediderunt, quia impossi-bile eis videbatur de virgine paritura. » Wailly, *Élém. de paléog.*, t. II, planche VII, p. 256. Ms. tiré de la Bibl. roy., n° 1201.

les. Il est bien impossible d'appuyer sur cette assertion des preuves historiques irréfragables. Car ces prêtres autoritaires qui absorbaient le monopole du gouvernement et celui de l'enseignement religieux, ne laissaient rien transpirer des mystères de leur culte. César et les autres écrivains anciens ne nous en ont appris que des généralités et quelques cérémonies publiques, comme celle de la cueillette du Gui sacré. Nous n'osons interroger les écrivains modernes qui ont étudié spécialement l'histoire des Celtes et des druides, tels que Elias Schédius et Pelloutier et, à une époque plus rapprochée, Doellinger, Am. Thierry et Anatole Barthélemy, pour savoir si les druides élevaient ou non des statues à leurs divinités ; car ils n'ont puisé leurs connaissances que chez les historiens anciens dont les textes, à cet égard, n'ont pas toute la clarté désirable.

On sait que les Gaulois carnutes étaient déjà polythéistes, même avant la conquête des Romains. Le récit de J. César est formel sur ce point. L'erreur qu'il a commise en donnant à leurs dieux des noms romains, n'infirme nullement son témoignage. Mais les divinités des Carnutes étaient-elles les mêmes que celles des druides ? Et les représentaient-ils sous une forme humaine ? C'est une question qui a été longtemps débattue sans résultat bien clair. L'auteur des *Commentaires* semble se prononcer dans ce sens, puisqu'il parle indistinctement des druides et des Carnutes et qu'il assimile les dieux de ce peuple à ceux de Rome. C'étaient donc des images matérielles. Lucain, dans sa *Pharsale*¹, les nomme avec plus de vérité que César. Il reproche aux druides d'apaiser, par des flots de sang humain, la colère de leurs dieux Hésus, Teutatès et Taranis, mais il ne parle pas de statues élevées en leur honneur. Pline, dans son *Histoire naturelle*, raconte en détail

*Et quibus immitis placatur sanguine diro
Teutates, horrensque feris altaribus Hesus,
Et Taranis Scythicæ non mitior ara Dianæ.*

Lucain, *Pharsale*, l. I, v. 440 et suiv.

la cérémonie du Gui sacré, et il ne donne pas non plus à entendre, que les prêtres de la secte offrirent leurs hommages à des dieux fabriqués de main d'homme ¹.

Consultons maintenant les auteurs modernes. Elias Schédius, écrivain très érudit, mais dont l'autorité a été contestée, affirme que « les druides ont élevé des statues dans le secret de leurs sanctuaires, et qu'ils les ont dédiées à Isis ou à la Vierge de laquelle naîtrait un fils qui serait le Rédempteur du monde ². » Schédius a pu dire la vérité, quoiqu'il n'indique pas la source où il a puisé. Mais s'il ne s'agit ici que de la déesse Isis, nous récusons son témoignage. Plus difficile en cela que M. Bulteau et d'autres écrivains, il nous répugne de confondre Isis qui n'était pas une vierge, avec la Mère de l'Emmanuel, même à travers les voiles des prophéties figuratives répandues dans le paganisme. Isis, femme d'Osiris, déifiée par les Egyptiens, avait des autels dans plusieurs villes de la Gaule. Si son culte eût symbolisé celui de la Vierge-Mère, la *Virgo paritura* eût été vénérée dans toutes ces villes aussi bien qu'à Chartres. Cette déesse avait, du reste, ses mystères bien connus; on les observait partout dans ses temples ³. Or peut-on supposer un instant que nos saints missionnaires en aient pris occasion pour prêcher la naissance du Verbe incarné dans le sein d'une Vierge?

Pelloutier, pasteur de l'Église française à Berlin, au siècle

¹ Pline, *Hist. nat.*, l. xvi, ch. 44. Lucain et Pline disent cependant que les druides de Marseille avaient des simulacres *simulacra*, mais on ne s'est jamais bien entendu sur le sens de ce mot.

² « Hinc Druidæ statuam in intimis penetralibus erexerunt, Isidi seu Virgini hanc dedicantes, ex quâ filius illic proditurus erat, nempe generis humani Redemptor. » Elias Schedius, *de Diis german.*, cap. xiii. — L'auteur cite, à ce sujet, un passage de l'*Histoire des Indiens*, de G. Arthus, où cet annaliste raconte que les Chinois adoraient encore de son temps la statue d'une femme tenant son enfant sur son sein, et qu'ils faisaient brûler des lampes et des cierges en son honneur.

³ La Table isiaque, en cuivre, sur laquelle sont représentés Isis et ses mystères, existe encore et se voit dans la galerie royale de Turin.

dernier, a écrit une *Histoire* très estimée sur la religion et les mœurs des Celtes et des Gaulois. Il y prouve très bien que ces peuples et en particulier les druides professaient le spiritualisme, qu'ils reconnaissaient un Dieu unique et suprême¹, croyaient à l'immortalité de l'âme et à la nécessité des sacrifices, et il nie absolument qu'ils aient jamais adoré des idoles. Mais il les considère ici dans les temps les plus reculés. M. de Chiniac de la Bastide, qui a publié une édition de son *Histoire* et l'a fait suivre d'un *Discours* qui en est un excellent résumé, assure qu'après la conquête des Gaules, les druides eux-mêmes furent obligés de tolérer le mélange des religions et de fermer les yeux sur les abus du polythéisme qui s'introduisit partout au sein de la nation. « *Esus*, dit-il, fut changé en Jupiter; les autres dieux inférieurs cédèrent aussi leurs places aux Dieux Romains². »

La découverte qui fut faite, au siècle dernier, sous le parvis de Notre-Dame de Paris, de plusieurs débris d'un autel païen, du temps de Tibère, et dont nous avons déjà parlé, confirme parfaitement l'assertion de M. de Chiniac, sauf que les dieux gaulois s'y trouvent réunis aux dieux romains. On y voit Jupiter fraternisant avec l'Hésus des druides, lequel, une serpe à la main, s'appête à couper le gui de chêne. Les ministres de la religion déploraient sans doute ce polythéisme et surtout ce mélange, mais, comme le dit cet écrivain, ils le subissaient. Or si les habitants de Lutèce figuraient ainsi leurs divinités à côté de celles de leurs vainqueurs, les Carnutes, leurs voisins, devaient avoir aussi des idoles. Nous ne voyons donc pas sur

¹ Anatole Barthélemy qui a écrit une étude très approfondie sur les *Anciennes religions des Gaulois*, dans la *Revue archéol.*, (t. VIII, pp. 337 et 717), est, sur ce point, parfaitement d'accord avec Pelloutier. Il dit que la religion druidique était la plus raisonnable, que les druides n'avaient qu'une divinité, mais que le peuple était idolâtre.

² S. Pelloutier, *Hist. des Celtes et particulièrement des Gaul. et des Germ.*, revue par M. de Chiniac, 1771, t. VII, l. iv, p. 86-87. *Discours sur la nat. et les dogm. de la relig. gaul.*, p. 193.

quelle raison valable on pourrait se fonder pour montrer comme impossible ou invraisemblable l'érection, par les sectateurs d'Hésus, d'une statue de la Vierge-Mère, symbolisant leur délivrance et celle du genre humain. Puisque, du temps des premiers empereurs, la vogue était aux fétiches, rien d'étonnant que ces prêtres, explorateurs ardents de l'avenir et avides de liberté, aient voulu représenter, aux yeux de leurs disciples, une divinité de leur choix dans laquelle se concentraient leurs espérances. C'était une manière de protester contre le matérialisme grossier de leurs vainqueurs.

Si les Carnutes et même les druides, après la conquête, avaient des idoles, il faut bien en conclure qu'ils avaient des temples. A l'époque où il faut placer le fait qui nous occupe, c'est-à-dire après l'interdit porté par trois empereurs contre les sacrifices sanglants des druides, avaient-ils encore la faculté de se réunir, comme au temps de César, dans les *lucus* ou bocages sacrés des forêts vierges ? On peut en douter¹. Am. Thierry, qui a le mieux étudié l'histoire des Gaulois, affirme que l'empereur Claude avait entrepris d'exterminer le druidisme². Toutefois, en supposant que les réunions dans les bois sacrés eussent encore lieu, à cette époque, sous la présidence des chefs de la secte échappés aux massacres de Claude, on ne peut nier que le peuple qu'ils dominaient toujours, n'eût ses temples dans les villes. C'est ce que dit de Chiniac, dans son *Discours* déjà cité. « Les Gaulois avaient

¹ Pline, mort en 79 (*Hist. nat.*, loco cit.), emploie le *temps présent* pour dépeindre les cérémonies druidiques ; mais il se sert du *passé* en parlant de la convocation à l'assemblée annuelle qui avait lieu auprès d'Autricum (Chartres), pour la cueillette du gui : *ad viscum Druidæ clamare solebant*. Il insinue par là qu'elle n'avait plus lieu.

² Le passage de Suétone sur lequel s'est appuyé cet historien : *Druidarum religionem... penitus abolevit*, est certainement exagéré, et doit être sagement interprété, car c'est un fait que les druides ont subsisté dans les Gaules longtemps encore après l'empereur Claude.

pensé jusqu'alors que le Seigneur n'habite point en des Temples bâtis par des hommes; mais peu après la conquête des Romains, ils se piquèrent de bâtir des Temples très magnifiques¹. « Doëllinger est du même avis : « Toutes les images divines, dit-il, qu'on a trouvées en Gaule appartiennent à l'époque de la conquête romaine, et pourtant il est vraisemblable que les Gaulois possédaient de telles images avant la domination des Romains. Il est sûr qu'ils avaient des temples, quoique des bois épais, comme celui dont Lucain fait la description poétique, fussent le lieu favori de leur culte². . . » Encore une fois, comment peut-on, en présence de pareilles autorités, considérer comme invraisemblable la tradition de la Vierge-Mère trouvée par nos premiers apôtres dans un sanctuaire druidique?

Mais, nous dira-t-on, c'est d'une grotte qu'il s'agit dans les vieilles chroniques. Que nous importe la dénomination? Ne sait-on pas que ce mot français est très moderne, qu'il a été employé pour désigner la crypte, et que, dans les plus anciens écrits qui relatent la tradition, il n'est nullement question de grotte, ni de caverne, ni de bois sacré? Ce qui a fait adopter cette expression par les chroniqueurs, Rouillard et autres, c'est la persuasion qu'ils avaient que les druides tenaient toujours leurs séances, même après la conquête, dans des grottes ou des cavernes, comme il en existe encore dans la Bretagne et même dans la Beauce. Il n'y avait dans les villes ni allées couvertes, ni *lucus*, mais des temples, d'abord grossiers et sans architecture, lesquels devinrent par la suite des monuments splendides. Rien ne s'oppose à ce que l'on donne à ces premiers sanctuaires le nom de grottes; mais ce n'était point de ces galeries formées d'énormes palets posés horizontalement sur deux rangées de blocs, en guise de murailles,

¹ S. Pelloutier, *Hist. des Celtes*, t. VIII, loc. sup. cit., p. 103.

² Doëllinger, *Paganisme et Judaïsme*, t. III, p. 163. — Au sujet des temples, cet écrivain cite Suétone, *Cæsar*, 54, et Plutarque, *Cæsar*, 26.

comme celles de Kerangouez (Finistère), de Saumur (Maine-et-Loire), ou celle qui a été trouvée près de Gallardon (Eure-et-Loir), et dont nous avons entretenu récemment la Société archéologique¹. Sous les Romains, à l'endroit où s'élève la cathédrale, il ne pouvait exister un monument de ce genre. Nous sommes, à cet égard, de l'avis de notre ancien collègue, M. Lecocq. Son bon sens lui a dicté ces réflexions, au sujet de la crypte : « L'archéologue consciencieux est embarrassé » pour trouver en présence de la légende chartraine *Virgini paritura*, une explication plausible et surtout irréfutable, » de l'existence de la grotte druidique². » Ce ne fut que vers la fin du moyen-âge que l'on donna le nom de grottes, ou même *crottes* (de *κρύπτειν*), synonyme de voûtes, aux galeries souterraines de la cathédrale, et surtout à la basse-crypte. De là sans doute la vulgarisation de la grotte druidique. Il est plus raisonnable et plus conforme à l'histoire de supposer que l'église de Chartres, comme beaucoup d'autres, a été bâtie sur l'emplacement d'un temple païen où les druides avaient placé l'image de Celle dont ils attendaient le salut, et dont la connaissance, nous l'avons vu, avait pénétré jusque dans la capitale de l'empire.

Et maintenant les druides avaient-ils réellement inscrit au pied de la statue cette légende : *Virgini paritura Druides*? Question tout-à-fait oiseuse. Si l'on prétend qu'il ne pouvait y avoir d'inscription, par la raison assez futile qu'ils n'écrivaient rien, l'image indiquait suffisamment sa signification prophétique, et les prêtres n'étaient pas sans l'avoir enseignée. Alors elle fut ajoutée plus tard par les chrétiens afin de consacrer et de perpétuer ainsi cette tradition glorieuse pour la

¹ Cette allée couverte se trouve au nord-ouest de Montlouet. Elle est irrégulière et peut n'être pas artificielle. La pierre plate qui recouvre l'excavation, a plus de 20^m de longueur sur 6 à 7^m de largeur. Cette caverne a pu servir de sanctuaire druidique.

² A. Lecocq, *Les Maîtres de l'Œuvre*, t. VI des Mém. de la Soc. arch. d'Eure-et-Loir, p. 413.

Vierge Marie. Donc, étant admis, comme il doit l'être, le fait de la diffusion de l'oracle d'Isaïe, nous ne voyons rien, ni dans l'histoire ni dans les coutumes du druidisme, qui s'oppose à la réalité d'un culte rendu, par ses adeptes, à la Vierge qui devait enfanter. Et même les druides, s'ils furent tels que l'histoire nous les dépeint, devaient embrasser ce culte avec plus d'ardeur que tous les peuples idolâtres.

Une autre objection assez spécieuse se présente, c'est celle que l'on tire du silence de la légende de saint Altin. Il n'y est nullement question d'un culte rendu à la Vierge, antérieur à la naissance de Jésus-Christ. Il y est dit tout simplement qu'après avoir instruit et baptisé les néophytes carnutes, nos missionnaires consacrèrent une église et la dédièrent à la Vierge Mère de Dieu. Mais cet argument est purement négatif et n'aurait par conséquent de valeur que dans le cas où l'on manquerait de toute espèce de preuves pour le détruire. Avant d'exposer ces preuves, nous pouvons dire ici que la légende de saint Altin, comme celles des autres apôtres de la contrée, est excessivement sobre de détails, et c'est précisément ce qui lui donne une grande autorité, aux yeux de la critique. Le narrateur ne s'arrête pas à raconter les circonstances de l'arrivée et du séjour des missionnaires, ni celles de leur prédication et de la conversion des Carnutes, toutes choses pourtant qui étaient de nature à piquer la curiosité; ils laissent le peuple s'emparer de ces détails pour les transmettre aux générations futures; ils ne rapportent, en quelques mots, que ce qu'il y a d'essentiel à connaître et à fixer dans la liturgie. En cela, les rédacteurs des Actes ont imité la simplicité et la retenue des auteurs sacrés qui ont laissé dans l'ombre tant de traits intéressants de la vie privée et publique du Sauveur.

Non-seulement on se sert du silence des Actes pour nier l'existence de la Vierge druidique, mais l'on pourrait même profiter de ce document pour la contredire. C'est une objection à prévenir et à réfuter. On lit dans cette relation que les prêtres des idoles se plainquirent hautement au gouverneur Quirinus de l'introduction du christianisme à Chartres et qu'ils

le sommèrent de faire disparaître ses zélateurs. Or, pourrait-on dire, comment ce récit peut-il se concilier avec celui qui nous représente les druides recevant la religion nouvelle avec tant d'empressement?

Il suffit de bien comprendre le texte de la légende pour voir qu'il n'y a pas la moindre contradiction entre elle et la tradition druidique. Ces prêtres des idoles qui s'entendent si bien avec le gouverneur romain, qui paraissent même exercer sur lui une certaine autorité, ne pouvaient être évidemment les pontifes d'une secte proscrite par Auguste et par Claude, mais les prêtres du polythéisme romain, les flamines qui accompagnaient les colonies romaines dans la Gaule, et cherchaient à y implanter la religion des vainqueurs. La haine dont ces derniers poursuivaient les druides, à cause de leur résistance opiniâtre à l'empire, pourrait même expliquer, indépendamment de tout édit de persécution, la promptitude et la barbarie du massacre général des premiers chrétiens d'Autricum. Chrétiens et druides, c'étaient, aux yeux des magistrats, les grands ennemis de la domination romaine : il fallait les exterminer. La légende de saint Altin confirme donc la tradition druidique au lieu de la contredire. Ne voyant plus rien qui s'oppose à la possibilité du fait qu'elle enseigne, nous allons essayer de prouver que cette tradition n'est pas dénuée de fondement.

II. — *Les Preuves.*

Le plus ancien document où se trouve mentionné le culte de la Vierge-Mère, avant le christianisme, est le *Traité de quelques faits touchant la noble et antique origine de l'Église de Chartres*, connu sous le nom de *Vieille chronique*¹. Nous avons déjà parlé de cet ouvrage en termes peu favorables. Avant

¹ Biblioth. comm., ms. n° 18 de la 2^e partie. — *Cartul. de N.-D. de Chartres*, t. I, 2^e partie.

d'invoquer son témoignage, il est donc nécessaire d'en examiner la valeur.

Le manuscrit qui le renferme est sans conteste de la fin du XIV^e siècle, puisque la rubrique qui suit le titre cité ci-dessus annonce que la série des évêques qui y est relatée se poursuit jusqu'à Jean Lefèvre, lequel « dicte ecclesie, hoc anno octogesimo nono, preerat, » était à la tête de la dite église en 1389. Mais doit-on conclure de cette indication chronologique que l'œuvre entière ait été composée, c'est-à-dire commencée et terminée, à cette époque, par le même auteur, comme l'insinuent les rédacteurs du *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*? Nous croyons avoir de bonnes raisons pour contredire cette opinion.

Il est d'abord très improbable que le clergé de Chartres si nombreux, si savant, en plein moyen-âge, et si justement fier de ses illustrations pontificales, ait attendu jusqu'à la fin du XIV^e siècle pour entreprendre une chronique de ses évêques. Il eût fait preuve en cela d'une indifférence que n'ont jamais eue des Églises moins illustres, dont les chroniques épiscopales remontent au moins au IX^e siècle. Ces annales, du reste, de quelque nom qu'on les appelle, furent toujours des œuvres collectives, rédigées au fur et à mesure des événements. Pour quel motif les plus anciens historiens auraient-ils désigné cet ouvrage sous le nom de *Vieille Chronique*, si elle n'eût été écrite qu'à la fin du XIV^e siècle? Un siècle et demi ne suffit pas à vieillir ainsi un document quelconque. Que le *Traité* de 1389 soit une compilation faite avec des écrits anciens, cela nous paraît plus probable. Car le collecteur cite, au début de la première partie, des ouvrages antérieurs, tels que la légende de saint Aignan, écrite au XII^e siècle; et dans la seconde, il invoque les *histoires* qu'il a compulsées, les *écrits*, les *vieux volumes* et les *chartes* aussi bien que les *relations* des aïeux¹. Son travail est donc une compilation, où il a pu

¹ « Revolutis namque antiquorum patrum historiis et scripturis ac antiquis voluminibus atque cartis, adhibitisque relacionibus quo-

mettre du sien çà et là, interpréter et amplifier certaines légendes, mais où il a dû, surtout dans la première partie, copier fidèlement l'histoire du passé.

On peut s'en convaincre par le récit qu'il fait de l'incendie de l'église, au temps de saint Fulbert, et de sa reconstruction presque complète par ce grand évêque. Cette relation est conforme à celle qui se trouve dans la légende de saint Aignan. Elle renferme de plus une expression qui équivaut presque à une date et qui prouve que ce passage de la *Vieille Chronique* a été composé avant l'incendie de 1194.

On y lit que ce prélat rebâtit son église brûlée en 1020, et qu'il la mit dans l'état de splendeur où elle est actuellement : « in decore quo nunc est ferè totaliter consummavit ¹. » Est-ce que le chroniqueur de 1389 aurait écrit ces lignes pour faire croire à ses contemporains que la cathédrale de son temps, celle du XIII^e siècle, était l'œuvre de Fulbert ? A son époque, cette supercherie était impossible. Car il ne s'était écoulé qu'un siècle depuis l'achèvement du gros-œuvre de la basilique et l'on y travaillait encore. Ce compilateur ne faisait donc que retracer ici un fait relaté autrefois par un écrivain du XII^e siècle. Mais comment se fait-il que l'auteur de la *Vieille Chronique* n'ait pas mentionné, à sa date, le sinistre de 1194, qui avait été raconté avant lui, avec des détails si intéressants, par l'auteur anonyme des *Miracles de Notre-Dame*, traduits par Jehan Le Marchant ? Nous ne saurions le dire : cette lacune est inexplicable. Mais elle peut servir à expliquer, en même temps que la mention de l'incendie en 1020, l'interpolation commise, à l'aide de ratures, dans le *Poème des miracles* en vers romans, pour effacer toute trace du sinistre de 1194 ². Ce faussaire ignorant pouvait être de

rumdam moderno tempore antiquorum, reperitur quod dicta Car-notensis ecclesia, antequam Virgo beata nasceretur, a primis Christum venturum et de Virgine nasciturum credentibus fundata fuit in honorem *Virginis parituræ*. » *Cartul. de N.-D.*, loc. cit., p. 38.

¹ *Cartul. de N.-D. de Chartres*, t. I, 2^o part., p. 14.

² Cette interpolation est très connue. Une main étrangère a effacé,

bonne foi. Éloigné des évènements, et voyant que l'incendie de 1020 figurait le dernier dans la *Vieille Chronique*, il a pu croire que Jehan Le Marchant, qui ne parle que de celui de 1194, s'était trompé, et, par des corrections nullement déguisées, il a essayé de placer sous Fulbert ce qui était arrivé sous Regnault de Mouçon, et par suite, la construction de la cathédrale actuelle.

Nous avons donc une bonne raison pour faire remonter au XII^e siècle ces passages de l'œuvre que nous discutons. Et cela nous induit à donner à la première partie de la Chronique une valeur que ne peut avoir la seconde, quant à l'histoire de l'origine de notre Eglise.

Il existe en effet une grande différence entre leurs introductions. La première est simple, exempte de faits extraordinaires et parfaitement conforme au texte de la grande Passion de saint Savinien. La seconde, au contraire, est longue, diffuse, chargée de circonstances fabuleuses, erronée même dans le récit de la mission de nos saints fondateurs. On voit que le compilateur s'est laissé influencer par l'esprit de crédulité qui régnait dans son temps. C'est donc aux premières pages de cette Chronique qu'il faut demander la vérité sur la tradition druidique.

Or elle débute par ces paroles : « Aventin, comme le rapporte la légende de saint Aignan, fut le premier évêque consacré de l'Eglise de Chartres. » Il n'est pas question des autres qui n'ont reçu aucune consécration. Car ladite Eglise, comme

dans le ms. en vers n° 18, la date de l'incendie de 1194, et y a substitué celle de 1020, avec le nom de Fulbert, pour faire croire que la cathédrale du XIII^e siècle était l'ouvrage de cet évêque. Cette falsification a été parfaitement démontrée par MM. Rossard de Mianville et Chasles dont le travail : *Recherches sur l'époque à laquelle l'édifice actuel a été construit*, fut publié à la suite du *Livre des Miracles* par M. Duplessis. Le texte latin signalé récemment par M. L. Delisle, d'après une indication du docteur Reifferscheid, et édité par M. A. Thomas, est venu vérifier l'exactitude des recherches de nos savants bibliographes chartrains.

on l'affirme, *ut tenetur*, avait été fondée avant la naissance du Christ, en l'honneur de la Vierge qui devait enfanter, et elle était gouvernée par les prêtres des idoles ¹. » Le narrateur parle ensuite de la mission de nos premiers apôtres. Il rappelle que saint Altin avec Eodald, collègues des saints Savinien et Potentien, furent envoyés à Orléans, où ils firent plusieurs conversions, puis à Chartres, « où ils trouvèrent une grande partie du peuple déjà chrétienne, et une église fondée, comme on vient de le dire, en l'honneur de la Sainte-Mère de Dieu. » Il raconte enfin la persécution et le massacre des nouveaux convertis sous Quirinus.

C'est tout ce que rapporte le chroniqueur sur la Vierge appelée druidique. Il est à remarquer que dans cette entrée en matière, il ne parle même pas des druides, mais seulement des prêtres des idoles. Les Carnutes cependant n'avaient pas d'autres ministres de leur religion nationale que les druides. Mais alors, par suite des persécutions exercées contre eux, ces prêtres spiritualistes avaient eux-mêmes toléré le culte des idoles, et leur ancienne puissance était déjà éclipsée par celle des flamines romains. Cette relation est simple, brève et respire la bonne foi. Elle n'a besoin que d'être interprétée judicieusement pour être bien comprise. Ainsi par ce christianisme précurseur et cette église déjà fondée, il faut entendre évidemment les lumières de la foi pénétrant par avance, à travers les ombres de la prophétie, au sein d'une assemblée de païens désireux de voir le grand jour de la vérité. La Vierge qui devait produire le Soleil de Justice, était pour eux l'aurore de ce jour de délivrance.

Enfin, ne l'oublions pas, c'était en plein XII^e siècle que cette tradition était rappelée. Elle avait sans doute été consignée déjà dans des écrits qui ont disparu. Quoi qu'il en soit, elle existait alors et on y croyait : *ut tenetur*. Or, ce XII^e siècle était celui où toutes les gloires de la sainteté, du génie, des sciences, des arts, rayonnaient dans l'Eglise de Chartres. Il y

¹ *Cartul.* de Notre-Dame de Chartres, loc. cit., page 1.

avait alors à sa tête un illustre prélat, Geoffroy (de Lèves), qui portait avec honneur le titre de Légat du Saint-Siège. La célèbre école de Fulbert, continuée par ses successeurs, avait répandu la science dans le clergé, et les réformes de saint Yves y avaient rétabli la pureté des mœurs sacerdotales. Il était donc impossible de lancer au hasard, dans ce siècle, une fable dénuée de fondement aux oreilles des prêtres et des fidèles, et surtout de la transcrire dans les Archives de l'Église. Donc, autant le récit de nos origines chrétiennes nous paraît dépourvu de vraisemblance, dans la deuxième partie de la *Vieille chronique*¹, autant il nous semble véridique dans la première. C'est déjà un motif sérieux d'ajouter foi à la tradition de la Vierge druidique. Il en est un autre plus péremptoire, c'est l'existence même de sa statue qui était vénérée autrefois dans l'église souterraine.

Il est difficile aujourd'hui de parler de cette statue avec l'exactitude et la précision de la science, car elle a été brisée et entièrement détruite par les vandales sacrilèges de 1793.

Mais il en existe des descriptions écrites par les anciens historiens et des représentations peintes ou sculptées assez nombreuses, à l'aide desquelles on peut s'en faire une idée suffisante.

Voici ce qu'en dit Pintard, dans son *Histoire de Chartres* écrite vers 1681 : « Dans la chapelle spécialement érigée en » son honneur, la vénérable image qui s'y voit élevée dans » une niche au-dessus de l'autel, est faite de bois qui paroist » être du poirier que le long temps a rendu de couleur enfumée. La Vierge est dans une chaise, tenant son fils assis » sur ses genoux, qui, de la main droite, donne la bénédiction, et de la gauche porte le globe du monde. Il a la

¹ Ces fictions ont été rapportées et embellies par la plume poétique de l'avocat de Melun, Sébastien Rouillard. Elles ont trait à la donation que fit le roi Pricus de son royaume à la Vierge Marie, et à une ambassade des Carnutes en Judée, pour s'y enquérir de l'époque de la naissance de la Vierge, (d'après une note ajoutée au ms.).

» tête nue et les cheveux fort courts. La robe qui lui couvre
» le corps est toute close et replissée par la ceinture ; son
» visage, ses mains et ses pieds qui sont découverts, sont de
» couleur d'ébène grise luisante. La Vierge est revestue,
» par dessus sa robe, d'un manteau à l'antique, en forme de
» dalmatique, qui se retroussant sur les bras, semble arron-
» die par le devant sur les genoux jusqu'où elle descend ; le
» voile qui lui couvre la teste porte sur ses deux épaules,
» d'où il se rejette sur le dos. Son visage est extrêmement
» bien fait et bien proportionné, en ovale, de couleur noire
» luisante ; sa couronne est toute simple, garnie par le haut
» de fleurons en forme de feuilles d'ache ; la chaise est à
» quatre piliers, dont les deux de derrière ont 23 pouces de
» hauteur, sur un pied de largeur, comprise la chaise, est
» creuse par le derrière comme si c'était une écorce d'arbre,
» de trois pouces d'épaisseur, travaillée en sculpture. La
» statue a 28 pouces et 9 lignes de hauteur¹. »

Les images peintes ou sculptées qui nous restent, concor-
dent parfaitement avec cette description de Pintard. M. Paul
Durand, qui a publié une *Note* instructive sur cette statue, à
la fin du *Livre des Miracles*, édité par M. G. Duplessis, a
étudié minutieusement toutes ces reproductions, et, en les
comparant, il n'y a remarqué que deux différences, l'une
dans la figuration des yeux, et l'autre dans la position de l'en-
fant. Plusieurs des copies gravées ou sculptées ont les yeux
ouverts et non baissés ou fermés, et dans les images les plus
anciennes, comme celle qui orne le tympan de la porte laté-
rale de droite de la façade de la cathédrale, l'enfant Jésus est
placé sur les genoux de sa mère, non un peu vers sa gauche,
mais dans la ligne médiane. Cet archéologue si distingué en
a conclu que l'ancienne statue avait les yeux ouverts et que
cette dernière pose devait être celle de l'enfant.

Depuis la publication du *Livre des miracles*, nous avons

¹ Alex. Pintard, *Hist. chronol. de la ville de Chartres*, 1 vol. in-
fo ms., n° 3 1681, pages 40 et 41.

trouvé d'autres représentations de la Vierge-Mère, l'une peinte sur toile, qui se voit dans l'église de Lucé, près Chartres, et l'autre sculptée en pierre, qui a été descendue récemment des combles de l'église de Mainvilliers, et se trouve actuellement au presbytère. Ces deux effigies offrent les mêmes dissemblances que celles qui ont été indiquées par M. Paul Durand. La madone de Mainvilliers a les yeux ouverts, et tient l'enfant sur la ligne médiane. La vierge de Lucé, au contraire, a les yeux fermés ou baissés, et l'enfant est posé dans le giron, un peu sur le côté gauche. L'opinion de notre ancien archéologue chartrain se trouverait donc compromise par l'examen attentif de ces deux représentations. En voici la raison :

La peinture de la Vierge de Lucé nous paraît être une copie aussi exacte que possible de l'ancienne statue druidique¹. Car elle est conforme de tout point à la description qu'en a laissée Pintard. Elle en a la couleur d'*ébene grise luisante*; son manteau est *arrondi par le devant, sur les genoux*; son visage est extrêmement bien fait et bien proportionné en *ovale*; enfin, elle a exactement les dimensions de l'ancienne statue : 28 pouces et 9 lignes de hauteur, sur un pied de largeur.

Nous avons encore un autre moyen de contrôler la ressemblance de la copie avec l'original. Il existe, au Musée de Chartres, une gravure très rare qui a pour titre : *Le triomphe de la Sainte Vierge dans l'église de Chartres*. Cette grande composition, dessinée et gravée par N. de Larmessin, en 1697, représente, comme sujet principal, l'autel de Notre-Dame de sous-terre, et, dans l'encadrement, plusieurs autres sujets concernant l'histoire de l'église. Or, l'image de la statue

¹ Cette toile avait été ramassée dans un coin de la crypte, quelques années après 1830, par un ancien desservant de Lucé, qui l'avait placée dans son église. Vingt ans plus tard, celui qui écrit ces lignes, et qui desservait alors cette paroisse, l'ayant trouvée dans un état voisin de la ruine, l'a complètement restaurée.

druidique s'y trouve répétée trois fois. On la voit d'abord, au centre, sur l'autel, revêtue de ses vêtements d'étoffe; puis, dans la bordure de droite, au fond d'une grotte, dépouillée de ses accessoires et vénérée par les druides; enfin, dans celle de gauche, l'artiste l'a figurée seule, posée simplement sur un socle, dans le dessein manifeste d'en offrir une reproduction exacte. On lit en effet au-dessous : « *L'ancienne image de la S^{te} Vierge telle qu'elle est conservée dans la chapelle souterraine de Notre-Dame de Chartres. Réduite sur les proportions de 28 pouces 9 lignes de hauteur et d'un pied de largeur. Cette déclaration de copie conforme*, signée du nom du dessinateur, doit être acceptée comme authentique. Or la peinture de la Vierge de Lucé est une imitation parfaitement semblable à cette petite copie, où les yeux de la Mère sont fermés, où l'enfant est placé légèrement sur sa gauche et le manteau arrondi au-dessous des genoux, comme l'a décrit l'historien Pintard.

La statue découverte à Mainvilliers, qui est aussi très curieuse et très belle, malgré les mutilations qu'elle a subies, n'a presque aucun de ces traits de ressemblance avec l'image appelée druidique. La Vierge ne tient son enfant que de la main droite, la gauche s'appuie sur un objet qui paraît être un livre posé verticalement sur le bras de sa chaise. Son visage n'est pas ovale, et sa couronne est inclinée en arrière sur le sommet de la tête. Sa chaussure se termine en pointe. Son manteau ne retombe point arrondi sur les genoux; il est attaché sur le haut de la poitrine par un cabochon. L'enfant a les bras mutilés, mais il devait bénir de la droite. Derrière sa tête est un nimbe crucifère, appliqué sur le sein de sa mère. La chaise est travaillée avec art. Dans l'encadrement carré et mouluré des côtés, sont creusées deux arcatures étroites inscrites dans une autre plus grande, surmontée de deux petits *oculi* dans les angles. La statue entière n'a que 25 pouces (0^m 69) environ, de hauteur, sur 9 pouces (0^m 25) de largeur. Elle a été d'abord entièrement dorée, puis recouverte de deux couches de peinture. La sculpture paraît revêtir les caractères du XV^e siècle.

Or, cette statue ressemble beaucoup plus à celle du portail occidental de l'église de Chartres qu'à la Vierge de sous-terre. Cette petite discussion nous conduirait donc à une conclusion opposée à celle de M. P. Durand. C'est qu'à partir du XII^e siècle, il y eut deux représentations différentes de la Vierge-Mère, l'une antique et traditionnelle, et l'autre adoptée par les sculpteurs de l'époque, à Paris et à Chartres¹. De là deux sortes d'imitations, dans les âges postérieurs, et, par suite, confusion des effigies dont l'une pourrait être appelée ornementale et l'autre traditionnelle. Il est certain, comme l'a écrit M. Durand, que ces figures de la Vierge-Mère remontent aux premiers temps du christianisme. On en voit de semblables gravées dans le *Vetera monimenta* de Ciampini, d'après des statues, des peintures ou des mosaïques des églises de Rome et d'Italie, des IX^e et X^e siècles². La *Virgo deipara* fut partout représentée, à partir du V^e siècle, comme une protestation de foi catholique contre l'hérésie de Nestorius. Mais nous avons lieu de croire que la statue de la Vierge chartraine, aux yeux fermés, avait son cachet à part et son symbolisme spécial. Présentée à la vénération des philosophes païens, comme une figure prophétique, avant d'avoir elle-même ouvert les yeux à la lumière, elle leur offrait son Fils qui les bénissait et venait les sauver.

Un autre caractère distinctif de cette image, c'est que toujours, au pied de son trône, on a conservé l'inscription antique : VIRGINI PARITURAE. Elle n'existe pas sur les copies dessinées ou sculptées de la Vierge-Mère du grand portail de la cathédrale. Mais elle est retracée trois fois sur la grande gravure de 1697 dont nous venons de parler. Elle est peinte

¹ La Vierge-Mère qui orne l'une des portes latérales du portail de N.-D. de Paris, est postérieure à celle de la cathédrale de Chartres. Ces deux statues ont beaucoup de rapport. Mais celle de Paris est plus grande et plus belle. M. P. Durand en a fait placer un estampage dans la petite église romane de St-Denys de Champhol, qu'il a décorée avec tant de goût et de science archéologique.

² Ciampini, *Vetera monim.*, t. II, art. *Virgo deipara*.

également sur le socle de la chaise, dans le tableau de Lucé, avec son orthographe ancienne, où l'Æ lié est remplacé par les lettres séparées A E, comme on le voit ci-dessus.

Mais, en définitive, à quelle époque pouvait remonter la statue druidique de Notre-Dame de sous-terre? C'est maintenant la question la plus importante à résoudre.

M. P. Durand a pensé, d'après la sculpture, qu'elle pouvait être du XII^e siècle. Il ne s'est pas trompé. Nous avons eu le bonheur de rencontrer, il y a peu de temps, un objet aussi intéressant que précieux, nous pourrions dire, une relique, qui va nous servir d'indice pour fixer l'âge de cette statue, d'une manière certaine; c'est le premier vêtement dont la piété du clergé chartrain l'a parée au moyen-âge.

Ce manteau de la Vierge druidique est la propriété des Religieuses du Carmel de Chartres. Elles le conservent depuis l'origine de leur établissement dans cette ville, c'est-à-dire, depuis le commencement du XVII^e siècle. Il leur a été donné par M. Bouette ou Boëte, doyen du Chapitre, comme le prouvent trois écrits authentiques attachés à l'étoffe, dont le style, la forme graphique et l'orthographe ne laissent aucun doute à cet égard. Nous allons décrire la façon ouvrée de cette robe et son tissu artistique pour arriver à en découvrir l'époque et la provenance.

Elle est composée de sept bandes cousues ensemble dans le sens de la hauteur, et taillée de manière à s'adapter aux parties en relief de la sculpture et même à l'envelopper entièrement, à l'aide des rubans reproduits dans le fac-simile. Son étendue en hauteur et en largeur est d'environ 0,80 centimètres. On aperçoit vers le haut deux ouvertures pour le passage de la tête et du bras droit de l'Enfant Jésus. Plus bas, deux trous plus petits servaient peut-être à faire toucher à l'image de l'Enfant et à celle de la Vierge des objets de dévotion et de pieux souvenirs. Sinon, l'usage nous en est inconnu. A gauche, un morceau a été enlevé et envoyé à un monastère de Carmélites de Troyes, où il a opéré deux guérisons extraordinaires. Tout le bas de la robe a été rallongé avec des morceaux d'hermine qui ont perdu leur fourrure.

Quant au tissu lui-même, tout porte à croire qu'il est de fabrication orientale. La trame et la chaîne sont en soie et l'on sait que les étoffes de soie ne furent tissées en France que



FAC-SIMILE DU MANTEAU DE LA VIERGE DRUIDIQUE

vers la fin du moyen-âge¹. L'ornementation représente des oiseaux fantastiques, probablement des phénix huppés, aux ailes éployées, perchés aux branches enlacées d'une

¹ Voir Desmarest, *Mémoires de l'Institut* (Classe mathém. et phys.), 1806, 2^e semestre, p. 119.

vigne vierge très feuillue. Les phénix se suivent par lignes horizontales de droite à gauche et de gauche à droite alternativement. Ils sont tous séparés par une feuille de vigne, et des rangées de feuilles alternent elles-mêmes avec celles des oiseaux. La chaîne formant le fond du tissu est faite de fil de soie brune, et la trame dessinant la feuillée et les phénix se compose de petites torsades de lamelles d'or bourrées de soie jaune. On peut juger de l'éclat que devait avoir cette riche étoffe quand elle était neuve. Il est à croire qu'elle fut apportée d'Orient à Chartres par un des croisés de la Terre-Sainte.

Nous avons dit qu'elle servait à parer la statue de Notre-Dame de sous-terre au XII^e siècle. Produisons ici les documents qui en font foi. Voici le premier par ordre et le plus ancien par l'écriture, avec son orthographe :

« AUTHENTIQUE. La première robe de l'image miraculeuse
» de la Sainte-Vierge sous terre de nostre Dame de Chartres
» qui a servi plus de cinq cens ans à la ditte Sainte Image, a
» fait des miracles, elle a esté donnée à ce couvent par
» Monsieur Bouëtte Doyen de l'Église Cathédrale de Chartres,
» qui la tira du Trésor pour nous en gratifier au commence-
» cement de la fondation de ce monastère. »

La seconde pièce répète ce que dit la première en y ajoutant quelques détails tirés de Sébastien Rouillard sur l'origine de la statue. La troisième qui relate deux guérisons est plus complète. Elle s'exprime ainsi :

« AUTHENTIQUE. De la première Robbe qui a servi à l'image
» de la Sainte-Vierge de sous terre de nostre dame de Chartres,
» qu'elle a bien eüe l'espace de cinq cents ans, et de la
» doublure d'une bande d'hermine qui estait dessus, on en a
» donné un morceau a un de nos couvents, qui a fait un
» grand et signalé miracle d'une sœur laquelle avait un mal
» au visage comme de lèpre et si infect qu'il la fallait séparer
» de la communauté, on mit tremper un peu de cette sainte
» relique dans de l'eau de laquelle on luy lava le visage, et
» au mesme instant elle demeura saine. Une petite servante
» d'une des amies du mesme couvent estant demeurée percluse

» de paralysie fut guérie prenant de la mesme eau. Cette
» Sainte Robe a esté donnée à ce couvent des Religieuses
» carmélites de Chartres par feu M. Bouïete Doyen de Leglise
» Cathédrale de Chartres, qui la tira du Thésor pour nous en
» gratifier au commencement de la fondation. »

Il n'entre pas dans notre plan d'invoquer les faits surnaturels pour donner plus de poids à nos preuves. Encore moins avons-nous l'intention de qualifier de miracles, dans le sens théologique du mot, ceux que nous rapportons ici à titre de renseignements. Voici néanmoins deux guérisons complètes et presque subites de maladies rebelles à l'art médical, opérées à l'aide d'un breuvage qui n'avait aucune vertu par lui-même. Faut-il les attribuer uniquement à la foi des personnes malades et à leur confiance dans la Sainte-Vierge ? Ou peut-on dire que le vêtement de son image miraculeuse a été la cause intermédiaire et comme l'agent surnaturel de ces guérisons ? On en jugera par la lecture de la relation suivante, tirée d'une lettre autographe écrite par une Mère prieure d'un couvent de Troyes à celle du Carmel de Chartres, en 1644. Nous en respectons l'orthographe et la ponctuation, nous n'y changeons que les u en v, là où c'est nécessaire.

» Ma Révérende et très bonne Mère,

» ... Nous avons receu les morceaux de la Robe de la
» Sainte Image avec grande joie, je n'ai pas esté digne d'en
» recevoyr deffeyst qui soyst marqué pour ma santé néan-
» moins je suys un peu myeux, meys sitost que le froyst ou
» les grands vens ou autre changements de temps reviennent,
» je retombe, parce que tous les médecins tiennent que c'est
» leyr de Champagne qui est extresmement contraire à ma
» complexion. Dieu nous veylle donner le bon eyr du
» ciel, etc.

» ... Il faut vous dire pour la gloire de la digne Mère de
» Dieu patronne et vreye mère et pricure de l'ordre, que la
» Relique que m'avez fayct le bien de nous envoyer a fayct

» 2 miracles le premier a une servante d'une dame de nos
» amis qui estayst entre les meyns des médecins pour une
» sorte d'ulcère, ... nous lui bayllasmes de l'eau dans la-
» quelle avoyst trempé ceste Relique, l'obligent de fayer
» quelque desvotion à la Sainte-Vierge et de boyre un peu
» de la dite eau quitant tous autres remèdes, dès le premier
» jour elle sentit notable amendement et 2 ou 3 jours après
» tout afayst guéri.

» L'autre est une de nos sœurs du couvent de la ville,
» grande servante de Dieu. Il lui vint un mal au visage ou
» les mesdecins firent tout ce qu'ils pensèrent de seygnez,
» purgations, onctions, et tout ce qu'ils se purent aviser,
» enfin le mal empyroit toujours. Il y avait un si grand feu
» et le mal parayssait être quelque chose de dangereux, au
» dire des médecins, j'entens si mauvais, qu'il lust fallu sé-
» parer je croy de la communauté. La Mère prieure en estayst
» fort en peine, la pauvre sœur encore plus, elles nous en
» escrivirent. Nos sœurs d'issy se mirent en prière, car ceste
» bonne sœur est fort eymable et fort eymée...

» Je leur envoyé de ce que votre bonté nous avayst en-
» voyé et mandé qu'on fist tremper de ceste bénite Relique
» dans de l'eau, qu'elle en bust pendant quelque jours et en
» mist sur son mal, elle nous a mandé qu'elle sentist une
» grande joye en son cœur, et à l'instant ce grand feu cessa,
» et ne lui resta que la marque du mal, et si peu que rien,
» sans aucun autre remède, et se porte très bien grâces à
» Dieu, auquel soyst honneur et gloire, etc. »

» Votre très humble et très obligée servante,

» Sœur Marie de la Sainte-Trinité

» R^{se} C. I.

» Ce 25 Juillet 1644,

» A Notre-Dame-de-Pitié des Carmélites de Troyes. »

Comme ce témoignage respire la bonne foi et cette sincé-
rité qui gagne la confiance ! Cette Révérende Mère de Notre-

Dame-de-Pitié, souffrante elle-même, avait essayé du remède extra-naturel, et elle avoue en toute simplicité qu'il ne lui a guère réussi. Avec une bonne grâce charmante, elle aspire après le *bon air du ciel*, qui seul la remettra des inconvénients que lui cause l'*air de Champagne*. Puis elle raconte les deux guérisons obtenues, sans détails inutiles, sans surcharges, comme des faits très ordinaires. Nous croyons à la vérité de ce récit, à l'intervention particulière, dans ces deux cas, de la *Vierge aux Miracles* honorée à Chartres, et par conséquent à l'authenticité du vêtement dont elle s'est servie pour manifester sa puissance, et qui couvrait son antique statue de la crypte depuis cinq cents ans.

Il y aurait maintenant d'autres points à élucider pour démontrer l'antiquité de la tradition druidique. Les caractères iconographiques de la statue détruite en 1793 et l'authenticité de son vêtement oriental conspirent à lui assigner au moins le XII^e siècle. Elle aurait alors échappé, avec la *Sancta Camisia*, le Voile de la Vierge, à l'incendie de 1194. M. l'abbé Bulteau, dans son *Manuel du Pèlerin*, prétend même que l'ancienne statue était du XI^e siècle, et que c'est Fulbert qui l'aurait replacée sur son autel, après le relèvement de l'église. Cette opinion peut être soutenue. Quoi qu'il en soit, avons-nous quelque raison de croire qu'elle avait été érigée dans le but d'en remplacer une autre plus ancienne? En quel endroit se trouvait-elle, dans l'église de sous-terre? Peut-on raisonnablement la faire remonter à l'époque de la domination druidique? Autant de questions pleines d'intérêt qui appellent une solution.

En premier lieu, l'image présentée aux yeux et à la piété des fidèles, au XI^e ou au XII^e siècle, avec sa légende *Virgini pariturae*, devait être une reproduction d'une effigie antérieure et de tous points semblable, sinon par les détails artistiques, du moins par l'ensemble de l'exécution. Ce n'est pas saint Fulbert qui se serait permis une innovation aussi grave que celle de proposer à la vénération de son clergé et de son troupeau, une représentation dont le sens mystique et histori-

que eût été inconnu jusqu'alors et n'aurait eu d'autre origine que la fable. Plus tard, au XII^e siècle, tant de lumières brillaient, à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, comme nous l'avons déjà fait voir, que l'introduction d'une pareille nouveauté eût été encore plus impossible qu'en aucun temps. Du reste l'Église qui a toujours, dans ses conciles, attaqué et condamné les erreurs et les superstitions des premiers âges empreints de paganisme, ne pouvait ni ne devait, pour établir une dévotion d'un nouveau genre, consacrer une croyance populaire dénuée de fondement. Non, c'était chose impossible.

D'un autre côté, son respect pour les traditions anciennes et les souvenirs du passé allait si loin, dans les premiers siècles du moyen-âge, qu'il s'étendait jusqu'aux débris de ses monuments sacrés et aux moindres pierres des sanctuaires. C'est pour cette raison, rarement comprise des hommes de l'art, que des morceaux de sculptures provenant d'édifices ruinés, se voient souvent enclavés dans les murs de constructions postérieures¹. Que signifie, par exemple, cette pierre ornée d'un monogramme du Christ, que l'on aperçoit encastree dans la maçonnerie, à gauche de l'arcade qui ouvre dans l'abside de la grande crypte, du côté méridional? N'était-ce pas un reste précieux d'une église très ancienne? Presque tous les monuments chrétiens que nous avons visités, en France, sont ornés plus ou moins de ces vestiges qui n'auraient aucune raison d'être, s'ils ne témoignaient du soin extrême et profondément religieux que prenaient nos pères de ne rien perdre de tout ce que la tradition, la liturgie et le culte catholiques avaient consacré avant eux. Le moyen-âge, en un mot, était essentiellement conservateur de ses traditions, de ses usages et de ses monuments antiques; et, on l'avouera.

¹ On voit de ces restes à l'extérieur du Baptistère de Saint-Jean de Poitiers, sur la tour de l'ancienne église de Saint-Germain d'Auxerre, dans le mur en hémicycle du chœur de Saint-Sernin de Toulouse, et dans beaucoup d'autres églises.

une statue de la Mère de Dieu devait avoir, à leurs yeux, plus de prix qu'une pierre sculptée, fût-ce même une pierre de consécration.

Mais, nous dira l'archéologue attentif, où placerez-vous la statue de la Vierge druidique dans cette église souterraine que vous avez précédemment bouleversée pour la rétablir dans son état primitif?

Nous répondrons à cette question qu'à notre avis, la chapelle de Notre-Dame sous-terre n'a pas toujours occupé la galerie septentrionale de la crypte. On ne comprendrait guère en effet que l'on eût ainsi placé un autel, et l'autel principal d'une église, au milieu d'une galerie nécessaire à la circulation, surtout pour les cérémonies publiques. Cette disposition fut trouvée si incommode au XIV^e siècle, que l'on détruisit une des murailles de l'enceinte et que l'on sacrifia même une chapelle, à gauche de l'autel, pour y établir un couloir qui permit de contourner le sanctuaire. Alors on éleva une cloison derrière cet autel et tout le côté nord de la crypte devint une chapelle close, comme elle l'est encore aujourd'hui¹. Or, quel motif avait-on, à la fin du XII^e siècle, de placer l'autel de Notre-Dame au milieu de cette longue galerie? N'avait-on pas la grande chapelle absidale qui se prêtait très bien à cet arrangement? C'est vrai. Mais il y avait à sauvegarder un souvenir local traditionnel des plus importants et des plus chers au cœur des Chartrains, c'était celui de l'emplacement primitif de la statue druidique. Nous avons à le déterminer.

On se souvient qu'il a été démontré ci-dessus qu'avant le XI^e siècle, la crypte était une église à peu près d'affleurement avec le sol de l'extérieur, ayant ses trois nefs sur le même plan horizontal. Dès lors, l'autel de la Vierge druidique avait

¹ Le plan de la crypte que nous a laissé Félibien (Bibl. comm., t. 2, n° 33¹⁰) représente exactement cette chapelle et l'autel de Notre-Dame avec sa cloison. Cette portion du plan a été reproduite dans le t. VI des Mém. de la Soc. arch., page 405.

sa place toute marquée à l'intérieur du sanctuaire. La narration de l'incendie de 1194 par l'auteur latin du *Livre des miracles*, nous fournit un témoignage en faveur de cette assertion, et vient même confirmer tout ce que nous avons dit des transformations de l'ancienne église chartraine.

Après avoir rapporté que la sainte châsse renfermant le précieux vêtement de Marie, avait été descendue *in locum secretiorem*¹, dans un lieu caché, il ajoute qu'elle fut retirée de la crypte, *prolatum ex cripta scrinium*, sans avoir éprouvé aucun dommage, à la grande joie du clergé et des fidèles. Or, ici le chroniqueur ne parle que d'une seule église dont les murs disloqués et réduits en cendres tombaient à terre, sur le sol, *conquassatis et dissolutis parietibus et in terram prostratis*; il ne cite qu'une seule crypte, c'est l'endroit le plus retiré de la cathédrale de Fulbert, *locum secretiorem*, qu'il appelle encore plus loin, *inferiorem criptam*. Donc, à cette époque, il n'y avait pas, à Chartres, trois monuments superposés, comme aujourd'hui, mais deux seulement, l'église qui est la crypte actuelle, et la crypte inférieure, ou le caveau, que nous avons appelée la basse-crypte.

Ce n'est pas tout. Le rédacteur anonyme de ce premier *Miracle* de la Vierge, va nous instruire même sur la position relative des parties architecturales et des objets mobiliers de l'édifice. Il a rapporté le fait miraculeux dans son ensemble. Il tient à le narrer dans ses détails, et à faire savoir comment les généreux sauveurs de la sainte châsse restèrent pendant trois jours enfermés dans la crypte, avec leur précieux trésor, sans avoir été incommodés ni par l'ardeur du feu, ni par la fumée, ni par la faim. Voici ce qu'il écrit :

« Nec prætereundum est quod cum scrinium sæpèfatum in »
» inferiorem criptam, cujus introitum laudabilis antiquorum »
» providentia altari Beatę Marię proximum fecerat, tempore »
» incendii a quibusdam fuisset delatum et ibidem inclusi fla-

¹ Ant. Thomas, *Les Miracles de N.-D. de Chartres. Texte latin inédit*, pages 5 et 6.

» grante jam incendio regredi non auderent, ita demum a
» mortis periculo sub beatę Marię protectione salvati sunt,
» quod hostium quoddam ferreum quo criptę superficies tege-
» batur nec lignorum ardentium et ex alto cadentium ruina
» quassavit, nec liquefacti plumbi distillatio penetravit nec
» carbonum desuper ardentium congeries violavit. » —
« Nous ne pouvons passer sous silence le fait suivant : Pen-
dant l'incendie, ceux qui emportèrent la sainte châsse dans la
crypte inférieure dont les anciens avaient, par une louable
prévoyance, placé l'entrée tout près de l'autel de la Sainte
Vierge, s'y trouvèrent enfermés, n'osant pas affronter la vio-
lence des flammes pour en sortir. Mais ils furent délivrés
d'une mort certaine par la protection de la bienheureuse
Marie. Car la porte en fer qui ouvrait sur la voûte de la crypte¹
ne fut point brisée par la chute des poutres embrasées qui
tombaient du haut de l'église; le plomb fondu qui dégouttait
comme une pluie ne put la pénétrer, ni l'amas des charbons
ardents l'endommager. »

Voilà une description qui nous dispense de longs raisonne-
ments pour assigner à la statue druidique sa vraie place dans
l'église antérieure au XIII^e et même au XII^e siècle. Nous y
lisons que la porte en fer de la crypte (aujourd'hui la basse-
crypte) ouvrait horizontalement sur la plate-forme qui la
couvrait, et que cette porte était tout près de l'autel de
Notre-Dame. Ce n'est donc pas en dehors mais au-dessus
de l'enceinte de cette basse-crypte, et au dedans de l'ancien

¹ Tel est le sens vrai de cette phrase latine, si nous l'avons bien
comprise : « *hostium* (pour *ostium*)... *quo cryptę superficies tege-
batur*, la porte de fer dont la surface (la voûte) de la crypte était
couverte. » C'est le tout pour la partie. Cette porte était donc pla-
cée, comme une trappe, sur la voûte ou près de la voûte de la
crypte. Celle qui a été rétablie, après l'incendie de 1194, était posée
de la même manière, comme l'atteste l'escalier qui existe encore.
Cette disposition nous prouve que le sanctuaire de l'église de Ful-
bert s'élevait au-dessus de la basse-crypte et que l'entrée primitive
de celle-ci avait déjà disparu sous les remblais des siècles précédents.

sanctuaire, actuellement comblé, qu'il faut placer cette porte en fer et l'autel de la Vierge-Mère, et par conséquent la statue druidique. Ou, pour parler avec plus de clarté, la porte de la basse-crypte ayant été disposée par saint Fulbert, comme elle le fut après l'incendie de 1194, et comme elle resta jusqu'au XVIII^e siècle, l'autel de la Sainte Vierge se trouvait alors sous le sanctuaire ou sous le chœur de la cathédrale. Il est inouï du reste que l'on ait jamais déplacé, sans raison grave, ce qu'il y a de plus vénérable dans les églises : le sanctuaire et l'autel majeur¹. Mais après le sinistre de 1194, tous les débris de l'église de Fulbert ayant été accumulés sur place, il fallut déranger l'autel et la statue de Notre-Dame. Alors au lieu de les transporter dans l'église supérieure, nouvellement construite, on préféra, par respect pour les traditions et en souvenir de l'église de Fulbert, les laisser dans leur sanctuaire antique, mais à côté et le plus près possible de l'endroit où ils avaient demeuré depuis la fondation de l'église. C'est ce qui nous explique cette position étrange, anormale et gênante d'un autel principal au milieu d'une longue galerie qui, en raison de la symétrie et des cérémonies du culte, n'aurait dû subir aucune interruption.

On a dit que là devait exister primitivement la grotte druidique, que là était encore le Puits des Saints-Forts, tombeau des premiers chrétiens martyrisés par Quirinus. On a dit bien des choses dépourvues de fondement, sur la foi de vieux auteurs peu versés dans l'art de la critique. Il nous paraît incontestable que si la grotte druidique, ou mieux, le premier temple chrétien, avait eu son autel dédié à la Mère de Dieu en cet endroit, on y aurait élevé le sanctuaire de la basilique. En d'autres termes, l'autel de la Vierge druidique ne se trou-

¹ Il s'agit ici d'un déplacement notable. Car l'on sait que le maître-autel de l'église supérieure n'a pas toujours été à la même place. Il faut excepter de cette règle le transfèrement des sanctuaires par suite de ruine totale.

vant plus dans le sanctuaire de l'église primitive, il faut en conclure qu'il a été déplacé par une force majeure¹.

Quant au Puits des Saints-Forts, les chroniqueurs des trois derniers siècles, qui le mentionnent, sont si peu précis dans leurs indications, qu'elles ne servent guère qu'à égarer la critique historique sur son emplacement réel. Les plus anciens, comme Duparc et Rouilliard, l'ont vu, ou ont cru le voir, derrière l'autel de la chapelle de Notre-Dame². Vincent Sablon, presque un siècle après eux, a répété mot pour mot ce qu'ils en avaient dit³. Enfin, plus récemment, Bouvet-Jourdan prétendait que l'ouverture de ce puits était sous le marche-pied de l'autel, du côté de l'épître⁴. Ce qui donnerait

¹ L'on pourrait encore inférer de ces explications que la première église de Chartres fut établie à l'intérieur de la muraille gallo-romaine, et la basse-crypte ne serait alors qu'un prolongement de la basilique, construit à une époque très éloignée, pour lui donner plus d'étendue, comme cela s'est fait au Mans. Ce n'est là cependant qu'une hypothèse. Car le contraire pourrait être vrai : la basse-crypte, première chapelle des Carnutes, aurait pu, après le temps des persécutions, s'étendre du côté de la ville, par-dessus les murs de l'oppidum.

² « Auquel lieu le préfet ayant surpris les Chrétiens en fist mourir plusieurs et les fist mettre dedans un profond puits qui estait esdits lieux soubz terrains, que l'on tient estre le même qui est encore aujourd'huy derrière l'autel et chapelle Nostre-Dame, aux grottes de ladite Église. » Duparc, *Hist. Chart.*, ms., n° 99, an. 1568.

« La première chapelle et principale est celle de la Vierge consacrée par Saint-Potentien... Derrière lequel autel y ha comme un petit cachot, et à costé est le dict Puits des Saints-Forts, aujourd'hui environné de treillis et balustres. » Seb. Rouilliard, *Parthénie*, chap. V. p. 117, an. 1608.

³ « Derrière cette chapelle, il y a une manière de cachot, et à côté est le Puits des Saints-Forts. » V. Sablon, *Hist. de l'Egl. de Chart.*, p. 46, 1697.

⁴ « On montre encore l'endroit où était le puits dans la chapelle souterraine de la Vierge. Il a été comblé. Son ouverture était sous le marche-pied de l'autel du côté de l'épître. » Bouvet-Jourdan *Rech. sur l'Hist. de la Ville de Ch.*, ms. in-4°, n° 74, an. 1825.

à penser que l'autel a été reculé vers l'abside, au XVII^e siècle. D'autre part la gravure du *Triomphe de Notre-Dame de Chartres*, dont nous avons déjà parlé, représente, dans son encadrement de droite, l'autel de la grotte druidique, et, à gauche de cette grotte, la margelle du Puits des Saints-Forts. Ces renseignements confus et même contradictoires supposent la disparition complète des vestiges de ce puits antique. Et, par le fait, les fouilles opérées naguère, à plusieurs reprises, et aux endroits signalés par les historiens, n'ont servi qu'à désillusionner les chercheurs. Enfin une note trouvée par feu M. Lecocq, dans les *Registres Capitulaires* de l'Eglise cathédrale, et que nous avons vérifiée, montre assez l'incertitude où l'on était, en 1700, sur la situation vraie du puits en question. Cette note est ainsi rédigée :

« 13 février 1700, M. le Chancelier, l'un de MM. les » Commis de sous-terre et M. Le Tunais, apportent une » inscription pour estre mise sous-terre au-dessus du Puits » des Saints-Forts. Renvoyé à la prudence de MM. les » Commis de sous-terre. »

Conclura-t-on de ces témoignages discordants que le Puits des Saints-Forts n'a jamais existé que dans l'imagination des annalistes ? Non, en face des documents qui attestent sa présence dans l'église de Chartres, il n'est pas permis de la révoquer en doute. La Passion de Saint Altin nous apprend positivement que les premières victimes de la persécution païenne à Chartres furent jetées dans un puits attenant à l'église, *penès ecclesiam*. Plus tard, au XIII^e siècle, cet événement fut reproduit avec le ciseau dans la statuaire de la cathédrale¹. Son existence est donc un fait historique, mais, à notre avis, le puits funéraire, devenu au premier siècle comme une sorte de *martyrium*, doit être près de l'endroit où s'élevait l'autel

¹ Cette scène des chrétiens massacrés et précipités dans un puits se voit sur le soubassement d'une colonne qui porte la magnifique statue de sainte Modeste, fille de Quirinus, à l'angle de droite du porche septentrional.

de la Vierge druidique, dans la partie encombrée du sanctuaire qui se trouve sous le chœur de la cathédrale. Et puisque cet autel a dû être transporté en dehors de l'enceinte remblayée, le puits, qui ne pouvait le suivre, aura été très probablement figuré non loin de cet autel, comme souvenir. De là ces variantes et ces hésitations dans les écrits des historiens qui n'ont fait que répéter ce qu'ils savaient pertinemment par les chroniques plus anciennes, que le Puits des Saints-Forts était situé près de l'autel de la Vierge druidique. Ces éclaircissements confirment donc ce que nous avons dit de l'emplacement primitif de cet autel¹.

Mais à quelle époque peut-on raisonnablement faire remonter l'érection de la statue druidique ? Daterait-elle de la fondation même de l'église de Chartres ? C'est la dernière question à résoudre.

La raison qui s'imposait au clergé chartrain, après l'embrassement de 1194, de placer d'une façon aussi désavantageuse, l'autel et la statue de Notre-Dame, était assurément une raison majeure. Elle provenait de la tradition qu'il fallait respecter quand même. Cette tradition n'était donc pas nouvelle. Elle n'avait pas été introduite par un fol amour de l'antiquité. Car, dans cette hypothèse, les évêques et les hommes judiciaires dont ils s'entouraient, n'auraient pas attaché une telle importance à la position d'une statue destinée à sanctionner une fiction. Ils l'auraient placée dans l'endroit le plus digne et le plus commode de l'édifice, dans la chapelle absidale. Enfin, dès lors que cette tradition existe au XII^e siècle, qu'elle est consacrée par un monument aussi vénérable que

¹ Une autre raison bien propre à faire adopter cette opinion, c'est qu'au lieu de combler complètement la nef et le chœur de l'ancienne basilique, les Maîtres de l'Œuvre du XIII^e siècle ont réservé de chaque côté du lieu qui fut le sanctuaire, un enfoncement formant chapelle, indiquant probablement l'ancien transept, et celui qui est à droite de l'autel de Notre-Dame sous-terre a toujours été la chapelle des saints Savinien et Potentien ou des premiers martyrs.

l'est une effigie de la Vierge-Mère, par une inscription commémorative qui en indique l'origine, et par un culte public immémorial, il faudrait les raisons les plus graves pour la rejeter. Car, outre qu'une tradition universellement acceptée a toujours, d'après les bollandistes eux-mêmes, un fond de vérité, nous ne voyons réellement pas comment aurait pu s'introduire, s'enraciner et se perpétuer celle de la Vierge druidique à Chartres. Quelle bizarrerie c'eût été de supposer les druides vénérant l'image de la Mère future du Rédempteur, un siècle ou deux avant l'Incarnation ! Quelle audace de fabriquer une statue de cette Vierge-Mère et d'inscrire au bas de son siège : *Virgini paritura*, pour accréditer cette fable ! Et quelle simplicité de la part de nos aïeux, prêtres et laïques, de lui offrir leur encens et leurs vœux ! Non, il ne faut pas confondre le clergé des premiers siècles, surtout celui des villes importantes, avec la plèbe ignorante, *plebem inscitam*, dont parlent les rédacteurs du *Gallia Christiana*. Ce n'était pas le peuple illettré qui avait placé dans la basilique chartraine la statue en question et l'avait proposée à la vénération de toute la chrétienté, c'était la partie la plus éclairée et la plus autorisée de la population, celle qui fondait à Chartres, dès les temps les plus reculés, et qui dirigeait ces grandes écoles devenues plus tard si florissantes¹. Il ne s'agit pas non plus ici, comme le prétendent les disciples du fameux Dupuis, d'un dogme païen transplanté, avec son fétiche, dans la doctrine et le rituel du christianisme, mais d'une prophétie divinement

¹ Il est à remarquer de plus qu'à partir des XIV^e et XV^e siècles jusqu'à nos jours, la croyance à la tradition de la *Vierge qui devait enfanter*, a toujours été maintenue dans les livres liturgiques de l'Église de Chartres. Sans parler des leçons du bréviaire, voici l'oraison qui se lit dans les missels de 1482, de 1529 et de 1660 : « *Inexpugnabili muro tuæ potentia, quæsumus, Domine, civitatem istam ab omnibus inimicorum insidiis defende, et quam in honore matris tuæ Virginis paritura primam apud Gallos de mysterio tuæ incarnationis instituere voluisti, meritis ejusdem Virginis in vinculo pacis unitam, ad coelestem Hierusalem transferre digneris. Qui vivis, etc.* »

inspirée traduite en figure, longtemps d'avance, par des philosophes avides de la science, de la vérité et du salut¹.

Cette tradition n'est pas unique et particulière à l'Église de Chartres. Quelques vieux historiens en ont remarqué les traces dans plusieurs autres localités. Mais leurs assertions, rapportées de confiance par des auteurs contemporains, auraient besoin, pour être admises, de passer par le crible de la critique. L'écrivain le plus ancien qui ait mentionné cette tradition est Guibert, abbé de Nogent-sous-Coucy, de l'Ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Laon, du XI^e au XII^e siècle. Dans l'histoire de *Sa Vie*, il consacre quelques pages à raconter le voyage que fit à Jérusalem, après la Pentecôte, un roi païen de la Grande-Bretagne, éclairé par une lumière surnaturelle. Ce roi avait séjourné à Nogent, en se rendant en Judée. Il y revint après sa conversion et y mourut. Il avait été nommé Quilius au baptême. C'est à propos de ce fait plus ou moins véridique que Guibert fait une description topographique de Nogent et qu'il parle en ces termes de la tradition qui avait cours dans ce pays :

« Traditur autem ab antiquis et pro certo astruitur quod »
» eo in loco vetustissimum extitit quondam fanum, non exis- »
» tentis cujuspiam Dei nomine, aut honore sacratum, sed ei »
» foeminæ nondum natæ, quæ Deum et hominem esset geni- »
» tura, dicatum. Erat ergo Matri futuræ Dei nascituri devo- »
» tum¹. » — « C'est une tradition très ancienne et l'on tient pour certain que ce lieu (Nogent) était l'emplacement d'un temple antique qui ne portait le nom et n'était dédié en l'honneur d'aucune divinité existante, mais qui était consacré, avant qu'elle fût au monde, à cette femme de laquelle devait naître le Dieu-Homme, c'est-à-dire à la future Mère de Dieu. »

¹ V. *Revue celtique*, t. IV, p. 18; J. Boissac, *l'Age de Dieu*, Paris, 1879; ouvrages cités par Gouverneur, dans ses *Essais hist. sur le Perche*, p. 198.

² Luc d'Achery, *Guiberti abbatis B. Mariæ de Novigento opera omnia*, 1651. *De vita sua*, l. II, c. I, p. 488.

On ne peut trouver rien de plus explicite que ce témoignage en faveur de la tradition de la Vierge qui devait enfanter. Luc d'Achéry, éditeur et annotateur des Œuvres de Guibert, admet comme possible et même probable l'histoire du roi Quilius, et il ne rejette pas le fait traditionnel touchant le culte de la Vierge-Mère avant sa naissance; il dit seulement qu'il existe, à Chartres, une tradition semblable, mais qu'il n'est pas à même de la vérifier. A notre sens, cette tradition mérite plus de créance que le pèlerinage du roi breton à Jérusalem. Car, au rapport de l'abbé de Nogent, homme grave et digne de foi, on la considérerait au XI^e siècle comme remontant à une haute antiquité et comme très certaine. Elle était de plus conforme aux données historiques du temps de la conquête. Cet écrivain ne parle ni de grotte ni de bois sacré, mais d'un temple dédié uniquement à la Mère future du Sauveur. Les druides seuls avaient pu élever ce temple en l'honneur d'une Vierge-Mère. Mais Guibert ne nous dit pas qu'ils aient placé son effigie sur un autel pour la vénérer, ni même qu'il y en eût une de son temps. S'il en a existé une autrefois dans l'église de Nogent, ou dans la chapelle du monastère, comme l'ont rapporté plusieurs écrivains, elle y aurait donc été érigée après la mort de Guibert, sur le modèle de la statue chartraine.

Les auteurs qui ont écrit sur la Vierge druidique de Chartres ont cru l'authentifier, en quelque sorte, en montrant son autel et son image, avec l'inscription, sur plusieurs autres points de la France. Mais ils n'ont peut-être pas suffisamment examiné les textes des auteurs qu'ils ont consultés à ce sujet. Que la tradition ait été connue un peu partout, surtout dans les centres où les druides tenaient école, nous n'y contredisons pas. Mais pour l'autel et la statue de la Vierge qui devait enfanter, nous soutenons qu'ils n'existèrent qu'à Chartres, foyer de l'enseignement philosophique et religieux des druides.

Les auteurs dont nous parlons ont tous invoqué, les uns après les autres, le témoignage de Chasseneux, en faveur de la tradition druidique. Ils ont fait dire à ce légiste dans son

Commentaire sur les Coutumes de Bourgogne, qu'il y avait de son temps trois églises, l'une près d'Autun et les deux autres près de Dijon, dans lesquelles on lisait sur le maître-autel cette inscription : *Ara virginis parituræ* ¹. Quelles sont ces églises ? En quel endroit de son ouvrage le président Chasseneux en a-t-il parlé ? Nous l'ignorons. Il y trace au commencement un tableau historique et topographique des villes de Dijon et d'Autun, où il n'est nullement question de ces inscriptions. Tout le reste ne renferme que des matières de jurisprudence. On peut donc pour le moins exprimer un doute sur une citation dont la source n'est pas indiquée. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce jurisconsulte érudit a signalé dans un travail d'un autre genre, le *Catalogue de la gloire du monde*, l'origine prophétique de l'église de Chartres, dédiée avant l'incarnation, à la Vierge qui devait être Mère, et il ne cite en cet endroit aucune autre église qui ait partagé avec elle cet honneur. Voici ce passage, il est tiré d'une *considération* sur l'antiquité des religions :

« Et primo de religione antiqua et cultu deorum videas » Justinum de Massilia loquentem. Sed etiam ante Christum » Galli jam de Christo prophetizaverunt facto et opere. Cum » sit plusquam notissimum ecclesiam carnotensem factam » fuisse et dedicatam in honorem Virginis parituræ, prout » Græci Athenis ædificaverunt templum quod dedicatum fuit » deo ignoto ². » — « En premier lieu, pour ce qui regarde la religion païenne et le culte des dieux dans l'antiquité, consultez Justin parlant de Marseille. Mais n'est-ce pas également avant Jésus-Christ que les Gaulois l'ont prophétisé de fait par un ouvrage de leurs mains ? Car il est de la plus grande notoriété que l'église de Chartres a été érigée et consacrée en l'honneur de la Vierge qui devait enfanter, comme

¹ Voir Bulteau, *Manuel du Pèlerin*, p. 19 ; Hamon, *Notre-Dame de France*, t. I, p. 189 ; etc.

² B. Chasseneux, *Catalogus gloriæ mundi*, Venise, 1571, part. XII, consid. 17, p. 252.

ce temple d'Athènes que les Grecs bâtirent et dédièrent au Dieu inconnu. » Ce texte de Chasseneux qui avait été successivement président au Parlement de Paris et à celui de Marseille, suffit à constater la certitude de la tradition chartreuse, au commencement du XVI^e siècle. Il n'y a rien de plus fort que l'expression latine *plus quam notissimum*, pour montrer que la connaissance en était alors publique, notoire et universelle¹. Mais répétons-le, cet écrivain ne cite aucune autre église gauloise dédiée à la Vierge-Mère, avant l'ère chrétienne.

Ces mêmes écrivains ont encore avancé qu'il existait autrefois, à Châlons-sur-Marne, une statue pareille à celle de Chartres, avec son inscription druidique. C'est une erreur. Ils ont été trompés par un article publié, en 1833, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, sur des découvertes que l'on venait de faire à Châlons, et que le rédacteur avait intitulé : MÉLANGES. *Inscription druidique à une vierge-mère*. Il s'était illusionné lui-même sur le sens du compte-rendu de ces découvertes. Il y était dit que l'on avait trouvé, place du Grail, à huit pieds de profondeur, entre autres objets antiques, « une tête en pierre d'un jeune enfant, ayant les cheveux bouclés, et le buste d'une tête (figure) juvénile. » Là-dessus, le rapporteur avait fait ses réflexions. Il avait écrit que, d'après une tradition populaire, les druides vénéraient, à Chartres, la statue d'une jeune fille, tenant un enfant entre ses bras. Et il ajoute : « Au bas était cette inscription en lettres d'or :

Virgini parituræ druides. »

¹ Un siècle avant Chasseneux, on voit cette tradition consignée dans des lettres de grâce données aux Chartreux, à Loches en 1432, par le roi Charles VII, « en pitié et faveur de ladite église de Chartres, laquelle est la plus ancienne église de son royaume fondée par prophétie en honneur de la glorieuse Vierge Marie, par avant l'incarnation de nostre seigneur Jésus-Christ. » Chevard, *Hist. de Chartres*, t. II, p. 263, et Ozerai, *Hist.*, t. II, p. 408. Voir encore, dans Chevard, p. 207, des lettres en latin, du roi Jean, datées de 1356, où la tradition est exprimée dans les mêmes termes.

Or le rédacteur des *Annales Philosophiques*, ayant mal lu cette relation, avait compris que l'on avait trouvé cette inscription à Châlons. La presse reproduisit son article, sans recourir aux sources; des journaux, la nouvelle passa dans des ouvrages très sérieux, et des écrivains en renom s'empressèrent de citer, à propos des vierges druidiques, la statue découverte en cette ville¹.

Enfin l'on a voulu voir des Vierges druidiques un peu partout. L'auteur des *Pèlerinages des environs de Paris* déclare que : « C'est un fait bien extraordinaire que l'existence de ces Vierges, à une époque où le christianisme n'était pas né encore; mais les monuments les plus authentiques, ajoute-t-il, le viennent confirmer. » Ces monuments, il les a vus à Longpont, à Châlons, à Nogent et même dans des puits funéraires gallo-romains de Bernard, où M. l'abbé Baudry a trouvé deux statuettes, l'une en chêne et l'autre en terre cuite, tout à fait semblables à la Vierge de Chartres². Nous savons à quoi nous en tenir sur les statues de Nogent et de Châlons. Quant à celle de Longpont, il serait bien désirable que l'on pût en constater l'antiquité et par là même l'authenticité, car elle

¹ Bonnetty, *Annales de Philos. chrét.*, t. VII, p. 327. — Afin de connaître toute la vérité sur les découvertes de Châlons, j'écrivis, en 1868, une lettre à M. le chanoine Boitel, auteur des *Beautés de l'Hist. de la Champ.*, le priant de m'en rendre un compte exact. Ce savant archéologue me répondit, en date du 16 juillet 1868, que n'étant pas à Châlons, en 1833, il s'était borné à citer, dans le 1^{er} vol. de son ouvrage, p. 91, les paroles de M. Roselly de Lorgues, dans son *Christ devant le siècle*, p. 346 et suiv.; qu'ayant, de plus, la veille même, communiqué ma lettre aux membres de la *Société d'Agric., Comm., Sciences et Arts*, réunis en séance, il n'en put obtenir aucun renseignement sur la découverte des débris druidiques en question. Quant à la tradition druidique de Châlons, dont parle cet écrivain dans son 1^{er} vol. des *Beautés de l'Hist.*, etc., il m'a dit simplement qu'il l'avait puisée dans plusieurs écrits, sans autre explication.

² L'abbé F.-R. Salmon, *Les Pèlerinages des environs de Paris*, 1874, p. 263.

serait un témoignage de plus pour la tradition druidique; mais elle n'est qu'une imitation moderne de l'image chartraine. Et, par malheur, l'histoire de son érection n'a d'autre fondement que la fable du roi Priscus et celle de son vassal, le roi de Montlhéry, qui l'aurait fait sculpter, avant l'ère chrétienne, sur le modèle de la Vierge des Carnutes, en reconnaissance de la résurrection de son fils; à moins que l'on n'adopte une autre version légendaire qui veut qu'elle ait été découverte, par des bûcherons, dans le creux d'un chêne!

Nous l'avons dit en commençant, et nous le répétons, quand on examine des faits semblables, il faut user d'une critique sévère, consciencieuse et impartiale. Nous sommes en mesure d'affirmer, documents en main, que la prophétie d'Isaïe était connue dans plusieurs contrées de la Gaule; nous avons de fortes raisons pour croire que, dans certains centres druidiques, comme à Nogent-sous-Coucy, on avait dédié un temple à la Vierge promise au monde; mais nous sommes en droit de contester à d'autres Églises que celle de Chartres le privilège d'avoir possédé un autel et une statue de cette Vierge-Mère, avant ou immédiatement après la prédication chrétienne. Les images identiquement pareilles que l'on nous a montrées ailleurs n'ont pas d'origine ancienne et authentique. Elles ne sont que des contrefaçons de la statue druidique de Chartres, destinées à propager, en d'autres pays, une dévotion particulière à cette ville, comme ces représentations de la montagne de la Salette ou de la grotte de Lourdes, qui vont rappeler au loin le souvenir des apparitions de la Sainte-Vierge, comme enfin ces parcelles de reliques insignes et de grande renommée, que l'on distribue à certains sanctuaires, pour y établir un courant de faveurs spirituelles dérivé du fleuve où elles abondent ¹.

¹ Il en a été du Voile de la S^{te} Vierge conservé à Chartres, comme de la statue druidique : il est aujourd'hui vénéré dans beaucoup d'églises. En 1793, lors du pillage des châsses de la cathédrale, cette précieuse relique a échappé à la dévastation générale, mais

Terminons cette étude critique par un argument d'une valeur réelle, en faveur de l'antiquité et de la véracité de la tradition chartraine. Nous le puiserons dans un fait historique particulier à l'église de Chartres.

Cette église a toujours joui du privilège exclusif, et probablement unique au monde, de n'avoir jamais été contaminée, si l'on peut s'exprimer ainsi, par le contact d'aucune dépouille mortelle. Ses annales ecclésiastiques le constatent, on ne connaît aucun évêque, aucun prêtre, aucun personnage, quelque éminent qu'il fût par sa sainteté ou sa position, qui ait reçu, dans l'enceinte de cette basilique, les honneurs de la sépulture¹. On y rencontre, il est vrai, un tombeau en

quelques fragments en ont été détachés et plus tard dispersés en différents sanctuaires. Récemment encore, des parcelles du saint Voile, données par l'évêché de Chartres, sont devenues l'objet d'une grande vénération dans les églises de N.-D. de la Salette, de N.-D. du Port, à Clermont, de N.-D. de Cléry, de Recouvrance, Orléans, etc. On ne peut plus obtenir aujourd'hui de ces parcelles. C'est sans doute par suite de telles générosités que tant d'églises, en France et à l'étranger, se glorifient de posséder des parties de vêtements de la S^{te} Vierge, comme l'atteste un travail récemment publié, par une Revue archéologique, sur le Voile de Monza (Lombardie).

¹ On ne connaît qu'une seule exception à cette coutume antique. Encore fut-elle imposée au Chapitre et seulement transitoire. Elle concerne la déposition, dans l'église de Notre-Dame, le 27 mars 1568, du corps de M. de Bourdeilles, baron d'Ardelay, colonel des Gascons, tué au siège de Chartres par les Huguenots. « La dépouille mortelle du brave d'Ardelay, dit M. E. de Lépinos, renfermée dans un cercueil de plomb, fut mise dans un tombeau de pierres de taille construit au fond du chœur Notre-Dame, à gauche du maître-autel. » *Hist. de Ch.*, t. II, p. 242. « Elle y fut mise, avait écrit Challine en 1706, par exprez commandement du Roy malgré le chapitre qui fit toutes les remontrances possibles pour l'empescher et ce fut de condition expresse que la terre ne serait point ouverte, et que le cercueil où le corps estoit enfermé ne toucherait point au pavé, mais serait mis sur une grille de fer et enfermé de pierres de taille, sans aucune épitaphe ni graveure, ce qui fut fait, et lequel a esté depuis osté. » *Hist. de Ch.*, Bibl. com., ms. 1074, col. 103.

Pierre, dans une chapelle de la crypte, celui de saint Calétric, évêque de Chartres. Mais il est vide, et c'est comme relique et objet d'antiquité qu'il a été déposé en ce lieu, parmi les débris de l'ancien Jubé et d'autres monuments intéressants. Les rédacteurs du nouveau Bréviaire de Chartres ont eu soin de déclarer à ce propos, dans la légende de saint Calétric, au 8 octobre, que ce sépulcre a été transporté de l'église ruinée de Saint-Serge dans la crypte de Notre-Dame, par respect pour la mémoire du saint évêque; mais *sans préjudice*, ajoutent-ils, *de l'antique coutume qui a toujours exclu de ce sanctuaire les cadavres des morts, à cause de l'honneur dû à la Bienheureuse et immaculée Vierge*¹.

Mais quelle est la raison fondamentale de cet usage? Celle que donne le bréviaire est vague et indéterminée. Une multitude de grandes églises, par exemple, celles de Paris, de Rouen, de Sens, d'Amiens, sont aussi bien que la cathédrale de Chartres, consacrées à la Sainte-Vierge, et pourtant on y a toujours enseveli des morts et placé des tombeaux. A-t-on jamais craint par là de manquer à l'honneur dû à la Vierge Marie? Si d'un autre côté nous cherchons un obstacle quelconque qui ait pu rendre impossibles ou même difficiles ces inhumations, nous n'en voyons pas. La basilique chartraine, avant ou après ses transformations, s'y prêtait, comme toutes les autres. Les douze chapelles de l'église sous-terre pouvaient recevoir de nombreux sarcophages. Cependant ce furent toujours les églises ou chapelles conventuelles de la ville que les évêques de Chartres désignèrent pour le lieu de leur sépulture.

On a dit, mais un peu à la légère, que cette coutume ne remontait qu'à l'époque de la donation du Voile de la Sainte Vierge à l'Église de Chartres par Charles-le-Chauve. On s'est évidemment trompé. Elle était en vigueur avant le IX^e siècle,

¹ « Salvo tamen more, quo nunquam in hoc templo, propter honorem beatæ et immaculatæ Virginis cujusquam corpus humari licuit. » *Brev. Officia propr. ad usum Insig. eccl. carnut.*, die. viii, octobr. s. Calétric.

puisque ni saint Calettric, au VI^e siècle, ni aucun autre évêque, en aucun temps, n'a été déposé, après sa mort, dans ce lieu vénérable. N'est-ce pas plutôt en raison de sa haute et antique origine, de sa dignité suréminente et de sa grande réputation, que l'Église de Chartres fut préférée à toute autre, pour être comme le reliquaire de ce précieux vêtement? Ce motif nous paraît plausible. Eh bien, c'est aussi la raison principale du fait que nous venons de signaler, à savoir de cette absence complète de toute inhumation dans l'intérieur de la maison privilégiée de Marie. Nous n'en voyons pas d'autre. L'antiquité de cette Église remonte donc plus haut que sa fondation par saint Altin, au premier siècle, puisqu'elle puise son origine dans le christianisme anticipé des figures et le culte prophétique de la Vierge qui devait enfanter. Sa dignité venait de son appartenance à cette Vierge Mère qui l'avait en quelque sorte choisie pour sa demeure; et selon l'expression du poète roman, Le Marchant, pour son *especial chambre, son mestre estage et son manoir*¹. Ce fut enfin ce privilège qui étendit au loin sa renommée de sainteté² et en fit l'un des principaux centres de pèlerinage dans l'Occident: L'église de Chartres, en un

¹ *Les Miracles de Notre-Dame de Chartres*, traduits par J. Le Marchant, en 1262, édit. de M. G. Duplessis, p. 1.

² La sainteté de ce sanctuaire semblait autrefois s'attacher à ceux qui y avaient passé leur jeunesse et les accompagner partout où la divine Providence les appelait. Ainsi nous lisons dans la Chronique d'Auxerre (Bibl. Hist. de l'Yonne, t. I. p. 360 et suiv.), que Herifridus, natif de Chartres, qui devint évêque d'Auxerre et en occupa le siège de 887 à 909, avait des mœurs très pures, un visage et une conversation angéliques et des lumières célestes pour dissiper les ténèbres de l'erreur. La raison qu'en donne le chroniqueur, c'est que son père Herifride et sa mère Hisemberge l'avaient consacré, à Chartres, au service du Seigneur et de la bienheureuse Vierge Marie: *Omnipotentis et beate Marie servitio tradiderunt, in Carnotensi urbe*. Et il termine sa vie, en disant que ce pontife fut enseveli, à Auxerre, devant l'autel de la Sainte Vierge *cui vivens perpetuo se devoverat servitutum*, au service de laquelle il avait voué son existence.

mot, avec sa Vierge druidique, fut toujours considérée comme le berceau prophétique de Marie, au milieu de la gentilité ¹.

On voulait un document qui constatât la véracité de la tradition de la Vierge druidique. Son image ornée de l'inscription *Virgini pariturae* n'a-t-elle pas été, de siècle en siècle, un témoignage permanent et irrécusable de cette tradition ? Ce ne sont pas seulement les peuples, mais les princes de l'Eglise et les rois de la terre qui sont venus, dans tous les temps, s'agenouiller devant cette statue miraculeuse et prodiguer leurs hommages à la Vierge-Mère ². On voulait une preuve qui confirmât l'antiquité de cette tradition. La marque de vénération exceptionnelle que l'illustre clergé de Chartres a toujours manifestée pour ce sanctuaire, en écartant de son sol les dépouilles mortelles de ses pieux et éminents pontifes, en est une des plus irréfragables.

Le vénéré M. Olier avait donc raison de dire : « Chartres, cette sainte et dévote église, première dévotion du monde pour son antiquité, érigée par prophétie. » Et Monseigneur Pie, évêque de Poitiers, enfant de l'Eglise de Chartres, ne s'est pas mépris, quand il a prononcé ces paroles, le jour du couronnement de Notre-Dame-du-Pilier : « La célébrité du sanctuaire de Chartres, qui est une des principales gloires de la France, repose sur un double fondement, procède d'une double origine, je veux dire la crypte mystérieuse et le saint vêtement de Marie... C'est en quelque sorte le double germe d'où la basilique entière est éclos, la double racine sur laquelle ce tronc, plusieurs fois mutilé, a toujours puisé une nouvelle sève et repris une végétation plus florissante. » C'est

¹ Ce fut sous le règne de Constantin-le-Grand, au IV^e siècle, que l'on commença à ensevelir les corps dans les églises. La cause qui, à cette époque, fit écarter ces ensevelissements de la basilique chartraine, remontait donc à l'origine de sa fondation.

² Ces visites royales, princières, populaires ont été résumées d'une manière intéressante dans l'*Histoire de Notre-Dame de Chartres*, par un des rédacteurs de la *Voix de Notre-Dame* (M^{me} la comtesse de Chabannes), 1 vol. in-12, 1864.

dans ce même discours qu'il s'écriait : « J'ose le prédire, Chartres redeviendra, plus que jamais, le centre de la dévotion à Marie, en Occident : on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde. »

Nous n'avons qu'un mot à ajouter à ces paroles mémorables. Le *double fondement* du sanctuaire de Chartres, un moment ébranlé, s'est de nouveau consolidé, sous l'épiscopat glorieux de Monseigneur Regnault ; le *double germe* de la basilique et sa *double racine* ont repris vie : la Statue druidique a été replacée sur son trône de l'église sous-terre, au milieu d'une immense multitude ; le Voile de Marie, déployé comme un étendard, au jour millénaire de sa donation, a été vénéré par des milliers de pèlerins ; la prédiction de l'illustre évêque de Poitiers, depuis cardinal de la Sainte Église, a commencé de se réaliser : les grands pèlerinages ont repris leurs cours, et comme par le passé, Notre-Dame de Chartres est glorifiée et le sera jusqu'à la fin des temps.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Liste par ordre de date des auteurs qui ont écrit sur les origines chrétiennes de la Gaule, depuis le commencement du XIX^e siècle :

1^o AUTEURS QUI ONT DÉFENDU L'APOSTOLICITÉ DES ÉGLISES

Fortia d'URBAN. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'introduction du christianisme dans les Gaules*. Paris, 1838, broch. in-8°. — L'abbé CHAUSSIER. *L'origine apostolique de l'église de Metz*. Paris, Didron, 1847, broch. in-12. — L'abbé FAILLON. *Monuments inédits sur l'apostolat de Sainte Marie-Madeleine en Provence, etc.* Paris, Migne, 1848, 2 vol. in-4°. — DE BELLOQUET. *Origines dijonnaises*. Dijon, 1851, in-8°. — L'abbé DESTOMBES. *Vies des saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*. Cambrai, 1851-1852. — Dom PIOLIN. *Histoire de l'église du Mans; Introduction*. Le Mans, 1851, 4 v. in-8°. — L'abbé BALDIT. *Recherches sur l'épiscopat des saints Martial, Séverien et Privat*. Mende, Ygnon, 1854, in-8°. — L'abbé BARÈRE. *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen*. Agen, Chavron, 1855-1856, 2 vol. in-4°. — L'abbé ARBELLOT. *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des églises de France*. Limoges, Leblanc, 1855. — De CHERGÉ. *Vie des saints du Poitou*. Poitiers, 1856. — L'abbé AUBER. *Vie des saints de l'église de Poitiers*. Poitiers, 1858. — L'abbé CHARBONNEL. *Origine de l'église de Mende*. Mende, Privat, 1858, br. in-8°. — L'abbé DION. *Apostolat de saint Front au premier siècle*. Périgueux, Lavertujon, 1858, br. in-8°. — L'abbé BOUGAUD. *Étude historique et critique sur la mission, les actes, le culte de saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne et sur l'origine des églises de Dijon, d'Autun et de Langres*. Autun, 1859, in-8°. — L'abbé ARBELLOT. *Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des églises de France*. Paris, Haton, 1860, br. in-8°. — Gabriel de CHAULNES. *Dissertation sur l'épiscopat de saint Georges, 1^{er} évêque du Velay*. Le Puy, 1861, br. in-8°. — L'abbé de LUTHO. *Saint Ursin, apôtre du Berry*. Bourges. — L'abbé RAVENEZ. *Recherches sur les origines des églises de Reims, de Soissons et de Châlons*. — L'abbé SALMON. *Recherches sur l'époque de la prédication de l'Évangile dans les Gaules, et sur*

le temps du martyre de saint Firmin, 1 vol. in-8°. — L'abbé SALVAN. *Dissertation sur la mission de quelques évêques.* — L'abbé LATOU. *L'apôtre saint Paul a-t-il prêché l'Évangile en Espagne?* (*Revue des Sciences ecclésiastiques*, t. IV, 1861.) — LAFFETAY. *Essai historique sur l'antiquité de la foi dans le diocèse de Bayeux.* Bayeux, Delarue, 1862, in-12. — L'abbé RICHARD. *Origines chrétiennes de la Gaule.* — L'abbé ROBITAILLE. *Coup-d'œil sur l'époque de la prédication de l'Évangile dans la Gaule-Belgique et la Grande-Bretagne.* Lille, Lefebvre, 1862, br. in-8°. — L'abbé DO. *Origines chrétiennes du pays bessin. Recherches historiques et critiques sur saint Regnobert, second évêque de Bayeux.* Caen, Legost, 1861, in-8°. Le même. *Défense des Recherches hist., etc.,* contre M. J. Lair. Caen, Hardel, 1862, br. in-8°. — Marquis de BEAUSSET. *Étude historique sur la première prédication de l'Évangile en France.* Lyon, 1862, br. in-8°. — Le Père GAYDOU. *Les premières églises des Gaules considérées dans leur origine* (1862). Le même. *Étude critique sur l'origine de l'église de Mende.* — L'abbé GORDIÈRE. *Recherches sur la prédication de l'Évangile dans les Gaules au premier siècle.* — CARNANDET et HESSE. *Saint Hyro, apôtre de Langres et d'Autun au premier siècle.* Paris, Aubry, 1863, br. in-8°. — L'abbé DARRAS. *Saint Denys l'aréopagite. Études sur les origines chrétiennes des Gaules.* Paris, 1863, in-8°. — CIROT DE LA VILLE. *Origines chrétiennes de Bordeaux.* Bordeaux, 1864, in-4°. — L'abbé LATOU. *Vie de saint Saturnin, disciple de saint Pierre.* Toulouse, 1864, in-8°. — L'abbé MEZURET. *Apostolat de sainte Véronique en Aquitaine (Notre-Dame de Soulac),* 1865. — L'abbé GUILLAUME. *Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy, depuis l'établissement du christianisme chez les Leuci jusqu'à nos jours.* Nancy, 1866, 3 vol. in-8°. — HUILLARD-BRÉHOLLES. *Les origines du christianisme en Gaule* (*Revue contemporaine*), 15 sept. 1866. — JEHAN DE SAINT-CLAVIEN. *Dictionnaire des origines du christianisme.* Paris, Migne, 1856. — Le même. *Le christianisme dans les Gaules, examens critiques des nouvelles publications contre l'apostolicité des églises en France.* Tours, Bouserez, 1869, in-8°. Le même. *Saint Gatien ou les origines de l'Église de Tours.* Tours, Bouserez, 1869, broch. de 20 p. — L'abbé FRUGÈRE. *Apostolicité de l'église du Velay.* Paris, Baur, Le Puy, Marchessou, 1869, gr. in-8°. — L'abbé ROLLAND. *Dissertation sur l'époque de l'apostolat de saint Gatien, 1^{er} évêque de Tours.* Tours, Bouserez, 1869, br. in-8°. — L'abbé CORBLET. *Origine de la foi chrétienne dans les Gaules, spécialement dans le diocèse d'Amiens.* Amiens, Prévost; Paris, Dumoulin, 1870, broch. in-8°. — Monseigneur GUIBERT. *Lettre circulaire sur l'époque de l'apostolat de saint Gatien* (sept. 1871).

— L'abbé FRUGÈRE. *Apostolicité des églises de France*. Le Puy, Marchessou, 1871, broch. in-8°. — Dom CHAMARD. *Les Églises du monde romain*. Paris, Palmé, 1874, in-8°. — D'ESPINAY. *La controverse sur l'époque de la mission de saint Gatien dans les Gaules*. Angers, 1874, in-8°. — L'abbé GEORGES. *Les premiers apôtres des Gaules*. Tours, Mame, 1874, gr. in-8°. — Le Père COLOMBIER. *Époque de l'érection des évêchés en France*. (*Études religieuses*, t. XII, juillet 1877.) — L'abbé SICARD. *Sainte Madeleine et la France*. Paris, Lefort, 1878. — L'abbé NID. *Études sur les origines du siège épiscopal de Belley* (*Revue de la Soc. litt. et arch. de l'Ain*, nov., déc. 1879.) — L'abbé BRÉMONSON. *Essai sur les origines des églises des Gaules*. Paris, Berche, 1879, in-12.

2° AUTEURS QUI ONT ÉCRIT CONTRE L'APOSTOLICITÉ

DUFOUR. *L'apostolat de saint Firmin, premier évêque d'Amiens, rétabli au troisième siècle*. (Discours prononcé à la séance du 7 déc. de la Société des Antiq. de Picardie, 1862.) — J. LAIR. *Études sur les origines de l'évêché de Bayeux*. Paris, Durand, 1862, in-8°. — L'abbé BOURRASSÉ. *Les origines de l'église de Tours. Courtes réflexions*. Tours, Bouserez, 1869, br. in-8°. — L'abbé CHEVALIER. *Défense de saint Grégoire de Tours, au sujet des origines de sa propre église. Réponse à M. J. de Saint-Clayien*. Tours. Ladevèze, 1869, br. in-8°. Le même. *Les origines de l'église de Tours d'après l'histoire*. Tours, Ladevèze. 1871, in-8°. — L'abbé BERNARD. *Les origines de l'église de Paris. Établissement du christianisme dans les Gaules. Saint Denys de Paris*. Paris, Jouby, 1870, in-8°. — L'abbé DE MEISSAS. *Évangélisation des Gaules*. Extraits des comptes-rendus des Congrès tenus à Senlis, au Mans et à Laval, en 1877 et 1878. 1° *Prédication du christianisme dans le pagus sylvanectensis*; 2° *Prédicat. du christian. chez les Cénomans*. Paris, Douniol; — *Répliques à deux bénédictins de l'école légendaire touchant la question de saint Julien du Mans*. Paris, Sauton, 1878.

¹ NOTA. — Ne sont pas compris, dans cette nomenclature, les auteurs d'histoires ecclésiastiques ni ceux de vies de saints qui n'ont parlé qu'incidemment des origines chrétiennes. Pour les auteurs anciens, voir *Polybiblion*, *Revue bibliographique universelle*, part. littér., 2° série, t. 1^{er}, xiii^e de la collect., 3^e et 4^e livraison.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	I

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LES GAULES AU PREMIER SIÈCLE.	I
--	---

PREMIÈRE SECTION

LES DOCUMENTS PRÉSENTÉS PAR L'ÉCOLE TRADITIONNELLE CONTRE L'ÉCOLE DITE HISTORIQUE, TOUCHANT L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LA GAULE CENTRALE, AU PREMIER SIÈCLE, SONT PUISÉS AUX SOURCES DE L'HISTOIRE, NON MOINS QU'À CELLES DE LA TRADITION ET DES LÉGENDES.	5
---	---

CHAPITRE 1^{er}. — *Les plus grandes probabilités historiques sont en faveur de l'opinion qui soutient que la Gaule celtique a été évangélisée et pourvue d'Églises dès le premier siècle.*

L'opinion qui prétend que la Narbonaise seule a reçu la foi, à cette époque, ne repose que sur un malentendu. 7

§ 1^{er}. — *État civil et matériel de la Gaule sous le règne des premiers empereurs.*

Preuves manifestes qu'elle était entièrement civilisée, au commencement de la prédication apostolique. — Corollaire sur la conduite qu'a dû tenir l'Apôtre saint Pierre, en présence de cette situation 8

§ II. — *État religieux et moral de la Gaule à l'époque de la prédication apostolique.*

★

Le pays des Carnutes, boulevard du druidisme, a dû attirer l'attention des Apôtres. — La religion des druides, le mélange forcé des cultes et les mœurs des Gaulois favorisaient leur conversion au christianisme. . . 20

§ III. — *État comparatif de la Gaule et des autres provinces visitées par les missionnaires chrétiens, au premier siècle.*

Ce n'est pas seulement sa position géographique, c'est surtout son importance comme nation unifiée à l'empire romain qui a valu à la Gaule le bienfait de l'évangélisation 31

CHAPITRE II. — *L'introduction du christianisme dans la Gaule celtique, au temps des Apôtres, est un fait attesté par le témoignage des Pères de l'Église, des historiens et des apologistes des premiers siècles.* 39

§ 1^{er}. — *Textes historiques qui étendent la prédication de l'Évangile et la fondation des Églises chrétiennes au monde entier.*

Textes non encore exploités. — Ce qu'il faut entendre par le monde entier. — Nouvelle manière d'expliquer cette expression : 1^o par l'emploi qu'en ont fait les historiens de Rome; 2^o par l'interprétation qu'en ont donnée les auteurs ecclésiastiques. 40

§ II. — *Textes historiques qui étendent la prédication des Apôtres jusqu'aux contrées les plus lointaines, au-delà des limites du monde romain.*

Preuve à fortiori en faveur de la Gaule. — Citation et commentaire d'un texte de saint Hilaire de Poitiers, qui démontre cette vérité. — Explication du mot *apostoli*, et réfutation d'une note des anciens Bénédictins sur le sens de ce texte 57

§ III. — *Textes qui affirment que le monde entier fut évangélisé avant la ruine de Jérusalem.*

Un passage inexploré de saint Hilaire prouve que l'Aquitaine et la Celtique avaient reçu la visite des prédicateurs de la foi avant cette catastrophe de l'an 70. . . 65

§ IV. — *Textes historiques où la Gaule est expressément nommée ou clairement indiquée.*

Textes de Tertullien et de saint Irénée. — Réfutation des auteurs qui leur attribuent un sens vague et général.

— Textes qui démontrent que les Églises celtiques du milieu du deuxième siècle remontaient aux temps apostoliques. — Nous n'admettons pas plus que les adversaires un catholicisme par *explosion*. — Discussion approfondie sur le document de l'Église d'Arles concernant saint Trophime. — Réfutation de l'opinion des frères Ballerini, à ce sujet. — Examen de la mission de saint Crescent à Vienne, dans la Gaule ; nouveaux éléments d'argumentation qui en prouvent la réalité. — Exhibition de cinq pièces authentiques et concordantes sur la mission de plusieurs prédicateurs dans les Gaules, au premier siècle. 70

DEUXIÈME SECTION

LES DOCUMENTS PRÉSENTÉS JUSQU'A CE JOUR PAR L'ÉCOLE ANTI-TRADITIONNELLE CONTRE L'APOSTOLICITÉ DES ÉGLISES GAULOISES, N'ONT PAS DE VALEUR HISTORIQUE, AU POINT DE VUE DE LA QUESTION EN LITIGE 124

CHAPITRE 1^{er}. — *De la valeur historique du texte de Sulpice-Sévère* 125

§ 1^{er}. — *Le texte de Sulpice-Sévère, pris à part, indépendamment du contexte, n'infirmé nullement le fait de l'établissement du christianisme dans les Gaules, au premier siècle* 128

§ II. — *Le texte de Sulpice-Sévère, interprété d'après son contexte et les données de l'histoire, est plus favorable à la thèse de l'école traditionnelle qu'à celle de l'école dite historique, et confirme la vérité des origines apostoliques.*

Preuves de l'étendue et de la violence de la persécution de Marc-Aurèle, en Asie, à Rome et dans les Gaules. — Argumentation sur un texte d'Eusèbe, qui prouve que la Gaule en fut le principal théâtre. — Interprétation du texte de Sulpice-Sévère, à la lumière de ces faits 132

CHAPITRE II. — *De la valeur historique du texte de saint Grégoire de Tours* 153

§ 1^{er}. — *Le chapitre XXVIII de l'Histoire des Francs, pris dans son ensemble, renferme des erreurs et des contradictions manifestes.*

On dispulpe cet écrivain du reproche d'avoir composé une chronologie défectueuse des empereurs romains.—	
On fait ressortir ses erreurs réelles	157
§ II. — <i>Le texte de Grégoire de Tours, rapportant au règne de Déce la mission de sept évêques dans les Gaules, n'a aucune valeur historique.</i>	
Preuves : 1 ^o Son récit est en contradiction flagrante avec les données certaines de l'histoire; 2 ^o il ne prouve rien contre le fait de l'évangélisation des Gaules, au premier siècle; 3 ^o cet auteur n'a pas confirmé de son autorité ce qu'il avance.	166
§ III. — <i>La légende de saint Saturnin dont s'est servi l'historien des Francs, pour fixer au temps de Déce la venue des sept évêques dans les Gaules, est en contradiction avec d'autres vies de ce martyr et apocryphe dans sa date consulaire.</i>	
Examen de trois versions différentes de cette légende, à l'aide de reproductions fac-similaires des manuscrits qui les renferment.	179
CONCLUSION GÉNÉRALE de la première partie.	202

DEUXIÈME PARTIE

DE LA FONDATION DES ÉGLISES DE SENS, DE CHARTRES, DE TROYES ET D'ORLÉANS, AU PREMIER SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Réfutation des objections courantes contre les vieilles légendes en général	207
---	-----

CHAPITRE 1^{er}. — *Actes de saint Savinien, de saint Potentien, de saint Altin et de leurs compagnons.*

Description bibliographique de ces Actes et des manuscrits qui les renferment. — Texte latin de la Passion de saint Savinien et de ses compagnons, collationnée d'après dix manuscrits tirés des Bibliothèques publiques, et traduction annotée en regard.	212
--	-----

CHAPITRE II. — *Recherches sur l'antiquité de la grande Passion de saint Savinien et de ses compagnons.*

§ I^{er}. — *Examen comparatif des divers ouvrages composés sur saint Savinien et ses compagnons.*

A l'aide de ces pièces comparées et de leurs dates respectives, on prouve que la légende est antérieure au IX^e siècle. 293

§ II. — *Examen comparatif des différentes parties de la Passion de saint Savinien.*

La rédaction de cette légende a son histoire dans un document du IX^e siècle. — On juge par là qu'elle doit être antérieure à ce siècle, et même qu'elle remonte au moins au VI^e, par la comparaison de son style avec celui des ouvrages de cette époque 305

CHAPITRE III. — *De la véracité des Actes de saint Savinien et de ses compagnons.*

Les rédacteurs de ces Actes sont justifiés de l'imputation de faussaires lancée contre eux au IX^e siècle. — Preuve de la véracité des Actes par l'accord de quatre grandes Églises à les maintenir dans leur intégrité. — Réfutation des objections tirées de l'invraisemblance historique de la construction des églises, de l'érection des évêchés et de l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique, au premier siècle. — Réfutation des objections soulevées spécialement contre la mission apostolique de saint Savinien et de ses compagnons, dans un Congrès scientifique tenu à Troyes, en 1864. 322

CHAPITRE IV. — *Autorité que tirent de la tradition les Actes de saint Savinien et de ses compagnons . .* 351

§ I^{er}. — *Les Actes de saint Savinien et de ses compagnons tirent d'abord leur autorité de la tradition orale.*

La présence des corps saints dans les églises, leurs fêtes liturgiques et l'enseignement des évêques contribuaient à perpétuer la tradition 352

§ II. — *Les Actes de saint Savinien et de ses compagnons tirent surtout leur autorité de la tradition écrite.*

Examen des pièces hagiographiques, des martyrologes, des livres liturgiques et historiques qui constatent la perpétuité de la tradition, depuis le V^e siècle jusqu'au XIX^e, à Sens, à Chartres, à Troyes et à Orléans. — Raisons futiles de son abandon par les critiques et les

historiens, à partir du XVIII ^e siècle.— Réfutation des objections les plus récentes présentées contre la tradition par les rédacteurs de l'Introduction au <i>Cartulaire</i> de Notre-Dame de Chartres	357
CHAPITRE V. — <i>Autorité des Actes de saint Savinien confirmée par leur accord avec ceux des Saints des premiers siècles et de la même contrée.</i>	
La légende de saint Savinien est en parfait accord avec celles de S. Denys de Paris, de S. Cheron de Chartres, de S. Pélegrin d'Auxerre, de S ^{te} Colombe de Sens, de S. Euverte d'Orléans. — Elle est contredite par une seule légende, celle de S ^{te} Soline, martyre chartraine, éditée et défendue par les nouveaux Bollandistes contre la mission savinienne. — Discussion à fond sur cette matière, où l'on prouve que les Actes de S ^{te} Soline ont été composés au XVIII ^e siècle par un moine de l'abbaye de Saint-Père, de Chartres, appartenant à l'école anti-apostolique.	397
CHAPITRE VI. — <i>Valeur historique des Actes de saint Savinien, de saint Potentien et de saint Altin, confirmée par des restes de monuments antiques.</i>	
Théorie nouvelle sur la construction des cryptes : ce n'étaient pas des souterrains creusés sous les églises, comme les archéologues le prétendent, mais des églises primitives bâties au niveau du sol. — On peut connaître approximativement leur âge, à l'aide de repères des substructions antiques à date certaine. — Ces principes sont appliqués successivement aux deux cryptes superposées de Chartres, que l'on rétablit dans leur état primordial, à celle de Sens, aux fouilles faites à Troyes, à la crypte de S. Étienne d'Orléans, à celles de Créteil, de Notre-Dame d'Étampes, et à quelques cryptes d'églises de villages	422
CONCLUSION GÉNÉRALE DE L'OUVRAGE.	459

APPENDICE

LA VIERGE DRUIDIQUE. — État de la question	463
I. <i>Les objections.</i> — On démontre, par l'histoire, que	

	Pages.
l'érection d'une statue de Vierge - Mère, à Chartres, avant l'Incarnation, n'est pas un fait impossible ni invraisemblable	468
II. <i>Les preuves.</i> — Examen critique de la <i>Vieille Chronique</i> , où se trouve relatée la tradition druidique. — L'ancienne statue de la Vierge druidique : historique et description. — Elle était du XI ^e ou du XII ^e siècle. — Découverte et exhibition, en fac-simile, du vêtement d'étoffe orientale qui la couvrait à cette époque. — Plusieurs églises ont eu des statues druidiques imitées de celle de Chartres. — Dernière preuve de l'antiquité et de la véracité de la tradition druidique : l'absence de toute sépulture dans l'église de Chartres. — Conclusion.	478
BIBLIOGRAPHIE.	515



TABLE DES GRAVURES

Fac-simile d'un manuscrit interpolé de la légende de saint Saturnin de Toulouse, dont s'est servi Grégoire de Tours.	183
Fac-simile d'un manuscrit de la Passion de saint Saturnin, conservé à la Bibliothèque de Florence . . .	189
Fac-simile d'un manuscrit de la même Passion appartenant à la Bibliothèque nationale.	194
Fac-simile du manuscrit chartrain renfermant les Actes des saints Savinien, Potentien et Altin	221
Plan de la basse-crypte de Notre-Dame de Chartres . .	431
Coupe longitudinale de cette basse-crypte	432
Intérieur de l'église de Saint-Savinien, à Sens.	441
Fac-simile d'une inscription lapidaire de la crypte. . . .	445
Le premier vêtement de la statue druidique de Notre-Dame de Chartres, du XI ^e ou du XII ^e siècle	489



CORRECTIONS ET ADDITIONS



Page v de la Préface, note 1. *La France ecclés., Annuaire du clergé*, a commencé, en 1884, à fixer au 1^{er} siècle la fondation de l'Église de Chartres.

Page 12, ligne 3^e. Au lieu de : Il est facile, lisez : Il est *aisé*.

Page 21, note. Au lieu de *Hos patriæ fines*, lisez *Nos patriæ fines*.

Page 273, ligne 19. Au lieu de Victorin, il faut lire : *Sérotin*.

Page 295. Une erreur commise au sujet de la découverte du nom et de l'histoire d'Odon, dans les fouilles de l'église de Saint-Savinien, est rectifiée plus loin, à la page 442, en note.

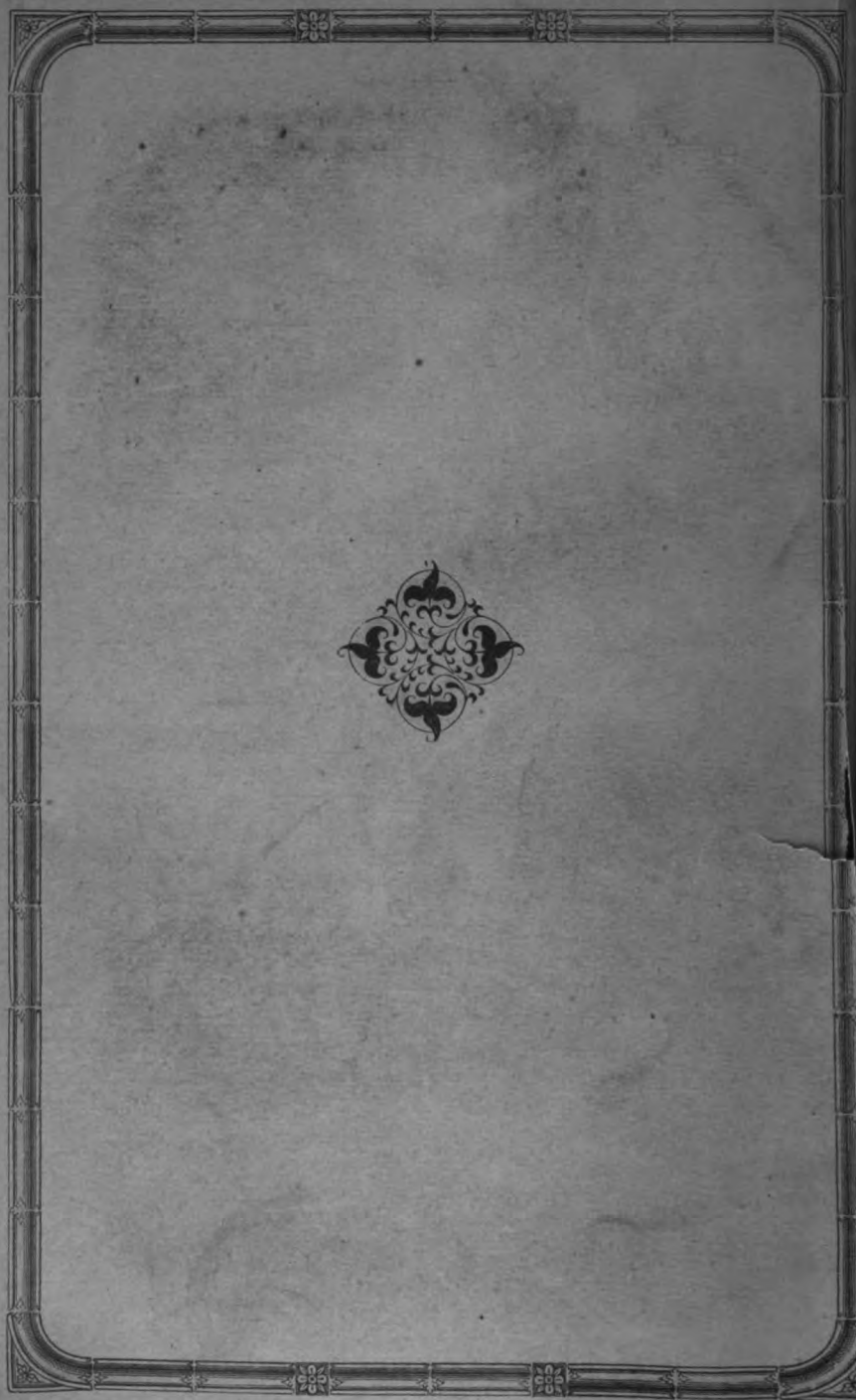
Page 323. Note 1. Au lieu de Théodoctilde, lisez : *Théodechilde*.

Page 426, avant-dernière ligne. Après les mots : à la fin du XII^e siècle, ajoutez : *ou mieux, au commencement du XIII^e*.

Page 454. Ce que l'on dit, à cet endroit, de la crypte de Saint-Prest, peut et doit s'appliquer à celle de l'église de Champhol, près Chartres.

Page 508, 4^e ligne. Le mot *fable* employé ici semblera peut-être un peu sévère; car il peut y avoir quelque chose de vrai au fond de ces traditions. L'auteur a voulu dire simplement que les récits de Priscus, etc., tels qu'ils sont rapportés dans la *Vieille Chronique* et dans Rouillard, sont fabuleux; ce dont il faut convenir.





THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS

WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO \$1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

SEP 20 1935

REC'D LD

DEC 3 0'63 -2 PM

OCT 25 1938

DEC 5 1968 8 3

MAY 1 1941

RECEIVED

NOV 24 '68 -1 PM

JUN 6 1947

LOAN DEPT.

JUN 9 1947

JUN 16 1947

Univ. Missouri
INTER-LIBRARY
LOAN

OCT 14 '63 AS

INTERLIBRARY LOAN

REC'D LD

MAR 1 9 1985

OCT 6 '63 -4 PM

UNIV. OF CALIF. BERK.

15 AUTO DISC CIRC

MAR 2 8 1994

LD 21-100m-7,'83

U.C. BERKELEY LIBRARIES



C031125064

868916

BR 244
H4

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

